BIB. DOM.
Cenoman.
S.J.

118
Opp. 660 m (1

ŒUVRES

COMPLETTES

DE MESSIRE

ESPRIT FLÉCHIER,

ÉVEQUE DE NISMES,

Ci-devant Prêtre de la Doctrine Chrétienne, & l'un des quarante de l'Académie Françoiſe.

TOME I.

CONTENANT l'Hiſtoire de Théodoſe.

OEUVRES

COMPLETTES

DE MESSIRE

ANTOINE MALESCHERBES,

AVOCAT DE MISSIRE,

Chevalier Prince de la Bedoine, Chevalier de l'Ordre de Malthe, Ancien Premier Président de la Cour des Aides.

TOME I.

CONTENANT l'Histoire de Malthe, &c.

ESPRIT FLÉCHIER,

Evesque de Nismes, et l'un des Quarante

de l'Academie Françoise.

Hyasinthe Rigaud Pinx. *Duflos le Jeune Sculp.*

ŒUVRES
COMPLETTES
DE MESSIRE
ESPRIT FLÉCHIER,
ÉVEQUE DE NISMES,

Ci-devant Prêtre de la Doctrine Chrétienne, & l'un des quarante de l'Académie Françoiſe:

REVUES ſur les Manuſcrits de l'Auteur, augmentées de pluſieurs Pièces qui n'ont jamais été imprimées, & accompagnées de Préfaces, d'Obſervations & de Notes ſur tous les endroits qui ont paru en avoir beſoin.

TOME I. PARTIE I.

A NISMES,
Chez PIERRE BEAUME, Imprimeur-Libraire.

M. DCC. LXXXII.
Avec Approbation & Privilége du Roi.

Nb 170169

Bayerische
Staatsbibliothek
München

A MONSEIGNEUR

CHARLES-PRUDENT

DE BECDELIEVRE,

EVEQUE DE NISMES.

MONSEIGNEUR,

Il eût manqué quelque chose à la Collection complète des Œuvres de M. Fléchier, l'un de vos plus illustres Prédécesseurs, si vous n'eussiez pas permis qu'elle parût sous vos auspices.

A qui l'hommage en étoit-il dû, si ce n'est à un Prélat qui perpétue sur le Siége de Nîmes les vertus de ce grand Evêque; qui renouvelle chaque jour les prodiges de sa bienfaisance & de sa charité; qui affermit par des secours abondans, & qu'on n'a jamais la peine de solliciter, les Etablissemens utiles qu'il a formés ou soutenus; & qui se rend, comme lui, le modèle & le guide de ceux dont les travaux n'ont pour objet que la gloire de Dieu & le salut des Ames.

Je ne m'étendrai pas, MONSEIGNEUR, ſur les rapports glorieux à l'un & à l'autre, qu'on remarque entre VOTRE GRANDEUR & cet immortel Prélat: mille voix qui s'élèvent ſans ceſſe depuis quarante-trois ans de toutes les parties de votre Diocèſe, & qui ſe font entendre juſques dans la Capitale du Royaume, parlent plus éloquemment que je ne pourrois faire.

D'ailleurs, je ne dois pas oublier, MONSEIGNEUR, que de toutes les vertus qui vous ſont communes avec ce grand Homme, la modeſtie eſt celle dont vous écartez avec le plus de ſoin tout ce qui pourroit la bleſſer, parce qu'elle eſt elle-même la gardienne des autres.

Je me bornerai donc à dire, MONSEIGNEUR, qu'il nous ſemble apprendre que M. Fléchier vit encore, pour le bonheur de la Ville & du Diocèſe de Nîmes, quand nous entendons raconter tout le bien que VOTRE GRANDEUR y fait par ſes exemples, ſon zèle & ſes aumônes, en prenant les précautions les plus délicates pour cacher ce qu'elle en peut dérober aux regards des hommes.

Je ſuis avec le plus profond reſpect,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE GRANDEUR,

Le très-humble & très-obéiſſant ſerviteur
DUCREUX, Chanoine de l'Egliſe d'Auxerre,
& Chapelain de MONSIEUR, *frère du Roi.*

PRÉFACE GÉNÉRALE

Des Œuvres complètes de M. FLÉCHIER.

NOus ne craignons pas d'éprouver la plus légère contradiction, en aſſurant que M. Fléchier, conſidéré du côté de l'eſprit & des talens, fut un des plus beaux ornemens du ſiècle de LOUIS XIV, ſi fécond en grands Hommes de tout genre, & ſur-tout en grands Écrivains. C'eſt une vérité que tous les bons Juges du mérite littéraire ont reconnue de ſon temps; & parmi les Critiques les plus difficiles du nôtre, aucun n'a élevé le moindre doute à ce ſujet. Cette opinion, qui fut celle de tous les gens éclairés dans l'âge du génie & du goût, eſt établie ſur une foule de titres auſſi précieux pour la Nation, que pour la mémoire du célèbre Évêque de Nîmes : nous voulons dire cette multitude d'écrits ſi agréables & ſi variés, qui le font regarder comme un des Écrivains les plus dignes d'être propoſés pour modèle à ceux qui s'engagent dans la carrière qu'il a parcourue avec tant de ſuccès & tant de gloire. Son rang eſt marqué depuis près d'un ſiècle, entre le ſublime Boſſuet & le touchant Fénélon : nous ne doutons pas que la poſtérité ne confirme un jugement

dont elle aura les pièces juſtificatives dans les mains.

Il manquoit à notre littérature & à la gloire de l'immortel Prélat, une Collection complète des écrits qui lui ont mérité la juſte réputation dont il jouit parmi nous, & chez les étrangers. Cette entrepriſe utile en elle-même, paroît néceſſaire aujourd'hui, par la difficulté que les gens de lettres, & ceux qui préſident à la formation de leurs Cabinets, ont à raſſembler tous ſes Ouvrages, dont pluſieurs ſont devenus rares. Ce motif détermina M. Ménard, Conſeiller au Préſidial de Nîmes, de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres, & M. le Marquis d'Aubaïs, à propoſer au Public, en 1762, une Édition des Œuvres de M. Fléchier, qui réunît tout ce qui eſt ſorti de la plume de cet élégant Écrivain. Perſonne, ce ſemble, n'étoit plus propre à l'exécution de ce projet que les deux Littérateurs eſtimables qui en avoient conçu l'idée. L'un étoit né dans la Ville que M. Fléchier a illuſtrée par 23 ans d'Épiſcopat, dont tous les jours ont été marqués par des actions de zèle & de charité; & s'étant chargé d'écrire l'Hiſtoire de ſa Patrie, il étoit ſuppoſé avoir fait toutes les recherches qui pouvoient contribuer à ſa gloire. L'autre, homme de Lettres comme le premier, & ſon confrère dans l'Académie de Nîmes, avoit eu des liaiſons particulières avec M. Fléchier, & avoit appris de ce Prélat pluſieurs anecdotes relatives à

ſes Ouvrages. Cette union de lumières & de connoiſſances, promettoit une Collection véritablement complète, exacte, ſoignée, digne, en un mot, du grand homme dont elle devoit raſſembler tous les Ouvrages, tant imprimés que manuſcrits. On ne devoit pas moins attendre de leur zèle pour la mémoire de M. l'Évêque de Nîmes, & des engagemens qu'ils avoient pris avec le Public, par les détails où ils étoient entrés dans leur *Proſpectus*.

Le premier Volume de cette Édition parut en 1763, format *in-quarto*, chez Chriſtophe Ballard, Imprimeur-Libraire à Paris. Mais faute d'avoir pu ſe procurer les Manuſcrits originaux, dont les Éditeurs ſe flattoient de faire uſage, & de s'être concertés avec la famille de M. Fléchier pour les obtenir, l'entrepriſe échoua, & le Volume dont on vient de parler, eſt le ſeul qu'ils aient publié. Nous doutons même que, d'après ce premier Volume, le Public ait été porté à ſe faire une idée bien avantageuſe de la manière dont ces Meſſieurs auroient exécuté leur projet. On y lit d'abord une Vie de M. l'Évêque de Nîmes, écrite d'un ſtyle lâche & traînant, ſans chaleur, ſans intérêt, & dont la monotonie n'eſt relevée par aucune anecdote nouvelle ſur la perſonne du Prélat, par aucune diſcuſſion littéraire ſur la nature & le caractère des différens Ouvrages, qui le font compter dans le petit nombre de nos Auteurs claſ-

ſiques ; enfin par aucune remarque ſur les commencemens & les progrès de ſa fortune, & de ſa réputation. L'Auteur de cette Vie (on l'attribue à M. Menard) ſuit M. Fléchier depuis ſa naiſſance juſqu'à ſa mort, & raconte sèchement d'année en année tout ce qui lui eſt arrivé, comme ſi la vie d'un homme auſſi célèbre, & par ſes vertus comme Évêque, & par ſes talens comme Littérateur, ne fourniſſoit que la matière d'une triſte & ennuyeuſe légende de 92 pages *in-quarto* (1). Vient enſuite la Vie du Cardinal Commendon, traduite de Gratiani, le plus foible & le moins attrayant de tous les Ouvrages de M. Fléchier, accompagnée du Texte Latin, pièce étrangère & ſuperflue, qui ne paroît là que pour groſſir le Volume.

Si l'Édition que nous préſentons au Public n'avoit pas un ſort plus heureux, nous oſons dire que ce ne ſeroit pas faute d'avoir employé tous les moyens qui peuvent contribuer à lui mériter une place diſtinguée dans les grandes Bibliothèques, & dans les Cabinets de Livres choiſis, à côté des Collections les plus intéreſſantes & les plus eſtimées. Outre les recherches & les attentions

(1) Nous devons à M. Ménard, & à la vérité, la juſtice de convenir que ſa vie de Fléchier ne nous a pas été inutile, même par les détails minutieux ſur leſquels il s'eſt trop appéſanti : il a été notre guide pour l'ordre des faits, & des principaux événemens dont ſon extrême exactitude, qu'il regardoit ſans doute comme le mérite eſſentiel d'un Biographe, ne lui a pas permis d'omettre la moindre circonſtance. Son talent étoit plutôt celui de faire des recherches, & d'amaſſer des matériaux, que de ſavoir les employer. Son travail nous en a beaucoup épargné, & nous nous ſommes fait un devoir de le ſuivre, dans notre Diſcours Préliminaire, pour la fixation des dates, dont il avoit été plus à portée que perſonne de s'inſtruire avec certitude.

qui dépendent de nous, pour que la partie Littéraire & Typographique répondent à la célébrité de l'illuſtre Écrivain, dont les Ouvrages y ſont raſſemblés pour la première fois en un même corps, rien n'empêchera qu'elle ne ſoit en effet, dans la plus étroite ſignification du terme, une Collection complète de tout ce qui eſt ſorti de la plume élégante & féconde de M. l'Évêque de Nîmes, en quelque genre que ce ſoit. M. Fléchier, Officier de Dragons, le ſeul qui reſte d'un nom ſi cher aux Lettres & à la Religion, s'eſt fait un devoir de concourir au ſuccès de cette entrepriſe, en nous remettant tous les manuſcrits de M. ſon Grand-Oncle, qui ſont tous paſſés dans ſes mains, avec les autres papiers de la famille. Il a auſſi fourni pluſieurs anecdotes curieuſes & peu connues ſur la perſonne & les écrits de ce Prélat, dont on a fait uſage, tant dans le Diſcours Préliminaire, que dans les Préfaces, & Obſervations relatives aux différens Ouvrages recueillis dans cette Édition.

Avec des ſecours auſſi précieux & auſſi abondans, ne pouvons-nous pas eſpérer que notre entrepriſe obtiendra le ſuffrage de tous ceux qui ſavent que la plus forte digue qu'on puiſſe oppoſer aux progrès de la corruption, eſt de rappeler ſouvent le goût des gens de Lettres aux excellens modèles que le ſiècle paſſé a produits? Ce qu'il y a de certain, c'eſt que nous n'avons rien négligé de tout ce qu'on peut attendre d'un Éditeur

& d'un Imprimeur animés du même zèle pour la gloire de l'Écrivain, qui eſt l'objet de leurs ſoins.

Aucune partie de la Littérature n'ayant été étrangère à M. Fléchier, & ſa plume auſſi féconde que facile & élégante, s'étant exercée avec ſuccès dans tous les genres, ſes Ouvrages ſe diviſent naturellement, & comme d'eux-mêmes, en trois claſſes principales, à raiſon des divers genres auxquels ils appartiennent: ſavoir, l'Hiſtoire, l'Éloquence, tant ſacrée que profane, & la Poéſie. Nous avons ſuivi, autant qu'il a été poſſible, cette diviſion générale, quoique nous ne nous y ſoyons pas aſſujettis ſervilement dans la diſtribution des matières & le partage des Volumes, parce qu'il y a des claſſes plus abondantes les unes que les autres, & que malgré la régularité du plan que nous avons ſuivi, nous n'avons pu mettre entre elles une parfaite égalité: cela n'empêche pas qu'on ne puiſſe appliquer à cette Collection la diviſion en trois claſſes que nous venons d'énoncer, comme ſi elle étoit marquée en effet, par le titre diſtinctif de chaque partie. Sous ce point de vue, la première claſſe contient les Ouvrages qui appartiennent à l'Hiſtoire; la ſeconde renferme ceux qui ſe rapportent au genre de l'Éloquence ſacrée & à la Morale; & la troiſième eſt formée de toutes les Pièces d'Éloquence profane, de Poéſie & de ſimple Littérature que l'illuſtre Auteur a

compoſées dans les différentes époques de ſa vie.

Outre cette vue générale de l'ordre & des rapports que nous avons établis entre les diverſes portions de cette Collection, il eſt néceſſaire encore de mettre ici ſous les yeux du Lecteur la diviſion particulière de chaque Volume, afin qu'il puiſſe connoître tout à la fois, & la totalité des objets qu'elle embraſſe, & la variété précieuſe des parties plus ou moins conſidérables qu'elle réunit.

Le portrait de M. Fléchier, gravé d'après le tableau original peint par Rigaut, orne le premier Volume. Ce portrait plein de grâce & de vérité, eſt dû au burin de M. Duflos, artiſte dont les ouvrages ſont recherchés, à cauſe du talent rare qu'il poſsède, de conſerver l'eſprit & la vie des chefs-d'œuvres qu'il multiplie.

L'Hiſtoire de Théodoſe, écrite pour M. le Dauphin, fils unique de LOUIS XIV, qui forme ce premier Volume, eſt précédée d'un Diſcours préliminaire ſur la perſonne & les écrits de l'immortel Evêque de Nîmes. L'Editeur y a diſcuté pluſieurs points de fait, & quelques queſtions de goût; les premiers, d'après les titres authentiques de la famille de M. Fléchier, & les preuves tirées de ſes propres écrits, principalement de ſes Lettres; les ſecondes d'après les principes de critique les plus certains & les plus univerſellement reconnus. A la ſuite de ce Diſcours on a placé quelques Extraits de divers Auteurs,

qui ont eu occaſion de parler avec éloge de M. Fléchier, & d'apprécier ſes talens.

Le ſecond Volume contient la vie du Cardinal Commendon, & le troiſième celle du Cardinal Ximenès, avec des Préfaces & des Notes.

Le quatrième Volume renferme les Oraiſons Funèbres, précédées d'un Diſcours ſur ce genre d'éloquence, & de Notices hiſtoriques ſur les perſonnes illuſtres dont l'Auteur a célébré les vertus, & ſuivies de l'Analyſe raiſonnée de chaque pièce.

Les cinquième, ſixième, ſeptième & huitième Volumes comprennent les Panégyriques, les Sermons & les Diſcours de Piété, avec leurs Analyſes, & un Recueil de penſées morales, tirées des Manuſcrits de l'Auteur, qui nous ont été communiqués.

Le neuvième Volume contient les Inſtructions Paſtorales, les Mandemens, avec des Mélanges de Littérature & de Morale, tant en proſe, qu'en vers latins & françois.

Enfin le dixième Volume eſt compoſé de toutes les Lettres familières que nous avons pu recouvrer, outre celles qui ſont déjà imprimées, & d'un Extrait de la relation des Grands-Jours d'Auvergne, tenus en 1665, ouvrage qui n'a jamais paru, ſans doute, parce que l'Auteur parvenu à la plus grande célébrité, ne le croyoit plus digne de lui ; & que nous n'aurions pas tiré de l'oubli, auquel il ſemble l'avoir condamné, ſi quelques Ecrivains de nos jours, qui ne l'avoient certai-

nement pas vu, n'en avoient pas parlé comme d'une Pièce auſſi curieuſe qu'agréable. La Table Générale de toute la Collection termine ce Volume.

Tous les Ouvrages de M. Fléchier, imprimés en différens temps, qui reparoiſſent dans cette Collection, ont été revus ſur les Manuſcrits originaux, & comparés avec les meilleures Editions qui en ont été faites juſqu'à ce jour; & ceux qui n'avoient pas encore paru, ont été tranſcrits d'après les copies de la propre main de ce Prélat, qui nous ont été confiées par ſon héritier.

Les Préfaces, les Obſervations & les Notes que nous avons placées, ſoit à la tête, ſoit dans le corps de chaque Volume, ſont diſtribuées ſuivant l'ordre des différens Ouvrages auxquels elles ſe rapportent : ſans trop ſurcharger cette Edition, elles répandent un grand jour ſur tous les Ecrits de M. Fléchier, auxquels il a paru néceſſaire de les joindre. Les unes ont pour objet de faire connoître les vues & le but de l'Ecrivain, ſoit en indiquant les motifs qui ont dirigé ſa plume, ſoit en développant les principes & les règles du genre auquel chaque production appartient; les autres rappellent ou éclairciſſent des faits dont il eſt eſſentiel que le Lecteur ſoit inſtruit; quelques-unes ſont deſtinées, tantôt à ſuppléer ce que l'Auteur paroît avoir omis, & tantôt à corriger ce que les Ecrivains étrangers, dont il ſemble adopter les préjugés, ont avancé de peu

exact; quelques autres enfin ne ſervent qu'à faire connoître les perſonnes dont il parle, & celles qui ont eu avec lui des rapports d'affaires ou d'amitié. Dans toutes, on s'eſt borné à ce qu'on a cru ſtrictement néceſſaire pour l'intelligence du Texte original.

On voit, d'après cet expoſé, que cette Edition des Œuvres complètes de M. Fléchier eſt tout enſemble & la plus ample, & la plus exacte qu'il ſoit poſſible de déſirer. Il étoit convenable qu'un Imprimeur de la Ville de Nîmes ambitionnât d'en procurer l'exécution, & ſe fit un devoir d'y donner tous ſes ſoins. En aſſociant ſes travaux, dans cette entrepriſe, à ceux de l'Editeur, pour la partie qui dépend de ſon art, il s'eſt propoſé d'acquitter, autant qu'il le pouvoit, la dette de ſa Patrie, envers un Prélat & un homme de génie, qui a répandu ſur elle, & les effets d'une bienfaiſance, qui n'eut d'autres bornes que l'impoſſibilité de l'étendre davantage, & l'éclat d'un nom conſacré à l'immortalité. Il aura la douce ſatisfaction de voir ſes vœux remplis, & d'obtenir la récompenſe dont il s'eſt flatté, ſi les Savans & les Gens de Lettres regardent cette Collection des Ouvrages de M. Fléchier comme un monument digne du grand Homme qui en a fourni les précieux matériaux.

DISCOURS

Bayerische
Staatsbibliothek

DISCOURS

Sur la perſonne & les écrits de Monſieur FLÉCHIER.

IL eſt dans l'Hiſtoire de la Littérature, partie la plus brillante de celle de l'eſprit humain, un petit nombre d'hommes célèbres, dont les noms révérés de leurs contemporains, & encenſés par la poſtérité, ſont devenus des éloges. En quelques lieux & en quelques circonſtances qu'on les prononce, ces noms illuſtres, ils rappellent auſſitôt à l'eſprit ce qu'ont fait & ce qu'ont été ceux qui les ont rendu ſi fameux, par la ſolidité de leur mérite & l'excellence de leurs ouvrages. Le nom de Fléchier jouit depuis près d'un ſiècle de ce précieux avantage, & paſſera juſqu'aux âges les plus reculés, ſans en être dépouillé. Telle eſt en effet la prérogative des Ecrivains dont les productions ſont frappées au coin du vrai beau; le temps qui emporte avec lui le ſouvenir des ſuccès paſſagers, ne fait qu'accroître & affermir les réputations méritées. Parmi les beaux génies qui ont acquis au ſiècle de Louis XIV, la gloire d'être mis au-deſſus des ſiècles ſi vantés d'Alexandre, d'Auguſte & de Léon X, par le haut degré de perfection où parvinrent les Sciences & les Arts ſous la protection de ce grand Prince, l'Evêque de Nîmes occupa une place trop diſtinguée & trop juſtement due à ſes talens, pour que certains critiques froids & dédaigneux réuſſiſſent à l'en faire deſcendre. Les ſuffrages de la Cour la plus polie & la plus éclairée qui fut jamais, l'ont vengé d'avance, de tous les reproches qu'on peut lui faire aujourd'hui; & ſi l'on découvre quelques défauts dans ſes écrits, par combien

de beautés sublimes & touchantes ne sont-ils pas compensés ? Horace a dit que dans un poëme où brilleroient plusieurs morceaux dignes d'éloges, il ne seroit pas choqué de quelques taches légères. Il siéroit mal aux Aristarques de nos jours, d'être plus rigides que ce législateur du Parnasse.

Tout ce que nous dirons dans ce discours, touchant la personne & les écrits de Monsieur Fléchier, sera fondé, ou sur des témoignages authentiques, ou sur l'opinion générale des gens de lettres, ou sur des preuves tirées des ouvrages mêmes de ce Prélat, aussi recommandable par sa candeur & sa modestie, que par les autres qualités de son esprit & de son cœur. Si nous ne sommes pas toujours d'accord avec l'éloquent Auteur d'un éloge de Monsieur Fléchier, lu à la séance publique de l'Académie Françoise du 19 Janvier 1718, ce n'est pas que son autorité ne soit d'un grand poids à nos yeux; mais toutes les fois que nous nous sommes éloignés de son sentiment, nous y avons été déterminés par de fortes raisons, & ces raisons, nous n'avons pas craint de les exposer avec confiance, parce que l'Ecrivain célèbre dont nous n'avons pas adopté les assertions & les remarques, ne doit pas moins sa réputation à son amour pour la vérité, qu'à la vaste étendue de ses connoissances, & à la variété de ses talens.

Monsieur Fléchier fut l'artisan de sa fortune, & ne dut qu'à lui-même les honneurs auxquels il parvint, & la célébrité qui couronna ses travaux. Des hommes tels que lui n'ont pas besoin d'ayeux. Cependant, s'il eût été jaloux de cette décoration si précieuse aux yeux de la vanité, il ne lui auroit pas été difficile de s'en parer, sa famille étant ancienne & noble, & les annales du Comtat-Vénaissin contenant des preuves avérées des services importans que ses pères ont rendu à leur pays, dans les guerres de religion qui agitèrent cette contrée, comme tant d'autres, au milieu du seizième siècle. Il falloit même

que dans ce temps-là les Fléchier fuſſent des gens conſidérables & puiſſans dans la partie du Comtat qu'ils habitoient, puiſque Jean, Michel & Barthelemy, fils de Jean, dit le Vieux, triſayeul de l'Evêque de Nîmes, ſe trouvèrent en état de faire la guerre à leurs dépens contre les ennemis du Pape & de l'Egliſe. Ils en furent récompenſés par les priviléges honorables qu'ils obtinrent du cardinal George d'Armagnac, Collégat de la Légation d'Avignon en 1565. Mais les efforts qu'ils avoient fait pour ſervir leur Prince & leur Patrie, les jetèrent dans l'épuiſement, & devinrent la cauſe de leur ruine; enſorte que Pierre-Michel Fléchier, père de notre Prélat, citoyen obſcur de la petite ville de Pernes, au diocèſe de Carpentras, fut réduit à chercher ſa ſubſiſtance dans un commerce de détail, & à ſe marier avec la fille d'un marchand peu fortuné comme lui.

Eſprit Fléchier, qui eſt l'objet de ce diſcours, fut l'un des fruits de ce mariage. Il nâquit le 10 Juin de l'an 1632, & fut baptiſé ſous les noms d'Eſprit & de Valentin, dont il n'a retenu que le premier, ſans qu'on ſache la raiſon qui le lui a fait conſerver ſeul, en abandonnant l'autre. De pluſieurs autres enfans qui ſortirent de la même union, Philippe, marié à Catherine de Nobilé, iſſue d'une branche de l'ancienne maiſon de ce nom, établie dans le Comtat, eſt le ſeul qui ait laiſſé de poſtérité, par ſon fils François Eſprit, de qui eſt né Eſprit Fléchier, Capitaine, dont nous avons parlé dans la Préface générale, le ſeul qui reſte aujourd'hui de cette famille (1).

L'honneur d'avoir produit un homme tel que Monſieur l'Evêque de Nîmes, vaut mieux que tous les

(1) Nous avons ſous les yeux un acte authentique, daté du 4 Juin 1696, par lequel Laurent Fliſchi, Archevêque & Vicelégat d'Avignon, confirme au nom du Pape Innocent XII, à Philippe Fléchier, frère de l'évêque de Niſmes, le titre de Comte, & les autres prérogatives honorables, accordées à ſes Ancêtres par les ſouverains Pontifes, pour lui & ſes deſcendans mâles à perpétuité.

Les armes de cette famille ſont d'argent, chargé d'un arbre de ſinople ſurmonté d'un Chef de Gueule, à trois étoiles d'or.

avantages dont elle fut dépouillée par le malheur des temps. Il a plus jeté de luſtre ſur elle par ſes vertus & ſes talens, qu'il n'auroit pu en recevoir, ſi elle eût été diſtinguée par les charges & les emplois les plus honorables. Mais ce que nous ne pouvons nous diſpenſer de remarquer ici, c'eſt que les ancêtres de M. Fléchier, & ſon père même, conſervèrent toujours dans le ſein de la pauvreté & de l'obſcurité, cette élévation d'ame & ce goût des choſes honnêtes, qui ſont le plus précieux appanage de la vraie nobleſſe : qualités ſans leſquelles la plus haute naiſſance, jointe à tout l'éclat de la fortune, ne ſert qu'à faire mieux connoître la baſſeſſe de ceux qui traînent, avec honte, les grands noms que leurs pères ont illuſtrés.

Le jeune Eſprit Fléchier, puiſa dans la maiſon paternelle, ces ſentimens purs & diſtingués, reſtes vénérables de ſa noble origine. Son père étoit généralement eſtimé pour ſon exacte probité, & ſa mère étoit un modèle de la piété la plus ſolide & la plus fervente. Leurs leçons & leurs exemples ne contribuèrent pas peu à lui inſpirer de bonne heure cet eſprit de religion & ce goût de la vertu, qui ne ſe démentirent jamais en lui, ni dans l'âge des paſſions, ni dans le commerce contagieux de la Cour & du grand monde. Il eut toujours pour ſes eſtimables parens, l'attachement le plus tendre & le plus reſpectueux. Ce ſentiment qui fait l'éloge de ſon cœur, reſpire dans pluſieurs de ſes lettres, & ſur-tout dans celle qu'il écrivit à ſa ſœur, religieuſe de Ste. Claire à Beziers, le 14 Août 1653, ſur la mort de leur mère Marguerite Audiffret, qu'ils venoient de perdre. Il y parle de cette chère défunte avec l'attendriſſement d'un fils bien né, qui ſent tout ce qu'on perd par la mort d'une mère; il fait l'éloge de ſa piété, & il exhorte ſa ſœur à eſpérer comme lui, que le bonheur du Ciel étoit le partage de celle qu'ils pleuroient, toute ſa vie n'ayant été qu'une préparation continuelle à bien mourir.

Il fut envoyé très-jeune à Taraſcon, pour y faire ſes études dans le collége des Pères de la Doctrine Chrétienne, & les heureuſes diſpoſitions qu'il y porta, lui firent remplir le cours ordinaire des Humanités & de la Philoſophie, avec autant de rapidité que de ſuccès. A l'âge de quinze ans ſes études étant finies, il entra dans la Congrégation où il avoit appris les premiers élémens des ſciences. Hercule Audiffret, ſon oncle maternel, en étoit alors Général, & ſans doute cette circonſtance influa beaucoup ſur ſon choix. Ce pieux & ſavant Général a été regardé comme un des hommes les plus éloquens de ſon temps (1). Il a laiſſé quelques ouvrages de piété, peu lus & même totalement ignorés aujourd'hui, mais qui prouvent combien il étoit propre à la conduite des ames, & verſé dans les matières de ſpiritualité, par ſes lumières & ſon expérience. Il fut le guide de ſon neveu dans l'étude des ſciences divines & humaines, & dans le chemin de la vertu.

Fléchier, ſous un ſi bon maître, étendit ſes connoiſſances, & perfectionna tous les jours ſes talens par un travail aſſidu. Nous ne le ſuivons pas dans les

(1) Les Sermons du Père Audiffret lui avoient fait une ſi grande réputation, que pluſieurs Prédicateurs de ſon temps, recouroient à lui pour s'en procurer, & ſe faiſoient honneur de ceux qu'il avoit la complaiſance de leur compoſer; & des Evêques même venoient puiſer à cette ſource, car il falloit alors que pour entrer dans les vues de la Cour, les Evêques fuſſent aſſidus à remplir leurs fonctions, dont la Prédication a toujours été regardée comme l'une des plus importantes. Il eſt rapporté dans le *Ménagiana*, tome 2, page 362, qu'un Prélat, du nombre de ceux qui mettoient le talent du Général de la Doctrine à contribution, ayant prêché avec beaucoup de ſuccès dans une égliſe de Paris, un des Auditeurs, qui connoiſſoit le véritable Auteur du ſermon, dit plaiſamment, qu'il venoit d'entendre prêcher *les travaux d'Hercule*, faiſant alluſion au nom de Baptême du père Audiffret, qui étoit *Hercule*. Ce trait eſt cité avec quelque différence, dans l'éloge de Fléchier, dont nous avons parlé plus haut. Nous penſons qu'il faut s'en tenir à la leçon du Ménagiana, d'où il eſt tiré *.

* Ceux qui voudront ſe faire une idée plus exacte & plus complète de la perſonne & des ouvrages du Père Hercule Audiffret, pourront lire le N°. 2. des éloges divers de Monſieur Fléchier, recueillis à la ſuite de ce diſcours.

détails de l'enseignement des belles-lettres qui lui fut confié pendant quelques années, & nous passerons légérement sur les essais par lesquels il se signala dans l'exercice des fonctions scholastiques ; c'étoient des compositions, tant en vers qu'en prose, du nombre de celles qui restent ensévelies dans l'obscurité des colléges où elles prennent naissance ; mais les traits d'esprit & les étincelles de génie dont elles brilloient, annonçoient aux connoisseurs ce que le jeune Professeur seroit un jour, & l'on pouvoit déjà prévoir le rang qu'il occuperoit dans la suite, parmi les excellens Ecrivains de la Nation.

Il venoit de prononcer avec applaudissement, devant les Etats de la Province de Languedoc, l'oraison funèbre de Claude de Rébé, archevêque de Narbonne, ouvrage qui ne lui avoit couté que dix jours pour le composer & l'apprendre, lorsqu'il se vit menacé de perdre le père Audiffret, cet oncle si respectablé & si cher, qui lui tenoit lieu de père & de maître depuis plus de douze ans. Au premier bruit de sa maladie, Fléchier alarmé pour des jours qu'il eût voulu conserver aux dépens des siens, part sans délai de Narbonne, il se rend à Paris; mais quelque diligence qu'il pût faire, il ne trouva plus celui qu'il venoit chercher avec tant d'empressement. Il eut même la douleur d'apprendre en arrivant, qu'on l'avoit enterré la veille. Ses regrets furent d'autant plus vifs & sincères, que ses sentimens pour l'homme de bien qu'il perdoit, n'étoient pas moins ceux de la reconnoissance, que ceux de la nature & du sang.

Le devoir avoit conduit Fléchier dans la Capitale, & quand sa douleur fut calmée, il sentit que ses talens étoient dignes de ce grand théâtre. Il prit donc la résolution d'y rester, & demanda pour demeure la maison de Saint Charles, qui est la résidence du Général de la Doctrine, le centre du régime, & par conséquent comme le chef-d'ordre de cette illustre Congrégation. On le mortifia par un refus ; il y fut

très-ſenſible, & ce déſagrément, joint à quelques changemens introduits par le nouveau Supérieur, dans la diſcipline d'un corps qui n'étoit plus gouverné par le ſage Audiffret, le détermina, non ſans peine, à rompre ſes liens. Il quitta la Congrégation de la Doctrine Chrétienne, après y avoir reſté douze ans & quelques mois (1) : mais il conſerva dans tous les temps, un tendre attachement & beaucoup d'eſtime, pour un corps où il avoit puiſé le goût des lettres, l'amour du travail, & cet eſprit d'ordre qui influa ſur tout le cours de ſa vie, & qui fut peut-être le principe de ce ſtyle ſoigné, & ſi je puis dire, de ce fini, qui caractériſent toutes les productions de ſa plume.

Fléchier, rendu à lui-même, avoit pour amis tous ceux du père Audiffret ſon oncle, & ceux que ſa réputation naiſſante lui avoit acquis : mais il étoit ſans fortune, & la récompenſe des talens eſt lente à venir, ſur-tout lorſqu'ils ſont modeſtes & ſans intrigues. D'abord il prit de l'emploi dans une paroiſſe, enſuite il ſe chargea d'achever l'éducation du fils de Monſieur Lefévre de Caumartin, qui étoit alors âgé de douze ans. Il jouit dans cette maiſon de toute la conſidération qui étoit due à ſon mérite perſonnel, & que des parens ſuperbes ou injuſtes, n'accordent pas toujours aux fonctions pénibles & honorables dont il s'étoit

(1) L'Auteur de l'éloge de Fléchier, lu à la ſéance publique de l'Académie Françoiſe, le 19 Janvier 1778, dit expreſſément, qu'étant *devenu libre* par la diſſolution de ſes premiers engagemens, cet élève de la Doctrine chrétienne *accourut à Paris, où les talens cachés dans les Provinces, viennent quand ils l'oſent, ou quand ils le peuvent, ſe montrer & s'eſſayer.* Nous croyons que ce récit n'eſt pas exact, & qu'il faut y ſubſtituer le nôtre. En effet, lorſque Fléchier partit de Narbonne pour venir à Paris, il n'avoit d'autre deſſein que de ſatisfaire à ce qu'exigeoient de lui ſa gratitude & ſa tendreſſe pour un Oncle à qui il devoit ſon éducation & ſon état. Sans les deux circonſtances que nous avons rapportées, il paroît certain que le Neveu du Père Audiffret, ne ſeroit pas ſorti de ſa Congrégation, ou du moins qu'il n'en ſeroit pas ſorti à cette époque. Des motifs reſpectables l'avoient conduit à Paris, & il ne prit la réſolution de s'y fixer, que quand il ſe vit en quelque ſorte forcé de reprendre ſa liberté, ce bien précieux, & peut être inaliénable de ſa nature, dont il ne voulut pas ſe dépouiller pour toujours.

chargé. En 1665, le Roi ayant ordonné la tenue des grands jours d'Auvergne, & Monsieur de Caumartin étant du nombre des commissaires nommés à cet effet, l'abbé Fléchier l'accompagna à Clermont avec son élève. Ce fut dans ce voyage, & à l'occasion de tous les événemens dont il y fut témoin, qu'il composa la relation des grands jours d'Auvergne, ouvrage écrit à la hâte, & qui ne ressemble en rien, ni pour la gravité du ton, ni pour l'élégance du style, aux autres productions de sa plume, qui sont toutes d'une diction si châtiée, & marquées au coin d'un goût si délicat. Aussi Fléchier, parvenu aux honneurs de l'Eglise, & compté déjà parmi les hommes célèbres de son temps, n'a-t-il jamais permis que cette bagatelle devînt publique par l'impression. Nous avons jugé comme lui qu'elle n'étoit pas digne de paroître telle qu'il l'a laissée, à côté des compositions immortelles qui lui ont fait un si grand nom, & nous avons respecté ses intentions, en ne la donnant que par extrait. Nous l'aurions même supprimée entièrement, si Monsieur Ménard & d'autres n'en avoient pas parlé comme d'une pièce intéressante, & que l'auteur n'auroit pas désavouée dans le temps de sa plus haute réputation, mais que des considérations particulières, qui n'existent plus aujourd'hui, l'ont empêché de livrer à l'empressement du public. C'est pour nous une nouvelle raison de croire, que ceux qui en ont parlé sur ce ton d'éloges peu mérités, ne la connoissoient pas.

Pendant que l'abbé Fléchier consacroit une partie de son temps à l'instruction de son élève, il employoit l'autre à des occupations d'un genre encore plus sérieux & plus important; & ce travail secret, qui ne prenoit rien sur les fonctions essentielles qu'il avoit à remplir, devoit bientôt devenir le fondement de sa réputation & de sa fortune. Il cultivoit par l'étude des grands modèles, les heureuses dispositions qu'il avoit reçu de la nature, & entraîné par l'impulsion du génie, il s'ouvroit la carrière de l'éloquence qu'il de-.

voit parcourir avec tant de ſuccès. A peine eut-il commencé à faire entendre ſa voix dans quelques chaires de la Capitale, qu'on ne tarda pas à l'annoncer comme un digne rival des plus fameux orateurs de ſon temps, où l'éloquence ſacrée étoit déjà portée à un ſi haut degré de perfection, par les Boſſuet, les Bourdaloue, & tant d'autres qui attiroient ſur eux les regards du public, & partageoient les bienfaits du Prince le plus magnifique à récompenſer les talens (1).

(1) L'Auteur de l'éloge de Fléchier, lu à l'Académie Françoiſe le 19 Janvier 1778, s'exprime de cette ſorte, page 397 de ſon recueil. « La réputation des Oraiſons funèbres de Fléchier s'eſt conſervée » juſqu'à nos jours ; on peut ajouter qu'elles en ſont dignes, ſi l'on » ſe ſouvient qu'elles ont été prononcées dans un temps où les vé- » ritables lois de l'éloquence étoient encore bien peu connues ». Nous nous arrêtons à la dernière partie de cette citation, où l'on trouve une aſſertion qui nous paroît difficile à prouver : nous oſons demander au célèbre Ecrivain dont nous prenons la liberté de ne pas adopter la penſée, ſi l'on peut dire que *les véritables lois de l'Eloquence étoient encore bien peu connues*, *dans un temps*, où Boſſuet, Bourdaloue, la Rue, & pluſieurs autres Orateurs chrétiens, d'un mérite généralement avoué, attiroient la foule à leurs diſcours, & renvoyoient leurs Auditeurs tranſportés d'admiration, & perſuadés que l'eſprit humain ne pourroit jamais reculer les bornes où ces grands Hommes s'étoient arrêtés, après avoir épuiſé tout ce que les reſſources de l'art ſont capables d'ajouter aux moyens de la nature. Quelle élévation dans leurs idées ! quelle vérité dans leurs images ! quelle force ! quelle profondeur dans leurs raiſonnemens ! quelle connoiſſance du cœur ! quelle dignité dans les détails de morale, & dans la peinture des paſſions ? Par quel coup de foudre ils ſavent terraſſer les eſprits ſuperbes pour les ſoumettre à l'empire de la Loi, malgré ſes rigueurs ! Et de quelle douce émotion ne pénètrent-ils pas les cœurs pour leur faire aimer la vertu ? On avoit admiré déjà le Père le Jeune, les deux Lingendes, le Père Senaut ; c'eſt du temps où ceux-ci parurent, qu'on peut dire que *les véritables Lois de l'Eloquence étoient encore bien peu connues*. Guidés par un goût un peu plus ſûr que les Orateurs qui les avoient précédés, ils commencèrent à purger la chaire de ce vain étalage d'érudition profane & de ce mauvais ton qui la déshonoroient, & ils introduiſirent dans nos temples cette Eloquence noble, ſublime & majeſtueuſe, qui convient à la grandeur de nos Myſtères & des vérités de notre religion. Ils étoient remontés aux principes de l'art oratoire, qu'on vit bientôt porté au plus haut degré de la perfection, par les grands maîtres dont Fléchier fut l'émule & l'égal. A qui fera-t-on croire que *les véritables lois de l'Eloquence étoient encore bien peu connues du temps* de ces derniers ? Qui les a mieux connues depuis ? Qui les a mieux ſuivies ? Quelles découvertes précieuſes les prédicateurs du XVIII. ſiècle ont-ils faites dans le vaſte champ de l'Eloquence ſacrée ? . . . . Arrêtons-nous, pour n'en pas venir à des parallèles qui nous meneroient trop loin,

Ces heureux eſſais de Fléchier, peuvent être comparés aux premiers rayons de l'aurore, dont la lumière s'accroit & s'étend juſqu'à ce qu'elle ait rempli tout l'eſpace des cieux de ſon éclat. Sa réputation commença par des diſcours de piété, prêchés avec applaudiſſement dans quelques-unes des grandes ſolennités de la religion, elle augmenta de jour en jour, à meſure qu'il reparoiſſoit dans la tribune évangélique, & ſes oraiſons funèbres y mirent le comble. Son début en ce genre fut un coup de maître. Il alla toujours depuis en s'élevant de plus en plus vers la perfection, & tous les vrais connoiſſeurs jugèrent qu'il y étoit parvenu dans le diſcours qu'il prononça ſur la mort glorieuſe & funeſte du grand Turenne. Nous ne nous arrêterons pas ici à conſidérer ce qui caractériſe ces chefs-d'œuvres de Fléchier, & ce qui diſtingue ſa manière, de celle des autres orateurs qui ſe ſont montrés avec éclat dans la même carrière; cette diſcuſſion fait partie d'une préface raiſonnée que nous avons deſtinée à ſervir de préliminaire au volume qui comprend les oraiſons funèbres, ayant penſé que c'étoit-là ſa place naturelle.

L'Abbé Fléchier ne ſe borna pas à répandre les fleurs de l'éloquence ſur le tombeau des illuſtres morts de ſon ſiècle. Un autre genre d'éloges, moins brillant peut-être, mais plus digne d'un orateur chrétien, devint l'objet de ſon zèle, & les héros de la religion dont il célébra les vertus, parurent encore plus grands, plus propres ſur-tout à nous ſervir de modèles, que les héros du monde qu'il loua d'une manière ſi noble & ſi touchante. Nous oſons dire plus encore, & nous ne craignons pas d'aſſurer, qu'il eſt plus original, plus différent de ſes rivaux & de lui-même dans ſes panégyriques des Saints, que dans aucuns des autres diſcours qu'il a faits pour la chaire. Dans les oraiſons funèbres & les ſermons de morale,

& dont le réſultat ſeroit peut-être déſavantageux aux Orateurs modernes qui nous fourniroient les pièces de comparaiſon.

il eut des modèles & des concurrens, il eut même quelquefois des vainqueurs. Mais dans les éloges qu'il a conſacrés à la gloire des hommes vénérables par leur ſainteté, que l'Egliſe a placés ſur ſes autels, il n'a eu d'autre maître & d'autre guide que ſon génie; & ſi parmi ces chefs-d'œuvres, il en eſt de mieux travaillés, ou d'un ton plus ſublime, c'eſt un nouveau ſujet de gloire pour lui, puiſqu'alors il ne le cède, ou n'eſt ſupérieur qu'à lui-même. Comme il ſait embraſſer d'un ſeul coup d'œil toute l'étendue de ſon ſujet, ramener toutes les idées acceſſoires à une idée principale, rendre enſuite cette idée féconde & en tirer, comme d'une ſource inépuiſable, les vues particulières, les réflexions & les ſentimens qui forment le corps de ſon diſcours ! Comme il ſait voir & ſaiſir dans chacnn de ces Héros le caractère qui le diſtingue, le peindre des couleurs qui lui ſont propres, & dans des vertus qui ſont à-peu-près les mêmes par leurs principes & leurs effets, diſcerner & rendre ſenſibles les nuances délicates qui les différencient ! Comme il ſait, enfin, enchaîner habilement les récits avec les réflexions, paſſer tour-à-tour des uns aux autres, ſubordonner l'hiſtoire à la morale, & faire ſervir les faits à l'inſtruction ! L'Orateur ne ſe montre preſque jamais ; ce ſont les Paul, les Antoine, les Auguſtin, les Charles Borromée, les François de Sales, qui reparoiſſent & qui parlent, pour éclairer & ſanctifier encore les Chrétiens. On les voit, on les entend, & les leçons qu'ils donnent par leurs actions, joignent l'autorité de l'exemple à la force naturelle & preſſante de la vérité.

Or, dans cette carrière, Fléchier ne trouva parmi ceux qui l'y avoient précédé, même avec quelque ſuccès pour leur temps, perſonne qu'il pût ſuivre & qu'il pût imiter. La route qu'il ſuivit, nul autre ne l'avoit frayée avant lui, ni même entrevue. Deſtitué de modèles, parce que ceux qui l'avoient précédé ne méritoient pas de lui en ſervir, & réduit à marcher

d'après ſon propre inſtinct, s'il eſt permis d'employer cette expreſſion, il créa lui-même ſa méthode, comme le philoſophe Deſcartes inventa depuis la ſienne. Elle fut l'heureux fruit de ſes profondes réflexions ſur cette partie de l'art Oratoire, & ce qui prouve mieux que toute autre choſe la ſolidité de ſes principes & la fineſſe de ſon diſcernement, c'eſt que cette méthode inconnue avant lui, eſt la ſeule qui convienne au genre des éloges ſacrés, parce qu'elle réunit l'intérêt propre du ſujet, avec l'utilité des auditeurs. Tous ceux qui ſont entrés dans la même carrière après lui, n'ont point réuſſi, lorſqu'ils ont voulu s'ouvrir des voies nouvelles. Ses imitateurs ſeuls ont vu leurs travaux couronnés par les ſuffrages du public éclairé. Cette preuve de fait vaut mieux que tout ce qu'on pourroit dire pour démontrer l'excellence de ſa méthode. Au reſte, Fléchier a développé lui-même ſes vues & ſes principes ſur cette matière, dans la belle préface qu'il a faite pour ſervir d'introduction au recueil de ſes panégyriques. Outre qu'elle eſt écrite avec cette élégance & cette dignité, qui règnent dans tous les ouvrages ſortis de ſa plume, on ne peut la lire ſans avouer que ſes méditations n'ont pas moins contribué que ſes ouvrages mêmes, au progrès & à la perfection d'un art qu'il avoit étudié dans toutes ſes parties. C'eſt moins une préface qu'un traité didactique & ſavant ſur cette branche de l'éloquence ſacrée, qu'on doit regarder comme la vraie réthorique des panégyriſtes (1).

(1) L'Auteur des Eloges lus dans les ſéances de l'Académie Françoiſe, dit page 402, en parlant des Panégyriques prononcés par M. Fléchier, *que cet Orateur ſembla moins propre à louer les Héros de la Religion, que ceux du ſiècle*; & ſoit pour adoucir, ſoit pour juſtifier de cette aſſertion, il ajoute : « Peut-être les » écueils que préſentoit l'Eloge des Grands, éguiſoient ſon génie, » par la difficulté même, & offroient à ſon éloquence un objet » d'émulation qu'il ne trouvoit pas dans l'éloge des Saints ». On voit par tout le morceau qu'on vient de lire, que nous n'adoptons pas ce jugement, & nous croyons que le nôtre eſt appuyé ſur des raiſons ſolides, auxquelles on ne peut rien oppoſer : mais s'il s'agiſſoit d'examiner en général, pourquoi tout étant égal d'ailleurs,

Quoique les ſermons de morale prêchés par Monſieur Fléchier, ſoit avant, ſoit pendant ſon épiſcopat, n'aient pas un mérite égal à celui de ſes oraiſons funèbres & de ſes panégyriques, ils ne ſont pourtant pas indignes de ce grand orateur. Le père de la Rue, grand orateur lui-même, & par cette raiſon, juge compétent d'un art qu'il a exercé avec gloire, prétend que ſi Fléchier fut moins recherché à la Cour & à la Ville pour l'éloquence des mœurs, *lui qui eut peu de pareils dans les Oraiſons funèbres, & dans la ſphère du ſtyle panégyrique*, ce ſont ſes expreſſions, on doit en attribuer la cauſe à la peſanteur naturelle de ſa voix & de ſon action, défaut qu'il avoit ſu convertir en talent, lorſqu'il avoit traité des ſujets triſtes & propres à exciter dans l'ame de ſes auditeurs des idées lugubres & des ſentimens douloureux ; car, ajoute ce Père, au lieu de la véhémence & de l'impétuoſité qui doivent régner dans les ſermons de morale, le ſon de ſa voix qui avoit quelque

& dans les Oraiſons Funèbres, & dans les Panégyriques, tant du côté de l'Orateur, pour les dehors de l'action, que du côté des pièces mêmes, pour le travail & le ſtyle, il y a cependant une ſi grande différence dans le degré d'intérêt que ces deux genres de diſcours inſpirent à l'Auditeur ; nous emprunterions la penſée & les expreſſions de l'Auteur pour réſoudre la queſtion, & nous dirions avec lui : « l'éloignement où ces derniers (les Saints) ſont » de nous, & l'habitude où nous ſommes de les entendre louer, » nous rendent plus indifférens ſur leurs louanges mêmes. . . . Les » Oraiſons Funèbres, au contraire, nous offrant des hommes avec » qui nous avons vécu, piquent bien autrement notre curioſité ſur » les traits dont l'Orateur peindra ſon Héros, & ſur l'art qu'il em- » ployera pour en couvrir les taches. Nous le défions ſecrétement » de s'élever à la hauteur de ſon ſujet dans l'éloge des grands » Hommes ; d'en remplir le vide dans l'éloge des hommes médio- » cres ; enfin d'en arracher les épines, dans l'éloge de ceux qui ont » eu de grands vices, ou fait de grandes fautes ». Réflexions pleines de fineſſe & de vérité, qui ne peuvent venir que d'un homme de beaucoup d'eſprit, qui a bien étudié le cœur humain, & qui en a ſondé tous les replis. On pourroit ajouter que l'amour propre trouve mieux ſon compte avec les Héros du ſiècle, qu'avec ceux de la Religion, parce que les premiers étant plus près de nous, ce que nous ſavons de leurs foibleſſes & de leurs fautes, conſole notre vanité des louanges qu'on leur donne ; au lieu que les diſcours deſtinés à célébrer des vertus plus pures & plus parfaites dans les ſeconds, ne lui offrent pas le même dédommagement.

chose de sombre & de languissant, y répandoit un froid, qui sembloit amortir le feu de ses pensées, & la vivacité de ses expressions. Il suit de-là que si Fléchier a moins réussi dans ce genre de prédication que dans les autres, ce n'est pas que la morale fût moins du ressort de son génie, que les éloges, mais c'est uniquement, à s'en tenir au témoignage même du père de la Rue, que sa voix, son geste, son débit, en un mot tout l'ensemble de son extérieur, étoit moins assorti au degré de chaleur & de véhémence qu'exigent les discours de morale, pour produire leur effet sur l'esprit & le cœur de ceux qui les entendent. C'est l'idée que nous en donne l'abbé du Jarry, dans la préface qu'il a mise à la tête de son édition des sermons que nous tâchons ici d'apprécier. Il parle surtout de l'Avent prêché par Fléchier, en présence de Louis XIV & de sa Cour, en 1682; & voici comme il s'exprime à ce sujet: « Je ne sais pas, dit-il, s'il est rien » sorti de plus beau & de plus achevé de la plume de ce » grand Maître. Il m'a paru que la force & la solidité » de ces sermons, répondoient à leur élégance & à » leur justesse; la plus sublime théologie y est mise » en œuvre avec autant de netteté que d'érudition. » Les principes de la religion y sont clairement dé- » veloppés, & l'ordre du raisonnement y est observé » d'une manière qui ne laisse rien à désirer. Aussi » quand il prêcha cet Avent, si généralement ap- » plaudi, il étoit dans cet âge, où un grand esprit » est, pour ainsi dire, parvenu au point de sa ma- » turité (1). D'ailleurs, l'éclat d'une réputation ac- » quise, la majesté d'un auditoire tout auguste, & » l'estime de la cour la plus polie & la plus éclairée » du monde, excitèrent ce fameux Orateur à dé- » ployer toutes les richesses de son art, pour les » consacrer à la religion qui fut toujours la principale » fin de ses travaux ». On peut appliquer sans res-

(1) Monsieur Fléchier avoit alors cinquante ans & demi, étant né, comme on l'a dit, le 10 Juin 1632.

triction à tous les ſermons de morale qui nous reſtent de Fléchier, à quelque époque de ſa vie qu'il les ait compoſés, le jugement de l'abbé du Jarry, quoiqu'il porte plus particulièrement ſur ceux qui compoſent l'Avent prêchés à la Cour en 1682. C'eſt dans les uns, comme dans les autres, le même ton d'éloquence, la même élévation de penſées, le même choix & la même pureté d'expreſſions, la même harmonie de ſtyle, le même fond d'inſtruction, & le même uſage des richeſſes puiſées dans les livres ſacrés & dans les ouvrages des Pères de l'Egliſe. Qu'on les liſe ſans ſe laiſſer préoccuper par le préjugé plus avantageux que l'opinion a établie en faveur des autres productions oratoires de ce grand Homme, & nous ne doutons pas qu'on ne s'en forme la même idée que nous.

Lorſque l'abbé Fléchier prêcha devant Louis XIV, l'Avent dont nous venons de parler, ſa célébrité l'avoit déjà conduit aux honneurs & aux récompenſes qu'il ne pouvoit pas manquer d'obtenir, ſous un Prince auſſi magnifique & auſſi juſte dans la diſtribution de ſes bienfaits. « Son éloquence l'appeloit à l'Académie » Françoiſe ; il y avoit été reçu en 1673, à la place » de M. Godeau, évêque de Vence, le même jour » que Racine & l'abbé Gallois. Il y parla le pre- » mier, & il obtint de ſi grands applaudiſſemens, » que l'Auteur d'Andromaque & de Britannicus dé- » eſpéra de pouvoir atteindre au même ſuccès. » (1) Trois ans après, le duc de Montauſier, ſon ami & ſon Mécène, lui avoit fait donner l'abbaye de S. Séverin au diocèſe de Poitiers. Au mois de Février 1681, le Roi l'avoit pourvu de la charge d'Aumônier ordinaire de Madame la Dauphine, Marie-Anne-Chriſtine-Victoire de Bavière, & peu de temps après il avoit encore reçu deux nouveaux bienfaits de ce Monarque, juſte appréciateur du mérite, l'abbaye de Baigue, au diocèſe de Xaintes, & le prieuré de Peyrat. Quoique

(1) Eloges lus dans les Séances publiques de l'Académie Françoiſe, page 408.

ces bénéfices ne fuſſent pas d'un revenu fort conſidérable, ils ſuffiſoient pour mettre un homme auſſi ſage & auſſi modéré que Fléchier, en état de paroître avec décence à la Cour, & le dédommageoient de la fortune dont le malheur des temps avoit dépouillé ſa famille un ſiècle auparavant.

L'Abbé Fléchier connoiſſoit trop bien les engagemens & les devoirs de ceux qui ſe ſont dévoués au ſervice de la religion, pour regarder les récompenſes comme le terme des travaux. Il ſaiſit avec ardeur la nouvelle occaſion qui ſe préſenta d'exercer ſon zèle & ſes talens. On le mit en 1685, à la tête d'une miſſion deſtinée à ramener dans le ſein de l'Egliſe Catholique les Proteſtans du Poitou & de la Bretagne. Louis XIV avoit extrêmement à cœur cette entrepriſe ſi digne de ſa piété, & l'on avoit choiſi ce qu'il y avoit de plus vertueux & de plus éclairé parmi les Eccléſiaſtiques de ce temps-là, pour une œuvre dont on eſpéroit les plus heureux ſuccès. Fénélon, qui avoit déjà commencé à ſe faire connoître par ſes vertus aimables & cette extrême ſenſibilité d'ame qui ont été le principe de ſa renommée, & la ſource de ſes diſgraces, s'étoit chargé d'un ſemblable emploi, & il y eut cela de commun entre ces deux hommes célèbres, qui avoient d'ailleurs des rapports ſi marqués de caractère & de talens, que l'un & l'autre par leur douceur & le don de la perſuaſion qu'ils avoient reçus de la nature, attirerent à eux les cœurs de tous ceux dont ils venoient combattre les opinions.

La réputation de Fléchier l'avoit devancé dans les Provinces qui étoient devenues le théâtre de ſon zèle, dans un genre de prédication, où il falloit plus de ménagemens & de ſageſſe que d'éloquence; zèle plein de condeſcendance & d'égards, qui n'avoit rien de dur & d'impérieux, qui attaquoit l'erreur ſans bleſſer, ſans aigrir ſes partiſans les plus attachés à leurs anciens préjugés & les moins diſpoſés à les abandonner, qui réuſſiſſoit toujours à faire aimer, reſpecter

le

le Miniſtre de la vérité, lors même qu'il n'atteignoit pas le but du miniſtère, nous voulons dire, la conviction de l'eſprit & la converſion du cœur. Par ces moyens habilement conduits, Fléchier n'enviſageant dans ſes travaux que l'utilité de ceux qui en étoient l'objet, l'intérêt de leur ſalut, & non la gloire du ſuccès, eut la conſolation d'en détromper un grand nombre, & de les rendre à la foi de leurs pères, plus fermes dans leurs ſentimens, plus fervens dans les pratiques du culte qu'il leur avoit fait embraſſer, que les anciens Catholiques mêmes. Son nom, comme celui de Fénélon, a été long-temps cher aux peuples des Provinces où ils avoient porté tous les deux la lumière de l'inſtruction avec l'exemple des vertus, & au bout d'un ſiècle, on ſe ſouvient encore du bien qu'ils y ont fait.

L'abbé Fléchier étoit en Bretagne tout occupé des importantes fonctions qui lui étoient confiées, lorſqu'il fut nommé à l'évêché de Lavaur, au mois de Novembre 1685. Lorſqu'il fut de retour à Paris & qu'il alla remercier Louis XIV, ce Prince, qui ſavoit donner un nouveau prix à ſes bienfaits, par les mots flatteurs dont il les aſſaiſonnoit, lui dit : *Je vous ai fait trop attendre ce que vous méritez depuis longtemps, mais c'eſt que je ne voulois pas me priver de l'impreſſion que me font vos diſcours, en vous éloignant de moi* (1). Le Roi mit le comble à ſes faveurs, en permettant au nouveau Prélat de vendre ſa charge d'Aumônier ordinaire de Madame la Dauphine, ce qui le mit tout de ſuite en état de ſubvenir aux dépenſes que ſa dignité l'obligeoit de faire;

(1) Nous avons rapporté ce mot de Louis XIV, tel qu'il s'eſt conſervé dans la famille de Monſieur Fléchier. Il eſt énoncé un peu différemment dans l'éloge de ce Prélat, lu à la ſéance publique de l'Académie Françoiſe du 19 Janvier 1778. Mais cette légère différence n'altère en rien la ſubſtance de ce mot obligeant, qui mérite peut-être autant d'être conſervé pour l'honneur du prince dont il exprime les ſentimens, que pour celui du ſujet qui ne les auroit pas inſpirés à un tel prince, s'il n'eût été qu'un homme ordinaire.

& Madame la Dauphine, quoique très-fâchée de le perdre, lui fit présent d'une partie de sa Chapelle. Ce fut Montausier, cet ami solide & vrai, à qui Fléchier devoit toute sa fortune, qui fit pour lui ces divers arrangemens, afin qu'il ne fût pas, comme tant d'autres, obligé de s'endetter en devenant plus riche.

De fâcheux démêlés, dont l'affaire de la régale étoit l'origine, avoient troublé depuis quelque temps la bonne intelligence qui avoit régné jusques-là entre la Cour de France & celle de Rome. Innocent XI, Pontife vertueux, mais fier & opiniâtre, plein de la fausse idée de son pouvoir qu'il étendoit au-delà de ses justes bornes, (comme on en trouve des exemples chez quelques-uns de ses prédécesseurs, mais dans des siècles peu éclairés) & d'ailleurs ennemi personnel de Louis XIV, dont la Grandeur le choquoit, soutenoit les Prélats qui ne vouloient pas soumettre leurs Eglises au droit de régale, & refusoit des bulles à ceux qui avoient été nommés pour remplir les siéges vacans, depuis le commencement de cette querelle, dégénérée alors en rupture ouverte, par une suite d'incidens, nés les uns des autres, comme cela ne manque jamais d'arriver, quand deux autorités jalouses de leurs droits, se heurtent & se roidissent pour les étendre ou pour les soutenir. L'Assemblée générale du Clergé de France, tenue en 1681 & 1682, dont le grand Bossuet avoit été l'ame & l'oracle, s'étoit rendue coupable d'un attentat contre les prérogatives du saint Siége, au jugement du Pontife irrité, parce qu'elle avoit consacré les anciennes maximes du royaume, dans les quatre fameux articles qu'elle avoit dressés. Fléchier fut donc obligé d'attendre, comme plusieurs autres, que la paix fût rétablie entre le Chef de l'Eglise & le Prince de l'Europe le moins capable de consentir à tout arrangement qu'on eût pu regarder comme un aveu de sa foiblesse ou de ses torts; & cette paix ne paroissoit pas facile à conclure,

attendu le caractère des deux Souverains dont il falloit concilier les prétentions & rapprocher les esprits.

Mais si Rome refusoit à l'Abbé Fléchier la confirmation du saint Siége, qui, suivant l'usage établi depuis quelques siècles, lui étoit nécessaire pour recevoir par l'onction sacrée le caractère épiscopal & le pouvoir d'Ordre qui y est attaché, elle ne pouvoit lui ôter le zèle & l'amour du travail sans lesquels toutes les dignités de l'Eglise ne sont que de vains titres. Ne pouvant encore gouverner le diocèse de Lavaur comme Evêque, il en prit du moins la conduite, comme Grand-Vicaire du Chapitre, & s'il n'eut pas les honneurs de l'épiscopat, rien ne put l'empêcher d'en remplir avec courage les devoirs les plus importans & les plus pénibles. Déjà par deux ans de résidence dans son diocèse, & d'application constante à étudier le caractère du peuple, dont le salut lui étoit confié, il étoit parvenu au but que doit se proposer un nouvel Evêque, connoître les besoins de son troupeau, & les Pasteurs du second ordre qui en sont chargés immédiatement ; s'attirer la confiance de son Clergé par des manières engageantes & des témoignages d'estime qui le flattent ; discerner les abus qu'il faut tolérer pour un temps, & ceux qui exigent de prompts remèdes ; conférer, instruire, faire des visites, sur-tout dans les paroisses de la campagne, & par tous ces moyens de la vigilance & de la charité, gagner les cœurs, & se faire regarder comme un père qui ne se communique à ses enfans que pour obtenir leur amour & leur donner des preuves du sien. Déjà Fléchier avoit satisfait à toutes ces obligations d'un nouvel Evêque, déjà il avoit tracé le plan de conduite qu'il se proposoit de suivre, d'après les connoissances qu'il avoit acquises du naturel & des dispositions de son peuple, & déjà il commençoit à recueillir le fruit de ses premiers travaux, lorsqu'il apprit sa translation du siége de Lavaur à celui de Nîmes. Cette nouvelle, qui eût été flatteuse pour bien d'au-

tres, l'affligea sincérement. Il écrivit au Roi une lettre forte & pressante, pour le supplier de ne le pas séparer d'une Eglise à laquelle il se sentoit attaché par des liens qui lui couteroient infiniment à rompre, quoique elle fût moins riche que celle qu'on lui offroit. Ses représentations au Roi sont appuyées des raisons les plus puissantes ; en les lisant, on croit entendre un de ces Evêques des premiers siècles, qui fuyoient les dignités de l'Eglise avec autant de crainte, qu'on a mis d'empressement à les rechercher depuis, & *l'on vit alors*, dit un des Panégyristes de Fléchier, *une chose bien rare dans ces derniers temps, le désintéressement aussi éloquent que l'intérêt lui-même.* Mais le vertueux Prélat ne put obtenir ce qu'il désiroit. Louis XIV, en donnant de justes éloges aux motifs de sa résistance, trouva dans ces motifs mêmes de nouvelles raisons pour le croire digne d'un siége où il falloit porter des talens plus connus & un zèle plus actif, parce qu'il s'y rencontroit plus d'obstacles à surmonter & plus de bien à faire. Fléchier se rendit à la volonté du Roi, qu'il regarda comme celle de Dieu ; car si la véritable humilité craint les honneurs & l'élévation, elle craint encore plus de manquer aux ordres de la Providence par amour du repos, ou par les raffinemens d'un orgueil déguisé sous les dehors de la modestie.

Fléchier ne tarda pas à se rendre dans son nouveau diocèse. Il y étoit attendu avec un empressement qui répondoit à la haute opinion qu'on avoit de son mérite, par-tout où son nom & ses ouvrages étoient connus. Sitôt qu'on eût appris à Nîmes son acceptation, les Consuls de la Ville lui avoient écrit au nom de leurs concitoyens, pour lui en témoigner leur joie & le supplier de venir s'établir au milieu d'eux. La réponse qu'il leur fit dut augmenter leur estime & le désir qu'ils avoient de le posséder. Elle porte l'empreinte d'une modestie noble, & de ces sentimens affectueux qu'un Evêque doit avoir pour son trou-

peau, dès l'instant qu'il s'est déterminé à se charger de le conduire : « Je ne mets point, leur dit-il, ma » confiance aux paroles d'une sagesse humaine, mais » en la vertu & en l'efficace de la parole de Dieu, » qui seule peut toucher les ames. Sa Providence » m'appelle, lorsque j'y pense le moins, &, si je l'ose » dire, presque malgré moi, dans votre Ville, pour » en être sans doute le consolateur & le père. Quel » bonheur pour moi si je puis adoucir vos peines, éclai- » rer vos esprits, gagner vos cœurs, & porter le » calme & la paix dans des consciences encore agi- » tées ! » Dans ce peu de mots, il peint son caractère de douceur, d'indulgence & de bonté; il y trace les règles qu'il se proposoit de suivre dans le gouvernement de son diocèse, & il s'annonce aux habitans de Nîmes, tel qu'ils l'ont vu pendant tout le cours de son épiscopat, un Pasteur vigilant, un tendre père, un ami généreux, un consolateur bienfaisant, un supérieur sans domination, toujours accessible, toujours affable, en un mot, l'homme le plus propre à gouverner d'autres hommes dans des temps difficiles, & à faire aimer la vertu.

Les démêlés qui s'étoient élevés entre Rome & la France duroient encore, & ne furent apaisés qu'après la mort d'Innocent XI. Son successeur, Alexandre VIII, élu le 6 Octobre 1689, moins entêté des anciennes prétentions de sa Cour, moins prévenu contre Louis XIV, prit des conseils plus sages & plus modérés. Il entra dans un plan de conciliation, qui, sans blesser la dignité du Roi, accordoit au saint Siége tout ce qui ne contredisoit pas les principes dont l'Eglise Gallicane ne s'est jamais départie. Mais cette négociation ayant encore traîné quelques années, l'abbé Fléchier gouverna le diocèse de Nîmes, comme il avoit gouverné celui de Lavaur, sous le titre de Vicaire-Général du Chapitre, depuis 1687, jusqu'en 1692, qu'il obtint enfin ses bulles, & qu'il fut sacré à Paris dans l'Eglise du Val-de-Grace. Il y eut pres-

que autant de monde à cette cérémonie qu'on en avoit vu dans le même lieu quelques années auparavant, lorſque le nouveau Prélat y avoit prononcé l'Oraiſon funèbre de Marie-Thereſe d'Autriche, femme de Louis XIV, qui fit lui-même un ſi bel éloge de cette vertueuſe Princeſſe, en diſant, *que ſa mort étoit le premier ſujet de chagrin qu'elle lui eût donné.*

Le ſiége épiſcopal de Nîmes étoit alors le plus difficile à remplir. Le Calviniſme qui s'étoit maintenu & multiplié dans cette partie de la vaſte province du Languedoc, y avoit raſſemblé toutes ſes forces, & ſoutenu par les Puiſſances ennemies de la France, il ſe montroit diſpoſé à combattre contre l'autorité qui l'enveloppoit & le preſſoit de toutes parts. Sous prétexte de conſerver des priviléges dont il avoit joui pendant près d'un ſiècle, il employoit à les défendre tous les moyens que le fanatiſme peut fournir au déſeſpoir. L'Edit qui révoque celui que les Proteſtans avoient obtenu à Nantes, de la reconnoiſſance ou de la politique de Henri IV, s'exécutoit avec rigueur depuis 1685, époque fameuſe dans les annales du Calviniſme, par une révolution dont leurs écrivains & ceux qui les ont copiés, nous ont tracé la peinture la plus touchante. Les Réformés du Languedoc, à la vue de leurs temples détruits, de leurs aſſemblées proſcrites, de leurs miniſtres chaſſés ou empriſonnés, & des voies de contrainte employées contre leurs chefs, leurs parens, leurs amis, tous ceux qui leur tenoient, par quelque lien que ce fût, déſolés, abattus ou furieux, s'étoient diviſés en trois claſſes. Les uns avoient ouvert les yeux à la vérité, & c'étoit le plus petit nombre; les autres, ſans ceſſer d'être attachés en ſecret à leur culte, avoient embraſſé celui du Prince, & par cette lâche fauſſeté de conduite, les avoient trahis tous deux; les autres, trop prévenus contre nos dogmes & nos pratiques, pour ſe prêter aux moyens dont on ſe ſervoit pour les éclairer, ou trop vertueux pour ſe ſouiller par un parjure, en con-

damnant comme erreur ce qu'ils croyoient être des vérités, ſe préparoient à fuir la terre qui les avoit vu naître, ou l'avoient déjà abandonnée. Dans ce triſte état des choſes, ſi la religion demandoit à Fléchier de lui faire des proſélytes, la Patrie éplorée le ſupplioit de lui conſerver des citoyens. Or, pour ſatisfaire aux vœux de l'une & de l'autre, il falloit ne ſe rien permettre dans la conduite & dans l'inſtruction même, qui pût faire ombrage à des eſprits mal diſpoſés, & réveiller dans des cœurs dont les plaies ſaignoient encore, le ſentiment des maux dont ils n'avoient pas perdu le ſouvenir ; il falloit, par des précautions ſagement ménagées, affoiblir les préjugés de l'éducation & de l'habitude, ſans les attaquer de front, & préparer le triomphe de la vérité, plutôt en ſe contentant de la montrer ſous ſes traits naturels & dans l'éclat de ſa lumière, qu'en déployant de grands efforts de génie, & l'appareil impoſant du ſavoir, pour la prouver ; il falloit obtenir l'eſtime en méritant la confiance, ſans paroître trop jaloux & trop empreſſé de remporter cette double victoire, & ſans annoncer le deſſein de ſubjuguer en maître les eſprits & les cœurs ; il falloit témoigner de la conſidération & de la tendreſſe pour ceux qu'on vouloit détromper des erreurs dont la racine n'étoit pas encore totalement extirpée, & guérir des anciennes préventions dans leſquelles ils avoient été nourris ; leur perſuader qu'on regardoit les unes & les autres plutôt comme un malheur que comme un crime ; il falloit plaindre les maux qu'ils avoient déjà ſoufferts, les adoucir & les réparer par des bienfaits ; ſe placer à propos entre l'autorité qui frappoit & les victimes qui alloient tomber ſous ſes coups, & ſauver quelques coupables, pour ne pas allumer dans beaucoup d'autres un faux courage qui leur auroit donné des complices ; il falloit préparer des occaſions favorables & fournir des prétextes plauſibles de converſion, à ceux qui n'étoient plus retenus dans le parti de l'erreur, que par

des considérations de politique, d'amour-propre ou de respect humain, qu'ils désiroient de surmonter, mais dont ils n'avoient pas la force de s'affranchir; il falloit, sur-tout, & ce n'étoit pas sans doute la moindre difficulté, maintenir la concorde & la paix entre les Catholiques & les Protestans, & parmi ces derniers, entre ceux qu'on appeloit les nouveaux convertis, & ceux qui persistoient opiniâtrement dans leur culte, au risque de tout ce qui pourroit leur en arriver, les uns & les autres, plus divisés encore par la différence que la loi & les hommes publics, chargés de la faire exécuter, mettoient entre eux, que par leur croyance même : & les noms offensans de papistes & de huguenots qu'ils se donnoient réciproquement, noms inventés par le mépris des deux partis, l'un pour l'autre, & devenus alors dans toute l'étendue du Languedoc un cri de guerre, qui marquoit la haine & en faisoit éclater les fureurs, il falloit en détruire l'usage déjà proscrit plus d'une fois, pour ne pas réveiller les passions ardentes qui les avoient fait naître.

Ce que nous disons qu'il falloit faire dans ces conjonctures délicates, autant pour la gloire de la religion, que pour le bien de l'humanité, Fléchier le fit constamment dès qu'il fut entré dans le gouvernement de son Eglise, avec la plénitude d'autorité attachée à son caractère. Jamais il ne s'écarta de ces principes. On vit toujours son zèle tenir la même route & suivre les mêmes règles, sans se laisser rebuter par les obstacles & les contradictions qu'il rencontra presque à chaque pas, ni ébranler par les censures & les reproches de ceux qui blâmoient sa modération : car elle fut blâmée dans la Province & dans la Capitale, par quelques-uns de ses collégues ; mais c'étoient ceux qui n'étoient pas assez éclairés pour en apprécier les motifs, ou assez courageux pour combattre long-temps dans l'espoir d'un triomphe durable, ou assez patiens pour attendre la maturité lente, mais

assurée des fruits que le zèle produit toujours quand il est conduit par la sagesse, & tempéré par la douceur.

Le pieux & savant Prélat, s'étoit assuré par l'expérience qu'il avoit acquise dans ses missions du Poitou & de la Bretagne, que la plupart des Protestans étoient plutôt séduits par les déclamations de leurs prédicans, que solidement éclairés sur les points qui divisoient leur communion d'avec l'Eglise Romaine: il concluoit de-là, que leur entêtement provenoit de deux causes principales; l'ignorance de nos dogmes, & les préventions qu'on ne cessoit de leur inspirer contre les cérémonies & les pratiques extérieures de notre culte. Pour détruire l'influence de ces deux causes, qui agissoient presque également sur les hommes d'un esprit cultivé, comme sur le simple peuple, il ne connoissoit qu'un seul moyen qui pût convenir tout à la fois aux uns & aux autres, & qui fût en même-temps conforme à l'esprit de l'évangile, l'instruction. Il s'y livra tout entier, comme au plus important de ses devoirs, & bientôt il eut la consolation de voir les heureux effets de ses travaux. Au commencement de son épiscopat, il montoit en chaire plusieurs fois par semaine, tantôt dans sa Cathédrale, tantôt dans quelqu'autre Eglise de la Ville. Il s'y rendoit un concours nombreux d'auditeurs de toute condition, & jamais il ne se retiroit sans avoir converti, ou du moins ébranlé, quelques-uns des Réformés qui s'y portoient en foule. Dans ses discours, il évitoit d'entrer trop avant dans les points de controverse, dont la discussion n'eût été propre qu'à entretenir l'esprit de dispute. Il se contentoit d'exposer simplement les vérités capitales d'où découlent toutes les autres. Il les établissoit sur des preuves claires & solides, sans se permettre aucune expression qui sentît l'aigreur, aucun reproche amer, ni aucun de ces traits qui échappent quelquefois à une imagination vive, mais dont l'application trop marquée feroit de-

venue une offense pour ceux qui en auroient été l'objet. Il s'abandonnoit ensuite à toute la sensibilité de son cœur. Il exhortoit, il pressoit les errans d'ouvrir les yeux à la lumière, par l'intérêt de leur salut, & même par celui de leur bonheur temporel: c'étoit la bonté, la charité qui s'exprimoient par sa bouche. Peu résistoient à cette éloquence du cœur. Tous étoient touchés, & ceux qui ne se rendoient pas d'abord, souhaitoient du moins qu'il pût achever de détruire une autrefois les doutes qui leur restoient encore, & changer en conviction les dispositions favorables qu'il leur avoit inspirées.

Dans les campagnes, lorsqu'il visitoit son diocèse, il ne manquoit jamais de s'arrêter dans chaque village, & de faire entendre au peuple la voix de son Pasteur. Alors il prenoit le ton familier d'un père qui parle à ses enfans; il leur prêchoit la crainte de Dieu, la confiance en sa miséricorde, la reconnoissance pour ses bienfaits, la soumission aux lois, l'amour du travail, la concorde & l'union entre eux; il leur apprenoit à faire un bon usage de leurs peines & à se sanctifier dans leur état par la pratique de tous les devoirs & de toutes les vertus propres à les rendre bons sujets du Prince, bons pères de famille, Chrétiens attachés à la foi, Catholiques paisibles & édifians. Ce qu'il leur disoit sur les vérités les plus sublimes, les obligations les plus essentielles de la religion & de la morale, il le rendoit sensible aux esprits les moins pénétrans, par la simplicité de ses expressions, & par des tournures & des façons de parler qu'il empruntoit de leur langage ordinaire; ensorte que cet Orateur si goûté à la Cour pour la politesse & les grâces de ses discours, avoit l'art de se faire entendre avec autant d'intérêt & beaucoup plus de fruit, par les habitans grossiers des bourgs & des montagnes, réduits aux seules lumières d'une raison que l'éducation & le commerce des hommes instruits n'ont point développées. Fléchier dans ces occasions

ſi précieuſes pour ſon zèle & ſi chères à ſon cœur, ne ſe bornoit pas aux fonctions publiques de ſon miniſtère. Il alloit viſiter les pauvres dans leurs cabanes ; il s'entretenoit des heures entières avec eux, ſur leurs travaux, leurs beſoins, leurs affaires, l'état de leurs familles, leur manière de vivre, & l'idée qu'ils avoient de leur condition. Il les encourageoit, les conſoloit ; il mêloit ſouvent ſes larmes avec celles que ſa bonté leur faiſoit verſer, & pour aſſurer le ſuccès de ſes conſeils & de ſes exhortations, il y joignoit toujours ſes bienfaits. Quand il ſortoit d'un village, pour paſſer dans un autre, tous les habitans le ſuivoient, les mains levées au ciel, lui ſouhaitant de longs jours, & priant Dieu d'acquitter leur reconnoiſſance qu'ils ne pouvoient lui témoigner que par leurs vœux.

Faut-il s'étonner après cela ſi la mémoire de Fléchier eſt toujours en bénédiction dans tous les lieux qui ont eu le bonheur de le poſſéder, par le ſoin que les pères ont eu de raconter à leurs enfans ce qu'ils ſavoient de l'affabilité, de la douceur & de la bienfaiſance de ce grand Evêque ? Faut-il s'étonner ſi les Hérétiques de ſon diocèſe le diſputoient aux Catholiques par l'eſtime & le tendre attachement qu'ils lui avoient voué ; s'ils aimoient à traiter avec lui, s'ils ſe confioient plus à ſa ſimple parole qu'aux engagemens les plus ſacrés des Commandans & des Magiſtrats ? Faut-il s'étonner ſi dans le feu même de la révolte des fanatiques du Languedoc, ces furieux, altérés de ſang, qui n'avoient plus rien d'humain, épargnoient ce qui lui appartenoit ; ſi ſon nom ſeul, prononcé au haſard, leur imprimoit une vénération ſubite qui paroiſſoit dans leurs geſtes & les traits de leurs viſages, & ſi, lorſqu'ils venoient porter la terreur juſques ſous les murs de Nîmes, il ſuffiſoit quelquefois de leur crier, *voilà l'évêque Fléchier*, pour les arrêter tout-à-coup, & rappeler dans ces cœurs farouches des ſentimens qu'ils ne connoiſſoient preſque plus ?

Quel temps d'épreuve pour le cœur sensible de ce bon Prélat que celui où le fanatisme armoit la moitié de ses enfans pour égorger l'autre ? Ces hommes féroces parcouroient tout le pays le fer & la flamme à la main, massacrant tous les Catholiques qui avoient le malheur de les rencontrer, déchargeant sur-tout leur fureur sur les Ecclésiastiques, comme pour étouffer dans le sang des Pasteurs le culte dont ils étoient les ministres, brûlant les églises, & profanant les choses saintes avec une impiété dont l'histoire des siècles les plus barbares ne fournissoit pas d'exemple. Chaque jour on apprenoit des nouvelles plus affligeantes que celles du jour précédent, de nouveaux traits d'atrocité, de nouveaux sacriléges, de nouveaux crimes contre la Religion & l'humanité. Les troupes qu'on envoyoit à la poursuite de ces furieux, ne pouvoient les atteindre. Partagés en pelottons, secourus par les gens du pays, dont la plupart étoient leurs complices & leurs parens, ils étoient avertis de tous les mouvemens qui se faisoient pour les surprendre ou les attaquer. Ils fuyoient dans les montagnes & les bois par des routes inaccessibles. Ils se cachoient dans des cavernes dont eux seuls connoissoient les approches & les issues. Là, ils trouvoient des vivres, des armes, des munitions, & l'impunité, jusqu'à ce qu'ils trouvassent l'occasion de se répandre dans les plaines & de recommencer leurs ravages. Des remparts de Nîmes, on voyoit s'élever la flamme des incendies. Les Curés qui pouvoient se dérober à la rage des meurtriers, après la mort cruelle de leurs confrères, se réfugioient auprès de leur Evêque. Fléchier, fondant en larmes, & pénétré de la plus vive douleur, les recevoit dans ses bras, les logeoit dans son palais, pourvoyoit à tous leurs besoins, & en attendant qu'il plût au Ciel de faire naître des circonstances plus heureuses, il les occupoit par de saints exercices, soit pour les préparer à de nouveaux combats, si l'intérêt de la Religion demandoit qu'ils s'y expo-saf-

ſent encore, ſoit pour leur apprendre à réparer les maux que tant d'aſſaſſinats & de brigandages cauſoient à leurs troupeaux, ſi jamais le calme étoit rétabli.

Qu'on parcoure les Lettres de l'Evêque de Nîmes depuis 1689 juſqu'en 1704; qu'on liſe ſur-tout les trois Inſtructions Paſtorales qu'il a publiées ſur les malheurs du Languedoc & de ſon Diocèſe, pendant les troubles dont nous parlons, & l'on pourra ſe faire une idée juſte, ſoit du caractère des fanatiques & de leurs cruautés inouies, ſoit de la ſenſibilité qui lui faiſoit partager les malheurs de ſes diocéſains, & les dangers continuels où étoient expoſés ſes Curés, qu'il aimoit comme ſes frères, & qu'il honoroit comme ſes coopérateurs. Tout ce que nous dirions de ces déſaſtres, & de la déſolation qu'ils causèrent, n'approcheroit pas de la touchante peinture qu'il en a faite. Quatre Généraux furent ſucceſſivement employés dans cette guerre, qui n'eſt comparable à nulle autre, ni dans ſa cauſe, ni dans ſes progrès, ni dans les événemens étranges qu'elle enfanta, ni dans la manière dont elle fut terminée. Monſieur de Baſville, Intendant de Languedoc, ami de Fléchier, déploya dans ces facheuſes conjonctures, toute l'intelligence & toute l'activité qu'on peut attendre d'un Adminiſtrateur ſage & prévoyant, qui réunit les qualités rares du magiſtrat intègre & du grand homme d'état. Si les Généraux envoyés dans le Vivarais & les Cévennes avant le Maréchal de Villars, euſſent été aſſez bons citoyens pour déférer aux conſeils de l'Intendant; & ſi la vanité des Miniſtres, qui craignoient ſon mérite, & faiſoient tout pour l'écarter de la Cour, eût permis qu'on adoptât ſes projets, la révolte auroit été étouffée dès ſa naiſſance, & l'on n'auroit pas été réduit par l'enchaînement des circonſtances, à ménager cette négociation honteuſe, où l'on vit un Maréchal de France traiter d'égal à égal avec un chef de brigans. On n'en vint à ce dernier expédient qu'après

avoir essayé vainement de forcer les séditieux dans leurs repaires, où ils bravoient les troupes du Roi, & de les effrayer par la terreur des supplices qu'on faisoit subir à ceux qu'on prenoit les armes à la main. Mais le premier de ces deux moyens ne servoit qu'à les rendre plus audacieux, par le succès de leur adresse à tromper l'activité des troupes, & par les avantages qu'ils remportoient souvent sur elles ; & le second ne produisoit d'autre effet que d'allumer de plus en plus leur fureur, par le désir de la vengeance.

Monsieur de Basville & M. Fléchier, quoiqu'unis par une amitié constante, n'étoient pas toujours d'accord sur le choix & l'usage des moyens qu'on employoit pour rétablir la paix dans la Province, & ramener les fanatiques à la soumission. Il s'en falloit beaucoup que le premier fût un homme dur, sanguinaire, qui ne vouloit attaquer l'erreur, & détruire la rebellion que par les buchers & les gibets, en un mot, un tyran, comme les écrivains Protestans l'ont dit, & quelques autres d'après eux. Il est pourtant vrai que ce Magistrat étoit naturellement ferme & sévère, qu'attaché aux maximes du gouvernement que Louis XIV avoit établies, il regardoit l'insubordination & la révolte des peuples comme la disposition la plus contraire au repos de l'état, & qu'à ses yeux des hérétiques armés, qui bravoient l'autorité pour obéir à des chefs que les ennemis de la France leur donnoient, n'étoient que des scélérats dignes des supplices décernés contre leurs semblables, par les lois de toutes les nations. Mais il faut convenir aussi qu'il étoit chargé de veiller à la tranquillité de la Province confiée à ses soins ; qu'il répondoit au Roi de tous les soulèvemens qu'il n'auroit pas su prévoir ou réprimer ; qu'un Magistrat n'est que le ministre de la loi, & un Intendant l'exécuteur des ordres qu'il reçoit de ceux à qui son administration est subordonnée, & que d'ailleurs les fanatiques du Languedoc commettoient chaque jour tant d'atrocités, tant de crimes horribles, qu'on ne pou-

voit les plaindre lorſqu'ils en recevoient la juſte punition. Quand on peſera ces réflexions, on ſera moins porté à blâmer la conduite de Baſville, & ſans faire entre lui & Fléchier une comparaiſon qui ſeroit haſardée, on trouvera la cauſe de la différence de leurs principes, dans celle des devoirs qu'ils avoient à remplir ; l'un étant l'homme du Roi, & l'autre l'homme de la Religion ; l'un n'apprenant qu'avec indignation les excès du fanatiſme, & l'autre n'y voyant que des ſujets de larmes ; enfin l'un ſe croyant obligé d'abandonner des criminels à toute la ſévérité des lois, & l'autre n'aſpirant, ne travaillant qu'à convertir des pécheurs.

Dès le commencement de ſon épiſcopat, Fléchier avoit ſenti l'avantage que donnoient aux Réformés les Eccléſiaſtiques ignorans, déréglés, ou inutiles, dont le nombre n'étoit que trop grand dans les villes & dans les campagnes du diocèſe de Nîmes. En effet, de tous les maux qui affligent la Religion & qui la déshonorent, il n'en eſt point de plus funeſtes dans leurs ſuites, que le défaut de lumières, la corruption de mœurs, ou le ſimple déſœuvrement de ſes miniſtres. Fléchier, d'autant plus convaincu de cette vérité qu'il en avoit ſous les yeux de plus triſtes preuves, s'applique ſur toutes choſes, à ranimer parmi ſes Curés & ſes Chanoines le goût de l'étude, avec l'eſprit de régularité, & la pratique des vertus, ſans leſquelles le Miniſtre de l'autel réduit aux marques extérieures de ſon état, n'eſt diſtingué des autres hommes, qu'à la honte de l'Egliſe & à ſa propre confuſion. Ce fut l'objet des diſcours ſolides & touchans qu'il prononça dans les Synodes de ſon Diocèſe, & de ceux qu'il adreſſa au Clergé de ſa Cathédrale dans les Chapitres généraux, où il ſe faiſoit un devoir de préſider. Dans ces aſſemblées reſpectables, l'Evêque de Nîmes paroiſſoit au milieu des uns & des autres, comme les anciens Patriarches, lorſqu'ils réuniſſoient auprès d'eux les chefs des différentes bran-

ches de leur nombreuse famille, pour délibérer sur les intérêts communs, & réunir leurs forces contre les ennemis qu'ils avoient à combattre. Ses discours alors, n'avoient de son éloquence ordinaire que la noblesse des pensées, & les charmes d'une élocution qui alloit plus au cœur qu'à l'esprit. Sa douceur, sa bonté, son respect pour le caractère & les fonctions de l'ordre Sacerdotal, dont il ne s'estimoit que le premier, se peignoient dans ses paroles & dans ses manières, tellement que son autorité ne se faisoit sentir que par la gravité des sujets qu'il traitoit, & par la force que ses exemples ajoutoient à ses leçons.

Mais ce n'étoit pas assez de convaincre ses Ecclésiastiques de l'obligation où ils étoient de mener une vie régulière & irréprochable pour faire honorer leur état, en l'honorant eux-mêmes, & de leur apprendre combien il est nécessaire que ceux qui sont chargés dans l'Eglise d'instruire & d'éclairer les autres, soient eux-mêmes des sources de lumière, il falloit de plus leur fournir le moyen d'acquérir les connoissances qui leur manquoient, & en leur inspirant l'amour de l'étude, les y exciter par l'aiguillon si pressant & si efficace de l'émulation. Fléchier parvint à ce but par l'établissement des conférences ecclésiastiques qui se tenoient tous les mois, & où les Curés, les Vicaires de la ville & des campagnes venoient se communiquer le fruit de leurs études particulières. Les vérités de la Religion & la manière la plus utile de les enseigner, les questions les plus épineuses de la morale, & les principes d'après lesquels on doit les résoudre, les divers points de la discipline Ecclésiastique sur les mœurs & les devoirs des Pasteurs, tels étoient les objets qu'on discutoit dans ces utiles assemblées. Le Prélat s'y rendoit souvent. Alors elles devenoient plus solennelles par sa présence, & plus intéressantes par la manière savante & lumineuse avec laquelle il résumoit, à la fin des séances, tout ce qui s'étoit dit, donnant des éloges à ceux qui les méritoient

toient, & plaçant ſes obſervations ſur ce qu'on avoit pu avancer d'inexact, ſi délicatement qu'elles paroiſſoient plutôt des éclairciſſemens que des correctifs. Il recueillit bientôt le fruit de cet établiſſement & des ſoins qu'il ſe donnoit pour en étendre les effets. Au bout de quelques années, les Proteſtans eux-mêmes étoient forcés d'avouer que jamais le Clergé du diocèſe de Nîmes n'avoit été ſi éclairé, & jamais les peuples ſi bien inſtruits, ni ſi généralement édifiés par leurs Paſteurs.

Le zèle de Fléchier embraſſoit tout par ſon étendue, & ſuffiſoit à tout par ſon activité. S'il travailloit à détruire l'ignorance & à déraciner le vice, il n'étoit pas moins jaloux de maintenir la pureté du culte, & de préſerver la Religion de tout mélange de ſuperſtition & de fauſſe piété. Le peuple toujours avide de nouveautés, toujours crédule & facile à ſe laiſſer ſéduire, lorſqu'on lui parle de prodiges, & qu'on préſente à ſa curioſité des objets qui le frappent vivement, couroit en foule, & ſans autre motif que l'exemple de la multitude, porter ſon hommage à une croix érigée près du village de ſaint Gervaſi, peu éloigné de Nîmes, par un pâtre groſſier, dont la dévotion, louable dans ſon principe, n'étoit point dirigée ſuivant les règles de la prudence Chrétienne qu'il ne connoiſſoit pas. On attribua bientôt à cette croix une vertu miraculeuſe, & les merveilles qu'on en racontoit reçues ſans preuves, accréditées par le nombre de ceux qui les répétoient, attiroient à ſes pieds, d'abord les habitans des villages voiſins, & peu-à-peu ceux des cantons les plus éloignés. Il ſe trouvoit même des Paſteurs aſſez peu éclairés pour y conduire leurs ouailles, comme à une ſource de grâces & de bénédictions. Outre qu'on ne doit jamais laiſſer au peuple la liberté de ſe choiſir à ſon gré des objets nouveaux de vénération, on ſait, par l'expérience, que ſi la dévotion eſt le premier motif de ces ſortes de pélerinages, ils ne tardent guères à dégénérer en

scènes scandaleuses, par des abus & des désordres non moins contraires à l'honneur de la Religion qu'à la vraie piété.

Cet enthousiasme du peuple & ce concours immense de gens crédules, ou curieux, que la nouveauté du spectacle attiroit de toutes parts, quelles fâcheuses impressions ne devoient-ils pas produire sur l'esprit des Protestans opiniâtres & des nouveaux convertis ? Fléchier est frappé de cette pensée ; & la première vue du mal lui fait sentir combien il est intéressant de s'opposer aux progrès de la superstition, & de ne pas laisser aux ennemis de l'Eglise un sujet de la calomnier, en se prévalant des abus qu'elle condamne. « Loin de lui, dit un de ses Pa-
» négyristes, les maximes de ce zèle aveugle, qui
» croit honorer la Religion, en accréditant de faux
» prodiges ; loin de lui, sur-tout, cet art sacrilége
» d'entretenir la crédulité des peuples, pour domi-
» ner sur eux avec plus d'empire. » Ministre & ami de la vérité, il connoît trop, & le respect infini qui lui est dû, & la sainteté de son caractère, & son extrême délicatesse, qui rejette avec dédain tout ce qui lui est étranger, pour ne pas croire qu'on la profane & qu'on l'outrage, lorsqu'on l'associe avec la fable & le mensonge. Que fera-t-il donc pour ramener au vrai une piété simple & trop confiante qui s'est laissé détourner de son objet ? Il élevera la voix, il instruira le Catholique, il satisfera même la Religion sévère du Calviniste, & calmera son imagination ombrageuse, en développant la doctrine de l'Eglise sur les pratiques qu'elle autorise, & celles que sa sagesse réprouve ; en marquant la ligne qui, dans le culte du signe justement révéré de notre salut, sépare le respect qu'on ne peut lui refuser sans impiété, d'avec les abus que ce culte entraîne, quand il est mal réglé ; en rappelant aux pasteurs & aux fidelles, ce que ceux-là doivent enseigner, pour que la foi ne les désavoue pas, & ce que ceux-ci doivent faire pour

ne pas aller au-delà du terme où il leur eſt preſcrit de s'arrêter. Voilà ce que Fléchier a expoſé avec autant de prudence que de clarté dans la Lettre paſtorale qu'il a publiée pour éclairer & guider la piété de ſon peuple, à l'occaſion de la Croix de ſaint Gervaſi, dont la ſuperſtition & l'héréſie auroient également pu ſe faire un trophée, ſous un Evêque d'un zèle moins ſage & moins vigilant.

Ce fut par les mêmes vues de ſageſſe, qu'il s'oppoſa conſtamment à l'établiſſement d'une confrérie de Pénitens blancs que quelques citoyens de Nîmes, plus dévots qu'éclairés, vouloient ériger, en s'autoriſant d'une Bulle par laquelle ils croyoient ébranler ſa fermeté ; mais rien ne fut capable de lui faire accorder ſon conſentement. Il avoit pour maxime que la Religion ne doit rien admettre dans ſon culte qui ne ſoit grave & majeſtueux comme elle, & qu'en fait de pratiques extérieures, il faut s'en tenir à celles que l'Egliſe a conſacrées par un long uſage, que leur antiquité rend vénérables, & qui ſont conformes à ſon eſprit. Quelle circonſpection ne montra-t-il pas au milieu des diſputes qui s'étoient élevées dans l'Egliſe ? Quelle ſage impartialité ne ſut-il pas garder entre les parties qui ſe provoquoient avec tant de chaleur & d'animoſité ? Il honoroit le mérite & la vertu par-tout où il les voyoit. Témoin des attaques violentes qu'on ſe livroit de part & d'autre, il en gémiſſoit dans ſon cœur, parce que la Religion ne pouvoit qu'y perdre, & que c'étoit un ſujet de triomphe pour l'héréſie & l'impiété. Dès le temps de ſa réputation naiſſante, où ſes talens, ne faiſant que d'éclore, annonçoient déjà ce qu'il ſeroit un jour, l'un des partis eſſaya de ſe l'attacher, mais il eut le courage de rejeter avec mépris les offres brillantes par leſquelles on s'efforçoit de le tenter. Il racontoit ſouvent cette anecdote à ſes amis, & il ajoutoit : *J'aurois mieux aimé reſter toute ma vie dans l'obſcurité, que de parvenir*

aux honneurs & à la fortune, en me vendant aux uns ou aux autres.

Ce caractère de droiture & de vérité qui l'éloignoit de toute intrigue, étoit le principe de ſon déſintéreſſement. Jamais il ne ſollicita que par ſes travaux & par la célébrité qu'ils lui acquirent. Les grâces qu'il obtint de la cour, les honneurs auxquels il fut élevé, il ne les dut qu'à ſon mérite; & s'il y eut des démarches à faire auprès du Prince, pour lui frayer la route, & le porter par degrés au rang dont il étoit digne, ſes amis ſeuls s'en chargèrent, ſans le mettre dans leur ſecret. Son déſintéreſſement, qui parut en toute occaſion, ſe montra ſur-tout avec cette nobleſſe & cette franchiſe de procédés qu'il mettoit dans toute ſa conduite, lorſque la cour reprit le projet, déjà entamé ſous ſon prédéceſſeur, d'ériger la ville d'Alais en évêché : ce nouveau diocèſe devoit être formé de toute la partie de celui de Nîmes qui comprenoit les Cevènes & les pays voiſins de ces montagnes. On avoit remarqué qu'il étoit preſque impoſſible qu'un ſeul Evêque pût porter les regards de ſa vigilance & l'activité de ſon zèle ſur des cantons d'un accès difficile, & trop éloignés du lieu de ſa réſidence. Fléchier, touché des obſtacles qui l'empêchoient de viſiter les Egliſes de cette contrée auſſi ſouvent qu'il le déſiroit, conſentit volontiers au démembrement de ſon diocèſe, ſatisfait d'exercer ſon autorité ſur un territoire moins étendu, pourvu que les peuples fuſſent mieux gouvernés, mieux inſtruits, & que les Paſteurs chargés du ſoin des ames, fuſſent plus à portée de recevoir les ordres & les conſeils du Supérieur.

Tous ceux qui ont connu l'Evêque de Nîmes, ont loué ſa douceur & ſa tendre humanité. Les Proteſtans lui ont toujours rendu à cet égard les mêmes témoignages que les Catholiques, parce qu'ils furent les uns & les autres, dans tous leurs beſoins, les objets de ſa bienfaiſance. Les reſſources que lui fourniſſoit une ſage économie, le mettoient en état de ne laiſſer

échapper aucune occaſion de faire du bien. Les pauvres étoient ſur-tout la portion de ſon troupeau qu'il chériſſoit le plus, parce qu'il ſavoit que ſi cette claſſe d'hommes eſt la plus malheureuſe, la ſource des maux qui l'aſſiégent vient principalement de ce qu'elle eſt la plus abandonnée. Outre ſes aumônes journalières, qui étoient conſidérables, & les ſecours cachés qu'il donnoit lui-même à des familles honnêtes, dont lui ſeul connoiſſoit l'intérieur, aucun genre de néceſſité ne le trouva jamais ſans moyens d'y remédier, ou d'en partager le poids. Portant ſes vues dans l'avenir, il a rendu les effets de ſa charité durables, en perpétuant ſes bienfaits au-delà de ſes jours; & les infortunés qu'il n'a pu ſoulager, parce qu'ils n'exiſtoient pas encore, partageront dans tous les temps la ſucceſſion qu'il leur a laiſſée. Les citoyens de Nîmes ne peuvent faire un pas dans l'enceinte de leurs murailles, ſans rencontrer quelque monument de la bienfaiſance de Fléchier, qui leur rappelle avec attendriſſement le ſouvenir de ce charitable Prélat (1).

Avec une ame auſſi compatiſſante & auſſi généreuſe, quels efforts de charité Fléchier ne fit-il pas dans l'année déſaſtreuſe de 1709, pour égaler, s'il eût été poſſible, l'abondance de ſes dons, aux beſoins multipliés & renaiſſans chaque jour des malheureux dont il étoit environné? On n'a pas encore perdu

(1) Les établiſſemens charitables de Nîmes tranſmettront à la poſtérité la plus reculée la mémoire de ce grand Evêque, les uns ayant été fondés, les autres ſoutenus & conſolidés par ſa magnificence. L'Hôtel-Dieu ne s'eſt maintenu pendant pluſieurs années que par ſes aumônes. —— L'Hôpital général, deſtiné aux enfans abandonnés par leurs parens, & aux Vieillards des deux ſexes, dut ſon exiſtence à l'abondance de ſes ſecours. —— Les Religieuſes de Notre-Dame du Réfuge, chez qui les perſonnes du ſexe qui ont vécu dans le déſordre trouvent un aſile & tous les moyens de ſalut dont elles ont beſoin, le regardent comme leur Fondateur. —— La Providence, Maiſon où les pauvres Orphelines ſont élevées dans l'amour du travail & loin des dangers auxquels la jeuneſſe & l'indigence ne ſont que trop ſouvent expoſées, s'eſt établie avec les fonds qu'il a fournis. —— Enfin c'eſt lui qui a procuré aux pauvres malades & honteux, les ſoins des Sœurs de S. Lazare dont on admire tous les jours le zèle & la piété.

le ſouvenir de cette diſette affreuſe qui s'appeſantit ſur tout le royaume, & qui jointe au fléau d'une guerre marquée par des pertes journalières, épuiſa tout-à-coup les ſources de la ſubſiſtance, & mit au nombre des indigens ceux qui auroient pu les ſecourir dans une calamité moins générale. Alors la charité de l'Evêque de Nîmes ne connut d'autres bornes que celles de l'épuiſement total des moyens dont elle pouvoit diſpoſer. Mais, que diſons-nous? elle alla même au-delà de ces bornes, & ce Prélat, ſi meſuré dans ſa dépenſe, ſi économe pour lui-même, qui regardoit les dettes comme une tache à la probité de tout citoyen jaloux du titre glorieux d'honnête homme, encore plus à la probité d'un Evêque, ne craignit pas de s'endetter pour fournir du pain à la foule de ceux qui n'en pouvoient recevoir que de lui. Il ne faiſoit aucune différence dans la diſtribution des ſecours qu'il répandoit entre les Catholiques & les Proteſtans. Tous étoient malheureux, tous étoient ſes enfans, il n'en falloit pas davantage pour qu'il leur ouvrît également à tous ſon cœur & ſes mains. Quand on lui repréſentoit qu'il falloit mettre des bornes à ſa pieuſe profuſion, que l'excès de ſa charité dérangeoit ſes propres affaires : *peut-être dites-vous vrai*, répondoit-il, avec un ſoupir qui peignoit bien toute la ſenſibilité de ſon cœur, *mais ſommes-nous Evêques pour rien*? En même temps qu'il adouciſſoit, autant qu'il étoit en lui, les maux cauſés par l'inclémence des ſaiſons, il conſoloit ſes infortunés diocéſains des afflictions dont la Providence ſe ſervoit pour les punir, & il leur apprenoit à faire un ſaint uſage de leurs ſouffrances, pour calmer le ciel irrité par leurs déſordres. C'eſt l'objet de la Lettre paſtorale qu'il a publiée ſur les calamités de 1709. Il y emploie tous les motifs que la religion a pu lui fournir pour exciter ſon peuple à la pénitence, & à ne pas déſeſpérer que cet Etre tout bon & tout-puiſſant, qui veille à la conſervation de ſes créatures,

ne lui faſſe éprouver bientôt les effets de ſa tendreſſe paternelle. Tous les détails dans leſquels il entre, tous les tableaux qu'il trace, embellis par l'éloquence du cœur, ſont ſi convenables aux circonſtances, & ſi touchans, qu'on ne peut lire ce bel ouvrage ſans être attendri (1).

Au milieu de ces devoirs graves & importans, que Fléchier rempliſſoit avec un zèle & une aſſiduité au-deſſus de tout éloge, il ne négligeoit pas la culture des Lettres, qui avoit été ſon goût dominant dans tout le cours de ſa vie. Il leur devoit ſon élévation & ſa renommée. Elles lui furent toujours chères, autant par inclination que par reconnoiſſance. Il ménageoit pour elles des momens que l'eſprit d'ordre, auquel

(1) Tout ce qui eſt capable d'émouvoir une ame ſenſible, faiſoit les plus vives impreſſions ſur celle de Fléchier. L'anecdote ſuivante en eſt une preuve. Nous la rapportons, pour ne pas l'affoiblir, dans les propres termes du célèbre auteur de ſon éloge, lu dans la ſéance publique de l'Académie Françoiſe, le 19 Janvier 1778. « Une mal-» heureuſe fille, que des parens barbares avoient contrainte à ſe » faire religieuſe, avoit eu le malheur de ſe permettre des ſenti-» mens que lui interdiſoit ſon état, le malheur plus grand d'y ſuc-» comber, & celui de ne pouvoir cacher à ſa Supérieure les ſuites » déplorables de ſa foibleſſe. Fléchier apprit que cette Supérieure » l'en avoit punie de la manière la plus cruelle, en la faiſant en-» fermer dans un cachot, où couchée ſur un peu de paille, rédui-» te à un peu de pain qu'on lui donnoit à peine, elle attendoit & » invoquoit la mort, comme le terme de ſes maux. L'Evêque de » Nîmes ſe tranſporta dans le Couvent, & après beaucoup de réſiſ-» tance, ſe fit ouvrir la porte du réduit affreux où cette infortunée » ſe conſumoit dans le déſeſpoir. Dès qu'elle aperçut ſon paſteur, » elle lui tendit les bras, comme à un libérateur que daignoit lui » envoyer la miſéricorde divine. Le Prélat jetant ſur la Supérieure » un regard d'horreur & d'indignation : *Je devrois*, lui dit-il, *ſi je* » *n'écoutois que la juſtice humaine, vous faire mettre à la place de* » *cette malheureuſe victime de votre barbarie ; mais le Dieu de clé-*» *mence dont je ſuis le miniſtre, m'ordonne d'uſer envers vous, de* » *l'indulgence que vous n'avez pas eue pour elle. Allez, & pour uni-*» *que pénitence, liſez tous les jours dans l'Evangile, le chapitre de* » *la femme adultère.* Il fit auſſitôt tirer la religieuſe de cette hor-» rible priſon, ordonna qu'on eût d'elle les plus grands ſoins, & » veilla ſévèrement à ce que ſes ordres fuſſent exécutés. Mais ces » ordres charitables qui l'avoient arrachée à ſes bourreaux, ne pu-» rent la rendre à la vie. Elle mourut après quelques mois de lan-» gueur, en bénifſant le nom de ſon vertueux Evêque, & en eſpérant » de la Bonté Suprême, le pardon que lui avoit refuſé celle qui » ne devoit punir ſa faute que pour lui en faciliter le repentir.

il s'étoit accoutumé de bonne heure, & qu'il conserva tant qu'il vécut, savoit lui faire trouver, parmi les soins d'une vie occupée ; & ces momens étoient les plus précieux, les plus doux, parce qu'ils le délassoient des fatigues & des sollicitudes dont toutes ses journées étoient remplies. Entouré de quelques amis choisis, qui savoient comme lui que sans l'étude des lettres & des beaux arts, les sciences, naturellement sèches & arides par elles-mêmes, seroient dépouillées de tout agrément, & presque sans utilité, il discutoit avec eux des questions de goût, en développoit les principes, faisoit connoître la sagesse des règles établies d'après les chefs-d'œuvres des anciens, qui les ont puisés eux-mêmes dans les idées les plus pures du bon sens & de la raison ; & il concluoit de-là qu'il n'y a de beau que le vrai, & qu'avec du génie on s'égare souvent, si on se livre trop au feu de l'imagination. L'Académie de Nîmes, fondée avant son épiscopat, mais foible & languissante, comme le sont les établissemens de ce genre, tant qu'il leur manque & l'appui d'une protection puissante, & le ressort d'une émulation encouragée, lui dut ce qu'elle ne pouvoit obtenir que de la bonté du Prince, pour former un corps durable & autorisé, avec l'avantage d'être affiliée à l'Académie Françoise, la première société littéraire du royaume par son ancienneté & par ses lumières. Cette double faveur fut le fruit des sollicitations de l'éloquent Fléchier. Il éprouva des difficultés, mais il les surmonta. Pouvoit-on résister long-temps à l'homme du monde qui possédoit le mieux l'art de persuader, quand il plaidoit la cause des Lettres, quand il ne travailloit à leur ouvrir un nouveau sanctuaire, que pour étendre l'empire du goût & des talens ?

Avec l'imagination la plus vive & la plus féconde, Fléchier étoit silencieux, timide & presque taciturne dans les cercles nombreux, ou composés de personnes qu'il connoissoit peu : mais dans la société de

ſes amis, c'étoit l'homme le plus ouvert & le plus agréable. L'enjouement, les ſaillies, les traits d'eſprit, les railleries fines & délicates, en un mot, tout ce qu'inſpire la confiance & la liberté, il ſe le permettoit. Débarraſſé du fardeau des affaires, dépouillé de l'appareil de la dignité, il ſe livroit à ce doux épanchement, à cet abandon, qui fait tout le charme d'un commerce d'où la contrainte eſt bannie, ſans que la décence ceſſe d'y régner. Sa converſation étoit comme ſon caractère & ſes écrits, noble, intéreſſante, faite pour plaire aux ames ſenſibles & aux eſprits délicats : ſon langage étoit auſſi pur & auſſi flatteur pour l'oreille, dans ſes entretiens familiers que dans ſes diſcours les plus travaillés. L'expreſſion la plus juſte & la plus propre à peindre ſa penſée, étoit toujours celle qu'il employoit, ſans qu'il fit le moindre effort pour la trouver. Il ſembloit qu'elle venoit d'elle-même ſe placer ſur ſes lèvres. La campagne avoit pour lui des attraits dont l'impreſſion agiſſoit avec empire ſur toutes les facultés de ſon ame. Les beautés de la nature, la variété de ſes tableaux, le calme de la ſolitude élevoient ſes penſées, & jamais il ne travailloit avec plus de facilité que dans les lieux écartés où il ſe retiroit pour méditer ces ouvrages ſi précieux qu'on ne ceſſera point d'admirer, tant qu'on attachera quelque prix aux productions de l'éloquence. Quelquefois il prenoit plaiſir à s'entretenir avec les payſans qu'il rencontroit dans ſes promenades champêtres. La ſimplicité de ſes mœurs le rapprochoit aiſément de leurs idées, & lui faiſoit trouver de l'intérêt dans le tour naïf & naturel de ces hommes ſans étude, que la politeſſe des villes n'a pas formés à parler autrement qu'ils ne penſent, & à ſe parer de ſentimens qui ne ſont point dans leur cœur. Ainſi Fénélon, à l'autre extrémité de la France, aimoit à paſſer des heures entières dans une ſorte d'égalité avec des villageois pleins de candeur & de naïveté, qui ne ſe doutoient pas que

c'étoit le plus beau génie de son siècle ; & ces deux Prélats qui avoient fait les délices de la cour, ces deux écrivains, plus estimés encore des étrangers que de leurs compatriotes, ne craignoient pas de déroger à leur rang & à leur réputation par cette aimable popularité. Un pareil sentiment ne peut appartenir à des hommes ordinaires, auxquels il semble que s'ils descendoient quelquefois vers le peuple, ils perdroient en partie le droit qu'ils ont à ses hommages : mais des hommes tels que l'Archevêque de Cambray & l'Evêque de Nîmes, qui doivent moins à leur dignité qu'à eux-mêmes la considération dont ils jouissent ; le sentiment de leur supériorité, que la modestie ne détruit pas, les garantit de toutes les petites frayeurs de l'amour-propre. Ils sont trop grands par leur mérite, pour appréhender d'être moins honorés en se rapprochant de ceux qui ne sont petits que par la différence des conditions ou par l'injustice de nos préjugés (1).

Si Fléchier étoit simple & populaire avec ses infé-

(1) Fléchier, dit l'auteur de son éloge, lu dans la séance de l'Académie Françoise le 19 Janvier 1778, « n'avoit ni la sottise de cacher l'obscurité de sa naissance, ni la vanité plus raffinée qui auroit pu chercher dans cette obscurité même un titre de gloire . . . Un jour cependant il sortit à regret de sa simplicité ordinaire ; forcé de répondre à un Prélat courtisan, qui, n'ayant que ses ayeux pour mérite, se trouvoit humilié d'avoir en Fléchier un confrère que Dieu avoit fait éloquent, charitable & vertueux, mais n'avoit pas fait gentilhomme ; il trouvoit fort étrange qu'on l'eût tiré de la boutique de ses parens, pour le placer sur le siége Episcopal, & il eut la basse inéptie de lui en laisser voir sa surprise. *Avec cette manière de penser*, lui répondit l'Evêque de Nimes, *je crains que si vous étiez né ce que je suis, vous n'eussiez fait des chandelles.* On raconte aussi que le Maréchal de la Feuillade, ce flatteur intrépide de Louis XIV, qui se dédommageoit de ses adulations auprès du Maître, par ses airs de hauteur avec ceux qu'il croyoit devoir les souffrir, osa dire à Fléchier . . . . *Avouez que votre Père seroit bien étonné de vous voir ce que vous êtes . . . . Peut-être moins étonné qu'il ne vous semble*, répondit le Prélat, *car ce n'est pas le fils de mon Père qu'on a fait Evêque, c'est moi.* Il faut pardonner ces réponses à la modestie obligée d'imposer silence à l'orgueil : car la vraie modestie est comme la vraie bravoure, qui jamais n'outrage personne, mais qui sait repousser les outrages, au moins quand celui qui les fait n'est pas assez vil, pour ne mériter que le mépris ».

rieurs, ſi ce goût de ſimplicité ſe faiſoit remarquer dans tout ce qui avoit rapport à ſa perſonne, dans ſes habits, ſes meubles, ſa table, ſes équipages, il ſavoit être magnifique & ſplendide quand l'occaſion ou le devoir l'exigeoient. Il en donna des preuves en 1701, lorſque les Ducs de Bourgogne & de Berry, paſsèrent à Nîmes, en revenant de ſaint Jean de Luz, où ils avoient accompagné le Duc d'Anjou leur frère, qui étoit allé prendre poſſeſſion du trône d'Eſpagne. Il céda ſon palais à ces Princes pour leur logement, après l'avoir orné d'ameublemens convenables à leur auguſte naiſſance, & pourvu de toutes les commodités néceſſaires à des perſonnes de ce rang : il ſe retira dans la maiſon d'un particulier de la ville. Il y tint trois tables ſplendidement ſervies pendant tout leur ſéjour, pour les ſeigneurs de leur ſuite, & tous les officiers qui leur étoient attachés. Tous furent ſatisfaits de la magnificence du Prélat, de ſes manières nobles & de ſa politeſſe, & déclarèrent qu'au milieu de la cour, on auroit eû peine à trouver tant d'abondance, avec tant de délicateſſe & de dignité. Les Princes étant allés viſiter les monumens de Nîmes, reſtes précieux de la grandeur des Romains, Fléchier les accompagna, & leur en fit une explication courte, lumineuſe, telle enfin qu'on auroit pu l'attendre des ſavans les plus verſés dans l'étude de l'antiquité. L'honneur qu'il eut de poſſéder les petits-fils de Louis XIV fut bien cher à ſon cœur. Il ſaiſit cette heureuſe circonſtance pour faire éclater le reſpectueux attachement qu'il avoit voué à ce grand Prince, & donner l'eſſor à la vive reconnoiſſance des faveurs dont il l'avoit comblé (1).

(1) Le P. Niceron, tom. 1er. de ſes *mémoires pour ſervir à l'hiſtoire des hommes illuſtres* page 366, avance mal-à-propos, ſur la foi du P. le Long, auteur de la *Bibliothèque hiſtorique de France*, que M. Fléchier a laiſſé un recueil en ſix Volumes in-folio, contenant l'explication de toutes les antiquités du Languedoc. Ce recueil exiſte en effet, mais il n'eſt pas l'ouvrage de M. Fléchier. C'eſt le fruit des travaux & de la profonde érudition de M. Anne Rulman, citoyen de Nîmes, très habile dans la ſcience des antiquités. Le

Quoique le Prélat eût reçu de la nature une constitution robuste, une santé qui ne s'étoit jamais démentie; quoiqu'il eût poussé la carrière d'une vie laborieuse, jusqu'à l'âge où peu d'hommes ont le bonheur d'arriver; quoiqu'il conservât, sous les glaces de la vieillesse, toute la vivacité de l'imagination, & toutes les grâces de l'esprit, il envisageoit pourtant le terme de ses jours comme peu éloigné. Il eut même, à l'occasion de la mort d'un ami, qui lui étoit cher, des pressentimens de sa fin prochaine; & cette idée qui le frappa, sans altérer sa gaieté naturelle, & sans rien changer dans l'ordre de ses occupations ordinaires, lui fit prendre des précautions qui coûtent peu au vrai sage, & moins encore au vrai Chrétien. (1) Cependant cet affoiblissement du corps, & ces éclipses de la raison, qui préſagent dans les vieillards la destruction des organes, n'annonçoient pas qu'il touchât de si près au moment dont il s'occupoit en se-

manuscrit de ce recueil, qui n'a jamais été imprimé, est daté de 1627, époque antérieure de cinq ans à la naissance de M. Fléchier, mais il s'est trouvé dans sa Bibliothèque, d'où il a passé dans celle du Roi en 1747, & sans doute, c'est sur cet unique fondement qu'il lui a été attribué. Ce Prélat n'a écrit sur le même sujet qu'une notice succinte des anciens monumens qu'on voit à Nîmes, notice qu'il présenta aux Ducs de Bourgogne & de Berri, lorsque ces Princes passèrent dans cette Ville, en 1701, à leur retour de Saint Jean de Luz.

(1) L'abbé Menard, Prieur d'Aubort, pieux & savant Ecclésiastique de Nîmes, pour qui le Prélat avoit une estime particulière, étoit cet ami. Fléchier songea que cet Abbé étoit au bord d'une rivière qu'il venoit de traverser, l'appelant & l'invitant à la traverser comme lui; qu'à cette invitation il avoit passé la rivière, & qu'ayant joint son ami, ils s'étoient embrassés. Frappé de ce songe, il se persuada qu'il ne tarderoit pas à suivre l'abbé Menard, mort le six Janvier. Aussitôt il fit appeler un sculpteur de Montpellier qu'il avoit déjà employé à la construction d'une chapelle dans sa cathédrale, où il avoit choisi sa sépulture. Il le chargea de lui faire le dessein d'un tombeau. Le sculpteur fit deux modèles, & les porta quelques jours après à Fléchier, qui étoit absent. Ses neveux parlèrent à l'Artiste & ayant appris de lui les ordres qu'il avoit reçus, le firent retirer. L'Evêque surpris de son retardement l'envoya chercher. Le sculpteur revint, & raconta ce qui s'étoit passé: *Mes neveux*, lui dit Fléchier, *sont de bons enfans, mais allez toujours votre chemin.* Il examina les deux modèles, choisit le plus simple, & ajouta: *mettez la main à l'œuvre, le temps presse.* En effet, un mois après l'excellent Prélat n'étoit plus.

cret, ſans qu'aucun de ceux qui l'entouroient s'en aperçût. Il avoit aſſiſté, ſelon ſa coutume, en 1710, aux Etats de Languedoc, & il y avoit déployé, comme à l'ordinaire, ce zèle éclairé pour le ſervice du Roi, & pour le bien public dont il fut toujours animé. Le ſix Février, jour de la clôture de cette aſſemblée, il ſe ſentit ſaiſi tout-à-coup d'un grand froid, qui fut ſuivi d'une fièvre aſſez forte, & d'un abattement univerſel. On prit ces accidens pour les indices d'une apoplexie dont on le crut menacé : néanmoins il ſe mit en route, & ſe hâta de revenir à Nîmes. Dès qu'il fut arrivé, les ſymptômes fâcheux augmentèrent, & l'on jugea qu'il n'avoit plus que quelques jours à vivre. Lorſqu'il reçut les derniers ſacremens, le Prévôt de la Cathédrale, qui faiſoit cette ſainte & touchante cérémonie, accompagné de tout le Chapitre, fut ſi attendri, qu'il ne put achever l'exhortation qu'il avoit commencé de lui adreſſer. Le Prélat prit la parole d'un ton ferme & plein de dignité. Il déclara ſa foi & ſes derniers ſentimens, avec des expreſſions ſi vives & ſi pleines d'onction, qu'il fit paſſer les mouvemens de ſa piété dans tous les cœurs. (1) Peu de jours après il tomba dans une ſi grande foibleſſe, qu'il ne lui fut plus poſſible de ſe faire entendre; mais il conſerva juſqu'au dernier moment l'uſage des facultés de ſon ame. La ſérénité de ſon viſage annonçoit le calme de ſa conſcience, & la

(1) Ce fut après avoir ſatisfait à ce devoir de la religion, & dans un intervalle de mieux, qui donna quelque eſpérance du rétabliſſement d'une ſanté ſi précieuſe, que Fléchier fit ſon teſtament. Il y donna des nouveaux témoignages de ſa bienveillance & de ſon affection à ſes neveux, & aux perſonnes qui étoient dans ſon intimité, car il fut toujours auſſi bon parent que bon ami. Mais ſes principales diſpoſitions eurent pour objet les pauvres qui n'avoient jamais ceſſé d'être celui de ſa plus tendre ſollicitude. Il légua 20000 liv. à l'hôpital Général de Nîmes, 8000 liv. à l'hôtel Dieu, & trois mille à la maiſon du Réfuge, outre une fondation de cinq cents livres de rente, deſtinées à faire célébrer une meſſe chaque jour, à perpétuité, dans ſon égliſe cathédrale, pour le repos de ſon ame; enſorte que ſes dernières volontés furent, comme toutes les actions de ſa vie, dirigées par la charité & la piété.

confiance en la miséricorde de Dieu, première récompense de l'homme juste à la mort. Il rendit les derniers soupirs le 16 Février 1710. Ainsi termina sa glorieuse carrière, dans la soixante-dix-huitième année de son âge, l'Orateur le plus disert, & l'un des plus vertueux Evêques de son siècle, après une vie toute consacrée aux travaux de l'esprit, & au service du prochain. Fénélon ayant appris sa mort, s'écria : *Nous avons perdu notre maître.* Ce mot d'un grand Homme, qui en apprécie un autre, est plus expressif, & plus honorable pour Fléchier que tous les éloges.

Monsieur de Lamoignon de Basville, Intendant du Languedoc, uni avec l'évêque de Nîmes par les liens d'une amitié constante, a fait l'Épitaphe qu'on lit gravée sur un marbre blanc, placé au-devant de son tombeau ; la voici :

HIC JACET
SPIRITUS FLECHIER
NEMAUSENSIS EPISCOPUS,
INGENII ATQUE LITTERARUM OMNIUM LAUDE
AC PATROCINIO
INTER ACADEMIÆ FRANCIÆ PROCERES
CLARUS :
SPLENDIDA, GRAVI, ACCURATA, VERA AC
PERFECTA ELOQUENTIA
INTER SACROS ORATORES ILLUSTRIS :
SOLA VIRTUTIS COMMENDATIONE
AD ORDINARII SERENISSIMÆ DELPHINÆ
ELEEMOSINARII MUNUS,
INDE AD EPISCOPALEM DIGNITATEM VOCATUS:
VITÆ INTEGRITATE, PIETATE SINCERA,
BENIGNA IN SUOS CHARITATE,
CHRISTIANÆ RELIGIONIS STUDIO CONSTANTI
ET INNOXIO,

SUAVISSIMA MORUM SIMPLICITATE,
COMMISSUM FIDEI SUÆ POPULUM ITA SIBI
CONCILIAVIT,
UT INTER LUCTUOSISSIMOS CEBENNARUM
TUMULTUS
ET INSANOS PERDUELLIUM FURORES,
SECURUS AC PACATUS VIXERIT:
CHARUS OMNIBUS
IIS ETIAM QUOS, SAPIENTIBUS CONSILIIS AC
SALUTARI DOCTRINA,
AD BONAM MENTEM REVOCARE NON
POTUERAT,
ANNO ÆTATIS LXXVIII,
NEC MINUS SUIS ALIENISQUE FLEBILIS AC
DEFLETUS,
OBIIT,
ANNO R. S. H. M. DCC. X. DIE XVI. FEBR.
NIC. DE LAMOIGNON (1) APUD OCCIT. PRÆF.
POSUIT.

Si nous n'avons pas parlé dans ce Diſcours de chacun des ouvrages de l'Evêque de Nîmes en particulier, c'eſt que nous avons renvoyé ces articles de détail aux Préfaces & aux Avertiſſemens qui précèdent les Piéces de différens genres que notre Edition ren-

L'amitié qui régna toujours entre ces deux hommes ſi capables de s'apprécier, & ſi dignes de s'eſtimer l'un l'autre, ne fut obſcurcie que par un nuage paſſager. L'Intendant avoit ordonné que les Egliſes brûlées, ou détruites dans le temps des troubles, ſeroient rétablies aux frais des Communautés, & que cette charge ſeroit indifféremment répartie ſur les Proteſtans & ſur les Catholiques : l'évêque trouva qu'il étoit injuſte de faire ſupporter la réparation du dommage à ceux qui ne l'avoient pas cauſé. Baſville & Fléchier furent quelque temps refroidis à cette occaſion : mais le premier ſe rendit, déchargea les Catholiques par une nouvelle Ordonnance, & des amis communs les réunirent. Le raccommodement ſe fit dans un dîné chez l'Intendant où le Prélat ſe rendit; ce fut-là que Baſville dit : *Monſieur de Nîmes a fait de moi ce qu'il a voulu; il m'a fait changer du blanc au noir. Dites du noir au blanc*, répartit Fléchier, pour faire ſentir au Magiſtrat, par cette réplique ingénieuſe, que le tort étoit de ſon côté.

ferme. Dans ces préliminaires, placés à la tête des ouvrages considérés séparément, ou des volumes qui répondent aux diverses classes de la division générale que nous en avons faite, nous nous sommes attachés sur-tout, à faire sentir le mérite particulier de ces diverses compositions, le caractère distinctif que l'Auteur, Historien, Orateur, Moraliste ou Poëte, leur a imprimé, par le tour de ses pensées, & la touche de son style, les beautés qu'on y remarque, & même les défauts que des critiques judicieux y ont aperçus. Quelquefois même, nous nous sommes étendus sur les règles de certains genres, & sur la manière de les appliquer, quand la nature & l'importance des objets nous a paru le demander. Mais nous n'avons pas cru qu'il fût à propos d'anticiper, ou de répéter ici des observations qu'on trouvera dans les endroits auxquels elles se rapportent naturellement.

AVERTISSEMENT

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR

Sur le Portrait ou Caractère de M. FLÉCHIER, *écrit par lui-même.*

DANS le discours sur la personne & les écrits de M. Fléchier, nous avons été partagés entre ces deux objets qui fixoient notre attention, & peut-être n'avons-nous pas donné au caractère moral de ce Prélat tout le développement qu'on attendoit de nous. C'est pour achever ce Tableau & le rendre plus intéressant, que nous plaçons à sa suite, celui qu'il a tracé lui-même. La touche en est aussi délicate, que les couleurs en sont vraies. On y trouve M. Fléchier, tel que ses amis l'ont connu. Son esprit, son cœur, en un mot, son ame toute entière y respire encore.

Ces sortes de portraits & de caractères, où l'on exprime les bonnes & les mauvaises qualités de ceux qui en sont l'objet, avoient beaucoup de vogue dans le dernier siècle. La Bruyere, qui joint tant d'énergie à tant de vérité, avoit fait naître la mode de peindre, dans son goût, tous ceux à qui l'on vouloit du bien ou du mal. Les personnes d'esprit des deux sexes, qui composoient la Cour brillante de Louis XIV, en faisoient un de leurs amusemens. On y crayonnoit ceux qui jouoient les plus grands rôles sur le théâtre du monde, & ceux qui faisoient le plus de sensation dans la société par leur mérite, leurs talens, & les agrémens de leurs personnes. On exerçoit tour-à-tour la finesse & la fléxibilité de son pinceau sur ses amis,

ſes connoiſſances, & même ſes rivaux. Ordinairement c'étoient des éloges, mais quelquefois auſſi c'étoient des ſatyres, & d'autant plus piquantes, que la malignité s'y couvroit ſous le voile de la franchiſe & de la politeſſe. On en trouve de ces deux genres dans la plupart des mémoires & des recueils du temps. La plupart ſont mal deſſinés & d'un coloris foible, mais il en eſt quelques-uns dans le grand nombre qui feroient honneur au pinceau de la Bruyere.

Celui que Fléchier nous a laiſſé de lui-même, eſt, ſi l'on peut parler ainſi, une analyſe exacte de ſon eſprit & de ſon cœur. Il s'y repréſente tel qu'il ſe voyoit, avec les choſes eſtimables & les défauts qu'un examen réfléchi lui faiſoit apercevoir en lui. S'il ſe loue plus qu'il ne ſe blâme, il ne fait qu'exprimer avec ſincérité le témoignage intérieur que ſa conſcience lui rendoit, lorſqu'il l'interrogeoit ſur le jugement qu'il devoit porter des qualités dignes de louange ou de blâme qui formoient l'enſemble de ſon caractère. Il y a plus de naïveté que d'orgueil à ſe louer de la ſorte. « On ſent, dit l'Auteur de ſon éloge, lu dans la ſéance publique de l'Académie Françoiſe du 19 Janvier 1778, « à travers ces louanges, qu'il » parle de lui avec ſincérité, comme il auroit parlé » d'un autre, convenant de ce qu'il eſt en effet, & » ne voulant ni s'en prévaloir, ni s'en glorifier, véritable modeſtie des hommes à talens. L'opinion qu'il » avoit de lui, bien différente de tant de vanités hypocrites, ne ſe laiſſa voir que cette fois, dans la » confiance de l'amitié, & ſur-tout ne bleſſa jamais » perſonne. Auſſi, dit-il, *qu'il n'envie point la gloire* » *des autres, & ne leur a jamais fait ſouffrir les* » *humiliations que donne l'orgueil.* »

Dans les éditions précédentes, on a placé cette pièce après l'avertiſſement, qui eſt à la tête du recueil de ſes lettres. Nous penſons qu'elle ſe trouve ici dans une place plus convenable, étant propre à com-

pléter l'idée que nous avons tâché de donner de lui, dans le diſcours qu'on vient de lire. Quoi qu'il en ſoit, de cet arrangement que nous avons choiſi, comme on voit, par une raiſon d'analogie, nous ignorons pourquoi l'éditeur de ce recueil des lettres de Fléchier a voulu perſuader que ce portrait a été fait à la prière d'un ami. Nous en avons ſous les yeux une copie originale de la propre main du Prélat, que nous avons ſuivie dans l'impreſſion. Elle eſt adreſſée à une demoiſelle, & nous jugeons, avec beaucoup de fondement, que c'eſt mademoiſelle Deshoullieres, avec laquelle Fléchier a été dans une liaiſon d'amitié reſpectable, qui a duré toute ſa vie, ſans que les perſonnes les plus ſévères en aient jamais pris ombrage. Nous poſſédons en original une ſuite de plus de cent lettres, écrites par l'Evêque de Nîmes, avant & après ſon épiſcopat, à cette Demoiſelle, qui, ſans avoir autant de talent que ſa mère pour la poéſie, n'avoit pas moins d'eſprit qu'elle, & n'étoit pas moins recherchée des gens de lettres de ſon temps. Si nous publions ces lettres de Fléchier dans notre Collection, ou ſéparément, ce ne ſera pas la partie la moins attrayante de ſon commerce épiſtolaire.

Il y a des lacunes conſidérables & fréquentes dans le portrait de Fléchier, imprimé au-devant du recueil de ſes lettres. Nous ne pénétrons pas les raiſons qu'a pu avoir, dans le temps, celui qui en a dirigé l'édition, pour faire ces retranchemens. Nous les avons rétablis d'après la copie écrite de la main de l'Auteur, d'autant plus que nous n'y avons rien aperçu qui fût contraire au reſpect qu'il devoit à ſon état, ni aux règles de la décence la plus ſcrupuleuſe, dont on ſait qu'il ne s'eſt jamais écarté.

Nous avons cependant ſubſtitué quelques termes à ceux de l'original, non qu'ils aient rien de méſéant, mais nous avons penſé que cette attention étoit due aux perſonnes d'une imagination qui ſe bleſſe aiſément, & qui découvre ſous les expreſſions les plus

innocentes, des ſens détournés & peu modeſtes dont ne ſe doutoient pas ceux qui les ont employés. Sans doute une pareille condeſcendance eût été inutile, peut-être même déplacée, dans l'heureuſe époque où Fléchier a vécu ; mais cette époque, trop digne de nos regrets, eſt déjà loin de nous, & l'on ſait que plus les mœurs ſe dépravent, plus auſſi l'on exige de réſerve & d'honnêteté dans le langage.

PORTRAIT

OU

CARACTERE

DE M. FLÉCHIER,

ÉCRIT PAR LUI-MEME.

VOus voulez donc, Mademoiſelle, que je vous trace le portrait d'un de vos amis & des miens, & que je vous faſſe une copie d'un original, que vous connoiſſez auſſi-bien que moi. Je ſens le plaiſir qu'il y a de vous obéir, mais je connois la difficulté de vous ſatisfaire. Comment vous le repréſenterai-je? Si je diſſimule ſes défauts, je ſuis peu ſincère. Si je les découvre, je ſuis peut-être peu diſcret. Si je vous expoſe ſes vertus, je ſerai ſuſpect ou de trop d'amitié pour lui, ou de trop de complaiſance pour vous. Mais enfin vous l'ordonnez, & j'eſpère que vous lui pardonnerez volontiers ce qu'il en peut avoir de mauvaiſes, & que vous me ſaurez quelque gré de vous l'avoir repréſenté tel qu'il eſt.

Sa figure, comme vous ſavez, n'a rien de touchant, ni d'agréable, mais elle n'a rien auſſi de choquant.

Sa phiſionomie n'impoſe pas, & ne promet pas, au premier coup d'œil, tout ce qu'il vaut; mais on peut remarquer dans ſes yeux, & ſur ſon viſage, je ne ſai quoi, qui répond de ſon eſprit, & de ſa probité.

Il paroît d'abord trop ſérieux, & trop réſervé, mais après, il s'égaie inſenſiblement, & qui peut eſſuyer ce premier froid, s'accommode aſſez de lui dans la

ſuite. Son eſprit ne s'ouvre pas tout d'un coup, mais il ſe déploie petit à petit, & il gagne beaucoup à être connu. Il ne s'empreſſe pas à acquérir l'eſtime & l'amitié des uns & des autres; il choiſit ceux qu'il veut connoître & qu'il veut aimer; & pour peu qu'il trouve de bonne volonté, il s'aide après cela de ſa douceur naturelle, & de certains airs de diſcrétion, qui lui attirent la confiance. Il n'a jamais brigué de ſuffrage; il a voulu être eſtimé par raiſon, non pas par cabale: ſa réputation n'a jamais été à charge à ſes amis, & n'a rien coûté qu'à lui-même. Quand il a été louable, il a laiſſé aux autres le ſoin de le louer. Il ſait ſe ſervir de ſon eſprit, mais il ne ſait pas s'en prévaloir, & quoiqu'il ſe ſente, & qu'il s'eſtime ce qu'il vaut, il laiſſe à chacun ſon jugement. Si l'on a bonne opinion de lui, il en eſt reconnoiſſant comme ſi l'on lui faiſoit grâce; ſi l'on ne juge pas de lui comme on doit, il ſe renferme en lui-même, & ſe rend la juſtice qu'on lui refuſe.

Il a un caractère d'eſprit net, aiſé, capable de tout ce qu'il entreprend. Il a fait des vers fort heureuſement, il a réuſſi dans la proſe, les ſavans ont été contens de ſon latin. La Cour a loué ſa politeſſe, & les dames les plus ſpirituelles ont trouvé ſes lettres ingénieuſes & délicates. Il a écrit avec ſuccès, il a parlé en public, même avec applaudiſſement.

Sa converſation n'eſt ni brillante ni ennuyeuſe; il s'abaiſſe, il s'élève quand il le faut. Il parle peu, mais on s'aperçoit qu'il penſe beaucoup. Certains airs fins & ſpirituels marquent ſur ſon viſage ce qu'il approuve ou ce qu'il condamne, & ſon ſilence même eſt intelligible.

Quand il n'eſt pas avec des gens qui lui plaiſent, il demeure au-dedans de lui-même; quand il eſt avec ſes amis, il aime à diſcourir & à ſe répandre au-dehors. Il eſt pourtant toujours maître de ſon eſprit: lorſqu'il parle, on voit bien qu'il ſauroit ſe taire, & lorſqu'il ſe tait, on voit bien qu'il ſauroit parler. Il

écoute les autres paiſiblement, & les paye ſouvent de la patience, ou de l'attention qu'il fait paroître à les écouter. Il leur pardonne aiſément d'avoir peu d'eſprit, pourvu qu'ils ne veuillent pas lui faire accroire qu'ils en ont beaucoup. Ce qui fait qu'il eſt bien reçu dans les compagnies, c'eſt qu'il s'accommode à tous, & ne ſe préfère à perſonne. Il ne ſe pique pas de faire valoir ce qu'il ſait, il aime mieux leur donner le plaiſir de dire eux-mêmes ce qu'ils ſavent. Il n'eſt pas fort vif au-dehors, mais il a beaucoup de vivacité au-dedans, & peu de choſe échappe à ſes réflexions. Il n'eſt pas naturellement inquiet, & ne s'amuſe pas à deviner les ſecrets d'autrui; mais pour peu d'ouverture qu'on lui donne, il va de conjecture en conjecture, & quand il veut, il n'y a guère de myſtère qu'il ne découvre. Il voit tout d'un coup le ridicule des hommes, & jamais perſonne ne remarqua plus promptement une ſottiſe.

Il eſt naturellement pareſſeux, mais quand il eſt preſſé, il trouve en lui des reſſources dont il a été ſouvent étonné lui-même. Quoiqu'il perde beaucoup de temps, il ſe rencontre qu'il en a toujours aſſez; & tout lent qu'il paroît, il y a peu de gens qu'il ne rattrape, quelque diligens qu'ils puiſſent être.

Pour ſon ſtyle, & pour ſes ouvrages, il y a de la netteté, de la douceur, de l'élégance; la nature y approche de l'art, & l'art y reſſemble à la nature. On croit d'abord qu'on ne peut ni penſer ni dire autrement, mais après qu'on y a fait réflexion, on voit bien qu'il n'eſt pas facile de penſer, ou de dire ainſi. Il y a de la droiture dans le ſens, de l'ordre dans le diſcours & dans les choſes, de l'arrangement dans les paroles, & une heureuſe facilité, qui eſt le fruit d'une longue étude. On ne peut rien ajouter à ce qu'il écrit ſans y mettre du ſuperflu, & l'on ne peut rien en ôter, ſans y retrancher quelque choſe de néceſſaire. Enfin votre Ami vaudroit encore mieux, s'il pouvoit s'accoutumer au travail, & ſi ſa mémoire, un peu in-

grate, mais non pas infidelle, le ſervoit auſſi-bien que ſon eſprit. Mais il n'y a rien de parfait au monde, & chacun a ſes endroits foibles.

Pour ſon cœur, où je crois que vous vous intéreſſez davantage, il n'eſt pas ſi aiſé de le connoître : il ſe modère quand il veut, il eſt ſecret & circonſpect, il ſe cache ſouvent ſous les voiles d'une tranquillité & d'une indifférence apparente. Mais je l'ai vu dans ſon naturel, je l'obſerve depuis long-temps, & je ſuis dans ſa confidence : ainſi, Mademoiſelle, je vous ferai part de mes connoiſſances. Il n'auroit pas de peine à vous faire lui-même ſa confeſſion ; & il eſt juſte que vous ſachiez comment eſt fait, & comment ſe gouverne un cœur, que je ſuis perſuadé que vous poſſédez.

Ce cœur donc, Mademoiſelle, n'eſt pas indigne de vous ; il a de la grandeur & de la généroſité. Aucun intérêt ne le touche, & il ne voudroit avoir du bien, que pour être en état d'en faire. Son plus ſenſible plaiſir c'eſt de pouvoir obliger ſes amis, ou de pouvoir reconnoître les obligations qu'il leur a. Il aimeroit pourtant mieux avoir des grâces à faire que d'en recevoir. Il a toujours cru que le mérite pouvoit ſe paſſer de la fortune ; il s'eſt contenté de l'un, & ne s'eſt point inquiété pour l'autre.

Rien n'eſt tant contre ſon humeur que d'être à charge à qui que ce ſoit : dans ſes beſoins, il n'a recours qu'à ſa patience ; & quand il ſeroit plus éloquent qu'il n'eſt, il ne ſait plus parler quand il s'agit de demander. Tous les honneurs du monde lui paroîtroient trop achetés, s'ils lui avoient coûté quelque baſſeſſe. Il n'aime pas à contredire, mais il aime encore moins à flatter. Quoiqu'il n'y ait guères d'hommes qui ſachent mieux louer que lui, il n'a jamais voulu vendre, ni même donner mal-à-propos ſes louanges.

Il ſait, quand il le faut, jeter quelque grain d'encens odoriférant qui récrée, & qui n'étourdit pas, auſſi n'en

reçoit-il pas qui ne ſoit auſſi fin que celui qu'il donne.

Il a de l'ambition, non pas de celle qui s'empreſſe & qui s'agite pour parvenir, mais de celle qui attend paiſiblement la juſtice qu'on doit lui rendre ; qui ne cherche pas les voies les plus courtes, mais les plus honorables, & qui veut toujours mériter, long-temps avant que d'obtenir, ce qu'il peut raiſonnablement prétendre. Il ſe conſole aiſément de n'être pas heureux, pourvu que le public l'en juge digne ; & il travaille à ſe faire conſidérer par lui-même, plutôt que par l'état où l'on l'aura mis.

Il n'envie la gloire de perſonne, mais il aime à jouir de la ſienne. Quoiqu'il n'ignore pas les talens qu'il a, il eſtime ceux que les autres ont : ainſi il a le plaiſir que donne l'honneur, ſans faire ſouffrir aux autres les incommodités que donne l'orgueil. Il eſt ſenſible aux approbations ſincères & déſintéreſſées : un homme qui le loue ſans le connoître, un auditeur qui s'écrie, un paſſant qui le montre, & qui dit, *c'eſt lui*, ce ſont les éloges qui le touchent davantage. Quand on l'élève, il ſe tient dans une honnête modération, & ſa pudeur eſt embarraſſante ; mais ſi l'on veut l'abaiſſer, il lui prend une fierté qui le met au-deſſus de tout. Il eſt facile, populaire, officieux à ceux qui ſont au-deſſous de lui, commode à ſes égaux : pour les grands qui ſe prévalent de ce qu'ils ſont, il les reſpecte de loin, & les abandonne à leur propre grandeur. Il ſe poſsède dans les occaſions, & ſes paſſions ne peuvent rien ſur ſa raiſon, ſi elle n'y conſent, ou ſi elle n'eſt ſurpriſe. Il lui importe plus qu'à d'autres de bien conſidérer le parti qu'il prend, parce que difficilement il ſe réſout de s'excuſer ou de ſe dédire.

Il eſt de bonne foi, & il croit aiſément que tout le monde eſt de même ; mais ſi l'on vient à lui manquer, on ne regagne plus ſa confiance : ainſi il ne trompe jamais perſonne, & n'eſt jamais trompé qu'une fois. S'il a donné quelque ſujet de plainte à quelqu'un, il n'oublie rien pour le ſatisfaire ;

mais ſi l'on ſe plaint de lui ſans raiſon, il a une innocence fière qui ne deſcend pas aux éclairciſſemens & aux juſtifications, & rien ne lui coûte tant que de faire ſon apologie. Quand on l'offenſe, il a le reſſentiment vif, mais il ne dure pas long-temps. L'envie lui déplaît, mais elle ne l'afflige pas. Il ſouffre avec peine une injuſtice, mais il la pardonne. Mais l'infidélité d'un ami eſt le péché irrémiſſible pour lui. Lorſqu'on en uſe mal à ſon égard, il y a peu d'excuſes qui le ſatisfaſſent, & il a d'autant plus de peine à ſe réconcilier avec ceux qui l'ont fâché, qu'il prend plus de précaution pour ne fâcher perſonne.

Il n'a pas de grands attachemens au monde, & comme il n'a pas beaucoup à gagner, ni beaucoup à perdre, il n'a ni de grands chagrins ni de grandes joies. Les devoirs extérieurs & les bienſéances de la vie lui ſont à charge. Les viſites qu'on ſe rend, les lettres qu'on s'écrit, & ce commerce de ſociété inévitable entre gens indifférens, ſont des contraintes de ſa part, & des importunités de la part des autres. Il ne compte avoir vécu que le temps qu'il a paſſé avec ſes amis ou avec lui-même, & ſes meilleures heures ſont celles de ſes entretiens familiers ou de ſes libres rêveries. Le nombre de ſes amis eſt comme celui des élus, fort petit, il ne les choiſit pas légèrement, mais il les ménage, & il les conſerve ſoigneuſement quand une fois il les a choiſis; & s'il en a peu, au moins a-t-il cet avantage, qu'il n'en perd point. Il eſt avec eux gai ſans emportement, libre ſans indiſcrétion, familier ſans incivilité, complaiſant ſans foibleſſe, & ſage ſans auſtérité. C'eſt ainſi qu'il eſt fait pour ſes amis, & c'eſt ainſi qu'il ſouhaite que ſes amis ſoient faits pour lui.

Il ne reſte plus, Mademoiſelle, qu'à vous parler de ſa tendreſſe, & vous montrer ſa méthode, & pour ainſi dire ſon art d'aimer. Ce ſont des ſecrets que peu de gens ont découvert, & qu'il a confiés à peu de gens. Pour moi, qui connoîs ſon cœur comme le mien

propre, & qui ſai qu'il n'a rien de caché pour vous, je vous expoſerai ſes ſentimens & ſa conduite dans ſes amitiés privilégiées, non pas pour vous apprendre rien de nouveau, car votre expérience ne laiſſe là-deſſus aucun lieu à votre curioſité, mais pour vous donner le plaiſir de voir qu'il y a des cœurs que vous avez ſujet de ne pas dédaigner, & qui ſont capables de s'attacher à leurs amis, comme vous pouvez le déſirer.

On diroit d'abord que votre ami n'eſt pas capable de tendreſſe, mais quand on fait tant que de le toucher, il n'y a guère d'homme plus ſenſible. Il ne prend pas de ces feux ſubits, qui s'éteignent preſque auſſitôt qu'ils ſont allumés. Il va pied à pied, & laiſſe mûrir l'amitié. Il ne s'engage pas ſans ſavoir bien à qui il s'engage : ſon cœur lui eſt trop cher pour le donner au haſard. Pour aimer, il ne ſe fie pas à ſon inclination, il conſulte ſon jugement. Son amitié veut toujours être fondée ſur l'eſtime, & quelque attachement qu'il ait eu, il a toujours commencé par ſa raiſon. La beauté peut le ſurprendre, mais elle ne l'attache pas. Le mérite le gagne, & la bonté le retient. La douceur, l'honnêteté, la bonne conduite ſont les premiers agrémens qu'il cherche ; il faut pourtant que la perſonne ſoit agréable, & bien que la raiſon ſoit la maîtreſſe, il faut que les yeux puiſſent être contens. La précipitation en matière de tendreſſe lui eſt ſuſpecte, mais auſſi trop de lenteur & de difficulté le rebute. Il laiſſe aux autres pour délibérer, le temps qu'il prend pour lui-même, mais ſi l'amitié ſe lie avec tant de peine, il y a un terme de patience au-delà duquel il ne va point. Quand l'affaire eſt une fois conclue & qu'il s'eſt donné, c'eſt pour toujours & ſans réſerve ; auſſi il veut qu'on ſe donne de même, & croit qu'un cœur qui ſe partage ne vaut pas le ſien tout entier. Il eſt capable de jalouſie, & quoiqu'il en arrive, il veut être diſtingué & préféré. Il eſt de l'humeur de ce Prince, qui diſoit, ou *Céſar ou*

rien. Son amitié languit, ſi l'on ne la nourrit de quelques douceurs, & il n'aime rien tant que de ſentir qu'il aime, & de connoître qu'il eſt aimé. Il voudroit pouvoir toujours être là où eſt ſon inclination. Il s'entretient à cœur ouvert, il eſt en pleine confiance, il ne ſe pique pas de briller comme il feroit dans une compagnie indifférente, & l'on diroit qu'il donne ſon eſprit à ſes connoiſſances, mais qu'il garde ſon cœur pour ſes amis. Auſſi ſon amitié n'eſt pas de ces paſſions diſcoureuſes qui s'évaporent en beaux ſentimens, elle ſent beaucoup plus qu'elle ne dit, & pourvu qu'elle ſe faſſe bien entendre, elle ne ſe met pas en peine de ſe faire admirer.

Il obſerve tous les ſoins qu'on prend, & tous les pas qu'on fait pour lui, & dans l'impuiſſance où l'on eſt de ſe rendre de grands ſervices, il ſait qu'il y a une eſpèce de fidélité, & d'exactitude dans les moindres choſes, qui répond de celle qu'on auroit dans les grandes, & que tout ſe doit compter entre amis. Il eſt délicat & difficile ſur ce qu'on ſe doit quand on s'aime, il veut qu'on s'entende à demi-mot, qu'on ſe prévienne, & qu'on dévine ce qui peut plaire : mais il n'exige rien d'autrui qu'il ne s'impoſe à lui-même, & s'il ſe plaint pour peu de ſujet qu'il en ait, il ſouffre auſſi qu'on ſe plaigne pour peu de ſujet qu'il en donne. Il a quelquefois des abſences d'eſprit qui le font ſoupçonner d'avoir quelques intervalles d'indifférence, mais il répare cela par des redoublemens de tendreſſe qui lui prennent de temps-en-temps.

Quand on vient à diminuer de l'affection qu'on a pour lui, il la compte pour entièrement paſſée. Il tient que l'amitié comme la dévotion, ſe perd dès-qu'elle ſe relâche. Il ſeroit moins fâché de tomber tout d'un coup, que d'avoir le déplaiſir de deſcendre par degrés, & il eſt bien près de ne plus aimer, quand on commence à l'aimer moins. S'il s'aperçoit qu'on l'abandonne, il s'en afflige quelque temps,

traînant les reſtes de ſon amitié juſqu'à ce qu'elle ſoit entièrement conſumée, & il a toujours la conſolation d'être le dernier à aimer. Quoi qu'il en ſoit, quand il s'y trouve obligé ; il délie ſa chaîne & ne la rompt jamais avec éclat, & ſe venge de l'injuſtice qu'on lui fait, non pas par la colère ou par la haine, mais par une profonde indifférence.

Voilà, Mademoiſelle, quelles ſont les mœurs & les habitudes de notre ami. Si la peinture que je vous en ai faite répond à l'idée que vous en aviez, je ne me repentirai pas de vous avoir obéi : ſinon, tenez-vous en à l'image que vous vous en êtes formée vous-même, & laiſſez à votre cœur le ſoin de vous le repréſenter avec les qualités que vous lui ſouhaitez. Sur-tout faites lui, je vous prie, un ſecret de cet écrit que je vous envoie. Tenez toujours un voile tiré ſur ſon portrait ; & ne me brouillez pas avec un homme qui rougit de ſes vertus comme de ſes défauts, & qui faiſant parler les autres de ſon mérite, n'en parle lui-même jamais.

ÉLOGES

DE M. FLÉCHIER

RECUEILLIS DE DIVERS AUTEURS.

I.

EXTRAIT d'une Lettre écrite par M. l'Abbé BÉGAULT, *Chanoine & Archidiacre de Nîmes, à M. de* LAMOIGNON DE BASVILLE, *Intendant de Languedoc, à l'occaſion de la mort de M.* FLÉCHIER.

QUAND vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, Monſieur, pour m'engager à vous apprendre les divers accidens de la maladie de M. l'Evêque de Nîmes, je ne croyois pas être deſtiné à vous annoncer ſa mort. C'eſt avec la douleur la plus vive que j'ai reſſentie, & que je reſſentirai jamais, que je me trouve obligé de vous faire ſavoir que nous eumes le malheur de le perdre avant-hier au ſoir 16 de ce mois, après que par une convaleſcence de ſix jours, nous avions conçu une eſpérance preſque certaine de ſon entière guériſon. On peut dire que le Ciel n'a ſemblé vouloir nous le redonner, que pour nous le faire regretter encore davantage.

Je ſuis bien perſuadé, Monſieur, qu'on ne peut être touché plus vivement que vous le ſerez de la perte d'un des meilleurs, des plus ſurs, des plus fidelles, & des plus illuſtres amis que vous euſſiez.

Quels étoient ſon attachement, ſon eſtime, ſa tendreſſe & ſa vénération pour votre perſonne ! Quelle étoit ſon admiration pour vos talens, pour

vos vertus, pour votre intégrité inaltérable, pour vos éminentes qualités, pour la pénétration & l'étendue de votre génie?

Quels étoient auſſi vos ſentimens pour ce grand Homme, la gloire de l'Épiſcopat, l'ornement de la France, l'amour de cette Province, & les délices de ſon Diocèſe, par ſa gracieuſe urbanité, qui le rendoit ſi facile & ſi acceſſible à tout le monde; par les charmes de ſa douceur, par ſa ſollicitude paſtorale, par l'ardeur de ſon zèle pour la maiſon du Seigneur, par ſa charité tendre & compatiſſante, par la profuſion de ſes aumônes?

Comme jamais Prélat ne fut plus honoré ni plus aimé, jamais auſſi Prélat ne fut plus regretté que lui. Quelle perte pour ſes amis, pour l'empire des Lettres, pour ce Diocèſe, pour les États de la province, pour le Clergé, pour toute l'Egliſe? Auſſi qui fut jamais plus digne des regrets de tout le monde? Quand on a autant de pénétration, autant de goût pour les ouvrages d'eſprit, que vous en avez, Monſieur, quand on ſait, comme vous, faire cas du véritable mérite, eſtimer les rares talens, & connoître le prix des amis de ce caractère, on en ſent bien plus vivement la perte.

Que de mérite & de vertus ſe dérobent à nos yeux! Quel vide affreux ne va-t-il pas laiſſer partout où il brilloit avec tant d'éclat par ſa ſageſſe, par ſes lumières, par ſon éloquence inimitable, par ſes exemples! Qui fut jamais plus digne que lui de l'immortalité qu'il a donnée à tant de héros Chrétiens, qui vivront à jamais dans la mémoire des hommes, par ces magnifiques diſcours qu'il a prononcés dans nos Temples?

Quel bonheur pour moi, Monſieur, de l'avoir vu durant tant d'années! d'avoir pu étudier de près les grands ſentimens d'un homme auſſi aimable par la bonté de ſon cœur, qu'il fut admirable par la beauté & les richeſſes infinies de ſon eſprit; d'un homme

qui ſans fard ni ſans fierté, ne fit ſentir ſa grandeur, que par ſa bonté & par ſes grâces ; & réunit en lui des qualités, qui, ſéparément auroient pu former le caractère de pluſieurs grands hommes ! Quel bonheur d'avoir été témoin de ſes vertus, d'une religion ſi pure, d'une piété ſi ſincère & ſi ſolide, d'un zèle ſi ſage & ſi réglé, d'une modeſtie ſi étonnante au milieu des louanges & des acclamations, d'une fidélité ſi conſtante dans ſes amitiés, d'une conduite ſi régulière & ſi uniforme dans les différens états où il ſe trouvoit, d'une patience, d'une fermeté d'ame ſi héroïque & ſi chrétienne dans les derniers jours de ſa vie ? Quel bonheur d'avoir eu part à une amitié auſſi précieuſe que la ſienne ? *Beati ſunt qui te viderunt, & in amicitiâ tuâ decorati ſunt.* (Eccli. chap. 48, v. 11.)

Mais en même temps, quel ſujet de mortels regrets pour moi, d'avoir perdu un illuſtre & aimable Prélat, qui m'honora toujours de ſon eſtime & de ſa confiance, de ſa tendre affection & de ſes bienfaits, qu'il a portés au-delà même du tombeau ? .... Il n'y a qu'une ſoumiſſion reſpectueuſe que je dois aux ordres rigoureux du Seigneur, qui peut mettre des bornes à ma juſte douleur. Si quelque choſe étoit capable d'en modérer l'excès, ce ſeroit, Monſieur, la part obligeante que vous voudrez bien y prendre, & la bonté que vous aurez d'entrer dans les juſtes motifs qui la cauſent.

Pourquoi n'a-t-il pas été poſſible de prolonger une vie ſi belle & ſi précieuſe ! Si la gloire du monde, ſi les dignités, la réputation, l'eſprit, les talens, le ſavoir, la ſageſſe, la piété même avoient pu détourner le coup terrible qui tranche le fil de la vie des hommes, qui auroit eu un plus juſte titre de s'en garantir que l'illuſtre Prélat, que toute la France va pleurer ? Mais le Seigneur a marqué des limites fatales qu'aucun mortel ne pourra paſſer ; rien n'arrête le cours de ces décrets éternels qui confondent indifféremment

remment tous les hommes dans les lois communes de la mort. C'eſt, après l'eſpérance de l'immortalité, & les autres motifs de religion, ce qui eſt le plus capable de nous conſoler de la perte des grands hommes.....

On ne fera les obſéques de M. de Nîmes que dans huit jours. Il y aura une Oraiſon funèbre : y eut-il jamais ſujet plus ſuſceptible des riches & magnifiques ornemens de l'éloquence, que la vie & les actions de ce grand Prélat ? Pour qu'elle pût être digne de lui, il faudroit, maître de l'art qu'il étoit, ſur-tout dans ce genre, que ſe regardant comme étranger à lui-même, il l'eût compoſée, & qu'un Orateur évangélique la prononçât, avec cette action ſi grave & ſi noble, qui donnoit à ſes diſcours la force la plus énergique, pour toucher & pour charmer.

Mais indépendamment des éloges étrangers, couronné d'un cercle de lumière, il brillera à jamais de ſon propre éclat, &, juſqu'aux ſiècles les plus reculés, il vivra dans la mémoire des hommes, par le ſouvenir de ſes vertus, & par ſes ouvrages, mille fois plus durables que le bronze & le marbre : ouvrages que les plus grands génies étudieront comme des modèles achevés dans tous les genres d'écrire : *Fulgebunt quaſi ſplendor firmamenti ; & qui ad juſtitiam erudiunt multos, quaſi ſtellæ in perpetuas æternitates.* (Dan. ch. 12, v. 3.)

II.

EXTRAIT des Mémoires de Trévoux, pour le mois de Novembre 1711, *Article* CLXI.

ESPRIT FLÉCHIER, mort le 16 Février 1710, étoit né à Perne dans le Comtat d'Avignon le 10 de Juin 1632. Dieu qui le deſtinoit à être un des grands Orateurs chrétiens de notre ſiècle & un excellent Evêque, lui donna en naiſſant un eſprit juſte, une

imagination belle, mais réglée ; un bon cœur, des inclinations droites. La Providence veilloit à l'augmentation de ſes talens : elle avoit préparé un Maître au jeune Orateur, capable de le conduire à la plus parfaite éloquence : c'étoit le révérend père Hercule Audiffret, depuis Général de la Congrégation de la Doctrine Chrétienne, oncle de M. Fléchier. Le père Hercule étoit un de ces génies rares qui s'ouvrent eux-mêmes les routes du vrai & du beau. Il avoit trouvé l'éloquence françoiſe dans une étrange corruption : elle ne s'étoit pas encore tout-à-fait dégagée du fardeau peſant de ces fréquentes citations, & de ce vain étalage de remarques ſavantes, qui, raſſemblées dans une compoſition bizarre, faiſoient douter ſi c'étoit un ſermon ou un recueil de diſſertations qu'on prononçoit, ſi la pièce étoit latine ou françoiſe. Les Orateurs qui renonçoient peu à peu à cette manière pédanteſque, tomboient dans un autre défaut encore plus contraire à la véritable éloquence : gâtés par les prédicateurs Eſpagnols & Italiens, ils épuiſoient leur eſprit en pointes frivoles, en ornemens ſuperflus, en faux brillans. Une penſée leur paroiſſoit baſſe ſi elle étoit raiſonnable, une preuve leur ſembloit foible, ſi elle étoit commune : ils jugeoient une expreſſion plate dès qu'elle étoit ſimple ; ils cherchoient à ſurprendre plutôt qu'à perſuader, & faiſoient conſiſter la beauté d'une penſée dans ſa bizarrerie, la force d'une preuve dans ſa nouveauté, & ſi on l'oſe dire, dans ſon éloignement du ſens commun : le ſublime d'une expreſſion dans la ſingularité de la métaphore la plus outrée, ſingularité qui pouſſoit ordinairement ce prétendu ſublime juſqu'au ridicule. La raiſon parloit rarement en chaire, on n'y entendoit plus que l'imagination ſeule, mais l'imagination déréglée & qui ne repréſentoit que des Géans, des Spectres, des Monſtres.

Le père Hercule entrevit la véritable éloquence au milieu de ces fantômes qui paſſoient pour elle : il comprit que l'élévation & le ſublime étoient néceſſai-

res à l'Orateur, & ſur-tout à l'Orateur Chrétien ; mais il comprit auſſi que le naturel ſeul perſuadoit, parce que le ſeul naturel conſerve les traits de la vérité. Il comprit enfin qu'on pouvoit être ſublime ſans ceſſer d'être naturel, qu'une penſée pouvoit être ingénieuſe ſans être bizarre, que les preuves les plus communes étoient les plus ſolides, parce qu'elles étoient les plus conformes au ſens commun ; qu'on pouvoit leur donner l'agrément de la nouveauté par des tours étudiés, inſinuans, touchans ; que la pureté, la nobleſſe, l'harmonie, étoient les véritables beautés de l'expreſſion ; qu'on pouvoit employer la métaphore avec ſuccès, pourvu qu'on l'employât avec diſcrétion ; que ces ſaillies d'imagination qui frappent, qui étonnent, ſont des fauſſes lueurs ; elles éblouiſſent plutôt qu'elles n'éclairent, elles ne font aucun fruit, & même elles ne plaiſent plus dès qu'on réfléchit ſur elles ; elles s'échappent, elles diſparoiſſent. L'éloquence a beſoin de l'imagination dans ſes ouvrages, mais il n'appartient qu'à la raiſon de la mettre en œuvre : c'eſt un feu qui, retenu, réglé, conduit, éclaire, échauffe, pénètre, purifie, transforme ; mais qui échappé & mal ménagé s'évapore en fumée, ou gâte & défigure ce qu'il devroit embellir ; en un mot, nuit plus qu'il ne ſert.

Ces réflexions que nous propoſons comme les principes de la véritable éloquence, ſe préſentèrent apparemment au père Hercule, & c'eſt ſur elle qu'il forma ſon goût ; du moins c'eſt dans ce genre d'éloquence que nous avons reconnu dans quelques-unes de ſes pièces manuſcrites, qui nous ont été communiquées, *une Oraiſon funèbre de Marguerite de Montmorency, Princeſſe de Condé, & une Oraiſon funèbre du Duc de Candale.* Ce bon goût d'éloquence paroît encore dans *ſes ouvrages de piété, imprimés chez Joſſe en trois Tomes*, quoique ce ne ſoient que des fragmens ou des écrits faits à la hâte, & que l'Auteur ne deſtinoit pas à voir le jour. On ſent auſſi

par-tout dans ſes ouvrages les grandes qualités qui l'ont diſtingué, & que M. Fléchier ſut exprimer dans ſoi, fidelle diſciple d'un tel maître, un bon cœur, un jugement droit, une rare intelligence de l'écriture & des voies de Dieu, une ſolide piété. Le père Hercule mourut le ſixième d'Avril 1659, âgé de 56 ans. Il étoit né à Carpentras le quinzième Mai de l'an 1603.

Monſieur Fléchier ſe fit d'abord connoître à Paris par une deſcription du Carrouſel en vers latins, & par quelques Poéſies françoiſes qui lui donnèrent place parmi nos plus grands Poëtes. On admira qu'il eût pu exprimer en beaux vers latins une choſe auſſi inconnue à l'ancienne Rome qu'un Carrouſel. Il faut poſſéder parfaitement une langue pour s'en ſervir ſi heureuſement.

La douceur de ſon commerce, la régularité de ſes mœurs, lui gagnèrent la confiance de pluſieurs perſonnes de diſtinction. Ses premiers ſermons augmentèrent beaucoup ſa réputation & ſon crédit : quoique ſa voix & ſon action n'euſſent rien d'impoſant, la juſteſſe de ſes diviſions, la beauté naturelle de ſes penſées, les charmes de ſon expreſſion, furent applaudies tout d'une voix.

Des perſonnes vivantes, diſtinguées par leur naiſſance, leurs emplois, & dignes de toute créance, lui ont entendu dire qu'il avoit pris Balſac pour modèle de ſon ſtyle, évitant l'enflure & les penſées fauſſes. Balſac, diſoit-il, a une nobleſſe & une harmonie dans l'expreſſion qu'on ne ſauroit trop admirer, ni trop copier. Il liſoit auſſi fort ſouvent les ouvrages de M. du Bellai, & les ſermons Italiens & Eſpagnols ; mais il les liſoit pour s'en divertir ; il les appeloit agréablement ſes bouffons, & il avouoit que le ridicule de ces ſermonaires lui avoit ſervi à épurer & à fortifier ſon goût pour le vrai, ſans lequel il n'y a ni beauté, ni force dans l'éloquence. Il diſoit de M. du Bellai, que ſon malheur étoit d'avoir eu trop d'eſprit & trop

de facilité. C'étoit, disoit-il, une source trop abondante & mal ménagée : en la resserrant, en la conduisant, on en auroit fait un canal charmant & utile; il ne l'a employé qu'à de jets-d'eau, ou laissé se répandre, & n'a fait qu'un marais bourbeux.

Parmi les amis illustres que son mérite lui acquit, M. de Montausier fut un des plus vifs. Un ami de son caractère fait autant d'honneur au cœur qu'à l'esprit de M. Fléchier. Monsieur de Montausier le produisit auprès de Monseigneur le Dauphin, dont il fut lecteur. Choisi en 1672 pour l'oraison funèbre de M. de Montausier, il produisit pour la première fois ce talent singulier que toute la France a reconnu dans lui pour ces sortes d'ouvrages, & qui a paru dans celles de Mme. d'Aiguillon, de M. de Turenne, de M. le premier président de Lamoignon, de la reine Marie-Therese, de Mme. la Dauphine, de M. le Chancelier le Tellier, de M. de Montausier.

Le monde avoit beau le rechercher, il ne se livroit point au monde, il ne se croyoit point dispensé par sa grande réputation d'acquérir un nouveau mérite, & l'application qu'il donnoit à ses sermons ne l'empêcha pas d'enrichir le public de plusieurs autres ouvrages, fruits d'un temps bien ménagé & de sa retraite au milieu de la Cour.

Deux manuscrits latins d'Antoine-Marie Gratiani, évêque d'Amelia, un des plus beaux esprits du seizième siècle, lui tombèrent entre les mains: l'un contenoit la vie du cardinal Commendon, à qui Gratiani avoit été attaché; l'autre racontoit les malheurs des hommes illustres du seizième siècle. Il fit imprimer l'un & l'autre chez Cramoisi, & traduisit le premier.

La traduction de la vie du cardinal Commendon fut regardée comme un modèle de traduction. Il s'en est fait plusieurs éditions.

M. Fléchier, Poëte, Orateur, Traducteur célèbre, dut trouver, & trouva en effet dans l'Académie Françoise beaucoup de dispositions; que dis-je, un vérita-

ble empreſſement à le recevoir. Il ſuccéda à M. Godeau, évêque de Vence, en 1673.

Un des projets formés pour l'éducation de Monſeigneur le Dauphin avoit été de faire écrire pour lui l'hiſtoire de tous les grands Princes Chrétiens. M. Fléchier avoit été chargé *de l'Hiſtoire de Théodoſe*: fidelle à ſon engagement, il la fit paroître en 1679, & c'eſt la ſeule qui ait paru. Ce fut dans le même-temps qu'il compoſa l'hiſtoire du cardinal Ximenès, imprimée chez *Aniſſon* l'an 1693. A la fin d'un de ſes ſermons, un Cordelier inconnu lui apporta des mémoires pour cette hiſtoire, & ſe retira ſans que M. Fléchier l'ait vu depuis. M. Fléchier regarda cette aventure comme un ordre de la providence qui l'engageoit à ce travail.

Son mérite avoit été connu de trop près à la Cour pour reſter ſans récompenſe, ſous un Prince qui ſait diſtinguer la véritable vertu, & qui aime à l'élever. Le Roi lui donna l'abbaye de S. Séverin & la charge d'Aumônier ordinaire de Madame la Dauphine; enſuite il le nomma Evêque de Lavaur l'an 1685, d'où il paſſa en 1687 à l'Evêché de Nîmes.

Nîmes étoit alors, & a été depuis, un poſte très-difficile, par la multitude de calviniſtes dont le diocèſe eſt rempli. Le Roi avoit révoqué l'Edit de Nantes, & ceux des calviniſtes qui reſtoient dans le royaume avoient fait abjuration; mais on n'ignoroit pas que ces abjurations précipitées avoient été pour la plupart faites de mauvaiſe foi, qu'une partie de ceux dont la converſion avoit été ſincère n'avoient pas perſévéré: de ces nouveaux Catholiques, c'eſt ainſi qu'on les appeloit, les uns continuoient dans la même diſſimulation & profanoient les Sacremens; les autres, ſans ſe rétracter publiquement, ne faiſoient aucune fonction de Catholiques. Quelques-uns pratiquoient en ſecret les cérémonies de leur fauſſe égliſe, les plus violens étoient prêts d'en venir à une révolte déclarée; & tout ce qu'on pouvoit attendre des plus modérés,

c'eſt qu'ils ne prendroient les armes qu'après avoir vu le ſuccès des premiers mouvemens : vaſte champ pour le zèle d'un Evêque. Un zèle peu éclairé auroit rendu le mal incurable, changé la ſéduction en une obſtination invincible, aigri les eſprits modérés, pouſſé les violens juſqu'à la fureur, hâté les tragiques ſcènes qui ont fait couler tant de ſang. La prudence chrétienne de M. Fléchier lui fit connoître la grandeur du mal, & de quels remèdes il falloit ſe ſervir. La lettre qu'il écrivit à Sa Majeſté ſur la conduite qu'on devoit tenir avec les nouveaux convertis, eſt un fidelle portrait de la conduite qu'il tint avec eux, & le ſuccès répondit à ſon attente. Il en convertit pluſieurs, il retint les autres dans le devoir ; tous l'eſtimèrent comme un des plus grands hommes de notre temps, tous l'aimèrent comme un père plein de bonté. Les barbares fanatiques, qui n'avoient retenu rien de chrétien, rien d'humain, s'adouciſſoient au nom de l'Evêque de Nîmes, & veilloient à ſa conſervation. Ce n'étoit point, au reſte, par une lâche condeſcendance, mais par une ſincère tendreſſe, qu'il avoit gagné leurs cœurs. Il veilloit ſur eux, il les reprenoit, il les corrigeoit ; mais il veilloit, il reprenoit en père ; il les inſtruiſoit ſans les importuner, il les reprenoit ſans les irriter. S'il s'oppoſoit à ce qui étoit contre l'ordre, des ſervices effectifs diſſipoient bientôt le chagrin de la correction : s'il ne pardonnoit pas la déſobéiſſance, il ne puniſſoit pas l'aveuglement. Dans ſes diſcours, dans ſes exhortations, dans ſes réprimandes mêmes, une douce compaſſion paroiſſoit ſeule & ne laiſſoit jamais échapper aucun mouvement d'indignation : il attendoit le moment de Dieu, content de l'avancer par ſes ſoins, par ſes prières & par ſes bienfaits. Après cela doit-on être ſurpris que ce digne ſucceſſeur des Apôtres, cet imitateur aimable de la douceur de Jeſus-Chriſt, ce fidelle diſciple de ſaint François de Salles, ſi généralement, ſi vivement regreté dans ſon diocèſe, ait encore fait verſer plus de larmes aux Hé-

rétiques qu'aux Catholiques? Si tendre pour des enfans rebelles, quelle étoit ſa ſenſibilité pour les Catholiques? Arrangé dans ſon domeſtique, ſplendide cependant & libéral, ſur-tout envers les pauvres; affable, toujours acceſſible, toujours père, toujours paſteur, rarement ſupérieur, jamais ennemi, l'amour de ſon peuple lui tenoit lieu d'autorité; mais rien ne rendoit l'attachement de ſon peuple pour lui ſi vif & ſi durable que ſon parfait déſintéreſſement.

L'inclination qu'il avoit pour les Belles-lettres ne fut point étouffé par les ſoins de l'épiſcopat. Il ſe forma par ſes ſoins à Nîmes une Académie dont il étoit le préſident & l'ame. Son palais étoit une autre Académie, il s'appliquoit à y élever des orateurs chrétiens, des écrivains qui ſerviſſent l'Egliſe & fiſſent honneur à la Nation.

Attentif à perfectionner des auteurs, il négligeoit ſes propres ouvrages. On le preſſoit de tous côtés de publier ſes ſermons, on n'en obtint qu'un petit nombre, *avec les panégyriques des Saints, qui furent imprimés chez Aniſſon l'an* 1696. On ſe dédommageoit de ſa lenteur à publier ſes anciens ouvrages, par l'empreſſement à lui enlever les nouveaux, *Mandemens*, *Complimens*, *Harangues*. L'âge qui n'avoit point affoibli ſon corps, avoit laiſſé à ſon eſprit tout ſon feu & toute ſa vigueur. On trouve dans ſes dernières pièces la même élégance, la même délicateſſe, plus de force même que dans les premières. Le public leur rendoit juſtice ſitôt qu'elles paroiſſoient; on les imprimoit à Paris, à Lyon, dans les pays étrangers: tant d'éditions ſuffiſoient à peine à l'empreſſement des lecteurs.

III.

EXTRAIT du Discours prononcé par M. de NESMOND, *Archevêque d'Alby, le* 30 *Juin* 1710, *lorsqu'il vint prendre séance à l'Académie Françoise, à la place de M.* FLÉCHIER, *évêque de Nîmes.*

QUELLE doit être ma crainte, lorsque je pense au grand Prélat dont j'occupe aujourd'hui la place, & à la distance infinie que le mérite mit entre nous!

L'hommage que je viens rendre à sa mémoire, me rappelle le souvenir de la constante amitié qu'il eut pour moi; je ramasse à regret les fleurs que l'usage m'oblige à jeter sur son tombeau, & la gloire de lui succéder ne me console point de la douleur de l'avoir perdu.

Quel Evêque la mort vient de ravir à l'Etat, à son Diocèse, à toute l'Eglise! L'Académie commença sa réputation, & il se regarda toujours comme son élève. Il apprit d'elle l'art de bien parler, pour apprendre ensuite à ses auditeurs l'art de bien vivre. Nos Chaires ont retenti long-temps de ses sublimes discours, & nos Temples des acclamations que lui attiroient ses rares talens. On lit avec plaisir ce qu'on entendit autrefois avec admiration. Il annonça dans la cour des Rois, & dans tous les lieux où l'appeloit la moisson évangélique, les vérités du salut avec magnificence; & toujours égal à lui-même jusques dans le déclin d'un âge avancé, qui éteint d'ordinaire les plus grands génies, il ne cessa d'être éloquent que lorsqu'il cessa de vivre.

Il fut l'homme de tous les talens. Ministre de la parole par état & par vocation, Historien judicieux & sincère, Traducteur fidelle & exact, Poëte même par amusement, & à l'exemple de saint Grégoire de Naziance, & de saint Prosper, il mêloit quelquefois aux occupations sérieuses de son ministère, les jeux

innocens de la Poëſie. Les ornemens & la pureté du ſtyle n'affoiblirent point dans ſes diſcours la majeſté & la ſainteté de l'Evangile, & ſon éloquence, quoique parée des grâces que l'art & le génie peuvent donner, fut toujours chrétienne & ſolide. Savant dans toutes les eſpèces d'érudition, il les employa à l'édification de l'Egliſe, & faiſant ſervir à la décoration du Temple de Dieu les dépouilles même profanes, il conſacra les lettres humaines par le ſaint uſage qu'il en ſut faire.

Tant de vertus étoient encore rehauſſées par ſa modeſtie. Nous l'avons vu, exempt des foibleſſes & des tentations de l'amour propre, jouir ſans orgueil de la réputation qu'il s'étoit acquiſe; fuir les louanges avec le même ſoin que les autres les recherchent; s'attirer les reſpects & l'amour des ennemis même de l'Egliſe; ramener les brebis égarées de ſon troupeau, autant par ſa douceur & par ſa bonté que par l'attrait de ſon éloquence; conſerver avec ſes amis une égalité d'humeur & de ſentimens qu'on ne voit guères parmi les hommes; & conſommer ſa courſe, comme les bons Evêques la doivent finir, dans les fonctions de l'Epiſcopat & dans les devoirs de la Religion.

Au milieu des ſoins d'un Diocèſe pénible & agité, il conſerva toujours le ſouvenir & l'amour de vos exercices. A l'ombre de ſa protection, & ſous ſes yeux, s'éleva dans Nîmes une ſociété d'hommes choiſis, que vous favorisâtes de votre adoption, & il leur procura la gloire & l'honneur de votre alliance. Il voulut que ſes citoyens fuſſent tout enſemble ſavans & vertueux; que les Lettres fuſſent cultivées ſous un ciel ſi ſerein & ſi lumineux; que l'eſprit d'une Nation vive & ingénieuſe fût dirigé par les préceptes & par les exemples; que l'art perfectionnât en elle tous les dons de la nature; & qu'une Ville ſi célèbre par tant de monumens de l'antiquité, le devînt auſſi par le ſavoir & par l'éloquence. Tel fut le grand Evêque que nous regrettons.

I V.

EXTRAIT du Diſcours prononcé par M. l'Abbé MONGIN, *depuis évêque de Bazas, le* 30 *Juin* 1710, *à l'Académie Françoiſe, lorſque M. de Neſmond, Archevêque d'Alby, y vint prendre ſéance, à la place de M. Fléchier, Evêque de Nîmes.*

L'USAGE qui vous a engagé, MONSIEUR, à faire l'éloge de M. Fléchier, & qui a tant coûté à votre cœur, deviendra bientôt un uſage univerſel, & une loi inviolable pour tous les Orateurs : c'eſt le grand maître de l'art de bien parler, & tous ceux qui, comme vous, MONSIEUR, s'y diſtingueront un jour, lui rendront hommage de leur talent. Vous avez commencé ce tribut, la poſtérité le finira : & tant que l'élégance du ſtyle, la beauté de l'expreſſion, la juſteſſe des penſées, la variété des tours, la pompe & la magnificence des images, la richeſſe & l'importance de la matière, feront admirer les écrits du ſiècle de LOUIS LE GRAND, on ſe ſouviendra toujours que l'illuſtre Fléchier en fut comme l'inventeur & le père ; que ce fut lui qui porta le premier avec tant d'éclat & de dignité l'éloquence dans les chaires évangéliques ; qui apprit aux grâces à parler le langage de la piété & de la religion ; qui rendit les muſes chrétiennes ; qui inſtruiſit leur voix à publier les vertus des Saints, & à chanter la gloire des Martyrs ; & qui, pour ainſi parler, ôta le caducée à l'idole muette qui le portoit, pour le remettre entre les mains de la vérité même. Ainſi Moyſe faiſoit ſervir à l'uſage des Iſraélites les vaſes précieux qu'il avoit enlevés à l'infidelle Egyptien.

Mais un genre d'éloquence où Monſieur Fléchier tiendra toujours un rang à part, où il ne trouva point de modèles pour ſe former, & où il ne laiſſe guères

après lui de rivaux, c'eſt, MESSIEURS, l'art de célébrer le mérite & la gloire des illuſtres morts de ſon ſiècle. L'Oraiſon funèbre étoit avant lui l'art d'arranger de beaux menſonges, un art tout profane, où, ſans égard à la vérité ni à la religion, on conſacroit les fauſſes vertus des Grands, & ſouvent l'abus de la grandeur même. Mais le ſage Fléchier ne ſongea dans l'éloge des morts qu'à faire des leçons aux vivans, & qu'à déplorer les grandeurs humaines par la vanité qui les accompagne, ou par la mort qui les détruit. Il ne ſuffiſoit pas d'être né Grand, de poſſéder de grandes dignités, ou de lui propoſer de grandes récompenſes, pour avoir place parmi ſes Héros immortels. Pour ne point trahir la vérité, il n'a loué que la vertu; pour ne point flatter ſes portraits, il n'a travaillé que d'après la plus belle nature; & tous ſes Héros ſont des modèles, comme toutes ſes pièces des chefs-d'œuvres. C'eſt-là qu'on eſt étonné de voir dans un ſeul homme l'ame univerſelle de pluſieurs grands hommes, l'ame du Guerrier, l'ame du Sage, du grand Magiſtrat & de l'habile Politique. Là il s'élève, il change, il ſe multiplie, & prend toutes les formes différentes du mérite & de la vertu. La ſéduction eſt ſi forte, qu'on croit voir tout ce qu'on ne fait que lire ou qu'entendre: avec un livre à la main, vous êtes tranſporté dans des ſiéges & dans des batailles; c'eſt l'Orateur qui vous charme, & vous n'êtes occupé que du Héros; c'eſt Fléchier qui parle, & vous ne voyez que Turenne. L'art cache l'Orateur, & ne montre que le grand Magiſtrat ou le grand Capitaine.

La poſtérité, qui jugera toujours de ſes talens par ſes ouvrages, pourra auſſi juger de ſa piété par ſes ſentimens, & ſi elle n'en étoit pas un jour ſuffiſamment inſtruite, c'eſt à nous à l'en aſſurer aujourd'hui, & à lui apprendre à juger de l'Evêque de Nîmes par ſa vertu auſſi-bien que par ſon langage. Souffrez donc, MESSIEURS, que j'élève un moment ma voix, & que du ſiége de l'immortalité, où j'ai l'honneur de tenir

votre place, j'annonce de votre part à nos derniers neveux, que cet Orateur cèlèbre qu'ils admireront, & que les plus éloquens d'entre eux tâcheront d'imiter, fut encore plus admirable par ſes mœurs que par ſon éloquence; que ſon zèle & ſa piété furent en lui des dons plus grands que le don de la parole; que s'il a ſi bien parlé le langage des Saints, il a encore mieux ſuivi leurs exemples; qu'il s'eſt peint, qu'il s'eſt repréſenté, qu'il a fait ſon hiſtoire dans tous les éloges qu'il a publiés des ſaints Evêques; qu'il étoit lui-même tout ce qu'il admiroit dans ces grands modèles; pieux comme les Borromée, compatiſſant comme les François de Sales, zélé comme les Auguſtin; & que s'il a laiſſé dans ſes écrits un rival au grand Chryſoſtome, il a auſſi laiſſé dans ſa vie un imitateur de ſes vertus; mais principalement de cet amour tendre & paſtoral qui le rendit toujours le père de ſon peuple.

En effet, c'étoit peu de charmer les eſprits, il enlevoit les cœurs, & la douceur étoit ſon caractère, comme l'éloquence étoit ſon talent. L'héréſie qui réſiſtoit ſouvent à la force de ſes paroles, cédoit à ſa bonté; indocile à la raiſon, elle ſe rendoit à l'amour. Ces hommes mêmes que les plus noires fureurs poſſédoient, qui avoient perdu tout ſentiment d'humanité pour tout âge & pour tout ſexe, étoient encore ſenſibles à la tendreſſe de leur Paſteur. Sourds à la voix de leur patrie, parricides impies de leurs citoyens, altérés ſur-tout du ſang des oints du Seigneur, ils ſe déclaroient les défenſeurs de l'Evêque de Nîmes, il leur étoit du moins ſacré par ſon amour, s'il ne l'étoit pas pour eux par ſon caractère; le père ſauvoit l'Evêque, & ſouvent ils alloient par reſpect dépoſer leur férocité à ſes pieds, comme les lions alloient tomber aux pieds des Martyrs. Sans doute que cette ville, déjà fameuſe par ſes ſavantes antiquités, va la devenir encore par les cendres précieuſes de ſon Evêque, l'Orateur de la France, l'ornement

de ſon ſiècle, le diſpenſateur de l'immortalité, & l'un des plus grands ornemens de cette Académie.

V.

EXTRAIT de la Préface de M. l'Abbé DU JARRY, *pour les Sermons de Morale de M.* FLÉCHIER.

CEux qui n'ont pas connu M. Fléchier, ſeront peut être bien-aiſes que je leur diſe un mot de ſes mœurs, de ſa prononciation & de ſa perſonne. Pour ſes mœurs, elles furent toujours ſages & réglées; il n'a pas eu beſoin de cette indulgence, qui fait grâce aux paſſions en faveur de l'âge où elles triomphent. Il reçut du Ciel, avec un eſprit incomparable, ce naturel heureux, que le ſage met au rang des plus grands biens, & qui tient peu du funeſte héritage de notre premier Père. Il fit un uſage ſaint ou innocent de ces dons dangereux de la poëſie, ou de l'éloquence, que tant d'autres profanent dans le feu des premières années. La vertu, le mérite, le rang, la naiſſance, furent les nœuds qui formèrent ſes amitiés & ſes connoiſſances. Il avoit une gravité douce, une dignité modeſte, & une gaieté tempérée. Il parloit peu quand le cercle étoit nombreux, & compoſé de perſonnes avec qui il n'étoit pas familier; mais il ſoutenoit ſa converſation par ſon ſilence même, avec un ſouris, un clin-d'œil, une attention éclairée & complaiſante. Il parloit en quelque ſorte, lorſqu'il aimoit à ſe taire. Il connoiſſoit combien eſt incommode dans la ſociété cette ſorte de gens qui laſſent les oreilles à qui ils veulent plaire, & qui ſemblent uſurper dans une compagnie le droit commun de s'y faire écouter à ſon tour. Il s'eſt ſouvenu même dans un âge mûr & avancé, de ce mot du Sage, qui conſeille au jeune, interrogé deux fois, de ne répondre qu'avec peine. Il n'ignoroit pas qu'il valoit

mieux donner lieu aux autres de faire connoître leur esprit, que de faire admirer le sien. Son commerce étoit aisé & commode, bien que grave & sérieux; il n'avoit rien qui sentît la cérémonie & la gêne; il s'accommodoit aux conditions, aux esprits & aux personnes. Comme il avoit beaucoup d'usage du monde, il n'étoit pas embarrassé avec les grands, & les petits ne lui remarquoient aucune hauteur. La contention, la dispute, étoient bannies de son entretien. On ne lui voyoit ni travers d'esprit, ni inégalité d'humeur, & il paroissoit sur son visage je ne sai quoi de serein qui marquoit la situation tranquille de son cœur. Il se communiquoit avec moins de réserve, quand il étoit avec ses familiers dans ces heures d'une joie innocente, que la vertu permet même à ses plus réguliers observateurs, où la corde de l'arc, tendue avec violence, a besoin d'être relâchée avec douceur; où le grand homme s'oublie, & se laisse en quelque sorte oublier, sans perdre néanmoins le souvenir de ce qu'il est. Alors, dis-je, l'ouverture de son cœur donnoit de nouvelles grâces à l'esprit. Il aimoit à la campagne l'innocente rusticité de ses habitans; les jeux innocens faisoient place à une conversation assaisonnée d'une littérature choisie. Ceux qui l'ont vu dans ces jours heureux, en ont conservé un souvenir si doux, qu'ils le rappellent autant qu'ils peuvent pour en adoucir la perte.

Pour son extérieur, il y en a de plus imposans & qui frappent davantage, mais j'en ai peu connu qui attirât plus de respect. Je l'ai vu révérer dans les assemblées les plus augustes, soit par cette haute idée qui s'attache à la présence d'un homme illustre, soit par l'image d'une grande ame, qui se peint sans y penser elle-même, & perce par son éclat le nuage qui la couvre.

A l'égard de la prononciation, je ne suis pas de l'avis de ceux qui croient que ce n'étoit pas ce qu'il y avoit en lui de meilleur; au contraire, soit préven-

tion ou autrement, je n'en ai jamais trouvé de plus belle : elle étoit faite pour ſa compoſition, & l'une donnoit du poids & de la dignité à l'autre. Dès qu'il paroiſſoit en chaire, ſon extérieur ſembloit tout ſe changer & ſe revêtir, pour ainſi dire, de la majeſté & de la grandeur de ſon miniſtère. En reſpectant ſon auditoire, il s'en faiſoit révérer ; ſa manière de dire étoit digne & modeſte, & tout enſemble ferme & aſſurée ; il n'a jamais fait craindre pour lui cet accident, auquel une bizarre coutume a voulu attacher un affront. Parmi ſes rares talens, il avoit ſurtout celui de finir heureuſement ſes périodes ; l'oreille & l'eſprit également flattés par leur chute lui attiroient ſouvent un murmure de longues acclamations ; de telle ſorte qu'il étoit obligé de s'arrêter, & d'être lui-même l'auditeur de ſes propres louanges : tentation dangereuſe pour un Orateur moins modeſte que lui ; mais ces publics & fréquens témoignages d'eſtime, ne laiſsèrent jamais voir aucune marque de complaiſance & de vanité dans ce grand Homme, & il ſortoit toujours de chaire auſſi humble qu'il y étoit entré.

Sa voix s'accordoit avec ſon geſte, ſon ſtyle & toute l'action de ſa perſonne ; & il n'y avoit rien en lui qui ſentît le déclamateur. La manne que Dieu faiſoit pleuvoir par ſa bouche, & que l'on pouvoit comparer à celle que Moyſe fit conſerver dans un vaſe de fin or, pour ſervir de monument à la poſtérité ; cette manne délicieuſe, dis-je, s'accommodoit à tous les goûts ; la diverſité des eſprits, répandus dans le nombreux auditoire, ſe réuniſſoit pour l'admirer, il ſembloit que tout Iſraël aſſemblé ne fût qu'un ſeul homme, comme parle l'Ecriture, par l'uniformité du jugement avantageux qu'on en portoit. Le ſage Chrétien, qui cache dans ſon cœur la ſemence de la parole, pour en tirer le fruit, étoit plus content que le vain admirateur, qui, en donnant les louanges, cherche celle d'un diſcernement propre à les diſpenſer.

V I.

EXTRAIT de la Préface des Sermons du Père DE LA RUE.

« LE caractère de M. l'Evêque de Nîmes étoit » différent, (de celui de M. Boſſuet) quoique par- » fait, & peut-être unique dans ſon eſpèce. L'a- » mour de la politeſſe & de la juſteſſe du ſtyle, l'a- » voit ſaiſi dès ſes premières études. Il ne ſortoit » rien de ſa plume, de ſa bouche, même en con- » verſation, qui ne fût ou ne parût travaillé. Ses » lettres & ſes moindres billets avoient du nombre » & de l'art. Les beaux arts ayant été ſa première » occupation, principalement la poéſie, il s'étoit » fait une habitude & preſque une néceſſité de com- » paſſer toutes ſes paroles, & de les lier en cadence. » Le feu qui éclate dans ſon ſtyle, & qui en relève » par-tout la grâce & la dignité, ſemble manquer » de véhémence; & ſa prononciation traînante & » peu animée, favoriſant par ſa lenteur la fidélité » de ſa mémoire, donnoit à l'auditeur tout le loiſir » de ſuivre aiſément la délicateſſe de ſes penſées, » & de ſentir le plaiſir d'en être charmé.

» Comme ce fut d'abord par les éloges funèbres » qu'il commença à ſe faire diſtinguer, la gravité » des ſujets fut avantageuſe à la peſanteur naturelle » de ſa voix & de ſon action. La beauté de ce qu'il » diſoit, en fit inſenſiblement goûter la manière, » & traveſtit même en talent un défaut, qu'en d'au- » tres ſujets moins triſtes, on auroit eu peine à » ſupporter.

» C'eſt ce qui parut dans ſes ſermons de morale. » Car au lieu que la véhémence & l'impétuoſité de- » voient y régner, le ſon de ſa voix qui avoit quel- » que choſe de lugubre, y répandoit ſon froid ſur le » feu de ſes expreſſions, & la liberté de ſon eſprit

» lumineux y étoit, pour ainſi dire, à l'attache de
» ſa mémoire. Il eut peu de pareils dans les matiè-
» res funèbres & dans la ſphère du ſtyle panégyri-
» que : il fut moins recherché dans la ville & à la
» cour pour l'éloquence des mœurs. »

Remarque. On ſeroit porté à croire, au premier coup d'œil, que ce morceau tiré de la Préface que le P. de la Rue a placée à la tête de ſes ſermons, renferme plutôt une critique, qu'un éloge de M. Fléchier, conſidéré comme Orateur. Mais il faut obſerver que le but du P. de la Rue dans cet endroit, eſt de prouver que la prédication perd beaucoup de ſon effet & de ſon énergie, par l'habitude que les Prédicateurs ont contractée, d'apprendre & de réciter leurs diſcours mot à mot, & par la néceſſité où ils ſe ſont mis de dépendre ſervilement de leur mémoire. Pour établir cette thèſe, le P. de la Rue compare Boſſuet, qui n'écrivoit de ſes diſcours que le plan général & les principes eſſentiels de la matière qu'il ſe propoſoit de traiter, s'abandonnant dans le feu de l'action, aux idées fortes & aux mouvemens pathétiques dont il ſe ſentoit pénétré, avec Fléchier qui écrivoit tout, ſoignant ſon ſtyle, & cadençant ſes phraſes, de façon que l'oreille la plus délicate n'y pouvoit trouver la moindre négligence contre les règles du nombre oratoire & de l'harmonie ; ce qui l'obligeoit à marcher toujours ſous les ordres de ſa mémoire, & à ne ſe pas permettre dans le débit, une ſeule expreſſion différente de celles qu'il lui avoit confiées. C'eſt donc moins ſur le talent de M. Fléchier, & ſur le mérite diſtinctif de ſa compoſition, que portent les réflexions du P. de la Rue, que ſur ſa manière de dire. Sans entrer dans l'examen de la queſtion diſcutée par le P. de la Rue, & ſans oſer décider entre les deux grands maîtres qu'il met en parallèle pour étayer ſon opinion, nous nous bornons à dire, que ſi Boſſuet l'emporta ſur tous les Orateurs chrétiens de ſon temps par les grands effets de l'élo-

quence, Fléchier eut de ſon côté le charme ſéduiſant & victorieux d'une diction toujours pure, correcte, meſurée, harmonieuſe, en un mot, le genre d'élocution & la manière de dire, qui convenoit à ſon talent : c'eſt une obſervation que nous avons déjà faite dans le Diſcours préliminaire, & nous ne la rappelons ici que pour éclaircir la penſée du P. de la Rue, juge trop équitable pour ne pas accorder ſans peine à Fléchier le rang qu'il tenoit alors, & qu'il tiendra toujours parmi les plus parfaits modèles de l'éloquence ſacrée.

VII.

EXTRAIT des Opuſcules de M. FRERON, Tome I. pages 29 & 30.

CE critique moderne, dont l'autorité ſera toujours du plus grand poids, en matière de goût, quelque choſe qu'aient pu dire pour le décrier, ceux dont il a réduit les ouvrages à leur juſte valeur, compare & apprécie de la manière ſuivante, les trois Orateurs qui ſe ſont le plus diſtingués en France, dans le genre des Oraiſons funèbres.

« Boſſuet dédaignant le faux brillant de la puérile » antithèſe, mépriſant l'art, ne ſe livrant qu'à la na- » ture, enfante plus de choſes que de mots. Sous » ſon mâle pinceau, naiſſent ces grandes idées, ces » traits lumineux, ces coups d'imagination, ce ſu- » blime, en un mot, qui arrache l'ame à elle-même, » & remplit les eſprits de l'enthouſiaſme que produit » le vrai génie : on lui pardonne quelques négligen- » ces de diction, en faveur des divins morceaux qui » nous tranſportent, & nous font friſſonner. Quel » feu, quelle vie dans ſes peintures ? Il ne connoît » ni la bizarre hyperbole, ni la peſante monotonie, » ni la ſubtile épigramme, ni l'inſipide jeu de mots. » Il les abandonne à ces maigres Orateurs, qui dé-

» gradent la majeſté de la Religion, & la ſacrifient
» honteuſement à la miſérable envie de plaire aux
» eſprits frivoles, & de chatouiller leurs oreilles. Il
» ne dit que ce que la force de ſon ſujet lui inſpire,
» & il le dit toujours de manière à faire impreſſion.

» Fléchier plus doux, plus élégant & plus tendre,
» étonne moins l'eſprit, & parle davantage au cœur.
» Il vous remue par l'élévation de ſes penſées, &
» par les ſentimens d'une piété affectueuſe. Sublime
» de temps en temps, il le ſeroit preſque toujours,
» s'il n'étoit pas trop attentif à la ſymétrie du ſtyle.
» Quel dommage qu'il n'ait pas ſenti qu'il pouvoit ſe
» paſſer du compas, & n'employer que le pinceau.

» Je retrouve quelquefois dans Maſcaron, le nerf
» de Boſſuet, mais jamais la politeſſe de Fléchier :
» s'il avoit eu autant de goût que l'un & l'autre, il
» iroit de pair avec eux, & ne leur céderoit pas les
» premiers honneurs de la chaire. Ces trois grands
» Orateurs me repréſentent nos trois grands Poëtes
» tragiques, Corneille, Racine & Crébillon. »

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR.

M. Fléchier nous a exposé dans la Préface qu'il a mise à la tête de cet Ouvrage, les motifs qui l'ont porté à l'entreprendre. Le premier fut de plaire à Louis XIV, ce Monarque vraiment digne du surnom de Grand qu'il reçut de son siècle & que la postérité la plus reculée ne lui refusera pas, parce qu'il n'eut que de grandes vues, & qu'il jouît pendant toute la durée de sa longue carrière, du bonheur, peut-être unique, d'ajouter à sa gloire personnelle, celle de tous les talens qui sembloient s'être unis pour embellir son règne. Ce motif, qui étoit déjà si puissant, se trouva fortifié par le désir de seconder les sages intentions du duc de Montausier, ce courtisan homme de bien, qui fut toujours l'ami de Fléchier, & qui mérita de l'être. Il seroit inutile de rien ajouter à ce que l'Auteur a cru devoir nous en apprendre lui-même : mais nous ne pouvons nous dispenser de faire quelques réflexions sur cette histoire de Théodose, en considérant successivement, & le choix du sujet, & la manière dont il est traité.

On voit dans l'éloquente lettre de M. Bossuet au Pape Innocent XI, sur l'éducation du fils unique de Louis XIV, le plan développé des différentes études dont on occupoit tour-à-tour ce jeune Prince, afin que la variété des objets servît de délassement à son esprit, & que la succession des connoissances qu'il acquéroit, devînt un moyen de les étendre, & de les fortifier l'une par l'autre. L'histoire tient un rang distingué dans la distribution de ce plan que le Roi lui-même avoit tracé aux instituteurs de son fils, suivant le témoignage de M. Bossuet. On ne se proposoit pas seulement, comme dans les éducations ordinaires, de donner à l'auguste Élève des notions générales sur la naissance, les progrès & les principales révolutions des grandes monarchies anciennes & modernes, qui ont figuré dans les différens âges sur la scène

du monde ; on s'attachoit à lui faire connoître particulièrement les grands Hommes de tous les ſiècles, & ſur-tout les Princes célèbres, qui, non contens de régner avec gloire, ont regardé le ſoin de travailler ſans relâche au bonheur des peuples, ſoumis à leur obéiſſance, comme le premier de leurs devoirs, & le titre le plus ſolide pour obtenir les éloges de la poſtérité.

Dans cette vue Louis XIV conçut l'idée de faire écrire, par les meilleurs Ecrivains de ſon temps, l'hiſtoire particulière des Monarques qui ont acquis la plus haute réputation d'héroïſme par leurs exploits, & d'habileté par la ſageſſe de leur gouvernement. Ces ouvrages ne devoient pas ſeulement contenir le tableau des événemens généraux & publics, mais encore le détail des actions particulières, les principes de politique & d'adminiſtration ; les vertus morales, civiles & militaires ; les vertus, les talens, les ſuccès & même les fautes ; en un mot tout ce qui concourt à caractériſer le règne & la perſonne du Souverain. Le but qu'on ſe propoſoit étant l'inſtruction du jeune Prince, il falloit qu'on lui mît ſous les yeux ce qu'il devoit éviter, à côté des exemples qu'il devoit ſuivre, & des modèles ſur leſquels il devoit ſe former.

L'hiſtoire de l'Empereur Théodoſe, qui réunit l'Occident & l'Orient ſous ſa domination, après la mort funeſte de Valentinien II, fut la tâche de M. Fléchier : & tout le monde convient qu'il remplit ſupérieurement l'objet, & la deſtination de ce travail, par la manière dont il ſut l'exécuter. On y reconnoît l'Écrivain formé à l'école des anciens, & nourri de la lecture de leurs chefs-d'œuvres. C'eſt leur goût pur & ſevère, leur ſtyle noble, facile, élégant ſans affectation, & approprié au ſujet ; leur manière de raconter pleine, ſuivie, claire & préciſe, & leur touche ferme dans la peinture des caractères. Si l'on n'y trouve pas la profondeur de Tacite, & l'énergie de Saluſte, on y remarque du moins l'heureuſe abondance de Tite-Live, & le talent d'intéreſſer par les détails qu'il ſemble avoir

emprunté de Thucidide & de Xénophon, avec l'art difficile des tranſitions que peu d'Hiſtoriens modernes ont poſſédé au même degré que M. Fléchier.

Auſſi le ſujet qu'on lui avoit donné à traiter, étoit-il digne d'une plume auſſi habile & auſſi élégante que la ſienne. Riche par l'abondance de la matière, & la variété des événemens, ce ſujet eſt en même-temps un des plus intéreſſans de l'hiſtoire, par le caractère moral du Héros, par les qualités vraiment royales de ſon eſprit & de ſon cœur, & par les actions mémorables qui ont illuſtré ſon règne. Théodoſe ne fut point comme tant d'autres Empereurs, un de ces ouvrages inattendus du haſard & de la fortune, que les caprices ou l'inconſtance des ſoldats portèrent ſi ſouvent de la condition la plus baſſe & la plus obſcure ſur le trône des Céſars. Quoiqu'il ne fût pas né dans la pourpre, ſa naiſſance n'avoit rien dont il pût rougir, & que l'envie fût en droit de lui reprocher après ſon élévation. Son père, qui s'appeloit auſſi Théodoſe, étoit un grand Capitaine, qui poſſédoit à fond l'art de la guerre, & qui s'étoit diſtingué dans pluſieurs occaſions par ſon courage & ſon habileté, ſur-tout pendant la révolte de Firme, qui avoit ſoulevé l'Afrique : mais ce Général pour prix des ſervices qu'il avoit rendus à l'État, fut ſacrifié aux défiances de Valens, & à la jalouſie des Miniſtres de Gratien, dans le lieu même qui venoit d'être le théâtre de ſes victoires. Après ſa mort, ſon fils, que la providence deſtinoit à de plus grandes choſes, craignant un ſort pareil, quitta le commandement des armées, auquel il étoit déjà parvenu, & ſe retira en Eſpagne ſa patrie. Là, dans un exil honorable, il vivoit dans les douceurs de l'égalité avec ſes concitoyens, &, en attendant des circonſtances plus heureuſes, il ſe préparoit à remplir ſes hautes deſtinées, qu'il ne prévoyoit pas, en s'exerçant à la pratique des vertus chrétiennes & ſociales.

Il fut retiré de ſa retraite par l'Empereur Gratien,

qui lui rendit le commandement des armées, avec ſa confiance, qu'il méritoit à tant de titres : & peu de temps après, ce jeune Prince, ne crut pas trop faire pour honorer ſon mérite que de lui donner le titre d'Auguſte, en l'aſſociant à l'Empire que lui ſeul étoit en état de défendre. Théodoſe ne parut point déplacé ſur le trône : au contraire dès qu'il y fut monté les choſes changèrent de face. Les troupes découragées par les ſuccès des barbares, reprirent tout-à-coup cet eſprit d'audace & d'intrépidité qui les avoit rendues ſi formidables aux ennemis. Les nations rivales qui environnoient l'empire, & ne manquoient aucune occaſion de l'attaquer, tremblèrent à leur tour : les abus qui s'étoient gliſſés dans toutes les parties de l'adminiſtration, ſous des Princes foibles & des Miniſtres avides, furent corrigés par de bonnes lois, & toute la ſuite de ſon règne répondit à de ſi beaux commencemens.

Mais ce fut ſur-tout lorſqu'il eut réuni l'Orient & l'Occident ſous ſa domination, qu'il développa toute l'étendue de ſon génie pour la politique & pour la guerre. Ses collégues l'avoient regardé comme leur père, leur défenſeur & leur ami : tant qu'ils avoient partagé la ſuprême puiſſance avec lui, il les avoit éclairé par la ſageſſe de ſes conſeils, & protégé contre leurs ennemis, tant au-dehors qu'au dedans, par ſon expérience & ſon activité. Devenu ſeul Empereur, tout le poids du gouvernement, tout le détail des affaires ne porta plus que ſur lui : il ſe montra plus que jamais digne de régner, & l'empire, tout vaſte qu'il étoit, ne parut pas diſproportionné à l'étendue de ſon génie. Il portoit un regard ſûr & pénétrant dans toutes les branches de l'adminiſtration, & toutes les parties du gouvernement partageoient tour à tour ſon attention, comme ſi chacune eût mérité ſeule de l'occuper. Les armées, les finances, la police intérieure, les lois, les tribunaux, les ambaſſades, les provinces, les frontières, rien n'échappoit à ſa vigilance &

à ſes ſoins ; & dans cette immenſité d'objets qui devoient multiplier les affaires à l'infini, dans une monarchie dont les plus grands états d'aujourd'hui ne ſont que de foibles débris, il ſuffiſoit à tout ; de ſorte qu'en quelque lieu qu'il réſidât, chaque portion de l'empire ſentoit l'influence du pouvoir ſuprême, comme s'il y eût été préſent.

Tous les Hiſtoriens du temps, nous peignent ce grand Prince des mêmes couleurs, à l'exception d'un ſeul, c'eſt Zozime l'ennemi déclaré de tous les Empereurs qui ont montré du zèle pour les progrès du chriſtianiſme. Mais ce motif une fois connu, on doit être moins étonné des reproches qu'il lui fait, & des vices qu'il lui impute, que des éloges qu'il eſt contraint de lui donner, entraîné, pour ainſi dire, par la voix publique, & la force de la vérité. Mais ce qui doit étonner juſqu'à l'indignation tous ceux dont la paſſion ne dirige pas les jugemens, c'eſt que dans ce ſiècle, où les préventions qui rendirent injuſte l'hiſtorien Zozime, ne ſubſiſtent plus, il y ait eu des écrivains, qui, adoptant ſes préjugés, n'ont pas craint d'emprunter ſes idées & ſes expreſſions en parlant de Théodoſe. Mais on ceſſera d'être ſurpris, lorſqu'on fera réflexion que les détracteurs modernes de ce grand Prince, ne lui pardonnent pas plus que Zozime, ce qu'il a fait pour la deſtruction de l'idolâtrie, & la gloire du chriſtianiſme. Au reſte, quel tort des auteurs, tels que ceux dont nous parlons, peuvent-ils faire à la mémoire d'un héros chrétien, en lui refuſant des éloges qu'ils prodiguent aux Trajan, aux Marc-Aurele, & aux Dioclétien, perſécuteurs de la religion chrétienne.

Cette diſcuſſion nous conduiroit trop loin, & d'ailleurs elle n'entre point dans notre objet. Il nous ſuffit d'avoir montré, par les courtes réflexions qu'on vient de lire, ſur le caractère de Théodoſe, & les belles actions de ſa vie, qu'on ne pouvoit guères procurer à M. Fléchier une occaſion plus propre à faire

briller ſon talent pour l'hiſtoire, que de lui propoſer d'écrire celle de Théodoſe. Nous finirons, en obſervant qu'il eſt à regretter qu'on ne l'ait pas chargé de traiter d'autres ſujets, d'après les mêmes vues & dans le même goût. Autant d'ouvrages de ce genre, dont ſa plume auroit enrichi la littérature françoiſe, ſeroient autant de nouveaux modèles pour nous, & autant de monumens précieux du beau ſiècle de LOUIS XIV, qui ſera toujours diſtingué des âges les plus célèbres dans l'hiſtoire de l'eſprit humain, (1) par l'excellence & la multitude des chefs-d'œuvres qu'il a produits, & des établiſſemens qu'il a vu naître pour la gloire des Lettres & des Arts.

(1) Pluſieurs des obſervations que nous avons faites dans cet Avertiſſement, ſur la deſtination de l'Hiſtoire de Théodoſe par M. Fléchier, & ſur le genre d'Héroïſme de cet Empereur Chrétien, doivent être regardées comme des réponſes à celles qu'on trouve à la page 410, d'un recueil d'Eloges lus dans les ſéances publiques de l'Académie Françoiſe, imprimé en 1779. On y lit ce qui ſuit : « Il, (Fléchier) s'eſt auſſi exercé dans le genre de » l'Hiſtoire. Celle de Théodoſe, quoiqu'elle ſoit écrite encore d'un » ton trop éloigné de la ſimplicité hiſtorique, ſe fait lire avec in- » térêt. On l'accuſe pourtant d'avoir trop loué ſon Héros, qui ſans » doute eſt très-digne d'éloge dans les faſtes de l'Egliſe, mais à » qui la ſévérité de l'Hiſtoire eſt en droit de faire plus d'un repro- » che. Cependant, ſi le motif le plus louable peut excuſer un Hiſto- » rien peu fidelle, on doit pardonner à Fléchier d'avoir pallié les » défauts d'un Empereur qu'il vouloit donner pour modèle au » DAUPHIN ; car il avoit écrit cette Hiſtoire pour l'inſtruction de » l'héritier du Trône. » On fait ici deux reproches à M. Fléchier ; le premier, d'avoir pris dans la vie de Théodoſe, *un ton trop éloigné de la ſimplicité hiſtorique ;* le ſecond, d'avoir trop *loué ſon Héros, & d'avoir pallié ſes défauts.* Nous croyons que la première de ces deux Critiques eſt détruite, par les réflexions que nous avons faites ſur le ſtyle de cet Ouvrage de M. Fléchier, ſtyle pur & correct, qui a toujours été regardé comme également digne du ſujet, par ſon élégance & ſa noble ſimplicité. C'eſt l'idée qu'en donnoit à ſa fille, Madame de Sévigné, excellent Juge en ce genre, (voyez Tome VII, de la dernière Édition de ſes Lettres, pag. 341 & 342) & celle qu'en avoient, tout ce qu'on comptoit alors de gens d'eſprit & d'un goût sûr, tant à la Cour qu'à la Ville. A l'égard de la ſeconde Critique, par laquelle on reproche à l'Hiſtorien de Théodoſe, *d'avoir trop loué ſon Héros, & d'avoir pallié ſes défauts ;* pour l'apprécier, il ſuffit de comparer l'Ouvrage de l'Evêque de Nîmes, avec les anciens Ecrivains qui ont parlé de ſon Héros, autres pourtant que Zozime & ſon Copiſte, & ſurtout avec le Tome V de l'Hiſtoire du Bas Empire, dont le règne de Théodoſe eſt l'objet.

AVERTISSEMENT

DE L'AUTEUR.

IL n'y a jamais eu d'éducation plus digne d'un Prince que celle de Monſeigneur le Dauphin. Le Roi l'a regardée comme un de ſes premiers devoirs, & comme ſa plus importante affaire. Les ſoins qu'il a pris lui-même de l'inſtruire dans les rencontres, & le choix qu'il a fait de perſonnes éclairées & capables de ſeconder ſes intentions, marquent aſſez le déſir qu'il a eu de ſe former un fils qui fût un jour, comme lui, auſſi eſtimable par ſa ſageſſe, que redoutable par ſa puiſſance.

Monſieur le duc de Montauſier, que Sa Majeſté a chargé de cet honorable, mais difficile emploi, s'en eſt acquitté avec cette application, cette conſtance, & cette exacte fidélité dont il a fait profeſſion toute ſa vie.

Après avoir imprimé dans l'eſprit de Monſeigneur le Dauphin toutes les grandes maximes d'honneur, de probité & de religion, il a voulu ajouter les exemples aux conſeils & aux préceptes, & lui repréſenter comme des modèles, les Rois, qui, par leurs grandes qualités, & par leurs vertus héroïques, ſe ſont rendus célèbres dans l'hiſtoire. Il a engagé pluſieurs perſonnes d'un mérite reconnu à recueillir les actions de ces grands hommes dans des ouvrages particuliers, où ce jeune Prince puiſſe voir avec plaiſir une image des vertus qu'il doit imiter, & de celles qu'il aura pratiquées.

Pour moi, qui n'aurois oſé entreprendre de moi-même un travail qui demande beaucoup de ſoin & de diſcernement, je m'en ſuis trouvé chargé preſque

ſans y penſer. J'ai cru pourtant, qu'encore que je ne puſſe donner à cette hiſtoire les agrémens que les autres donneront aux leurs, elle ne laiſſeroit pas d'être utile. La vie de Théodoſe contient beaucoup de grands exemples qui ne ſont pas au-deſſus de la portée des autres Princes. On peut profiter de ſes vertus, qui ſont toutes imitables ; & l'on peut même s'inſtruire par ſes défauts, parce qu'il a ſu les corriger quand on les lui a fait reconnoître, ou les réparer quand il a fallu, par des vertus extraordinaires. Je n'ai voulu que rendre compte ici de l'engagement & du motif que j'ai eu d'entreprendre cet Ouvrage, afin qu'on ne me ſoupçonnât pas de l'avoir entrepris témérairement. Le Lecteur jugera de tout le reſte ; & j'aime mieux lui laiſſer la ſatisfaction d'excuſer par bonté les fautes qu'il trouvera dans cette Hiſtoire, que de prévenir ſon jugement par des juſtifications ennuyeuſes de ce que j'y trouve moi-même de défectueux.

APPROBATION.

J'Ai lu, par l'ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, *l'Hiſtoire de Théodoſe le Grand, pour Monſeigneur le Dauphin*, par M. *Fléchier*. L'intérêt du ſujet, & le ſtyle de l'Auteur ont fixé, il y a long-temps, l'opinion publique ſur cet ouvrage, que je crois mériter, à tous égards, d'être réimprimé. Donné à Paris, ce 17 Septembre 1775.

Signé, PHILIPPE DE PRÉTOT,
des Académies d'Angers & de Rouen.

PRIVILÉGE DU ROI.

LOUIS, par la grâce de Dieu, Roi de France & de Navarre, à nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlemens, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra : SALUT. Norre bien amé le Sr. Abbé DUCREUX, nous a fait expoſer qu'il déſireroit faire imprimer & donner au Public *les Œuvres complètes de M. FLECHIER*, s'il nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilége à ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, nous lui avons permis & permettons de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre par-tout notre Royaume. Voulons qu'il jouiſſe de l'effet du préſent Privilége, pour lui & ſes hoirs à perpétuité, pourvu qu'il ne le rétrocéde à perſonne; & ſi cependant il jugeoit à propos d'en faire une ceſſion, l'Acte qui la contiendra ſera enregiſtré en la Chambre Syndicale de Paris, à peine de nullité, tant du Privilége que de la ceſſion; & alors par le fait ſeul de la ceſſion enregiſtrée, la durée du préſent Privilége ſera réduite à celle de la vie de l'Expoſant, ou à celle de quinze années à compter de ce jour, ſi l'Expoſant décède avant l'expiration deſdites quinze années. Le tout conformément aux articles IV & V de l'Arrêt du Conſeil du trente Août 1777, portant Règlement ſur la durée des Priviléges en Librairie. FAISONS défenſes à tous Imprimeurs, Libraires & autres perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangère dans aucun lieu de notre obéiſſance; comme auſſi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire leſdits Ouvrages, ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de celui qui le repréſentera, à peine de ſaiſie & de confiſcation des exemplaires contrefaits, de ſix mille livres d'amende, qui ne pourra être modérée, pour la première fois, de pareille amende & de déchéance d'état en cas de récidive, & de tous dépens, dommages & inté-

rêts, conformément à l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777, concernant les contrefaçons. A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en beau papier & beau caractère, conformément aux Règlemens de la Librairie, à peine de déchéance du préſent Privilége : qu'avant de l'expoſer en vente, le manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le ſieur Huc de Miromenil, qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France le ſieur de Maupeou, & un dans celle dudit ſieur Huc de Miroménil; le tout à peine de nullité des Préſentes; du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes hoirs pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. VOULONS que la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenue pour dûment ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers-Secrétaires, foi ſoit ajoutée comme à l'original. COMMANDONS au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. Car tel eſt notre plaiſir. Donné à Paris, le deuxième jour d'Août, l'an de Grâce mil ſept cent quatre-vingt, & de notre Règne le ſeptième.

Par le ROI en ſon Conſeil.

LE BEGUE.

Je ſouſſigné, ai cédé & tranſporté mon droit au préſent Privilége, à M. PIERRE BEAUME, Imprimeur-Libraire à Nîmes, pour en jouir en mon lieu & place, conformément aux conventions faites entre nous. A Paris, ce quatre Août mil ſept cent quatre-vingt.

L'Abbé DUCREUX.

Regiſtré le préſent Privilége, enſemble la ceſſion y mentionnée ſur le Regiſtre XXI *de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 2079, fol. 349, conformément aux diſpoſitions énoncées dans le préſent Privilége; & à la charge de remettre à ladite Chambre les huit Exemplaires preſcrits par l'Article* CVIII *du Règlement de 1723. A Paris, ce 4 Août 1780.*

LE CLERC, Syndic.

SOMMAIRE

DU PREMIER LIVRE.

I. *AVANT-PROPOS.* II. *La naissance & l'éducation de Théodose.* III. *Changemens arrivés dans l'Empire.* IV. *Election de Valentinien.* V. *Association de Valens à l'Empire.* VI. *Etat de l'Empire.* VII. *Etat de la Religion.* VIII. *L'Angleterre est ravagée par les Barbares.* IX. *Théodose le père y est envoyé, y mène son fils, défait les ennemis.* X. *Théodose le fils se signale en cette guerre.* XI. *Théodose le père découvre une conjuration.* XII. *Révolte de Firme dans l'Afrique.* XIII. *Théodose le père est envoyé en Afrique avec son fils contre les Rebelles.* XIV. *Il traite avec Firme.* XV. *Il défait les Rebelles en deux batailles.* XVI. *Il fait un Traité avec Firme.* XVII. *Il rétablit la ville de Césarée.* XVIII. *Il fait punir les Déserteurs.* XIX. *Il se trouve engagé dans les montagnes.* XX. *Il se tire heureusement du danger où il étoit.* XXI. *Théodose le fils est envoyé à la Cour.* XXII. *Valentinien associe son fils Gratien à l'Empire.* XXIII. *Expédition de Valentinien contre les Allemands. Théodose le fils a ordre de la suivre.* XXIV. *Irruption des Quades, & le sujet.* XXV. *Théodose le fils est fait Gouverneur de Mœsie.* XXVI. *Théodose le père poursuit Firme.* XXVII. *Il déclare la guerre aux Isaflens.* XXVIII. *Combat contre Igmazen, Roi des Isaflens.* XXIX. *Igmazen demande la paix à Théodose.* XXX. *Prison de Firme, sa mort. Fin des guerres d'Afrique.* XXXI. *Theodose fait la paix avec les Isaflens.* XXXII. *Expédition de l'Empereur Valentinien contre les Quades.* XXXIII. *Ambassade des Quades. Mort de Valentinien.* XXXIV. *Divers raisonnemens sur la mort de Valentinien.* XXXV. *La part qu'eut Valentinien en l'élection de Saint Ambroise.* XXXVI. *Valentinien le jeune est fait Empereur.* XXXVII. *Cause de la disgrace des Théodose.* XXXVIII. *Entreprises contre l'Empereur Valens.* XXXIX. *Consultation magique.* XL. *Réponse du sort.* XLI. *Théodose est arrêté, & condamné à mort.* XLII. *Persécution faite aux Philoso-*

phes, & autres perſonnes. XLIII. *Valens fait mourir pluſieurs perſonnes dont le nom commence par Théod.* XLIV. *Sujets de jalouſie contre Théodoſe le père. Il eſt condamné à la mort.* XLV. *Exil de Théodoſe le fils.* XLVI. *Retraite de Théodoſe en Eſpagne.* XLVII. *Origine, progrès, diviſion, & Religion des Goths.* XLVIII. *Irruption des Huns.* XLIX. *Goths chaſſés par les Huns,* L. *Les Goths demandent retraite dans la Thrace.* LI. *Les Goths ſont reçus par Lupicin.* LII. *Les Goths ſe révoltent, & vainquent Lupicin.* LIII. *Siége d'Andrinople.* LIV. *Valens perſécute les Catholiques. Themiſtius l'adoucit.* LV. *Guerre des Sarraſins contre les Romains.* LVI. *Les Perſes déclarent la guerre.* LVII. *Valens demande du ſecours à Gratien, & conclut la paix avec les Sarraſins & les Perſes.* LVIII. *Nouvelle du combat & de la retraite de Trajan & de Ricomer.* LIX. *Gratien marche au ſecours de ſon Oncle.* LX. *Célèbre victoire de Gratien ſur les Allemands.* LXI. *Généreuſe réponſe de Trajan.* LXII. *Valens arrive à Conſtantinople. On murmure contre lui. Il part.* LXIII. *Prudence de Fritigerne, Roi des Goths.* LXIV. *Valens eſt mal averti. Il délibère s'il donnera la bataille.* LXV. *Fritigerne amuſe l'Empereur.* LXVI. *Valens marche à l'ennemi. Fritigerne fait de nouvelles propoſitions.* LXVII. *Le combat s'engage. Déroute de l'aîle droite des Romains.* LXVIII. *L'aîle gauche ſe défend vaillamment.* LXIX. *Entière défaite des Romains.* LXX. *Valens ſe ſauve. Il eſt bleſſé & brûlé tout vif dans une maiſon.* LXXI. *Grande perte des Romains. Gratien s'arrête dans Sirmium.* LXXII. *Réflexions de Gratien.* LXXIII. *Rétabliſſement des Evêques exilés.* LXXIV. *Gratien rappelle Théodoſe.* LXXV. *Occupations de Théodoſe durant ſon exil.* LXXVI. *Diverſes entrepriſes des Goths.* LXXVII. *Goths battus par les Sarraſins devant Conſtantinople.* LXXVIII. *Saint Aſcole défend Theſſalonique par ſes prières.* LXXIX. *Horrible maſſacre des Goths en Orient.* LXXX. *Théodoſe arrive à Sirmium.* LXXXI. *Théodoſe défait les Goths.* LXXXII. *Songe de Théodoſe.* LXXXIII. *Gratien eſt réſolu de choiſir un Collègue.* LXXXIV. *Théodoſe deſtiné Empereur.* LXXXV. *Auſone eſt fait Conſul.* LXXXVI. *Victoire de Théodoſe reconnue.*

HISTOIRE

APPROBATION GÉNÉRALE.

J'Ai lu, par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, un Ouvrage qui a pour Titre : *Collection Complète des Œuvres de M. FLÉCHIER, Évêque de Nîmes.* On a cru rendre ſervice au Public en raſſemblant toutes les différentes productions ſorties de la plume de ce grand Évêque, & capables de juſtifier la haute réputation qu'il s'eſt acquiſe par ſon éloquence, ſes talens littéraires, & la pratique la plus exacte des vertus épiſcopales. On trouvera dans ce Recueil pluſieurs Pièces qui n'avoient pas encore paru, & qui ſerviront à faire connoître de plus en plus le mérite & les qualités perſonnelles d'un Prélat qui a tenu avec juſtice un des premiers rangs parmi les Hommes illuſtres du beau ſiècle de LOUIS XIV. A Paris, le 15 Juin 1782.

RIBALLIER, *Cenſeur Royal.*

PRIVILÉGE DU ROI.

LOUIS, par la grâce de Dieu, Roi de France & de Navarre, à nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlemens, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra : SALUT. Notre bien amé le Sr. Abbé DUCREUX, nous a fait expoſer qu'il déſireroit faire imprimer & donner au Public *les Œuvres complètes de M. FLECHIER*, s'il nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilége à ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, nous lui avons permis & permettons de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre par-tout notre Royaume. Voulons qu'il jouiſſe de l'effet du préſent Privilége, pour lui & ſes hoirs à perpétuité, pourvu qu'il ne le rétrocéde à perſonne; & ſi cependant il jugeoit à propos d'en faire une ceſſion, l'Acte qui la contiendra ſera enregiſtré en la Chambre Syndicale de Paris, à peine de nullité, tant du Privilége que de la ceſſion; & alors par le fait ſeul de la ceſſion enregiſtrée, la durée du préſent Privilége ſera réduite à celle de la vie de l'Expoſant, ou à celle de quinze années à compter de ce jour, ſi l'Expoſant décède avant l'expiration deſdites quinze années. Le tout conformément aux articles IV & V de l'Arrêt du Conſeil du trente Août 1777, portant Règlement ſur la durée des Priviléges en Librairie. FAISONS défenſes à tous Imprimeurs, Libraires & autres perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangère dans aucun lieu de notre obéiſſance; comme auſſi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire leſdits

Ouvrages, ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de celui qui le repréſentera, à peine de ſaiſie & de confiſcation des exemplaires contrefaits; de ſix mille livres d'amende, qui ne pourra être modérée, pour la premiére fois; de pareille amende & de déchéance d'état en cas de récidive, & de tous dépens, dommages & intérêts, conformément à l'Arrêt du Conſeil du 30 Août 1777, concernant les contrefaçons. A la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en beau papier & beaux caractéres, conformément aux Règlemens de la Librairie, à peine de déchéance du préſent Privilége: qu'avant de l'expoſer en vente, le manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le ſieur Hue de Miroménil, qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France le ſieur de Maupeou, & un dans celle dudit ſieur Hue de Miroménil; le tout à peine de nullité des Préſentes; du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes hoirs pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. VOULONS que la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenue pour dûment ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers-Secrétaires, foi ſoit ajoutée comme à l'original. COMMANDONS au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. Car tel eſt notre plaiſir. Donné à Paris, le deuxième jour d'Août, l'an de grâce mil ſept cent quatre-vingt, & de notre Règne le ſeptième.

Par le ROI en ſon Conſeil.

LE BEGUE.

Je ſouſſigné, ai cédé & tranſporté mon droit au préſent Privilége à M. PIERRE BEAUME, *Imprimeur-Libraire à Nîmes, pour en jouir en mon lieu & place, conformément aux conventions faites entre nous. A Paris, ce quatre Août, mil ſept cent quatre-vingt.*

L'Abbé DUCREUX.

Regiſtré le préſent Privilége, enſemble la ceſſion y mentionnée, ſur le Regiſtre XXI *de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris,* N°. 2079, *fol.* 349, *conformément aux diſpoſitions énoncées dans le préſent Privilége; & à la charge de remettre à ladite Chambre les huit Exemplaires preſcrits par l'Article* CVIII *du Règlement de* 1723. *A Paris, ce* 4 *Août* 1780.

LE CLERC, Syndic.

TABLE
DES PIÉCES
CONTENUES DANS CE VOLUME.

PRÉFACE Générale de cette Collection complète des Œuvres de M. Fléchier, page v

Discours sur la Personne & les Ecrits de M. Fléchier, xviij

Avertissement sur le Portrait de M. Fléchier, écrit par lui-même, lxv

Portrait ou Caractère de M. Fléchier, écrit par lui-même, lxix

ÉLOGES DE M. FLÉCHIER,
Recueillis de divers Auteurs.

N°. I. *Extrait d'une lettre écrite par M. l'Abbé Bégault, Chanoine & Archidiacre de Nîmes, à M. de Lamoignon de Basville, Intendant de Languedoc, à l'occasion de la mort de M. Fléchier*, lxxviij

N°. II. *Extrait des Mémoires de Trévoux pour le mois de Novembre* 1711, *article* CLXI, lxxxj

N°. III. *Extrait du Discours prononcé par M. de Nesmond, Archevêque d'Alby, le* 30 *Juin* 1710, *lorsqu'il vint prendre séance à l'Academie Françoise à la place de M. Fléchier*, lxxxix

N°. IV. *Extrait du Discours prononcé par M. l'abbé Mongin, En réponse à celui de M. de Nesmond*, xcj

N° V. *Extrait de la Préface de M. l'abbé Jarry pour les Sermons de Morale de M. Fléchier.* xciv

Nº. VI. *Extrait de la Préface des Sermons du P. de la Rue,* xcvij

Nº. VII. *Extrait des Opuſcules de M. Fréron, tom.* I, *pag.* 29 & 30, xcix

Avertiſſement de l'Editeur ſur l'Hiſtoire de Théodoſe le Grand, cj

Avertiſſement de l'Auteur ſur la même Hiſtoire, cvij

Hiſtoire de Theodoſe le Grand. 1

Table des Matières, 255

Fin de la Table des Pièces.

SOMMAIRE DU 1*er. LIVRE.*

HISTOIRE

DE

THÉODOSE

LE GRAND.

LIVRE PREMIER.

A MONSEIGNEUR

LE DAUPHIN.

MONSEIGNEUR,

J'entreprends d'écrire la vie de l'empereur Théodoſe le Grand, que les auteurs payens ont élevé au-deſſus des princes qui l'avoient précédé, & que les pères de l'Egliſe ont propoſé pour exemple aux princes chrétiens qui devoient le ſuivre. 1.

Cette hiſtoire, MONSEIGNEUR, renferme de grands évènemens, & l'on en peut tirer des inſtructions très-importantes. Vous y verrez d'un côté des barbares repouſſés

juſques dans leurs anciennes limites, des rebelles ramenés par la douceur, ou réduits à l'obéiſſance par la force; des tyrans punis de leur cruauté & de leur perfidie, & l'empire trois fois rétabli par la valeur de Théodoſe : de l'autre, l'héréſie abattue, l'idolâtrie ruinée, les abus du ſiècle réformés, & l'Egliſe, après avoir été opprimée durant pluſieurs règnes, remiſe dans ſa première liberté par les édits de ce ſage & pieux Empereur.

Vous y remarquerez, MONSEIGNEUR, l'eſprit & le caractère d'un prince qui tempère ſa puiſſance par ſa bonté; qui ne ſépare jamais les intérêts de la religion de ceux de l'état; qui ſait donner des lois aux hommes, & s'aſſujettir à celles de Dieu; qui triomphe de ſes ennemis autant par ſa foi & par ſes prières, que par ſon courage & par ſes armes; & qui allie en ſa perſonne la valeur & la piété, la grandeur du ſiècle & la modération chrétienne.

Je ne doute pas, MONSEIGNEUR, que vous n'admiriez les différentes vertus qu'il pratiqua dans les différens états de ſa vie. Il ſervit les Empereurs, dès qu'il fut en âge de porter les armes. A peine eut-il ſervi quelque temps dans les armées, qu'on le trouva capable de les commander. La réputation qu'il s'acquit dans les grands emplois, lui attira l'envie & la diſgrace de ceux mêmes qui devoient le protéger : mais il ſupporta la mauvaiſe fortune ſans foibleſſe, comme il ſut jouir de la bonne ſans orgueil. Il parvint à l'empire en un temps où il falloit non-ſeulement le gouverner, mais encore le rétablir; & ſes premiers ſoins furent de rendre ſes ſujets heureux. Il aima la paix, & craignit moins de ſouffrir une injuſtice, que de la commettre. Il termina pluſieurs guerres par ſa valeur, & n'en entreprit aucune par ambition. Il fut toujours plus porté à pardonner qu'à punir; & s'étant une fois abandonné à ſa colère, il expia par une pénitence publique, la faute qu'il avoit faite par la perſuaſion de ſes miniſtres, plutôt que par aucun déréglement de ſon cœur.

Cette longue ſuite d'actions éclatantes pourroit vous faire croire, MONSEIGNEUR, que j'écris l'éloge de cet Empereur, & non pas ſon hiſtoire : mais vous verrez que je n'exagère point ſes vertus, & ne diſſimule point ſes défauts; & que ſans ſortir des bornes qui me ſont preſcrites, j'expoſe les faits que j'avance comme des vérités fondées ſur le

témoignage des anciens auteurs, & non pas comme des idées de perfection que j'aie moi-même imaginées.

Il ſeroit à ſouhaiter que la manière d'écrire répondît à la dignité du ſujet. Mais j'eſpère, MONSEIGNEUR, que vous excuſerez ce qui manque à l'une, & que vous approuverez le choix que j'ai fait de l'autre. Pour moi, je ne prétends qu'à la gloire d'avoir apporté dans l'exécution de mon deſſein tout le ſoin & toute l'exactitude dont je ſuis capable: heureux ſi je puis faire croître en vous, par l'exemple d'un prince, dont la ſageſſe & la piété égalèrent la puiſſance, & par l'émulation qu'il doit vous inſpirer, les vertus qu'un bon naturel y a commencées, qu'une ſage & noble éducation y fortifie tous les jours, & que l'âge & les occaſions vont faire éclater, ſoit dans la paix, ſoit dans la guerre, ſous la conduite du plus grand Roi & du meilleur père du monde.

L'EMPIRE commençoit à déchoir de cet état de grandeur & de puiſſance, où Conſtantin l'avoit mis par ſa piété & par ſes armes victorieuſes. Conſtantius & Conſtans, deux de ſes fils, gouvernoient, l'un l'Orient, l'autre l'Occident: mais comme ils n'avoient pas les grandes qualités de leur père, ils n'étoient ni aimés de leurs ſujets, ni craints de leurs ennemis comme lui, & ils avoient peine à ſoutenir une partie du fardeau qu'il avoit porté lui ſeul avec tant de gloire. II.

Ce fut vers la neuvième année de leur règne que nâquit Théodoſe à Itaque, petite ville d'Eſpagne, ſur les bords du fleuve Bétis. Il étoit d'une maiſon très-noble, & deſcendoit de la race de Trajan, à qui il fut toujours bien aiſe de reſſembler. Son père ſe nommoit Théodoſe comme lui, & ſa mère Termancie, doués l'un & l'autre de toutes les vertus qui convenoient à leur ſexe. Il fit d'abord paroître un beau naturel, & il fut élevé avec beaucoup de ſoin. On lui donna pour précepteur Anatole, homme ſavant, qui mépriſoit les richeſſes, mais qui n'oublioit rien pour s'avancer dans les honneurs. *Suid. Verb. Anatol.*

Ce philoſophe lui enſeigna les premiers principes des ſciences humaines; & prévoyant qu'on lui enleveroit bientôt ſon diſciple pour le mener à la guerre, il ſe hâta de lui

former l'esprit, & le rendit en peu de temps capable de juger du mérite & des ouvrages des gens de lettres. Il s'appliqua sur-tout à lui inspirer des sentimens honnêtes & généreux, en lui marquant dans l'histoire les exemples qu'il devoit suivre ; & lui donna ces premières impressions d'honneur & de probité, qui réglèrent depuis toutes les actions de sa vie. A peine Théodose fut-il sorti de l'enfance, que son père qui, par sa valeur & par sa prudence, étoit parvenu aux principaux emplois de la guerre, résolut de l'emmener avec lui à la première expédition qu'on entreprendroit contre les barbares.

III. Cependant l'empire en peu de temps avoit changé plusieurs fois de face. Constans avoit péri misérablement par la trahison du tyran Magnence. Constantius son frère étoit mort dans la Cilicie, ennuyé du mauvais succès des guerres qu'il avoit mal soutenues contre les Perses. Julien son successeur s'étant engagé inconsidérément à la conquête de la Perse, y avoit été tué dans un combat ; & Jovien, Prince vaillant & religieux, après avoir régné huit mois, venoit de mourir subitement dans son lit, étouffé de la vapeur du charbon qu'on avoit allumé dans sa chambre pour la sécher.

IV. Les troupes qui étoient alors dans la Bithynie s'avancèrent jusqu'à Nicée ; & sans donner le loisir aux prétendans de faire leurs brigues, l'armée s'assembla pour élire un nouvel Empereur. Valentinien fut proposé ; & quoiqu'il fût absent, & qu'on eût sujet de craindre son humeur austère & inflexible, il fut élu tout d'une voix. Il étoit né à Cibale en Pannonie. Gratien son père s'étoit élevé par sa vertu au-dessus de sa naissance, & de simple soldat étoit devenu général des armées Romaines. On raconte qu'il étoit si fort, que cinq hommes ne lui pouvoient arracher des mains une corde qu'il tenoit serrée, & que ce fut par-là qu'il se fit connoître aux Empereurs. Quoi qu'il en soit, il tomba aussi promptement qu'il s'étoit élevé ; & le même Constantius qui l'avoit comblé de biens & d'honneurs, l'en dépouilla : irrité de ce qu'il avoit reçu dans sa maison le tyran Magnence.

Aurel. Victor.

Valentinien ayant trouvé la fortune de son père ruinée, fut obligé de travailler lui-même à la sienne. Il passa par tous les degrés de la milice, & s'acquitta des emplois qu'il eut, avec tant de cœur & tant de sagesse, que les gens de

guerre le voyoient prospérer sans envie, & avoient accoutumé de dire de lui, qu'il méritoit beaucoup plus qu'on ne lui donnoit. Jovien l'avoit fait capitaine de la seconde compagnie de ses gardes, & l'avoit laissé à Ancire, capitale de la Galatie, pour y commander.

Ce fut-là qu'on lui députa, pour lui donner avis de son élection. Il partit incontinent, & se rendit à l'armée le vingt-quatrième de février. Il ne voulut point paroître le lendemain, parce que c'étoit le jour du bissexte, qu'une ancienne superstition faisoit passer pour malheureux parmi les Romains. Le jour d'après, l'armée s'étant assemblée dès le matin, il vint dans le camp, & fut conduit en cérémonie au tribunal qu'on lui avoit dressé. On lui donna la pourpre & la couronne, & on le proclama Empereur dans les formes accoutumées. Après qu'il eut joui quelque temps du plaisir des acclamations militaires, il voulut haranguer l'armée : mais à peine eut-il ouvert la bouche, qu'il s'éleva un grand bruit parmi les troupes. Soit que ce fût une cabale de quelques officiers mécontens, soit que ce ne fût qu'un caprice des soldats, on cria de toutes parts, qu'il falloit lui nommer un collègue. Il sembloit qu'on se repentît du choix qu'on venoit de faire, ou qu'on voulût imposer des lois à celui qu'on venoit de choisir pour maître.

Valentinien entendit ce tumulte sans s'émouvoir ; & regardant d'un côté & d'autre, avec un air sévère & menaçant, il fit signe de la main qu'il vouloit parler. Dès qu'on eut fait silence, il se tourna vers ceux qui lui avoient paru les plus échauffés ; & après les avoir traités de mutins & de séditieux ; *Compagnons*, leur dit-il, *il dépendoit de vous de me donner l'empire ; mais depuis que je l'ai reçu, c'est à moi de juger des besoins de l'état, & c'est à vous à m'obéir.* Il prononça ces paroles avec tant d'assurance, que tout le monde se tut & demeura dans le respect. Alors se radoucissant un peu, il remercia l'armée de l'honneur qu'elle lui avoit fait, & l'assura qu'il se choisiroit un collègue quand il en seroit temps ; mais qu'il ne vouloit rien précipiter dans une affaire de cette importance. Il descendit de son tribunal entouré d'aigles & de drapeaux ; & traversa le camp, marchant fièrement au milieu d'une foule d'officiers qui se rangeoient autour de lui pour lui faire leur cour.

Théodoret, l. 4. c. 6. Sozom. l. 6. c. 6.

Quelques jours après, soit qu'il s'accommodât à la né-

ceſſité des affaires, ou qu'il eût réſolu de ſatisfaire les troupes, ſoit qu'il voulût adroitement faire agréer le deſſein qu'il avoit d'aſſocier ſon frère Valens à l'empire : il aſſembla les chefs de l'armée, & leur demanda conſeil ſur le choix qu'il avoit à faire. Degalaïfe, général de la cavalerie, lui répondit avec liberté : *Si vous n'aimez que votre famille, Seigneur, vous avez un frère ; ſi vous aimez l'état, choiſiſſez quelqu'un qui ſoit capable de le gouverner avec vous.* L'Empereur fut piqué de cette réponſe, mais il diſſimula ſon déplaiſir, & réſolut de faire lui-même par autorité, ce que les gens de guerre auroient eu peine de faire par complaiſance.

Ammian. l. 26.

V. Il partit donc de Nicée en diligence, & ſe rendit le premier jour de Mars à Nicomédie, où il fit Valens grand écuyer, & général des armées de l'empire. Il l'élevoit à ces dignités, afin de le diſpoſer inſenſiblement à monter à une plus grande. Mais étant arrivé à Conſtantinople, il ne garda plus aucune meſure. Il mena ſon frère dans un faubourg de la ville ; & ſans ſe mettre en peine ni du conſentement de l'armée, ni des formes de l'élection, il le fit proclamer Auguſte, ſans l'avoir auparavant déclaré Céſar, ce qui ne s'étoit pas encore pratiqué. Il lui mit le diadême ſur le front, & le revêtit des habits impériaux ; & pour achever la cérémonie, il le ramena avec lui dans un même char. Valens n'avoit aucune qualité qui pût lui attirer l'eſtime, ou l'amitié des peuples. Car outre qu'il avoit le teint noir, les yeux égarés, & quelque choſe de ruſtique & de rebutant en toute ſa perſonne, c'étoit un eſprit déréglé, qui joignoit à une grande préſomption, une extrême ignorance. Auſſi ſon élection ne fut approuvée que parce qu'on n'oſoit s'y oppoſer. Valentinien lui-même ne lui diſſimuloit pas ſes défauts, & le tenoit dans une ſi grande dépendance, qu'on eût dit qu'il l'avoit fait ſon lieutenant, & non pas ſon collègue.

VI. L'empire étoit alors en un état déplorable : il ſembloit que toutes les nations barbares s'étoient liguées enſemble pour ravager en même-temps toutes les provinces de leur voiſinage. Les Allemands faiſoient le dégât dans les Gaules. Les Sarmates & les Quades étoient entrés dans la Pannonie. Les Pictes & les Saxons troubloient le repos de l'Angleterre. Les Maures faiſoient des courſes dans l'Afrique. Les Goths venoient piller la Thrace juſqu'aux environs de Conſtantinople. Le roi de Perſe renouveloit ſes anciennes prétentions

Ammian. l. 26.

ſur l'Arménie, & menaçoit de rompre la paix qu'il venoit de conclure avec les Romains. Il étoit à craindre que ces déſordres ne continuaſſent ſous deux Empereurs, dont l'un n'avoit pas aſſez de douceur pour gagner les peuples, l'autre n'avoit ni aſſez d'habileté, ni aſſez de réſolution pour venir à bout de ſes ennemis.

Les affaires de la religion étoient auſſi brouillées que celles de l'empire. Le règne de Conſtantius avoit été un temps de perſécution continuelle contre l'Egliſe. Ce Prince n'avoit rien épargné pour abolir la foi du concile de Nicée, & pour établir l'héréſie d'Arius. Julien ne s'étoit pas contenté de perſécuter l'Egliſe, il avoit fait tous ſes efforts pour la détruire ; & après avoir ſolennellement abjuré la foi de Jeſus-Chriſt, dans laquelle il avoit vécu près de vingt-ans, il avoit entrepris de relever les faux Dieux, & de renouveler les ſuperſtitions payennes. Jovien ſon ſucceſſeur, voulant remédier à tous ces déſordres, proteſta aux gens de guerre qui l'éliſoient Empereur, qu'il ne pouvoit accepter l'empire qu'à condition qu'ils ſeroient tous chrétiens comme lui ; & ils s'écrièrent tout d'une voix, *qu'ils l'étoient, ou qu'ils avoient deſſein de l'être.* Peu de temps après il rappela les évêques exilés, & favoriſa les catholiques, blâmant les autres, & les remettant pourtant au jugement de leur conſcience, ſans vouloir entrer dans le fond des différents eccléſiaſtiques. VIII.

On croyoit que Valentinien porteroit ſa piété plus loin, tant parce qu'il étoit naturellement ardent, & qu'il alloit à ſes fins ſans beaucoup de ménagement, qu'à cauſe qu'il avoit autrefois confeſſé la foi de Jeſus-Chriſt avec beaucoup de zèle. La choſe étoit arrivée ainſi. Julien, après ſon apoſtaſie, alloit un jour au temple de la fortune pour y offrir des ſacrifices à ſon ordinaire. Il étoit accompagné d'une foule de courtiſans, dont la plupart s'accommodoient par politique à la religion du Prince. Valentinien marchoit derrière lui en qualité de capitaine de ſes gardes. Comme ils furent à l'entrée du temple, un des miniſtres du ſacrifice, qui les y attendoit, comme pour les purifier, leur jeta de l'eau qui étoit conſacrée aux idoles. L'Empereur & ceux de ſa ſuite reçurent avec reſpect cette cérémonie. Mais Valentinien, ayant ſenti quelques gouttes de cette eau ſur ſa main gauche, & s'apercevant qu'il en étoit tombé ſur ſes habits, frappa rudement, en préſence de l'Empereur, celui qui ve-

Théodoret, l. 13. c. 5. Sozom. l. 6. c. 6.

noit de la lui jeter, puis il ſecoua ſa main, & déchira la pièce de ſon manteau qui avoit été mouillée. Julien, offenſé de l'injure faite à ſes dieux & à lui, le chaſſa de ſa Cour, & le rélégua à Melitine en Arménie. Son frère Valens l'y ſuivit, aimant mieux être dégradé des armes, & renoncer à ſa fortune, que de rien faire qui fût contraire à la foi.

Le ſouvenir de cette confeſſion ſi hardie, avoit fait eſpérer à pluſieurs que les deux frères alloient rétablir hautement la religion. Mais on y fut trompé; car Valentinien fut plus relâché là-deſſus qu'on n'avoit penſé, & protégea les catholiques ſans inquiéter les Ariens. Valens, au contraire, s'abandonna tellement aux Ariens, qu'il opprima les catholiques.

Telle étoit la diſpoſition de l'empire, lorſque les deux Empereurs ſe le partagèrent. Valentinien choiſit pour lui les provinces de l'Occident avec toute l'Illirie, & laiſſa celles de l'Orient à ſon frère. Ils vinrent enſemble juſqu'à Naïſſe, où ils firent le partage des armées, & des principaux officiers qui les commandoient, & ſe ſéparèrent enfin à Sirmium, l'un pour ſe rendre à Milan, l'autre pour retourner à Conſtantinople.

VIII. Valentinien s'appliqua d'abord à reconnoître l'état des provinces les plus expoſées à l'inſulte des nations barbares. Il paſſa dans les Gaules, & combattit les Allemands qui s'y étoient jetés avec une grande armée. Après les avoir défaits, il partit d'Amiens pour aller à Trèves. Là il eſpéroit jouir en repos du fruit de ſa dernière victoire, lorſqu'il eut avis de divers endroits que toute l'Angleterre étoit en proie aux ennemis; que les François & les Saxons y étoient entrés du côté des Gaules; que les Pictes & les Ecoſſois faiſoient le dégât juſques dans le cœur du pays; qu'on avoit tué le gouverneur, ſurpris le général de l'armée; & que ſi l'on n'y mettoit ordre promptement, l'empire alloit perdre une de ſes plus belles provinces.

IX. Cette nouvelle étonna l'Empereur, & lui donna de grandes inquiétudes. Il commanda à Théodoſe, père de celui dont nous écrivons l'hiſtoire, de paſſer dans cette île, avec les troupes qui s'étoient avancées de ce côté-là, le jugeant ſeul capable de remettre en meilleur état une affaire qui paroiſſoit déſeſpérée. Théodoſe partit en diligence, & mena ſon fils avec lui, pour lui apprendre le métier de la guerre.

Il assembla à Bologne l'armée qu'on lui avoit destinée; & passant la mer avec une confiance qui sembloit répondre de l'événement, il s'avança vers Londres, & chercha les ennemis pour les combattre. Il défit plusieurs de leurs partis, qu'il trouva errans par la campagne. Il leur enleva les hommes, le bétail, & tout le reste du butin qu'ils entraînoient, & fit publier dans tous les lieux d'alentour, que chacun vînt reconnoître & reprendre ce qui lui appartenoit, ne réservant qu'une petite partie du butin pour les soldats qui avoient eu le plus de fatigue. Son principal soin fut toujours de soulager le peuple; & les premières instructions qu'il donna à son fils, furent des exemples d'humanité & de justice: vertus nécessaires, mais presque inconnues aux gens de guerre. Après ces premiers succès, il entra dans Londres, & rassura cette ville, qui le reconnoissoit déjà pour son libérateur.

Comme il avoit affaire à des ennemis qui se dispersoient & se rallioient à tous momens pour le surprendre, il résolut de les surprendre eux-mêmes, & de les affoiblir par de petits combats, ne pouvant les engager à une bataille. Il se mit donc en campagne, se saisit des postes avantageux, divisa son armée en plusieurs corps, & tombant incessamment sur les uns ou sur les autres de ces barbares qui avoient leurs intérêts séparés, & qui étoient venus plutôt pour piller que pour combattre, il les défit entièrement, & rétablit la sureté dans les villes & dans les campagnes. En toutes ces rencontres, il fit paroître autant de valeur que de prudence; & l'on dit de lui, qu'il ne commanda jamais rien à ses soldats, dont il ne leur donnât lui-même l'exemple. *Ammian. l. 28.*

Théodose se montra digne fils de ce grand capitaine, & donna dans ces premières occasions, des marques de ce qu'il devoit être un jour. Maxime, Anglois de nation, qui se vantoit d'être descendu de la race de Constantin, servoit en même-temps dans la même armée. Ces deux jeunes hommes qui devoient un jour disputer entr'eux l'empire du monde, se connurent & se signalèrent à l'envi l'un de l'autre durant cette expédition. Ils étoient presque de même âge, ils avoient également de l'esprit, du courage, & une grande passion de s'avancer par la voie des armes; mais ils étoient bien différens de mœurs. Théodose étoit franc, honnête, généreux; Maxime étoit artificieux, brutal, jaloux du mé-

x. *Sozom. l. 4.*

rite & de la réputation d'autrui. L'un étoit brave par vertu ; l'autre l'étoit par férocité ; l'un ne prétendoit qu'à la gloire de ſervir les Empereurs ; l'autre auroit bien voulu ſe mettre en leur place.

X I. A peine cette guerre fut-elle achevée, qu'on découvrit une conjuration qui n'étoit pas moins dangereuſe. On en fit arrêter les chefs, qui furent condamnés à la mort. Mais on ne jugea pas à propos de les faire appliquer à la queſtion, de peur qu'il n'y eût trop de complices à punir, ou que leur déſeſpoir ne fît renaître ces troubles qui venoient d'être apaiſés. Après quoi Théodoſe retourna à la cour de Valentinien, & lui préſenta ſon fils qui avoit été le compagnon de ſes travaux. Ce fut-là que ce jeune ſeigneur ſe fit connoître au prince Gratien qui, tout enfant qu'il étoit, avoit déjà beaucoup d'inclination pour la vertu & pour le mérite.

X I I. La joie qu'on avoit de l'heureux ſuccès des affaires d'Angleterre, fut bientôt troublée par la nouvelle qu'on reçut du ſoulevement d'une partie de l'Afrique. Firme, un des principaux ſeigneurs du pays, étoit le chef de la révolte. On l'accuſoit d'avoir fait aſſaſſiner un de ſes frères. Romain, gouverneur de la Province, avoit entrepris de le perdre ; lui ſe ſoutenoit par ſes amis & par ſon crédit. Ils écrivirent à la Cour, l'un ſes accuſations & ſes plaintes, l'autre ſes juſtifications. Valentinien étoit d'une humeur peu traitable ; mais il y avoit des momens commodes où il ſe laiſſoit aiſément prévenir. Dans les plus grandes néceſſités des affaires, il avoit eu ſoin de ſoulager les Provinces ; mais il ne veilloit pas aſſez ſur ceux qui les gouvernoient ; & quoique de ſon tempérament il fût inexorable pour les moindres fautes, il ne vouloit pas même écouter les plaintes qu'on lui faiſoit des officiers ; ſoit qu'il crût bleſſer ſon autorité en diminuant la leur, lors même qu'ils en abuſoient ; ſoit que ſelon ſa politique, il fallût traiter les peuples avec une extrême rigueur.

X I I I. Ce fut-là l'occaſion de la révolte de Firme. Il apprit qu'on avoit ſupprimé ſes lettres à la Cour ; qu'on avoit fait valoir celles de ſon ennemi ; que les miniſtres étoient gagnés, & que le Prince étoit prévenu. Comme il ſe vit ſur le point d'être opprimé, il eut recours aux armes. Il ſouleva les peuples, laſſés des violences & des voleries de leur gou-

verneur, prit le diadême & se fit proclamer Roi. Il se mit d'abord en campagne, ravagea tout ce qui lui résistoit, surprit la ville de Césarée qu'il abandonna à ses troupes pour la mettre à feu & à sang, & grossit son armée d'un grand nombre de Maures, qui vinrent en foule se ranger auprès de lui. Théodose eut ordre de partir incontinent avec son fils, & d'aller s'opposer à ces rebelles. Il s'embarqua avec les troupes qu'on lui avoit données, & descendit sur la côte d'Afrique. Là, ayant rencontré le gouverneur de la Province, il apprit de lui l'état des affaires; & après lui avoir doucement reproché les troubles qu'il avoit causés, il l'envoya pour mettre ordre à la sureté des places, & pour visiter les garnisons. Cependant, il s'avança jusqu'à la ville de Sitifi, d'où il manda à Firme qu'il eût à poser les armes, & à se remettre en son devoir, & qu'il choisît ou de la paix, ou de la guerre. Attendant sa résolution, il pensoit aux moyens de ménager ses troupes, qui n'étoient pas accoutumées aux chaleurs de ces climats, & de prévenir le tyran qui n'étoit pas moins à craindre par ses artifices, que par ses forces. *Oros. l. 7.*

XIV. Firme fut d'abord incertain du parti qu'il avoit à prendre. Peu de temps après il envoya des députés à Théodose, pour lui représenter qu'il avoit pris les armes par nécessité, & non pas par ambition; qu'il n'en vouloit point à l'empire, mais à un ennemi particulier qui abusoit de l'autorité de l'Empereur; qu'il n'avoit pas prétendu se révolter, mais se défendre; qu'on lui fît justice, ou qu'on lui sauvât au moins la vie, & qu'il abandonnoit ses ressentimens, & congédioit son armée. Théodose promit de lui faire grâce, s'il revenoit de bonne foi, & lui ordonna d'envoyer des ôtages. Cependant il visita la côte, fit assembler ses légions, y joignit quelques troupes du pays, & commanda à tous les officiers de faire observer une exacte discipline, disant, *que les soldats Romains ne devoient vivre qu'aux dépens de leurs ennemis, & qu'ils ne valoient pas mieux que des rebelles quand ils incommodoient les citoyens*; ce qui lui attira l'amitié des peuples. Firme étoit d'une famille nombreuse & puissante par les terres qu'elle possédoit, & par l'alliance qu'elle avoit avec les principaux Seigneurs d'entre les Maures. Mascizel & Mazuca ses frères marchoient avec deux grands corps d'armée; &

Cyria ſa ſœur, Dame de grand courage, les aſſiſtoit d'hommes & d'argent, & ſoulevoit par ſes intrigues toute la Mauritanie.

XV. Théodoſe, prévoyant qu'il ſeroit difficile de réſiſter à tant de forces s'il leur donnoit le temps de ſe joindre, s'avança à grandes journées vers Maſcizel, & lui préſenta la bataille. Les Maures l'acceptèrent, & ſoutinrent d'abord vigoureuſement la première charge des légions : mais enfin ils furent rompus ; l'avant garde fut taillée en pièces, & le reſte ſe ſauva en déſordre. Théodoſe ſe rendit maître de la campagne, & prit quelques places importantes pour ſa ſureté, où il fit faire de grandes proviſions de vivres : & comme il alloit entrer plus avant dans le pays, il eut avis que Maſcizel revenoit ſur ſes pas avec les Maures qu'il avoit ralliés, & des troupes fraîches qu'il avoit reçues. Il le joignit en peu de temps, le combattit, mit toute ſon armée en déroute, & le preſſa ſi vivement, qu'à peine lui laiſſa-t-il le temps de ſe ſauver lui-même.

XVI. Les rebelles furent étonnés de la perte de ces deux batailles ; & Firme, ne ſachant à qui s'adreſſer, eut recours à quelques Evêques, qu'il ſupplia d'aller voir Théodoſe, & d'obtenir de lui le pardon de ſa révolte à quelque condition que ce fût. Ces députés furent reçus avec honneur ; & ſur la réponſe favorable qu'ils rapportèrent, Firme partit lui-même avec peu d'eſcorte, & ſe rendit au camp de Théodoſe, où ce Général l'attendoit hors de ſa tente. Les légions étoient ſous les armes avec leurs drapeaux déployés, & chaque ſoldat au premier bruit de l'arrivée du chef des rebelles, avoit redoublé ſa fierté.

Firme deſcendit de cheval dès qu'il aperçut Théodoſe, & s'approchant de lui avec un profond reſpect, ſe proſterna à ſes pieds juſqu'à terre, & lui demanda pardon de ſon crime, les larmes aux yeux, accuſant tantôt ſa témérité, tantôt ſon malheur, avec toutes les marques d'un véritable repentir. Théodoſe reçut froidement ſes ſoumiſſions, & après une longue conférence qu'ils eurent enſemble, l'accommodement fut conclu. Les conditions furent que Firme fourniroit des vivres pour l'armée ; qu'il laiſſeroit quelques-uns de ſes parens pour ôtage ; qu'il remettroit en liberté tous les priſonniers qu'il avoit

faits depuis les troubles ; qu'il renverroit dans la ville d'Icosium les enseignes Romaines, & tout ce qu'il avoit pris sur les sujets de l'empire ; qu'après cela il licencieroit ses troupes, & rentreroit en grâce auprès de l'Empereur.

Firme s'en retourna fort satisfait, & accomplit en moins de deux jours la plus grande partie du traité. Théodose voyant de si belles dispositions à la paix, marcha du côté de Césarée pour réparer les ruines de cette Ville, qui avoit été brûlée dès le commencement des guerres. Il reçut en chemin une députation des Maziques, peuple Africain, qui s'étoit ligué mal-à-propos avec les rebelles, & qui demandoient pardon de leur trahison : mais il ne leur répondit autre chose, sinon *qu'il savoit pardonner à des ennemis ; mais qu'il ne pouvoit souffrir des traîtres* ; & les renvoya, en les menaçant qu'il iroit bientôt à eux pour les châtier. Il venoit de sortir de Césarée, où il avoir laissé la première & la seconde légion pour travailler aux fortifications de la place, lorsqu'on vint l'avertir que Firme n'avoit fait que cacher sa perfidie sous des apparences de paix & de soumission ; qu'il débauchoit par promesses & par argent les troupes mêmes de l'empire ; qu'un escadron d'archers s'étoit jeté dans son parti ; & qu'un tribun avoit eu l'insolence de mettre son collier en forme de diadême sur la tête de ce rebelle. XVII.

Théodose résolut d'user de toutes les rigueurs de la guerre contre les traîtres. Il marcha avec une diligence incroyable vers Tagavie, où il surprit une partie des archers révoltés, qu'il livra à la vengeance des soldats, afin de leur apprendre à craindre eux-mêmes la justice qu'il leur feroit exercer contre les coupables. On fit mourir le tribun, après lui avoir fait couper le poing ; les autres officiers furent décapités, & tout le reste fut puni comme il méritoit. Ce Général irrité assiégea, peu de jours après, une forteresse, où les Maures les plus séditieux s'étoient retirés. Il la prit d'assaut, passa toute la garnison au fil de l'épée, & fit raser les murailles jusqu'aux fondemens. Il tourna promptement du côté de Tanger, où les Maziques s'étoient assemblés ; & après les avoir vaincus plusieurs fois, il leur accorda le pardon qu'il leur avoit autrefois refusé. XVIII.

Enfin l'ardeur de la guerre l'ayant engagé dans le pays XIX.

ennemi plus avant qu'il ne penſoit, Cyria, ſœur de Firme, ſouleva tout d'un coup toute la Province. Tous les peuples ſe mirent en campagne, comme ſi le ſignal eût été donné, & marchèrent contre les Romains. Théodoſe qui n'avoit alors que peu d'infanterie, avec un corps de trois mille cinq cents chevaux, & qui voyoit cette multitude innombrable d'ennemis fut quelque temps en ſuſpens, s'il haſarderoit un combat, ou s'il ſe retireroit. La honte de céder à des ennemis tant de fois vaincus, & la crainte de décréditer les armes de l'empire, le déterminoient à combattre. Mais après avoir conſidéré l'état des affaires, il jugea qu'il valoit mieux manquer à gagner une bataille, que de perdre le fruit de tant d'autres qu'il avoit gagnées. Il ſe retira, prenant toujours des poſtes avantageux, de peur de ſurpriſe ; mais les ennemis le pourſuivirent opiniâtrément, lui coupèrent tous les paſſages, & le réduiſirent à la néceſſité de s'expoſer à un combat inégal pour ſe ſauver.

XX. Le haſard le tira de ce danger ; car les Maziques, qu'il venoit de vaincre, s'étoient obligés à lui fournir des troupes, & ils les lui envoyoient. Quelques eſcadrons Romains alloient devant eux pour les conduire vers Théodoſe, ſans ſavoir l'état où il ſe trouvoit alors. Des coureurs Maures aperçurent de loin ce ſecours, & vinrent à toute bride donner l'alarme à leur camp, comme ſi des armées entières fuſſent accourues pour dégager ce Général. Ceux qui gardoient les paſſages les abandonnèrent, & Théodoſe profita du moment, & gagnant les défilés ; alla camper ſous la ville de Taves, où il mit ſon armée à couvert au commencement du mois de Février ; de-là il obſerva les ennemis, & travailla à les déſunir par des négociations ſecrètes, juſqu'à ce qu'il pût les réduire par la force.

XXI. Cependant il dépêcha ſon fils à l'empereur Valentinien, pour lui rendre compte de l'état des troubles de l'Afrique, & pour lui demander de nouvelles troupes, afin de ruiner entièrement le parti des rebelles. Le jeune Théodoſe fut reçu à la Cour avec toute la conſidération que méritoit les ſervices de ſon père & les ſiens. Gratien eut beaucoup de joie de le revoir, & dès ce temps-là il conçut pour lui une eſtime qui fut depuis connue de tout le monde.

C'étoit un Prince qui entroit à peine dans la treizième année de ſon âge, qui avoit déjà beaucoup de diſcernement, & qui faiſoit de grands progrès dans l'étude des belles-lettres ſous Auſone ſon précepteur, un des plus beaux eſprits de ſon ſiècle. Il gagnoit l'amitié des peuples par ſon naturel doux & obligeant ; l'on jugeoit dès-lors qu'il auroit les bonnes qualités de ſon père, ſans en avoir les défauts. Il avoit été déclaré Auguſte depuis peu de temps dans une conjoncture aſſez preſſante.

Valentinien étoit tombé dans une maladie dont on n'eſpéroit pas qu'il dût relever. Chacun lui deſtinoit un ſucceſſeur ſelon ſon caprice, comme ſi l'empire eût été vacant. Les officiers Gaulois, accrédités dans l'armée, jetoient les yeux ſur Julien, premier ſecrétaire d'état, homme cruel & emporté. Les autres firent leur brigue pour Sévere, colonel d'infanterie, qui n'étoit guère plus modéré que Julien. L'Empereur étant guéri contre toute apparence, reconnut le danger qu'il avoit couru, & réſolut, pour rompre toutes ces cabales, d'aſſocier ſon fils à l'Empire. Il ſonda les eſprits des gens de guerre ; & comme il fut aſſuré de leurs intentions, il fit aſſembler l'armée dans une grande plaine où il ſe rendit avec toute ſa Cour. Il monta ſur ſon tribunal, menant par la main ſon fils qu'il avoit fait venir exprès ; & après qu'il l'eut fait voir aux troupes, il les pria d'agréer la réſolution qu'il avoit priſe de partager l'Empire avec lui. XXIV. *Ammian. l. 27.*

Il leur repréſenta qu'il ne prétendroit uſer de ſes droits qu'autant que l'armée les jugeroit raiſonnables, & qu'il vouloit toujours avoir plus d'égard aux intérêts de l'état, qu'à ceux de ſa maiſon ; qu'il leur préſentoit ſon fils élevé parmi les leurs, & deſtiné à faire la guerre avec eux pour la défenſe de l'Empire ; qu'à la vérité c'étoit un enfant qui n'avoit encore ni force ni expérience, mais qui paroiſſoit ſi bien né, qu'on pouvoit croire qu'il ne leur feroit pas déshonneur ; qu'il s'appliquoit déjà à l'étude des ſciences & à toute ſorte de nobles exercices, afin qu'il pût leur plaire, & qu'il ſût reconnoître le mérite des gens de bien ; qu'il le mettroit bientôt en état de marcher avec eux ſous les étendards de l'Empire, ſans craindre l'incommodité des ſaiſons, ni les fatigues de la guerre ; qu'il lui recommanderoit ſur toutes choſes de

regarder le bien public comme le ſien propre, & d'aimer l'état comme ſa famille.

A ces mots, les ſoldats tranſportés de joie, l'interrompirent, & à l'envi les uns des autres proclamèrent Gratien Auguſte au bruit des armes, & au ſon des trompettes. L'Empereur, animé par ces acclamations, revêtit ſon fils des habits impériaux, puis il le baiſa, & avec une gravité mêlée de joie & de tendreſſe, *Vous voilà, mon fils*, lui dit-il, *revêtu de la pourpre des Empereurs. J'ai bien voulu vous faire cette grâce, & nos compagnons que vous voyez ici préſens y ont conſenti. Rendez-vous capable de ſoulager votre père & votre oncle, dont vous êtes maintenant le collègue : diſpoſez-vous à demeurer ſous les armes comme le moindre ſoldat, & à paſſer courageuſement le Danube & le Rhin glacés, à la tête de l'infanterie : donnez, s'il le faut, votre ſang & votre vie pour les peuples que vous gouvernerez : ne croyez rien au-deſſous de vous de tout ce qui regarde le ſalut ou la gloire de l'empire. Ce ſont les principaux avis que je puis vous donner ici. La plus grande occupation de mon règne ſera déſormais de vous apprendre à régner.* Après cela ſe tournant du côté des troupes : *Pour vous*, dit-il, *ſoutenez l'honneur de l'empire par vos armes : continuez à nous aſſiſter dans nos guerres, & conſervez à ce jeune Empereur que je remets à vos ſoins & à votre affection, une fidélité inviolable.*

Là-deſſus il s'éleva encore un grand bruit. Eupraxe, ſecrétaire d'Etat, s'écria que Valentinien & ſon fils méritoient encore davantage. Toute l'armée renouvela ſes acclamations, & chacun ſe preſſa pour voir de près cet enfant auguſte dont les yeux vifs & brillans, le viſage agréable, l'air doux & noble, & une certaine majeſté modeſte & ſans orgueil, attiroient l'amitié & l'admiration de tous ceux qui le regardoient. Ce Prince, depuis ce temps-là, étoit les délices des peuples, & ſes vertus croiſſoient avec l'âge.

XXIII. Valentinien étoit alors ſur le point d'entrer dans l'Allemagne avec une puiſſante armée, pour dompter cette nation farouche & inquiète, qui tenoit toujours les frontières de l'empire en alarme. Il prit ſon fils avec lui, & le mena au-delà du Rhin dans le pays ennemi, pour l'accoutumer de bonne heure aux fatigues, & aux périls mêmes

Ammian. l. 27.

mêmes de la guerre. Cette expédition étoit importante, l'Empereur l'entreprenoit de lui-même, & alloit y commander en perſonne. Auſſi il choiſit ſes meilleures troupes, & tout ce qu'il y avoit d'officiers de réputation dans l'empire. Il ordonna au jeune Théodoſe de le ſuivre, & reconnut en lui tant de valeur & de prudence dans les divers événemens de cette guerre, qu'il le jugea capable de commander en chef les armées, & réſolut de l'employer. L'irruption ſoudaine des Quades lui en fournit bientôt l'occaſion, au grand contentement de Gratien, qui s'intéreſſoit déjà beaucoup à la fortune de Théodoſe.

L'empereur Valentinien, qui aimoit la gloire, & qui méditoit toujours quelque grand deſſein qui lui fît honneur, & qui fût utile au public, entreprit de faire continuer une chauſſée depuis la ſource du Rhin juſqu'à ſon embouchure dans la mer. Il traça lui-même les plans des forts qu'il vouloit faire élever deçà ou delà le fleuve, ſelon la diſpoſition des lieux ; & s'étant aperçu que les eaux ruinoient inſenſiblement une fortereſſe qu'il avoit fait bâtir ſur le Nécre, il détourna le cours du fleuve par un canal qu'il fit faire à force de travail & d'argent. Il voulut fortifier les bords du Danube comme ceux du Rhin, afin d'oppoſer comme deux barrières aux nations barbares, & leur rendre l'empire inacceſſible. Il envoya ordre à Equitius, qui commandoit dans l'Illyrie, de paſſer juſques dans le pays des Quades, & d'y faire bâtir une citadelle où il pût tenir une garniſon conſidérable.

Les Quades vivoient alors paiſiblement ſous leur Roi dans la Moravie ; & comme ils n'avoient aucun deſſein d'uſurper les terres de leurs voiſins, ils croyoient n'avoir pas beſoin de garder les leurs. Ç'avoit été autrefois un peuple puiſſant & aguerri ; mais il avoit dégénéré de ſa première valeur, & languiſſoit depuis quelque temps dans une oiſiveté qui le rendoit preſque mépriſable. Equitius s'étant mis en état d'exécuter les ordres de l'Empereur, les Quades lui remontrèrent doucement le tort qu'on leur faiſoit, & envoyèrent des députés à la Cour pour s'en plaindre. Equitius, attendant la réponſe qu'on rendroit aux députés, fit ceſſer les travaux, de peur d'exciter des troubles : mais Maximin, homme cruel & remuant, l'ac- XXIV.

cuſa de négligence & de lâcheté, & ſe chargea de la commiſſion. Il alla ſur les lieux, & ſe mit à faire conſtruire les forts qu'on avoit commencés, ſans demander aux barbares leur conſentement, qu'ils euſſent ſans doute donné, plutôt que de s'attirer la guerre. Gabinius leur Roi l'alla trouver, & lui repréſenta modeſtement, que c'étoit une inſulte qu'on leur faiſoit ſans raiſon; qu'il étoit juſte de laiſſer vivre en repos des gens paiſibles, qui ne troubloient pas celui des autres; qu'ils n'avoient plus l'ambition de conquérir, mais qu'il leur reſtoit encore celle d'être maîtres en leur pays; qu'ils laiſſoient la grandeur & la gloire de vaincre le monde à ceux qui s'en piquoient; que pour eux ils s'eſtimoient aſſez heureux, s'ils étoient libres; qu'enfin ils ne demandoient point de grâce, mais qu'ils ſupplioient qu'on ne leur fît point d'injuſtice.

Maximin fit ſemblant d'être touché des raiſons de ce Prince; & pour marque d'amitié, le convia avec quelques-uns de ſa ſuite à un grand feſtin, où il le fit aſſaſſiner inhumainement. Ces peuples, après avoir pleuré quelque temps la mort de leur Roi, prirent les armes pour la venger. Le déſeſpoir leur donna du courage; & les Sarmates s'étant joints à eux, ils paſſèrent enſemble le Danube, & ſe répandirent dans la campagne, brûlant les villages, & ravageant tout ce qu'ils rencontroient en leur chemin. La Princeſſe Conſtantie, fille de l'empereur Conſtantius, qui avoit été accordée à Gratien, venoit alors de la Cour d'Orient à celle d'Occident, & prenoit un peu de repos dans une maiſon de campagne. Son train fut pillé, quelques-uns de ſes gens furent pris; elle alloit tomber elle-même entre les mains de ces barbares, ſi Meſſala, qui avoit été envoyé pour la recevoir, ne l'eût miſe promptement dans un chariot de rencontre, & ne l'eût menée à toute bride dans Sirmium. Probe, préfet du prétoire, homme timide, & peu accoutumé à la guerre, étoit dans la ville, & faiſoit préparer ſes chevaux pour s'enfuir pendant la nuit. On tâcha de lui faire entendre que le danger n'étoit pas ſi grand qu'il penſoit; que ſa fuite abattroit le courage des citoyens, & qu'il répondroit de tous les accidens qui pouvoient arriver à la Princeſſe. Enfin il ſe remit un peu de ſa frayeur, & donna ordre qu'on réparât promptement les fortifications, & qu'on fît

Ammian. l. 27.

venir quelques compagnies d'archers des garniſons voiſines, pour défendre la place en cas de ſiége.

Les ennemis ſe contentèrent de tenir la campagne. On envoya contr'eux deux des meilleures légions de l'empire qui les auroient ſans doute défaits ; mais elles ſe brouillèrent ſur des prétentions & des diſputes de préſéance ; & les Sarmates les ayant forcées ſéparément dans leurs quartiers, les taillèrent en pièces l'une après l'autre. Le jeune Théodoſe fut envoyé pour arrêter le cours de ces déſordres ; & afin qu'il pût agir avec plus d'autorité, on lui donna le gouvernement de la Mœſie, & le commandement des troupes de cette province.

Il partit incontinent ; & après avoir reconnu l'état des affaires, il aſſembla un corps d'armée conſidérable. Sa première occupation fut d'établir dans les troupes une exacte diſcipline, & de chaſſer de tout le pays un reſte de barbares errans & débandés, qui le pilloient impunément. Il en fit mourir pluſieurs, & ſe contenta d'avoir pouſſé les autres hors des limites de l'empire. Après quoi, ayant appris que les Sarmates paroiſſoient ſur la frontière, & que leur armée étoit groſſie d'une foule de peuples ligués avec eux, il réſolut non-ſeulement de s'oppoſer à leur paſſage, mais encore de les attirer au combat. Les ennemis qui ſe confioient en leur nombre, ſe diviſèrent en pluſieurs corps pour faire des irruptions par divers endroits ; mais Théodoſe les battit en toute rencontre ; & après les avoir obligés à ſe réunir, il alla les attaquer juſques dans leur camp. Quelque réſiſtance qu'ils fiſſent d'abord, il les força, & en fit un ſi grand carnage, qu'ils lui demandèrent la paix à telle condition qu'il voudroit, & n'oſèrent la rompre tant qu'il demeura dans cette province. XXVI.

Pendant que Théodoſe le fils, ſervoit ſi utilement l'empire dans la Mœſie, le père étoit occupé à réduire les Maures révoltés en Afrique. Il en avoit déjà détaché un grand nombre des intérêts de Firme, les uns par menaces, les autres par promeſſes & par argent. Firme, qui s'aperçut de quelque changement, craignant d'un côté d'être abandonné, & de l'autre, s'ennuyant d'entretenir tant de troupes à ſes dépens, ſortit de ſon camp la nuit, & ſe ſauva dans les montagnes. Auſſitôt que Théodoſe eut avis que cette armée ſans chef ſe diviſoit & ſe retiroit en déſordre, il ſe XXVII.

mit en campagne, il en défit une partie, & obligea le reſte à quitter les armes. Cette multitude d'ennemis étant ainſi diſſipée, il mit dans les places des gouverneurs d'une fidélité reconnue, & pourſuivit Firme dans les montagnes.

XXVII. Mais à peine y fut-il entré, qu'il apprit que le chef des rebelles s'étoit réfugié chez les Iſafliens, qu'il étoit aſſuré de leur protection. Théodoſe tourna de ce côté-là, après avoir donné quelque relâche à ſes troupes, & fit ſommer ces peuples de lui livrer Firme, Mazuca ſon frère, & les principaux officiers qui l'accompagnoient. Comme ils eurent refuſé de le faire, il leur déclara la guerre, & la commença par un combat, où ils furent vaincus, Mazuca bleſſé à mort, & Firme, mis en fuite avec tout ce qui lui reſta de troupes. Ce fut alors qu'Igmazen, roi des Iſafliens, aſſembla toutes ſes forces, & marcha contre les Romains, qui étoient entrés déjà bien avant dans ſes états. Il alla lui-même au-devant de Théodoſe avec peu d'eſcorte, & l'ayant abordé, lui demanda qui il étoit, & pourquoi il venoit troubler le repos d'un roi, qui ne relevoit de perſonne, & qui n'avoit à répondre de ſes actions qu'à lui-même. Théodoſe lui repartit, qu'il étoit un des lieutenans de Valentinien, Empereur & maître du monde; qu'il venoit pour châtier un rebelle; & que ſi l'on ne le lui remettoit entre les mains, il avoit ordre de faire périr & les Rois & les peuples qui ſeroient aſſez injuſtes pour le protéger.

XXVIII. Igmazen ſe retira piqué de cette réponſe, & le lendemain matin ſe préſenta en bataille à la tête de vingt mille hommes. Il avoit laiſſé près de-là un corps de réſerve, & caché derrière ſes bataillons quelques troupes auxiliaires, qui devoient ſe détacher par pelotons, à deſſein d'enfermer les Romains qui étoient en petit nombre. Théodoſe rangea ſes troupes de ſon côté, leur remit devant les yeux leurs victoires paſſées, & les anima ſi bien, qu'elles combattirent un jour entier, ſans que les eſcadrons ſerrés puſſent jamais être rompus. Vers le ſoir Firme parut ſur une hauteur, couvert d'une riche veſte d'écarlate, & crioit aux ſoldats fatigués, qu'ils alloient être accablés par le nombre, & qu'ils n'attendiſſent point de quartier, s'ils ne livroient leur général au roi Igmazen. Ce diſcours excita les uns à combattre plus vaillamment, & troubla ſi fort les autres, qu'ils abandonnèrent leurs rangs.

La nuit ayant fait ceſſer le combat, Théodoſe ſe retira avec peu de perte des ſiens, & fit punir très-ſévérement tous les ſoldats que la menace de Firme avoit ébranlés. Peu de temps après, ayant renforcé ſon armée, il recommença la guerre, & battit en pluſieurs rencontres les meilleures troupes des Iſafliens. Igmazen, ennuyé d'être ſi ſouvent vaincu, & reconnoiſſant qu'il avoit affaire à un capitaine vigilant & heureux qui le perdroit enfin lui & ſes états, ne penſa plus qu'aux moyens de vivre en paix. Il lui manda ſecrétement qu'il n'avoit rien à démêler avec l'empire, & qu'il lui abandonnoit Firme & tous les rebelles; mais que ſes peuples avoient été gagnés, & qu'il n'en étoit plus le maître: que le ſeul moyen de les ranger à leur devoir, étoit de ne leur donner aucun relâche, & de les réduire à penſer plutôt à leur propre ſureté, qu'à la défenſe d'un étranger: qu'il falloit que les incommodités qu'ils recevroient fuſſent plus grandes que les biens qu'on leur promettoit, & que Théodoſe ſe fit plus craindre que Firme ne s'étoit fait aimer. XXIX.

Théodoſe profita de ces avis, & ne perdit point d'occaſion de fatiguer les Iſafliens, tantôt leur défaiſant des partis, tantôt leur enlevant des quartiers, brûlant leurs villes & leurs villages, & ravageant tout leur pays. Igmazen les abandonnoit à leurs mauvais conſeils, & leur faiſoit paroître leurs pertes plus grandes qu'elles n'étoient. Ils ſe trouvèrent enfin ſi affoiblis & ſi ennuyés, qu'ils commencèrent à ſonger à eux. Firme reconnut qu'il y avoit du refroidiſſement, & ſe défiant du Roi ſur quelques conférences qu'il avoit eues avec Maſilla, prince des Maſiques, il eut envie de s'enfuir encore une fois dans les montagnes. Alors Igmazen ſe déclara & le fit arrêter. Ce rebelle ſe voyant renfermé & gardé à vue, réſolut de prévenir ſon ſupplice par une mort volontaire. Il enivra ſes gardes la nuit, & comme ils furent endormis, il ſe leva, & trouvant par haſard ſous ſa main une corde propre pour le deſſein qu'il avoit, il s'étrangla lui-même dans un coin de la chambre. XXX.

Igmazen qui devoit le faire conduire le lendemain dans le camp de Théodoſe eut un ſenſible déplaiſir de cet accident. Il atteſta la foi publique, prit Maſilla à témoin de ce malheur, & fit charger ſur un chameau le corps de ce miſérable, qu'il alla préſenter lui-même à Théodoſe, comme un gage de ſon amitié & de l'affection qu'il avoit pour l'em- XXXI.

pire. Théodoſe fit reconnoître ce corps par des gens du pays & par quelques priſonniers, qui jurèrent tous que c'étoit-là le corps de Firme. Alors il fit de grandes careſſes au Roi, & peu de jours après, il prit le chemin de Sitifi, & fut reçu en triomphe dans toutes les villes par où il paſſa. Il eſpéroit qu'on le rappeleroit à la cour après une ſi longue & ſi heureuſe expédition ; mais il eut ordre de demeurer en Afrique, & de rétablir entièrement les affaires de cette province, que l'avarice des Gouverneurs, & la cruauté des rebelles avoient preſque ruinée.

XXXII. Cependant l'empereur Valentinien faiſoit de grands préparatifs de guerre, & partoit de Treves au commencement du printemps, pour aller à grandes journées dans l'Illyrie. Toutes les nations voiſines étoient effrayées, & lui envoyoient des députés ſur ſa route pour lui demander humblement la paix. Il ne leur répondoit autre choſe, ſinon qu'il alloit les châtier ſi elles étoient coupables, & qu'il en jugeroit quand il ſeroit ſur les lieux. Chacun croyoit qu'il venoit punir l'aſſaſſinat du roi des Quades, où les déſordres arrivés dans les provinces dont les Gouverneurs étoient alarmés. Il uſa pourtant envers eux de ſa politique ordinaire, & ne leur fit pas même une réprimande. Il paſſa preſque tout l'été à Carnunte dans la Pannonie, à aſſembler ſes troupes, à remplir ſes magaſins ; & tout d'un coup ayant fait jeter un pont ſur le Danube, il entra dans le pays des Quades avec ſon armée, réſolu de les exterminer à cauſe de leur dernière irruption.

Quoique cette nation pauvre & timide ne fût pas en état de ſe défendre, on mit à feu & à ſang tout ce qui ſe rencontra dans les villes, ou dans la campagne, ſans aucune diſtinction d'âge ou de ſexe. La plupart s'étoient ſauvés dans les montagnes, effrayés de voir chez eux des aigles romaines & un Empereur en perſonne ; & regardant de loin fumer leurs villes, & leurs maiſons réduites en cendre, ils pleuroient la mort de leurs proches, & la déſolation de leur pays. Valentinien ſe raviſa peu de jours après ; & ſoit qu'il manquât de vivres, ou que la ſaiſon fût trop avancée, ſoit qu'il eût honte d'inſulter à un peuple plus malheureux que coupable qui ne pouvoit lui réſiſter, il repaſſa le Danube, & mit ſon armée en quartier d'hiver.

XXXIII. Les Quades revinrent un peu de leur crainte, & choiſi-

rent les plus qualifiés d'entr'eux pour aller demander pardon à l'Empereur, & lui promettre de le ſervir aux conditions qu'il voudroit leur impoſer. Ces députés arrivèrent à Bergition, petit château dans la Pannonie, où Valentinien s'étoit retiré. Là, ils obtinrent enfin une audience, où ils furent introduits par Equitius; & s'étant jetés aux pieds de l'Empereur, ils demeurèrent quelque temps ſans ſe relever ſaiſis de crainte & de reſpect; puis, ils le ſupplièrent humblement au nom de toute la nation de leur faire grâce, & de leur accorder la paix. Valentinien, ſurpris de la pauvreté & de la mauvaiſe mine de ces ambaſſadeurs, s'écria qu'il étoit bien malheureux d'avoir à traiter avec des gens faits comme ceux-là; & leur reprocha leur inſolence & leur perfidie. Comme ils ſe jetoient ſur des excuſes ennuyeuſes, il ſe mit en colère, & leur parla avec tant d'émotion, qu'il ſe rompit une veine, & tomba demi mort entre les bras de ſes officiers, en jetant le ſang par la bouche. Il mourut quelques heures après dans les convulſions, le dix-ſeptième jour de Novembre, la cinquante-cinquième année de ſon âge, & la douzième de ſon règne.

XXXIV. *Ammian. l. 30. Soz. l. 4.*

Chacun raiſonna ſur cette mort, ſuivant ſon eſprit. Les uns obſervoient qu'une comète avoit paru depuis peu; que la foudre étoit tombée ſur le palais; qu'un hibou s'étoit perché ſur le toit des bains impériaux, d'où l'on n'avoit pu le chaſſer; que l'Empereur avoit vu en ſonge l'Impératrice en habit de deuil, & qu'étant ſorti ce matin-là plus triſte qu'à ſon ordinaire à deſſein de monter à cheval, le cheval s'étoit cabré contre ſa coutume. Les plus ſages, au lieu de ces obſervations vaines & ridicules, remarquoient qu'il étoit mort comme il avoit vécu, dans le trouble & dans l'agitation; que ç'avoit été un juge ſévère, plutôt qu'un bon maître; que de tous les Empereurs, il n'y avoit eu que lui qui eût paſſé ſon règne ſans ſigner une ſeule grâce; qu'on eût dit qu'il puniſſoit par chagrin, plutôt que par juſtice; qu'il entroit un peu d'avarice dans cette ſévérité, & que les confiſcations ſuivoient trop ordinairement la condamnation des criminels; qu'il faiſoit la guerre en furieux, & n'alloit jamais combattre les ennemis, qu'il n'eût deſſein de les exterminer; & qu'enfin, par un juſte jugement de Dieu, ſa colère qui avoit cauſé tant de morts, venoit de lui ôter la vie à lui-même.

Pluſieurs diſoient en ſa faveur, qu'il avoit eſſayé de

vaincre ſon tempérament, & qu'il n'avoit pu ; que cette ſévérité exceſſive n'avoit pas été honnête à l'Empereur, mais qu'elle avoit été utile à l'empire ; qu'en faiſant brûler vif le premier eunuque du palais, pour avoir fait tort à une veuve, il avoit ſauvé de l'oppreſſion toutes les veuves & les orphelins ; qu'au reſte il avoit eu plus de vertus que de défauts ; qu'il avoit épargné le bien du peuple, diminué les tributs, réglé les gens de guerre, dreſſé de bons officiers, fortifié les places frontières, & gagné des batailles par ſes lieutenans & par lui-même ; qu'il avoit mené une vie pure & irréprochable, éloigné de ſa cour la corruption & les débauches, tant par ſes édits que par ſes exemples, & montré dans toute ſa conduite de l'eſprit, du courage, de la politeſſe & de la grandeur.

Ammian. l. 20.

Les plus zélés pour la religion le blâmoient d'avoir épouſé Juſtine, femme Arienne, de s'être laiſſé ſurprendre aux profeſſions de foi d'Auxence, archevêque de Milan, qui faiſoit ſemblant d'être catholique, & ſur-tout d'avoir laiſſé à chacun la liberté de vivre ſelon ſa créance, & de n'avoir pas voulu, ſous prétexte qu'il étoit laïque, ſe mêler des différents de l'égliſe. Les autres ſoutenoient au contraire, que cette politique avoit été néceſſaire, que Jovien en avoit uſé de même avant lui ; & qu'il valoit mieux attirer les hommes à la vérité par la douceur, que de les y entraîner à vive force. On convenoit pourtant que ce Prince avoit toujours retenu la foi de l'égliſe dans ſa pureté, qu'il s'étoit brouillé là-deſſus avec ſon frère Valens, juſqu'à lui refuſer du ſecours contre les barbares, comme à un ennemi de Dieu, qu'il falloit abandonner ; & qu'il avoit prié ſaint Ambroiſe de le reprendre, s'il manquoit, ou contre la piété, ou contre la doctrine de l'égliſe.

Sozom. l. 6. c. 6 & 7.

Socrat. l. 4. c. 1.

Théod. l. 4. c. 31.

XXXV. Il ne ſera pas hors de propos de rapporter ici la part que cet Empereur avoit eue en l'ordination de cet archevêque, dont nous parlerons ſi ſouvent dans la ſuite de cette hiſtoire. Auxence, Arien, étant mort, après avoir tenu pluſieurs années le ſiége de Milan, Valentinien pria les évêques de s'aſſembler pour élire un nouveau paſteur. Il leur demanda un homme d'un profond ſavoir, & d'une vie irréprochable, *afin*, diſoit-il, *que la ville impériale ſe ſanctifiât par ſes inſtructions & par ſes exemples ; & que les Empereurs, qui ſont les maîtres du monde, & qui ne laiſſent pas d'être grands pécheurs,*

Théod. l. 4. c. 6 & 7.

puſſent recevoir ſes avis avec confiance, & ſes corrections avec reſpect. Les évêques le ſupplièrent d'en nommer un lui-même tel qu'il le ſouhaitoit; mais il leur répondit que c'étoit une affaire au deſſus de ſes forces, & qu'il n'avoit n'y aſſez de ſageſſe, ni aſſez de piété pour s'en mêler ; que ce choix leur appartenoit, parce qu'ils avoient une parfaite connoiſſance des lois de l'égliſe, & qu'ils étoient remplis des lumières de l'eſprit de Dieu.

Les évêques s'aſſemblèrent donc avec le reſte du clergé pour procéder à l'élection ; & le peuple, dont le conſentement étoit requis, y fut appelé. Les Ariens nommoient un homme de leur ſecte, les catholiques en vouloient un de leur communion. Les deux partis s'échauffèrent, & cette diſpute alloit devenir une ſédition & une guerre ouverte. Ambroiſe, gouverneur de la province & de la ville, homme d'eſprit & de probité, fut averti de ce déſordre, & vint à l'égliſe pour l'empêcher. Sa préſence fit ceſſer tous les différents ; & l'aſſemblée s'étant réunie tout d'un coup, comme par une inſpiration divine, demanda qu'on lui donnât Ambroiſe pour ſon paſteur. Cette penſée lui parut bizarre ; mais comme on perſiſtoit à le demander, il remontra à l'aſſemblée qu'il avoit toujours vécu dans des emplois ſéculiers, & qu'il n'étoit pas même encore baptiſé ; que les lois de l'empire défendoient à ceux qui exerçoient des charges publiques d'entrer dans le clergé ſans la permiſſion des Empereurs ; & que le choix d'un évêque devoit ſe faire par un mouvement du Saint-Eſprit, & non pas par un caprice populaire. Quelque raiſon qu'il alléguât, quelque réſiſtance qu'il fit, le peuple voulut le porter ſur le trône épiſcopal, auquel Dieu l'avoit deſtiné. On lui donna des gardes, de peur qu'il ne s'enfuît : & l'on préſenta une requête à l'Empereur pour lui faire agréer cette élection.

Socrat. l. 4. c. 30.

Paulin, in vitâ Ambroſ.

L'Empereur y conſentit très-volontiers, & donna ordre qu'on le fit baptiſer promptement, & qu'on le conſacrât huit jours après. On rapporte que ce Prince voulut aſſiſter lui-même à ſon ſacre, & qu'à la fin de la cérémonie levant les yeux & les mains au ciel, il s'écria tranſporté de joie : *Je vous rends grâces, mon Dieu, de ce que vous avez confirmé mon choix par le vôtre, en commettant la conduite de nos ames à celui à qui j'avois commis le gouvernement de cette province.*

Théod. l. 4. c. 7.

Le ſaint Archevêque s'appliqua tout entier à l'étude des ſain-

tes écritures, & au rétabliſſement de la foi & de la diſcipline dans ſon diocèſe. S'étant aperçu de quelques abus qui ſe commettoient par les magiſtrats ſous l'autorité de l'Empereur, il l'alla trouver dans ſon palais, & lui remontra le zèle qu'il devoit avoir pour le ſervice de Dieu, & pour la juſtice.

Ce Prince lui répondit ſagement qu'il recevoit ſes avis en bonne part; qu'il le connoiſſoit depuis long-temps pour un homme droit & incapable de diſſimulation ou de flatterie; qu'en l'acceptant pour ſon évêque, il avoit bien prévu qu'il ſe donnoit à lui-même un juge incorruptible de ſa vie; qu'il n'avoit pas laiſſé de confirmer ſon élection, jugeant qu'on ne pouvoit donner trop d'autorité à un homme de bien; qu'il uſât donc de ſa liberté ordinaire; qu'il réprimât par une ſainte ſévérité, les dérèglemens de la cour, & qu'il ne craignît pas de l'avertir lui-même de ſes défauts, & d'y apporter les remèdes qu'il jugeroit néceſſaires ſelon ſa prudence, & ſelon les règles de la loi de Dieu.

Le ſaint Archevêque, appuyé de l'autorité de l'Empereur, travailloit à déraciner les erreurs que ſon prédéceſſeur Auxence avoit ſemées dans la ville impériale : toute l'égliſe eſpéroit beaucoup de cette protection; mais ce Prince mourut peu de temps après, comme nous avons déjà dit. Son corps fut porté à Conſtantinople, & mis dans le ſépulcre du grand Conſtantin avec les ſolennités accoutumées.

XXXVI. Gratien, fils aîné de Valentinien & de Severa ſa première femme, avoit été aſſocié à l'empire environ ſept ans auparavant, & ſe trouvoit alors à Trèves où ſon père l'avoit laiſſé. Le jeune Valentinien, fils du ſecond lit, âgé de huit à neuf ans, s'étoit avancé avec l'impératrice Juſtine ſa mère; & comme il n'étoit pas loin de l'armée, les principaux officiers ſe liguèrent enſemble pour le créer Empereur. Céréalis ſon oncle conduiſit adroitement toute l'intrigue, & gagna d'abord Méraubode qui commandoit l'infanterie. Ils firent couper les ponts, & garder tous les paſſages qui menoient au quartier des Gaulois, troupes mutines & mal intentionnées. Tous ceux qui leur étoient ſuſpects eurent ordre de ne point marcher avant qu'ils euſſent appris la mort de l'Empereur. On éloigna ſur-tout le comte Sébaſtien, homme fidelle & paiſible, mais trop aimé des gens de guerre

en une occaſion comme celle-là. Après avoir ainſi diſpoſé toutes choſes, Céréalis alla querir ſon neveu, & le fit déclarer Auguſte ſix jours après la mort de ſon père.

Ceux qui s'étoient mêlés de cette élection, écrivirent à Gratien que les ennemis ayant repris courage depuis la mort de ſon père, l'armée avoit eu beſoin de la préſence d'un Empereur; & qu'ils avoient été contraints d'élire le prince Valentinien, avant que des eſprits remuans euſſent pu prendre d'autres meſures; qu'ils ſupplioient Sa Majeſté de les excuſer s'ils n'avoient pas attendu ſon conſentement, & de leur pardonner une faute qu'ils n'avoient faite que pour le bien de l'état, & pour l'intérêt de ſa famille. Gratien, offenſé de leur procédé, fut ſur le point d'en faire punir quelques-uns : néanmoins il s'apaiſa preſque en même-temps; & confirmant l'élection de ce jeune Prince, non-ſeulement il l'accepta pour ſon collégue, mais encore il voulut lui ſervir de père. Il ſe contenta des provinces qui ſont au-deçà des Alpes, & lui laiſſa l'Italie, l'Afrique & l'Illyrie à gouverner. *Zoz. l. 4.*

XXXVII. La mort de Théodoſe le père, & la diſgrace de ſon fils, arrivèrent en ce temps, par la jalouſie des miniſtres de l'empire, & par les intrigues de l'empereur Valens qui ne pouvoit ſouffrir ceux qu'il croyoit dignes de lui ſuccéder. Cette haine étoit fondée ſur des prédictions, & des horoſcopes qu'il croyoit inévitables, & qu'il vouloit pourtant tâcher d'éviter.

C'étoit un Prince qui avoit beaucoup de défauts, & dont les bonnes qualités étoient étouffées par les mauvaiſes. Il prenoit quelquefois d'aſſez bonnes réſolutions, mais il manquoit ſouvent de force ou de lumière pour les exécuter. Il arrêtoit l'ambition & l'inſolence des grands; mais c'étoit preſque toujours en les opprimant. On eût pu lui donner la gloire d'être bon ami, s'il eût ſu choiſir ſes amitiés. Il ne chargeoit pas les provinces de ſubſides, mais il ruinoit les meilleures maiſons de l'empire, & vouloit regagner ſur les confiſcations des particuliers ce qu'il perdoit en diminuant les impôts publics. Dès qu'on étoit accuſé devant lui, il ſuffiſoit d'être riche pour être coupable; & ſans ſe mettre en peine de diſcerner le vrai d'avec le faux, il ne manquoit jamais de punir quand il pouvoit le faire à ſon profit. Il étoit toujours prêt à donner de longues audiences aux délateurs, *Ammian. l. 31.*

& s'ennuyoit dès qu'on commençoit à se justifier ; ce qui donnoit lieu aux oppressions & aux calomnies.

XXXVIII. On avoit fait diverses entreprises contre lui depuis qu'il régnoit ; ce qui l'avoit rendu timide & soupçonneux. Des courtisans corrompus profitoient de cette foiblesse de l'Empereur, & lui persuadoient à tous momens qu'il couroit quelque grand danger ; les uns pour se faire valoir, & pour se rendre nécessaires ; les autres pour se défaire impunément de leurs ennemis, en les accusant de l'être du Prince. Toutes les intrigues de la cour ne rouloient que sur de faux rapports, & sur des attentats imaginaires. La chose en étoit venue à un tel point, que c'étoit un crime que d'expliquer un présage, ou de parler du successeur de Valens. Cette facilité à tout croire & à tout craindre fut cause de la perte de plusieurs grands hommes, & particulièrement de celle de l'ancien Théodose.

Soz. l. 4.

Pallade, homme de basse naissance, & fort adonné à la magie, ayant été arrêté comme complice de quelques seigneurs de la cour qu'on accusoit d'avoir volé les finances, on le mit entre les mains de Modeste, préfet du prétoire. Il fut interrogé & ne voulut rien révéler. On lui donna la question, qu'il souffrit d'abord avec assez de constance ; mais lorsqu'il se sentit pressé des tourmens, il s'écria qu'il avoit des choses à dire plus importantes que celles qu'on lui demandoit, & qui regardoient la personne du Prince. On lui laissa reprendre haleine, & comme on l'eut encouragé à parler, il déclara qu'il s'étoit tenu depuis peu une assemblée secrète, où, par des sortilèges & des présages détestables, on avoit appris la destinée de l'Empereur, & le nom de celui qui devoit lui succéder à l'empire. Il nomma ceux qui y avoient assisté. Ils furent arrêtés sur le champ, & n'osèrent désavouer une chose dont on savoit déjà toutes les circonstances.

Ammian. l. 29.

XXXIX. C'étoit une intrigue de quelques personnes de qualité, & de plusieurs philosophes payens, qui s'étoient associés pour savoir ce qui devoit arriver après la mort de l'Empereur. L'aversion qu'ils avoient pour la religion chrétienne, & le désir de voir la leur rétablie, leur donnoient cette curiosité. Ils espéroient que l'oracle leur nommeroit quelqu'un de leur parti. Ils avoient déjà par avance jeté les yeux sur Théodore, un des secrétaires de Valens, d'une très-noble

Sozom. l. 6. c. 35.
Soz. l. 4.

famille des Gaules, eſtimé pour ſa probité, pour ſon eſprit, & pour ſon courage, qui vivoit en grand ſeigneur, & qui dans une cour tumultueuſe étoit aimé de tout le monde, encore qu'il conſervât dans ſes actions & dans ſes diſcours une généreuſe liberté. Ces grandes qualités l'avoient fait regarder comme un homme capable de remettre le culte des Dieux, auquel il étoit fort attaché.

Ces philoſophes prévenus de cette penſée, s'aſſemblèrent ſecrètement dans une de leurs maiſons. Là, ils firent un trépied de branches de laurier reſſemblant à celui de Delphes, & le conſacrèrent avec des imprécations & des cérémonies extraordinaires. Ils mirent deſſus un baſſin compoſé de différens métaux, autour duquel ils rangèrent les vingt-quatre lettres de l'alphabet à diſtance égale. Le magicien le plus ſavant de la compagnie, enveloppé d'un linceul, & portant en ſes mains de la verveine s'avança, & commença ſes invocations, penchant ſa tête tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Enfin il s'arrêta tout court, tenant ſur le baſſin un anneau ſuſpendu à un filet. Comme il achevoit de murmurer ſes paroles magiques, on rapporte qu'on vit tout-à-coup le trépied ſe mouvoir, l'anneau s'ébranler, & s'agiter inſenſiblement, & tomber enfin cà & là ſur les lettres qu'il ſembloit avoir choiſies. Ces lettres, ainſi frappées ſortoient de leurs places, & s'alloient ſucceſſivement ranger ſur la table; on eût dit qu'une main inviſible les avoit ainſi aſſemblées. Elles compoſoient les réponſes en vers héroïques, que tous les aſſiſtans remarquoient attentivement. *Ammian. lib. 29. Soz. l. 4.*

La première choſe que le ſort leur apprit, ce fut que leur curioſité leur couteroit à tous la vie, & que l'Empereur périroit peu de temps après à Mimas d'un horrible genre de mort. Alors ils voulurent ſavoir le nom de celui qui devoit être ſon ſucceſſeur. L'anneau enchanté recommençant à ſauter ſur les lettres, aſſembla ces deux ſyllabes, THE-O, le D. vint s'y joindre enſuite. Sur quoi un des aſſiſtans interrompit le ſort, & s'écria que leurs vœux étoient accomplis, & que c'étoit l'ordre du deſtin, que Théodore régnât après Valens. Ils n'en demandèrent pas davantage; & ſans ſonger au malheur que l'oracle leur avoit prédit, comme on croit aiſément ce qu'on ſouhaite, ils attendirent tous l'accompliſſement de la deſtinée de Théodore. XLI.

XLI. Dès que l'affaire eut été ainſi découverte à Antioche, Valens ſachant que Théodore étoit à Conſtantinople pour des affaires domeſtiques, y envoya des gardes avec ordre de le prendre, & de le transférer ſurement : ce qui fut fait. On l'interrogea, & il répondit qu'il n'avoit eu aucune part à cette intrigue ; que depuis qu'il l'avoit ſue, il avoit eu deſſein de la révéler à l'Empereur, mais qu'on l'avoit aſſuré que ce n'avoit été qu'une curioſité philoſophique ; que c'étoit un crime effroyable de vouloir uſurper l'empire, mais qu'il étoit permis de l'attendre du deſtin, dont les ordres étoient inévitables ; que pour lui, il n'avoit rien entrepris, ni rien eſpéré là-deſſus. On lui produiſit des lettres par leſquelles il fût convaincu de s'être flatté de la prédiction, & d'avoir conſulté ſes amis ſur le temps & les moyens de l'exécuter.

XLII. L'Empereur lui fit trancher la tête, & commanda qu'on cherchât tous ſes complices, & qu'on exterminât tous les philoſophes qui, depuis l'empire de Julien faiſoient profeſſion ouverte de magie. On voulut lui repréſenter que toutes les priſons étoient déjà pleines de gens ſuſpects, ou convaincus, & qu'il y auroit quelque grâce à faire dans le nombre : mais il s'offenſa de cette remontrance, & ordonna qu'on fit tout mourir indifféremment ſans aucune forme de procès. Cette cruelle ſentence fut exécutée : les innocens étoient confondus avec les coupables ; les uns périſſoient par le fer, les autres par le feu, pluſieurs étoient déchirés dans les tortures ; ſur-tout on brûloit les magiciens avec leurs livres, & perſonne n'oſoit paroître en manteau dans toute l'Aſie, de peur que la reſſemblance de l'habit ne les fit prendre pour des philoſophes. On ne voyoit dans Antioche que ſang répandu, que maiſons ruinées, que feux allumés ; ce qui rendit l'Empereur ſi odieux, qu'on faiſoit par toute la ville cette imprécation publique contre lui, *que Valens puiſſe un jour être lui-même brûlé vif.*

Ammian. l. 31.

Ce qu'il y eut de plus déplorable, c'eſt qu'on jugeoit ſouverainement ſur de ſimples ſoupçons, ſans vouloir entrer dans aucune diſcuſſion. On condamna à la mort une dame qui ſe vantoit de guérir de la fièvre quarte, en prononçant quelques paroles. On confiſqua les biens d'un grand ſeigneur, pour avoir fait tirer l'horoſcope d'un de ſes enfans. Un riche bourgeois fut exécuté, parce qu'on avoit

Ammian. l. 29.

trouvé parmi ſes papiers la figure d'un de ſes frères nommé Valens. On fit mourir un jeune homme qui, ſe trouvant incommodé dans les bains, crut ſe guérir en portant ſes doigts l'un après l'autre à ſon eſtomac, & nommant autant de fois les voyelles.

XLII. Comme les grandes paſſions ſont non-ſeulement criminelles, mais encore ridicules, Valens s'imagina qu'il pouvoit perdre ce fatal Empereur que l'oracle venoit de nommer à moitié; ne ſongeant pas qu'il y a une providence divine, qui ſe joue des prévoyances humaines, & qu'un tyran ne fit jamais mourir ſon ſucceſſeur. Il entreprit de perdre toutes les perſonnes de qualité dont le nom commençoit par les deux ſyllabes ſuſpectes, & les fit rechercher ſi exactement, que pluſieurs, pour ſauver leur vie, furent obligés de quitter leurs noms, & d'en prendre d'autres moins dangereux. *Zozom. l. 6. c. 26.*

XLIII. Les deux Théodoſe s'étoient acquis trop de réputation pour échapper aux pourſuites d'un Prince ſi cruel & ſi défiant. Théodoſe le père étoit encore en Afrique, où Valentinien l'avoit jugé néceſſaire pour le repos de la province. Après avoir éteint le feu de la rebellion, il avoit informé la cour de la misère des peuples, & s'étoit plaint hautement du comte romain, qui les avoit déſolés par ſon avarice & par ſes inhumanités. Il avoit fait châtier rigoureuſement quelques-uns de ſes complices, & n'avoit pas craint de publier les intelligences de ce gouverneur avec quelques miniſtres intéreſſés, qui profitoient de ſes concuſſions, & qui le protégeoient auprès de l'Empereur. Cette fermeté de Théodoſe lui avoit attiré la haine de ces perſonnes puiſſantes, qui obſédoient le prince après l'avoir abuſé; & qui, ſe donnant la liberté de faire des injuſtices, vouloient ôter aux autres celle de les découvrir & de s'en plaindre.

L'empereur Valens s'étoit contenté d'entretenir ſous main ces inimitiés, ſans oſer rien entreprendre du vivant de Valentinien : mais après ſa mort, il ne garda plus de meſure, & prit ſur ſes neveux le même aſcendant que ſon frère avoit pris autrefois ſur lui. Il gagna les miniſtres de Gratien déjà préoccupés par leurs jalouſies. Il ſe ligua avec l'impératrice Juſtine, arienne & emportée comme lui, & ſe ſervit ſi bien de la conjoncture favorable de ces nouveaux

règnes, que mêlant les intérêts de l'état avec ceux de la religion, & les passions des autres avec les siennes, il fit faire le procès à Théodose. On l'arrêta dans Carthage ; & soit qu'on l'eût accusé d'avoir voulu se rendre maître de l'Afrique, soit qu'on lui eût supposé d'autres crimes, on le condamna à mourir dans les lieux mêmes où il venoit de triompher peu de temps auparavant.

XLV. Théodose, se voyant opprimé par l'envie, employa ce qui lui restoit de temps à penser à son salut. Il reçut le baptême, que, selon la mauvaise coutume de ce temps-là, il avoit différé de recevoir, & mourut innocent devant Dieu, comme il avoit vécu sans reproche & avec gloire devant les hommes. Son fils étoit encore dans la Mœsie où il commandoit l'armée, aimé des peuples, estimé des gens de guerre, & redouté des ennemis de l'empire. Comme il n'étoit pas moins à craindre pas ses vertus que son père, il alloit éprouver la même fortune que lui ; mais il quitta tous ses emplois, & se sauva promptement en Espagne, où il se mit à couvert de la persécution de Valens, qui sur le sujet de ses défiances n'étoit pas d'humeur à laisser un crime imparfait. Quoique l'empereur Gratien fût en âge de s'appliquer aux affaires, & qu'il sut la disgrace de Théodose dont il connoissoit le mérite, il le laissa dans son exil ; & soit qu'il craignît de déplaire à son oncle, soit qu'il n'eût pas la force de réprimer les passions de ses ministres, soit qu'on lui eût déguisé les choses, & qu'il ne voulût pas se donner la peine de les examiner lui-même, il abandonna les deux plus grands capitaines de l'empire à l'oppression & à la violence de leurs ennemis. C'est ainsi que les meilleurs Princes, par une molle politique, ou par une paresse criminelle, deviennent souvent aussi dangereux que les méchans.

Oros. l. 7. c. 33.

Ambros. in fun. Théod.

XLVI. Théodose passa quelques années en Espagne, prenant cet exil pour un temps de repos, & vivant obscurément avec quelques-uns de ses parens, & de ses amis, jusqu'à ce que les affaires de l'empire se brouillèrent de telle sorte, qu'on fut obligé à recourir à lui, comme au seul homme capable de les rétablir. Je crois être obligé de rapporter ici un peu au long tous ces troubles, tant pour donner une juste idée de l'état où se trouvoit l'empire d'Orient, & rendre la suite de cette histoire plus intelligible, que pour faire remarquer

les

les voies dont Dieu se servit pour punir l'empereur Valens, & mettre Théodose en sa place.

De tous ces peuples barbares qui sortoient en foule du fond du septentrion, & qui se chassoient les uns les autres jusques sur les bords du Danube & du Rhin, il n'y en eut point de plus redoutables à l'empire romain que les Goths. XLVII.

Ils habitoient originairement une partie de ces terres sauvages & stériles qui sont entre l'Océan séptentrional & la mer Baltique. Ennuyés de vivre dans un pays si inculte, & poussés par leur férocité naturelle, ils descendirent jusqu'aux environs de la Vistule, plus de trois cents ans avant la naissance de Jesus-Christ. Là, s'étant grossis d'une multitude de Vandales qu'ils avoient vaincus, & se trouvant trop resserrés, ils s'étendirent dans les états voisins, & s'avancèrent depuis jusqu'aux Palus Méotides sous la conduite du roi Filimer, forçant tout ce qui se rencontroit sur leur passage. La résistance qu'on leur fit en cet endroit les contraignit de tourner d'un autre côté, & de passer enfin, après plusieurs détours, dans les pays des Daces & des Getes, où ils demeurèrent quelque temps en repos. Le commerce qu'ils eurent là avec des peuples plus humains & plus polis qu'eux, leur ayant fait perdre un peu de leur grossièreté, ils s'imposèrent quelques lois, & se partagèrent en deux nations sous des chefs dignes de les gouverner. Ceux qui occupoient les parties les plus orientales se nommèrent Ostrogoths ou Goths orientaux, & reconnurent pour leurs Rois les Princes de la maison royale des Amales. Ceux qui habitèrent vers l'occident prirent le nom de Visigoths ou Goths occidentaux, & se rangèrent sous les Princes de l'ancienne race des Baltes. *Jornand. de reb. Getic.*

Ces barbares, qui n'étoient séparés alors des provinces de l'empire que par le Danube, se jetèrent souvent dans la Thrace, dans l'Illyrie & dans la Pannonie : toutefois, comme ils faisoient la guerre en désordre, ils furent presque toujours battus, & ne firent aucun progrès. Mais après avoir été long-temps ou ennemis ou alliés des Empereurs, ils s'accoutumèrent à la discipline, & en servant les Romains ils apprirent à les vaincre.

La division s'étant mise parmi eux, sous l'empire de Valens, ils en vinrent à une guerre ouverte. Il se donna une sanglante bataille ; Athanaric, roi des Ostrogoths, demeura *Sozom. l. 6. c. 37.*

vainqueur, & Fritigerne, roi des Viſigots, fut défait. Celui-ci eut recours à la protection de l'Empereur, qui lui envoya un ſecours très-conſidérable. Il vainquit Athanaric à ſon tour; & par reconnoiſſance pour l'Empereur & pour tant de chrétiens qui étoient venus le ſecourir, il embraſſa la religion chrétienne, & voulut que ſes ſujets en fiſſent de même. Valens ne perdit pas cette occaſion d'avancer la ſecte des ariens, ſuivant le vœu qu'il en avoit fait à ſon baptême. Il envoya d'abord à Fritigerne des gens paſſionnés pour cette doctrine, qui l'inſpirèrent au Prince & à ſes ſujets, par la trahiſon d'Ulphilas leur évêque, premier inventeur des lettres gothiques, & traducteur de l'écriture ſainte en ſa langue, qu'on avoit gagné dans le temps de ſes ambaſſades à Conſtantinople.

Théodoret, l. 4. c. ult. Oroſ l. 7. c. 32.

XLVIII. Ces deux Rois commençoient à ſe réunir, & ne demandoient plus que du repos après tant de guerres étrangères & domeſtiques, lorſqu'ils furent accablés tout-à-coup l'un & l'autre, & chaſſés avec toute leur nation des terres qu'ils avoient conquiſes. Un peuple inconnu, & renfermé juſqu'alors entre le fleuve Tanaïs & la mer glaciale, ſortit de ſon pays, & ſe répandit comme un torrent dans toutes les provinces voiſines.

C'étoient les Huns, gens ſans honnêteté, ſans juſtice, ſans religion; endurcis au travail dès leur enfance; nourris de racines ſauvages & de chair crue; toujours campés & fuyant les maiſons comme des tombeaux, errant les jours, & dormant les nuits à cheval, accoutumés à ſe brouiller entre eux, & à ſe raccommoder enſuite ſans autre raiſon que celle de leur légéreté naturelle. Leur cavalerie innombrable, & la quantité prodigieuſe de chariots qui les ſuivoient chargés de leurs femmes & de leurs enfans; leur manière de combattre par pelotons, & de ſe rallier un moment après leur déroute; la figure même de ces hommes petits de taille, mais forts & ramaſſés; leurs viſages balafrés, leurs petits yeux, & leurs groſſes têtes: tout cela jetoit la frayeur dans l'eſprit des peuples qui n'étoient pas ſi barbares qu'eux.

Ammian. l. 31. Soz. l. 4.

Claudian. in Ruffin. l. 1. Jornand. c. 24.

XLIX. Ils attaquèrent d'abord les Alains qui furent contraints de rechercher leur amitié. Ils pouſſèrent leurs conquêtes juſqu'aux rives du Boriſthène, chaſſant, ou maſſacrant tout ce qui leur réſiſtoit, & s'étendirent vers la Dacie. Au bruit de

cette terrible marche, tous les Goths coururent aux armes. Athanaric qui étoit le plus expoſé, ramaſſa toutes ſes troupes, & s'avança vers les bords du fleuve Danaſte pour en diſputer le paſſage aux ennemis. Il envoya cependant pluſieurs partis juſqu'à vingt lieues au-delà pour les reconnoître, & lui en rapporter des nouvelles. Mais quelque précaution qu'il pût prendre, les Huns prévinrent ces partis, & paſſèrent le fleuve à la faveur de la nuit, partie à gué, partie à la nage. Quoiqu'Athanaric eût à peine le temps de ſe mettre en bataille, il ſoutint leur première attaque avec beaucoup de courage : mais comme il ſe vit accablé par le nombre, il ſe retira avec ce qu'il put ſauver de ſon armée, & gagna les montagnes, où il ſe retrancha, tandis que les ennemis s'amuſoient à faire le dégât dans le plat-pays. *Ammian. ibid.*

Cependant les Goths effrayés s'avancèrent tous vers les rives du Danube. Videric, roi des Grotungues, encore mineur, vint ſe joindre à eux ſous la conduite d'Alathée & de Saphrax, deux excellens capitaines. Ils étoient trop de monde pour ſubſiſter dans un ſi petit eſpace, & trop peu pour réſiſter à de ſi puiſſans ennemis. En cette extrémité, ils envoyèrent une ambaſſade à l'empereur Valens, pour le ſupplier humblement de leur donner quelques terres dans la Thrace, où ils puſſent vivre paiſiblement ſous ſa protection, promettant de le ſervir dans ſes guerres, & de garder eux-mêmes les frontières de l'empire. L'affaire fut agitée dans le conſeil. Ceux qui ne regardoient que le bien public, furent d'avis de rejeter la propoſition, & remontrèrent à l'Empereur qu'il falloit ſe défier d'un peuple qui lui avoit ſouvent manqué de foi, & qui deviendroit inſolent dès qu'il ceſſeroit d'être miſérable.

Les autres, pour s'accommoder à l'humeur du prince, lui repréſentèrent qu'il étoit de ſa gloire de donner retraite à des malheureux ; qu'il groſſiroit ſes armées d'un grand nombre de ces étrangers ; & que déchargeant les provinces des recrues qu'elles étoient obligées de fournir, il pourroit en tirer tous les ans des ſommes conſidérables en récompenſe. Ces raiſons touchèrent l'empereur. Il accorda aux Goths ce qu'ils demandoient, & envoya ordre à Lupicin, gouverneur de Thrace, de leur fournir des vivres, & de les recevoir dans ſa province, à condition toutefois qu'ils y entreroient ſans armes, qu'ils ne ſortiroient pas des li- *Soz. l. 4.*

mites qu'on leur avoit marquées, & qu'ils enverroient leurs enfans mâles en Orient, pour y être élevés dans les exercices de la milice romaine.

L. I. Lupicin alla juſques ſur le rivage du Danube, accompagné de Maxime qui commandoit l'infanterie. Ils virent arriver le roi Fritigerne avec ſes ſujets, & leur firent diſtribuer des vivres & quelques terres à cultiver. Le fleuve étoit alors débordé, & cette multitude de barbares fut pluſieurs jours & pluſieurs nuits à le paſſer. Valens, comme s'il eût mis l'empire en ſureté, ne fit plus de cas des vieilles troupes, n'en leva plus de nouvelles, & négligea les recrues qu'il ſe fit payer en argent, à raiſon de quatre-vingts écus d'or pour chaque ſoldat. En peu de temps les armées s'affoiblirent, & tous les officiers furent mécontens.

Socrat. l. 4, c 34. Soz. l. 6. c. 38.

Les Goths, de leur côté, commençoient à manquer de vivres, & ſe trouvoient réduits, par l'avarice du gouverneur, à donner leurs biens, & à vendre juſqu'à leurs enfans pour avoir du pain. Ils ſouffroient ces extrémités, juſqu'à ce que le déſeſpoir les fit murmurer. Lupicin craignant qu'ils ne ſe révoltaſſent, réſolut pourtant de ne rien relâcher, ſe tint ſur ſes gardes, & fit aſſembler l'armée de Thrace de ce côté-là. Alathée & Saphrax, à qui Valens avoit refuſé de donner retraite, cotoyèrent alors le Danube, & trouvant des endroits mal gardés, ramaſſèrent des bateaux, & firent paſſer tumultuairement leur cavalerie. Pour Athanaric, il n'oſa demander aucune grâce à l'empereur qui le haïſſoit depuis long-temps, & ſe jeta ſur un quartier des Sarmates, où il s'établit à force d'armes.

Cependant le roi Fritigerne retenoit la fureur des Goths, & ménageoit adroitement l'eſprit des Romains, juſqu'à ce qu'il pût faire éclater ſon reſſentiment. Ayant ſu par des eſpions qu'Alathée & Saphrax avoient paſſé le fleuve, & prévoyant qu'il auroit beſoin de leur cavalerie, il marcha vers eux à petites journées, & par des chemins détournés, pour ne donner aucun ſoupçon d'intelligence. Enfin il campa près de Martianopoli, où Lupicin le reçut dans ſa maiſon & le traita magnifiquement. Pendant qu'ils étoient à table, quelques Goths s'étant préſentés aux portes de la ville pour faire leurs proviſions, les ſoldats de la garniſon les repouſſèrent: on s'échauffa de part & d'autre, on en

vint aux mains, tous les bourgeois prirent les armes & tout le camp des Goths se mutina.

Le gouverneur étant averti de ce désordre, ne s'en émut pas beaucoup; & comme il étoit à demi-ivre, il ordonna tout bas qu'on allât égorger les gens de la suite du roi qui l'attendoient dans une salle prochaine. Cet ordre ne pût être exécuté si secrètement que Fritigerne ne s'en doutât, & qu'il n'ouît même les cris de ceux qu'on égorgeoit. Il se leva de table tout-à-coup, sans donner le temps au gouverneur de prendre aucune résolution, & sortit de la ville, sous prétexte d'aller se montrer à ses gens, & faire punir les séditieux. Aussitôt qu'il fut en sureté, il monta à cheval, & courut de tous côtés animant ses peuples à la vengeance. En peu de temps la nation entière se souleva, & Valens eut pour ennemis ceux qu'il comptoit pour ses hôtes & pour ses alliés. *Ammian. c. 31.*

Ils ravagèrent d'abord la campagne, & mirent plusieurs villages à feu & à sang. Fritigerne leur laissa assouvir leur première rage; après quoi il les régla comme il put, & les fit marcher sous leurs drapeaux. Lupicin de son côté assembla ses troupes, & crut qu'il n'avoit qu'à paroître pour dissiper cet orage; mais il se laissa surprendre; & cette multitude de barbares sans ordre, & presque sans armes, s'étant jetée sur lui & sur son armée, il s'enfuit honteusement. Les Goths, après avoir tué la plupart des soldats & des officiers, prirent les habits & les armes des morts, & pillèrent impunément toute la Thrace. Les esclaves qu'ils avoient vendus pour avoir des vivres, rompoient leurs chaînes, & accouroient de toutes parts. Une troupe de mécontens vint se joindre à eux, & leur enseigna les lieux où ils pouvoient s'enrichir, & ceux où ils pourroient se retrancher. En ce même temps, un ancien régiment des Goths qu'on avoit mis en quartier d'hiver à Andrinople, fut chassé par les habitans, quoiqu'il n'eût aucune part à la révolte, & qu'il eût toujours été fidelle à l'empire. *Ammian. ibid. Soz. l. 4.*

Ces barbares indignés de ce traitement, envoyèrent demander du secours à leurs compagnons, & mirent le siége devant Andrinople. Ils y donnèrent plusieurs assauts, & furent toujours repoussés. Fritigerne voyant qu'ils se consumoient inutilement devant cette place, leur fit entendre qu'il falloit faire la guerre à des hommes, & non pas à des

murailles : qu'il importoit peu de prendre une ville, quand on pouvoit gagner plusieurs provinces, où il y avoit plus de butin à faire, & moins de danger à courir. Ces troupes, suivant le conseil du roi, levèrent le siége, & se répandirent dans la Thrace, la Mœsie & la Pannonie.

LIV. L'empereur Valens étoit alors à Antioche, où, par le conseil de quelques évêques ariens, & par les soins de l'impératrice, il ne pensoit qu'à persécuter les catholiques. Il y en avoit qui mouroient dans les tourmens, d'autres étoient précipités dans l'Oronte. On chassoit de leurs églises les plus saints Prélats, & l'on portoit le fer & le feu jusques dans le fond des solitudes d'Egypte. Les payens même en eurent pitié : & le philosophe Themistius alla trouver l'empereur, pour lui dire ; *Qu'il persécutoit sans sujet des gens de bien ; que ce n'étoit pas un crime que de croire & penser autrement que lui ; qu'il ne falloit pas s'étonner de cette diversité d'opinions ; que les Gentils étoient beaucoup plus divisés entre eux que les Chrétiens ; que chacun envisageoit la vérité par quelque endroit, & qu'il avoit plu à Dieu de confondre l'orgueil des hommes, & de se rendre plus vénérable par la difficulté qu'on a de le connoître.* L'empereur fut touché du discours de ce philosophe, & diminua un peu de ce faux zèle de religion qui l'occupoit entièrement. Il reçut presque en même temps les nouvelles de la révolte de Fritigerne, de la défaite de Lupicin, & de la désolation des provinces. Alors il se repentit des fautes qu'il avoit faites, & résolut de se venger de l'ingratitude des Goths, & de tomber sur eux avec toutes les forces de l'empire.

Socrat. l. 4, c. 32. Sozom. l. 6. c. 36.

LV. Cette affaire lui donnoit de grandes inquiétudes, parce qu'il avoit déjà plusieurs ennemis sur les bras. Les Sarrazins étoient les plus redoutables. Ils avoient perdu leur roi depuis quelque temps ; & la reine Mauvia, sa femme, étoit demeurée régente. Quoiqu'elle fût alliée des Romains, ils commencèrent à la troubler, & crurent pouvoir impunément irriter des peuples qui n'étoient gouvernés que par une femme. Elle s'en plaignit, & n'en put tirer aucune raison. Elle rompit l'alliance que son mari avoit faite avec l'empereur, se mit en campagne avec une puissante armée, & ravagea la Palestine, la Phœnicie, & cette partie de l'Egypte qui est entre le Nil & la mer rouge. Le gouverneur de Phœnicie se présenta plusieurs fois pour s'opposer à ses

Socrat. l. 4. c. 36 Sozom. l. 6. c. 38.

passages ; mais il fut toujours battu, & perdit la meilleure partie de ses troupes. Il fallut avoir recours au comte Victor, général des armées en Orient. Celui-ci s'avança avec un grand corps de cavalerie & d'infanterie, & se moquant du gouverneur qui venoit le joindre, il lui manda de se tenir à l'écart, & de lui laisser tout l'honneur d'une victoire qu'il n'avoit su remporter lui-même. Avec cette confiance, il s'approcha, il donna la bataille, & la perdit ; toute son armée fut défaite, & il alloit périr lui-même, si le gouverneur ne fût accouru pour le dégager, & pour favoriser sa fuite. Après cette victoire, la reine étoit en état de pousser plus avant ses conquêtes, sans que rien fût capable de l'arrêter.

LVI. En même temps que les Perses demandoient que l'empereur abandonnât l'Arménie, qui étoit un sujet de guerre perpétuelle entre les deux nations, l'empereur soutenoit ses droits ; & après diverses interprétations des derniers traités, & plusieurs ambassades de part & d'autre, on résolut de décider par les armes ce différent, qu'on n'avoit pu terminer par négociation. Le roi Sapor envoya ordre à son lieutenant-général de se rendre maître de quelques places, & se disposoit à marcher lui-même à la tête de l'armée au commencement du printemps.

Ammian. l. 30.

LVII. Il n'y avoit pas moins à craindre au dedans de l'empire qu'au dehors. Les provinces, lassées de la tyrannie des gouverneurs & de la persécution qu'on faisoit aux catholiques, étoient sur le point de se soulever. Valens, qui craignoit d'être accablé, dépêcha des courriers à l'empereur Gratien son neveu, pour lui demander du secours, se hâta de satisfaire les Perses & les Sarrasins, afin de n'avoir que les Goths à combattre, & de ne faire qu'un corps de toutes ses troupes.

Il ordonna donc au comte Victor, d'aller trouver la reine Mauvia, & de lui demander la paix, à quelle condition que ce fût. La négociation fut plus heureuse que la guerre ; car la reine qui avoit autant de sagesse que de valeur, arrêta le cours de ses victoires, & se contenta d'avoir réduit l'empereur à la craindre. Victor de son côté ménagea si adroitement l'esprit de cette princesse, la louant de ses grandes qualités, & faisant gloire d'avoir été vaincu par elle, qu'en peu de jours elle lui accorda la paix, & lui

donna même ſa fille en mariage. Toutefois, comme elle étoit zélée pour la religion chrétienne qu'elle avoit embraſſée depuis peu, elle ne voulut pas ſigner le traité qu'on ne s'engageât à lui donner pour évêque un de ſes ſujets appelé Moïſe, qui vivoit en réputation de ſainteté dans les ſolitudes d'Egypte. La condition parut fort douce, & le traité fut conclu & exécuté preſque en même temps.

Socrat. l. 4. c. 36. Sozom. l. 6. c. 38.

Victor eut ordre de paſſer de-là en Perſe, afin de terminer comme il pourroit les différents entre les deux couronnes, & d'emmener les légions qui étoient dans l'Arménie, dès que la paix ſeroit conclue. L'empereur relâcha beaucoup de ſes prétentions, & conſentit à un accommodement qui auroit été honteux, s'il n'eût été néceſſaire : il fallut même ſouffrir depuis quelques infractions du traité, dont il n'étoit pas temps de ſe plaindre, & diſſimuler une affaire qui n'étoit pas alors la plus preſſante. Il ne reſtoit plus qu'à ſatisfaire les peuples ; ce qu'on fit, en rappelant les évêques de leur exil, & laiſſant vivre chacun dans l'exercice de ſa religion, ſans l'inquiéter.

LVIII. Valens croyoit alors ſes affaires en bon état, & ſe préparoit à partir d'Antioche, lorſqu'il apprit que Trajan, qui commandoit les légions d'Arménie, avoit attaqué les Goths dans la Thrace, qu'il les avoit mis en déroute, & pouſſé juſques dans les détroits du Mont Hœmus ; qu'il avoit gagné les défilés ſur eux, & les avoit tenus quelque temps renfermés ; mais que la faim & le déſeſpoir leur ayant fait faire des efforts extraordinaires, il avoit été contraint de ſe retirer, & de leur abandonner les paſſages. Peu de temps après il ſut que Trajan avoit joint Ricomer, prince françois, envoyé d'Occident avec quelques troupes auxiliaires ; que ces deux capitaines s'étoient approchés du camp des Goths, à deſſein de les forcer dans leurs retranchemens, s'il étoit poſſible, ou de donner ſur l'arrière-garde, s'ils décampoient en déſordre comme ils avoient accoutumé ; qu'après s'être obſervés long-temps les uns les autres, ils en étoient venus aux mains ; que le combat avoit duré depuis le matin juſqu'à la nuit ; & que le nombre des barbares l'ayant enfin emporté ſur la valeur des Romains, Trajan avoit fait ſa retraite en homme de guerre, & Ricomer étoit repaſſé en Occident pour en ramener un ſecours plus conſidérable.

L'empereur fut d'autant plus fâché de cette nouvelle, qu'il ſut que beaucoup d'officiers avoient été tués, & que les Goths alloient impunément faire des courſes juſqu'aux fauxbourgs de Conſtantinople. Il envoya un corps de cavalerie à Trajan, afin qu'il pût tenir la campagne tout le reſte de l'automne.

L. IX. Cependant Gratien, dans l'impatience où il étoit d'aller ſecourir ſon oncle, avoit fait paſſer la plus grande partie de ſon armée vers l'Illyrie, & ſe préparoit à marcher au plus fort de l'hyver, pour ſe trouver en Orient à l'ouverture de la campagne. Il laiſſoit Mérobaude, roi des françois, dans les Gaules, pour les garder; & connoiſſant que le ſort des princes eſt entre les mains de Dieu, & qu'ils doivent attendre la victoire de leur piété, plutôt que du nombre ou du courage de leurs ſoldats, il avoit prié ſaint Ambroiſe de lui compoſer un petit traité de la vraie foi, qu'il pût lire durant ſon voyage. *Ambroſ. de fide ad Grat.*

L. X. Mais comme il étoit ſur le point de partir, les Allemands, croyant profiter de ſon abſence, paſſèrent le Rhin ſur la glace au mois de Février, & commencèrent à faire le dégât ſur les terres de l'empire. Quoiqu'ils fuſſent plus de quarante mille hommes, ce jeune empereur ne s'étonna point; il fit marcher les troupes qu'il avoit retenues dans les Gaules, & rappela celles qu'il avoit envoyées vers la Pannonie. Il ſe mit à leur tête, & rencontrant les ennemis aux environs de Strasbourg, il les attaqua ſi à propos, & avec tant de réſolution, qu'il les défit entièrement. Il en demeura trente-cinq mille ſur la place, & tous leurs chefs, & leur roi même, furent tués. Gratien pourſuivit juſques dans les bois & dans les montagnes ceux qui ſe ſauvoient, & contraignit toute la nation à lui demander humblement la paix, & à lui donner comme en ôtage tout ce qu'il y avoit dans le pays de jeunes gens, dont il renforça ſon armée. Cela fait, il donna ſes ordres, & marcha à grandes journées vers la Pannonie, quoiqu'il fût extrêmement incommodé d'une fièvre intermittente. *Ammian. l. 31.*

L. XI. Valens de ſon côté alloit fort lentement à Conſtantinople, & donnoit ſes ordres à ſes officiers généraux qui ſe rencontroient ſur ſa route. Trajan vint au-devant de lui, pour lui rendre compte de l'état des troupes qu'il commandoit. Auſſitôt qu'il parut, l'empereur ſe mit en colère, &

Théodoret, l. 4. c. 33.

le chargeant de la perte du dernier combat, lui reprocha outrageuſement ſon peu de conduite, ou ſon peu de cœur. Trajan écouta ces reproches ſans s'émouvoir; & comme il avoit beaucoup de piété, il répondit à l'empereur : *Si nous ſommes vaincus, Seigneur, c'eſt que vous nous empêchez de vaincre. Vous faites la guerre à Dieu même, & Dieu aſſiſte les barbares qui vous la font. C'eſt lui qui donne la victoire à ceux qui combattent en ſon nom, & qui l'ôte à ceux qui ſe déclarent ſes ennemis. Vous reconnoîtrez que vous l'êtes ſi vous penſez quels ſont les évêques que vous avez chaſſés de leurs égliſes, & ceux que vous avez mis en leur place.* L'empereur, offenſé de ce diſcours, alloit s'emporter; mais Arinthée & Victor, généraux de ſon armée, lui firent connoître qu'il avoit piqué très-ſenſiblement un homme de cœur; que le zèle de la religion l'avoit fait parler; & qu'il falloit lui pardonner cette remontrance, qui n'étoit peut-être que trop bien fondée. Valens s'apaiſa un peu, & ſe contenta d'ôter à Trajan la charge de colonel de l'infanterie qu'il avoit exercée avec beaucoup de réputation.

LXII. *Socrat. l. 4. c. 38.*

Enfin l'empereur arriva à Conſtantinople, vers la fin du mois de Mai, avec une partie de ſon armée. Les Goths continuoient à venir juſqu'aux portes de la ville, & à ravager la campagne comme auparavant. Pour lui, il ſe tenoit renfermé, ſoit qu'il n'osât rien entreprendre qu'il n'eût reçu des nouvelles de Gratien, ſoit qu'il voulût châtier cette ville par les gens de guerre qui la conſumoient au dedans, & par les barbares qui la pilloient au dehors; car il la haïſſoit depuis qu'elle avoit pris contre lui le parti du tyran Procope. Sur cela on commençoit à murmurer, & l'on diſoit ouvertement que l'empereur étoit d'intelligence avec les barbares, & qu'il leur livroit ſes ſujets; juſques-là qu'un jour qu'il aſſiſtoit à des courſes de chevaux, on entendit crier de tous côtés, *Qu'on nous donne des armes & nous ſortirons en campagne, tandis que l'empereur ſe divertira dans le cirque.* Il fut piqué de ces paroles ſéditieuſes, & ſortit de la ville en colère l'onzième de Juin, menaçant d'y revenir après la guerre, & de la ruiner ſans reſſource.

Socrat. ibid. Sozom. l. 6. chap. 39.

Il ſe retira à Melanthias, maiſon de plaiſance des empereurs, à quelques milles de Conſtantinople. Là, comme il aſſembloit ſes troupes, il reçut des lettres de Gratien, qui lui donnoit avis de la défaite des Allemands, & l'aſſuroit

qu'il ſeroit bientôt à lui avec ſon armée victorieuſe. En effet, il étoit en marche avec ſa cavalerie, & venoit attendre à Sirmium ſon infanterie & ſes équipages. D'autre côté, le comte Sebaſtien, qui tenoit la campagne avec deux mille hommes choiſis, avoit ſurpris pluſieurs partis, & fait un grand carnage des Goths aux environs d'Andrinople.

Cependant le roi Fritigerne jugeant qu'il en faudroit venir à une bataille, fit ceſſer le pillage dans la campagne, & commanda à tous ſes gens diſperſés de venir joindre le gros de l'armée, tant pour les empêcher de tomber dans les embuſcades des Romains, que pour les accoutumer à la diſcipline du camp. Il envoya des courriers à Alathée & Saphrax, pour les prier de ſe rendre en diligence auprès de lui avec leur cavalerie. Il ne campa plus que dans de grandes plaines, & près des villes, de peur d'être ſurpris, ou de manquer de vivres. Dès qu'il ſut que l'Empereur s'approchoit, il ſe retira, comme s'il eût eu deſſein de fuir le combat, & couvrit ſi bien ſa marche, diviſant ſon armée en pluſieurs corps différens, que les coureurs ennemis n'en purent apercevoir qu'une partie. Il avoit détaché quelques bataillons pour ſe ſaiſir des poſtes avancés; & il alloit couper les vivres aux Romains, s'il n'eût été prévenu. Enfin, il ſe conduiſoit avec tant de ſageſſe & de modération, qu'on eût dit que Fritigerne étoit le prince romain, & que Valens étoit le barbare. LXIII. *Ammian. ibid.*

Auſſitôt que l'empereur fut arrivé à Andrinople, ceux qui avoient été envoyés pour reconnoître les Goths, lui rapportèrent qu'ils n'étoient guères plus de dix mille hommes; qu'ils s'étoient retirés en déſordre, & n'oſoient ſe montrer hors leurs retranchemens. Il crut alors que la victoire étoit aſſurée. En ce même temps Ricomer vint de Sirmium pour l'avertir que Gratien marchoit, & qu'il arriveroit en peu de jours. Ce jeune prince écrivit à ſon oncle, & le conjuroit de l'attendre, & de ſouffrir qu'il partageât avec lui, ſinon la gloire, du moins les travaux & les dangers de cette guerre. LXIV. *Ammian. ibid.*

Valens aſſembla le conſeil, & mit l'affaire en délibération. Victor, général de la cavalerie, fut d'avis de ne rien précipiter, & repréſenta que les ennemis étoient plus forts qu'on ne penſoit; que leur armée pouvoit être groſſie en peu de temps d'une infinité de troupes répandues dans la

campagne ; qu'ils avoient un chef vigilant, qui ſauroit bien prendre ſon parti ; qu'il ſeroit difficile de les forcer dans leur camp, ou de les vaincre en bataille rangée avec les ſeules forces d'Orient ; mais qu'on pouvoit s'aſſurer de les battre, & même de les accabler ſans reſſource, ſi l'on attendoit le ſecours des Gaules. Il ajouta que c'étoit offenſer un empereur qui venoit en perſonne les ſecourir, que de combattre ſans néceſſité, lorſqu'il étoit ſur le point d'arriver. Les principaux officiers de l'armée furent de ce même avis.

Zoz. l. 4. Sebaſtien ſoutenoit au contraire, qu'il falloit promptement donner bataille. C'étoit un grand capitaine, venu depuis peu des cours d'Occident, où il n'avoit pu s'accommoder avec les miniſtres. Il commandoit l'infanterie depuis la diſgrace de Trajan, & cherchoit tous les moyens de ſe ſignaler dans ſa charge, & de s'accréditer dans l'eſprit de l'empereur. Tant qu'il vit ce prince étonné & irréſolu, il lui conſeilla de demeurer aux environs de Conſtantinople avec ſon armée ; mais dès qu'il le vit porté à combattre, il propoſa d'attaquer l'ennemi, qu'il repréſentoit affoibli par ſes pertes, effrayé & tremblant dans ſon camp, & hors d'état de raſſembler ſes forces diſperſées. Tous les jeunes gens de la cour & de l'armée prirent ce parti, les uns pour complaire à l'empereur, les autres pour acquérir de la gloire ; pluſieurs même, piqués d'une fauſſe émulation, s'écrièrent *qu'ils ne ſouffriroient jamais que d'autres vinſſent combattre & vaincre pour eux.* Valens qui croyoit la victoire certaine, & qui d'ailleurs étoit jaloux de la réputation que ſon neveu s'étoit acquiſe, choiſit le conſeil qui flattoit le plus ſa paſſion, & réſolut d'aller droit aux ennemis avant que Gratien fût arrivé.

Amian. l. 31.

LXV. Fritigerne, de ſon côté, ſachant qu'il auroit deux grandes armées & deux empereurs ſur les bras, ſi l'affaire n'étoit bientôt terminée, jugea qu'il falloit s'accommoder avec Valens, ou l'engager promptement à un combat général. C'eſt pourquoi il lui envoya des ambaſſadeurs, & lui fit faire des propoſitions raiſonnables, en des termes très-reſpectueux & très-ſoumis. Il eſpéroit par-là que l'empereur lui accorderoit la paix, ou qu'il prendroit ces ſoumiſſions pour des marques de crainte & de foibleſſe, & qu'il auroit plus d'envie d'en venir aux mains. L'évêque Ulphilas qui

avoit le ſecret de l'ambaſſade, ſe rendit en diligence au camp d'Andrinople, où il fut reçu honorablement, & auſſitôt conduit à l'audience. Il préſenta publiquement des lettres, par leſquelles le roi ſon maître, au nom de tous ſes ſujets, ſupplioit l'empereur de laiſſer en paix une nation malheureuſe, chaſſée de toutes parts, qui n'avoit pris les armes qu'à l'extrémité, qui étoit prête à les quitter, & qui ne penſeroit qu'à vivre, à ſervir l'empire, & à cultiver en repos les terres qu'on lui avoit accordées dans la Thrace.

Ce prélat avoit ordre de demander une audience ſecrète, & de rendre en main propre à l'empereur une ſeconde dépêche, au cas que la première n'eût pas réuſſi. Fritigerne écrivoit à Valens, qu'il étoit réſolu d'être ſon ami & ſon allié, & qu'il tâchoit de réduire les Goths à la raiſon; mais que c'étoient des barbares, qui ne pouvoient s'imaginer qu'on osât les attaquer; qu'il n'y avoit pourtant qu'à leur montrer l'armée, & qu'ils ſe ſoumettroient à tout, dès qu'on leur feroit peur du nom & de la préſence de l'empereur.

Ces ambaſſadeurs furent renvoyés ſans réponſe: & Valens eut d'autant plus d'impatience de donner bataille, qu'il crut que les Goths avoient envie de l'éviter. Il diſpoſa tout, & marcha le lendemain, neuvième d'Août, dès la pointe du jour, laiſſant tous les équipages près d'Andrinople, afin de faire plus de diligence. Il arriva ſur le midi à la vue des ennemis, & mit ſon armée en bataille, toute fatiguée qu'elle étoit d'une marche de douze milles par des chemins difficiles, & par une chaleur exceſſive. LXVI. *Ammian. ibid. Idat. in fal.*

Le roi des Goths envoya incontinent des députés à l'empereur, pour lui faire de nouvelles propoſitions de paix: car comme il étoit ſage & habile, il craignoit l'événement d'un combat, & vouloit à tout haſard gagner du temps, juſqu'à ce que la cavalerie qu'il attendoit fût arrivée. Cependant il viſita ſon camp, donna ſes ordres aux capitaines, & rangea ſes troupes derrière un retranchement qu'il avoit fait de tous les chariots de l'armée. Il fit allumer de grands feux par toute la campagne, afin que les Romains échauffés, & altérés par la chaleur du jour, venant encore à reſpirer un air brûlant, fuſſent moins en état de combattre. Au même temps il eut avis que l'empereur avoit mépriſé ſes députés, & ne vouloit traiter qu'avec les princi-

paux de la nation. Il lui manda qu'il iroit le trouver lui-même, s'il vouloit envoyer auparavant quelques ſeigneurs de ſa cour en ôtage. Cette négociation fit une eſpèce de trève pour quelques heures, pendant leſquelles Alathée & Saphrax arrivèrent avec leur cavalerie, & formèrent deux gros eſcadrons à la tête du camp des Goths.

Ammian. ibid.

LXVII. La propoſition du roi fut acceptée dans le conſeil de l'empereur, & l'on y avoit déjà délibéré ſur le choix des ôtages, lorſque les deux partis, ſans y penſer, ſe trouvèrent engagés au combat. Car Bacurius, chef des Ibériens, qu'on avoit mis à la pointe de l'aile droite, ayant aperçu vers le camp des ennemis un gros de cavalerie compoſé de Huns & d'Alains, ſe détacha ſans ordre, & courut auſſitôt pour le charger. Les barbares, ſans s'étonner, l'attendirent, & le repouſſèrent avec grande perte des ſiens. Il s'éleva alors un grand bruit de part & d'autre. Quelques eſcadrons s'avancèrent pour ſoutenir les Ibériens qui ſe retiroient en déſordre; mais Alathée vint incontinent fondre ſur eux, & après avoir taillé en pièces tout ce qui eut le courage de lui réſiſter, il pouſſa le reſte ſi bruſquement, qu'il renverſa cavalerie & infanterie, & mit toute l'aile droite en déroute, ſans qu'elle pût jamais ſe remettre.

LXVIII. Cependant Fritigerne ſortit en bataille avec une partie de ſes troupes, & donna tête baiſſée ſur l'aile gauche où étoient les légions commandées par le comte Sebaſtien, & animées par la préſence de l'empereur. Les uns & les autres combattirent fort vaillamment : mais enfin les Goths plièrent ; & ſoit qu'ils ne puſſent ſoutenir le choc de l'ennemi, ſoit qu'ils vouluſſent l'attirer près de leur camp, afin qu'il ne pût leur échapper, ils reculèrent juſqu'au retranchement des chariots. Là, ils firent ferme, comme s'ils euſſent repris de nouvelles forces. Les Romains firent auſſi tous leurs efforts pour conſerver leur avantage : mais des compagnies d'archers qui gardoient le camp, tirant ſur eux d'un côté, de l'autre Alathée qui revenoit de pourſuivre la cavalerie, les chargeant en flanc, & une multitude innombrable de barbares les environnant de toutes parts, ils ne penſèrent plus qu'à vendre chèrement leur vie.

LXIX. Après avoir combattu quelque temps de loin à coup de flèches, ils en vinrent aux coups de haches & d'épées. A meſure que l'ennemi gagnoit du terrein, ils ſe ſerroient,

jusqu'à ce qu'épuisés de force, & accablés par le nombre, ils furent la plupart taillés en pièce. Le comte Sebastien, colonel de l'infanterie, Valerien, grand-écuyer de l'empire, Equitius, proche parent de l'empereur, & grand-maître de son palais, plus de trente-cinq tribuns, & une infinité d'autres officiers demeurèrent sur la place. L'empereur voyant ce désordre, ne savoit à quoi se résoudre. Deux compagnies de ses gardes le couvroient de leurs boucliers. Trajan étoit venu se ranger auprès de lui avec la plupart des volontaires, & crioit qu'on amenât promptement du secours. Mais tout étoit épouvanté. Les Bataves, qui composoient le corps de réserve, avoient pris la fuite. Victor & Ricomer n'avoient jamais pu rallier leurs gens. Alors, la nuit étant survenue, Trajan conseilla à l'empereur de se sauver; & soutenant lui seul tout l'effort des ennemis, il reçut plusieurs blessures, & mourut généreusement pour sa patrie, & pour un prince qui l'avoit outragé & cassé peu de temps auparavant.

LXX. Valens, pour cacher sa fuite, se mêla avec quelques soldats qui fuyoient comme lui. Il avançoit peu, parce que la nuit étoit obscure, & la campagne couverte de morts; & pour comble de malheur, il fut blessé d'un coup de flêche par des barbares errans, qui tiroient à coups perdus par-tout où ils avoient oui du bruit. Il tomba de cheval, & fut porté par quelques-uns de ses domestiques dans une maison champêtre qui se trouva sur le chemin. On n'eut pas plutôt arrêté son sang, & mis, comme on put, le premier appareil à la plaie, qu'une troupe de Goths débandés vint en désordre à dessein de piller la maison, sans savoir qui étoit dedans. Ils essayèrent de forcer les portes; & comme ils trouvoient de la résistance, ils renoncèrent à une entreprise où ils craignoient de ne pas réussir, & dont ils n'espéroient pas pouvoir profiter. Pour se venger toutefois de ceux qui leur résistoient dans cette maison, ils y mirent le feu, & passèrent outre. *Ammian. l. 31.*

Ce fut-là que Valens, accablé de douleur, & pressé des remords de sa conscience, fut brûlé tout vif le neuvième d'Aout, en la quatorzième année de son règne, & la cinquantième de son âge. Les barbares apprirent sa mort par un de ses domestiques qui s'étoit sauvé de l'embrasement, & furent affligés d'avoir perdu l'occasion de faire *Ammian. ibid. Soz. l. 4. Hieronym. in Chronic. Oros. l. 7. c. 33.*

Chriſoſt. ep. ad aid.

un empereur priſonnier, & de profiter de ſes dépouilles. Telle fut la fin déplorable de Valens. Il eut le ſort des mauvais princes: il fut haï pendant ſa vie, & mourut ſans être regretté.

LXXI. L'hiſtoire remarque que depuis la bataille de Cannes, les Romains n'avoient point fait de perte plus conſidérable. Il demeura ſur la place plus de deux tiers de leur armée; le reſte ſe diſperſa, & ſe jeta dans les villes d'un côté & d'autre. Le comte Victor & Ricomer coururent promptement vers l'empereur Gratien, pour lui donner avis de cette défaite, & pour empêcher qu'il ne s'engageât trop avant. Cependant les Goths ne penſoient qu'à recueillir le fruit de leur victoire, & à ravager des provinces dont ils croyoient être les maîtres. Gratien, touché de la perte de la bataille, & de la mort de ſon oncle, qu'il apprit en même temps, délibéra s'il continueroit ſa marche, ou s'il retourneroit ſur ſes pas. Les Goths étoient puiſſans; il avoit peu de troupes à leur oppoſer; il perdoit l'empire, s'il venoit à être vaincu. Ces raiſons l'obligèrent à ſe retirer dans Sirmium, juſqu'à ce qu'il eût aſſemblé de plus grandes forces, ou que dans l'ardeur du pillage, la diviſion ſe mît parmi les barbares.

Ammian. l. 31.

LXXII. Cependant il repaſſoit dans ſon eſprit toutes les circonſtances de cette guerre; l'aveuglement de la cour, qui avoit pris pour défenſeurs de l'état, ceux qui en étoient les plus dangereux ennemis; l'imprudence de l'empereur qui les avoit toujours ou trop craints, ou trop mépriſés; la funeſte aventure de ce prince, qui venoit d'éprouver la cruauté de ceux dont il avoit corrompu la foi. Il faiſoit réflexion ſur ce que ſaint Ambroiſe lui avoit écrit peu de temps auparavant, *Que le ſang de tant de martyrs, & le banniſſement de tant d'évêques perſécutés, étoient la véritable cauſe des révolutions de l'empire; que les princes ne peuvent s'aſſurer de la fidélité des hommes, quand ils ne ſont pas eux-mêmes fidelles à Dieu; & que le ſoulèvement d'une nation arienne contre un empereur arien, étoit un effet de la juſtice divine, qui puniſſoit l'impiété par l'impiété même.*

Ambroſ. l. de fide.

LXXIII. Pour remédier à ces déſordres, & pour ſe rendre le ciel favorable, il fit d'abord un édit, par lequel il rappeloit les évêques bannis pour la foi catholique, & les rétabliſſoit dans leurs ſiéges. Il commanda à Sapor, l'un de ſes lieute-

Théodor. l., c. 1. & 2.

nans

mans généraux, d'aller faire exécuter cet ordre dans tout l'Orient, de chaſſer les faux évêques des égliſes qu'ils avoient uſurpées, & de n'y ſouffrir que ceux qui ſeroient dans la communion du pape Damaſe. Toutefois jugeant à propos de ménager pour un temps l'eſprit des peuples, & joignant la douceur à la piété, il accorda à chacun le libre exercice de ſa religion, & n'interdit les aſſemblées publiques qu'à quelques ſectes qui lui parurent ou ridicules ou ſcandaleuſes. *Socrat. l. 5. c. 2. Sozom. l. 7. c. 1.*

LXXIV. Après avoir tiré l'égliſe de l'oppreſſion où elle étoit, il fallut penſer aux moyens de ſauver l'état. Valens étoit mort ſans enfans, & le jeune Valentinien qui avoit le titre & la qualité d'empereur, n'étoit pas encore en âge d'en exercer les fonctions ; ainſi Gratien ſe trouvoit ſeul chargé de tous les ſoins de l'empire. Il voyoit en même temps les Goths victorieux dans la Thrace, & d'autres nations barbares prêtes à faire irruption dans les terres de l'empire. Ne pouvant ſuffire lui ſeul à tout, ni ſavoir où ſa préſence ſeroit plus néceſſaire, il cherchoit un homme capable de l'aſſiſter dans ſes guerres, & de commander dans l'Orient en ſon abſence. Il jeta les yeux ſur Théodoſe, dont il connoiſſoit la valeur & la ſageſſe ; & ſoit qu'il eût déjà réſolu de l'aſſocier à l'empire, ſoit qu'il n'eût deſſein que de lui donner le commandement de l'armée, il lui écrivit, & lui envoya ordre de venir promptement à Sirmium.

LXXV. Théodoſe étoit alors en Eſpagne où il s'étoit retiré, comme nous avons dit, pour éviter la perſécution de Valens & l'envie des courtiſans qui n'avoient pu ſouffrir ſa réputation ni ſon mérite. Il vivoit dans ſa retraite ſans ſe plaindre ni des empereurs ni de ſa fortune. Il demeuroit tantôt à la ville parmi ſes concitoyens, accommodant les différents des uns, aſſiſtant les autres dans leurs beſoins, obligeant tout le monde, & ne ſe préférant à perſonne ; tantôt à la campagne, où il cultivoit lui-même ſes jardins, & s'adonnoit avec plaiſir à tous les ſoins de l'agriculture. Profitant ainſi de ſa diſgrace, il apprit à gagner l'amitie des peuples, & s'accoutuma ſi bien à tous les offices de la vie civile, qu'il retint la douceur & la modeſtie d'un particulier, lors même qu'il fut élevé à la dignité ſouveraine. Il étoit en cet état, lorſqu'il reçut les lettres de Gratien ; il mit ordre à ſes affaires domeſtiques, & partit peu de jours après. *Pacat. in Panegyr.*

LXXVI. *Ammian. l. 31.* Cependant les Goths, après le gain de la bataille, allèrent, contre l'avis du roi Fritigerne, mettre le siége devant Andrinople, où ils avoient su que Valens avoit renfermé ses trésors & tout ce qu'il y avoit de plus précieux dans l'empire. Ils firent leurs approches tumultuairement, & donnèrent plusieurs assauts; mais ce fut avec tant de précipitation & de désordre, qu'ils furent toujours repoussés, & perdirent leurs meilleures troupes. Ils avoient gagné quelques soldats de la garnison, qui devoient leur livrer une porte de la ville: mais l'intelligence fut découverte, & les traîtres ayant été punis, le complot n'eut pas son effet. Enfin, incommodés des pluies qu'il fit durant plusieurs jours, battus des machines des assiégés, & rebutés de la longueur du siége, ils passèrent jusqu'aux environs de Perinthe, où ils espèroient faire un grand butin.

LXXVII. Comme ils n'osoient attaquer cette place, ils ravagèrent la campagne, & s'approchèrent de Constantinople, à dessein de l'investir & de la prendre d'assaut, ou par famine. L'impératrice Dominica, femme de Valens, ouvrit alors le trésor public, & anima si bien par ses discours & par ses largesses les habitans & les soldats, qu'ils sortirent en bataille, & chargèrent un gros de barbares, qui s'étoit avancé vers la ville. Le combat fut sanglant, & finit par une action qui surprit les Goths, & jeta la frayeur dans leur armée.

Soz. l. 4. Quelques bataillons Sarrasins que la reine Mauvia avoit envoyés au secours de l'empire, & que Valens avoit laissés en garnison à Constantinople, étoient aux mains avec l'ennemi, & la victoire étoit encore incertaine, lorsqu'on vit tout-à-coup paroître un soldat de cette nation le poignard à la main, & murmurant je ne sais quels mots lugubres. Il sortit des rangs tout nud, & s'élançant sur le premier Goth qu'il rencontra, lui planta le poignard dans le sein, & se jeta promptement sur lui pour sucer le sang qui couloit de la plaie qu'il venoit de faire. Les Goths, étonnés de cette action brutale, qu'ils prirent pour un prodige, s'enfuirent en désordre, & n'eurent plus le courage d'attaquer les Sarrasins.

LXXVIII. Ils ne furent pas plus heureux devant Thessalonique. Ils entreprirent plusieurs fois de se rendre maîtres de cette ville, qui n'étoit pas en état de leur résister: mais

ſaint Aſcole qui en étoit évêque la défendit par la ſeule force de ſes prières. On rapporte qu'une frayeur ſecrète ſaiſiſſoit ces barbares dès qu'ils en approchoient ; qu'ils perdoient, ſans ſavoir pourquoi, cette férocité naturelle qu'ils avoient ailleurs ; & que les plus ſages d'entr'eux furent d'avis d'abandonner cette entrepriſe, & de laiſſer en repos un peuple que Dieu protégeoit ſi viſiblement par l'interceſſion de ce ſaint Prélat. *Ambroſ. epiſt. 59.*

Enfin, après avoir manqué le pillage de ces trois villes, ils ſe jetèrent dans la Macédoine, la Thrace, la Scythie, la Mœſie, & ſe répandirent juſqu'aux Alpes Juliennes, qui bornent l'Italie de ce côté-là, ravageant toutes ces provinces, & laiſſant par-tout des marques funeſtes de leur avarice & de leur fureur. *Ammian. l. 31. Hieronym. epiſt. 3. Soz. l. 4.*

LXXIX. L'Orient alloit tomber dans un ſemblable déſordre, ſi l'on n'eût promptement arrêté le cours d'une conſpiration qui s'étoit déjà toute formée. Lorſque les Goths furent reçus dans la Thrace, une des conditions qu'on leur impoſa, fut qu'ils donneroient leurs enfans en ôtage, & la néceſſité les obligea d'y conſentir. On eſpéroit par-là s'aſſurer de la fidélité des pères, & accoutumer inſenſiblement les enfans aux lois & à la diſcipline des Romains, afin de ſe ſervir des uns & des autres dans les guerres de l'empire. Jules, qui commandoit en Orient, au-delà du mont Taurus, fut chargé de l'éducation de cette jeuneſſe barbare. Il la diſperſa dans les villes de ſon gouvernement, & la fit inſtruire ſelon les ordres qu'il avoit reçus de la Cour. Pluſieurs étoient déjà en âge de porter les armes, & quelque ſoin qu'on eût pris de leur cacher la victoire que leur nation venoit de remporter, ils en avoient appris la nouvelle. *Soz. l. 4.*

Alors revenant à leur naturel, ils concertèrent entr'eux les moyens de ſe ſaiſir de quelques villes, & d'égorger les garniſons qui ne ſeroient pas ſur leur garde. Ceux qui ſe trouvoient enſemble, firent avertir ſecrètement leurs compagnons, & la conſpiration devoit bientôt éclater. Jules en eut avis, & réſolut de les prévenir. Il viſita les places, donna ſes ordres aux gouverneurs, & fit publier dans toute l'étendue de ſon gouvernement, que l'Empereur, pour gratifier ces étrangers, & pour les engager plus fortement au ſervice de l'empire, avoit man-

dé qu'on leur distribuât non-seulement de l'argent, mais encore des terres & des maisons, & qu'on les traitât comme ses sujets naturels.

Ammian. l. 31. Zoz. l. 4.

Le jour fut pris pour cette distribution. Les barbares, espérant profiter de l'argent & des grâces qu'on leur accordoit, & rendre leur rebellion plus facile & plus sure, s'adoucirent un peu. Ils se trouvèrent dans les villes, dont on avoit sous main renforcé les garnisons ; & comme ils furent assemblés dans de grandes places, des troupes qu'on avoit mises dans les maisons d'alentour, sortirent sur eux l'épée à la main, & en tuèrent la plus grande partie : le reste voulant se sauver par les carrefours, fut assommé par les bourgeois à coups de pierres.

On n'épargna pas même ceux qui n'étoient pas encore en âge de nuire, & par une prudence inhumaine, Jules délivra ces provinces du péril où elles étoient. L'affaire fut conduite avec tant d'adresse, & les ordres donnés & exécutés si à propos, que ce massacre se fit le même jour par-tout l'Orient, sans que les Goths en eussent eu le moindre soupçon ; & qu'il en pût échapper un seul.

LXXX. Les choses étoient en cet état, lorsque Théodose arriva à Sirmium. Gratien le reçut d'autant plus favorablement, qu'il avoit honte de l'avoir banni de sa Cour, & qu'il alloit lui confier l'affaire la plus importante de l'empire. Il le fit général de son armée, & l'envoya contre les Goths, avec une partie des troupes qu'il avoit dans l'Illyrie.

Théodose marcha incontinent vers la Thrace, où les ennemis étoient assemblés en très-grand nombre. Il sut que plusieurs compagnies d'Alains, de Huns & de Thaifales les avoient joints depuis leur dernière victoire, & qu'ils croyoient avoir réduit l'Empereur à n'oser plus paroître en campagne. Mais il apprit en même-temps que leurs meilleurs soldats s'étoient débandés ; que les chefs étoient divisés entr'eux ; que Fritigerne n'en étoit plus maître ; & qu'il n'y avoit ni ordre ni discipline parmi tant de barbares ramassés, qui étoient venus pour leur aider à piller, & non pas à combattre.

LXXXI. Alors il s'avança avec beaucoup de confiance, & ayant rencontré les ennemis, il leur donna bataille, en tua la plus grande partie, obligea le reste à repasser le Danube,

& alla porter lui-même à la Cour la nouvelle de cette défaite. Théodoret raconte que Théodoſe laiſſa un ſi grand nombre de morts ſur la place, fit tant de priſonniers, & remporta tant de dépouilles, qu'étant venu avec une extrême diligence donner avis à l'Empereur de ſa victoire, elle parut d'abord incroyable. *Théodoret, l. 5. c. 5. & 6.*

Ses envieux oſèrent l'accuſer d'avoir été défait, & de s'être enfui lui-même ; & Gratien, étonné, ne ſavoit ce qu'il en devoit croire. Théodoſe le ſupplia d'envoyer ſur les lieux ſes accuſateurs, afin qu'ils reconnuſſent la vérité, & qu'ils en rendiſſent témoignage eux-mêmes. L'Empereur, pour ſatisfaire à ſes preſſantes ſollicitations, chargea des perſonnes de condition & de créance d'aller promptement s'informer du détail de cette action, & de venir lui en rendre compte.

LXXXII. Le même hiſtorien rapporte que ce fut en ce temps que Théodoſe vit en ſonge un évêque qui lui mettoit la couronne ſur la tête, & le revêtoit des ornemens impériaux ; & qu'un de ſes intimes amis, à qui il communiqua cette viſion, l'aſſura que c'étoit un préſage certain de la grandeur où Dieu l'appeloit. *Théodoret, ibid.*

On reconnut depuis que ç'avoit été Mélece, évêque d'Antioche, qui lui étoit apparu. Ce ſaint prélat, en vertu du dernier édit de Gratien, retournoit alors dans ſon Egliſe, après un banniſſement de pluſieurs années. On voyoit par-tout l'empire paſſer les confeſſeurs de Jeſus-Chriſt, les uns ſuivis d'une troupe d'infidelles qu'ils avoient convertis, les autres délivrés de leurs chaînes, & portant encore ſur leurs corps les glorieuſes marques des tourmens qu'ils avoient ſoufferts. On transféroit même avec honneur les reliques de ceux qui étoient morts dans leur exil. *Théodoret, l. 5. c. 9.*

La plupart furent reçus avec beaucoup de joie des peuples dont ils venoient reprendre la conduite. Mais comme l'empereur, quelque piété qu'il eût, n'avoit pas encore aſſez d'autorité pour ſe faire obéir, il y en eut qui, par les cabales des hérétiques, ſouffrirent plus de maux en ce temps de paix, qu'ils n'en avoient enduré pendant la perſécution. Il s'en trouva pluſieurs qui, voyant leurs ſiéges remplis par des ariens, s'offroient de partager avec eux le gouvernement de leur troupeau, pourvu qu'ils ſe réuniſſent *Sozom. l. 8. c. 2.*

à la foi & à la communion catholique. Quelques-uns même étoient prêts de céder leur dignité toute entière pour rétablir la paix & l'unité de l'Egliſe.

LXXXIII. Parmi tant de ſaints évêques, il ſembla que Dieu avoit choiſi le plus célèbre, pour donner à Théodoſe les premières eſpérances de la gloire à laquelle il le deſtinoit. On vit bientôt ce préſage accompli. Car Gratien, ayant appris que les peuples qui habitoient le long du Rhin étoient entrés dans les Gaules, & ſe trouvant d'ailleurs comme environné du débordement des barbares qui s'étoient répandus dans les provinces de l'Orient, réſolut d'aſſocier Théodoſe à l'empire. Il penſa qu'il ne pourroit lui ſeul réſiſter à tant d'ennemis ; qu'un lieutenant ne le déchargeroit que d'une partie de ſes ſoins ; qu'il lui falloit un collègue qui eût ſes guerres à part, & qui défendît l'état comme ſon bien propre ; qu'il y auroit plus de gloire pour lui à donner de bonne grâce une des deux portions de l'empire, qu'à le retenir avec peine ; & qu'il étoit heureux d'avoir de quoi récompenſer un grand mérite, en établiſſant ſon propre repos.

LXXXIV. L'amitié & l'eſtime qu'il avoit eues dès ſon enfance pour Théodoſe, le déterminèrent encore davantage ; & l'impatience qu'il avoit d'aller ſecourir les Gaules où il avoit été élevé, le preſſoit de déclarer ſon deſſein. Mais il étoit à propos d'attendre la confirmation de la dernière victoire de Théodoſe, afin que ſes envieux fuſſent eux-mêmes obligés d'approuver ſon élection, après avoir ſouffert la confuſion que méritoit leur calomnie.

Ce choix fut d'autant plus glorieux à Théodoſe, que de ſa part il ne l'avoit point recherché. Il eut même aſſez de modeſtie pour refuſer cet honneur, lorſque Gratien le lui offrit ; & ce refus fut accompagné de tant de marques de modération & de bonne foi, qu'il fut aiſé de juger que ce n'étoit pas une vaine cérémonie, mais une véritable ſageſſe, qui lui faiſoit regarder comme une charge difficile & dangereuſe, cette dignité où l'on ne cherche ordinairement que le repos & le plaiſir de commander.

Claudian Pacat. in paneg.

LXXXV. Ce fut en ce temps qu'Auſone fut nommé conſul, quoiqu'il fût abſent, & qu'il n'eût pas brigué cet honneur. Gratien, après avoir profité de ſes inſtructions, ne perdit aucune occaſion de lui témoigner ſa reconnoiſſance. Il l'éle-

va à la charge de queſteur, & peu de temps après, à celle de préfet du prétoire ; enfin il le déclara conſul, & n'oublia rien de ce qu'il put imaginer de plus obligeant & de plus honnête, pour s'acquitter envers cet homme de lettres du ſoin qu'il avoit pris de former ſon eſprit & ſon cœur.

Il lui donna pour collègue Olibrius Gallus, jeune homme d'une très-noble & très-ancienne maiſon : & comme on voulut ſavoir lequel des deux il nommoit le premier ; pour favoriſer Auſone, ſans offenſer l'autre, il répondit qu'il prétendoit régler leur rang ; non pas par la naiſſance, mais par l'âge, & par l'ancienneté de leur préfecture.

Après cela, il dépêcha promptement un courrier à Auſone, pour lui donner avis de ſa nomination au conſulat, & lui écrivit en ces termes : *Comme je ſongeois, il y a quelque temps, à créer des conſuls pour cette année, j'invoquai l'aſſiſtance de Dieu, comme vous ſavez que j'ai accoutumé de faire en tout ce que j'entreprends, & comme je ſais que vous déſirez que je faſſe. J'ai cru que je devois vous nommer premier conſul, & que Dieu demandoit de moi cette reconnoiſſance, pour les bonnes inſtructions que j'ai reçues de vous. Je vous rends donc ce que je vous dois ; & ſachant qu'on ne peut jamais s'acquitter ni envers ſes pères, ni envers ſes maîtres, je confeſſe que je vous dois encore ce que j'ai tâché de vous rendre.* Afin que rien ne manquât à la grâce qu'il lui avoit faite, il accompagna cette lettre d'un préſent, & lui envoya une robe fort riche, où étoit en broderie d'or la figure de l'empereur Conſtantius ſon beau-père. Auſone de ſon côté employa toute la force & tout la délicateſſe de ſon eſprit pour faire en vers & en proſe l'éloge de ſon auguſte bienfaiteur. *Auſon. in grat. Act.*

Peu de jours après cette action de Gratien, ceux qu'il avoit envoyés à l'armée arrivèrent, & rapportèrent que la défaite des Goths avoit été très-conſidérable ; que le nombre des morts & des priſonniers, & la quantité des dépouilles alloient encore au-delà de ce que Théodoſe avoit dit. Alors ſes ennemis mêmes furent obligés de louer ſa valeur & ſa modeſtie, & l'empereur crut qu'il étoit temps de partager l'empire avec lui. *Théodoret l. 5. c. 9.*

SOMMAIRE

DU

LIVRE SECOND.

I. *Gratien partage l'empire avec Théodoſe.* II. *Théodoſe va à Theſſalonique, & y reçoit les députations.* III. *Il entreprend la guerre contre les Goths.* IV. *Il les fait reconnoître par Modaire.* V. *Il les ſurprend, & les défait entièrement dans la Thrace.* VI. *Il leur accorde la paix, & retourne à Theſſalonique, où il apprend la victoire de Gratien.* VII. *Il a deſſein d'abattre les Ariens.* VIII. *L'origine & les progrès de cette ſecte.* IX. *Théodoſe tombe malade & ſe fait baptiſer par Aſcole, évêque de Theſſalonique.* X. *Il fait publier un édit contre les Ariens.* XI. *Maxime le cynique uſurpe le ſiége épiſcopal de Conſtantinople, ſes crimes & ſes fourberies.* XII. *Théodoſe rebute Maxime.* XIII. *Perfidie des Goths.* XIV. *Les Goths attaquent l'Empereur dans ſes retranchemens.* XV. *Trahiſon des Goths qui étoient au ſervice de l'empire: retraite de Théodoſe.* XVI. *Théodoſe remet ſon armée & reçoit le ſecours des Gaules.* XVII. *Epouvante des Goths.* XVIII. *Avis différens touchant la paix ou la guerre.* XIX. *Théodoſe accorde la paix aux Goths.* XX. *Divers effets que produit l'édit de Théodoſe pour la religion catholique dans Conſtantinople.* XXI. *Théodoſe congédie les troupes des Gaules, & ſe rend à Conſtantinople.* XXII. *Théodoſe reçoit les civilités des Ariens; les Catholiques en murmurent.* XXIII. *Etat de la religion dans Conſtantinople.* XXIV. *Théodoſe ſe déclare pour les Catholiques. Son entretien avec Grégoire de Nazianze.* XXV. *Il fait rendre toutes les égliſes de la ville aux Catholiques.* XXVI. *Il réprime les Ariens, & va lui-même inſtaler Grégoire de Nazianze.* XXVII. *Politique de Théodoſe.* XXVIII. *Différent de Fravitas & d'Eriulphe.* XXIX.

Malignité de l'hiſtorien Zozime. XXX. *Conſpiration des Ariens contre Gregoire de Nazianze.* XXXI. *Douceur de Gregoire de Nazianze.* XXXII. *Edit nouveau de Théodoſe contre les Ariens.* XXXIII. *Orgueil d'Athanaric, roi des Goths : ſa haine contre Valens & contre l'empire.* XXXIV. *Fritigerne s'unit avec les Grotungues, & après pluſieurs courſes, ils chaſſent Athanaric de ſes Etats.* XXXV. *Athanaric implore la protection de Théodoſe.* XXXVI. *Théodoſe donne retraite à Athanaric dans ſa cour.* XXXVII. *Théodoſe fait voir Conſtantinople à Athanaric. Origine & grandeur de cette ville.* XXXVIII. *Mort d'Athanaric.* XXXIX. *Effets de la bonté de Théodoſe.* XL. *Théodoſe convoque le concile de Conſtantinople.* XLI. *Il y appelle les hérétiques macédoniens.* XLII. *Nombre des évêques du Concile, & leurs différentes vues.* XLIII. *Reſpect de Théodoſe pour Mélece, préſident du Concile.* XLIV. *Election d'un archevêque de Conſtantinople.* XLV. *Gregoire de Nazianze eſt élu ; il refuſe cette dignité ; on l'oblige de l'accepter.* XLVI. *Points de foi réglés.* XLVII. *Règlemens pour la diſcipline.* XLVIII. *Lettres ſynodales adreſſées à Théodoſe.* XLIX. *Mort de Mélece, évêque d'Antioche ; honneurs que lui rendit Théodoſe.* L. *Théodoſe répond aux Evêques, & confirme les ordonnances du Concile.* LI. *Schiſme d'Antioche, ſon origine & ſes progrès.* LII. *On propoſe d'élire un ſucceſſeur à Mélece ; diviſion des Pères ſur ce ſujet.* LIII. *Théodoſe appelle au Concile les évêques d'Egypte & de Macédoine.* LIV. *Proteſtation contre l'élection de Grégoire de Nazianze.* LV. *Gregoire ſe démet de l'Archevêché, & ſort de l'aſſemblée.* LVI. *Gregoire demande ſon congé à Théodoſe.* LVII. *Dernier ſermon de Gregoire, & ſa retraite.* LVIII. *Théodoſe ſe plaint des conteſtations des évêques.* LIX. *Ordre donné pour le choix d'un nouvel Archevêque.* LX. *L'Empereur choiſit Nectaire.* LXI. *Remontrance des évêques à Théodoſe* LXII. *Ordination de Nectaire.* LXIII. *Concluſion du Concile. Tranſlation des reliques de ſaint Paul, archevêque de Conſtantinople.* LXIV. *Victoire de Théodoſe ſur les Huns, les Syriens & les Carpodaques.* LXV. *Le roi Sapor recherche l'amitié de Théodoſe. Etat des affaires des Perſes.* LXVI. *Célèbre ambaſſade du roi de Perſe à Théodoſe.*

LXVII. *Alliance de Théodoſe avec le roi des Perſes.* LXVIII. *Députation du Concile d'Aquilée à Théodoſe.* LXIX. *Théodoſe ne conſent pas à la convocation d'un Concile général à Rome.* LXX. *Nouvelles intrigues de Maxime le Cynique.* LXXI. *Théodoſe raſſemble les Evêques d'Orient à Conſtantinople : ils refuſent d'aller à Rome.* LXXII. *Les Goths, de la ſuite d'Athanaric, louent la grandeur & la bonté de Théodoſe.* LXXIII. *Fritigerne recherche l'alliance de Théodoſe.* LXXIV. *Nouvelles inſtances des Evêques d'Italie, pour la convocation d'un Concile à Rome.*

HISTOIRE
DE
THÉODOSE
LE GRAND.

LIVRE SECOND.

L'Armée qui étoit alors en quartier aux environs de Sirmium, eut ordre de s'assembler ; & le seizième jour de Janvier, Gratien s'y rendit accompagné de Théodose & des autres seigneurs de sa cour. Il fut conduit au milieu du camp ; & les troupes s'étant rangées autour de lui, il leur exposa le déplorable état de l'empire, la misère des peuples, l'affoiblissement des armées, l'irruption des Allemands dans les Gaules, & le ravage qu'avoient fait tant de nations barbares dans les provinces de l'Orient. Il leur représenta qu'un seul homme ne pouvoit soutenir tant de guerres à la fois, ni remédier à tant de désordres : que pour lui, il préféroit le plaisir d'avoir un collègue fidelle, à l'ambition de régner seul ; & que dans le dessein de faire un choix qui fût avantageux à l'état, & qui pût leur plaire, il avoit jeté les yeux sur Théodose.

An. 379. 1. *Socrat. l. 5. c. 2.*

Augusſt. de civit. Dei.

A ce nom les troupes l'interrompirent, & témoignèrent leur joie par de longs applaudissemens. Gratien reprit son discours, & après avoir fait l'éloge de Théodose, il lui donna la pourpre & la couronne. Alors les soldats qui l'avoient autrefois estimé digne de l'empire, redoublèrent leurs acclamations ; & les officiers vinrent en foule saluer le nouvel Empereur, qui, n'étant âgé que de trente-trois ans, & joignant à la force & à la vigueur de l'âge, une grande ex-

Aurel. Vict. in Theod.

AN. 379. périence & une ſageſſe conſommée, faiſoit eſpérer le rétabliſſement entier des affaires.

Gratien lui donna en partage la Thrace, & toutes les Provinces que Valens avoit poſſédées. Il ajouta cette partie orientale de l'Illyrie, dont Theſſalonique étoit la capitale, détachant de l'empire d'Occident cette Province qui étoit expoſée aux courſes des barbares, & que ni lui, à cauſe de ſon éloignement, ni Valentinien ſon frère, à cauſe de ſon bas âge, n'auroit pu défendre. Peu de jours après cette élection les deux Empereurs ſe ſéparèrent. Gratien prit la route des Gaules pour aller chaſſer les Allemands qui les ravageoient; & Théodoſe marcha vers Theſſalonique pour y aſſembler ſon armée, & recommencer la guerre contre une multitude formidable d'Alains, de Goths & de Huns, qui depuis ſa dernière victoire s'étoient rejetés dans la Thrace, après avoir couru la Myſie & la Pannonie.

Sozom. l. 7. c. 4.

Soz. l. 4.

11. Le bruit ſe répandit bientôt que Théodoſe étoit Empereur, & qu'il s'avançoit avec une partie de l'armée d'Occident, que Gratien lui avoit laiſſée. Les peuples, que le malheur des dernières guerres, & la rigueur du règne paſſé avoient abattus, commencèrent à reſpirer. Les troupes que les ennemis tenoient reſſerrées dans leurs garniſons, reprirent courage, & firent des courſes dans la campagne; & les officiers qui s'étoient ſauvés de la dernière défaite, & qui s'étoient jetés dans les places fortes, étoient prêts de ſortir au premier ordre, & de ramaſſer les reſtes épars des légions Romaines pour les emmener à Théodoſe. Toutes les villes diſpoſoient leurs députations; & Conſtantinople, que Valens avoit juré de ruiner à ſon retour de la guerre, ſe réjouiſſoit d'être ſous la domination d'un Prince, qui méritoit d'être aimé, & qui étoit capable de la protéger.

Théodoſe arriva cependant à Theſſalonique, où ſe rendirent incontinent de toutes les Provinces de l'empire, ceux que leur rang ou leur devoir appeloient à la Cour, & ceux qui venoient rendre compte des affaires publiques, ou ſolliciter leurs affaires particulières. Là, il commença à faire toutes les fonctions d'un grand Empereur, envoyant ſes ordres par-tout, recevant les perſonnes de qualité & de mérite avec honneur, & les autres avec bonté; donnant ſes audiences à toute heure, & rendant la juſtice indifféremment à tous ſes ſujets; ne refuſant rien de ce qu'il pouvoit

raiſonnablement accorder ; ajoutant aux grâces qu'il faiſoit, la manière obligeante de les faire, & adouciſſant les refus par des marques de bienveillance. Ainſi, ceux qui avoient obtenu ce qu'ils demandoient, étoient ſatisfaits ; & ceux qui n'avoient pu l'obtenir, s'en retournoient au moins conſolés. AN. 379. Soz. l. 4.

III. Le ſoin qu'il prenoit de la ſatisfaction & du repos des peuples, ne l'empêchoit pas de donner tous les ordres néceſſaires pour les préparatifs de la guerre. Les principaux officiers s'étoient déjà rendus auprès de lui, l'infanterie étoit ſortie des garniſons, & toute l'armée fut aſſemblée au commencement du printemps. Quoiqu'elle ne fût pas conſidérable par le nombre, elle l'étoit par le courage, & par la confiance qu'elle avoit en ſon Empereur. Théodoſe ſe mit donc en campagne, & s'avança vers la Thrace à grandes journées. Les barbares étoient diviſés en pluſieurs corps, & ſans s'attacher au ſiége d'aucune place, où ils n'avoient jamais réuſſi, ils ravageoient impunément toute la campagne. Ils étoient armés à la romaine depuis la défaite de Valens : Fritigerne leur avoit appris à ſe rallier, & à obſerver quelque diſcipline ; leur armée groſſiſſoit tous les jours d'un nombre infini de leurs compagnons, que le bruit de leur victoire, & l'eſpérance d'un grand butin attiroient de tous côtés. Ainſi ils étoient à craindre. Mais ils n'avoient preſque point de chefs. Fritigerne à qui ils avoient refuſé d'obéir, les avoit abandonnés. Dès qu'il s'agiſſoit de piller ils n'obſervoient plus aucun ordre, & cette multitude, qui venoit les joindre, ne faiſoit qu'augmenter la confuſion, & cauſer des diviſions entr'eux pour le partage des priſes qu'ils avoient faites.

IV. Théodoſe entra dans la Thrace. Il défit d'abord quelques partis des ennemis qui s'étoient éloignés du gros de l'armée ; & ayant appris des priſonniers l'endroit où étoit campée la plus grande partie de ces barbares, il crut qu'il les vaincroit aiſément, s'il pouvoit les ſurprendre avant qu'ils fuſſent avertis de ſa marche. Il commanda à Modaire, prince du ſang royal des Scythes, qui s'étoit mis au ſervice des Empereurs, & qui, par ſa fidélité & par ſa valeur avoit mérité les premiers emplois dans leurs armées, de s'avancer avec quelque cavalerie, pour reconnoître les ennemis. Cependant il marchoit lui-même en grande diligence. Soz. l. 4.

AN. 379. Peu de jours après Modaire revint, & rapporta à Théodoſe que les ennemis n'étoient pas loin ; qu'ils étoient campés dans des plaines dominées par des hauteurs qu'il ne ſeroit pas difficile d'occuper ; que leur camp n'étoit fermé que d'un retranchement de quelques chariots mal rangés, qu'on forceroit ſans aucune peine ; qu'il y avoit grand nombre d'hommes, mais qu'il y avoit peu de ſoldats ; qu'apparemment ils ne quitteroient pas un poſte où ils trouvoient toutes ſortes de commodités pour ſubſiſter ; & qu'enfin, ne ſe défiant de rien, & croyant l'Empereur encore loin d'eux, ils pouvoient être opprimés avant que d'être en état de ſe défendre.

L'Empereur apprit ces nouvelles avec beaucoup de joie, & renvoya Modaire avec un grand détachement, pour ſe ſaiſir des poſtes qu'il jugeroit néceſſaires, ſoit pour empêcher les Goths d'être avertis, ſoit pour les combattre avec avantage, s'ils étoient diſpoſés à donner bataille. Aſſez proche du camp, & preſque à la vue des ennemis, s'élevoit une colline étendue en long, & qui, vers le milieu de ſa pente, laiſſoit un eſpace de terrein aſſez uni, & aſſez grand pour y loger un nombre raiſonnable de troupes. Modaire y mit les ſiennes pendant la nuit ſans avoir été découvert. Il ſe ſaiſit de tous les paſſages ; & ſachant que les Goths ſans crainte & ſans précaution étoient endormis dans la plaine, il attendoit avec impatience l'arrivée de l'Empereur pour les charger.

A la pointe du jour Théodoſe étant arrivé, reconnut lui-même les lieux, & ſe diſpoſa promptement à l'attaque. Il commanda aux ſoldats de quitter les armes peſantes, & de ne retenir que l'épée & le bouclier. Il donna ordre aux capitaines d'étendre les rangs, pour ne rien laiſſer derrière eux, & pour faire paroître l'armée plus nombreuſe. Il les exhorta tous de combattre avec ardeur, ſans trop s'arrêter aux formes accoutumées de la milice, dans une affaire dont l'événement dépendoit autant de la diligence que de l'ordre.

V. Les Goths cependant étoient dans une grande tranquillité ; les uns rentroient dans le camp chargés du butin qu'ils venoient de faire ; les autres en ſortoient pour aller courir la campagne, & recueillir ce qui reſtoit du pillage des autres jours. Pluſieurs, fatigués des courſes qu'ils avoient faites pendant la nuit, étoient couchés çà & là ; & la plupart, en-

sevelis dans le vin, dormoient en repos au milieu des pro- AN. 379.
visions qu'ils avoient amassées. Leurs chefs, gens de peu d'expérience & de peu d'autorité, quelque avis qu'ils eussent reçu qu'il paroissoit des troupes romaines, n'avoient pu se persuader qu'elles vinssent pour les attaquer. Ceux mêmes qui les avoient vues, ne les prenoient pas pour l'armée entière, mais pour un parti sorti des places voisines, qui ne méritoit pas qu'on prît les armes, & qui se renfermeroit bientôt dans les garnisons.

Ils étoient en cet état, lorsqu'ils ouïrent le bruit des trompettes & les cris des soldats, qui fut le signal de l'attaque. Modaire descendit de la colline avec l'infanterie qu'il commandoit, élargissant ses bataillons à mesure qu'il s'avançoit dans la plaine, & marcha droit à la tête du camp. Promote, un des lieutenans généraux de l'Empereur, prit à gauche avec une partie de la cavalerie; & l'Empereur avec le reste, côtoyant la colline à droite, s'approcha des ennemis pour les prendre en flanc. Les Goths qui virent fondre tout-à-coup sur eux cette armée que la frayeur leur faisoit paroître innombrable, jugèrent bien que leur perte étoit assurée. Leurs chefs reconnurent leur faute, lorsqu'il n'étoit plus temps de la réparer : la terreur & la confusion se répandirent par tout le camp. Ceux-ci, courant aux armes, perdoient la vie avant qu'ils fussent en état de la disputer : ceux-là, pour éviter le péril qu'ils voyoient, alloient chercher celui qu'ils ne voyoient pas, & rencontroient par-tout l'ennemi. Le nombre des fuyards les empêchoit de pouvoir fuir. En peu d'heures tous ces barbares furent ou tués, ou faits prisonniers. On prit leurs femmes & leurs enfans, & quatre mille chariots qui servoient à les porter dans leurs marches. Ainsi toute la Thrace fut encore une fois délivrée de la désolation où ces nations étrangères l'avoient réduite.

VI. Le bruit de cette défaite s'étant répandu, les Alains & les Goths qui ravageoient les autres provinces, s'arrêtèrent, & firent des propositions de paix. Ils auroient bien voulu venger la mort de leurs compagnons; mais comme ils furent que l'Empereur alloit à eux, ils se soumirent à tout ce qu'il voulut, & signèrent un traité qu'ils n'avoient dessein d'observer que jusqu'à la première occasion de le rompre. Théodose de son côté leur accorda plus qu'ils ne demandoient; car il préféroit une paix honnête à une guerre glorieuse, &

Soz. l. 7. c. 4.

ne jugeoit pas à propos d'expoſer le peu de troupes qu'il
AN. 379. avoit à des combats douteux, conrre des ennemis qui vainquoient quelquefois les Romains, & qui ne ſe laiſſoient pas toujours ſurprendre.

Tout étant ainſi réglé, Théodoſe viſita les places, renforça les garniſons, & donna ſes ordres pour la ſanté & pour le ſoulagement des provinces que la guerre avoit ruinées ; puis il reprit le chemin de Theſſalonique, pour y paſſer l'hiver, & pourvoir de-là aux plus preſſantes néceſſités de l'état. La joie que lui donnoient ces premiers ſuccès de ſon règne, fut encore augmentée par les nouvelles qu'il reçut que Gratien n'avoit pas été moins heureux que lui ; qu'ayant
Soz. ibid. joint à ſes troupes celles que commandoit Merobaude, roi
Socrat. l. 5. c. 6. des François, il avoit attaqué les Allemands, & les avoit
Soz. l. 4. vaincus & chaſſés des Gaules ; qu'il en avoit taillé en pièces la plus grande partie, & réduit le reſte à ſe renfermer dans leur pays, d'où ils ne pourroient de long-temps venir troubler le repos des peuples ſujets de l'empire. Théodoſe fit rendre à Dieu de ſolennelles actions de grâces pour ſes victoires, & pour celles d'un Prince dont la gloire le touchoit autant que la ſienne propre.

VII. Auſſitôt qu'il fut déchargé des ſoins de la guerre, il crut qu'il ſeroit indigne des grâces qu'il avoit reçues du ciel, & de la protection qu'il en eſpéroit, s'il ne s'appliquoit de tout ſon pouvoir au rétabliſſement de la foi & de la religion catholique, dont il avoit fait profeſſion toute ſa vie. Pour cela il réſolut d'abattre les Ariens, que ſes prédéceſſeurs avoient élevés, & qui rempliſſoient alors tout l'Orient de confuſion & de déſordre. L'entrepriſe étoit difficile, & il falloit pour y réuſſir, outre une grande piété, beaucoup de fermeté & de ſageſſe.

VIII. Cette ſecte s'éleva ſous le règne du grand Conſtantin, & ſuſcita contre l'égliſe une eſpèce de perſécution plus dangereuſe que celle des tyrans dont elle venoit d'être délivrée. Arius en fut l'auteur. Il étoit né dans cette partie de la Lybie, qui eſt voiſine de l'Egypte ; & il avoit paſſé à Alexandrie dans l'eſpérance de s'y faire connoître, & de ſe pouſſer aux premières charges de l'Egliſe. Comme il avoit de l'eſprit, du ſavoir & de l'éloquence, avec quelque apparence de vertu, les patriarches de cette ville crurent qu'ils pourroient ſe ſervir de lui, & l'élevèrent les uns aux ordres, les

autres

autres aux miniſtères eccléſiaſtiques. Mais ils reconnurent bientôt que c'étoit un eſprit inquiet, préſomptueux, indocile, prêt à prendre le bon ou le méchant parti, ſelon qu'il convenoit à ſa fortune ou à ſon orgueil. Dès ſes premières années, il ſe jeta dans le ſchiſme de Mélece, évêque de Lycopolis, dans la Thébaïde. Il en ſortit, & il y rentra. Enfin il ſe réconcilia avec le patriarche Achillas, & feignit d'être ſon ami, pour devenir ſon ſucceſſeur. Alors, couvrant ſon ambition du voile d'une modeſtie affectée, gagnant les uns par un entretien doux & flatteur, trompant les autres par un extérieur grave & compoſé, il aſpiroit ſecrétement à l'épiſcopat. AN. 319.

Mais ſes eſpérances furent trompées. Le ſiége vint à vaquer, & le mérite de ſaint Alexandre l'emporta ſur les intrigues d'Arius. Il en fut piqué; & l'envie qui le poſſédoit, lui fit regarder comme ſon ennemi, celui qu'il devoit reſpecter comme ſon père. Il réſolut de le perdre, & ne pouvant décrier ſa vie, qui étoit très-innocente & très exemplaire, il entreprit d'attaquer ſa doctrine, quoiqu'elle fût très-pure & très-ſaine. Il l'accuſa, comme d'un crime, de ſoutenir *que Jeſus-Chriſt étoit égal à ſon père, éternel & immuable comme lui, & qu'ils n'avoient qu'une même eſſence.* Après lui avoir reproché cette vérité comme une héréſie, il propoſa lui-même ſon héréſie comme une vérité, & commença de publier *que le fils de Dieu n'étoit qu'une créature; que le Verbe avoit été fait & tiré du néant; qu'il étoit muable & changeant de ſa nature; qu'il n'étoit fils de Dieu que par adoption, & que s'il étoit appelé Dieu, il ne falloit pas entendre qu'il le fût par nature, mais ſeulement par participation.*

Comme il étoit ſavant dans les écritures, & ſur-tout habile dialecticien, il recueillit des livres ſacrés tout ce qui ſembloit favoriſer ſes opinions, & il enveloppa la queſtion de tant de difficultés, & donna à ſon erreur tant de vraiſemblance, que pluſieurs ſe mirent de ſon parti. Le Patriarche eſſaya de le ramener par ſes avertiſſemens, par ſes raiſons, par ſes menaces; mais connoiſſant que ces voies de douceur & d'exhortation ne ſervoient qu'à lui donner plus de courage & plus de moyens de communiquer ſon impiété, il l'excommunia dans un concile de cent évêques qu'il avoit convoqués pour cela de l'Egypte & de la Lybie.

Ce coup l'étonna, mais ne l'abattit pas. Il ſe retira dans la Paleſtine, d'où il écrivit à l'Empereur; il alla même le

AN. 379. trouver, & en peu de temps il acquit quelques protecteurs ; & un grand nombre de disciples qui s'attachoient à lui, les uns par le seul amour de la nouveauté, les autres par cette fausse pitié qu'on a pour un homme qu'on croit opprimé, plusieurs gagnés par ses persuasions & par ses caresses. Constantin, averti que les peuples & les évêques commençoient à se partager, & qu'il s'assembloit des synodes de part & d'autre, craignit les suites de cette division. Il écrivit de Nicomédie, qui étoit alors le séjour ordinaire des Empereurs d'Orient, une lettre commune à saint Alexandre & à Arius, pour les exhorter à se réunir, & à s'accorder sur une matière qui paroissoit de peu de conséquence pour la foi, & qui alloit troubler la paix de l'église. Osius, évêque de Cordoue en Espagne, qui se rencontra par hasard près de l'Empereur, eut ordre d'aller en Egypte pour travailler à cet accommodement, & s'acquitta de sa commission avec beaucoup de fidélité, mais avec peu de succès.

Pour réduire cette secte opiniâtre & régler le point de doctrine contesté, il fallut en venir à un concile universel, qui établît la vérité, & condamnât l'erreur par un jugement décisif. Nicée, une des principales villes de la Bithynie, fut choisie pour le lieu de cette assemblée : les évêques de toutes les parties du monde furent invités de s'y trouver ; ils y arrivèrent dans le temps marqué au nombre de trois cents dix-huit. Constantin s'y rendit lui-même, pour être le témoin, & comme le médiateur de la paix & de la réunion de l'église. Arius & ses partisans y furent appelés ; on les ouit ; on les convainquit, on les condamna. La divinité de Jesus-Christ fut reconnue ; & pour ôter aux Ariens tout prétexte de déguiser leur erreur sous des termes équivoques, on les obligea de se servir du mot de *Consubstantiel* dans leur profession de foi, & de signer la consubstantialité du verbe. Cette expression, depuis ce temps-là, fut comme une marque certaine qui distinguoit les catholiques d'avec ceux qui ne l'étoient pas, ou qui l'étoient de mauvaise foi, & les pères du concile l'inférèrent dans leur symbole.

Arius, & les évêques qui le protégeoient, après plusieurs difficultés, feignirent de se soumettre aux décisions du concile, & pour éviter les peines dont ils étoient menacés, abjurèrent publiquement leur hérésie. Mais ils n'abandonnèrent pas leur entreprise, & ils attendirent le temps favora-

ble pour répandre encore au-dehors le venin qu'on les avoit forcés de reſſerrer dans leur cœur. AN. 379.

Cependant ils attiroient à leur parti ceux qui pouvoient les aſſiſter de leur crédit ou de leur faveur. Ils faiſoient valoir à l'Empereur leur ſoumiſſion, afin d'abuſer plus facilement de ſa bonté ; & pendant qu'ils révéroient en apparence la foi de Nicée, ils cherchoient à ruiner par des calomnies ceux qui pouvoient en être les défenſeurs. Enfin, par les ſoins d'Euſebe, évêque de Nicomédie, qui s'étoit rendu chef de leur parti par le crédit de la princeſſe Conſtancie, ſœur de l'Empereur, & par des proteſtations réitérées de fidélité & d'obéiſſance, ils parvinrent à ſe faire conſidérer comme orthodoxes. Arius lui-même, mené comme en triomphe par ſes amis, alloit être reçu à la communion de l'égliſe dans Conſtantinople, s'il n'eût fini ſubitement une vie inquiète & criminelle par une mort terrible & honteuſe.

Quoique ces hérétiques fuſſent pour la plupart des eſprits paſſionnés & ſéditieux, ils n'oſèrent ſe ſoulever, ni rompre ouvertement la paix de l'égliſe, tant que le grand Conſtantin gouverna l'empire. Car encore qu'il eût quelquefois un peu trop de facilité, il avoit beaucoup de zèle pour la religion ; & comme il n'étoit pas impoſſible de le ſurprendre, il étoit dangereux qu'il s'aperçût qu'on l'avoit ſurpris. Ainſi ils furent obligés de ſe ménager avec ce Prince, qui pouvoit ignorer la vérité, mais qui n'étoit pas capable de ſouffrir l'injuſtice. Mais lorſqu'ils ſe virent fortifiés de l'autorité de Conſtantius ſon fils & ſon ſucceſſeur, ils ne gardèrent plus de meſures. Non-ſeulement ils publièrent leur fauſſe doctrine, ils opprimèrent même ceux qui eurent le courage de s'y oppoſer. Leur inſolence alla juſqu'à chaſſer les plus ſaints prélats des premiers ſiéges de l'Orient, à proſcrire les papes mêmes, & à ôter la liberté des ſuffrages dans les conciles, où l'Empereur ſe portoit lui-même pour accuſateur contre des ſaints, & diſoit hautement que ſa volonté devoit tenir lieu de règle & de déciſion dans l'égliſe. *Athan. ad Sol t. p. 831.*

Le règne de Valens ne leur fut pas moins favorable. Ils exercèrent en ſon nom leurs violences accoutumées. Ils obtinrent des lettres aux gouverneurs des provinces pour tyranniſer les catholiques. Ils allèrent juſqu'au fond des déſerts de la Thébaïde pour en chaſſer les ſolitaires qui menoient une vie toute céleſte. La perſécution fut ſanglante ;

AN. 379. & ſous un Prince chrétien, il ſe fit preſque autant de martyrs que ſous les tyrans infidelles. Tels furent les commencemens & les progrès de cette héréſie.

1 x. Quoiqu'il fût non-ſeulement difficile, mais encore dangereux dans un nouveau règne, d'attaquer une ſecte puiſſante, & accoutumée depuis long temps à dominer, néanmoins Théodoſe, conſidérant, que le premier devoir des ſouverains eſt de faire régner celui par qui ils règnent, & ſe défiant avec raiſon de la fidélité de ceux qui s'étoient révoltés contre l'égliſe, forma le deſſein de les ramener, avec douceur, ou de les réprimer avec autorité. Il alloit faire publier ſes premiers édits à Theſſalonique. L'impératrice Flaccille ſa femme, qu'il aimoit tendrement, Termancie & Serene, ſes nièces, qu'il avoit adoptées depuis la mort de ſon frère Honorius, y étoient nouvellement arrivées. On y voyoit tous les jours aborder quelques-uns de ſes amis, ſur-tout ceux qui l'avoient aſſiſté dans le temps de ſa diſgrace. Il les avoit invités de venir d'Eſpagne en Orient, afin de les récompenſer, & de les élever dans les charges. Sa reconnoiſſance s'accrut avec ſon pouvoir; & dès qu'il fut Empereur, il ſe ſouvint de tous les ſervices qu'on lui avoit rendus quand il étoit encore particulier, & n'oublia que les injures qu'on lui avoit faites.

Claudian. de laud. Seren.

Aurel. vict. Théodoret.

La joie qu'il eut de revoir des perſonnes qui lui étoient ſi chères fut bientôt troublée; car à peine étoit-il arrivé à Theſſalonique, qu'il tomba dangereuſement malade. Il ſe mit d'abord en état de recevoir le baptême, & ſe diſpoſa à mourir chrétiennement. Comme il avoit une grande affection pour la foi orthodoxe de la Trinité, & qu'il craignoit de donner en cette occaſion quelque avantage aux héréti-ques; avant que de faire appeler Aſcole, évêque de cette ville, il s'informa de ſes mœurs, & de la foi qu'il profeſſoit. Il apprit que c'étoit un prélat d'une vertu conſommée; qu'il avoit été nourri dès ſon enfance dans les monaſtères de l'Achaïe; que ſur la réputation de ſa ſainteté, les peuples de la Macédoine l'avoient tiré de ſa ſolitude pour le faire leur archevêque; qu'on l'avoit ordonné fort jeune, ſans avoir égard aux règles de l'âge; qu'il avoit toujours été inviolablement attaché à la doctrine de l'égliſe; que ſaint Baſile l'avoit honoré de ſon amitié, & que le pape Damaſe avoit pour lui une eſtime particulière.

Socrat. 5. c. 6. Soz. l. 4. c. 7.

Ambroſ. Epiſt. 28.

22.

Théodoſe eut beaucoup de joie de tomber entre les mains d'un ſi ſaint homme. Il le fit appeler ; & ayant encore ſu de lui-même qu'il profeſſoit la foi apoſtolique, confirmée par le concile de Nicée, il lui demanda avec reſpect le ſacrement de la régénération. Auſſitôt il le reçut avec une piété exemplaire, & s'eſtima plus glorieux d'être devenu enfant de l'égliſe, que d'avoir été fait maître d'une partie du monde. Alors il ſe crut engagé à rétablir la religion dans tout l'empire ; & Dieu, béniſſant ſes intentions, lui rendit en peu de jours une parfaite ſanté. Il conféra pluſieurs fois avec Aſcole, ſur les moyens d'exécuter ſon deſſein. Il ſe fit inſtruire des points principaux des doctrines conteſtées, de la différence des nouvelles ſectes, de la foi des évêques, & de l'état des principales égliſes de l'empire d'Orient. AN. 379. *Auguſt. de civit. Dei, l. 5. c. 26.*

x. Après avoir ainſi examiné toutes choſes, il crut qu'il étoit de ſa prudence de ramener les eſprits peu à peu, & de commencer par des lois qui leur fiſſent connoître ſes volontés, & craindre ſa juſtice. Il fit donc un édit daté de Theſſalonique, par lequel il ordonne aux peuples de ſon obéiſſance de ſuivre la foi que l'égliſe romaine avoit reçue de ſaint Pierre, & qui étoit enſeignée par le pape Damaſe, & par Pierre d'Alexandrie, prélat d'une ſainteté apoſtolique, & leur enjoint de confeſſer & de reconnoître une même divinité dans la Trinité des perſonnes du Père, du Fils & du Saint-Eſprit, ſuivant la doctrine de l'évangile, & l'ancienne tradition de l'égliſe. Il déclare enſuite que ceux-là ſeulement qui profeſſeront cette foi, ſeront tenus pour catholiques ; & que ceux qui la rejeteront, ſeront traités comme des hérétiques infames & inſenſés, qui, outre les peines qu'ils méritent de la juſtice divine, doivent encore attendre de lui des châtimens proportionnés à l'énormité de leur crime. *Cod. Théod. 16. t. 1. 2.*

x 1. Il adreſſa cet édit au peuple de Conſtantinople, afin qu'il fût d'abord exécuté dans cette ville impériale, qui étoit comme le théâtre de l'héréſie, & que de-là il paſſât plus promptement dans toutes les autres villes de l'empire. Ce fut en ce même temps que Maxime vint ſe jeter aux pieds de Théodoſe, le ſuppliant de le maintenir dans le ſiége de Conſtantinople qu'il venoit d'uſurper. Maxime étoit d'Alexandrie, philoſophe cynique de profeſſion, d'un ſavoir médiocre, d'une vie déréglée, & d'une profonde diſſimula-

AN. 379. tion. Ses parens l'avoient élevé dans la religion chrétienne ; dont il n'étoit pourtant que légèrement inſtruit. Il avoit paſſé une partie de ſa jeuneſſe à courir de ville en ville, pour acquérir du bien ou de la réputation, & il s'étoit décrié par-tout où il avoit voulu s'établir. Quoiqu'il fût habile à ſe déguiſer, il n'avoit pu éviter d'être ſurpris en des actions qui le firent reléguer dans le déſert d'Oaſis, où il demeura quatre ans entiers. Se voyant enfin ſans honneur & ſans reſſource, animé par ſon ambition & par ſa miſère, il vint à Conſtantinople avec le téméraire deſſein de s'en faire évêque.

Il publia d'abord qu'il étoit d'une maiſon illuſtre par ſa nobleſſe, & plus encore par ſa piété ; que ſon père étoit mort pour la défenſe de la foi ; que ſes ſœurs étoient l'exemple des vierges chrétiennes dans Alexandrie. Il ſe vantoit d'avoir ſouffert lui-même un long exil pour Jeſus-Chriſt, ſe faiſant un honneur de religion, de ce qui avoit été la punition de ſes crimes. La fable de ces martyres prétendus, ſoutenue de pluſieurs circonſtances étudiées & de quelques apparences de piété qu'il affectoit, lui acquit l'eſtime & l'amitié de tout ce qu'il y avoit de catholiques dans Conſtantinople. Quoiqu'il fût habillé en cynique, & que cet habit ne fût pas ſéant aux chrétiens, on lui pardonnoit cet extérieur, tant on étoit prévenu du fond de ſon mérite & de ſa vertu.

Greg. Naz. carm. de vitâ ſuâ.

Gregoire de Nazianze avoit le ſoin de l'égliſe de Conſtantinople. Il y avoit été envoyé un an auparavant par le concile d'Antioche, ſelon quelques-uns, ou appelé par les peuples & par les évêques de Thrace, comme il ſemble le marquer lui-même. Il exerça d'abord par commiſſion les fonctions paſtorales dans cette égliſe, où il fit revivre la foi preſque éteinte, joignant l'exemple de ſa vie à la force de ſon éloquence, & réuniſſant par ſes ſoins, les reſtes d'un troupeau que les tempêtes paſſées avoient diſperſé. Mais le nombre des catholiques s'étant en peu de temps notablement augmenté, ils l'élurent pour leur paſteur. Pierre, patriarche d'Alexandrie, confirma ce choix par ſes lettres & par ſon ſuffrage, & lui envoya les marques de ſa dignité. Encore que Gregoire eût refuſé d'accepter cette dignité, proteſtant qu'il ne pouvoit être élu que par un concile, ils ne laiſſèrent pas de le regarder comme leur archevêque.

Lui-même, touché de l'affection qu'on lui témoignoit, redoubla ſon zèle, & n'oublia rien de ce qu'il crut capable de rétablir la foi & la ferveur de la religion. Les hérétiques, ne pouvant réſiſter à ſes raiſons, attentèrent pluſieurs fois contre ſa perſonne; mais comme il les avoit convaincus par ſes diſcours, il les édifia par ſa patience. AN. 380.

Il commençoit à jouir du fruit de ſes travaux, lorſque Maxime lui fut préſenté. Gregoire le reçut non-ſeulement avec bonté, mais encore avec reſpect, comme un confeſſeur de Jeſus-Chriſt. Il écouta la fauſſe hiſtoire de ſa vie, & jugeant d'autrui par lui-même, il la crut. Il le retint en ſa maiſon, lui donna ſa table, lui communiqua ſes études & ſes deſſeins; & croyant qu'il étoit honorable & avantageux d'avoir dans une égliſe renaiſſante un homme reconnu martyr, il le propoſa pour exemple, & récita publiquement un diſcours qu'il avoit fait à ſa louange.

Cet impoſteur, de ſon côté, gagnoit de plus en plus les bonnes grâces de ce ſaint prélat, par une flatterie adroite, par des invectives fréquentes contre les Ariens, & par un air de piété qui paroiſſoit ſincère. Cependant il menoit ſecrétement ſon intrigue. Il engagea dans ſon parti un prêtre de Conſtantinople, à qui l'élévation & le mérite de l'archevêque étoient devenus inſupportables. Ils tournèrent ſi bien l'eſprit du patriarche d'Alexandrie, par les puiſſantes correſpondances qu'ils avoient auprès de lui, qu'il entra dans les intérêts de Maxime, ſoit qu'il voulût favoriſer ſon compatriote, ſoit qu'il craignît de donner lieu à l'agrandiſſement du ſiége de Conſtantinople, s'il y plaçoit un homme d'une réputation extraordinaire, ſoit qu'il crût que l'élection qu'il avoit approuvée depuis peu, n'avoit pas été faite dans les formes.

Ce fut donc par ſes ordres que ſept évêques furent choiſis pour aller appuyer le parti de ce philoſophe, ſous prétexte de conduire la flotte qui amenoit tous les ans les bleds d'Egypte à Conſtantinople. Dès qu'ils furent arrivés, Maxime les encouragea par ſes diſcours & par ſes préſens. Il gagna un eccléſiaſtique de l'iſle de Thaſſe, qui venoit acheter du marbre pour ſon égliſe, & lui emprunta ſon argent pour le diſtribuer à des mariniers dont il avoit réſolu de ſe ſervir. Il ne reſtoit plus qu'à prendre le temps pour l'ordination.

AN. 380. Les évêques Egyptiens, à leur arrivée, avoient refuſé de communiquer avec les ariens, & s'étoient unis avec les catholiques. Gregoire les avoit reçus chez lui avec beaucoup de civilité & de reſpect. Comme l'entrée de l'égliſe leur étoit libre à toute heure, ils y vinrent une nuit que ce prélat s'étoit fait porter malade dans une maiſon de campagne auprès de la ville. Ils commencèrent la cérémonie de la conſécration de Maxime en préſence d'un grand nombre de mariniers, étrangers pour la plupart, qui repréſentoient le peuple. Mais le jour les ayant ſurpris, & le clergé étant accouru, tout le quartier s'émeut, le peuple s'aſſemble, on appelle les magiſtrats, & l'on chaſſe de l'égliſe Maxime & tous ſes complices, qui ſe ſauvèrent en déſordre dans la maiſon d'un joueur de flûte, où ils achevèrent leur ſacrilége ordination.

Greg. Naz. carm de vitâ ſuâ.

L'indignité de cette action, qui fit horreur même aux hérétiques, donna lieu de rechercher la vie de cet impoſteur. On ſe déſabuſa du martyre dont il ſe vantoit, & l'on découvrit les crimes qu'il avoit eu l'adreſſe de cacher juſques-là : ce qui fit qu'on le bannit honteuſement de la ville.

XII. Ce mauvais ſuccès ne l'étonna point. Après avoir erré quelque temps dans la Thrace, il ſe mit en chemin, accompagné des évêques qui l'avoient ſacré, pour aller trouver Théodoſe, & le prévenir, s'il pouvoit, en ſa faveur. Mais Aſcole, à qui le pape Damaſe écrivoit ſouvent ſur les affaires de l'égliſe de Conſtantinople, étoit déjà averti de tout ce qui s'y étoit paſſé, & en avoit informé l'Empereur. Maxime étant donc arrivé avec ſes compagnons, & le ſuppliant de le maintenir par ſon autorité, ce Prince lui répondit avec indignation, qu'il étoit informé de ſes cabales ; qu'il haïſſoit tous ceux qui troubloient la paix de l'égliſe ; & qui empêchoient le progrès de la religion ; & qu'il ſauroit les châtier lui & ſes partiſans, comme ils méritoient, s'ils avoient jamais l'inſolence de pourſuivre leur entrepriſe. Ils voulurent ſe juſtifier, mais l'Empereur les interrompit, & les renvoya, ſans vouloir les entendre, ni les voir davantage.

Collat. Rom. pag. 39. 40.

XIII. Pendant que Théodoſe, encore convaleſcent, prenoit tant de ſoin de l'avancement de la religion, il raſſembloit ſon armée, & ſe préparoit à ſe mettre en campagne auſſitôt

qu'il auroit repris ſes forces. Les Goths, ſur les avis qu'ils avoient reçus de ſa maladie par leurs transfuges, par les ôtages qu'ils avoient à ſa ſuite, s'étoient moqués du dernier traité. Bien loin de ſortir des terres de l'empire, comme ils l'avoient promis, ils y appelèrent à leur ſecours de nouvelles troupes de barbares, & y firent plus de ravage qu'auparavant. Ceux de leur nation qui s'étoient mis en grand nombre à la ſolde de l'Empereur, leur facilitoient ſecrétement l'entrée dans les provinces. La terreur ſe répandit parmi les peuples; & les gens de guerre ne recevant de la cour que des ordres lents & indéterminés, ne ſavoient à quoi ſe réſoudre. Ainſi tout demeuroit comme immobile par la maladie du Prince, qui ne gouvernoit que par lui-même, & qui n'étoit pas alors en état d'agir. AN. 380.

Au premier bruit de ce renouvellement de guerre, on dépêcha promptement des couriers à l'empereur Gratien, pour lui donner avis du danger où ſe trouvoit Théodoſe, & pour le ſolliciter d'envoyer en diligence un ſecours conſidérable vers la Macédoine. Quelques officiers de l'armée avec ce qu'ils avoient pu ramaſſer de troupes, s'oppoſoient cependant aux ennemis, & leur diſputoient les paſſages. Mais le nombre de ces barbares croiſſant toujours, ils ſe rendoient par-tout les maîtres. Auſſitôt qu'ils eurent reçu les ſecours qu'ils attendoient, ils ravagèrent les frontières, & ſe jetèrent dans la Theſſalie & la Macédoine. Théodoſe fit marcher ſon armée de ce côté-là, & y alla lui-même dès que ſa ſanté le lui put permettre. Après qu'il eut fait reconnoître les ennemis, encore qu'il fût beaucoup inférieur en nombre, il s'avança à deſſein de les combattre; mais il fut prévenu, & quelque précaution qu'il eût priſe, il ſe vit tout d'un coup trahi par les Goths qu'il avoit retenus à ſon ſervice.

Ce Prince, après la concluſion du traité de l'année précédente, conſidérant la foibleſſe où étoit l'empire, & jugeant qu'il ne pouvoit le relever ſans l'aſſiſtance de ces mêmes peuples qui l'avoient abattu, avoit fait publier dans leurs camps, qu'il déſiroit vivre avec eux en bonne intelligence, & qu'il recevroit tous ceux qui voudroient prendre parti dans ſes armées. Ces barbares étoient venus en foule s'enrôler au ſervice des Romains, & s'étoient obligés auparavant par des ſermens exécrables de prendre les occaſions

de leur nuire, en faiſant ſemblant de les ſervir. Théodoſe
AN. 380. crut les avoir attachés à lui par ſes careſſes & par ſes libéralités : néanmoins craignant qu'ils ne ſe prévaluſſent de leur nombre, qui excédoit déjà celui de ſes troupes, il en fit
Soz. l. 4. pluſieurs détachemens. Il en envoya une partie en Egypte ſous la conduite d'Hormiſdas, Perſan d'origine, fils d'un capitaine du même nom, qui aſſiſta à la guerre de Julien contre les Perſes. Il diſtribua les autres dans les places où il y avoit garniſon romaine, avec ordre aux gouverneurs de les obſerver. La guerre étant ſurvenue, on choiſit ceux qui paroiſſoient les plus fidelles, & l'on en compoſa un corps qu'on fit ſervir en campagne. Ceux-ci, réſolus d'accomplir leur ſerment, & s'affectionnant davantage à leurs compatriotes à meſure qu'ils en approchoient, leur donnoient avis de tout ce qui ſe paſſoit dans l'armée de l'Empereur, & promettoient de ſe joindre à eux, s'ils venoient l'attaquer dans ſon camp.

XIV. Les Goths, ſur cet avis, ſe préparèrent au combat, & commencèrent à marcher. Théodoſe de ſon côté étant averti de leur deſſein, ſe retrancha, mit ſes gens en bataille, viſita les quartiers, ſur-tout celui des étrangers, qu'il trouva plus gais que les autres, & plus diſpoſés en apparence à ſe bien défendre; & après avoir fait allumer des feux par-tout le camp, & donné tous les ordres néceſſaires, il attendit les ennemis. La nuit s'avançoit, & les barbares, profitant de leur nombre, & ſe partageant en pluſieurs corps, dont chacun étoit preſque égal à toute l'armée de l'empire, s'étendirent dans la plaine en aſſez bon ordre, & vinrent avec des cris effroyables donner de tous côtés, preſque en même temps; mais ils trouvèrent par-tout plus de réſiſtance qu'ils n'avoient penſé, & furent repouſſés avec grande perte des leurs. Le fort de l'attaque tomba ſur le quartier de l'Empereur, qu'ils avoient reconnu ou par le ſignal que leur avoient donné les traitres, ou par le grand nombre de feux qu'eux-mêmes y avoient remarqués. Ils eſpéroient accabler ce Prince, ou du moins l'occuper là pendant qu'on lui dreſſoit un piége d'un autre côté. Ils vinrent pluſieurs fois à la charge, mais ils perdirent tant de monde, qu'ils furent enfin rebutés.

XV. Théodoſe voyoit les choſes en cet état, lorſqu'il s'éleva un grand bruit vers le quartier des étrangers, qui lui fit

appréhender quelque désordre. Il apprit au même-temps que les Goths de son armée s'étoient joints avec les ennemis, & qu'il alloit être enveloppé s'il n'y prenoit garde. Il détacha d'abord quelques escadrons, pour se saisir des postes qui pouvoient assurer sa retraite; & comme il sut qu'une bonne partie des légions étoient aux mains avec ces rebelles, il fit avancer en diligence sa cavalerie, qui fondit sur eux si à propos, & en fit un si grand carnage, qu'il en resta peu qui ne portassent la peine de leur rebellion. Ceux qui le soutenoient eurent presque le même sort. Mais enfin les Romains ne pouvoient faire de si grands efforts sans beaucoup de perte; & les Goths, dont le nombre grossissoit toujours, avoient forcé par plusieurs endroits les retranchemens. Théodose, avant que d'être accablé par la multitude, rallia ses troupes affoiblies qui commençoient la plupart à se relâcher. Il prit lui-même le soin de faire la retraite, amusant les ennemis par des détachemens faits à propos, tournant tête de temps en temps, pour charger ceux qui le poursuivoient en désordre, jusqu'à ce qu'il eût gagné les hauteurs que ses gens gardoient, & qu'il eût mis en sureté ce qui lui restoit de son armée. AN. 380.

Cette journée pouvoit être entièrement fatale à l'empire, si les Goths eussent su profiter de leur victoire; mais ils se débandèrent incontinent. Ceux qui avoient le moins combattu, coururent les premiers au pillage; & ceux qui poursuivoient l'ennemi, craignirent de perdre leur part du butin, & retournèrent promptement au camp. Ainsi la retraite se fit sans beaucoup de peine. La Thessalie & la Macédoine demeurèrent pourtant exposées à l'insulte & au pillage de ces barbares, qui ravagèrent la campagne, & laissèrent les villes en liberté, parce que l'Empereur y avoit jeté des troupes, & qu'ils espéroient en tirer de grandes contributions. Après qu'ils eurent ruiné tout ce pays-là, comme si leur avarice & leur vengeance eussent été satisfaites, ils commencèrent à regretter tant de braves soldats, qu'ils avoient perdus à la bataille, & leur victoire leur parut moins grande qu'auparavant. Ils se trouvèrent en petit nombre; & ils croyoient voir à toute heure l'Empereur à leurs trousses pour les charger.

XVI. Cependant Théodose, qui s'étoit retiré vers Thessalonique, y formoit un corps de troupes capables de s'opposer

AN. 380. à leurs progrès. Il avoit reçu en chemin quelques recrues qu'on lui amenoit. Une partie des légions d'Egypte qu'il avoit mandées, venoient de le joindre; & il étoit en état de se remettre en campagne en peu de jours, lorsque Rustice arriva des provinces d'Occident, pour lui témoigner la douleur que Gratien & toute sa cour avoient eue de sa maladie, & la joie qu'ils avoient de sa guérison. Le voyage de cet officier avoit été long, parce qu'il avoit passé par l'Italie, & qu'il s'étoit arrêté à Rome pour s'y faire baptiser. Là il avoit reçu de nouveaux ordres, & il venoit avec des lettres du Pape Damase & de l'empereur Gratien. Le premier écrivoit à Théodose, pour le remercier de la protection qu'il donnoit aux catholiques, & pour le prier d'établir dans l'église de Constantinople un évêque orthodoxe, avec qui l'on pût garder la paix & la communion. Le second lui donnoit avis, qu'il lui envoyoit un secours considérable; qu'il l'auroit conduit lui-même, si les affaires de l'empire l'eussent pu permettre; mais qu'il lui avoit choisi ses plus belles troupes & ses meilleurs capitaines pour les commander; qu'ils étoient en marche, & qu'ils avoient ordre de se rendre promptement sur les confins des deux empires, où ils pourroient savoir la route qu'ils devoient prendre.

Epist. Dan.

Théodose apprit cette nouvelle avec beaucoup de joie; & peu de temps après, il fut averti que les troupes auxiliaires étoient arrivées sur la frontière de l'Illyrie. Baudon & Arbogaste, François d'origine, capitaines de grande réputation, fort affectionnés aux Romains, & fort entendus au métier de la guerre, qui étoient les chefs de cette expédition, envoyèrent à la cour deux de leurs principaux officiers, pour demander ce qu'ils avoient à faire. L'Empereur leur dépêcha incontinent des personnes fidelles & intelligentes, pour les informer de l'état des affaires, & les faire approcher de la Macédoine, où il avoit résolu de les aller joindre. Ces deux généraux s'avancèrent donc à grandes journées, & tombèrent heureusement sur quelques partis des ennemis, qu'ils taillèrent en pièces. Théodose au même temps se mit en marche.

XVII. Alors l'épouvante se mit dans l'armée des barbares, qui crurent qu'ils alloient être enveloppés, & que toutes les forces de l'Orient & de l'Occident s'unissoient ensemble pour les accabler. La présence de l'Empereur, l'approche de deux

grands capitaines, la défaite de quelques-uns de leurs gens, tout les étonna. Ils ſe raſſemblèrent, & craignant d'être ſurpris dans la Theſſalie, & la Macédoine, où deux armées venoient fondre ſur eux, ils s'enfuirent dans la Thrace. Mais ne pouvant y ſubſiſter à cauſe du dégât qu'ils y avoient fait les années précédentes, & ne doutant pas qu'on ne dût les y pourſuivre, ils envoyèrent des députés à Théodoſe, pour lui demander humblement la paix. AN. 380.

XVII. Quoiqu'ils fuſſent encore en état de combattre, ils conſentoient d'être traités comme vaincus, & ils offroient de ſe retirer en leur pays, ou de ſervir l'empire, promettant d'accomplir fidellement toutes les conditions qu'on leur preſcriroit. L'affaire fut miſe en délibération. Baudon & Arbogaſte, qui s'étoient rendus près de l'Empereur, furent d'avis qu'il exterminât ces barbares, & lui repréſentèrent que c'étoient les ennemis irréconciliables de l'empire; qu'ils ne demandoient la paix que lorſqu'ils ne pouvoient plus faire la guerre; que le Danube étoit une barrière qu'ils avoient accoutumé de franchir; que leur infidélité paſſée devoit ſervir de précaution pour l'avenir, & qu'il importoit à ſon repos & à celui de l'état, de ruiner une nation toujours à craindre aux Empereurs, ſoit qu'elle les ſervît, ſoit qu'elle leur fit la guerre.

Les autres ſoutenoient au contraire, qu'il falloit préférer une paix aſſurée à une victoire incertaine, qu'il n'étoit pas honnête de rejeter les ſoumiſſions des ennemis, ni ſûr de s'expoſer à leur déſeſpoir; que ceux-ci ſeroient plus tranquilles au-delà du Danube, quand on les auroit forcés de le repaſſer; qu'il étoit difficile dans les conjonctures préſentes de ſe paſſer du ſervice de cette nation, & qu'il ſeroit aiſé de ſe garder de ſes trahiſons; qu'enfin l'empire étoit un corps affoibli par de longues guerres, & qui ne pouvoit ſe remettre que par des intervalles de paix.

XIX. Théodoſe loua la réſolution des premiers, & ſuivit le conſeil des ſeconds. Il accorda la paix aux barbares. Les conditions furent, qu'ils poſeroient les armes, & jureroient de ne les plus reprendre contre l'empire; qu'ils enverroient les principaux de leurs chefs en ôtage; qu'ils ſortiroient ſans remiſe hors des provinces de l'empire, dont ils défendroient les frontières contre les autres peuples; qu'ils fourniroient certain nombre de troupes choiſies, pour

AN. 380. être distribuées dans tous les corps de l'armée romaine ; & que l'Empereur les protégeroit aussi, & les regarderoit comme ses amis & ses alliés. Les Goths acceptèrent ces conditions, & commencèrent à exécuter le traité de bonne foi.

XX. Cependant l'ordonnance de Théodose, en faveur de la foi catholique, avoit été publiée à Constantinople, où elle avoit produit des effets bien différens. Ceux qui professoient la foi de Nicée, reprirent courage, & s'unirent plus étroitement avec Gregoire de Nazianze, qu'ils regardoient comme leur pasteur. Ils coururent avec plus de foule à ses fermons, & le pressèrent plusieurs fois de se prévaloir de l'autorité du prince, & de redemander aux Ariens les églises qu'ils leur avoient ôtées. Mais comme l'édit ne portoit pas expressément cette restitution, & qu'il n'étoit pas encore temps de toucher ce point, le Saint modéroit leur zèle, & les exhortoit à attendre que l'Empereur achevât ce qu'il avoit commencé.

La plupart des officiers & des magistrats de la ville, qui favorisoient auparavant les hérétiques, crurent qu'ils devoient s'accommoder au temps, & respecter la religion du prince. Mais les Ariens firent éclater leurs ressentimens en toutes rencontres. La nouvelle du baptême de Théodose les avoit d'abord alarmés. Ils se vantoient d'avoir baptisé jusqu'à ce temps-là les Empereurs d'Orient ; & comme si ç'eût été un droit de prescription pour l'avenir, ils se plaignoient qu'Ascole eût administré à Théodose ce sacrement, qu'Eusebe de Nicomédie avoit administré au grand Constantin, Euzoïus d'Antioche à Constantius, & Eudoxe de Constantinople à Valens. Ils prévirent bien les conséquences de cette action.

Mais lorsqu'ils ouïrent ensuite publier une loi qui les flétrissoit & les condamnoit, ils devinrent comme furieux. Ils se plaignirent hautement qu'on les déshonoroit à tort, & s'en prirent à Gregoire de Nazianze, qui, sans se servir des avantages du temps & de la protection du prince, n'opposoit à leurs violences que les remontrances & les prières. Ils en vinrent jusqu'à cet excès de fureur, qu'ils massacrèrent en plein jour un saint vieillard qui revenoit de l'exil, où il avoit été envoyé sous le règne de Valens, pour la défense de la foi. Après quoi ils ne gardèrent plus de me-

Greg. Naz orat. ad Arian.

sures, outrageant les catholiques pour leur ôter toute espérance de se relever, & se soulevant contre les magistrats, pour intimider l'Empereur, & lui faire craindre une révolte générale s'il entreprenoit de ruiner un parti que ses prédécesseurs avoient si bien établi. AN. 380.

XXI. Théodose étoit informé de ces désordres, & dissimuloit sagement jusqu'à ce qu'il fût en état d'y remédier. Il pressoit les barbares d'exécuter le traité, & de repasser au-delà du Danube; ce qu'ils firent en peu de temps. Alors il congédia les troupes auxiliaires, après avoir distribué des récompenses aux officiers & aux soldats, comme s'ils eussent combattu. Il donna tant de marques d'estime & de bienveillance aux deux généraux, qu'ils s'en retournèrent avec le seul regret de n'avoir pu exposer leur vie pour lui. En même-temps il envoya une ambassade à l'empereur Gratien, pour lui rendre compte des affaires de l'Orient, & pour le remercier des soins qu'il avoit pris de l'assister dans cette guerre, & de lui aider à conserver l'empire qu'il lui avoit si généreusement donné.

Tout étant ainsi devenu paisible, ce prince fit travailler aux fortifications des places frontières, donna des quartiers de rafraîchissement à son armée, dans laquelle il incorpora ces troupes d'élite que les Goths lui avoient fournies; & après avoir mis les provinces voisines à couvert des insultes des ennemis, il prit le chemin de Constantinople. Comme il prévoyoit qu'il auroit affaire à des esprits opiniâtres & séditieux, il fit marcher avec lui une partie de ses troupes, & le vingt-quatrième jour de Novembre il fut reçu dans sa ville impériale, où l'on lui avoit préparé non-seulement une entrée magnifique, comme à un nouvel Empereur, mais encore un triomphe comme au vainqueur des barbares. Quelques jours se passèrent à recevoir les corps différens de la ville qui vinrent le saluer, & à donner ces ordres pressés dont on a besoin dans tous les nouveaux établissemens. *Idat: Marcell. Com. in chron. Soc. l. 5. Soz. l. 4.*

XXII. Comme l'affaire de la religion étoit la plus importante, & devoit être apparemment une des premières réglées, on attendoit quel en seroit le succès. Les deux partis, comme il arrive ordinairement dans les divisions, observoient toutes les démarches du prince, pour en tirer des conjectures sur leurs intérêts. Les ariens, voyant paroître avec tant de

grandeur celui dont ils avoient mépriſé les lois, s'atten-
AN. 380. doient d'en être traités comme ils méritoient. Quoiqu'ils craigniſſent de l'aborder, ils ne purent néanmoins ſe diſpenſer de l'aller voir, parce qu'ils compoſoient le corps du Clergé, & que d'ailleurs il leur importoit de découvrir ce qu'ils ſoupçonnoient qu'on avoit réſolu contre eux. L'Empereur les reçut avec honneur, &, ſans vouloir entrer dans aucune diſcuſſion de religion, répondit à leurs civilités comme il avoit fait à celles des autres.

Les catholiques, qui auroient voulu les voir humiliés, furent offenſés du bon accueil qu'on leur avoit fait. Quoiqu'ils fuſſent aſſurés des bonnes intentions de Théodoſe, ils doutèrent qu'il eût la force de les exécuter. Ils diſoient ouvertement, qu'il n'avoit fait aucune diſtinction des catholiques & des ariens; qu'il donnoit du courage aux hérétiques en les ménageant; que les maux préſens de l'égliſe ne pouvoient être guéris que par des remèdes violens; qu'il étoit étrange que les méchans empereurs euſſent eu tant d'ardeur à ſoutenir le menſonge, & que les bons fuſſent ſi lents & ſi circonſpects à ſoutenir la vérité. Gregoire de Nazianze lui-même ſe plaignit de cette conduite; mais il reconnut enfin que ce prince en uſoit ainſi fort prudemment, parce qu'en matière de créance la douceur eſt le moyen le plus efficace pour ramener les eſprits, & que la religion ſe perſuade & ne ſe commande point.

Greg. Naz. carm. de vitâ ſuâ.

Greg. Naz. ibid.

Théodoſe, ſans ſe mettre en peine de ces bruits, attendoit le temps propre à l'exécution de ſon deſſein. Il jugeoit que pour rétablir la foi orthodoxe, il falloit commencer par Conſtantinople, qui étoit le lieu commun de l'Orient & de l'Occident, & comme le centre où les extrémités du monde ſe réuniſſoient, & d'où la foi ſe communiqueroit enſuite aiſément dans toutes les parties de l'empire. Mais l'entrepriſe n'étoit pas ſans difficulté. Cette ville avoit été fondée par un Empereur catholique, & inſtruite en la foi par deux des plus ſaints évêques de ce ſiècle-là. Elle n'avoit pas joui long-temps des fruits de la paix que ce prince y avoit maintenue, ni des inſtructions que ces prélats y avoient données. Les Empereurs étant devenus ariens par la ſollicitation de leurs paſteurs qui l'étoient déjà, & la puiſſance temporelle s'uniſſant avec la ſpirituelle pour le renverſement de la foi, il s'y fit en peu de temps une révolution

étrange.

étrange. Le clergé ſuivit la doctrine des archevêques, la cour s'accommoda à la religion des princes, & le peuple fut entraîné par l'exemple des uns & des autres. Ceux qui perſiſtoient dans l'ancienne créance ſe contentoient de gémir en ſecret, ou furent écartés par les perſécutions qu'on leur fit. AN. 380.

Durant ces troubles, diverſes ſectes s'établirent dans cette capitale de l'empire, où chaque nouveauté trouvoit toujours des partiſans. Les Macédoniens y faiſoient un corps & une communion ſéparée. Les Apollinariſtes y tenoient paiſiblement leurs aſſemblées. Les Novatiens y avoient publiquement des égliſes. Les ſeuls catholiques n'avoient ni les moyens, ni la liberté de s'aſſembler. Ils firent de temps en temps quelques efforts pour ſe relever, mais ils furent incontinent opprimés. Cette oppreſſion avoit duré l'eſpace de quarante ans, lorſque Gregoire de Nazianze y fut envoyé. Comme il étoit ſous la protection de Théodoſe, dont il apportoit un reſcrit, on n'oſa le chaſſer; mais n'ayant pu obtenir une égliſe pour lui & pour les ſiens, il fit dans la maiſon de Nicobule, ſon parent & ſon ami, une chapelle qu'il appela l'Anaſtaſie, ou la Réſurrection, parce que ce fut-là que la foi catholique, qui étoit comme morte dans Conſtantinople, avoit heureuſement commencé à revivre.

Socrat. l. 5. c. 8. Greg. Naz. Orat. 44. Sozom. l. 4. c. 26. Ruffin. l. 1. c. 23. Greg. Cam. l. p. 511. Orat. 26.

Les ſoins & les travaux de cet homme apoſtolique avoient eu d'aſſez grands ſuccès, & le nombre des fidelles étoit conſidérablement multiplié; mais comparés aux ariens, ils ne faiſoient qu'un petit corps, & ils n'avoient pour toute égliſe que l'Anaſtaſie. Démophile, qui s'étoit autrefois ſignalé par la perſécution qu'il avoit faite au pape Libere, & par le zèle qu'il témoignoit pour le parti, avoit été tranſféré du ſiége de Berée à celui de Conſtantinople. Valens l'y avoit établi, & depuis environ dix ans il gouvernoit cette égliſe, animant ſon peuple à la défenſe de l'héréſie, & lui faiſant un point de piété, de la haine qu'il devoit avoir pour les catholiques.

Théodoſe, après s'être inſtruit ſoigneuſement de toutes ces choſes, jugea qu'il n'avoit plus rien à ménager. Il vint en cérémonie accompagné de toute ſa cour, dans l'Anaſtaſie, où tous les catholiques aſſemblés le reçurent avec une joie & des acclamations extraordinaires. Gregoire s'étant XXIV.

AN. 380. *Greg. Naz. carm. de vitâ ſuâ.*

avancé pour le ſaluer, l'Empereur l'embraſſa avec beaucoup de tendreſſe, & le loua publiquement de ſa piété, de ſa prudence, & de ſon zèle infatigable pour le rétabliſſement de la religion; puis ſe tournant vers le peuple, il l'exhorta à perſiſter dans la foi, & l'aſſura de ſa protection. Il aſſiſta à la célébration des divins myſtères: & lorſqu'ils furent achevés, il eut un aſſez long entretien avec l'évêque. Il lui communiqua le deſſein qu'il avoit d'uſer de ſon autorité contre les ariens, & de faire rentrer les catholiques dans leurs anciens droits.

Greg. Naz. ibid. Ce Saint rapporte qu'il lui parla à peu près en ces termes: *Dieu ſe ſert de nous, mon père, pour vous établir dans cette égliſe. C'eſt une récompenſe qui eſt due à votre vertu & à vos travaux. Toute la ville eſt émue, & prétend, ou réſiſter à mes ordres, ou me faire conſentir à la laiſſer dans ſa poſſeſſion. Mais rien ne doit étonner un prince qui ſoutient une ſi ſainte cauſe. L'entrepriſe paroît impoſſible à pluſieurs juſqu'à ce que je l'aie exécutée. J'y vais travailler avec le ſecours du ciel. Je ne puis faire un meilleur uſage de ma puiſſance que de l'employer au ſervice de Dieu, de qui je la tiens; ni rien faire de plus utile pour une des principales égliſes du monde, que de lui donner un paſteur tel que vous.* Gregoire répondit à l'Empereur, que la réſolution qu'il avoit priſe de maintenir la religion étoit digne de lui; que tous les gens de bien s'étoient attendus à être heureux ſous ſon règne; qu'il étoit ſans doute deſtiné à réparer les fautes de ſes prédéceſſeurs; que Dieu béniroit ſes deſſeins, puiſqu'il n'en avoit que de juſtes; & qu'après avoir donné la paix à l'empire, il ne lui reſtoit plus qu'à la donner à l'égliſe.

Quant à l'honneur que Théodoſe lui vouloit faire, il le remercia en des termes pleins de reconnoiſſance & d'humilité, lui repréſentant qu'il ne demandoit pour toute récompenſe de ſes ſervices, s'il avoit été aſſez heureux pour en rendre à l'égliſe, que d'être renvoyé à ſa ſolitude d'Arianze d'où l'on l'avoit tiré; qu'il n'étoit pas propre pour le commerce des grands du ſiècle; que quelque tendreſſe qu'il eût pour ſon troupeau, il le quitteroit déſormais ſans peine, puiſqu'il le laiſſoit ſous la protection d'un ſi pieux Empe-
Socrat. l. 5. 6 & 7. reur; qu'il demandoit d'autant plus inſtamment la permiſſion de ſe retirer, qu'il étoit regardé par quelques-uns comme un étranger, qui venoit s'emparer du ſiége épiſcopal de

Conſtantinople. Mais quelques raiſons qu'il pût alléguer, il ne put obtenir ſon congé, & ne fut pas même écouté ſur ce point. AN. 380.

Théodoſe étant retourné dans ſon palais, & ſachant l'embarras où étoient les ariens, envoya dès le même jour demander à Démophile, leur évêque, s'il vouloit embraſſer la foi de Nicée, & réunir le peuple en un même corps. Cet hérétique répondit, qu'il ne pouvoit changer de créance, ni conſentir à aucun accommodement. Alors le prince lui manda que puiſqu'il refuſoit de ſe ranger du parti de la vérité, & qu'il perſiſtoit à vouloir entretenir la déſunion dans la capitale de l'empire, il lui commandoit d'abandonner ſans délai toutes les égliſes de la ville, & de les remettre aux catholiques comme ils les avoient poſſédées ſous le règne du grand Conſtantin. Démophile, étonné d'un commandement ſi rude & ſi imprévu, fut quelque temps ſans pouvoir parler; & ne rendit enfin d'autre réponſe, ſinon qu'il feroit ſavoir au peuple la volonté de l'Empereur. XXV. *Socrat, ibid. Sozom. l. 7. c. 4.*

Il ſongeoit cependant aux moyens d'éluder cet ordre, ou par des requêtes artificieuſes, ou par des délais affectés, ou par une rebellion ouverte. Mais ayant conſidéré qu'il étoit difficile de réſiſter aux puiſſances, & de tromper un prince éclairé, & réſolu de ne rien relâcher ſur ce point, il aſſembla le peuple dans l'égliſe, & ſe levant au milieu d'eux, il leur expoſa le commandement qu'il avoit reçu. Il leur dit enſuite, que ne voulant pas ſouſcrire aux déciſions du concile de Nicée, & ne pouvant s'oppoſer aux forces de l'Empereur, il étoit réduit à ſuivre ce précepte de l'évangile, *lorſqu'ils vous perſécuteront dans une ville, fuyez dans une autre*; qu'ainſi, cédant à la néceſſité, il tiendroit le lendemain ſes aſſemblées hors de la ville. Il en ſortit en effet dès le même jour avec Luce, faux patriarche d'Alexandrie, qui s'étoit retiré depuis quelque temps auprès de lui. *Math. 10.*

Les hérétiques furent ſi touchés des paroles de Démophile, qu'ils mirent toute la ville en émotion. Les uns prenant les armes couroient aux égliſes pour s'en ſaiſir; les autres alloient en tumulte à la porte du palais pour implorer la clémence de l'Empereur; quelques-uns inveſtirent l'Anaſtaſie, & menaçoient de ſe venger ſur l'évêque des catholiques, de la retraite du leur. Les places & les rues étoient pleines de femmes, d'enfans & de vieillards éplorés. XXVI.

An. 380. On n'entendoit de toutes parts que gémiſſemens, que cris; & l'on voyoit dans Conſtantinople l'image d'une ville priſe d'aſſaut. Théodoſe, qui avoit prévu ce déſordre, avoit envoyé des ſoldats pour écarter dans les principaux quartiers, les ſéditieux qui s'y attroupoient, & ſur-tout pour ſe rendre maîtres de l'égliſe cathédrale, & ſe ſaiſir de toutes ſes avenues.

Greg. Naz. carm. de vitâ ſuâ.

Il ne lui reſtoit plus qu'à inſtaller Gregoire de Nazianze, & il voulut être préſent à cette action. Il alla le prendre à l'Anaſtaſie, & le mena lui-même comme en triomphe au milieu de ſes gardes juſques dans l'égliſe, où l'on rendit grâces à Dieu ſolennellement.

La prière étant achevée, la plupart des aſſiſtans, élevant leurs voix, ſouhaitèrent mille bénédictions à l'Empereur, & le ſupplièrent pour comble de grâces, de leur donner Gregoire pour évêque. Le Saint, ſouffrant impatiemment l'ardeur qui les tranſportoit, & ne pouvant ſe faire entendre à cauſe de ſa foibleſſe, pria celui qui étoit aſſis auprès de lui, de leur dire de ſa part qu'ils ceſſaſſent de crier ainſi; qu'ils étoient aſſemblés pour adorer la Trinité, & non pas pour élire un évêque; & qu'en un jour auſſi heureux que celui-là, on ne devoit avoir d'autre affaire que celle de prier & de louer Dieu.

Le peuple reçut avec reſpect cette correction, & témoigna par ſes applaudiſſemens combien il étoit touché de la modeſtie de ce prélat. L'empereur même lui donna de grands éloges, & le mit en poſſeſſion, non ſeulement des égliſes, mais encore de la maiſon épiſcopale, & de tous les revenus eccléſiaſtiques. C'eſt ainſi que ſe termina cette grande affaire, par les ſoins & par la fermeté de Théodoſe.

Greg. Naz. ibid.

Comme il avoit très-expreſſément commandé aux officiers de ſes troupes d'empêcher la ſédition, ſans faire aucune violence, tout ce tumulte fut apaiſé avec tant d'ordre, qu'on n'y tira qu'une ſeule épée contre quelques ariens des plus emportés. Ce fut une extrême joie pour l'empereur, d'avoir ôté aux hérétiques, ſans qu'il leur en eût coûté du ſang, les égliſes qu'ils avoient acquiſes par la mort de tant de ſaints perſonnages.

Pendant qu'il affoibliſſoit ainſi en Orient le parti des ariens, il apprit avec plaiſir, que l'impératrice Juſtine, mère du jeune Valentinien, travailloit vainement à les établir à

Milan ; que le ſiége de Sirmium ayant vaqué, elle avoit fait un voyage exprès pour y aller inſtaller un évêque de ſa ſecte, mais que ſaint Ambroiſe, à qui il appartenoit de préſider à cette élection, avoit détourné le coup ; que Gratien, importuné des ſollicitations de cette princeſſe, lui avoit accordé une égliſe des catholiques ; mais qu'après avoir connu la conſéquence du don qu'il en avoit fait, il l'avoit reſtituée à ſaint Ambroiſe, qui ſeul étoit en droit d'en diſpoſer, & qu'il y avoit lieu d'eſpérer que cette héréſie perdroit beaucoup de ſon crédit & de ſon orgueil. AN. 380.

XXVII. Après que Théodoſe eut ſi heureuſement exécuté ce qu'il avoit entrepris pour le rétabliſſement de la religion, il s'appliqua ſoigneuſement aux affaires de l'empire. Il commença par des règlemens pour les gens de guerre. Il créa pluſieurs lieutenans généraux à qui il donna de grandes penſions ; il multiplia le nombre des officiers dans les compagnies, ſachant que rien ne renforce tant les armées, & ne contribue tant à la diſcipline. Il fit de grands préſens aux chefs des barbares qui l'avoient ſervi, & n'oublia rien de ce qui pouvoit les gagner, donnant aux uns des emplois qui les attachoient près de ſa perſonne, mariant les autres dans les plus riches familles de la cour ou de la ville, & les détachant ainſi des intérêts de leur pays. *Soz. l. 4.*

Cette politique le ſauva des embuches que lui dreſſoient Eriulphe & Fravitas, deux des principaux capitaines des Goths. Soit qu'ils euſſent été choiſis pour ôtages, ſoit qu'ils commandaſſent ce corps de troupes que leur nation avoit fourni, ſoit qu'ils ſe fuſſent mis volontairement au ſervice de l'empereur, ils étoient venus dans le deſſein de prendre leur temps, & d'exciter leurs gens à la révolte. L'empereur les retint dans ſa cour, & les combla de biens & d'honneurs. Fravitas étant devenu amoureux d'une Romaine, il la lui fit épouſer, & l'engagea ſi bien au parti de l'empire par ce mariage & par ſes bienfaits, qu'il ſervit depuis très-fidèlement dans toutes les guerres, & mérita enfin d'être élevé au conſulat ſous le règne d'Arcadius. *Eunap. Legat. Soz. l. 4.*

XXVIII. Ce capitaine, oubliant ſes premières réſolutions, & s'attachant par reconnoiſſance au ſervice de Théodoſe, eſſaya de gagner Eriulphe, & lui repréſenta pluſieurs fois, qu'il étoit de ſon intérêt & de ſon honneur de ſe donner entièrement à un prince de qui il avoit reçu tant de grâces, & de

AN. 380. qui il en pouvoit encore eſpérer. Mais Eriulphe qui avoit conçu une haine irréconciliable contre l'empereur, perſiſtoit toujours dans ſon deſſein, & ſe défendoit ſur ce qu'il s'y étoit obligé par ſerment. Il ſe forma entr'eux ſur ce ſujet une grande diviſion qui demeura long-temps cachée. Fravitas eſpérant qu'Eriulphe ſe rendroit enfin, & jugeant qu'il n'étoit pas honnête de le déférer, d'ailleurs ne voyant pas qu'il fût encore en état de nuire, ſe contentoit de l'obſerver, afin de rompre ſes meſures.

Mais l'affaire éclata tout d'un coup ; car un jour ayant été conviés à un de ces feſtins plus polis que ſomptueux, *Aurel. Vict.* que l'empereur faiſoit de temps en temps à ceux de ſa cour, le vin fit découvrir ce qui ſe paſſoit. Ils s'échauffèrent l'un & l'autre, & ſe reprochèrent mutuellement leur perfidie. Le reſpect du prince les empêcha de paſſer plus avant. Mais Eriulphe étant ſorti pour aller animer ſes gens, Fravitas le ſuivit incontinent pour le prévenir, & l'ayant joint aſſez près du palais, lui paſſa ſon épée au travers du corps, & le tua. Il ne lui fut pas difficile de prouver les mauvaiſes intentions du mort, parce qu'il en connoiſſoit les complices; & il juſtifia depuis ſa fidélité, par toute la conduite de ſa vie.

Théodoſe ne fut pas moins ſoigneux de régler la police de l'empire. Il choiſit des gens habiles pour les magiſtratures, & leur recommanda la probité & la juſtice : il fit des lois, & les fit obſerver. Il réſolut d'abolir le paganiſme, autant que la prudence le put permettre, non pas par des perſécutions, mais par des privations de grâces, excluant des dignités ceux qui en faiſoient profeſſion, & puniſſant ſévèrement ce qu'ils entreprenoient contre la religion, ou contre l'état.

XXIX. L'hiſtorien Zozime prend de-là occaſion de décrier ſon gouvernement, d'avoir plus ſongé à ſes plaiſirs qu'aux be- *Zoz. l. 4.* ſoins des peuples; d'avoir tenu une table trop délicate & trop ſomptueuſe, & d'avoir eu un trop grand nombre d'officiers pour le ſervir; de s'être laiſſé gouverner par ſes favoris dans la diſtribution des charges; d'avoir vendu les offices, & créé de nouveaux ſubſides pour avoir de quoi fournir à ſes divertiſſemens & à ſes libéralités indiſcrètes: ce qui ſeroit ſans doute blâmable.

Mais outre qu'on doit tenir pour ſuſpect un hiſtorien vi-

ſiblement paſſionné, qui n'appuie ce qu'il dit d'aucune action particulière, il ſeroit injuſte de préférer le témoignage d'un ſeul, à celui de tant d'auteurs eccléſiaſtiques & payens, qui ont loué la continence, la frugalité & la modération de cet empereur, quoique les uns n'euſſent aucun ſujet de cacher ſes défauts, & que les autres n'euſſent pas accoutumé de le flatter. Son inclination pour la paix, ſon zèle pour la religion chrétienne, la déférence qu'il eut pour les évêques, & la néceſſité où il ſe trouva, ſans doute, de mettre quelques impôts au commencement de ſon règne, pour ſoutenir la guerre contre les barbares, peuvent avoir ſervi de fondement à ce qu'a écrit cet auteur. Mais il eſt temps de reprendre le cours de l'hiſtoire. AN. 380.

Les ariens avoient été ébranlés par la perte qu'ils avoient faite de leurs égliſes, mais ils n'étoient pas encore abattus. Démophile demeuroit aux environs de Conſtantinople, & ceux de ſa ſecte le reconnoiſſoient toujours pour évêque de cette ville impériale, & l'alloient trouver pour conférer avec lui, & pour ſe confirmer dans leur erreur. Quelques-uns d'entr'eux, qui rejetoient toute la cauſe de leur diſgrace ſur la haine que leur portoit Grégoire de Nazianze, réſolurent de ſe défaire de lui. Ils gagnèrent un jeune homme ſéditieux & entreprenant, qui ſe chargea de l'aſſaſſiner dans ſa maiſon épiſcopale. Il n'étoit pas difficile de l'aborder, en un temps où l'on venoit en foule le féliciter de l'heureux ſuccès des affaires de la religion. Ce meurtrier s'étant mêlé dans une troupe de bourgeois, fut introduit avec eux dans la chambre de ce prélat, que ſon indiſpoſition & ſa laſſitude retenoient au lit. La compagnie ſe réjouit avec lui de la nouvelle acquiſition des égliſes, & après mille témoignages d'affection & de reſpect, ſe retira louant Dieu hautement de leur avoir donné un ſi ſage & ſi vertueux paſteur. XXX.

L'aſſaſſin demeura ſeul, & tout d'un coup effrayé de l'image du crime qu'il étoit ſur le point d'exécuter, & preſſé du remords de ſa conſcience, ſe jeta aux pieds de Gregoire, comme pour implorer ſa bonté. La crainte l'avoit tellement interdit, qu'il ſe tenoit en cette poſture ſans dire un ſeul mot. Le Saint, ſurpris d'un ſpectacle ſi inopiné, ſe pencha pour le relever, & lui demanda pluſieurs fois qui il étoit, & ce qu'il ſouhaitoit de lui; mais n'ayant tiré pour toute réponſe que quelques paroles mal articulées & en- XXXI.

AN. 381. trecoupées de cris & de ſanglots, il fut ému de compaſſion, & ſe mit à pleurer avec lui.

Ses gens accoururent au bruit, & ne pouvant obliger ce miſérable à ſortir de-là, l'emportèrent par force dans l'antichambre, où, s'étant un peu remis, il confeſſa le deſſein qu'il avoit eu, levant les mains au ciel, & donnant toutes les marques d'une profonde douleur. On le ramena devant l'archevêque, à qui l'un de ſes domeſtiques vint dire tout étonné: *Apprenez, Seigneur, le danger que vous avez couru. Ce jeune homme que vous voyez eſt un aſſaſſin qui vouloit vous perdre. Dieu l'a touché, il confeſſe ſon crime, & les larmes qu'il répand devant vous, marquent le repentir qu'il en a dans le cœur.* Grégoire fit approcher le meurtrier, & l'embraſſant avec beaucoup de tendreſſe, *Dieu vous conſerve, mon fils*, lui dit-il; *puiſqu'il m'a ſauvé la vie aujourd'hui, il eſt juſte que je vous la ſauve auſſi. Toute la ſatisfaction que je vous demande, c'eſt que vous renonciez à l'héréſie, & que vous penſiez à votre ſalut.* Cette action fut admirée même de ſes ennemis. Il ne voulut jamais ſe ſervir contr'eux du crédit qu'il avoit auprès de l'empereur, que pour ce qui regardoit l'égliſe en général.

Greg. Naz. carm. de vitâ ſuâ.

XXXII. Quoiqu'il eût empêché qu'on recherchât les auteurs & les complices de cette conjuration contre lui, Théodoſe, connoiſſant la malignité de ces hérétiques, réſolut de les réprimer par de nouvelles ordonnances. Il fit donc un édit, qui portoit défenſe à tous ſes ſujets de donner aucune retraite aux hérétiques pour y célébrer leurs myſtères, ni de ſouffrir qu'ils tinſſent publiquement leurs aſſemblées, de peur que la commodité qu'ils auroient d'exercer leur fauſſe religion, ne leur fût une occaſion d'y perſiſter opiniâtrément. Il caſſoit tous les édits contraires qu'on pouvoit avoir obtenu par ſurpriſe. Il ordonnoit que par tout ſon empire, ſelon la foi du ſaint concile de Nicée, on reconnût une ſeule ſubſtance indiviſible dans la Trinité; Qu'on eût en horreur les Photiniens, les Ariens, les Eunomiens, & autres ſemblables monſtres, dont on ne devroit pas même ſavoir les noms; qu'ils fortifſent de toutes les égliſes, & les remiſſent inceſſamment entre les mains des évêques catholiques; & que s'ils faiſoient la moindre difficulté d'obéir, ils fuſſent chaſſés des villes, & traités comme des rebelles. Cet édit fut publié à Conſtantinople

Leg. 6. de hæret. cod. Théodoſ.

Théodoret, l. 5. c. 2.

le dixième jour de janvier, & Sapor eut ordre de l'aller faire exécuter dans les provinces. AN. 381.

XXXIII. Théodoſe travailloit ainſi à dompter l'orgueil des ennemis de l'empire. Athanaric, roi des Oſtrogoths, lui fit demander ſa protection, & une retraite dans ſes terres. C'étoit un prince d'une humeur fière, nourri dans les armes dès ſa jeuneſſe, qui avoit été pluſieurs fois chaſſé de ſes états, & qui en avoit auſſitôt conquis d'autres. Il ſe ligua d'abord avec Procope, pour ôter la couronne à Valens. Il ſoutint depuis contre lui une rude guerre pendant trois ans; & l'obligea d'acheter la paix. Lorſqu'il fut queſtion de conclure & de ſigner le traité, il refuſa de paſſer au-deçà du Danube; diſant qu'il avoit fait ſerment de ne mettre jamais le pied ſur les terres des Romains, ſinon ſur celles qu'il auroit conquiſes. Quoiqu'on pût lui repréſenter de la grandeur & de la majeſté de l'empire, il ne voulut point d'entrevue, ſi l'empereur ne le traitoit d'égal, & s'il ne faiſoit autant de chemin que lui ſur un pont de bateaux qu'il fallut faire exprès ſur la rivière. *Ammian. l. 27.*

Valens, que d'autres preſſantes affaires appeloient ailleurs, ſubit cette dure condition; mais il ne perdit depuis aucune occaſion de ſe venger d'Athanaric, aſſiſtant ceux qui lui faiſoient la guerre, & lui refuſant toute ſorte de ſecours. Le débordement des Huns étant ſurvenu, ce roi, qui fut un des premiers opprimés, ne voulut pas, dans cette extrémité, recourir à l'empereur comme les autres, ſoit qu'il perſiſtât dans le deſſein de n'avoir aucun commerce avec l'empire, ſoit qu'il s'aſſurât d'être refuſé. Il ſe jeta ſur des quartiers des Sarmates & des Tayfales, où il s'établit avec une partie de ſes ſujets à force d'armes. Il y demeura paiſiblement ſans vouloir entrer dans les guerres de ſa nation: parce qu'il n'étoit pas encore bien affermi dans le pays, & qu'il ne pouvoit s'accommoder avec le roi Fritigerne, qui commandoit les Viſigoths & les barbares confédérés.

XXXIV. Il avoit appris avec joie la mort de Valens; & la réputation de Théodoſe avoit commencé à le rendre moins animé contre les Romains, lorſqu'il tomba tout d'un coup dans un malheur dont il ne put ſe relever. Après la défaite de Valens, les barbares qui n'étoient plus retenus par aucune crainte, vécurent ſans ordre & ſans diſcipline. Comme il étoit difficile de régler ſous de mêmes lois ce ramas de tant

AN. 381. de peuples différens, Fritigerne, d'un côté, raſſembla une partie de ſes Goths ; Alathée & Saphrax, de l'autre, rallièrent leurs Grotungues, & s'étant unis enſemble d'affection & d'intérêts, après avoir fait un très-grand butin, ils ſe détachèrent de la multitude, & marchèrent du côté d'Occident. Vitalien, qui avoit été envoyé pour commander en Illyrie, n'eut pas le courage de les combattre. Ils ſe poſtèrent entre le Rhin & le Danube, & après avoir forcé tout ce qui s'oppoſoit à leur paſſage, ils s'avancèrent vers le Rhin, & firent des courſes juſques dans les Gaules.

Gratien en fut inquiété ; & pour éloigner de lui des ennemis ſi dangereux, il leur fit offrir des terres dans la Pannonie & dans la Myſie ſupérieure, s'ils vouloient s'y retirer. Ils délibérèrent quelque temps ; & jugeant que de-là ils pourroient faire de plus grands progrès ſur l'un ou ſur l'autre empire, ils acceptèrent la condition. Ils traverſèrent le Danube à deſſein de s'établir dans la Pannonie, d'entrer enſuite dans l'Epire, & de ſe rendre maîtres de la Grèce. Dans cette penſée, ils firent de grandes proviſions, & pour ne laiſſer derrière eux aucun prince qui leur fît ombrage, ils attaquèrent Athanaric, parce qu'il refuſoit de ſe joindre à eux, & qu'il leur étoit ſuſpect à cauſe de leurs anciennes inimitiés. Ils gagnèrent une partie de ſes ſujets, ils intimidèrent le reſte, & le chaſsèrent lui-même de ſes états.

Soz. ibid.

XXXV. Ce prince réduit à cette extrémité, eut recours à Théodoſe, dont la généroſité ne lui étoit pas inconnue. Il lui envoya promptement un de ſes capitaines, pour lui demander ſa protection, & lui dire, *Qu'encore qu'il n'eût pas mérité cette grâce, il avoit appris qu'il ſuffiſoit d'être malheureux pour être bien reçu de lui ; qu'il ne lui ſeroit pas moins honorable d'avoir aſſiſté les Goths dans les occaſions, que de les avoir vaincus ; qu'il importoit à ceux qui étoient les maîtres du monde, de ne point ſouffrir qu'on y violât les droits de la royauté ; que ceux qui l'avoient chaſſé de ſes états, avoient bien d'autres deſſeins que celui d'opprimer un roi comme lui ; qu'il avoit rejeté les conſeils de ces eſprits remuans à qui il étoit devenu odieux, par cette ſeule conſidération qu'il pouvoit leur ſervir d'obſtacle, & qu'ainſi il devenoit malheureux, parce que le temps l'avoit rendu ſage ; qu'à la vérité, par orgueil, ou par prévention, il avoit été autrefois ennemi de l'empire ; mais qu'on*

ne pouvoit l'être quand on le voyoit gouverné par un empereur auſſi juſte que puiſſant ; qu'il avoit eu la hardieſſe de vouloir être égal aux autres, mais qu'il ſe feroit gloire de vivre comme ſon ſujet dans quelque coin de ſes états, s'il lui plaiſoit de l'y recevoir. AN. 381.

XXXVI. Théodoſe reçut favorablement la prière d'Athanaric ; & tant pour ſe ſatisfaire lui-même, que pour attirer les autres princes par le bon accueil qu'il feroit à celui-ci, il lui manda, *qu'il compatiſſoit à ſon malheur, qu'il comptoit pour une grande proſpérité l'occaſion qu'il avoit de le protéger ; que l'empire, tant qu'il en ſeroit le maître, ſeroit toujours ouvert à des Rois comme lui, qui voudroient vivre dans ſon amitié ; qu'attendant qu'il pût le rétablir dans ſon royaume, il le prioit de venir à Conſtantinople, & de ne prendre que cette cour pour lieu de retraite ; qu'il y ſeroit honoré comme il devoit l'avoir été dans la ſienne propre, & qu'on eſſayeroit par toute ſorte de bons traitemens de le conſoler, & de lui faire oublier qu'il fût hors de ſes Etats.* Il envoya le recevoir ſur la frontière, avec ordre à tous les gouverneurs qui ſe trouveroient ſur ſa route, de lui faire les mêmes honneurs qu'on avoit accoutumé de faire aux Empereurs en ces rencontres.

Athanaric, ſurpris de toutes ces honnêtetés, ſe laiſſa perſuader d'aller à la cour avec la plupart des officiers qui l'avoient ſuivi dans ſa diſgrace. Les honneurs qu'il reçut par-tout lui paroiſſoient peu convenables à ſa fortune préſente ; mais il ne laiſſa pas d'en être ſenſiblement touché. Théodoſe lui fit préparer une entrée magnifique à Conſtantinople ; & quoiqu'il ne fît que relever d'une maladie qui l'avoit preſque réduit à l'extrémité, il ſortit aſſez loin hors de la ville pour aller au-devant de lui, & le reçut avec une bonté & une magnificence extraordinaire. Il le logea dans ſon palais, & le fit ſervir par ſes domeſtiques avec tant d'ordre & de grandeur, que ce Roi s'écria pluſieurs fois dans une profonde admiration, que l'Empereur étoit un Dieu ſur la terre, & qu'aucun homme mortel, s'il lui reſtoit un peu de bon ſens, ne devoit oſer s'attaquer à lui. *Soz̃om. l. 4.* *Jornand.*

XXXVII. Il ne fut pas moins étonné, lorſqu'il viſita les endroits les plus remarquables de Conſtantinople, où Théodoſe lui-même le conduiſoit au milieu de toute ſa cour. Cette ville, par ſa ſituation, par ſa grandeur, par ſes richeſſes, méritoit d'être le ſiége de l'empire. Conſtantin l'avoit fait

AN. 381. bâtir depuis environ ſoixante & dix ans, & s'y étoit établi, ſoit pour retenir de-là plus commodément les nations barbares qui troubloient le repos de l'Orient; ſoit pour laiſſer après lui un monument éternel de ſa grandeur; ſoit pour donner de la jalouſie à Rome, dont il n'étoit pas fort content, tant à cauſe de la liberté que le Sénat y conſervoit, qu'à cauſe de l'Idolâtrie qui y régnoit encore. Auſſi l'avoit-il appelée la nouvelle Rome. Comme c'eſt l'ordinaire de mêler du myſtère dans l'origine des Villes & des Etats, pour les rendre plus célèbres, on crut que c'étoit par un ordre ſecret du ciel, que cet Empereur avoit entrepris un ſi grand deſſein. On publia que, comme il jetoit les fondemens d'une ville auprès de l'ancien Illion: une aigle avoit enlevé le cordeau des ouvriers, & l'avoit laiſſé tomber près de Biſance, pour lui marquer le lieu qu'il devoit choiſir: & que depuis, meſurant le tour qu'il vouloit donner aux murailles, il avoit été conduit viſiblement par un ange. On rapporta pluſieurs ſemblables prodiges.

Zonar. Niceph. l. 8. c. 4.

Quoi qu'il en ſoit, Conſtantin ayant achevé cette ville qu'il aimoit comme ſon ouvrage, n'épargna rien pour l'orner & pour l'enrichir. Il y bâtit un capitole, un cirque, un amphithéâtre, des places, des portiques, & d'autres édifices publics, ſur la forme de ceux qui étoient dans Rome. Il tira des plus nobles villes d'Orient ce qu'il y avoit de précieux & de rare pour l'ornement de celle-ci. Il y fit apporter ce qui reſtoit d'ouvrages entiers des rois d'Egypte, ſur-tout l'obéliſque de Thébes qu'il fit venir avec beaucoup de difficulté. Il compoſa un ſénat à l'imitation de celui de Rome. Il attira de tous les endroits du monde des hommes excellens dans les ſciences & dans les arts, pour qui il avoit fait bâtir des colléges & des maiſons exprès en divers quartiers, & à qui il avoit aſſigné de grandes penſions. Il deſtina des fonds pour la ſubſiſtance des citoyens, & pour l'entretien des bâtimens. Il fonda des égliſes & des académies, & vint à bout du deſſein qu'il avoit eu de faire une ville égale, & ſupérieure même à l'ancienne Rome.

Les autres Empereurs n'avoient pas eu moins de ſoin de l'embelliſſement de Conſtantinople. Conſtantius, outre le temple célèbre de ſainte Sophie, dans lequel il avoit renfermé la baſilique de la paix, fit encore conſtruire des thermes qui portoient ſon nom, & des portiques enrichis de

colonnes & de figures de marbre. Valens, de la démolition des murailles de Calcédoine, avoit fait faire des bains & un aqueduc, où toutes les ſources des montagnes d'alentour étant ramaſſées, après avoir fait comme une eſpèce de rivière, ſe diſtribuoient par la ville, ou dans les maiſons des particuliers, ou dans les fontaines; & des réſervoirs publics, qui fourniſſoient de l'eau en abondance à tous les quartiers. Les magiſtrats civils, pour complaire aux empereurs, s'étoient appliqués à tenir les citoyens dans l'ordre, & les édifices publics dans leur beauté; & le peuple même maintenu dans ſes priviléges, & enrichi par le commerce, ne contribuoit pas peu, par ſa propreté & par ſes fréquentes réjouiſſances, à donner un air de grandeur & de politeſſe à cette ville impériale. AN. 381.

Athanaric admira toutes ces choſes. Il ne pouvoit ſe laſſer de regarder ce port rempli de vaiſſeaux de toutes les nations du monde, & cette affluence de peuple retenu par la commodité du ſéjour, ou attiré par la relation que les provinces ont à la cour. Les capitaines Goths qui le ſuivoient, & qui n'étoient accoutumés qu'au faſte groſſier de leur cour barbare, conçurent une grande idée de l'empire, & ſur-tout de l'Empereur, qui leur faiſoit remarquer, avec une extrême bonté, ce qu'il y avoit de plus curieux, & leur montroit même les deſſeins d'agrandir & d'orner la ville, qu'il exécuta quelques années après, avec une magnificence qui ſurpaſſa celle de ſes prédéceſſeurs. *Themiſt. Orat. 6.*

Athanaric commençoit à perdre le ſouvenir de ſes malheurs, & il y avoit lieu d'eſpérer qu'il pourroit embraſſer la religion chrétienne, qu'il avoit autrefois cruellement perſécutée. Mais comme dans un âge avancé il avoit encore les paſſions vives, la douleur que lui avoit donné ſon infortune, l'ayant déjà fort affoibli, la joie de ſe voir ſi honorablement traité le ſaiſit, & fit tant d'impreſſion ſur lui, qu'il tomba malade, & mourut quinze jours après ſon arrivée à Conſtantinople. L'Empereur, qui lui avoit rendu tous les offices d'un ami, fût fort affligé de ſa mort, parce qu'il l'aimoit, & qu'il eſpéroit pouvoir un jour s'en ſervir pour réduire toute la nation à une alliance ferme & conſtante avec l'empire. Il lui fit faire de magnifiques funérailles, ſelon les anciennes cérémonies des payens, & lui dreſſa ſur ſa ſépulture un ſi riche & ſi ſuperbe monu- XXXVIII. *Ammian. l. 27. Soz. l. 4.*

AN. 381. ment, que les barbares & les Romains en furent également étonnés.

XXXIX. Cette bonté de Théodoſe fit plus d'effet qu'il n'avoit eſpéré ſur l'eſprit des Goths. Car outre qu'Athanaric en mourant avoit fait venir autour de ſon lit tous les capitaines qui l'avoient accompagné, & leur avoit recommandé de garder toute leur vie une fidélité inviolable à l'Empereur, & de publier dans leur pays, quand ils y ſeroient retournés, toutes les grâces qu'ils en avoient reçues; ils étoient eux-mêmes extrêmement touchés des careſſes qu'on leur avoit faites. Théodoſe leur offrit des partis trés-honorables dans ſes armées; mais ils s'en excuſèrent, diſant qu'ils n'en ſeroient pas moins à lui, & qu'ils alloient le ſervir plus utilement dans leur pays; ce qu'ils exécutèrent depuis, gardant les paſſages du Danube, & empêchant les Romains d'être attaqués de leur côté. Ainſi la bonté des princes produit ſouvent de plus grands effets que leur puiſſance, & les peuples qu'on a gagnés par amitié, ſont ordinairement plus fermes dans leur devoir, que ceux qu'on a ſoumis par les armes.

XL. Après un ſi heureux ſuccès, Théodoſe voyant que les lois qu'il avoit faites en faveur de la religion, avoient bien arrêté les déſordres, mais ne réuniſſoient pas les eſprits, réſolut de convoquer un concile univerſel, à l'exemple du grand Conſtantin, dont il faiſoit gloire d'imiter la piété. Dès ſon avénement à l'empire, il avoit eu cette penſée, parce qu'il jugeoit que c'étoit le moyen le plus ſûr & le plus prompt pour terminer avec douceur, comme il ſouhaitoit, les différents eccléſiaſtiques. Mais, pour l'exécuter, il avoit attendu qu'il fût en paix; & pour rendre cette aſſemblée plus authentique, il avoit projeté de la tenir dans la capitale de ſon empire. Il y vouloit être préſent, afin de porter tous les partis à l'union, & de maintenir par ſon autorité, ce qui ſeroit décidé du conſentement des pères. Auſſitôt qu'il eut mis les catholiques en poſſeſſion des égliſes de Conſtantinople, il crut que le concile pourroit s'y aſſembler avec moins de trouble & avec plus de dignité. Il écrivit donc à tous les évêques d'Orient: pour les inviter à ſe trouver dans cette ville impériale, afin d'y confirmer la foi de Nicée, d'y établir un évêque, & d'y faire les règlemens néceſſaires pour l'affermiſſement de la

Théodoret, l. 5. c. 6.

paix de l'égliſe, & pour la réunion de ſes ſujets ſur les points de la religion. AN. 381.

XLI. De tous les hérétiques il n'appela au concile que les Macédoniens, parce qu'ils étoient réglés dans leurs mœurs, qu'ils s'étoient ſéparés des ariens, & qu'encore qu'ils fiſſent un corps & une communion à part, ils ne laiſſoient pas d'être regardés comme amis des catholiques, & comme gens aſſez diſpoſés à revenir dans le ſein de l'égliſe. Ces raiſons avoient fait croire à l'Empereur qu'il ne ſeroit pas difficile de les ramener à la foi catholique. Ils vinrent au nombre de trente-ſix ; la plupart évêques de l'Helleſpont, dont les chefs étoient Eleuſe, évêque de Cyzique, & Marcien de Lampſaque. Ce Prince les exhorta lui-même à ſe reconnoître, & leur repréſenta qu'il étoit temps de rentrer dans la foi & dans la communion de l'égliſe ; qu'ils s'y étoient engagés dans la députation qu'ils avoient autrefois envoyée au Pape Libere ; & que peu de temps auparavant ils ne faiſoient aucune difficulté de communiquer avec les catholiques. Mais ils répondirent opiniâtrément, qu'ils aimoient mieux ſe réconcilier & s'unir avec les ariens, qu'avec les orthodoxes. Cette réponſe obligea l'Empereur à les chaſſer comme indignes de la condeſcendance qu'il avoit eue pour eux.

Socrat. l. 5. c. 8. Greg. Naz. Orat. 44.

Socrat. ibid. Sozom. l. 7. c. 7.

XLII. Tous les ordres étoient donnés pour la ſubſiſtance & pour le logement des évêques ; & Théodoſe ne fut pas moins magnifique pour ce concile, que Conſtantin l'avoit été pour celui de Nicée. Les évêques accoururent de toutes les parties de l'Orient, & ſe rendirent à Conſtantinople au nombre de cent cinquante, dans le temps qui leur avoit été marqué. Comme les derniers règnes avoient été des temps de perſécution, il y avoit beaucoup de ces prélats qui avoient écrit d'excellens ouvrages contre les hérétiques, ou qui avoient ſouffert l'exil & les tourmens pour la défenſe de la foi. Jamais l'égliſe n'a vu plus de ſaints & de confeſſeurs aſſemblés. Ils étoient venus avec joie donner encore une fois leur ſuffrage à la vérité, ſous un empereur qui avoit autant de zèle pour relever la religion, que d'autres en avoient eu pour l'abattre.

Greg. Naz. carm. de vitâ ſuâ.

Mais il y en avoit auſſi pluſieurs qui, durant le règne paſſé, étoient entrés dans les évêchés, ou s'y étoient maintenus par la faveur des gouverneurs de provinces, &

Idem. carm. de epiſcop.

AN. 381. des généraux d'armées. Quelques-uns même, ayant été mis autrefois à la place des saints évêques qu'on avoit chassés de leurs siéges, en étoient demeurés paisibles possesseurs après leur mort. Ceux-ci, réglant leur foi sur leur ambition & leur intérêt, s'accommodoient au temps ; & comme ils avoient été hérétiques sous Valens, ils étoient devenus catholiques sous Théodose. Ils venoient au concile pour voir le train que prendroient les affaires, & pour y apporter du trouble, s'ils pouvoient le faire impunément.

XLII. Mélece, évêque d'Antioche, devoit présider à cette assemblée. L'Empereur souhaitoit avec passion de le voir, tant à cause de la réputation de sainteté que ce prélat s'étoit acquise dans tout l'Orient, qu'à cause qu'il lui avoit autrefois aparu en songe, lui présentant la pourpre d'une main, & la couronne de l'autre. Théodose l'avoit toujours honoré depuis ce temps-là, avant même que de le connoître, & lui avoit envoyé plusieurs fois des sommes considérables, pour assister les pauvres de son diocèse, & pour achever l'église qu'il faisoit bâtir à l'honneur de saint Babylas, au-delà de la rivière d'Oronte. Dès que les évêques furent arrivés, ils allèrent ensemble saluer l'Empereur, qui, voulant éprouver s'il reconnoîtroit Mélece parmi les autres, défendit qu'on le lui montrât. Il lui étoit resté dans l'imagination une si forte idée de son visage, qu'aussitôt qu'il l'eut aperçu, il le remarqua de lui-même, & dit que c'étoit celui-là qu'il avoit autrefois vu en songe. Il alla au-devant de lui avec une impatience pleine de respect & de tendresse. Il l'embrassa étroitement, & lui baisa les yeux, la tête, la poitrine, & sur-tout la main qui l'avoit couronné par avance, & lui rendit des honneurs dont personne ne fut jaloux, parce que chacun l'en estimoit digne. Il fit ensuite beaucoup de caresses aux autres évêques, & les pria comme ses pères de travailler de tout leur pouvoir aux affaires qui les avoient fait assembler.

Théodor. l. 5. c. 6.

XLIV. L'ouverture du concile s'étant faite avec beaucoup de solennité, on convint de commencer par ce qui regardoit l'église de Constantinople. Quoique cette affaire ne fût pas la plus importante, elle parut toutefois la plus pressée, parce que Théodose y prenoit beaucoup de part, & qu'il étoit à propos de remplir d'une personne de grand mérite, un siége dont on prétendoit augmenter les droits

&

& la dignité. Maxime ne s'étoit point désisté de sa prétention ; mais son ordination étoit si contraire aux lois & aux formes ecclésiastiques, que le concile déclara qu'il n'étoit pas évêque, & qu'il n'avoit pu en exercer les fonctions. Ceux qui l'avoient protégé furent blâmés ; & ceux qu'il avoit ordonnés furent dégradés, & jugés indignes de tenir aucun rang dans le Clergé. AN. 381. *Soz. l. 4. c. 9.*

Gregoire de Nazianze avoit été élu par les suffrages du peuple, & par l'autorité de l'empereur ; il étoit sans siége, celui de Constantinople étoit vacant. Il avoit été chargé du soin de cette église, & on lui en donnoit le titre. Ainsi cette élection pouvoit passer pour légitime. Mais Gregoire qui vivoit sans ambition, & qui ne vouloit rien entreprendre contre la discipline, ne se croyoit pas engagé à une charge qu'il n'avoit pas acceptée. Il protestoit qu'un prélat sans titre ne pouvoit prendre possession d'une église vacante, s'il n'étoit autorisé par un concile, & que cette conduite irrégulière qu'on avoit tenue pour lui, donnoit lieu aux évêques ambitieux de s'emparer des siéges vacans, aux peuples de les établir tumultuairement, & aux métropolitains de les déposséder par des considérations humaines. *Greg. Naz. Orat. 27.*

Il n'étoit pas difficile de se déterminer sur deux sujets, dont l'un vouloit être maintenu dans une dignité qu'il ne méritoit pas, & l'autre ne demandoit qu'à y renoncer, quelque droit qu'il y eût, & quelque digne qu'il en fût. L'empereur qui connoissoit les grandes qualités de Gregoire, le demandoit pour son évêque. Mélece, qui l'aimoit tendrement, étoit venu principalement pour l'installer. Tous les pères, d'un commun accord, en convinrent ; & Gregoire fut le seul qui eut de la peine à consentir à son élection. Il se jeta aux pieds de Théodose pour le supplier de détourner le coup ; mais ce prince lui représenta, *Qu'il étoit juste qu'on donnât la conduite de cette église à celui qui l'avoit formée avec tant de soin ; que l'amour du repos & de la solitude ne devoit pas lui faire fuir le travail, puisqu'il y étoit appelé ; que ce consentement du concile étoit une marque visible de la volonté de Dieu ; qu'étant évêque de cette ville impériale, il pourroit contribuer au rétablissement de la foi dans tout l'empire ; & que, se trouvant placé au milieu de l'Orient & de l'Occident, il deviendroit comme médiateur, & réuniroit peut-être*

Bayerische Staatsbibliothek München

AN. 381. *ensemble ces deux moitiés du monde, qui étoient malheureusement divisées sur le sujet de l'église d'Antioche.*

XLV. Mélece lui représenta les mêmes choses au nom de toute l'assemblée, & l'obligea, par ses raisons & par ses conseils, à subir le joug qu'on lui imposoit, & à sacrifier son repos aux intérêts & aux besoins de l'église. Ainsi tout consspira à faire violence à sa modestie. On le mit sur le trône épiscopal, où le peuple & le clergé l'avoient porté malgré lui quelque temps auparavant, & où il n'avoit pas voulu depuis prendre sa place. Rien ne manqua à la solennité de cette installation. Mélece fit la cérémonie, l'empereur y assista, tout le peuple y accourut, & plusieurs prélats, entre lesquels étoit Gregoire de Nysse, firent sur ce sujet de très-éloquens discours.

Greg. Naz. carm. de vitâ suâ

XLVI. Après qu'on eut ainsi réglé les affaires de cette église, on traita des points de la foi. Comme la plupart des hérésies nouvelles avoient été condamnées dans le concile de Nicée, on en fit lire les décrets, & on les confirma. On produisit ensuite la confession de foi que le pape Damase avoit autrefois envoyée à Antioche; & à son exemple, on condamna l'erreur d'Appollinaire, qui ruinoit la vérité du mystère de l'incarnation. On procéda enfin contre les Macédoniens, qui nioient la divinité du Saint-Esprit, & qui avoient refusé depuis peu de communiquer avec les catholiques. Pour cet effet, comme le symbole de Nicée avoit ajouté à celui des Apôtres, par voie d'explication, ce qui avoit été défini touchant la divinité du Verbe; le symbole de Constantinople ajouta à celui de Nicée ce qui regardoit la personne du Saint-Esprit, *Seigneur & Maître vivifiant, qui doit être également adoré & glorifié avec le Père & le Fils.*

Ruffin.

XLVII. De la doctrine de la foi on passa à des règlemens de discipline. L'entreprise des sept évêques d'Egypte, venus pour ordonner Maxime à Constantinople, donna lieu à renouveler cet ancien canon, que l'ordination des évêques de chaque province se feroit par ceux de la même province, ou par ceux qu'on y voudroit appeler du voisinage. Et parce qu'il étoit arrivé, dans le temps de la persécution, que quelques prélats avoient passé dans des provinces étrangères pour les affaires de l'église, ce qui pouvoit troubler la paix; on régla la juridiction de chaque métropolitain, & l'on attribua la décision des affaires des provinces aux

Concil. de Nicon. 4, 5, 6.

conciles provinciaux. Pour faire honneur à la ville impériale, & pour complaire à l'empereur, on déclara que l'évêque de Conſtantinople auroit le rang & les prérogatives d'honneur après celui de Rome, parce que Conſtantinople étoit la nouvelle ou la ſeconde Rome. Enfin on décida pluſieurs choſes touchant la forme juridique des accuſations contre les évêques, & l'on eſſaya de rétablir l'ordre dans l'égliſe. AN. 381. *Sozom. l. 7. c. 9.*

XLVIII. Les pères du concile, après avoir ainſi arrêté les points de foi & de diſcipline qu'ils avoient jugé néceſſaires, les rédigèrent par articles, & les adreſſèrent à Théodoſe. Ils lui écrivirent au même temps une lettre ſynodale, par laquelle d'abord ils rendoient grâces à Dieu de l'avoir mis ſur le trône pour la paix des égliſes, & pour l'affermiſſement de la religion. Ils lui expoſoient enſuite qu'ayant été aſſemblés par ſes ordres, ils avoient d'un commun accord preſcrit certaines règles eccléſiaſtiques, ou pour condamner les héréſies, ou pour corriger les abus du temps; & qu'ils le prioient de confirmer par ſon autorité ce qu'ils avoient fait, & de joindre ſon ſuffrage aux leurs, en faiſant ſceller de ſon ſceau impérial les déciſions du concile. Ils finiſſoient par des vœux, & ſouhaitoient que ſon règne fût fondé ſur la paix & ſur la juſtice; qu'il durât une longue ſuite de générations, & qu'il ſe terminât enfin par les joies du règne céleſte.... Le concile en uſoit ainſi fort ſagement: car outre qu'il avoit beſoin du conſentement de l'empereur pour faire obſerver ſes ordonnances, il vouloit tirer de lui une lettre de confirmation, comme un gage public de ſa foi, afin de le tenir par-là plus attaché au bon parti, d'ôter aux hérétiques toute eſpérance de pouvoir le ſéduire.

XLIX. Quoique les évêques qui compoſoient cette aſſemblée fuſſent bien différens de mœurs & d'inclinations, ils étoient convenus de tous les points propoſés, & tout alloit être terminé paiſiblement, lorſqu'un accident imprévu fit naître le déſordre & la diviſion. Ce fut la mort de Mélece, l'un des deux évêques d'Antioche, qui avoit été le chef & comme l'ame de ce concile. Toute l'égliſe d'Orient le pleura. Théodoſe qui l'aimoit comme ſon père, & qui l'honoroit comme s'il eût tenu l'empire de lui, voulut qu'on lui fît des funérailles qui reſſemblaſſent à un triom-

AN. 381. *Greg. Ny. Ora. in fun. Melet.*

phe. Il y assista lui-même, & y donna des marques publiques de sa douleur & de sa piété. Le corps de ce saint homme fut mis en dépôt dans l'église des Apôtres, où l'on chantoit des pseaumes à plusieurs chœurs en diverses langues, & où le peuple accourant en foule, portoit un nombre infini de cierges & de flambeaux, & rapportoit, comme un précieux trésor, des linges qu'il avoit fait toucher à son visage.

Philost. l. 5. c. 4.

Les prélats les plus éloquens de l'assemblée firent des harangues funèbres en son honneur, & représentèrent les vertus qu'il avoit pratiquées, & les persécutions qu'il avoit souffertes pour la foi. Après qu'on eut achevé de lui rendre tous les devoirs de piété, Théodose ordonna qu'on reportât à Antioche ces précieuses reliques, qu'on les conduisît par les grands chemins, & qu'on les fît recevoir dans toutes les villes, quoique ce ne fût pas la coutume des Romains. Tout Constantinople sortit hors des portes, & jamais le nombre des habitans ne parut plus grand. On accourut de toutes parts sur la route pour accompagner ce corps en chantant des pseaumes, jusqu'à ce qu'on l'eut remis à Antioche auprès de la châsse du saint martyr Babylas, un des plus célèbres archevêques de la même ville.

Sozom. l. 7. c. 10.

L.

Cependant Théodose répondit au concile; & pour confirmer ce qu'on y avoit défini, il publia un édit, par lequel il ordonnoit que la foi de Nicée fût généralement reçue & approuvée dans toute l'étendue de son empire, & que toutes les églises fussent remises entre les mains des catholiques, qui confessoient un Dieu en trois personnes égales en honneur & en puissance. Pour éviter les professions de foi équivoques, il déclaroit que ceux-là seulement seroient tenus pour catholiques qui seroient unis de communion avec certains prélats qu'il marquoit dans chaque province, & dont il connoissoit la vertu, ou par le commerce qu'il avoit eu avec eux, ou par la réputation qu'ils avoient depuis long-temps de gouverner saintement leurs églises.

Idem. l. 7. c. 9.

LI.

Il y avoit lieu d'espérer que ce concile, appuyé de l'autorité du prince, auroit de grandes suites pour la religion, & que le schisme d'Antioche, qui divisoit l'Orient d'avec l'Occident, seroit terminé par la mort de Mélece qui en étoit la cause innocente : mais quelques esprits factieux s'étant obstinés à lui vouloir donner un successeur, la dis-

horde se ralluma ; & les Orientaux eux-mêmes se désunirent & s'échauffèrent sur ce sujet. AN. 381.

Ce différent avoit commencé sous l'empire du grand Constantin, qui, sur des calomnies inventées par les ariens, avoit chassé d'Antioche Eustathe, patriarche de cette ville, & grand défenseur de la divinité de Jesus-Christ. Les ariens s'étant emparés de son siége, & y ayant mis en sa place cinq ou six évêques de leur secte, successivement, les catholiques furent opprimés ; les uns cédèrent à la violence ; les autres demeurèrent fermes dans la foi, sous la conduite du prêtre Paulin, & se nommèrent Eustathiens. Mélece étant devenu depuis patriarche par le crédit des ariens qui le croyoient de leur communion, & s'étant d'abord ouvertement déclaré contr'eux, se vit tout-à-coup abandonné des deux partis. Les hérétiques qui l'avoient fait élire étoient piqués de son changement ; les catholiques louoient son zèle, mais ils n'approuvoient pas son élection. *Chrysost. Hom. in S. Eust.*

Comme il avoit néanmoins, outre une grande piété, une grande douceur, & un talent merveilleux pour se faire aimer, il attira en peu de temps beaucoup de peuple à sa communion. Quelques-uns se détachèrent de Paulin pour venir à lui. Plusieurs qui gémissoient depuis trente ans sous la tyrannie des ariens, recoururent à lui d'autant plus volontiers, qu'il avoit eu la même foiblesse qu'eux, & qu'il les recevoit avec beaucoup de condescendance & de charité. La persécution qu'il souffrit peu de jours après, ne fit qu'augmenter la vénération qu'on avoit pour lui ; & le troupeau, qu'il avoit commencé d'assembler, s'accrut & se forma de lui-même pendant son exil. Quoique les catholiques de cette ville fussent tous unis dans la doctrine, ils étoient séparés de communion, & s'assembloient en deux endroits différens ; les uns dans une église que les ariens avoient laissée à Paulin, à cause du respect qu'ils avoient pour son âge, & en considération de ce qu'il étoit contraire à Mélece ; les autres dans une église du fauxbourg, qu'on appeloit la Palée, ou l'ancienne église. *Théodoret, l. 2. c. 27.*

Ce schisme scandalisa tout l'Orient. Lucifer, évêque de Cagliari en Sardaigne, revenant de son exil de la Thébaïde, passa par Antioche, & se chargea d'accommoder ce différent ; mais ayant trouvé les Eustathiens résolus de ne

AN. 381. point communiquer avec un évêque établi par les hérétiques, & d'ailleurs n'étant que trop porté par ſon naturel dur & inflexible à ne rien pardonner en matière de religion, il ordonna Paulin de ſon autorité privée. Il crut que le parti de Mélece, qui paroiſſoit plus diſpoſé à la paix, ſe réuniroit aiſément aux Euſtathiens, quand il verroit à leur tête un évêque qui méritoit de l'être, & qui n'avoit jamais eu aucun commerce avec les ennemis de l'égliſe. Mais il ſe trompa ; car les amis de Mélece, offenſés du tort qu'on lui faiſoit, & de ce qu'on n'avoit pas daigné les conſulter, proteſtèrent qu'ils n'auroient que lui pour paſteur, & qu'il n'avoit pu être dépoſé par un ſeul évêque hors de ſon détroit, & ſans avoir été oui. Ils le ſollicitèrent de venir en diligence, & ſe lièrent à lui plus étroitement qu'auparavant.

Dès que ce prélat fut arrivé d'Arménie, où il avoit été long-temps en exil, ils s'efforcèrent de le faire aſſeoir
Socrat. l. 5. c. 5. dans un même trône avec Paulin, & prétendirent même, qu'ayant pour lui le plus grand nombre, il faiſoit comme le corps de l'égliſe, & que c'étoit aux autres communions, qui n'en étoient que les membres & les parties, à s'y réunir. Pour lui, comme il ne déſiroit que la paix, il ſe con-
Théod. l. 5. c. 5. tenta de rentrer dans ſon égliſe du faubourg. Il alla voir Paulin, & le pria d'agréer qu'ils gardaſſent en commun les brebis que le maître du troupeau leur avoit confiées, & qu'ils les raſſemblaſſent toutes en une ſeule bergerie. Il propoſa, pour ôter entr'eux tout ſujet de diviſion, *que le ſaint évangile fût mis ſur le ſiége épiſcopal ; qu'ils fuſſent aſſis l'un d'un côté, l'autre de l'autre ; & que celui qui ſurvivroit à ſon collégue demeurât ſeul & paiſible poſſeſſeur.* Paulin refuſa la condition, & ne voulut avoir aucune ſociété avec un homme que les ariens avoient fait évêque.

Cependant cette diſſention avoit troublé toute l'égliſe. Paulin, qui étoit Italien de naiſſance, avoit eu plus de moyens de prévenir l'égliſe romaine, & tout l'Occident en ſa faveur ; & le pape Damaſe, qui le connoiſſoit pour un homme irréprochable & dans ſes mœurs & dans ſa foi, avoit pris ſon parti. Tout l'Orient au contraire étoit affectionné à Mélece, comme à un prélat qui ne cédoit pas à l'autre en vertu ; & qui de plus avoit été banni trois fois pour la défenſe de la foi. Il s'étoit mêlé un peu de pitié à

l'eſtime qu'on avoit pour lui, quand on avoit ſu qu'il ſouffroit avec la même patience la perſécution des hérétiques & celle des catholiques, & que, ſans ſe prévaloir de ſes droits ni de ſon crédit, il demandoit la paix, & ne pouvoit l'obtenir. Mais quoiqu'on trouvât des défauts en leurs élections, on ne laiſſoit pas d'honorer leurs perſonnes, & l'on convenoit de part & d'autre que Mélece eût été digne du ſiége d'Antioche, s'il n'y avoit été mis par les ariens; & que Paulin eût mérité d'être ordonné évêque, ſi c'eût été d'une autre égliſe que de celle d'Antioche. AN. 381.

Les ariens ayant enfin été chaſſés de cette ville, en vertu de l'édit de Théodoſe, Mélece fut mis en poſſeſſion de toutes leurs égliſes, préférablement à Paulin. Mais on les fit convenir que l'un d'eux venant à mourir, on ne mettroit perſonne en ſa place, & que toutes les égliſes demeureroient au ſurvivant. Quelques hiſtoriens ajoutent que cette convention fut ſignée par ſix perſonnes du clergé les plus capables de leur ſuccéder, à qui l'on fit faire ſerment de ne point faire élire à cet évêché, & de ne le point accepter eux-mêmes, tant que l'un des deux patriarches vivroit. *Socrat. l. 5. c. 5. Sozom. l. 7. c. 3.*

Après toutes ces précautions, on pouvoit croire que la mort de Mélece feroit ceſſer leur diviſion, d'autant plus que ce ſaint homme en mourant avoit conjuré les évêques de ne lui point donner de ſucceſſeur, & de laiſſer Paulin ſeul en poſſeſſion de ſon égliſe. Mais comme on vint à parler de cette affaire, les eſprits furent partagés, ſelon qu'ils étoient portés à la paix ou à la diſcorde. La plupart des anciens prélats repréſentèrent à l'aſſemblée, que ce ſeroit perpétuer le ſchiſme que d'élire un nouveau patriarche; que celui qui reſtoit avoit toujours mené une vie ſans reproche; qu'il étoit d'un âge à ne pouvoir vivre que peu de temps; & que non-ſeulement il y avoit de la charité à le laiſſer mourir en paix, mais encore de la juſtice à lui tenir la parole qu'on lui avoit donnée. LII. *Greg. Naz.*

Mais les jeunes ſoutinrent au contraire, qu'il ne falloit pas que la ſucceſſion de l'épiſcopat fût interrompue en un auſſi ſaint homme que Mélece; que Paulin étoit la créature de Damaſe; qu'il avoit été ordonné par un évêque d'Occident, qui n'en avoit eu ni le droit, ni la commiſſion, & qu'ainſi l'égliſe d'Orient ne pouvoit le reconnoître ſans ſe faire tort.

AN. 381. Gregoire qui préſidoit alors au concile, & qui n'avoit accepté le ſiége de Conſtantinople que dans la vue de pacifier les troubles de l'égliſe, fut ſenſiblement touché de cette conteſtation, dont il prévoyoit les fâcheuſes ſuites.

Quand ce fut à lui à parler, il s'oppoſa fortement à ceux qui propoſoient une nouvelle élection, & leur remontra que cette propoſition étoit non-ſeulement contraire à la paix, mais encore à l'honneur & à la bonne foi; qu'ils devoient avoir plus d'égard au bien public, qu'à des prétentions particulières; que l'épiſcopat étoit un, & qu'il ne falloit pas faire une ſi grande différence entre les évêques de l'Orient & ceux de l'Occident; que s'ils avoient tant de paſſion d'ordonner un patriarche d'Antioche, la mort de Paulin, conſumé d'années & de travaux, leur en donneroit bientôt l'occaſion; & qu'ainſi ils ne perdoient rien à le laiſſer ſeul en ſon ſiége, puiſqu'ils jouiroient du droit de lui donner un ſucceſſeur après ſa mort, & qu'ils auroient ſatisfait à leur conſcience en donnant la paix à l'égliſe.

Greg. Naz. carm. de vita ſuâ.

Quelque ſage que fût cet avis, tous les jeunes évêques le rejetèrent, & n'alléguèrent d'autres raiſons, ſinon qu'ils n'avoient point eu de part à l'accord paſſé entre les deux évêques d'Antioche; & que puiſque Jeſus-Chriſt avoit voulu paroître en Orient, il étoit juſte que l'Orient l'emportât ſur l'Occident. Ils entraînèrent une partie des anciens, qui craignoient d'exciter un grand ſchiſme en leur réſiſtant. Ils ſollicitèrent puiſſamment Gregoire; mais l'ayant trouvé inflexible, ils le regardèrent comme partiſan des occidentaux, & ne le purent plus ſouffrir. Un procédé ſi déraiſonnable déplut ſi fort à Gregoire, que ne voulant pas conſentir à leur injuſtice, & déſeſpérant de les ramener à la raiſon, il ſortit du ſynode, & de la maiſon épiſcopale où l'on s'aſſembloit, & réſolut de renoncer à ſon évêché, puiſqu'il ne pouvoit pas y faire tout le bien qu'il avoit eſpéré.

Greg. Naz. ibid.

LIII. Théodoſe, informé de ce déſordre, ne déſiroit rien tant que de l'arrêter. Il exhortoit les uns & les autres à s'unir pour l'intérêt commun de la religion.

Il approuvoit le ſentiment de Gregoire. Mais la conſpiration des autres devint ſi générale, qu'il crut qu'il n'étoit pas honnête de leur ôter la liberté des ſuffrages, & qu'il ne ſeroit pas poſſible de réduire un ſi grand parti. Il n'y avoit plus rien à eſpérer, ſinon que les évêques d'Egypte & de

Macédoine, qu'on attendoit chaque jour, apportaſſent enfin le calme. L'empereur ne les avoit pas appelés d'abord au concile; les premiers, parce qu'ils favoriſoient Maxime; les ſeconds, parce qu'ils étoient dépendans de l'égliſe d'Occident. Mais pour l'affaire d'Antioche, il croyoit qu'ils pourroient ſervir les uns & les autres à maintenir les droits de Paulin; ceux d'Egypte, parce que le concile d'Alexandrie avoit approuvé ſon ordination; ceux de Macédoine, parce qu'il étoit lié de communion avec le pape Damaſe. Mais quand ils arrivèrent, ils ne penſèrent qu'à faire caſſer l'élection de l'archevêque de Conſtantinople. AN. 381.

Timothée, patriarche d'Alexandrie, proteſtoit qu'elle n'étoit pas légitime, puiſqu'il n'y étoit point intervenu. Ceux qu'il avoit amenés, piqués de ce qu'on ne les avoit pas attendus, ſe liguèrent avec lui. Encore qu'ils fiſſent profeſſion d'honorer Gregoire chacun en particulier, & qu'ils n'euſſent aucune perſonne déterminée qu'ils vouluſſent mettre à ſa place, ils ne laiſſèrent pas de s'en prendre à lui, en haine de ceux qui l'avoient élu. Pour couvrir néanmoins leur paſſion de quelque apparence de juſtice, ils alléguèrent que, contre les canons, il avoit paſſé de l'évêché de Saſime à celui de Nazianze, & de ce dernier à celui de Conſtantinople. Quoiqu'un mauvais uſage eût alors aſſez autoriſé contre les lois anciennes ces fréquentes tranſlations, ce reproche ne convenoit point à Gregoire, quoi qu'en aient écrit quelques auteurs eccléſiaſtiques. Car deux métropolitains ayant au même temps pourvu à l'évêché de Saſime, il l'avoit cédé pour le bien de la paix, & n'y avoit jamais fait les fonctions; & ſon père l'ayant appelé depuis à Nazianze, pour en être aſſiſté dans le gouvernement de cette égliſe, il y travailla comme coadjuteur, & non pas comme titulaire. Ainſi, il ne lui étoit pas difficile de ſe juſtifier là-deſſus, & de défendre ſa promotion. LIV. *Greg. Naz. carm. de vitâ ſuâ.* *Idem de epiſc.* *Hieron. de ſcrip. Ruffin. l. 2. c. 9. Socrat. l. 5. c. 7. Greg. Naz. epiſt. 42. & 46.*

Les évêques qui l'avoient élu, & qui en étoient mal ſatisfaits, l'auroient volontiers abandonné; mais par bienſéance ils ſoutenoient ce qu'ils avoient fait. Gregoire, ennuyé d'être le jouet des paſſions des hommes qui l'accuſoient ou le défendoient par caprice, ſe ſervit de cette occaſion pour exécuter le deſſein qu'il avoit depuis long-temps de ſe retirer. Il entra dans le concile, & dit aux évêques, *qu'il les ſupplioit de laiſſer là ce qui le regardoit, & de ne penſer qu'à* LV. *Greg. Naz. carm. de vitâ ſuâ.*

AN. 381. *la paix & à l'union de l'égliſe ; que puiſqu'il étoit la cauſe de la tempête, il vouloit bien, comme un autre Jonas, être jeté dans la mer ; qu'il avoit reçu l'épiſcopat contre ſon gré, & qu'il le rendoit avec joie comme un dépôt qu'on lui avoit confié ; qu'auſſi-bien ſon âge & ſes infirmités lui devoient faire ſouhaiter, après tant d'agitations, un intervalle de ſolitude & de repos, pour ſe diſpoſer à bien mourir.* Il leur dit adieu, les conjurant, puiſqu'il leur ôtoit le principal ſujet de leur diviſion, de ſe réunir en tout le reſte, & de lui donner un ſucceſſeur qui fût zélé pour le bien de l'égliſe, & pour la défenſe de la foi.

Ce diſcours ſurprit les évêques, mais il ne leur déplut pas. Les uns eurent le plaiſir de voir tomber de ſoi-même, ce qu'on avoit fait ſans eux ; les autres furent bien aiſes d'être délivrés de la peine de ſoutenir ce qu'ils ſe repentoient d'avoir fait. La démiſſion de l'archevêque fut reçue, & il ſortit de l'aſſemblée ſans que perſonne fît aucune inſtance pour le retenir. Quelques ſaints prélats ſe bouchèrent les oreilles, de peur d'entendre ſa démiſſion, & ſortirent avec lui.

Greg. Nar. 1.

LVI. Il ne reſtoit plus qu'à faire agréer ſon deſſein à l'empereur. Il l'alla trouver, & après l'avoir ſupplié d'établir la paix dans le concile, & de retenir par ſon autorité ceux que la crainte de Dieu n'y retenoit pas, il lui demanda la permiſſion de ſe retirer. Théodoſe, à qui l'on n'avoit pas accoutumé de demander de pareilles grâces, fut ſurpris de cette prière, & tâcha par de fortes conſidérations de l'arrêter ; il voulut même s'entremettre pour le maintenir dans ſa dignité. Mais l'archevêque lui repréſenta qu'il n'étoit pas d'un empereur auſſi juſte & auſſi pieux qu'il étoit, de préférer les intérêts d'un particulier à ceux de toute l'égliſe ; & que pour lui, il ſe croyoit obligé de faire ce ſacrifice de ſon ſiége, en un temps où ſa vieilleſſe & ſes maladies ne lui laiſſoient preſque plus de force pour aſſiſter ſon troupeau que par ſes vœux & par ſes prières.

Greg. Naz. orat. 32.

LVII. Après s'être aſſuré du conſentement de l'empereur, il aſſembla le peuple dans ſa cathédrale, & prononça en préſence de tous les pères du concile, ce dernier & célèbre ſermon, où il rendit compte de ſon adminiſtration & de ſa conduite. Il repréſenta l'état de l'égliſe de Conſtantinople ; comme elle s'y étoit accrue, ce qu'il avoit fait ou ſouffert

pour ce ſujet. Il expliqua la doctrine qu'il avoit prêchée ; & ſe confiant en ſon innocence, à l'exemple de Samuel & de ſaint Paul, il prit ſes auditeurs à témoin de ſon déſintéreſſement, & du ſoin qu'il avoit eu, après leur avoir annoncé l'évangile, de ſe reſſerrer en lui-même, & de conſerver la pureté de ſon ſacerdoce. Il expoſa en peu de mots les principales cauſes de ſa retraite, qui étoient les conteſtations qu'il voyoit élevées dans l'égliſe, les reproches importuns qu'on lui faiſoit de traiter les hérétiques avec trop de douceur, & de n'avoir rien en ſon train, en ſa table, ni en ſa perſonne qui marquât la grandeur de ſon rang (ce qu'on appeloit mal ſoutenir ſa dignité,) & condamner trop ouvertement le luxe & le faſte ſéculier des autres. AN. 381. *Idem. orat. 32. & 49.*

Enfin, après avoir exhorté le peuple à retenir la foi qu'il lui avoit enſeignée, les hérétiques à ſe convertir, les courtiſans à ſe corriger, les évêques à ſe réunir, & à quitter leurs ſiéges comme lui, s'ils pouvoient par-là contribuer à la paix ; après avoir ſouhaité pour ſucceſſeur un homme de bien, qui, ſans manquer de charité & de condeſcendance, eût le courage de ſe faire des ennemis pour la juſtice, il prit congé de chacune de ſes égliſes, & ſur-tout de ſa chère Anaſtaſie, puis de toutes les ſociétés & de tous les ordres de la ville. Il les pria de ſe ſouvenir de lui & de ſes travaux, dont il ne demandoit autre récompenſe que la permiſſion de ſe retirer. Au lieu des applaudiſſemens accoutumés on n'entendit que plaintes & que ſanglots durant ce diſcours, chacun ſe retira dans ſa maiſon fondant en larmes ; & l'archevêque attendri, mais pourtant inflexible dans ſa réſolution, alla jouir des douceurs de la ſolitude qu'il avoit toujours tendrement aimée.

LVIII. Théodoſe qui regardoit comme une des plus importantes affaires de l'empire, le choix d'un nouvel archevêque de Conſtantinople, entra le lendemain dans le concile, & ſe plaignit de ces diſputes & de ces diſſentions continuelles, dont les catholiques étoient ſcandaliſés, & dont les hérétiques tiroient de grands avantages. Il témoigna aux évêques le déplaiſir qu'il avoit eu de voir Gregoire obligé de quitter le ſiége de ſa ville impériale, où il l'auroit fallu appeler quand on ne l'y auroit pas trouvé établi : ſur-tout après les ſervices qu'il avoit rendus à cette égliſe, & les dangers qu'il y avoit courus en y rétabliſſant la religion. Il *Sozom. l. 7. c. 7.*

AN. 381. leur dit : *Que quelque peine qu'il eût eue à lui accorder ſon congé ; en un temps où l'égliſe avoit tant de beſoin de prélats ſavans, paiſibles & ſaints, il avoit bien voulu à ſon inſtante prière y conſentir pour le bien de la paix, mais qu'il les prioit de lui chercher un homme qui pût remplir dignement ſa place, & de s'accorder ſi bien ſur ce choix, qu'il n'y eût plus entr'eux aucune diviſion.*

LIX. Il leur ordonna de faire chacun un mémoire de ceux qu'ils jugeroient capables de cette charge, & de lui préſenter tous ces noms dans une ſeule feuille, afin qu'il pût en choiſir un entre tous les autres. Les évêques, contens d'être venus à bout de leur deſſein, & réſolus d'apaiſer Théodoſe, qui leur paroiſſoit mal ſatisfait de leur conduite paſſée, jetèrent les yeux ſur divers ſujets de leur connoiſſance. Comme ils étoient occupés à cette recherche, Nectaire, né à Tarſe en Cilicie, d'une ancienne maiſon de ſénateurs, qui avoit exercé la charge de gouverneur de Conſtantinople, étant prêt de s'en retourner en ſon pays, alla voir par haſard Diodore ſon évêque, pour ſavoir de lui s'il n'avoit rien à lui ordonner avant ſon départ. Ils s'entretinrent de diverſes affaires ; & comme Diodore avoit l'eſprit rempli de cette nomination, dont il étoit peut-être embarraſſé, il conſidéra pluſieurs fois Nectaire ; & trouvant de la douceur dans ſon entretien, & quelque choſe de majeſtueux & de vénérable dans ſon air & ſur ſon viſage, il réſolut de le propoſer.

Idem. c. 8.

Théodor. l. 5. c. 8. Socrat. l. 5. c. 8.

Sans ſe découvrir néanmoins à lui, il le pria de l'accompagner chez un évêque de ſes amis, à qui il le préſenta avec beaucoup d'éloge. Il lui recommanda enſuite Nectaire en ſecret, & le ſollicita fortement de lui donner ſon ſuffrage, & d'écrire ſon nom avec les autres. Ce prélat qui étoit apparemment chargé de dreſſer la feuille, & de la porter à l'empereur, ſe moqua de la prière que lui faiſoit Diodore ; mais il ne laiſſa pas de mettre Nectaire au nombre des prétendans, quoiqu'il ne reconnût rien en lui de plus recommandable que ſa vieilleſſe & ſa bonne mine.

LX. L'empereur ayant demandé peu de jours après le mémoire des évêques, l'examina attentivement ; & après avoir lu & relu les noms de ceux qu'on propoſoit pour ſuccéder à Gregoire, il s'arrêta à celui de Nectaire, à qui l'on penſoit le moins. Il le nomma à l'archevêché de Conſtantino-

ple, soit qu'il le connût plus que les autres, parce qu'il étoit de sa cour; soit qu'il le crût plus propre à entretenir la paix dans les conjonctures présentes. Car outre que c'étoit un esprit doux & accommodant, il n'avoit ni d'assez grands talens pour donner de l'ombrage, ni d'assez grandes vertus pour être à charge à ceux qui ne voudroient pas l'imiter. Nectaire, que Diodore avoit prié de différer son voyage jusqu'alors, apprit cette nouvelle, & ne la put croire. La plupart des pères du concile furent étonnés de ce choix, & se demandoient les uns aux autres, *qui étoit ce Nectaire, d'où il venoit, & quelle étoit sa profession.* Mais lorsqu'ils apprirent qu'il n'avoit pas mené une vie assez pure pour mériter d'être élevé tout d'un coup au sacerdoce, & que de plus il n'étoit pas encore baptisé, ils crurent que l'empereur avoit été surpris, & que le seul hasard, comme il arrive quelquefois en ces rencontres, avoit présidé à cette nomination. AN. 381.

Ils remontrèrent donc humblement à Théodose qu'avec tout le respect & toute la déférence qu'ils avoient pour ses volontés, ils ne pouvoient s'empêcher de trouver en Nectaire des défauts essentiels & canoniques; que son âge & les emplois différens qu'il avoit eus sous les empereurs, lui avoient donné une grande expérience des choses du monde, mais qu'il n'avoit jamais passé par aucun degré de clérature, & que n'ayant pas reçu le baptême, il n'étoit guères en état d'être évêque. Quoiqu'il n'y eût rien de si juste que cette remontrance, l'empereur avoit remarqué tant de passion & de cabales en ceux qui la faisoient, qu'il crut qu'après avoir chassé l'autre archevêque, ils vouloient encore exclure celui-ci, pour essayer de mettre quelqu'un de leurs partisans en cette place. Il persista dans son avis, & les évêques s'y rendirent sans répugnance. LXXI.

Ainsi Nectaire fut élu par l'autorité du prince, qui se trouvoit engagé à son élection, par le consentement du peuple qui admiroit son honnêteté & sa douceur, & par les suffrages du synode qui craignoit de déplaire à Théodose. Il fut baptisé; & comme il étoit encore revêtu de sa robe de néophyte, il fut fait évêque, sans avoir apporté autre disposition à l'épiscopat que celle de ne l'avoir pas brigué. Comme il n'avoit presque aucune connoissance des matières ecclésiastiques, on lui laissa Ciriaque, évêque d'Ada- LXXII.

AN. 381. nes en Cilicie, Evagre de Pont, que Gregoire de Nyſſe avoit fait diacre, & quelques autres eccléſiaſtiques de ſavoir & de piété ; les uns pour le former dans les fonctions épiſcopales, les autres pour le garantir des ſurpriſes des hérétiques. Sa vie, depuis ſon ordination, fut exemplaire, & ſa foi toujours orthodoxe ; mais il eut tant de facilité & d'indulgence pour tout le monde, & une ſi grande indifférence pour la diſcipline, que les ariens s'en ſeroient notablement prévalus, ſi l'empereur, pour réparer la faute qu'il avoit faite, ne les eût réprimés, & n'eût pris ſur ſoi la vigilance & la vigueur qui manquoient à cet archevêque.

XXIII. Cette affaire étant ainſi terminée, on ne penſa plus qu'à la concluſion du concile. Ceux qui n'avoient pas aſſiſté aux premières ſéances ſignèrent ce qu'on avoit décidé contre les héréſies & contre les abus qu'on avoit condamnés. Nectaire fut marqué au nombre de ces évêques principaux, qui étoient comme les centres de la communion dans leurs provinces. Théodoſe de ſon côté renouvela ſes édits en faveur de la religion ; & pour fermer le concile par quelque cérémonie d'éclat, il fit tranſporter à Conſtantinople le corps de ſaint Paul, qui en avoit été autrefois évêque, & que les ariens avoient fait mourir inhumainement à Curcuſe *, où il avoit été rélégué par Conſtantius. Tous les pères allèrent au-devant de ces vénérables reliques, bien loin au-delà de Calcédoine, & les conduiſirent comme en triomphe dans la ville. L'empereur commanda qu'on les mît dans une égliſe que Macédonius avoit fait bâtir après s'être emparé du ſiége de ce Saint. Par ce moyen le perſécuteur même contribuoit à la gloire du martyr, & Théodoſe faiſoit connoître par l'honneur qu'il rendoit à la mémoire des prélats qui étoient morts pour la défenſe de la foi, le peu de cas qu'il faiſoit de ceux qui la combattoient pendant leur vie.

Soz. l. 7. c. 10.

** Petite ville d'Arménie.*

Ainſi ſe termina vers la fin du mois de Juillet ce concile, que l'Orient reconnut pour œcuménique, & que le pape ſaint Gregoire mit depuis au nombre des quatre qu'il révéroit comme les quatre évangiles. Les paſſions particulières, & les intérêts perſonnels troublèrent le cours de cette aſſemblée ; mais la vérité ne laiſſa pas de s'y établir contre l'erreur des Macédoniens. Ainſi Dieu réunit, pour la confirmation de ſa foi, les eſprits des hommes qu'il abandonne

Théodoret. l. 5. c. 9.

quand il veut à leur préoccupation & à leur ſens, & tire des conteſtations & des déſordres qui naiſſent quelquefois dans la religion, les fruits que ſa providence a deſtiné d'en tirer. AN. 381.

LXIV. Les évêques s'étant ſéparés pour aller chacun dans ſon égliſe, Théodoſe partit pour aller joindre ſon armée, que Promote, un de ſes généraux, avoit eu ordre de raſſembler à l'entrée de la Myſie. Les Huns, les Syriens & les Carpodaques, mêlés enſemble, avoient fait irruption de ce côté-là, & avoient jeté une ſi grande frayeur dans toutes les provinces voiſines, que tout le peuple de la campagne avoit abandonné ſes moiſſons, & s'étoit retiré en déſordre dans les villes éloignées. L'empereur les raſſura par ſa préſence; & après avoir fait la revue de ſon armée, marcha droit aux ennemis, & leur donna bataille peu de jours après. Les hiſtoriens ne rapportent d'autres circonſtances de cette expédition, ſinon qu'il remporta une célèbre victoire, & qu'il défit cette armée de barbares, dont la plupart furent tués, & le reſte obligé de ſe retirer dans leur pays, d'où ils n'oſèrent plus ſortir. Depuis cette défaite, les troupes ſe crurent invincibles ſous Théodoſe; & les peuples, perſuadés qu'on ne pouvoit les troubler déſormais impunément, reprirent le ſoin & la culture des terres. Alors les pertes paſſées ſe réparèrent, & l'empire jouit du fruit du gouvernement juſte & glorieux de Théodoſe. *Soz. l. 4.* *Soz. ibid.*

LXV. Ce fut environ ce temps que le roi de Perſe réſolut de lui envoyer une ambaſſade ſolennelle, pour lui demander ſon amitié, & pour conclure avec lui une alliance conſtante. Ces deux nations, preſque toujours armées l'une contre l'autre, ou pour le règlement des limites, ou ſur d'anciennes prétentions, & des différents imprévus qui arrivent ſouvent entre des états également puiſſans & voiſins, entretenoient depuis long-temps une guerre, qui n'étoit interrompue que par quelques intervalles de paix, & par des trèves de quelques années. Conſtantius avoit entrepris pluſieurs fois de paſſer le Tygre ou l'Euphrate, & d'étendre ſes frontières de ce côté-là; mais il avoit rarement réuſſi; & s'il avoit remporté de temps en temps quelques avantages par ſes généraux, il avoit toujours été vaincu, lorſqu'il y avoit été en perſonne. Mais le malheur n'étoit tombé que ſur l'empereur & ſur ſes troupes; & ſoit que les Perſes *Oroſ. hiſt.* *Amian. l. 25.*

AN. 381. n'euſſent voulu que défendre leurs villes, ſoit qu'ils n'euſſent ſu profiter de leur victoire, ils n'avoient pas pris un pouce de terre ſur l'empire.

Julien continua la guerre : mais ayant été tué dans un combat, & l'armée qu'il avoit engagée dans le pays ennemi ſe trouvant ſur le point de périr ou par les armes, ou par la famine, les officiers s'aſſemblèrent pour choiſir un chef capable de les tirer de la néceſſité où ils étoient, & jetèrent les yeux ſur Jovien, qu'ils élurent Empereur du conſentement de toute l'armée. Ce prince, qui ſe trouvoit chargé de réparer la faute que ſon prédéceſſeur avoit faite, chercha tous les moyens de combattre, & remporta même quelque avantage ſur les ennemis en quelques rencontres. Mais Sapor, roi de Perſe, qui ſavoit que les Romains étoient réduits à manger la chair de leurs chevaux, n'avoit garde d'en venir aux mains avec eux, & vouloit les laiſſer conſumer par la faim. Cependant quoiqu'il les vît en cette extrémité, & qu'il pût n'en pas laiſſer échapper un ſeul, il craignit le déſeſpoir de tant de braves gens, & conſidéra que ce qu'il acquerroit par un traité ſeroit plus aſſuré que ce qu'il pourroit gagner à force d'armes. Il envoya donc le premier leur faire des propoſitions de paix, comme par une eſpèce de grâce.

Cette modération qu'il faiſoit paroître ne laiſſoit pas d'être bien rude : car outre qu'il les tint quatre jours en négociation, en un temps où ils enduroient une faim extrême, il leur impoſa des conditions honteuſes, que l'extrémité où ils étoient leur fit accepter. Ces conditions furent : *Que l'Empereur céderoit aux Perſes cinq provinces ſur le Tygre, avec divers châteaux ; qu'il leur remettroit les villes de Niſibe & de Singare ; & ſur-tout qu'il s'engageroit à ne donner aucun ſecours à Arſace, roi d'Arménie, contre la Perſe, quoiqu'il fût un des plus fidelles alliés de l'empire.* Jovien fut contraint de ſigner ces articles ; & quoiqu'on le preſſât quand il fut hors de danger, de rompre cet accord que la ſeule néceſſité lui avoit fait faire ; & que les habitans de Niſibe lui offriſſent de ſe défendre eux-mêmes, & d'arrêter comme ils avoient fait pluſieurs fois toute la puiſſance du roi de Perſe, il ne put conſentir à aucune propoſition de rupture, & ne voulut point violer la foi que le malheur du temps l'avoit forcé de donner. Ainſi les ôtages furent renvoyés

Ammian. l. 25.

renvoyés de part & d'autre, & la paix fut conclue entre les deux couronnes pour trente ans. AN. 381.

Ce traité fut depuis une ſource de diviſion. Les Perſes, enflés de cet heureux ſuccès, croyoient pouvoir tout entreprendre, & les Romains ne demandoient qu'une occaſion de ſe relever des pertes qu'ils avoient faites. Comme l'Arménie étoit entre les deux empires, elle pouvoit donner un grand poids aux affaires : auſſi on diſputoit des deux côtés à qui pourroit s'en rendre maître. Sapor, après s'être tenu quelque temps en repos, réſolut de s'emparer de ce royaume. Il ſollicitoit la nobleſſe de ſe rendre à lui; il y forçoit le peuple par des courſes continuelles qu'il faiſoit juſqu'au milieu du pays; & ayant attiré, par des careſſes & des témoignages d'amitié, le roi Arſace, à une entrevue, il l'arrêta, & le fit mourir dans la citadelle d'Agabane. *Ammian. l. 27.*

Para, fils d'Arſace, craignant le même traitement, s'alla jeter, par les conſeils de la reine ſa mère, entre les bras des Romains. Valens qui avoit ſuccédé à Jovien, le reçut, & l'envoya à Néocéſarée, où il le fit traiter & élever en Roi. Il commanda quelque temps après à Térence, un de ſes lieutenans, de ramener ce jeune Prince en Arménie, & de le mettre en poſſeſſion de ſes états qui le redemandoient. Encore que l'Empereur eût pris de grandes précautions, & qu'il eût commandé à Térence de ne mener aucunes troupes, & de ne ſe trouver pas au couronnement du Roi, Sapor ne laiſſa pas de ſe plaindre qu'on aſſiſtoit l'Arménie, & qu'on manquoit à un des principaux articles du dernier traité. Il entra avec une armée dans ce royaume; &, n'ayant pu ſe ſaiſir de la perſonne du Roi, qui s'étoit ſauvé dans des montagnes, où il demeura cinq mois caché, il ravagea le pays, & prit, après un ſiége très-difficile, le fort d'Artogeraſſe, où la reine mère s'étoit renfermée avec les tréſors du feu Roi.

Valens, qui voyoit la perte de l'Arménie inévitable, ſi l'on n'y remédioit promptement, envoya ordre au comte Arinthée de marcher vers ce côté-là avec l'armée qu'il commandoit, & de ſecourir les Arméniens, ſi l'on ne ceſſoit de les attaquer. Sapor, qui ſavoit être humble & ſuperbe ſelon les temps, s'arrêta dès qu'il eût appris que l'armée de l'empire approchoit. Il voulut s'aſſurer de l'eſprit du roi *Ammian. l. 27.*

AN. 381. Para, en lui promettant une alliance & une protection inviolables, & l'engagea, par le conſeil de quelques courtiſans qu'il avoit gagnés, de ſe défaire de deux miniſtres qui le ſervoient très-fidellement. Cependant il envoya des ambaſſadeurs à la cour de Conſtantinople, pour y repréſenter que l'Empereur n'avoit aucun droit d'aſſiſter le roi d'Arménie ; & que s'il continuoit de ſe liguer avec lui, & de lui envoyer des armées, c'étoit une infraction, dont le roi de Perſe ſeroit contraint de ſe venger.

Valens ne fit pas grand cas de cette ambaſſade, & ne répondit autre choſe, ſinon, *qu'il ne ſe mêloit pas des différents des Perſes avec les Arméniens ; qu'il étoit libre aux Souverains d'envoyer ſur leurs terres des armées, ſelon qu'ils le jugeoient à propos pour le bien de leurs affaires ; qu'il ne faiſoit aucune ligue au préjudice des traités ; mais qu'il avoit plus de droit de protéger le roi d'Arménie, que Sapor n'en avoit de l'opprimer ; & que ſi l'un étoit contre la foi d'un traité, l'autre étoit contre la juſtice & contre tous les droits des gens.* Sur cela il renvoya les ambaſſadeurs. Sapor prit cette réponſe pour une rupture ouverte, leva des troupes, & fit de grands préparatifs de guerre pour le printemps. L'Empereur de ſon côté, envoya contre lui le comte Trajan & Vadomaire, roi des Allemands, avec ordre d'obſerver les Perſes, & de ne faire aucun acte d'hoſtilité contr'eux qu'à la dernière extrémité.

Ammian. l. 29.

Ces deux généraux marchèrent avec les légions vers la frontière, prenant toujours des poſtes commodes pous l'infanterie qui faiſoit toute la force de leur armée. Là ils ſe tenoient ſerrés & reculoient même exprès lorſqu'ils voyoient approcher l'ennemi, de peur qu'on ne les accuſât d'avoir été les premiers à rompre la trève. Mais enfin les Perſes étant venus pour les forcer, dans la penſée qu'ils fuyoient par lâcheté, & non par prudence, il fallut néceſſairement en venir aux mains. Le combat fut rude, & Sapor fut contraint de ſe retirer à Cteſiphonte, après avoir perdu la bataille, & demandé lui-même une trève qui lui fut incontinent accordée.

Cependant ceux qui veilloient ſur les affaires d'Arménie, écrivoient à l'Empereur qu'il falloit y envoyer un autre Roi ; que tout y étoit en déſordre ; que Para traitoit mal ſes ſujets, & qu'il les obligeroit par ſon orgueil à ſe jeter entre les bras du roi de Perſe : ce qui ſeroit d'une grande

conſéquence pour l'empire. Valens l'ayant fait prier de le venir trouver ſous prétexte de conférer avec lui ſur les affaires préſentes, le laiſſa à Tarſe en Cilicie, ſans lui rien dire, & lui donna grand nombre d'officiers, en apparence pour le ſervir, mais en effet pour le garder. Ce jeune Prince s'étant aperçu de ſa priſon, & craignant même pour ſa vie, ſe ſauva un matin avec tant de diligence, qu'encore qu'il fût pourſuivi par des chemins coupés & accourcis, il gagna ſes états, ſans donner dans les piéges qu'on lui avoit tendus en pluſieurs endroits. Il fut reçu de ſes peuples avec beaucoup de joie, & diſſimulant tous les ſujets qu'il avoit de ſe plaindre de l'Empereur, il demeuroit dans la fidélité qu'il avoit jurée à l'empire. AN. 381.

Mais ceux qui commandoient dans l'Arménie & dans les provinces voiſines, craignant qu'il ne livrât ſon royaume aux Perſes, écrivirent contre lui à la cour, & l'accuſèrent d'entretenir des intelligences ſecrètes avec les ennemis, d'avoir fait mourir deux de ſes miniſtres affectionnés à ſon ſervice & aux intérêts de l'empire, & ſur-tout de ſe mêler d'enchantemens & de magie. Pluſieurs témoignoient qu'il avoit le ſecret de transformer les hommes, ou de les conſumer par des langueurs incurables. Ceux qui l'avoient pourſuivi diſoient pour s'excuſer de l'avoir manqué, qu'il leur avoit faſciné les yeux. Valens, qui étoit crédule & défiant, & qui n'appréhendoit rien tant que de périr par des maléfices, manda ſecrétement, que par force ou par artifice on le délivrât d'un homme ſi dangereux : ce qui fut exécuté peu de temps après dans un feſtin, où ce jeune Prince fut inhumainement aſſaſſiné.

Sapor, étonné de la perte de la dernière bataille, & plus encore de la mort du roi d'Arménie, avec qui il eſpéroit pouvoir prendre des meſures infaillibles contre les Romains, eut recours aux négociations. Il envoya Arſace, un des principaux ſeigneurs de ſa cour, pour propoſer à l'Empereur de terminer leurs différents à l'amiable, & de ruiner de concert l'Arménie qui n'avoit plus de Roi, & qui étoit l'unique cauſe de leurs diviſions & de leurs guerres. Valens rejeta la propoſition, & répondit qu'il s'en tenoit aux anciens traités, & qu'il ne vouloit rien innover. *Ammian. l. 30.*

Après pluſieurs détours, on en vint aux menaces, & peu de temps après on ſe prépara des deux côtés à la guerre.

AN. 381. Valens fit faire des levées dans le pays des Scythes, & réſolut d'entrer dans la Perſe avec trois corps d'armée au commencement du printemps. Sapor ſollicita ſes alliés de lui envoyer du ſecours, & aſſembla une grande armée. Il prévint même les Romains, & ſe jeta ſur quelques provinces voiſines qu'ils avoient nouvellement acquiſes. La révolte des Goths étant arrivée là-deſſus, il fallut tout ſouffrir des Perſes, & faire la paix avec eux à des conditions peu honorables, mais néceſſaires.

LXVI. Sapor jouiſſoit des avantages qu'il avoit tirés des conjonctures des affaires; & comme il avoit été nourri à la guerre dès ſa jeuneſſe, il penſoit toujours à de nouvelles entrepriſes, & ſon ambition dans un âge fort avancé, n'étoit point diminuée. Mais lorſqu'il ſut que Théodoſe étoit Empereur, & qu'il eut appris les grandes qualités dont il étoit doué, & les grandes actions qu'il avoit faites, il lui envoya une célèbre ambaſſade; & ſoit qu'il fût touché de la réputation de ce Prince, ſoit qu'il craignît de perdre ſous lui ce qu'il avoit acquis ſous ſes prédéceſſeurs, il chargea ſes ambaſſadeurs de lui dire de ſa part, *qu'il ſe réjouiſſoit de ſa promotion à l'empire; qu'après avoir eu guerre avec quatre Empereurs, qu'il pouvoit ſe vanter d'avoir vaincus en pluſieurs rencontres, il étoit bien aiſe d'en trouver un avec qui il pût vivre dans une parfaite intelligence; qu'il le prioit de lui accorder ſon amitié, & de vouloir bien qu'il paſſât le reſte de ſes jours en paix dans ſon alliance.* Il lui offroit même de terminer les anciennes conteſtations des deux nations, & de régler leurs prétentions ſur l'Arménie & ſur l'Ibérie, par un accommodement raiſonnable.

LXVII. Théodoſe, qui ſavoit combien la paix étoit néceſſaire à l'empire, & combien coutent aux peuples les guerres, lors même qu'elles ſont glorieuſes aux Rois qui les ont entrepriſes, entendit ces ouvertures de paix avec joie, & répondit aux ambaſſadeurs, *qu'il remercioit leur Roi des offres qu'il lui faiſoit faire, & qu'il l'aſſuroit de ſon amitié; qu'ayant été appelé à l'empire, il avoit travaillé à terminer les guerres qu'il avoit trouvées, mais qu'il avoit évité de s'en attirer de nouvelles; que ſes prédéceſſeurs ſans doute avoient eu des ſujets de rompre avec les Perſes; mais que pour lui, il répondroit toujours aux intentions des Princes qui voudroient bien vivre avec lui; & que leur maître étant dans cette réſolution, ne pouvoit*

choisir un ami plus sincère, ni un plus fidelle allié. L'Empereur avoit reçu ces ambassadeurs avec une magnificence extraordinaire ; & après les avoir retenus quelque temps en sa cour, pour régler avec eux les principales affaires des deux empires, il les renvoya comblés de riches présens, & remplis de l'admiration de sa grandeur & de sa bonté. AN. 382.

LXVIII. En ce même temps arrivèrent à Constantinople quelques prêtres, députés du concile d'Aquilée, qui venoit de condamner deux évêques d'Illyrie, convaincus d'être Ariens. Ils demandèrent audience à l'Empereur, & lui présentèrent des lettres de cette assemblée, dont Ambroise de Milan & Valérien d'Aquilée étoient les chefs. Ces prélats, après avoir rendu grâces à Théodose d'avoir délivré l'Eglise d'Orient, de l'oppression des Ariens, se plaignoient à lui du dessein qu'on avoit pris à Constantinople de donner un successeur à Mélece ; ce qu'ils regardoient comme une persécution qu'on alloit faire à Paulin, qui avoit toujours été de leur communion. Ils le prioient, pour remédier à ces désordres, de faire assembler à Alexandrie un concile de toute l'église catholique, & de le confirmer par son autorité impériale. Théodose, qui n'avoit pas de plus grande passion que celle de voir finir tous les différents ecclésiastiques, leur auroit volontiers accordé ce qu'ils demandoient ; mais parce qu'il ne vouloit rien faire sans conseil, & qu'il craignoit d'assembler des esprits déjà aigris & difficiles à réunir, il écrivit aux évêques d'Orient, & les pria de revenir à Constantinople au commencement de l'été prochain, pour y délibérer ensemble sur la proposition des occidentaux. *Théodoret, l. 5. c. 9.*

LXIX. Peu de temps après, l'Empereur reçut d'autres lettres, par lesquelles les évêques d'Occident, après lui avoir représenté de nouveau la nécessité d'un concile universel, pour condamner l'hérésie d'Apollinaire, pour déterminer ceux avec qui il falloit communiquer, pour examiner l'élection de Flavien, & pour pacifier tous les troubles de l'église, le prioient de convoquer cette assemblée, & d'agréer qu'elle se tînt, non pas à Alexandrie, mais à Rome. L'empereur Gratien le souhaitoit, & agissoit de concert avec les évêques. Théodose, qui connoissoit la délicatesse des Orientaux, piqués d'une fausse émulation contre les autres, & jaloux de certains droits qu'ils s'attribuoient vainement,

AN. 382. prévoyoit qu'ils auroient peine à se résoudre d'aller à Rome: Il savoit qu'ils ne souffriroient jamais qu'on touchât à ce qu'ils avoient fait à Constantinople, & qu'ainsi la division s'augmenteroit au lieu de s'apaiser. Il n'étoit pas trop porté lui-même à procurer un nouveau concile, où l'on se proposoit de donner atteinte à celui qu'il avoit fait tenir l'année d'auparavant. C'est pourquoi il ne se pressa pas de répondre ni à Gratien, ni aux évêques, jusqu'à ce qu'il eût reconnu les intentions de ceux qu'il avoit mandés.

LXX. Cependant Maxime recommença ses intrigues. Chassé de Constantinople, & rebuté par Théodose, il s'étoit retiré dans Alexandrie auprès du patriarche qui l'avoit trop légèrement favorisé. Là, songeant aux moyens de troubler encore l'église, il menaçoit ce bon vieillard de le chasser lui-même de son siége, s'il n'achevoit de l'établir dans celui de Gregoire de Nazianze. Peut-être en seroit-il venu à bout, si le gouverneur d'Egypte, connoissant combien cet esprit étoit remuant & dangereux, ne lui eût commandé de sortir de la ville. Il fut contraint de vivre à la campagne, où il se tint en repos malgré lui durant quelque temps. Mais au premier bruit de la convocation d'un concile général à Rome, il partit promptement, & se rendit en Italie, pour prévenir ceux qui n'étoient pas encore informés de sa vie scandaleuse, & de son intrusion à l'épiscopat. Il alla trouver l'empereur Gratien, & connoissant son zèle pour la religion catholique, il lui présenta un livre qu'il se vantoit d'avoir composé contre les Ariens.

Après cela il s'adressa aux évêques, & leur dit, *Qu'après tant de mauvais traitemens qu'il avoit reçus en Orient, il venoit enfin en des lieux où la justice étoit reconnue, & où les prélats persécutés avoient toujours trouvé leur asyle; que son ordination étoit canonique, faite par plusieurs évêques, autorisée par le patriarche d'Alexandrie, exécutée à la vérité dans une maison particulière, mais en un temps où les Ariens occupoient malheureusement toutes les églises; & que cependant on avoit maintenu Gregoire, & l'on venoit d'élire Nectaire à son préjudice.* Il leur montra ses lettres de communion avec Pierre d'Alexandrie, & n'oublia rien de ce qui pouvoit les toucher de pitié pour lui, & les animer contre les Orientaux, dont il savoit qu'ils avoient sujet d'être mécontens.

Par ce discours artificieux, il réveilla les passions de plu-

sieurs qui étoient déjà préoccupés contre l'église d'Orient ; & la sagesse de saint Ambroise ne fut pas à l'épreuve de la dissimulation de cet hypocrite. Ces prélats le reçurent dans leur communion comme un homme de bien qu'on persécutoit en Orient, & qui avoit droit, selon les canons, de demander l'évêché de Constantinople. Comme ils n'étoient pas pourtant suffisamment informés de l'affaire, ils en renvoyèrent le jugement au concile qui devoit bientôt s'assembler de toutes les parties du monde, & se contentèrent d'écrire à Théodose, pour le prier d'avoir égard aux intérêts de Maxime, autant que la paix de l'église le pourroit permettre. AN. 382.

Pendant que ces choses se passoient en Occident, les évêques d'Orient, convoqués une seconde fois par l'Empereur, se rendoient à Constantinople. *Append. cod. Théodoret. p.* 105. LXXI.

La plupart de ceux qui s'y étoient trouvés l'année d'auparavant, y revinrent, & ceux qui ne purent sortir de leurs provinces, donnèrent leur consentement par écrit, & pouvoir d'agir en leur nom. Il n'y eut que Gregoire de Nazianze qui n'y voulut avoir aucune part, & qui s'en excusa sur le peu de fruit qui revenoit ordinairement de ces assemblées tumultueuses, & sur ses infirmités qui ne lui permettoient pas d'entreprendre ce voyage.

Aussitôt que ces prélats furent arrivés, Théodose leur communiqua la proposition que faisoient les évêques d'Italie, & voulut avoir leur avis sur le synode général qu'on auroit voulu convoquer à Rome. Ils répondirent, *Qu'ils ne refusoient pas de contribuer à l'affermissement de la foi, & à la réunion de l'église ; mais qu'ils le prioient de considérer qu'il n'y avoit point de raisons si pressantes pour les faire aller si loin ; que durant que l'Occident jouissoit d'une profonde paix, l'Orient avoit été agité de cruelles tempêtes ; & qu'après ces persécutions, les églises avoient besoin de la présence de leurs pasteurs ; qu'au reste, ils n'avoient le consentement de leurs confrères, que pour le concile de Constantinople, & qu'il ne restoit pas assez de temps pour les consulter sur le sujet de celui de Rome.*

Ils firent la même réponse à ceux qui les avoient invités à ce concile. Ils ajoutèrent une profession de foi sur la Trinité & sur l'Incarnation ; & après leur avoir rendu compte de l'élection de Nectaire & de celle de Flavien, ils les prièrent de vouloir les approuver, & de quitter leurs affections particulières, pour l'intérêt commun de l'église. Ils députè-

AN. 382. rent même trois évêques de leur corps vers ceux d'Italie, pour leur témoigner le désir qu'ils auroient eu de les voir, & de les assurer de leur amour pour l'union, & de leur zèle pour la foi. L'empereur voyant sous ces démonstrations d'amitié & de religion beaucoup de froideur & d'indifférence dans leur esprit, reçut leurs excuses, & crut qu'il falloit empêcher une assemblée qui seroit composée de deux partis déjà tout formés, & qui ne produiroit vraisemblablement que des troubles pareils à ceux qu'il avoit vus avec tant de déplaisir à Constantinople. Il manda donc à l'empereur Gratien, & aux évêques d'Italie, *Qu'il avoit fait de sérieuses réflexions sur la demande qu'on faisoit d'un concile œcuménique à Rome, & que les prélats de son empire, qu'il avoit consultés là-dessus, lui avoient allégué la difficulté du voyage en une saison avancée, & le peu d'apparence qu'il y avoit qu'ils pussent abandonner leurs églises, pour se trouver à une assemblée qui n'étoit pas si nécessaire depuis celle de Constantinople; qu'il n'avoit pu résister à ces raisons, mais qu'il les prioit d'être persuadés qu'il contribueroit à la paix de tout son pouvoir, & qu'il y porteroit tous ceux qui dépendoient de lui.*

LXXII. Cependant les Goths de la suite d'Athanaric étoient arrivés en leur pays. Comme ils n'en avoient été chassés pour aucun sujet de haine particulière qu'on eût contr'eux, ils y furent reçus sans aucune difficulté. La fidélité qu'ils avoient gardée à leur prince jusqu'à la fin, paroissoit louable même aux barbares; & Fritigerne, à qui il importoit de faire valoir un si bon exemple, les retenoit volontiers auprès de lui, & les favorisoit en toute rencontre.

Ceux-ci ne cessoient de raconter les grandes choses qu'ils avoient vues dans la cour de Constantinople, & de louer surtout la magnificence & la bonté de Théodose. Ils entretenoient le roi & le peuple des civilités qu'il avoit faites à Athanaric, & des honneurs qu'il lui avoit rendus après sa mort. Ils montroient les présens qu'il leur avoit faits: ils redisoient les paroles obligeantes qu'il leur avoit dites; & à force de parler des grandes qualités de l'Empereur, ils réduisirent toute leur nation, quelque prévenue qu'elle fût contre lui, à le craindre & l'estimer.

LXXIII. Fritigerne, qui se voyoit avancé en âge, qui craignoit les révolutions, & qui d'ailleurs savoit connoître & priser la vertu, résolut de rechercher l'alliance & la protection d'un

prince qu'on lui repréſentoit ſi puiſſant & ſi généreux. Il propoſa ſon deſſein à l'armée. Les capitaines & les ſoldats y conſentirent; les uns touchés du bon traitement qu'on avoit fait à leurs compagnons; les autres excités par l'eſpérance de ſervir un Empereur libéral & bienfaiſant. Le Roi ſollicita les Grotungues, qui étoient aſſociés avec lui depuis pluſieurs années, de prendre le même parti: mais ils le refusèrent, ſoit qu'ils fuſſent preſſés d'aller joindre le gros de leur nation, dont ils s'étoient ſéparés, ſoit qu'ils eſpéraſſent que leur cavalerie pourroit faire encore quelque irruption dans les terres de l'empire, & remporter chez eux quelque butin conſidérable. AN. 382.

Fritigerne choiſit donc les principaux chefs de ſon armée, & les envoya à Théodoſe pour lui demander ſon amitié, & le ſupplier d'avoir pour lui & pour tout ſon peuple la même bonté qu'il avoit eue pour Athanaric & ceux de ſa ſuite. Il promettoit d'être inviolablement attaché aux intérêts de l'empire, & de lui rendre, s'il pouvoit, autant de ſervice qu'il lui avoit fait autrefois de tort, ſous un Empereur moins ſage & moins généreux que lui.

Théodoſe reçut cette députation avec tout l'honneur & tous les témoignages d'amitié poſſibles. Il promit de traiter les Goths comme ſes alliés, & de les aimer comme ſes ſujets. Quoiqu'ils n'euſſent propoſé aucune condition, il leur en fit de très-avantageuſes, ordonnant qu'on leur fournît des vivres en abondance, & leur aſſignant des terres dans quelques provinces de l'empire. Les Goths, depuis ce temps-là, ſervirent toujours l'Empereur. Il y en eut près de vingt mille qui prirent parti en divers lieux parmi ſes troupes; le reſte ſe tint ſur les bords du Danube, pour empêcher les autres barbares de courir ſur le pays des Romains. *Zoz. l. 4. Oroſ.*

LXXIV.

En ce même temps les évêques d'Italie renouvelèrent leurs inſtances auprès de Gratien, ſur la convocation du concile général qu'ils prétendoient tenir à Rome; mais ce prince les renvoya à Théodoſe, pour ſe décharger de ce ſoin, & pour ne point entrer dans les différents des orientaux avec ceux d'Occident. Ils écrivirent donc à Théodoſe ſur ce ſujet. Ils y ajoutèrent des plaintes contre l'élection de Flavien & celle de Nectaire. Ils improuvèrent même celle de Gregoire de Nazianze, & ſe déclarèrent en faveur de Maxime, demandant que ſa cauſe fût jugée à Rome, comme

AN. 382. celle d'Athanaſe, de Pierre d'Alexandrie, & de pluſieurs autres prélats d'Orient, qui avoient eu recours au jugement de l'égliſe romaine.

L'Empereur, pour terminer cette affaire, & pour ôter tout ſujet de diviſion, leur récrivit fortement ; *Que leurs raiſons n'étoient pas ſuffiſantes pour aſſembler un concile univerſel ; que les élections de Nectaire & de Flavien s'étant faites en Orient, elles ne devoient point être jugées hors des lieux où toutes les parties étoient préſentes ; que les évêques d'Orient avoient quelque ſujet de s'offenſer de leurs demandes peu raiſonnables ; que pour Maxime, il s'étonnoit que des prélats ſi éclairés euſſent eu tant de facilité à croire un impoſteur reconnu, qu'il étoit réſolu de faire punir s'il oſoit approcher de Conſtantinople.*

Ainſi Théodoſe prenoit ſoin des affaires de l'état & de celles de l'égliſe, & méritoit que Dieu le favorisât de tant de ſuccès ſurprenans, qui rendirent ſon règne recommandable.

SOMMAIRE

DU

LIVRE TROISIEME.

I. *ETAT de l'empire d'Orient.* II. *Etat de l'Occident.* III. *Vertus & défauts de l'empereur Gratien.* IV. *Révolte de Maxime.* V. *Il attire les Payens.* VI. *Il débauche les troupes.* VII. *Il passe la mer, & se rend maître des Gaules.* VIII. *Gratien est abandonné de l'armée & des peuples.* IX. *Mort de Gratien.* X. *Maxime envoie des ambassadeurs à Théodose.* XI. *L'impératrice Justine envoie saint Ambroise à Maxime.* XII. *Saint Ambroise arrête Maxime au-delà des Alpes.* XIII. *Théodose associe à l'empire son fils Arcadius.* XIV. *Education d'Arcadius.* XV. *Qualités d'Arsene, précepteur d'Arcadius.* XVI. *Conduite de Théodose pour l'éducation de son fils.* XVII. *Conduite d'Arsene à l'égard d'Arcadius.* XVIII. *Réflexions d'Arsene sur son état & sa retraite.* XIX. *Théodose assemble les chefs des sectes différentes.* XX. *Moyens faciles pour terminer les différents ecclésiastiques.* XXI. *Théodose déconcerte les hérétiques.* XXII. *Théodose commande à chaque secte de donner sa profession de foi par écrit.* XXIII. *Théodose déchire les formules des hérétiques.* XXIV. *Confusion des hérétiques.* XXV. *Edits de l'Empereur contre les hérétiques.* XXVI. *Douceur de Théodose.* XXVII. *Sage remontrance d'Amphiloque.* XXVIII. *Les Payens tâchent à se relever en Occident.* XXIX. *Esprit de Simmaque; sa requête pour l'au-*

tel de la Victoire. XXX. *Effet de la requête de Simmaque. Saint Ambroise écrit à Valentinien pour s'y opposer.* XXXI. *Réponse à la requête de Simmaque par saint Ambroise.* XXXII. *Les Payens perdent leur cause.* XXXIII. *Nouveaux efforts des hérétiques.* XXXIV. *Edit de l'Empereur contre les hérétiques.* XXXV. *Défense aux Juifs d'avoir des esclaves chrétiens.* XXXVI. *Naissance d'Honorius.* XXXVII. *Traité des Empereurs.* XXXVIII. *Cruautés de Maxime.* XXXIX. *Saint Martin lui demande la grâce de deux criminels.* XL. *Maxime tâche de gagner S. Martin, & le fait manger à sa table.* XLI. *Erreurs de Priscillien, & ses sectateurs.* XLII. *Cause ecclésiastique portée au tribunal séculier.* XLIII. *Sage remontrance de S. Martin.* XLIV. *Condamnation de Priscillien : suite de sa mort.* XLV. *Ordonnance de Théodose touchant les jugemens ecclésiastiques.* XLVI. *Défense de sacrifier aux idoles.* XLVII. *Réformation des mœurs.* XLVIII. *Délivrance des prisonniers pour les fêtes de Pâques.* XLIX. *Mort de la princesse Pulcherie.* L. *Mort de l'impératrice Flaccille ; ses vertus.* LI. *Aversion de l'impératrice Justine contre S. Ambroise.* LII. *Edit contre les catholiques. Fermeté de Benevole.* LIII. *Saint Ambroise est provoqué à la dispute devant l'Empereur.* LIV. *Saint Ambroise refuse de se trouver à la conférence dans le palais.* LV. *Ordre de livrer les églises des catholiques aux ariens.* LVI. *Le peuple s'enferme dans la cathédrale. S. Ambroise refuse de l'abandonner.* LVII. *Négociation pour avoir une église dans le fauxbourg.* LVIII. *Vains efforts de l'Impératrice pour réduire S. Ambroise.* LIX. *Députation des seigneurs à l'Empereur.* LX. *La persécution cesse.* LXI. *Prétexte de Maxime pour entrer en Italie* LXII. *Irruption des Grotungues ; leurs efforts pour passer le Danube.* LXIII. *Vigilance & adresse de Promote.* LXIV. *Défaite des Grotungues.* LXV. *Théodose arrive au camp ; donne la liberté à tous les prisonniers.* LXVI. *Grotungues enrôlés au service de l'Empereur.* LXVII. *Action téméraire de Géronce.* LXVIII.

Grotungues tués. LXIX. *Théodoſe fait citer Géronte ; le fait arrêter.* LXX. *Théodoſe écrit à Maxime, & à l'impératrice Juſtine ſur le ſujet de S. Ambroiſe.* LXXI. *Seconde ambaſſade de S. Ambroiſe vers Maxime.* LXXII. *Audience donnée à S. Ambroiſe. Maxime embarraſſé.* LXXIII. *S. Ambroiſe découvre les intentions de Maxime. Il n'eſt pas cru.* LXXIV. *Entrée de Maxime dans l'Italie. Fuite de Valentinien & Juſtine.* LXXV. *Politique de Maxime.* LXXVI. *Valentinien & Juſtine arrivent à Theſſalonique. Sage remontrance de Théodoſe.* LXXVII. *Théodoſe conclut la guerre ; épouſe la princeſſe Galla.* LXXVIII. *Nouvel impôt. Sédition d'Antioche.* LXXIX. *Réſolution priſe contre la ville d'Antioche.* LXXX. *Déſolation des habitans d'Antioche.* LXXXI. *Deſcente des ſolitaires dans Antioche.* LXXXII. *Voyage de Flavien, archevêque d'Antioche.* LXXXIII. *Diſcours de l'Archevêque à Théodoſe.* LXXXIV. *Théodoſe pardonne à ceux d'Antioche.* LXXXV. *Malignité de l'hiſtorien Zozime.* LXXXVI. *La veuve Olympias refuſe d'épouſer Elpide, parent de l'Empereur.* LXXXVII. *Perſécution faite à la veuve Olympias.* LXXXVIII. *Olympias remiſe dans ſes biens.* LXXXIX. *Théodoſe ſe diſpoſe à la guerre contre Maxime.* XC. *Théodoſe renouvelle ſes édits contre les hérétiques.* XCI. *Maxime ſe prépare à la guerre.* XCII. *Trahiſon découverte dans l'armée de Théodoſe.* XCIII. *Valentinien & ſa mère s'embarquent.* XCIV. *Théodoſe ſurprend Maxime dans la Pannonie.* XCV. *Paſſage du Save. Victoire de Théodoſe.* XCVI. *Théodoſe marche contre Maximin, & gagne une ſeconde bataille.* XCVII. *Mort de Maxime & d'Andragatius.* XCVIII. *Modération & clémence de Théodoſe.* XCIX. *Faux bruits répandus par les ariens.* C. *Sédition des ariens.* CI. *Ordonnance de Théodoſe contre un évêque d'Orient.* CII. *Remontrance de S. Ambroiſe à l'empereur Théodoſe.* CIII. *S. Ambroiſe reprend publiquement l'Empereur dans un ſermon.* CIV. *Théodoſe révoque*

l'ordonnance. CV. *Deſcription de l'autel de la victoire.* CVI. *Divers états de cet autel ſous les Empereurs.* CVII. *Les députés du Sénat demandent que cet autel ſoit relevé ; Théodoſe le refuſe.* CVIII. *Théodoſe va recevoir dans Rome l'honneur du triomphe.* CIX. *Règlemens que Théodoſe fit dans Rome.* CX. *Simmaque prononce un panégyrique en l'honneur de Théodoſe. Il eſt diſgracié, & rappelé peu de temps après.* CXI. *Divers règlemens.* CXII. *Nouvelle de la ruine des temples d'Alexandrie.* CXIII. *Converſion de pluſieurs payens. Uſage qu'on fit des idoles d'or.* CXIV. *Départ de Théodoſe. Mort de l'impératrice Juſtine.*

HISTOIRE
DE
THÉODOSE
LE GRAND.

LIVRE TROISIEME.

THéodose régnoit paiſiblement dans l'Orient. Ses peuples vivoient dans le repos & dans l'abondance, & ſes ennemis étoient devenus ſes alliés. Pendant que tout le monde révéroit ſa grandeur, ou redoutoit ſa puiſſance, il s'appliquoit à régler ſes états, & à rétablir dans ſa pureté la religion que ſes prédéceſſeurs avoient opprimée ; & il regardoit la paix dont il jouiſſoit, comme une récompenſe de celle qu'il donnoit à l'égliſe. An. 383. 1.

L'empire d'Occident n'eut pas été moins heureux, ſi la foibleſſe ou la négligence des empereurs n'eût donné occaſion aux révoltes & aux guerres civiles. Le jeune Valentinien, qui avoit pour ſon partage l'Italie, l'Afrique & l'Illyrie, n'étoit pas encore en âge de gouverner, & l'Impératrice ſa mère abuſoit de ſon nom & de ſon autorité. Elle étoit arienne, & croyoit que c'étoit bien ſervir ſon fils que de le rendre arien comme elle. Les ſoins de ſa régence n'allèrent qu'à faire élire un évêque de ſon parti, ou à ôter une égliſe aux catholiques. Elle diſtribuoit les grâces à ceux qui favoriſoient ſes paſſions, & ne pouvoit s'imaginer que l'état pût avoir d'autres ennemis que ceux qui l'étoient de ſon erreur. Tout étoit à craindre ſous un empereur enfant, à qui on donnoit de mauvaiſes impreſſions, & ſous une impératrice hérétique, qui penſoit plu- 11. *Ambroſ. orat. in fun. Valent.*

AN. 383. tôt à l'avancement de ſa ſecte, qu'au repos & au ſalut de l'empire.

111. Gratien, qui régnoit au-deçà des Alpes, étoit en la fleur de ſon âge, redouté de ſes ennemis, ſur leſquels il avoit remporté pluſieurs victoires. Il avoit un grand fond de juſtice & de bonté naturelle, qui lui pouvoient gagner l'amitié des peuples : mais il s'abandonnoit entièrement aux conſeils intéreſſés de ſes miniſtres, & n'avoit aucune application aux affaires. C'étoit un eſprit doux, poli, modeſte, complaiſant. Il ſavoit parfaitement les belles lettres ; & ſoit qu'il fallût parler en public, ou écrire en vers & en proſe, il étoit aiſé de juger qu'il avoit profité des inſtructions d'Auſone, & qu'Auſone avoit trouvé en lui un beau naturel. Pour ſes inclinations, elles étoient toutes généreuſes, & toutes portées au bien. Il avoit dans l'ardeur de ſa jeuneſſe la chaſteté & la tempérance d'un vieillard. Il étoit non-ſeulement fidelle, mais encore libéral à ſes amis. Il aimoit à accorder des grâces, & cherchoit à prévenir même les demandes & les déſirs. Jamais prince ne fut plus actif, ni plus vigilant dans la guerre : il étoit toujours à la tête des troupes, & marchoit le premier à l'ennemi. Après les combats, il avoit ſoin des ſoldats bleſſés, qu'il alloit conſoler dans leurs tentes, il pourvoyoit lui-même à toutes leurs néceſſités, & panſoit quelquefois leurs plaies de ſes propres mains.

Ammian. l. 31.

Aurel. vict. in Gratian.

Auſon. in Panegyr.

Ruffin. Ambroſ. Auguſt. &c.

Victor. in Gratiano. Ammian. l. 31.

Tous les auteurs eccléſiaſtiques louent ſa piété envers Dieu, ſon zèle très-ardent pour la pureté de la foi. Tant de grandes qualités, jointes à une grâce merveilleuſe qu'il avoit en toutes ſes actions, & à la beauté de ſon viſage, ſembloient le devoir rendre heureux. Mais il avoit une ſi grande averſion pour le travail, & tant de paſſion pour la chaſſe, & pour les autres exercices du corps, qu'il paſſoit les jours entiers à lancer le javelot, & à tirer des bêtes dans un parc. Ceux qui le gouvernoient, l'entretenoient dans cette oiſiveté, au lieu de l'en corriger ; & tandis que ce jeune prince ſe faiſoit une occupation d'un amuſement, & qu'il mettoit toute ſa gloire en une adreſſe inutile, ils étoient maîtres des affaires, & penſoient à leurs intérêts particuliers.

1V. Les choſes étoient en cet état, lorſque Maxime, général de l'armée Romaine en Angleterre, ſe fit proclamer empereur.

reur. Outre que ſon ambition le portoit depuis long-temps à tout entreprendre pour régner, & que deſcendant de la maiſon d'Hélene, mère du grand Conſtantin, il regardoit l'empire comme un bien qui lui devoit appartenir, il n'avoit pu ſouffrir que Gratien lui eût préféré Théodoſe. Piqué contre l'un, & jaloux de l'autre, il gagna d'abord les principaux officiers de l'armée. Il attira la plupart des ſeigneurs d'Angleterre à ſon parti, & ſe ſervit enſuite de toutes les conjonctures favorables pour inſpirer la révolte dans les Gaules & dans l'Italie.

AN. 383. *Victor. in Gratiano. Ammian. l. 31. Sulpit. Sever. l. 2. c. 62. Socrat. l. 5. c. 11.*

Gratien avoit entrepris de ruiner la religion des payens, que ſon père, par politique, avoit toujours épargnée. Il l'avoit déjà fort affoiblie, en retranchant aux prêtres les revenus dont ils jouiſſoient, & les ſommes qui étoient couchées ſur l'état pour l'entretien des ſacrifices. Il avoit donné au préfet de Rome l'autorité de juger de tous les différents qui regardoient l'idolâtrie. Il n'avoit pas même voulu de titre qui reſſentît la ſuperſtition, refuſant le nom & l'habit de ſouverain Pontife, que ſes prédéceſſeurs, par raiſon d'état, avoient retenus juſqu'alors. Un zèle ſi généreux irrita les payens, & ſur-tout quelques ſénateurs Romains qui en étoient les chefs.

Sym. mach. l. 5. epiſt. 11.

Soz. l. 4.

V. Maxime les trouvant diſpoſés à favoriſer ſa révolte, leur fit eſpérer qu'il rendroit à leurs dieux l'honneur qu'on venoit de leur ôter, & qu'il rétabliroit leurs autels, leurs prêtres & leurs ſacrifices. Quoiqu'il fût chrétien, il leur parut ſi diſpoſé à rétablir le culte de leurs idoles, qu'ils le regardèrent comme leur libérateur, & commencèrent à le louer hautement, comme ſi Gratien eût été le tyran, & Maxime le prince légitime. Ainſi les uns trahiſſoient l'empereur par une préoccupation de religion ; l'autre trahiſſoit ſa religion par la paſſion qu'il avoit de devenir empereur.

VI. Il débaucha l'armée auſſi facilement qu'il avoit débauché le ſénat. Gratien n'avoit pas aſſez ménagé les officiers des troupes Romaines. Il leur préféroit ordinairement des ſoldats Alains, & d'autres barbares qu'il honoroit de ſa confidence & de ſes faveurs ; & ſoit qu'il les trouvât plus commodes pour ſes divertiſſemens, ſoit qu'il eſpérât par-là attirer à ſon ſervice toute leur nation, il les tenoit auprès de lui, & prenoit même plaiſir de s'habiller à leur mode. Cette conduite le rendit odieux aux légions qui l'avoient

Soz. l. 4.

servi si utilement ; & pour gagner l'amitié des étrangers ; il perdit celle de ses soldats. Maxime se servit de cette occasion. Il fit solliciter sous main ces troupes, qui n'étoient déjà que trop sensibles au mépris qu'on avoit pour elles. Quelques-uns ajoutent qu'il leur fit entendre qu'il avoit des liaisons secrètes avec Théodose, & qu'il agissoit de concert avec lui.

AN. 383.

Pacat. in Paneg.

Un empire ne suffisoit pas à l'ambition de ce rebelle. Il crut qu'après avoir ruiné Gratien, il viendroit aisément à bout de Valentinien & de sa mère Justine : l'âge de l'un, la foiblesse de l'autre, & la haine de tous les gens de bien, qu'il s'étoit attirée en persécutant les catholiques, lui faisoient espérer qu'il se rendroit maître des deux empires, qu'il seroit au moins redoutable à Théodose, & qu'il jouiroit en repos du fruit de ses crimes.

VII. Sur cette espérance il se met en mer, & vient descendre avec son armée vers l'embouchure du Rhin. Les troupes qui étoient en quartier vers l'Allemagne, le reconnurent d'abord pour leur empereur, & toutes les garnisons le reçurent. Gratien, étonné de ce changement, assembla cette partie de l'armée qu'il avoit retenue près de lui, & s'avança vers les rebelles, résolu de les combattre. Les deux armées furent environ cinq jours en présence, sans que Maxime en voulût venir à un combat décisif. Alors les légions mal satisfaites de Gratien, parurent ébranlées. Toute la cavalerie Maure se détacha pour aller joindre les rebelles ; le gros de l'armée suivit leur exemple ; les peuples qui aiment la nouveauté, & qui sont toujours du parti le plus fort, se déclarèrent bientôt après ; & Maxime régna dans les Gaules presque aussitôt qu'il y fut descendu.

Soz. l. 4.

VIII. Gratien, au premier bruit de cette révolte, avoit appelé les Huns & les Alains à son secours ; mais ils n'arrivèrent pas à temps. Il ne lui restoit près de sa personne que peu de troupes, dont la fidélité lui étoit suspecte. Alors, abandonné des siens, refusé des villes par où il passoit, n'ayant presque personne pour le défendre, non pas même pour l'accompagner, il erroit dans ses propres états. Enfin il courut vers les Alpes, suivi de trois cents chevaux qu'il avoit à peine assemblés pour l'assister dans sa fuite : mais il trouva tous les passages gardés par des gens dont il avoit sujet de se défier. Il retourna sur ses pas, incertain

Soz. l. 4.

Socrat. l. 5. c. 11.

de la route qu'il devoit prendre pour ſe ſauver. Comme il arrivoit à Lyon, il eut avis de pluſieurs endroits que l'impératrice ſa femme venoit le chercher, pour le ſuivre dans ſa mauvaiſe fortune. AN. 383. *Sozom. l. 7. c. 13.*

IX. Ce Prince, oubliant pour un temps le danger où il étoit, plus touché des malheurs de cette Princeſſe que des ſiens propres, rappela dans ſon cœur toute ſa tendreſſe, & paſſa le Rhône pour aller au-devant d'elle. Dès qu'il fut ſur le rivage, il aperçut une litière entourée de gardes. Il y courut : mais il vit ſortir, au lieu de ſa femme, le comte Andragatius, général de la cavalerie, que Maxime avoit dépêché en diligence après lui. Ce traître l'ayant fait tomber dans le piége qu'il lui avoit tendu, le ſaiſit & le maſſacra inhumainement le vingt-quatrième de Septembre, en la vingt-huitième année de ſon âge, & la ſeizième de ſon empire. *Ammian l. 27.*

Telle fut la fin de cet Empereur. Il ſouffrit la mort avec conſtance ; & tout le regret qu'il eut fut de n'avoir pas ſaint Ambroiſe auprès de lui, pour le diſpoſer à mourir ſaintement. L'égliſe qu'il avoit toujours défendue, pleura ſa perte ; & ceux qui règnent comme lui, peuvent tirer une grande leçon de la mort funeſte de ce Prince, c'eſt qu'il importe à leur réputation, à leur repos, & même à leur ſureté, de gouverner par eux-mêmes les états dont ils ſont chargés. *De Amb. in orat. de obitu Grat.*

X. Maxime, enflé de tant de ſuccès, étoit près de paſſer en Italie, & de ſurprendre Valentinien, jeune prince ſans expérience & ſans force. Mais outre qu'il falloit donner quelque ordre dans les provinces nouvellement conquiſes, il jugea à propos, avant que de paſſer les Alpes, de ſonder les intentions de Théodoſe. Il lui envoya des ambaſſadeurs, avec ordre de lui offrir de ſa part ſon amitié s'il vouloit l'aſſocier à l'empire, ou de lui déclarer la guerre, s'il le refuſoit. Théodoſe, ſenſiblement touché de la mort de Gratien, ſon ami & ſon bienfaiteur, avoit déjà réſolu de la venger ; mais comme il ne s'étoit réſervé que peu de troupes depuis la paix générale par tout l'Orient, il craignoit qu'on n'opprimât Valentinien avant qu'il fût en état de le défendre. Il diſſimula ſon deſſein, & répondit aux ambaſſadeurs, qu'il acceptoit les offres de Maxime ; qu'il ne s'oppoſoit pas à ce que l'armée avoit fait pour lui ; & que, puiſqu'il avoit la place de Gratien, il le regardoit comme ſon ſucceſſeur à l'empire. La néceſſité des affaires *Zoz. l. 4. ibid.* *ibid.*

AN. 383. l'obligea de le traiter ainſi de collégue, juſqu'à ce qu'il pût ſe déclarer ſon ennemi.

X I. Mais pendant qu'il entroit en négociation avec lui, l'impératrice Juſtine croyoit toujours que Maxime alloit fondre ſur l'Italie. Elle n'avoit ni armée à lui oppoſer, ni ſecours à eſpérer de ſes alliés. Elle réſolut de lui envoyer des ambaſſadeurs, pour tâcher de le gagner par ſes ſoumiſſions, & de l'arrêter au-delà des Alpes. Mais elle ne trouvoit perſonne en ſa cour qui pût, ou qui voulût ſe charger d'une négociation ſi difficile: de ſorte qu'elle fut contrainte d'avoir recours à ſaint Ambroiſe. Elle ſuſpendit pour un temps la haine qu'elle avoit conçue contre lui, & le conjura de la part de l'Empereur ſon fils, d'entreprendre cette ambaſſade. Le ſaint évêque accepta volontiers cet emploi, & partit en diligence, réſolu de ſacrifier ſon repos & ſa vie même pour ſon prince & pour ſa patrie. Il trouva Maxime en état de tout entreprendre. Ses conquêtes, au lieu d'aſſouvir ſon ambition, l'avoient irritée. Il ne comptoit pour rien d'être maître des Gaules, de l'Eſpagne & de l'Angleterre, s'il ne régnoit en Italie: il venoit de répandre le ſang d'un empereur, il alloit chaſſer l'autre de ſon empire.

XII. Mais ce prélat lui parla avec tant de force, & fit ſi bien par ſon éloquence & par ſon adreſſe, qu'il lui fit abandonner la réſolution qu'il avoit priſe de paſſer les Alpes. Les armes lui tombèrent des mains: & ſoit que le reſpect & la vénération qu'il avoit pour ce grand homme lui eût inſpiré quelque retenue, ſoit qu'il ſentît ſes paſſions rallenties par les diſcours libres & touchans qu'il lui avoit faits, ſoit enfin que Dieu, qui eſt le maître des rois, & qui lâche les tyrans dans ſa colère, & les retient quand il lui plaît, eût preſcrit ces bornes à celui-ci; il fit, ſans ſavoir pourquoi, ce que ſaint Ambroiſe déſira de lui. Contre toute apparence il s'arrêta dans les Gaules, établit à Treves le ſiége de ſa nouvelle domination, & prit le titre d'Auguſte, du conſentement des deux empereurs. Il ſe repentit depuis d'avoir perdu une occaſion ſi favorable, & ſe plaignit pluſieurs fois que l'archevêque de Milan l'avoit enchanté.

Ambroſ. Epiſt. 33.

XIII. Ce fut en ce temps que Théodoſe, voyant croître ſon fils Arcadius, réſolut de le déclarer Auguſte, quoiqu'il ne fût âgé que de ſept à huit ans. La cérémonie ſe fit dans un palais appelé le Tribunal, deſtiné au couronnement des em-

pereurs, en préſence de tous les ſeigneurs de la cour, & de pluſieurs évêques. Chacun témoigna, par ſes acclamations, la joie qu'il avoit de voir ce jeune prince revêtu des habits impériaux, & ſouhaita qu'il eût les vertus de ſon père, comme il venoit d'en recevoir la dignité. AN. 383. *Socrat. l.* 5. *c* 10. *Sozom. l.* 7. *c.* 12.

XIV. Théodoſe eut beaucoup de ſatisfaction d'avoir fait un nouvel empereur de ſa famille, & d'avoir eu l'approbation publique. Mais il penſoit plus à ſon éducation qu'à ſon établiſſement, & croyoit que c'étoit peu de lui laiſſer de grandes provinces, s'il ne lui laiſſoit la ſageſſe pour les gouverner. Il avoit long-temps cherché le plus ſage & le plus ſavant homme de l'empire, pour lui confier cet enfant, qui devoit un jour être le maître de tant de peuples. Il en avoit écrit à l'empereur Gratien; & Gratien avoit prié le pape Damaſe de faire lui-même un choix ſi important, & d'envoyer à Conſtantinople celui qu'il auroit jugé digne de cet emploi. Ce Pape qui avoit beaucoup de connoiſſance des lettres, une grande piété, & beaucoup de diſcernement, jeta les yeux ſur Arſene, diacre de l'égliſe Romaine, dont il connoiſſoit la vertu & la doctrine.

XV. C'étoit un homme d'une famille très-noble, conſommé dans les langues Grecque & Latine, dans les ſciences humaines, & dans l'étude des ſaintes écritures. Quelque digne qu'il fût des plus grands emplois, & des premières dignités de l'égliſe, il n'avoit jamais eu d'autres vues que celle de ſon ſalut. Quoique ſon inclination l'eût toujours porté à la retraite, & qu'il fût très-auſtère pour lui-même, il ne fuyoit pas une honnête ſociété, & n'étoit incommode à perſonne. Damaſe le propoſa comme un eſprit ſage, qui vivroit dans la cour ſans s'y corrompre, & qui donneroit non-ſeulement de bonnes inſtructions au prince, mais encore de bons exemples aux courtiſans.

XVI. L'empereur reçut Arſene comme un tréſor que le ciel même lui envoyoit, & le pria d'avoir ſoin de l'éducation d'Arcadius, de le regarder comme ſon fils propre, de prendre toute l'autorité de père ſur lui, & d'en faire, par ſes inſtructions, un ſavant & pieux empereur. Il recommanda à ce jeune prince la docilité, l'obéiſſance & le reſpect, & lui redit pluſieurs fois ces paroles: *Souvenez-vous, mon fils, que vous ſerez plus obligé à votre précepteur qu'à moi-même. Vous tenez de moi la naiſſance & l'empire; vous apprendrez de lui* *Apud Méta-praſt.* 8. Maii.

AN. 383. *Sur.* 19. *Julii.*

la ſageſſe & la crainte de Dieu; & déſormais il ſera plus votre père que moi. Il n'oublia rien de tout ce qui pouvoit autoriſer le maître, & rendre le diſciple plus reſpectueux : car étant un jour entré dans la chambre du prince pour aſſiſter à ſa leçon, & l'ayant trouvé aſſis, & Arſene debout devant lui, il ſe plaignit de l'un & de l'autre.

Arſene voulut s'excuſer ſur l'honneur qu'il avoit cru être obligé de rendre à un empereur, & ſur le reſpect qu'imprimoit la pourpre dont il le voyoit revêtu. Mais Théodoſe, ſans écouter ſes excuſes, lui commanda de s'aſſeoir, & à ſon fils d'être debout & découvert pendant la leçon: & pour ne laiſſer aucune raiſon de bienſéance, il ordonna qu'on ôtât au prince toutes les marques de ſa dignité lorſqu'il entreroit à l'étude; ajoutant qu'il le tiendroit indigne de l'empire s'il ne ſavoit rendre à chacun ce qui lui eſt dû, & s'il n'apprenoit avec les ſciences la reconnoiſſance & la piété.

XVII. Arſene s'appliquoit non-ſeulement à apprendre les belles-lettres à ſon diſciple, mais encore à l'élever dans la foi, & dans l'exercice des vertus chrétiennes. Il étudioit ſes inclinations, & les entretenoit ou les redreſſoit, ſelon qu'elles étoient bonnes ou mauvaiſes. Ce jeune prince avoit l'eſprit vif & ouvert, l'humeur aiſée & agréable, les ſentimens nobles & généreux, & l'ame naturellement portée à la religion & à la juſtice. Mais il étoit ennemi du travail, changeant dans ſes amitiés, facile & ſuſceptible de toutes ſortes d'impreſſions, & plus porté à croire ceux qui le flattoient dans ſes défauts, que ceux qui tâchoient de l'en corriger.

Arſene, prévoyant les ſuites funeſtes que pouvoient avoir en un empereur ces habitudes vicieuſes, après avoir eſſayé en vain de les détourner par adreſſe, réſolut de les réprimer par une ſévérité diſcrète. Il le reprit pluſieurs fois: il ſe plaignit à l'empereur ſon père de ſon peu de docilité: il joignit enfin le châtiment aux plaintes & aux réprimandes. Arcadius prit la correction pour une injure, & voulut ſe défaire de ſon précepteur. Il communiqua ſon deſſein à un de ſes officiers en qui il avoit beaucoup de confiance, & lui commanda de le délivrer d'un homme incommode qui le maltraitoit. Cet officier lui promit d'exécuter ſes ordres, de peur qu'il n'en chargeât quelqu'autre, & s'en alla ſecrètement avertir Arſene, qu'il pensât à ſa ſureté.

Quoiqu'Arſene vît bien que ce n'étoit-là qu'une colère d'enfant, qui ne devoit avoir aucune ſuite, toutefois, faiſant réflexion ſur le malheur des princes, qui aiment preſque en naiſſant ceux qui les trompent, & tiennent pour ennemis ceux qui les corrigent, il penſa ſérieuſement à ſortir d'un emploi où il haſardoit ſa vie s'il perſiſtoit dans ſa fermeté, & ſon ſalut, s'il prenoit une conduite molle & relâchée. Le ciel le détermina preſque en même temps à une profeſſion plus tranquille & plus ſainte : car comme il demandoit à Dieu dans la ferveur de ſa prière ce qu'il devoit faire pour ſe ſauver, on rapporte qu'il entendit une voix qui lui répondoit, *Arſene fuis les hommes ; c'eſt le moyen de te ſauver.* AN. 383. XVIII.

Peu de jours après, il ſortit, déguiſé, de Conſtantinople, & ſe réfugia dans les déſerts d'Egypte, où il paſſa plus de cinquante ans avec les ſolitaires de Sceté, ſans avoir aucun commerce avec le monde, ne vivant que de racines, donnant à peine quelques momens de ſommeil à l'infirmité de la nature, employant les jours & les nuits à prier & à pleurer dans ſa cellule, & s'attachant avec une entière application d'eſprit à ſon ſalut, juſqu'à l'âge de quatre-vingt quinze ans. *Ruffin. l. 3.*

L'empereur apprit avec un très-ſenſible déplaiſir la retraite d'Arſene, dont il ne ſavoit pas le ſujet. Il le fit chercher dans toutes les terres de l'empire, mais Dieu voulut le cacher au monde, après qu'il l'en eut retiré, afin d'en faire un modèle parfait d'une vie pénitente & ſolitaire. Arcadius ne connut pas la perte qu'il venoit de faire : mais les peuples en reſſentirent les effets, lorſqu'affermi dans ſes paſſions, gouverné par des femmes & par des eunuques, élevant & détruiſant lui-même ſes favoris, il donna lieu à ces révolutions qui commencerent à ruiner l'empire romain ſans reſſource.

Théodoſe, après avoir établi ſon fils, penſa à régler les affaires de l'égliſe, auxquelles il ne prenoit pas moins d'intérêt qu'à celles de ſa famille. Pour ſatisfaire ſon zèle, & pour ne laiſſer aucune ſource de diviſion en Orient, quand il ſeroit en état de marcher contre Maxime, il entreprit de ruiner tout d'un coup toutes les héréſies, & de réunir tous les eſprits dans une même créance. Pour cela il fit venir à Conſtantinople tous les chefs des ſectes diffé- XIX. *Socrat. l. 5. c. 10.*

AN. 38. *Sozom. l. 7. c. 12.*

rentes, pour rendre raiſon de leur foi, & des motifs qui les avoient ſéparés des catholiques. Ils s'y rendirent tous, les uns pour eſſayer de ſe faire rétablir dans les évêchés qu'ils avoient autrefois uſurpés, les autres pour ſoutenir leurs opinions dans une diſpute réglée.

L'empereur communiqua ſon deſſein à l'archevêque de Conſtantinople, & le conſulta ſur les moyens qu'il jugeoit les plus propres pour la réunion des religions. Ce prélat, qui avoit vieilli dans la cour ſans aucune connoiſſance des ſaintes écritures, ni des règles eccléſiaſtiques, & ſur-tout fort peu inſtruit de l'état des queſtions & des controverſes du temps, ſe trouvoit dans un extrême embarras. Il craignoit les diſputes & les conférences, & connoiſſant ſon peu de capacité, il eut recours à Agele, évêque des Novatiens. Ce prélat le renvoya à Siſinne, qui n'étoit encore que lecteur dans leur égliſe, & qui ne laiſſoit pas d'être très-intelligent en toute ſorte de doctrine, & très-verſé en la lecture des auteurs eccléſiaſtiques. Celui-ci lui conſeilla d'empêcher les diſputes & les conteſtations dans le ſynode, diſant qu'elles aigriſſoient les eſprits au lieu de les perſuader; que le déſir de vaincre, ou la honte d'être vaincu, emportoient les plus ſages à des extrémités fâcheuſes; & que par cette voie la charité étoit preſque toujours bleſſée, & la vérité n'étoit jamais éclaircie.

XX. Il propoſa enſuite un moyen abrégé de terminer ces différents, ſans entrer dans de longues diſcuſſions de doctrine. Ce fut de prendre pour juges des controverſes préſentes les anciens docteurs de l'égliſe, qui avoient expliqué les myſtères de la religion chrétienne; ajoutant que ſi les hérétiques s'en tenoient aux témoignages des ſaints pères, il étoit aiſé de les convaincre, & que s'ils refuſoient de s'y ſoumettre, ils ſe rendroient odieux aux peuples.

Nectaire profita de cet avis, & vint auſſitôt en conférer avec l'empereur. Ce prince trouva que c'étoit l'expédient le plus court, & le plus aiſé pour réuſſir dans ſon deſſein; & ravi d'être débarraſſé de toutes les vaines ſubtilités qu'il n'eût point entendues, & de réduire à un point de fait ſi facile à prouver toutes les queſtions qui diviſoient l'égliſe, il conduiſit l'affaire avec beaucoup de prudence. Un jour que les évêques étoient aſſemblés, il entra dans le ſynode, leur parla avec beaucoup de douceur & de gravité; & après

les avoir exhortés à la paix & à la recherche de la vérité, il leur demanda quel ſentiment ils avoient des ſaints docteurs qui avoient traité de la foi & de la doctrine de Jeſus-Chriſt avant les dernières héréſies. Ils répondirent, ſans héſiter, qu'ils les reconnoiſſoient pour leurs maîtres, & qu'ils avoient pour eux une profonde vénération. Alors Théodoſe, *ou condamnez*, leur dit-il, *ceux que vous venez de louer, ou confeſſez ce qu'ils ont écrit de la divinité de Jeſus-Chriſt.* AN. 383.

XXI. Il dit ces mots d'un ton ſi ferme & ſi abſolu, que les plus obſtinés demeurèrent ſans réplique, confus de s'être trahis eux-mêmes en reconnoiſſant l'autorité des anciens. L'empereur, qui les vit déconcertés, les preſſa de choiſir l'un ou l'autre parti: mais comme l'erreur n'eſt jamais d'accord avec elle-même, ils furent partagés entr'eux. Les demi-ariens, qui croyoient pouvoir expliquer les pères en leur faveur, conſentoient qu'on s'en tînt à la doctrine de l'antiquité. Les autres qui ne pouvoient ſe ſauver que par la diſpute, demandoient qu'on vînt à la diſcuſſion des points conteſtés. Ils s'échaufférent inſenſiblement les uns contte les autres, juſqu'à ſe reprocher leurs dogmes, ou comme contraires au témoignage de l'ancienne égliſe, ou comme inſoutenables par la raiſon.

XXII. L'empereur, profitant du déſordre où il les avoit mis, leur déclara qu'il vouloit prendre lui-même le ſoin de les accorder, & commandant à chaque ſecte de lui donner ſa profeſſion de foi par écrit, il ſortit de l'aſſemblée. Les plus habiles d'entr'eux furent chargés de dreſſer ces formules, qu'ils concertèrent tous enſemble avec une extrême exactitude, peſant tous les mots & toutes les ſyllabes, & cherchant tous les adouciſſemens qui pouvoient leur concilier l'empereur, ſans préjudicier toutefois à leurs opinions.

Théodoſe les ayant mandés quelques jours après, ils ſe rendirent au palais. Démophile, qui avoit été chaſſé du ſiége de Conſtantinople, déclara par écrit que le fils de Dieu n'étoit qu'une créature; qu'il n'étoit pas né de ſon père, mais qu'il avoit été créé & tiré du néant. Eunome, originaire de Cappadoce, eſprit remuant & ſéditieux, qui avoit été évêque de Cyzique, & que ceux de ſon parti même n'avoient pu ſouffrir, apporta ſa profeſſion de foi auſſi impie que l'autre, mais conçue en des termes plus magnifiques &

AN. 383. plus reſpectueux pour Jeſus-Chriſt. Eleuſe, chef des Macédoniens, préſenta en même temps la ſienne, dans laquelle il s'étendoit ſur les grandeurs & la dignité du fils de Dieu, rejetant pourtant le terme de *conſubſtantiel*, & ajoutant encore quelques blaſphèmes contre le Saint-Eſprit. C'étoit un homme léger & peu ſolide, qui s'étoit relevé deux fois de ſon erreur, qui deux fois y étoit retombé, & qui mourut enfin dans le ſchiſme. Le patriarche Nectaire, & Agele, évêque novatien, donnèrent auſſi leur confeſſion de foi, dans laquelle ils défendoient la doctrine du concile de Nicée, & ſoutenoient la *conſubſtantialité* du Verbe.

XXIII. L'empereur prit ces formules avec beaucoup de douceur, & ſe retira dans ſon cabinet. Il les lut, & après avoir fait ſa prière pour attirer les bénédictions du ciel ſur l'action qu'il alloit faire, il rentra dans la ſalle où étoient les évêques ariens. Là, déchirant en leur préſence leur confeſſion de foi, & ne retenant que celle des catholiques, il leur déclara, *qu'il étoit réſolu de ne plus ſouffrir dans toute l'étendue de ſes états d'autre religion que celle qui reconnoiſſoit le fils de Dieu conſubſtantiel à ſon père; qu'il étoit temps de ſe réunir, & de recevoir la ſainte doctrine de l'égliſe ancienne; qu'il uſeroit de toute ſon autorité pour la gloire de Dieu de qui il la tenoit; & que regardant comme ſes ennemis ceux qui le ſeroient de Jeſus-Chriſt, il ſauroit bien ſe faire obéir en un point où il y alloit du ſalut & du repos de ſes ſujets.* Après cela il les renvoya ſans attendre leur réponſe.

Socrat. l. 5. c. 10.

XXIV. La majeſté du prince, leur diviſion, leur ſurpriſe, la ruine prochaine de leurs ſectes, la honte d'avoir mal défendu leurs cauſes, jetèrent le trouble & la confuſion dans leurs eſprits.

Ils ſe retirèrent de la cour, & ſe voyant bientôt abandonnés de la meilleure partie de leurs ſectateurs, ils recueillirent enfin les reſtes de leurs partis, & furent réduits à leur dire pour toute conſolation, que le nombre des élus étoit petit, que la vérité étoit d'ordinaire perſécutée ſur la terre, & que leur foi ſeroit d'autant plus agréable à Dieu, que les hommes avoient plus d'autorité pour l'opprimer. Ce qu'ils n'avoient eu garde de dire, lorſqu'ils opprimoient eux-mêmes toute l'égliſe par la crainte & par la violence. (*a*)

(*a*) C'eſt le caractère commun & uniforme de toutes les ſectes; ſont-elles foibles & hors d'état de rien entreprendre contre leurs

Pour achever de ruiner ces héréſies, l'empereur fit auſſitôt une ordonnance, par laquelle il défendoit aux hérétiques de s'aſſembler, d'inſtruire le peuple dans les villes ni dans la campagne, d'avoir un édifice qui eût aucune forme d'égliſe, enfin de rien dire ou faire en particulier ou en public qui pût choquer la religion catholique ; permettant à tous les gens de bien de ſon empire de s'unir tous pour chaſſer de la ſociété civile ceux qui oſeroient contrevenir à cette ordonnance. Il enjoignoit encore à tous les officiers & magiſtrats d'obliger les ariens à ſe tenir renfermés dans leurs villes & dans leurs provinces, de peur que par une trop libre communication avec les peuples, ils ne répandiſſent leur venin aux dehors. Et pour faire tenir la main à l'exécution de ſes édits, il ordonnoit que les magiſtrats des villes où les ariens auroient fait quelque aſſemblée ſeroient punis très-ſévèrement, & que les maiſons où ils auroient été ſurpris ſeroient confiſquées.

AN. 383. XXV. *Cod. Théo. l.* 11. & 29. *de hæret.*

Il falloit une autorité comme la ſienne pour réprimer cette ſecte ſi rebelle, ſi étendue & ſi impérieuſe. Mais quelque vigueur qu'il eût, il conſerva toujours beaucoup de bonté. Il épouvanta les hérétiques, ſans les punir. Il les retint dans l'obéiſſance, ſans exiger des converſions forcées ; & laiſſant à Dieu à toucher leurs cœurs par ſa grâce, il ſe contenta de les abattre par le peu de cas qu'il faiſoit d'eux, ou de les attirer par des grâces qu'il fit à tous ceux qui rentrèrent dans ſa communion, & n'en vint jamais aux menaces qu'après avoir tenté toutes les voies de la douceur. (*a*)

XXVI. *Sozom. l.* 7. *c.* 12.

adverſaires ? Elles demandent la tolérance, elles invoquent les droits de l'Humanité. Sont-elles devenues puiſſantes par le nombre & la qualité de leurs partiſans ; ſe ſont-elles fait des protecteurs & des diſciples parmi les dépoſitaires de l'autorité ? Alors elles perſécutent, elles oppriment, & malheur à ceux qui ne ſe déclarent pas pour les opinions qu'elles veulent établir ; on les tourmentera de toutes les manières, & ſi on ne réuſſit pas à les perdre ; on aura du moins la cruelle ſatisfaction de les rendre malheureux par le trouble & les chagrins qu'on ſaura leur ſuſciter. Tels ont été dans tous les temps, dans tous les pays, & tels ſeront toujours les gens de parti.

(*a*) Les principes que l'Hiſtorien attribue ici à Théodoſe, & les règles qu'il le loue avec raiſon d'avoir ſuivies dans ſa conduite à l'égard des Hérétiques, ſont les principes que doit adopter, & les règles que doit ſe preſcrire, tout Souverain qui a dans ſes états une portion conſidérable d'hommes fortement attachés à une doctrine réprouvée par la Religion nationale. Cette vérité eſt ſi con-

AN. 383. Cette douceur fit ſouvent de la peine aux catholiques ; qui, par un zèle précipité, vouloient toujours qu'on exterminât leurs adverſaires. Elle donna lieu à une ſage remontrance que lui fit Amphiloque, évêque d'Icogne. Théodoſe avoit réſolu, comme nous avons dit, d'abolir la multitude des religions ; & pour gagner les chefs des partis, ou du moins pour ne les point effaroucher, il eut pluſieurs conférences avec eux, & les invita par des conſidérations très-preſſantes à entendre à la réunion. Les ménagemens qu'il eut avec eux, & les careſſes qu'il leur fit, donnèrent de l'inquiétude à pluſieurs ſaints évêques qui ne pénétroient pas ſes deſſeins. Ils craignirent qu'il ne ſe laiſſât ſurprendre par ces hommes artificieux, qui ſavoient déguiſer leur malice, & qui ne manquoient pas d'intrigues & de cabales dans la cour. Ils furent même affligés du refus qu'il avoit fait de renouveler ſes édits contre les ariens.

XXVII. Comme ils ſe trouvoient obligés d'aller en corps rendre leurs devoirs à ce prince & à ſon fils Arcadius, créé nouvellement empereur, Amphiloque, prélat vénérable par ſon âge, par la pureté de ſa foi, & par l'intelligence des ſaintes écritures, d'ailleurs très-ſimple, & ſans aucune politeſſe, ſuivit les autres dans le palais. Dès qu'il fut dans la ſalle de l'audience, & qu'il parut devant Théodoſe ; il lui fit ſon compliment avec un très-profond reſpect ; & s'approchant après cela d'Arcadius qui étoit aſſis à ſon côté, *Dieu te garde, mon fils*, lui dit-il, en ſouriant froidement, & lui paſſant la main ſur la tête. Toute l'aſſiſtance en rougit ; & l'empereur, piqué de cet air mépriſant, & de ces careſſes injurieuſes, qu'on venoit de faire à ſon fils, fit ſigne aux gardes de faire retirer ce vieillard indiſcret. Alors le ſaint évêque ſe tournant, lui dit d'une façon libre & ſérieuſe :

Soz. l. 7. c. 6. Théodoret. l. 5. c. 16. Niceph. l. 12. c. 9.

nue aujourd'hui, ſi généralement avouée, qu'il n'eſt pas beſoin de s'y arrêter. Je me borne donc à remarquer que la manière dont s'explique M. Fléchier, dans cet endroit & dans pluſieurs autres du même ouvrage, me fournit la preuve de ce que j'ai avancé dans le Diſcours Préliminaire, ſur la douceur de ce Prélat, & l'éloignement qu'il eut toujours pour les moyens violens en fait de converſion. Ce caractère d'indulgence & de charité pour les errans, il le fit paroître en toute rencontre, dans le cours de ſon Epiſcopat, & l'on voit que c'étoit moins un effet naturel de la trempe de ſon cœur, qu'une conſéquence des principes qu'il regardoit comme les ſeuls vrais, les ſeuls conformes à l'eſprit de l'Evangile, en cette matière.

On vous offenſe, ſeigneur, lorſqu'on ne rend pas à votre fils l'honneur qu'on vous rend à vous-même. Croyez-vous que le Père céleſte ne reſſente pas auſſi vivement l'injure que lui font ceux qui refuſent d'adorer ſon Fils, & qui blaſphèment contre lui? L'empereur admira cette ſageſſe ruſtique, qui valoit mieux que toute la prudence des enfans du ſiècle. Il demanda pardon à ce prélat, & après l'avoir remercié de l'inſtruction qu'il venoit de lui donner, il l'aſſura qu'il en profiteroit. AN. 383.

XXVIII. Pendant que les hérétiques déploroient leur ruine en Orient, les payens, ſous la conduite du ſénateur Symmaque, tâchoient de ſe relever dans Rome. Les conjonctures étoient favorables. Maxime les entretenoit dans ce deſſein, & Valentinien craignoit d'irriter Maxime. Il ne leur manquoit qu'une occaſion pour demander le rétabliſſement de leur religion; ils ne furent pas long-temps à la trouver.

Il y eut cette année une grande diſette de vivres dans toute l'Italie, tant à cauſe des vents & des ſéchereſſes, qu'à cauſe du peu de prévoyance des magiſtrats. Rome ſe trouva réduite à toutes les extrémités de la famine. Le pain s'y vendoit un prix exceſſif, & ne s'y donnoit que par meſure; le peuple y étoit contraint de ſe nourrir de gland & de racines; la néceſſité croiſſoit tous les jours. Il fallut décharger cette grande ville d'une partie de ſes citoyens, & on en chaſſa les plus pauvres; comme s'il eût été permis d'ajouter l'exil à la pauvreté, & de traiter comme étrangers ceux qui avoient plus beſoin de ſecours. *D. Ambroſ. epiſt. 31. l. 5. Symmac. l. 2. epiſt. 7. D. Amb. offic. l. 2. c. 7.*

XXIX. Symmaque tenoit alors le premier rang dans le ſénat. Sa qualité, ſon éloquence, les charges qu'il avoit eues, & la réputation de ſa probité, le rendoient très-conſidérable aux empereurs. Mais, ſoit par une forte prévention pour le culte des faux dieux, ſoit par une vaine paſſion de ſoutenir une religion affoiblie, & de dominer dans le parti, il devint dans les rencontres, non-ſeulement importun, mais encore infidèle à ſes maîtres. Il les honoroit plus ou moins, ſelon qu'ils épargnoient, ou qu'ils attaquoient les idoles. Tous les édits contre les payens lui paroiſſoient des ſacriléges; & toutes les calamités publiques paſſoient dans ſon eſprit pour des vengeances du ciel irrité.

Cet homme, toujours prêt à faire de nouvelles intrigues, à ſe plaindre, ou à préſenter des requêtes pour le ſervice

AN. 383. de ſes dieux, ſuppoſant que la famine, & les autres malheurs arrivés dans l'empire, étoient des punitions divines, dreſſa une requête éloquente, qu'il envoya à l'empereur Valentinien. Il le ſupplioit, en qualité de préfet de la ville, & de la part de tout le ſénat, de rétablir la religion de Rome; d'avoir égard à la coutume, & à l'ancienneté d'une créance raiſonnable; de laiſſer à ces peuples, accoutumés à leur liberté, au moins l'uſage de leurs conſciences; de rétablir l'autel de la Victoire, cette déeſſe qui n'avoit jamais abandonné les Romains dans leurs expéditions militaires; d'en retenir le nom, s'il n'en craignoit pas la puiſſance; & de vouloir au moins diſſimuler, à l'exemple de quelques-uns de ſes prédéceſſeurs, ce qu'il avoit réſolu de ne point permettre.

Symmach. relat. ad Imp.

Il introduiſoit Rome toute éplorée, qui redemandoit à ſes empereurs ce culte dans lequel elle avoit vieilli, ſous lequel elle avoit conquis tout le monde. Il remontroit, en paſſant, qu'il étoit trop tard pour la corriger; que ſi l'on ne vouloit pas reconnoître ſes dieux, on les laiſsât au moins en repos; qu'il étoit croyable que, reſpirant tous le même air, & étant enveloppés du même ciel, ils adoroient dans le fond la même choſe; qu'il y avoit diverſes philoſophies, & qu'il n'importoit pas par quelle voie on alloit à la vérité, pourvu qu'on y arrivât.

Il ajoutoit qu'il étoit étrange que des princes magnifiques réformaſſent ce que des princes avares avoient établi; que le tréſor royal, au lieu de ſe remplir des dépouilles des ennemis, fût groſſi des penſions retranchées aux prêtres & aux veſtales, qui faiſoient des vœux pour la proſpérité de l'empire; que la famine & les autres malheurs publics ne venoient ni des influences des aſtres, ni de la rigueur des hivers, ni des ſéchereſſes des étés; mais de la colère des Dieux qui ôtoient à tous les peuples les vivres qu'on avoit ôtés à leurs miniſtres.

Il finiſſoit par les exemples des derniers empereurs; & il exhortoit Valentinien à laiſſer aux hommes la liberté que ſon père, d'heureuſe mémoire, leur avoit laiſſée, & à conſidérer que Gratien ſon frère avoit ſuivi le conſeil d'autrui, & n'avoit pas ſu qu'il déſobligeoit le ſénat, lorſqu'il entreprit ce changement dans la religion. On preſſoit le conſeil de ſe déterminer promptement là-deſſus, comme

si l'on eût eu des mesures à prendre sur la réponse qu'on recevroit, tant pour intimider la cour, que pour ne lui donner pas le temps de consulter Théodose. AN. 383.

Ils jugeoient bien que cet empereur ne leur seroit pas favorable ; car on savoit qu'il avoit envoyé Cynegius, préfet du prétoire en Egypte, avec ordre de fermer les temples, d'abolir les sacrifices, d'interdire aux payens l'exercice de leur religion, non-seulement dans Alexandrie, mais encore dans tout l'Orient : ce que cet officier avoit commencé d'exécuter avec beaucoup d'autorité, sans faire pourtant aucune violence. *Zos. l. 4.*

XXX. La requête de Symmaque, mêlée de respect & de hardiesse, étonna d'abord le jeune Valentinien. Il craignoit tout, & il avoit encore devant ses yeux l'image sanglante de Gratien, assassiné par ses propres amis. L'impératrice, qui gouvernoit, pensoit plutôt à sa sureté qu'à la religion ; & la raison d'état l'alloit emporter sur la justice & la piété. Saint Ambroise en fut averti, & opposant ses exhortations vives & généreuses aux prières hardies des Gentils, il écrivit d'abord à Valentinien, & lui représenta, *Qu'il n'y avoit qu'un Dieu à qui les empereurs étoient obligés d'obéir comme les moindres de leurs sujets ; que c'étoit renoncer à sa foi que consentir à des cultes profanes ; que les revenus des prêtres payens ayant été confisqués, ce ne seroit pas leur rendre leur bien, mais leur donner le sien propre ; qu'ils avoient bonne grâce de se plaindre de quelques priviléges retranchés, eux qui n'avoient épargné ni les églises, ni le sang même des chrétiens ; qu'il étoit juste d'avoir égard aux demandes des personnes de qualité & de mérite, mais que dans les affaires de la religion il ne falloit regarder que Dieu seul ; que leur zèle à soutenir le mensonge étoit un exemple qui devoit l'animer à protéger la vérité ; que ce n'étoit pas entreprendre sur la liberté de Rome, que de se réserver la liberté de ne point commettre un sacrilége ; qu'il y avoit de quoi s'étonner que des gens d'esprit demandassent à un prince chrétien le rétablissement des idoles.* *Ambros. ep. 30. ad Valentin.*

Il y avoit deux ans que les payens avoient présenté une pareille requête au nom de tout le sénat ; mais on avoit découvert ensuite que ce n'étoit qu'une cabale de quelques sénateurs, qui abusoient du nom de leur compagnie, dont la plus grande partie désapprouva cette action, & mit entre les mains du pape Damase un acte de protestation con-

AN. 383. tre la requête. Saint Ambroiſe ne manqua pas de rapporter cet exemple au prince, pour diminuer la crainte qu'il pouvoit avoir du ſénat. Il lui fit enſuite appréhender la vigueur & le zèle des évêques, lui dit avec ſa liberté ordinaire, *Que répondrez-vous à un évêque, qui vous dira, l'égliſe n'a que faire de vos préſens, puiſque vous en faites aux Dieux des payens? Allez porter vos offrandes ailleurs, vous qui relevez les autels des idoles. Jeſus-Chriſt n'a que faire de vos hommages, puiſque vous en rendez autant à ſes ennemis. Ne vous a-t-il pas dit dans ſon évangile, qu'on ne peut ſervir deux maîtres? Les vierges chrétiennes n'ont aucun privilége, & vous en donnez aux veſtales. Et croyez-vous que les prêtres prient pour vous, qui préférez les prières des gentils aux leurs? Vous excuſerez-vous ſur ce que vous êtes encore dans l'enfance? Tout âge eſt parfait pour Jeſus-Chriſt, & les enfans mêmes l'ont confeſſé.*

D. Amb. epiſt. 30.

XXXI. Enfin il le conjura de ne rien décider là-deſſus, ſans ſavoir le ſentiment du grand Théodoſe, qui lui devoit tenir lieu de père, & qu'il avoit accoutumé de conſulter dans les affaires importantes. Cependant il demanda à Valentinien une copie de cet écrit, & peu de jours après il lui adreſſa une réponſe pleine de réflexions fortes & judicieuſes. Il proteſte d'abord que dans la néceſſité où il ſe trouve de prendre ſes précautions, & d'éclaircir cette affaire, il a cherché la ſolidité du raiſonnement, laiſſant à Symmaque toute la gloire de l'éloquence & de la politeſſe, parce que c'eſt le propre des ſages payens, d'éblouir l'eſprit par des couleurs auſſi fauſſes que leurs idoles, & de dire de grandes choſes, ne pouvant en dire de véritables. Il fait parler Rome, & lui fait dire, avec beaucoup de grâce & de gravité; *Qu'elle a vaincu le monde par la valeur de ſes guerriers, & non pas par le culte de ſes Dieux; qu'elle ne rougit point de changer, puiſqu'elle ſe corrige; qu'elle ne fonde pas la bonté de ſa religion ſur les années, mais ſur les mœurs; qu'elle aime mieux entendre la volonté de Dieu par la parole de Dieu, que par les entrailles des animaux égorgés; que perſonne ne peut mieux parler de Dieu que Dieu même; & que les hommes qui n'ont pas aſſez de lumière pour ſe connoître, n'en peuvent avoir aſſez pour connoître celui qui les a créés.*

D. Amb. epiſt. 31.

Il ſe moque enſuite de la requête de Symmaque; & il montre qu'il y a cette différence entre les gentils & les chrétiens,

chrétiens, que les uns prient les empereurs de donner la paix à leurs Dieux ; & que les autres prient Jesus-Christ de donner la paix aux empereurs : que les uns ne sauroient souffrir le moindre retranchement de leurs revenus sans se plaindre : & que les autres se dépouillent de leurs biens, & donnent même leur vie volontairement : qu'il faut des priviléges & des pensions aux vestales, comme si elles ne pouvoient être chastes gratuitement ; au lieu que les vierges chrétiennes se contentent d'un voile grossier qui cache leur visage, & que, renonçant pour toujours aux richesses, aussi-bien qu'aux plaisirs, elles trouvent tout le prix de leur vertu dans la vertu même. AN. 384.

Il remontre après cela qu'on avoit tort d'attribuer au retranchement des pensions des prêtres & des vestales toutes les misères de l'état ; que si leurs Dieux se vengent sur tout l'empire, du tort qu'on a fait à quelques particuliers, ils sont injustes, & la vengeance est pire que le crime ; qu'il y a long-temps qu'on ôte à leurs temples tous leurs priviléges, & que jusqu'ici ils ne s'étoient pas avisés de s'en venger ; qu'on n'avoit rien fait pour les apaiser, & que cependant les campagnes étoient couvertes d'une abondante moisson, & que la fertilité étoit universelle. Enfin il se rit de l'empressement qu'on témoigne pour l'autel de la Victoire, qui n'est qu'un nom & un succès des combats ; & il exhorte Valentinien à considérer en cette rencontre ce qu'il doit à sa foi & à la mémoire de son frère.

XXXII. Cette affaire ayant été examinée dans le conseil de l'empereur, quoique cette cour se conduisît plutôt par des considérations de politique que par les règles de la piété, elle se rendit aux raisons que saint Ambroise avoit alléguées. Le respect qu'on eut toujours pour Théodose, dont on n'ignoroit pas les sentimens, l'emporta sur la crainte qu'on avoit du tyran Maxime, & l'on jugea qu'il valoit mieux affliger un petit nombre de sénateurs, que d'offenser tous les gens de bien de l'empire. De sorte que Symmaque ne remporta que la gloire d'avoir exercé son éloquence, & d'avoir assez bien défendu sa mauvaise cause : ce qui donna lieu à un poëte de ce temps-là de dire, *que la Victoire étoit une déesse bien aveugle, ou bien ingrate, puisqu'elle avoit abandonné son défenseur pour favoriser son ennemi.* Ennod.

XXXIII. Si le nom seul de Théodose arrêtoit en Occident les

AN. 384. prétentions hardies des idolâtres, ſon autorité achevoit de ruiner en Orient la ſecte des Ariens, dont il craignoit l'humeur fière & ſéditieuſe. Gregoire de Nazianze, qui vivoit alors dans la ſolitude, ne laiſſoit pas d'avoir des correſpondances à Conſtantinople; & quoiqu'il eût donné ſa démiſſion de l'archevêché de cette ville, il conſervoit encore une tendreſſe de père pour cette égliſe qu'il avoit comme reſſuſcitée. Il fut averti par quelques-uns de ſes amis que ces hérétiques avoient des maiſons de retraite dans Conſtantinople, où ils ſemoient ſecrétement leurs erreurs, & qu'ils eſpéroient, par leurs intrigues, pouvoir éluder la rigueur des édits du prince. Il apprit en même-temps que ceux de la ſecte d'Appollinaire avoient la hardieſſe de faire profeſſion publique de leur doctrine, & de tenir ouvertement des aſſemblées, & que ſi l'on n'y mettoit ordre, tout ce qu'on avoit fait juſques-là ne ſerviroit de rien.

XXXIV. Ce ſaint homme en écrivit à l'archevêque Nectaire avec tout le reſpect qu'il devoit à ſa dignité, mais avec tout le zèle qu'il avoit pour la religion; & il réveilla la piété endormie de ce prélat, qui avoit les intentions bonnes, mais qui n'étoit ni aſſez ferme, ni aſſez agiſſant. L'empereur ayant été informé de ce déſordre, réſolut d'y remédier efficacement, & fit publier un édit ſolennel, par lequel il ordonnoit qu'on fit une exacte recherche de tous ceux qui enſeignoient des erreurs, ou qui les profeſſoient; que les maiſons ſuſpectes fuſſent viſitées, & que, ſans avoir égard à la qualité, ni à la protection de perſonne, on chaſſât de la ville & de la ſociété des honnêtes gens, ces hommes infames, enſorte que vivant hors de tout commerce, ils ne puſſent nuire qu'à eux-mêmes.

Greg. Naz. ad Nectar.

Cod. Théod. l. 13. de hæret.

XXXV. Il régla preſque en même temps un autre déſordre qui regardoit la religion. Les Juifs ayant perdu toute eſpérance de ſe relever, après les vains efforts que l'empereur Julien avoit faits pour les rétablir, & ne pouvant plus exercer les cruautés qu'ils avoient exercées contre les chrétiens, tâchoient d'en ſéduire au moins quelques-uns. Pour cela, ils achetoient des eſclaves baptiſés; & ſoit par perſuaſions, ſoit par menaces & par violences, ils les obligeoient de renoncer à la foi de Jeſus-Chriſt, & d'embraſſer leurs ſuperſtitions. Théodoſe rompit ce commerce, & fit une ordonnance, par laquelle il leur défendit d'avoir

Cod. Théod. l. 5. de contrahend. emp.

aucun eſclave ou ſerviteur chrétien, ſauvant ainſi la foi chancelante des foibles de tous les piéges que lui tendoient les ennemis domeſtiques & étrangers. AN. 384.

Il réformoit ainſi pendant la paix les déſordres de l'empire, lorſque Dieu, pour le récompenſer des ſoins qu'il prenoit pour ſon égliſe, lui donna un ſecond fils qui fut nommé Honorius. Toute la cour eut une extrême joie de la naiſſance de ce prince; & Théodoſe, voyant multiplier le nombre de ſes enfans, & jouiſſant de la ſincère amitié des peuples, reconnoiſſoit que la piété étoit la véritable ſource du repos des états & de la proſpérité des familles. *Socrat. l. 5. c. 12. Sozom. l. 7. c. 14.* XXXVI.

En ce temps Maxime avoit des ambaſſadeurs à Conſtantinople; & quoiqu'il fût paiſible poſſeſſeur des provinces qu'il avoit uſurpées, il entretenoit toujours ſa négociation avec Théodoſe. Il vouloit conclure un traité avec lui, afin de faire voir qu'il étoit non-ſeulement aſſocié à l'empire, mais encore allié avec les empereurs. L'affaire réuſſit comme il l'avoit ſouhaité. Théodoſe y fit entrer Valentinien, & l'alliance fut conclue entre ces trois princes. Leurs vues étoient différentes. L'impératrice Juſtine, qui gouvernoit abſolument ſon fils, l'engageoit à demander la paix, afin qu'étant délivrée de toute crainte, elle pût relever l'arianiſme abattu, & dompter l'eſprit inflexible de ſaint Ambroiſe qui traverſoit tous ſes deſſeins. Maxime, qui penſoit toujours à ſe jeter dans l'Italie, ne vouloit que ſe faire honneur d'un traité qu'il étoit réſolu de rompre à la première occaſion; Théodoſe, qui craignoit que Valentinien ne fût opprimé, & qui étoit lui-même menacé d'une irruption des Grotungues, conſentoit à tout. Ainſi il y avoit apparence qu'ils ne ſeroient pas long-temps ſans ſe faire la guerre, puiſque l'un n'étoit retenu que par la crainte; que l'autre ne perdoit rien de ſa fierté, ni de ſon ambition demeſurée; & que le dernier nourriſſoit toujours dans ſon cœur le déſir d'une juſte vengeance. XXXVII.

Cependant ils gouvernoient leurs états chacun ſelon ſon eſprit. Maxime, après s'être rendu maître de l'empire, ſoit qu'il crût ne pouvoir régner paiſiblement que par la mort des principaux amis de Gratien, ſoit qu'il eût beſoin de la confiſcation de leurs biens pour ſatisfaire des troupes qui n'avoient pas trahi leur prince gratuitement, fit mourir Mérobaude, homme illuſtre par ſa prudence, par ſa pro- XXXVIII. *Sulp. Sev. dialog. 3.*

bité, & par pluſieurs conſulats. Il rélégua le comte Balion, un des plus grands capitaines de ſon temps, avec ordre aux gardes qui le conduiſoient de le faire brûler tout vif dans le lieu de ſon exil; ce qui l'obligea de ſe tuer lui-même en chemin. Il fit arrêter le comte Narſes & Leucadius, un des plus célèbres magiſtrats des Gaules; & leur faiſant un crime d'état de la fidélité qu'ils avoient gardée à leur empereur, il les deſtinoit au dernier ſupplice.

AN. 384. *Pacat. in paneg. D. Amb. epiſt. 27.*

XXXIX. Saint Martin, évêque de Tours, partit en diligence pour aller obtenir leur grâce. Il ſe jeta aux pieds de Maxime, & le pria de ne point répandre un ſang innocent; mais il n'en reçut qu'une réponſe ambigue. Il redoubla ſes inſtances, & le menaçant des jugemens de Dieu, le pria, comme s'il lui eût commandé; mais il n'en put tirer aucune promeſſe poſitive. Maxime eut pourtant quelque peine à lui refuſer ce qu'il demandoit, & perdit pour ce prélat ſon orgueil & ſa brutalité naturelle. Il l'appela pluſieurs fois dans ſon cabinet, & l'entendit parler des choſes céleſtes. Il ſouffrit ſes remontrances & ſes actions libres & généreuſes. Il le pria de manger à ſa table; & comme le Saint le refuſoit, diſant qu'il ne vouloit point participer à la table d'un homme qui venoit d'ôter l'empire & la vie à un empereur, il lui répondit, que l'armée l'avoit élevé malgré lui ſur le trône; qu'il s'y étoit maintenu par les armes; que Dieu même ſembloit l'y avoir établi par tant de ſuccès merveilleux; & que s'il en avoit coûté la vie à quelqu'un, ç'avoit été le malheur de la guerre, & non pas ſon crime.

Sulp. Sev. de vitâ B. Martini.

XL. L'envie de gagner cet évêque, ſi renommé par ſes vertus & ſes miracles, le déſir d'adoucir le refus qu'il lui faiſoit par des careſſes extérieures, & ſur-tout la penſée d'attirer, par des apparences de piété, les gens de bien qu'il avoit effarouchés par ſa perfidie, l'obligèrent à rechercher avec tant d'empreſſement la communication du Saint, qu'il l'obtint enfin après de longues ſollicitations; mais quelque vénération qu'il fit paroître pour ſa perſonne, il n'eut aucun égard à ſes remontrances ni à ſes prières dans l'affaire de Priſcillien, évêque d'Avila, & de quelques-uns de ſes ſectateurs.

XLI. Ces hérétiques, Eſpagnols de nation, joignoient aux erreurs de Sabellius, & aux rêveries des Manichéens, toutes les impuretés des Gnoſtiques, dans les aſſemblées nocturnes

qu'ils tenoient avec pluſieurs femmes qu'ils avoient ſéduites. Ils couvroient toutes leurs infamies de quelques apparences d'humilité, d'une négligence affectée en leurs habits, & d'une auſtérité de vie ſurprenante. Comme cette corruption, qu'un Egyptien avoit ſemée depuis peu dans l'Eſpagne, s'y répandoit, quelques évêques s'y oppoſèrent; mais leur zèle n'étant pas accompagné de charité, ils perſécutèrent ceux qu'ils auroient peut-être pu ramener par la douceur. On les cita devant les conciles. On obtint de l'empereur Gratien un ordre de les chaſſer des villes & des égliſes où ils étoient, & même de toutes les terres de l'empire. Mais ils trouvèrent moyen de ſe rétablir; & par préſens, ou par intrigues ils gagnèrent les miniſtres de l'Empereur, & chaſſèrent à leur tour leurs adverſaires. AN. 385.

XLII. Ceux-ci, ayant appris que Maxime alloit paſſer dans les Gaules l'y attendirent, l'allèrent trouver à Trèves, & lui préſentèrent une requête ſanglante contre Priſcillien & ſes compagnons. Ils furent tous renvoyés à un concile qui ſe devoit tenir à Bordeaux. Priſcillien craignant d'y être dépoſé, n'y voulut pas répondre, & appela au tribunal du nouvel Empereur. Les prélats catholiques, par une lâche complaiſance, déférèrent à cette appellation, & cette cauſe purement eccléſiaſtique devint une cauſe civile. L'accuſé fut conduit à la cour, & les accuſateurs l'y ſuivirent, réſolus de le perdre, ſans ſe mettre en peine de le convertir.

XLIII. Saint Martin qui ſe trouvoit alors à Trèves, connoiſſant que les paſſions particulières avoient plus de part en cette affaire, que l'amour de la vérité, leur remontra pluſieurs fois, que leur conduite étoit ſcandaleuſe; qu'ils perdoient le mérite de leur zèle par leurs accuſations opiniâtrées; qu'ils renverſoient tout l'ordre des jugemens eccléſiaſtiques; qu'il ne falloit point défendre la cauſe de Dieu par des paſſions humaines, & qu'il n'étoit pas ſéant à des évêques de pourſuivre à mort quelque criminel que ce pût être.

Ceux à qui cette inſtruction s'adreſſoit, s'en irritèrent au lieu d'en profiter. Ils s'emportèrent juſqu'à l'accuſer d'être protecteur des hérétiques, & d'être hérétique lui-même. Mais le Saint ſe moqua de cette calomnie, & continua à prier l'empereur de laiſſer vivre ces malheureux, lui repréſentant qu'il falloit s'en tenir à la ſentence du concile qui les chaſſoit de leurs ſiéges; & qu'il étoit inoui qu'un Prince

AN. 385. séculier, comme lui, jugeât les causes ecclésiastiques. Maxime, touché de ses raisons, promit de leur sauver la vie; mais on l'aigrit de telle sorte, qu'il renvoya l'affaire de Priscillien au préteur Evode, & le fit condamner à être décapité.

XLIV. Cette exécution fut la source de plusieurs désordres: car le supplice de cet hérésiarque ne fit que fortifier son hérésie. Ceux de sa secte lui firent des funérailles magnifiques, & l'honorèrent comme martyr; & ceux qui l'avoient fait condamner, abusant de leur crédit, & de la faveur de la cour, persécutèrent impunément les gens de bien. C'étoit assez pour leur être suspect, que de jeûner, & d'aimer la retraite; c'étoit un crime que d'être plus sage & plus réformé qu'eux. Ceux qui leur avoient déplu étoient d'abord priscillianistes, sur-tout quand ils pouvoient être des victimes agréables à la colère du Prince, ou enfler son trésor de leurs dépouilles; car ils ôtoient la vie & les biens selon leur caprice, & ils conservoient l'amitié du tyran par des calomnies, des cruautés, & d'autres actions semblables aux siennes.

Sulp. Ser. de vitâ S. Mart.

Pacat. in paneg.

XLV. Pendant que Maxime entreprenoit sur les droits de l'église en Occident, Théodose les rétablissoit à Constantinople. Car quelques évêques ayant porté une cause ecclésiastique devant un tribunal séculier, & des personnes que leur caractère & leur âge rendoient vénérables, ayant été citées & appliquées à la question, il en fut indigné dès qu'il l'eut appris. Il fit incontinent un édit, par lequel il défendoit à tous ses juges ordinaires ou extraordinaires, de connoître des causes qui regardoient la religion; voulant que les évêques ou les autres personnes consacrées à Dieu eussent leurs juges à part, leurs lois & leurs formalités de justice, & que les affaires ecclésiastiques fussent renvoyées aux chefs des diocèses où elles seroient arrivées.

Cod. Thé. l. 3.

XLVI. Il défendit presque en même-temps aux payens de sacrifier à leurs dieux, & de chercher l'avenir dans les entrailles des animaux égorgés; tant pour arrêter l'insolence de quelques-uns, qui eussent pu se prévaloir des correspondances qu'ils avoient en Italie, que pour leur ôter les occasions de concevoir de vaines espérances par des présages & des observations superstitieuses: ce qui avoit causé plusieurs fois des troubles & des séditions dans l'empire.

Augus. ep. 48. Ambros. in orat. fun. Théod.

XLVII. Il travailla même à la réformation des mœurs, & répri-

ma la licence de certaines chanteuſes & joueuſes d'inſtrumens, qui alloient de maiſon en maiſon, & par des chanſons indécentes, & des airs mols & efféminés, corrompoient l'eſprit des jeunes gens. AN. 385. *Cod. Théod. l.* 10. *Hier. ep.* 10. *ad. Fur.*

Après avoir remis ainſi l'ordre & la diſcipline dans ſes états par des ordonnances ſévères, il fit éclater ſa douceur & ſa piété par une loi de grâce & de pardon. Les Empereurs avoient accoutumé de délivrer des priſonniers tous les ans vers le temps de Pâques, afin de ſauver quelques criminels en ce jour où s'étoit achevé le myſtère du ſalut des hommes. Le grand Conſtantin l'avoit ainſi pratiqué, ſes enfans avoient ſuivi ſon exemple, & le jeune Valentinien avoit fait une loi de cette coutume. Mais la piété de Théodoſe alla plus avant. Car il fit publier une ordonnance, par laquelle il commandoit d'ouvrir les priſons, & de relâcher les criminels, afin que participant à la ſainteté & à la joie des ſacrés myſtères, au lieu de plaintes & de gémiſſemens ils pouſſaſſent vers le ciel des cris de louanges & d'actions de grâces, & que chacun dans ce jour de réjouiſſance adreſſât en repos ſes vœux & ſes prières à Dieu ſans être interrompu par la compaſſion ou par la triſteſſe. XLVIII. *Append. Cod. Théod.* *Ambroſ. ep.* 33.

Il ajoutoit ces paroles qu'un Empereur payen avoit autrefois dites, & que ſaint Chryſoſtôme eſtimoit ſi dignes d'un Empereur chrétien : *Plût à Dieu que je puſſe ouvrir les tombeaux auſſi-bien que les priſons, & redonner la vie aux morts comme je la donne aux vivans en leur pardonnant leurs crimes !* *Chryſoſt. hom.* 6. *ad pop. Antioch.*

Mais de peur qu'une trop grande clémence ne donnât lieu de commettre toute ſorte de crimes, les Empereurs en exceptèrent quelques eſpèces qui tiroient à de grandes conſéquences, & qui ne méritoient pas d'être compriſes dans cette grâce.

Ces ſoins ſi aſſidus & ſi importans que Théodoſe prenoit pour régler l'empire, furent interrompus par la douleur qu'il eut de la mort de la princeſſe Pulcherie ſa fille. Quoiqu'elle ne fût encore que dans les premières années de l'enfance, il eut un très-ſenſible regret de l'avoir perdue. Il voulut qu'on lui fit des obsèques magnifiques, & que Gregoire de Nyſſe, qui ſe trouvoit alors à Conſtantinople y prononçât un diſcours funèbre. A peine commençoit-il à ſe conſoler de ce premier malheur, qu'il en ſurvint un autre XLIX. *Greg. Nyſſ. in. fun. Pul.*

qui le rendit inconſolable ; car l'impératrice Flaccide, ſa
AN. 385. femme, mourut aſſez ſubitement dans un village de la Thrace, où elle étoit allée prendre des eaux.

L. Cette Princeſſe étoit née en Eſpagne, de l'ancienne famille des Æliens, dont l'empereur Adrien étoit deſcendu ; mais elle s'étoit rendue plus illuſtre par ſes vertus que par
Théod. l. 5. c. 18. ſa naiſſance. Ses principales occupations étoient la prière, & le ſoin des pauvres. Elle les viſitoit, les ſervoit elle-même, & faiſoit gloire de deſcendre juſqu'aux plus vils miniſtères de la charité chretienne. Elle avoit ſoin de tous les malades dans les hôpitaux & dans les priſons ; & quelqu'horribles que fuſſent leurs maux, elle les panſoit de ſes propres mains. On voulut pluſieurs fois lui remontrer qu'il y avoit une dévotion plus conforme à ſa dignité, & qu'il n'étoit pas néceſſaire, ni même bienſéant, qu'elle s'abaiſſât juſqu'à ces derniers offices de piété, qu'elle pouvoit confier à quel-
Théodoret ibid. ques-uns de ſes domeſtiques. Mais elle répondit : *Qu'elle laiſſoit à l'Empereur le ſoin de diſtribuer des tréſors, & de rendre à l'égliſe des ſervices importans, en faiſant ſervir à la gloire de la religion toute la majeſté de l'empire ; que pour elle, ce lui étoit aſſez d'honneur d'offrir à Dieu ſes petits ſoins, & l'humble ſervice de ſes mains ; & qu'elle ne pouvoit lui témoigner ſa reconnoiſſance, qu'en deſcendant du trône où il l'avoit miſe, pour le ſervir en la perſonne de ſes pauvres.*

Cette humilité ne faiſoit qu'augmenter l'eſtime que l'Empereur avoit pour elle, & lui donnoit tous les jours plus de pouvoir ſur l'eſprit de ce Prince. Elle ne s'en ſervoit que pour lui donner des avis utiles, en lui parlant de la loi divine, dont elle avoit une parfaite connoiſſance, & lui inſpirant pour la religion le zèle dont elle étoit embraſée. Elle lui remettoit ſouvent devant les yeux ce qu'il avoit été, de crainte qu'il n'abusât de ce qu'il étoit. Excitant ainſi ſa reconnoiſſance par le récit des grâces qu'il avoit reçues de Dieu ; & ſoutenant ſa piété, que l'embarras des affaires & l'élévation où il ſe trouvoit auroient pu affoiblir, elle avoit plus d'envie de le voir ſaint, qu'elle n'avoit de joie de le voir maître du monde.

Quoiqu'elle eût beaucoup d'eſprit, elle ne voulut jamais ſavoir en matière de religion que ce qui lui étoit néceſſaire pour ſon ſalut. Elle déteſtoit l'impiété des ariens preſque autant que celle des idolâtres, & diſoit ordinaire-

ment, *Qu'il y avoit peu de différence entre ceux qui adoroient des dieux qui ne l'étoient pas, & ceux qui ne vouloient pas reconnoître que Jeſus-Chriſt le fût.* Auſſi ne voulut-elle jamais avoir de commerce avec eux, évitant les piéges qu'ils tendirent pluſieurs fois à ſa curioſité, & ne voulant d'autre règle de ſa foi que les déciſions du concile de Nicée. Elle détourna même l'Empereur du deſſein qu'on lui avoit inſpiré d'aller entendre Eunome qui prêchoit à Calcédoine, vis-à-vis de Conſtantinople, & que les ariens faiſoient paſſer pour le plus bel eſprit, & pour le plus éloquent théologien de ſon ſiècle. Par ce moyen elle empêcha que ces hérétiques ne donnaſſent de mauvaiſes impreſſions à ce Prince, & que l'honneur qu'il leur vouloit faire ne leur ſervît pour donner plus de réputation à leur orateur, ou pour autoriſer leurs aſſemblées. Théodoſe perdit cette curioſité dangereuſe, & chaſſa même de ſon palais quelques-uns de ſes domeſtiques, qui avoient des liaiſons ſecrètes avec Eunome.

AN. 385. *Sozom. l. 7. c. 5.*

Sozom. l. 7. c. 6.

Toutes ces vertus de l'impératrice en firent regretter la perte. Dès qu'on apprit la nouvelle de ſa mort, toute la ville fut en deuil, les pauvres fondoient en larmes, le peuple couroit en foule vers le lieu où elle étoit morte. Théodoſe fit tranſporter ſon corps à Conſtantinople; & dans l'accablement où il étoit, il ne put trouver de conſolation qu'en rendant à cette princeſſe tous les honneurs qu'on lui devoit. Elle laiſſa deux enfans vivans, & en retrouva dans le ciel deux autres, que Dieu y avoit appelés peu de temps après leur naiſſance. Gregoire de Nyſſe fit ſon éloge funèbre en préſence de l'Empereur, où il l'appelle *la colonne de l'égliſe, le tréſor des pauvres, & l'aſyle des malheureux.*

Greg. Nyſſ. orat. in fun. Flac. L. I.

Ce fut en ce temps que l'impératrice Juſtine, aigrie contre ſaint Ambroiſe, crut qu'elle pouvoit faire éclater ſon reſſentiment. La mort de Gratien, l'éloignement de Théodoſe, la trève conclue avec Maxime, lui laiſſoient la liberté d'agir dans toute l'étendue de ſa puiſſance. L'évêque catholique, élu à Sirmium malgré elle, l'égliſe qu'elle avoit obtenue par ſurpriſe dans Milan, & qu'elle avoit été obligée de rendre, ſon arianiſme réduit à ſes officiers, & toutes ſes entrepriſes contre la religion, traverſées, lui revenoient inceſſamment dans l'eſprit. Elle réſolut de perdre cet archevêque qui rompoit toutes ſes meſures.

Elle fit un édit au nom de Valentinien ſon fils, par le-

AN. 385. quel elle permettoit aux ariens l'exercice public de leur religion, & déclaroit tous ceux qui oſeroient s'y oppoſer, auteurs de ſédition, perturbateurs du repos de l'égliſe, criminels de lèſe-Majeſté, & dignes du dernier ſupplice. Elle fit appeler Bénévole, premier ſecrétaire d'état, & lui commanda de dreſſer cet édit; mais il s'en excuſa, aimant mieux perdre ſa charge, que d'autoriſer une ordonnance contraire à ſa foi. L'impératrice le preſſa de lui donner cette ſatisfaction, & lui promit de l'élever à de plus grandes charges: mais cet homme, qui s'eſtimoit plus honoré du titre de catholique que de toutes les dignités de l'empire, lui répondit généreuſement : *Je n'achète pas vos dignités à ce prix, Madame : reprenez celle que je poſsède, & laiſſez-moi ma conſcience & ma religion.* A ces mots, il jeta aux pieds de cette Princeſſe la ceinture, qui étoit la marque de ſa dignité, & ſe retira à Breſſe, où il paſſa le reſte de ſes jours dans l'exercice des vertus chrétiennes.

Zoz. l. 7. c. 13. Gaudent. in præfat. ſerm.

LIII. Il ne fut pas difficile de trouver un officier pour mettre à ſa place, & l'édit fut bientôt ſigné. Mais il manquoit aux ariens une égliſe, & ils avoient affaire à un archevêque qui n'étoit pas réſolu de leur en céder. Juſtine avoit fait élire évêque un certain Auxence, Scythe de nation, chaſſé de ſon pays pour ſes crimes, qui n'avoit qu'un eſprit très-médiocre, mais qui faiſoit beaucoup de bruit. Elle fut d'avis qu'il provoquât ſaint Ambroiſe à une diſpute publique dans le palais, eſpérant le décréditer, s'il refuſoit : ou s'il acceptoit, le faire déclarer vaincu par des commiſſaires gagnés, & le chaſſer de ſa cathédrale. Le tribun Dalmace eut ordre d'en aller faire la propoſition à l'archevêque, & de lui marquer le jour que l'Empereur avoit pris pour cette conférence, afin qu'il ſe rendît au palais avec les juges qu'il auroit choiſis de ſon côté.

D. Ambroſ. orat. in Aux.

LIV. Le Saint, ſurpris de cette propoſition, après avoir conſulté quelques évêques qui étoient auprès de lui, écrivit à l'empereur, *Que la propoſition qu'on lui faiſoit, étoit contraire aux droits de l'égliſe, à l'uſage des ſiècles précédens, & aux lois du grand Valentinien ſon père; qu'il n'étoit pas juſte que des laïques, ou des gentils fuſſent les juges des controverſes de la foi; qu'en matière de religion, les Empereurs doivent être jugés par les évêques, & non pas les évêques par les Empereurs; qu'on pouvoit diſpoſer de ſa vie, mais qu'on ne l'obligeroit pas*

de déshonorer ſon ſacerdoce; qu'il répondroit à Auxence dans un concile, qu'il traiteroit des ſacrés myſtères dans l'égliſe; mais qu'il ne pouvoit ſe rendre au palais pour cela, ni reconnoître pour juge de la foi un Prince encore fort jeune, & qui n'étoit que catéchumène. Il le ſupplie de lui pardonner cette liberté, qui n'eſt ni contre le reſpect, ni contre l'obéiſſance qu'il lui doit; & de l'excuſer, s'il ne va pas lui rendre la réponſe lui-même, parce que les évêques & le peuple le retiennent, & que ce ſeroit livrer ſon égliſe, que de l'abandonner en cette occaſion. AN. 385. *Ambroſ. epiſt.* 31.

L'impératrice ne pouvant engager le ſaint à la diſpute, réſolut de le faire enlever. Elle corrompit par promeſſes & par argent un homme qui l'attendit pluſieurs jours dans une maiſon joignant l'égliſe, avec un chariot toujours prêt pour l'y jeter, & l'emmener à toute bride hors de la ville. Mais l'entrepriſe fut découverte. Il ne reſtoit plus qu'à opprimer ce prélat qu'on ne pouvoit ſurprendre. Pour cet effet, Juſtine fit ordonner à tous les prêtres catholiques de quitter leurs égliſes. Auxence eut ordre en même temps de prendre avec lui autant de gens de guerre qu'il voudroit, & de s'en mettre en poſſeſſion. LV.

Alors le bruit s'étant répandu par la ville qu'on envoyoit des ſoldats pour ſe ſaiſir des égliſes, & pour tuer l'archevêque, s'il faiſoit difficulté de les remettre entre leurs mains, le peuple courut de toutes parts, & s'enferma dans la cathédrale, réſolu de défendre & l'égliſe & le paſteur juſqu'à la dernière goutte de ſon ſang. Saint Ambroiſe conſola ce peuple par ſa fermeté, & par des aſſurances de la protection de Dieu, par des diſcours de piété très-édifians, & par le chant des pſeaumes qu'il inſtitua, tel qu'on le pratiquoit dans l'Orient. LVI. *D. Auguſt. confeſſ. l.* 9. *c.* 7. *D. Ambroſ. in Auxen.*

Ils avoient paſſé quelques jours & quelques nuits en cet état, lorſque les tribuns firent inveſtir l'égliſe par leurs ſoldats, & ſommèrent l'archevêque, en vertu du dernier édit, de la leur abandonner, lui offrant comme une grâce, la liberté de ſe retirer avec ceux qui le voudroient ſuivre. Le ſaint prélat leur répondit, *Qu'on pouvoit l'opprimer dans ſon égliſe, mais qu'il n'en ſortiroit jamais volontairement; que s'il étoit queſtion de ſes revenus, ou même des fonds de l'égliſe, il ſouffriroit cette violence; mais que pour l'héritage de Jeſus-Chriſt, il le conſerveroit aux dépens de ſa propre vie; qu'à la vérité il n'avoit pour toutes armes, que les gémiſſemens, les lar-*

AN. 387. *mes & la prière ; mais que s'il ne pouvoit réſiſter, au moins ne fuiroit-il pas ; qu'il voyoit bien juſqu'où pouvoit aller la puiſſance de l'empereur, mais qu'il ſavoit auſſi juſqu'où devoit aller la patience & la fermeté d'un évêque, à qui il étoit peu important de perdre la vie, pourvu qu'il gardât à Dieu la fidélité qu'il lui devoit.*

LVII. Les plus ſages miniſtres remontrèrent alors à l'empereur les difficultés de cette affaire, & lui conſeillèrent d'en ſortir par quelque accommodement, puiſque la cour y étoit engagée. Le gouverneur de la ville, qui fut chargé de cette négociation, vint le lendemain trouver l'archevêque, & lui dit très-civilement, *Qu'il avoit à lui faire des propoſitions très-raiſonnables ; que l'empereur lui laiſſoit ſa cathédrale, & ſe contentoit d'une égliſe du faubourg, qu'on nommoit la Baſilique Portienne ; que comme le prince ſe relâchoit de ſon côté, il étoit à propos, pour le bien de la paix, qu'il ſe relâchât auſſi du ſien ; qu'au reſte il lui conſeilloit en ami de ſatisfaire la cour, & ſur-tout de le faire promptement.* Le peuple prévint la réponſe, & s'écria tout d'une voix, ſuivant les intentions de ſon paſteur, *Qu'il n'y avoit point d'accommodement là-deſſus : qu'on laiſſât aux catholiques les égliſes qui leur appartenoient.* Le gouverneur n'eſpéra plus de réuſſir, & s'en alla rendre compte à ſon maître du malheureux ſuccès de ſa négociation.

D. Ambroſ. epiſt. 33, ad. Marcel ſoror.

LVIII. Ce fut alors que le dépit, la honte & la haine de l'impératrice éclatèrent. Elle commanda à tous les officiers des gardes de marcher avec leurs compagnies, & de ſe rendre maîtres de l'égliſe Portienne. Ils y allèrent pour exécuter leurs ordres, le peuple y courut en armes pour s'y oppoſer. C'étoit le matin du dimanche des Rameaux ; & ſaint Ambroiſe, après avoir prêché, alloit commencer la meſſe, lorſqu'on lui vint annoncer cette nouvelle. Il ne laiſſa pas de célébrer les ſacrés myſtères ; & ayant appris, dans le temps de l'oblation qu'un prêtre arien étoit tombé entre les mains des bourgeois, & couroit fortune d'être mis en pièces, il envoya ſes prêtres & ſes diacres pour lui ſauver la vie. Alors fondant en larmes, il pria Dieu de donner la paix à ſon peuple, & lui offrit pluſieurs fois ſa vie pour le ſalut de ceux qui le perſécutoient.

Ambroſ. ibid.

Cependant toute la ville étoit dans une effroyable confuſion. On ne voyoit que ſoldats, que citoyens armés, les uns pour le prince, les autres pour la religion. Les magiſ-

trats, pour apaiſer ce tumulte, remplirent les priſons d'un grand nombre d'artiſans, & condamnèrent à de grands ſupplices ceux qui paroiſſoient les plus échauffés. Mais ces punitions, au lieu d'arrêter cette populace ſoulevée, ne faiſoient que l'irriter. Des comtes, des capitaines de gardes, & quelques officiers Goths, qui étoient au ſervice de l'empereur, vinrent à ſaint Ambroiſe, pour lui dire qu'il retînt le peuple, & qu'il empêchât ce déſordre, puiſque l'empereur ne lui demandoit qu'une égliſe des fauxbourgs, & qu'il étoit juſte qu'il fût le maître dans ſon empire. AN. 387.

Ce ſaint archevêque leur répondit, *Que l'empereur n'avoit point de droit ſur la maiſon de Dieu ; qu'il étoit prêt à lui abandonner le peu de bien qui lui reſtoit ; que pour l'égliſe, c'étoit un crime à un évêque de la rendre, & un ſacrilége à un prince de s'en ſaiſir ; qu'au reſte, bien-loin d'exciter le peuple, il le retenoit, & l'exhortoit à ne ſe défendre que par les larmes & par la prière ; mais que s'il étoit une fois en furie, il n'appartiendroit plus qu'à Dieu de l'apaiſer.* Ces officiers n'eurent rien à lui répliquer, & ſe retirèrent très-édifiés de ſa conduite. L'archevêque alla viſiter une égliſe nommée l'ancienne Baſilique ; & après avoir conſolé les habitans de ce quartier-là, il ſe retira chez lui, & ne voulut jamais permettre qu'on l'eſcortât, ni qu'on le gardât. *Ambroſ. ibid.*

Cependant l'impératrice réſolut d'aller le lendemain avec l'empereur prendre elle-même poſſeſſion de l'ancienne Baſilique. Elle y envoya des ſoldats pour s'en ſaiſir, & pour y tendre le dais impérial. On vint avertir le ſaint prélat en diligence que cette égliſe étoit perdue, & qu'on entendoit les cris pitoyables de ceux qui étoient dedans, qui imploroient ſon aſſiſtance, & qu'il ſeroit à propos qu'il allât lui-même s'oppoſer à cette uſurpation. Mais il répondit, *Que Dieu y pourvoiroit ; que pour lui, il ne vouloit pas oppoſer la force à la force, ni faire du temple du Seigneur un champ de bataille.* Il réſolut pourtant de ſe ſervir des armes ſpirituelles, & de l'autorité que lui donnoit ſon miniſtère.

En effet, étant entré dans ſa cathédrale, où une infinité de peuple l'attendoit, il excommunia ſolennellement tous les ſoldats qui avoient eu l'inſolence de ſe ſaiſir des égliſes. Ceux qui tenoient la cathédrale inveſtie, en ayant été avertis, y entrèrent deux à deux, proteſtant qu'ils n'entroient pas comme ennemis, mais comme frères ; & qu'ils

AN. 387. venoient prier, & non pas combattre. Saint Ambroiſe les reçut, & commença ſon ſermon ſur le livre de Job qu'on venoit de lire.

Cependant ceux qui s'étoient ſaiſis de l'ancienne Baſilique, y furent à peine entrés, que frappés d'un remords intérieur, ils députèrent quelques-uns de leurs officiers à l'empereur, pour lui dire qu'ils avoient exécuté ſes ordres; qu'ils l'attendoient à l'égliſe, pour l'y ſervir ſelon leur charge, s'il communiquoit avec les catholiques; mais que s'il ſe rangeoit du parti des ariens, leur conſcience les obligeoit d'aller trouver l'évêque Ambroiſe. Ce coup imprévu mit l'alarme dans le palais: il fallut détendre le dais, & renoncer à l'entrepriſe.

LIX. L'empereur fut encore bien plus ſurpris, lorſque les premiers officiers de l'empire, & les principaux ſeigneurs de la cour vinrent en corps, pour le ſupplier très-humblement, au nom de toute l'armée, d'aller à l'égliſe en ces jours conſacrés à la paſſion de Jeſus-Chriſt, afin que le peuple, témoin de ſa piété, & de la pureté de ſa foi, ſe raſſurât de toutes ſes craintes. Cette députation le piqua ſi fort, qu'il leur répondit aigrement: *Je vois bien que je ne ſuis ici que l'ombre d'un empereur, & que vous êtes gens à me livrer à votre évêque toutes les fois qu'il vous l'ordonnera.* Dans le dépit où il étoit, il envoya ſur le champ un de ſes ſecrétaires vers ſaint Ambroiſe, pour lui demander s'il étoit réſolu de réſiſter opiniâtrément aux ordres de ſon maître, & s'il prétendoit uſurper l'empire comme un tyran, afin qu'on ſe prépar:ât à la guerre contre lui. Le ſaint répondit à cela ſagement, *Qu'il avoit ſoutenu les droits de l'égliſe, ſans ſortir du reſpect qui étoit dû à l'empereur: qu'il révéroit ſa puiſſance; mais qu'il ne la lui envioit pas; qu'on n'avoit qu'à demander à Maxime ſi Ambroiſe étoit le tyran de l'empereur Valentinien; que les évêques n'avoient jamais été tyrans, mais qu'il leur étoit ſouvent arrivé de ſouffrir les perſécutions des tyrans.*

L'eunuque Calligone, grand chambellan, voulut ſe faire de fête, & pour plaire à ſon maître, il envoya dire à l'archevêque qu'il ceſſât d'être déſobéiſſant & rebelle, ſinon qu'il iroit lui couper la tête lui-même dans ſa maiſon. L'archevêque lui fit répondre, *Qu'il recevroit le coup ſans s'étonner; qu'ils auroient de quoi être tous deux contens; l'un de ſouffrir ce que les évêques ont accoutumé de ſouffrir pour la*

Ambroſ. ep 33, ad Marcel.

cauſe de Dieu ; l'autre de faire ce que font ordinairement les eunuques pour complaire aux hommes.

AN. 387.

Enfin la perſécution ceſſa, lorſqu'elle paroiſſoit plus échauffée. Valentinien commença à connoître qu'on abuſoit de ſon autorité. La ville émue, la cour indignée, l'armée réſolue de vivre dans la communion de l'archevêque, la protection viſible du ciel ſur les catholiques, les ſuites fâcheuſes que pouvoit avoir la paſſion de Juſtine, ſi l'on s'obſtinoit à la ſuivre ; toutes ces raiſons l'obligèrent à remettre les choſes en leur premier état, & à rappeler les ſoldats qui avoient inveſti les égliſes. A cette heureuſe nouvelle de la paix, toute la ville fut tranſportée de joie. Le peuple quitta les armes. Chacun couroit à l'égliſe, non plus pour la garder, mais pour y rendre des actions de grâces. Les uns alloient baiſer les autels qu'ils avoient défendus, les autres chantoient des pſeaumes & des cantiques. Ils ſe félicitoient les uns les autres de leur conſtance, & ſe jetant aux pieds de leur archevêque, lui faiſoient une eſpèce de triomphe religieux par leurs acclamations, & par les vœux qu'ils faiſoient pour lui. L'archevêque, pénétré d'une joie toute ſpirituelle & toute modeſte, renvoyoit à Dieu toutes les louanges qu'on lui donnoit ; & par ſes exhortations vives & touchanres, animoit ſon peuple à mener une vie conforme à la foi qu'il avoit ſi courageuſement défendue.

LX.

L'impératrice ſeule demeura endurcie, & ſe ſervit des voies les plus noires & les plus exécrables pour ſe défaire du ſaint, montrant par-là juſqu'où vont les emportemens d'une femme puiſſante & irritée, jalouſe de ſon autorité & de ſa religion. Mais la crainte arrêta ſa fureur, & la néceſſité des affaires l'obligea bientôt à recourir à ce même prélat qu'elle avoit ſi cruellement perſécuté (*a*).

Paulin. in vitâ Ambroſ.

(*a*) Tout ce morceau épiſodique, depuis le n°. LI, juſqu'au LXI, eſt du plus grand intérêt. On y voit le combat du courage épiſcopal contre l'autorité ſortie de ſes juſtes bornes, & la différence infinie qu'on ne peut s'empêcher de remarquer entre le zèle intrépide, mais éclairé, qui défend les droits de la Religion, & l'entêtement du fanatiſme qui protège l'erreur. Ce que j'admire ſur-tout dans la conduite de ſaint Ambroiſe, c'eſt l'accord parfait de la fermeté ſacerdotale, & de ce reſpect, qui eſt dû à la Majeſté ſouveraine, dont il ne s'écarta jamais, quelque facile & quelque peu ſurprenant qu'il eût été, de s'oublier pour un inſtant dans des conjonctures ſi preſſantes & ſi délicates. On ne peut blâmer le ſaint

AN. 387. LXI. *Théodoret, l. 5. c. 14.*

Maxime qui se préparoit sourdement à passer en Italie ; & qui ne cherchoit qu'un prétexte pour justifier son irruption, écrivit une lettre à Valentinien, pour l'exhorter à demeurer dans la religion catholique, & à faire cesser la persécution qu'on faisoit à saint Ambroise, & à ceux qui tenoient dans Milan le parti de la vérité. Il faisoit même entendre qu'il alloit se déclarer le protecteur de cet archevêque. Il envoya ordre en même temps aux ambassadeurs qu'il tenoit à la cour de Constantinople, de s'y plaindre de l'impératrice Justine, & de faire agréer qu'il s'approchât dans l'Italie, pour y maintenir la religion.

LXII. Théodose qui ne pouvoit souffrir les violences de Justine, & qui voyoit que Maxime, sous ce prétexte, alloit s'emparer des états de Valentinien, voulut s'avancer lui-même vers les Alpes, pour retenir les uns & les autres dans le devoir. Mais la Thrace étoit menacée d'une nouvelle inondation de barbares, & il n'osa s'en éloigner. Les Grotungues, peuple inquiet & farouche, étoient sortis du fond de la Scythie, à dessein d'entrer de gré ou de force dans les terres de l'empire. Ils étoient en très-grand nombre, tous armés, & bien aguerris. Alathée & Saphrax, capitaines de leur nation, qui avoient assisté à la défaite de Valens, les avoient engagés à cette entreprise, & leur roi Odetée les y conduisoit comme à une conquête facile. On

Evêque de Milan d'une résistance trop ferme & trop soutenue, aux volontés de Justine. Accorder à cette Princesse ce qu'elle demandoit, ç'eût été trahir la Religion & la vérité, dans les circonstances où se trouvoient Ambroise & son peuple. Ce n'étoit pas alors le cas dont nous avons parlé dans un autre endroit, d'une nation partagée en deux corps, dont l'un, parvenu à se faire craindre par le nombre & la qualité de ses partisans, professe l'erreur, & l'autre, fidelle à l'ancienne doctrine, ne se soutient qu'avec peine contre la portion défaillante, malgré son union avec le Prince, armé du pouvoir suprême. Nous avons dit que dans cet état des choses, il peut y avoir des raisons pour accorder la liberté de conscience aux non conformistes, & que c'est au Souverain à juger de ces raisons, & à faire ce que le bien de ses peuples exige de lui. Mais il s'en falloit beaucoup que le bien public fût intéressé dans la cause de Justine. L'Arianisme n'existoit presque plus que par le souvenir des Ravages qu'il avoit causés dans le monde, & si l'on excepte quelques-uns de ces hommes opiniâtres qui mettent une sorte de gloire à ne point revenir de leurs préventions les plus fausses, cette hérésie n'avoit pas d'autres sectateurs à Milan que les Officiers de l'Impératrice, c'est-à-dire des flatteurs & des courtisans, qui règlent ordinairement leur façon de penser en matière de Religion, sur celle de leur Maître.

leur

leur donna passage en quelques endroits; ils se le firent eux-mêmes en d'autres. Après avoir forcé tout ce qui leur résistoit, & ramassé tout ce qui voulut se joindre à eux, ils arrivèrent au bord du Danube, & demandèrent qu'on leur permît de le passer. Quelque protestation qu'ils fissent de vivre en paix, l'exemple des Goths étoit trop récent, & Théodose n'avoit pas la même facilité que Valens. AN. 387.

LXIII. Comme ils se virent rebutés, ils résolurent de passer malgré les Romains. Ils eurent fait en peu de jours trois mille barques, & tentèrent le passage en divers endroits. Promote, qui commandoit l'armée de Thrace, & qui avoit étendu ses quartiers le long du fleuve, les arrêta par-tout avec grande perte des leurs. Mais comme il avoit ordre de ménager les troupes, & que d'ailleurs il craignoit les surprises, ou les efforts de cette multitude, il joignit l'adresse à la force. Il trouva dans son armée quelques soldats d'une fidélité reconnue, qui savoient la langue de ces barbares, & les envoya dans leur camp, pour découvrir leurs desseins, & l'en avertir. Ceux-ci, feignant d'être transfuges & mécontens, se firent présenter au roi & aux principaux officiers, & s'offrirent de leur livrer l'armée & le général des Romains: mais ils demandèrent des récompenses si excessives, que les barbares avouèrent qu'ils n'avoient pas de quoi payer un si grand service. Après plusieurs propositions faites de part & d'autre, on convint enfin d'une somme considérable, dont une partie fut payée par avance, & l'autre fut assurée pour le jour d'après l'exécution. On prit l'heure de l'embarquement, on concerta le signal qu'on devoit donner, on marqua l'endroit du trajet, & l'on prépara tout pour la nuit du lendemain.

Claud. de I. Consul. Honor.

Z. t. l. 4.

LXIV. Il fut résolu que ce qu'ils avoient de meilleures troupes passeroit d'abord pour attaquer les Romains, qu'on supposoit devoir être endormis; qu'elles seroient soutenues par le reste de l'armée, & que les femmes & les enfans viendroient ensuite sans difficulté & sans danger dans les barques qu'on leur avoit destinées. Promote, averti du dessein des Grotungues, & de l'ordre qu'ils devoient tenir, pourvut à tout de son côté. Il fit attacher trois à trois les plus légers de ses navires, & les étendant environ l'espace de vingt stades tout le long du fleuve, il en fit comme une chaîne, afin d'empêcher la descente sur le rivage. Il destina les gros

AN. 387. navires à tenir le fleuve, & à tomber avec impétuosité sur les ennemis dans le temps de leur passage. Les troupes furent disposées conformément à ses desseins. La lune ne paroissoit point, & la nuit, au grand contentement des deux partis, étoit très-obscure. Odethée s'embarqua sans bruit avec l'élite de ses gens, & ne crut point être découvert. Mais à peine furent-ils arrivés à la portée du trait, vers les bords du fleuve, qu'ils furent chargés par les troupes romaines qui gardoient le rivage. Alors ils commencèrent à connoître qu'ils étoient trahis, & demeurèrent en suspens, n'osant avancer, & ne pouvant plus reculer.

Comme ils étoient dans ce désordre, les Romains qui montoient les gros navires, s'abandonnant au courant de l'eau, voguèrent à force de rames, vinrent les prendre en flanc, & les choquèrent si rudement, que les renversant les uns sur les autres avec leurs barques, ils en noyèrent la plus grande partie. Ceux qui restoient allèrent donner contre la chaîne des navires, & furent tous, ou assommés, ou faits prisonniers. Après la défaite des plus braves, il ne fut pas difficile de venir à bout des autres, que la mort de leur roi & de leurs compagnons avoit effrayés, & qui étoient encore dans la confusion de l'embarquement. Quoiqu'ils se rendissent à discrétion, le soldat échauffé alloit tout passer au fil de l'épée; mais Promote fit cesser le carnage, & empêcha même qu'on ne pillât leur camp, afin que l'empereur, qui devoit bientôt arriver à l'armée, fût lui-même le témoin de cette victoire, & qu'il en connût la conséquence par la quantité du butin, & par le nombre des morts & des prisonniers.

LXV. Jamais combat naval ne fut plus funeste aux ennemis de l'empire. Le fleuve étoit couvert des débris de tant de barques rompues & renversées. On voyoit des tas de corps des barbares, que les flots avoient rejetés sur l'un & sur
Zos. l. 4. l'autre bord. Leurs armes même étoient d'une telle sorte, qu'encore qu'elles fussent assez pesantes, elles ne laissoient pas de remonter sur l'eau. Théodose vint assez à temps pour avoir sa part de ce spectacle. Il fit d'abord mettre en liberté tous les prisonniers, qui, se trouvant sans chef, & hors d'espérance de regagner leur pays, se donnèrent à lui volontairement, & le servirent depuis dans ses guerres. Il ordonna qu'on partageât le butin aux soldats; & après avoir

loué la prudence & la valeur de Promote, il lui confia le deſſein qu'il avoit de déclarer la guerre à Maxime, & lui deſtina le commandement de l'armée. AN. 387.

LXVI. De tous ces Grotungues qui prirent parti dans ſes troupes, il en choiſit les plus vaillans & les mieux faits; & pour les attacher plus fortement à ſon ſervice, il leur promit double paye, leur fit préſent d'un collier d'or à chacun, & leur donna des quartiers dans la petite Scythie, aux environs de la ville de Tomes. Comme ils avoient accoutumé de vivre ſans beaucoup de diſcipline, ils couroient licencieuſement la campagne, & ils incommodoient même la ville. Géronce, qui en étoit gouverneur, leur en défendit l'entrée, & les menaça de ſortir avec toute ſa garniſon, & de faire main baſſe ſur eux; mais ils mépriſèrent ſes menaces. Alors cet homme, hardi & impatient, aſſembla ſes officiers & ſes plus anciens ſoldats, & leur communiqua le deſſein qu'il avoit d'aller charger ces étrangers; mais ils refuſèrent tous de le ſuivre, les uns par prudence, les autres par lâcheté.

LXVII. Comme il ſe vit ainſi abandonné, il prend ſes armes, remonte à cheval, accompagné de quelques-uns de ſes gens, & va défier cette multitude. Les barbares ſe moquèrent de ſa témérité, & ſe contentèrent de détacher quelques-uns des leurs contre lui. Géronce courut, l'épée à la main, ſur le premier qui s'avança. Il ſe fit entre eux un combat opiniâtre; & comme, après s'être porté pluſieurs coups inutilement, ils en furent venus aux priſes, un des Romains, étant accouru pour dégager ſon capitaine, déchargea un ſi rude coup ſur le Grotungue, qu'il lui emporta l'épaule, & le jeta à bas de ſon cheval roide mort. Les barbares admirèrent la force de cet homme, & furent étonnés du coup qu'il venoit de faire. Géronce, après s'être défait de l'un, en attaquoit d'autres, & ceux de ſa ſuite combattoient avec la même vigueur que lui. Mais quelque effort qu'ils fiſſent, ils ne pouvoient long-temps réſiſter au grand nombre, & leur audace alloit être punie, ſi quelques officiers de la garniſon, qui étoient montés ſur les murailles de la ville, & qui voyoient leur commandant dans le péril, n'euſſent couru promptement à ſon ſecours.

LXVIII. Ceux-ci ayant animé les autres par leur exemple, ils ne regardèrent plus dans l'entrepriſe du gouverneur l'empor-

AN. 387. tement & la paſſion d'un particulier, mais la gloire du nom romain, & l'intérêt commun de leur nation. Habitans & ſoldats ſortirent enſemble, & chargèrent ſi vaillamment ces barbares, qu'il n'en reſta qu'un très-petit nombre qui s'étoit réfugié dans une égliſe.

Géronce crut qu'il avoit ce jour-là ſauvé la Scythie, & ſe hâta de donner avis à l'Empereur de l'action qu'il avoit faite, comme ſi c'eût été une victoire qu'il eût remportée, dont il eût dû attendre des louanges & des récompenſes; mais Théodoſe en fut extrêmement irrité. Outre la perte qu'il venoit de faire de tant de braves ſoldats, qu'il avoit gagnés par ſes bienfaits & par ſes careſſes, il craignoit encore que les autres barbares qui étoient à ſa ſolde, ne fuſſent rebutés du ſervice de l'empire, ou ne vengeaſſent la mort de leurs compagnons, quand ils en trouveroient l'occaſion.

1 X I X. Comme on étoit ſur le point d'entreprendre une grande guerre, & que rien n'étoit ſi dangereux que d'affoiblir l'armée de l'empire, & d'aliéner les eſprits des alliés, Géronce eut ordre de venir à la cour, pour y rendre compte de ſa conduite. Il alléguoit que les Grotungues avoient vécu ſans ordre dans la Scythie; qu'après avoir ruiné la campagne, ils avoient voulu ſe rendre maîtres de la ville de Tomes; qu'il les avoit menacés pluſieurs fois, & qu'enfin il avoit été contraint de les traiter comme ennemis & comme rebelles. On l'accuſoit pourtant, non-ſeulement d'avoir attaqué ſans ordre des troupes ſur leſquelles il n'avoit aucun pouvoir, mais encore d'avoir profité de leurs dépouilles, & ſur-tout des préſens que l'Empereur leur avoit faits.

Sur cette accuſation, Théodoſe l'ayant fait arrêter, commanda qu'on examinât rigoureuſement cette affaire; & quoique dans la ſuite Géronce ſe juſtifiât, & qu'on fût bien-aiſe de ne pas perdre un homme de cœur, capable des premiers emplois de la guerre, on ne laiſſa pas de le retenir en priſon, & de le menacer du dernier ſupplice, tant pour apprendre aux autres gouverneurs la modération, que pour ſatisfaire les nations barbares qui s'étoient plaintes de l'emportement de celui-ci.

1 X X. Bien que Théodoſe crût avoir mis l'empire à couvert des inſultes de Maxime; pour lui ôter néanmoins le prétexte de religion dont il ſe ſervoit, il lui dépêcha des couriers, pour l'aſſurer qu'il n'étoit pas moins offenſé que lui;

de la perſécution que Valentinien faiſoit à l'archevêque de Milan, & à tous les catholiques; qu'il employeroit ſon crédit auprès de ce jeune Empereur, pour l'affermir dans la foi de ſes pères, & qu'il eſpéroit y pouvoir réuſſir. Il écrivit auſſi à l'impératrice Juſtine, pour lui remontrer qu'elle prît garde au danger où elle expoſoit les états de ſon fils, ſi elle continuoit à troubler le repos de l'égliſe; qu'encore que les deſſeins de Maxime fuſſent injuſtes, le motif en paroîtroit bon, & qu'il ſeroit difficile de ſoutenir contre lui une guerre que les peuples croiroient entrepriſe pour la défenſe de la religion. Ces remontrances auroient produit ſans doute tout le fruit que Théodoſe en attendoit; mais elles arrivèrent trop tard, & l'affaire avoit déjà changé de face. AN. 387.

LXXI. On apprit en ce même-temps que Maxime faiſoit de grands préparatifs de guerre, & qu'il étoit ſur le point de paſſer les Alpes. Juſtine & l'Empereur ſon fils jetèrent les yeux ſur S. Ambroiſe, & le ſupplièrent d'oublier le paſſé, & d'entreprendre une ſeconde ambaſſade vers Maxime. L'heureux ſuccès de la première leur faiſoit bien eſpérer de celle-ci. Le deſſein étoit de découvrir les intentions de ce prince, de le détourner de ſon entrepriſe, de maintenir la trève, & de faire, s'il en étoit beſoin, l'ouverture de quelque nouveau traité de paix, afin de l'amuſer, & de donner le temps à Valentinien de pourvoir à ſa défenſe, & à Théodoſe de le ſecourir. Le prétexte de l'ambaſſade fut de redemander le corps de Gratien, pour lui rendre les derniers honneurs.

L'Archevêque préférant l'intérêt public, & le ſervice de l'Empereur à ſon repos, ſans conſidérer ni les injures qu'on lui avoit faites, ni celles qu'il pouvoit recevoir de Maxime, qui n'étoit pas content de lui, ſe rendit en peu de jours à Trèves. Le lendemain de ſon arrivée il fut au palais pour demander une audience. Un eunuque, Gaulois de nation, grand chambellan de l'Empereur, fut envoyé pour lui demander s'il avoit ſes lettres de créance, & pour lui dire qu'on ne pouvoit l'entendre qu'en plein conſeil. Il répliqua, *que ce n'étoit pas la coutume d'en uſer ainſi avec un évêque; qu'il avoit des choſes très-particulières à dire au prince, & qu'il demandoit une audience ſecrète.* L'eunuque rentra; & ſoit qu'il eût reparlé à ſon maître, ſoit qu'il ſût déjà ſes intentions, il revint lui faire la même réponſe qu'auparavant. *D. Amb. ep. 27.*

AN. 387. LXXII. L'archevêque fut obligé de ſe retirer. Il revint le jour d'après, & fut introduit dans le conſeil. Dès qu'il fut entré, Maxime ſe levant de ſon trône, ſe pencha vers lui pour lui donner le baiſer. Le ſaint s'arrêta ; & comme on lui faiſoit ſigne de tous côtés de s'avancer, & que l'Empereur même l'y convioit, il lui répondit, *Qu'il ne croyoit pas qu'il voulût baiſer un homme à qui il refuſoit une audience particulière, & une ſéance conforme au rang qu'il tenoit dans l'égliſe, & à la dignité du prince qui l'envoyoit.* Maxime ſe jeta ſur les plaintes, & lui reprocha ſa première ambaſſade & ſes belles paroles qui l'avoient empêché de paſſer alors en Italie. Mais le ſaint prélat lui répondit généreuſement, *Qu'il avoit eu ſoin des intérêts d'un prince pupille ; qu'il en faiſoit gloire, comme d'une action digne d'un évêque ; mais qu'il n'avoit fermé l'entrée des Alpes à perſonne ; qu'il n'avoit oppoſé ni armées, ni retranchemens, ni rochers, ni fauſſes promeſſes.*

Après avoir juſtifié ſa propre conduite, il juſtifia celle de Valentinien, qui avoit congédié les Huns & les Alains, de peur de lui donner de l'ombrage ; qui avoit toujours reçu ſes ambaſſadeurs avec honneur, & qui lui avoit renvoyé ſon frère qu'il auroit pu faire mourir par repréſailles. Enfin, il lui expoſa ſa commiſſion, & lui demanda de la part de ſon maître la confirmation des traités paſſés, & le corps de l'empereur Gratien, dont il avoit ſans doute commandé le meurtre, puiſqu'il lui refuſoit la ſépulture. Maxime, preſſé des remords de ſa conſcience, & des raiſons de l'archevêque, n'eut rien à lui répondre, ſinon qu'il traiteroit volontiers avec Valentinien, & le remit à une autre audience. Quelques jours après, ayant appris qu'il refuſoit de communiquer avec lui & avec les prélats de ſa cour qui étoient du ſchiſme d'Itace, il ſe ſervit de ce prétexte pour lui commander de ſortir de ſes états.

LXXIII. Saint Ambroiſe envoya d'abord un courrier à Valentinien, pour lui rendre compte du mauvais ſuccès de ſa légation, & pour l'avertir de ne ſe fier point aux belles paroles du tyran, qui, ſous des apparences de paix, cachoit un deſſein formé de lui faire la guerre. Valentinien, qui n'avoit encore aucune expérience, jugea de cette ambaſſade par l'événement, & envoya Domnin, l'un de ſes principaux miniſtres, afin qu'il renouât la négociation, & qu'il raccommodât par ſon adreſſe ce qu'il croyoit que l'archevêque avoit gâté par

ſon zèle indiſcret, ou par ſon peu d'habileté. Maxime reçut ce nouvel ambaſſadeur avec toute la civilité poſſible, accepta toutes ſes propoſitions, & l'engagea même adroitement à mener quelques-unes de ſes troupes à Valentinien, pour l'aſſiſter contre des barbares qui troubloient la Pannonie. Ce miniſtre, glorieux des honneurs qu'il avoit reçus, & du ſervice qu'il croyoit avoir rendu, prit le chemin des Alpes, conduiſant comme en triomphe, la moitié d'une armée ennemie, ſous le nom de troupes auxiliaires. AN. 387. *Zoz. l. 4.*

LXXIV. Maxime le ſuivit de ſi près, qu'il entra preſque auſſitôt que lui dans l'Italie avec toute ſon armée, & marcha droit à Aquilée où il croyoit ſurprendre Valentinien. La conſternation fut ſi grande, que perſonne ne ſe mit en érat de lui réſiſter. Valentinien qui l'avoit cru ſon allié, le voyant venir comme ennemi, ne penſa plus qu'à ſa ſureté. Il ſe retira promptement vers la mer adriatique, où il s'embarqua avec l'Impératrice ſa mère, & fit voile du côté de Theſſalonique, pour aller implorer le ſecours de Théodoſe. Maxime, fâché de n'avoir pu ſe ſaiſir de la perſonne de l'Empereur, ſe répandit comme un torrent furieux, ruinant Plaiſance, Modene, Rhege & Bologne de fond en comble, & déſolant toutes les villes qui ſe trouvoient ſur ſon paſſage à droite & à gauche. Il n'y eut cruauté, pillage, violence, infamie ou ſacrilége qui ne fuſſent exercés par ſes troupes. On paſſoit une partie des citoyens au fil de l'épée : ceux que le fer avoit épargnés languiſſoient dans une dure captivité. Il n'y eut que Milan qui ſe ſauva de ces calamités publiques ; & quelque haine qu'on eût contre l'archevêque de cette ville, on lui laiſſa prêcher en paix la pénitence à ſon peuple : tant la ſainteté eſt vénérable aux tyrans mêmes. *Pacat. in paneg. Theod.*

LXXV. Alors Maxime, voyant que tout cédoit à ſa fortune, s'arrêta & commanda aux officiers de ſon armée de faire vivre les troupes dans l'ordre, afin de gagner l'amitié de ces peuples dont il connoiſſoit la foibleſſe. La première choſe qu'il fit, fut d'envoyer des ambaſſadeurs à Conſtantinople, pour prévenir Théodoſe, & lui remontrer qu'il n'étoit point entré dans l'Italie pour uſurper l'empire, mais pour y établir la religion catholique qu'on y vouloit ruiner. Il écrivit la même choſe au pape Sirice, & lui manda qu'il vouloit abſolument qu'on conſervât la pureté de la foi, ſans ſouffrir aucune héréſie. Pour gagner les gentils, il remit les ſacrifi- *Amb. ep. 29.*

ces que Gratien avoit abolis, & leur permit de redreſſer
AN. 387. l'autel de la Victoire dans le Capitole. Il ménagea même les Juifs, en faiſant rebâtir à Rome leurs ſynagogues. Ainſi cet uſurpateur politique accommodoit ſa conſcience à ſes deſſeins & à ſes intérêts.

LXXVI. Cependant Valentinien, après avoir couru pluſieurs dangers ſur la mer, arriva ſur les côtes d'Orient : de-là il envoya un de ſes domeſtiques à Théodoſe, pour lui donner avis de ſa fuite & de l'irruption de Maxime, & pour le ſupplier de prendre ſous ſa protection un prince errant qui avoit l'honneur d'être ſon collégue, ſon ami & ſon allié. Théodoſe fut très-ſenſiblement touché du malheureux état où ce jeune prince étoit réduit, & donna promptement tous les ordres néceſſaires pour la guerre. Après quoi il partit avec une partie de ſa cour, & s'avança juſqu'à Theſſalonique, où il trouva cet empereur fugitif, & la princeſſe Galla, que l'impératrice Juſtine avoit emmenée avec elle. Il traita cette famille affligée avec toute la civilité & toute la tendreſſe qu'il devoit à la maiſon du grand Valentinien.

Auguſt. l. 5. de civit. Dei. c. 26.

Suida verbo Valentinian.

Après les avoir conſolés, il leur parla en père & en empereur très-chrétien, & dit à ce jeune prince, *Que pour ſe relever de ſon malheur, il en falloit ôter la cauſe ; que la guerre qu'il avoit faite à Jeſus-Chriſt lui avoit attiré celle de Maxime ; que s'il n'avoit Dieu de ſon côté, toutes les forces de l'empire ne ſerviroient qu'à rendre ſa perte plus éclatante ; qu'il falloit plus ſe confier en la juſtice de ſa cauſe, qu'au nombre & à la valeur de ſes ſoldats ; que la victoire avoit toujours ſuivi le grand Valentinien ſon père, parce qu'il avoit confeſſé la foi, & que Dieu l'avoit protégé ; que ſon oncle Valens, au contraire, après avoir ſoutenu l'erreur, chaſſé les évêques, maſſacré les ſaints, avoit eté défait, & brûlé plutôt par ſon impiété que par ſes ennemis ; qu'il ſe remît bien avec Dieu, & qu'il reprît la foi qu'il avoit abandonnée, s'il vouloit que les ſecours qu'on lui préparoit euſſent tout le ſuccès qu'on en pouvoit eſpérer.*

LXXVII. Cette remontrance toucha l'eſprit de ce jeune empereur, que ſes malheurs avoient déjà fait rentrer en lui-même, & l'attacha inviolablement à la créance de l'égliſe catholique. Juſtine, à qui cet avertiſſement s'adreſſoit plus qu'à ſon fils, diſſimuloit ſon déplaiſir, & faiſant ſemblant de renoncer
Zoz. l. 4. à ſon héréſie, animoit Théodoſe à la guerre par ſes larmes & par ſes prières. Cet empereur s'y détermina ; & pour

lui donner un gage assuré de sa protection, il épousa, peu de temps après, la princesse Galla sa fille. AN. 387.

Comme il eut résolu de se mettre en campagne au commencement du printemps avec une puissante armée, il fut obligé d'imposer un nouveau tribut, pour fournir aux frais de la guerre. Soit que les peuples le trouvassent excessif, soit que les officiers qui avoient la commission de le lever, l'exigeassent avec trop de rigueur, quelques villes en murmurèrent, mais les habitans d'Antioche passèrent du murmure à la sédition. Ils mépriserent les ordres qu'ils avoient reçus de l'empereur; & renversant ses statues & celles de l'impératrice Flaccide sa première femme, ils les traînèrent par toutes les rues de la ville. Une action si indigne fut accompagnée des paroles les plus piquantes & les plus outrageuses que la fureur leur put inspirer. Quelques historiens rapportent que la nuit d'auparavant on aperçut un spectre horrible, qui, s'élevant jusqu'au dessus de la ville, & frappant l'air avec un fouet épouvantable, sembloit exciter les esprits à la sédition. LXXVIII. *Zos. l. 4. Théodoret, l. 5. c. 19.*

Dès que l'empereur eut appris ces nouvelles, son indignation fut d'autant plus grande qu'elle étoit juste. Outre qu'il étoit d'un naturel prompt & sensible, l'ingratitude de ce peuple qu'il avoit toujours favorisé, & les suites fâcheuses que pouvoit avoir cet exemple au commencement d'une guerre, l'irritoient encore davantage. Mais ce qui le toucha plus vivement, ce fut l'injure qu'on avoit faite à la mémoire de l'impératrice Flaccille, qu'il avoit tendrement aimée, qui étoit morte depuis deux ans en odeur de sainteté, & dont le nom lui étoit en singulière vénération. *Aurel. Vict. in Theod. Chrisost. Hom. 20. ad popul. Antioch.*

Pour punir un si grand outrage, il résolut d'abord de confisquer tous les biens des citoyens d'Antioche, d'en brûler toutes les maisons avec tous ceux qui les habitoient, de la démolir jusques dans les fondemens, d'en transporter ailleurs jusqu'aux dernières pierres, & d'y faire ensuite passe la charrue, afin qu'il ne restât plus même aucune marque de cette ville royale, qui étoit la capitale de tout l'Orient. Quoiqu'il fût à propos de punir l'insolence de ce peuple, il y avoit pourtant de l'excès dans la colère de ce prince, qui enveloppoit dans une même condamnation les innocens & les coupables. Aussi n'en vint-il pas jusqu'à cette extrémité. Il se contenta d'envoyer à Antioche deux commis- LXXIX. *Zos. l. 4. Chrysost. Hom. 17. ad popul. Antioch.*

AN. 388. saires, Elebéque, général de ses armées, & Césaire, préfet du prétoire, pour découvrir les auteurs & les complices de la sédition, & pour en faire une punition exemplaire.

LXXX. Cependant cette ville étoit dans une désolation extrême. Les remords, la crainte & le désespoir avoient succédé à la fureur. Plusieurs de ses habitans, effrayés de leur crime & des menaces de l'empereur, abandonnoient leurs maisons qu'ils croyoient qu'on alloit donner au pillage. Ceux qui étoient demeurés avoient toujours l'image de la mort devant les yeux, & n'attendoient que l'heure de leur supplice. Ils n'avoient d'autre réfuge que l'église, ni d'autre consolation que celle qu'ils recevoient des exhortations éloquentes de saint Chrysostôme, ni d'autre espérance que celle que leur donnoit Flavien, leur archevêque, qui s'étoit chargé d'aller trouver l'empereur à Constantinople, & d'intercéder pour eux.

Chrysost. in Hom. ad popul. Antioch.

Les commissaires trouvèrent les choses en cet état à leur arrivée. Ils défendirent d'abord à tous les citoyens le théâtre & le cirque, & leur interdirent les bains publics. Ils privèrent la ville du titre de métropole de la Syrie & de l'Orient, & le donnèrent à Laodicée, commençant ainsi à punir ce peuple si adonné aux spectacles, & si jaloux de sa gloire, par le retranchement de ses plaisirs & de ses priviléges. Ils firent ensuite une très-exacte recherche des séditieux, & remplirent les prisons de ceux qui étoient coupables, & de ceux même qui n'en étoient que soupçonnés. On confisqua les biens de la plupart des personnes de qualité qui avoient commis ou favorisé le crime. Chacun craignoit pour ses proches, & pour soi-même; & les juges mêmes ne pouvoient voir sans pitié une si grande désolation. Cependant ils exécutoient les ordres du prince, & tenoient des soldats armés près du palais & des prisons, de peur que le désespoir n'excitât encore la sédition.

Chrysost. Homil. 17. ad popul. Antioch.

Chrysost. Hom. 17. ad popul. Antioch.

LXXXI. Ce fut alors que les solitaires qui vivoient dans le voisinage d'Antioche, descendirent de leurs montagnes pour venir consoler cette ville affligée. Ils inspiroient aux uns le détachement du monde, & le mépris de la mort; ils assuroient les autres de la protection de Dieu, & de la clémence du prince : ils protestoient à tous qu'ils étoient venus pour obtenir leur grâce, ou pour mourir avec eux. Après avoir demeuré les jours entiers à l'entrée du palais, pour sollici-

Idem. Hom. 17. ad popul. Antioch. Théodoret, l. 5. 6. 19.

ter les juges, ils couchoient les nuits à la porte des prisons, prêts à donner leur vie & leur liberté pour sauver celle de leurs frères. Tantôt ils embrassoient les genoux des magistrats, tantôt ils leur parloient avec autorité de la part de Dieu. AN. 388.

Un d'entr'eux nommé Macédoine, homme simple & sans aucune expérience du monde, mais d'une éminente piété, rencontrant deux des juges dans le milieu de la ville, leur commande de descendre de cheval. Ces officiers qui ne voyoient rien en ses habits ni en sa personne qui pût lui donner cette autorité, se mirent d'abord en colère contre lui : mais quand ils eurent appris quelle étoit la sainteté de ce solitaire, ils descendirent de cheval, l'embrassèrent, & lui demandèrent pardon. Alors ce vieillard, rempli d'une sagesse divine, élevant sa voix, leur dit : *Allez, mes amis, faire de ma part cette remontrance à l'empereur. Vous êtes empereur, mais vous êtes homme. Vous commandez à des hommes qui sont les images de Dieu. Craignez la colère du Créateur, si vous détruisez la créature. Vous êtes si offensé qu'on ait abattu vos images. Dieu le sera-t-il moins quand vous aurez brisé les siennes? Les vôtres sont insensibles, les siennes sont vivantes & raisonnables. Vos statues de bronze sont déjà refaites & redressées; mais quand vous aurez fait mourir des hommes, comment réparerez-vous votre faute? Les ressuscitérez-vous quand ils seront morts?* Ces paroles animées de zèle & de charité, firent impression sur l'esprit de ces officiers, & l'empereur même en fut touché, lorsqu'on les lui rapporta : de sorte qu'au lieu des menaces qu'il avoit faites aux habitans d'Antioche, il se justifia lui-même; & découvrant la cause de sa colère, *Si j'avois manqué*, dit-il, *il ne falloit pas en faire porter la peine à une princesse dont la vertu ne mérite que des louanges. Ceux qui se sentoient offensés devoient armer toute leur colère contre moi.* *Chrysost. Hom. 17. ad popul. Antioch.* *Théodoret, ibid.*

Les autres solitaires n'eurent pas moins de courage. Ils allèrent trouver les magistrats, & les prièrent de prononcer un jugement favorable, & d'absoudre les criminels. Comme ils n'en pouvoient tirer d'autre réponse, sinon qu'ils n'étoient pas maîtres de l'affaire; qu'il étoit dangereux de laisser un crime d'état impuni, & qu'ils suivroient dans leurs jugemens les règles du devoir & de la justice : ils s'écrièrent, *Nous avons un prince qui aime Dieu, qui est fidelle, & qui vit dans la piété. Ne trempez pas votre épée dans le sang. Quelque*

AN. 388. *grande qu'ait été l'insolence de cette ville, elle n'est pas plus grande que la clémence de l'Empereur.* Enfin ils entrèrent dans le palais, comme on alloit prononcer l'arrêt de condamnation contre ceux qui avoient été convaincus du crime. Ils conjurèrent les juges de leur accorder quelques jours de délai, & d'attendre de nouveaux ordres de la Cour. Ils s'offrirent d'aller trouver le Prince, & de l'apaiser par leurs larmes & par leurs prières, & firent tant qu'ils obtinrent ce qu'ils demandoient.

Les commissaires que l'empereur avoit envoyés, touchés des sentimens généreux de ces solitaires, les prièrent de donner leurs remontrances par écrit, & promirent de les porter eux-mêmes à leur maître; ce qu'ils firent peu de jours après. L'affaire étant en cet état, ces hommes admirables retournèrent promptement dans leurs grottes & dans leurs cellules, & la même charité qui les en avoit fait sortir, les y renferma.

LXXXII. *Chrysost. Hom 20, ad popul. Antioch.* En ce temps, Flavien, archevêque de cette ville affligée, qui en étoit parti vers le commencement du carême, & qui n'avoit considéré ni la rigueur de la saison, ni les incommodités du voyage, ni sa propre vieillesse, arriva à Constantinople. Il entra dans le palais où étoit le prince, & s'arrêta assez loin de lui, comme retenu par la crainte, par la honte & par la douleur. Il demeuroit là sans parler; & tenoit les yeux baissés contre terre, aussi triste & aussi confus que s'il eût été coupable, & que s'il eût demandé grâce pour lui-même.

Sozom. l. 7. Hist. Eccl. c. 23. Quelques-uns même ajoutent qu'il fit chanter par des enfans de la musique de l'Empereur, les cantiques lugubres dont se servoit l'église d'Antioche dans ses prières publiques pour exprimer son affliction, & que ces airs tristes & languissans amollirent l'ame du prince, & l'émurent si fort de compassion, qu'il trempa de ses propres larmes la coupe qu'il tenoit entre ses mains. Mais outre qu'il y a peu de vraisemblance dans cette circonstance, saint Chrysostome qui a écrit toutes les particularités de cette histoire, n'auroit pas manqué d'en être informé, & de l'inférer dans la relation.

Quoi qu'il en soit, cet archevêque préparoit insensiblement l'esprit de Théodose, & tâchoit de le toucher par ses soupirs & par ses larmes, avant que d'entreprendre de le

AN. 388.

perſuader par ſes raiſons. L'Empereur s'approcha de lui, & lui dit avec beaucoup de modération, *Qu'il avoit de grands ſujets de plainte contre les citoyens d'Antioche : qu'il avoit préféré leur ville à toutes les autres de ſon empire ; qu'après les grâces & les faveurs qu'il leur avoit faites, il n'en avoit pas dû attendre un ſi rude traitement ; qu'il ne croyoit pas leur avoir fait d'injuſtice ; que s'il avoit été aſſez malheureux pour leur en faire, ils pouvoient s'en prendre à lui-même, plutôt qu'à des perſonnes mortes, qui n'avoient pas manqué à leur égard.* Il s'arrêta à ces mots ; & l'archevêque, après avoir eſſuyé ſes larmes, rompit enfin le ſilence.

Chryſoſt. Hom. 20. ad popul. Antioch.

LXXXIII. Il commença ſon diſcours par un aveu ſincère du crime qu'avoient commis ceux d'Antioche, confeſſant qu'il n'y avoit point de ſupplice qui pût l'égaler. Après avoir exagéré leur ingratitude, en la comparant avec l'extrême bonté de l'Empereur, il lui repréſenta, que plus l'injure étoit grande, plus la grâce qu'il accorderoit à ces criminels lui ſeroit glorieuſe. Il lui propoſa l'exemple de Conſtantin, qui étant preſſé par ſes courtiſans de ſe venger de quelques ſéditieux qui avoient défiguré une de ſes ſtatues à coups de pierres, ne fit que paſſer la main ſur ſon viſage, & leur répondit en ſouriant, qu'il ne ſe ſentoit point bleſſé. Il lui remit devant les yeux ſa propre clémence, & le fit ſouvenir d'une de ſes lois, par laquelle, après avoir ordonné qu'on ouvre les priſons, & qu'on faſſe grâce aux criminels dans le temps de la ſolennité de pâque, il ajoute cette parole mémorable : *Plût à Dieu que je puſſe même reſſuſciter les morts !*

Il lui montra qu'en cette occaſion il ne s'agiſſoit pas ſeulement de la conſervation d'Antioche, mais de l'honneur de la religion chrétienne. *Les Juifs*, diſoit-il, *les payens, les barbares mêmes, chez qui le bruit de cet accident s'eſt répandu, ont tous les yeux ſur vous, & ils attendent l'arrêt que vous allez prononcer. Si vous pardonnez aux coupables, ils rendront gloire au Dieu des chrétiens, en vous louant, & ſe diront les uns aux autres : que cette religion eſt puiſſante, qui donne un frein à la colère des Empereurs, & retient les ſouverains dans une modération d'eſprit que nous n'avons pas même nous autres particuliers ; & que le Dieu des chrétiens eſt grand, puiſqu'il élève les hommes au-deſſus de la nature, & qu'il leur fait vaincre la violence de leurs paſſions !*

AN. 388. Après cette réflexion, pour ôter de l'esprit du prince les considérations politiques du mauvais exemple, s'il laissoit un si grand crime impuni, il lui représenta que ce n'étoit pas par mollesse ou par impuissance de se venger qu'il pardonnoit, mais par bonté & par religion ; & que la ville d'Antioche étoit plus punie par ses frayeurs & par ses remords, que si elle avoit été détruite par le fer ou par le feu. Enfin il protesta qu'il ne retourneroit plus à Antioche, jusqu'à ce qu'elle fût rentrée dans les bonnes grâces de l'empereur, & il termina son discours en mêlant le respect & les prières avec les menaces du jugement de Dieu.

XXXIV. Théodose ne put résister à la force de ce discours. Il eut de la peine à retenir ses larmes, & dissimulant autant qu'il pouvoit son émotion, il dit ce peu de mots au patriarche : *Si Jesus-Christ, tout Dieu qu'il est, a bien voulu pardonner aux hommes qui le crucifioient, dois-je faire difficulté de pardonner à mes sujets qui m'ont offensé, moi qui ne suis qu'un homme mortel comme eux, & serviteur du même maître ?* Alors Flavien se prosterna, & lui souhaita toutes les prospérités qu'il méritoit par l'action qu'il venoit de faire ; & comme ce prélat témoignoit quelque envie de passer la fête de pâque à Constantinople, *Allez, mon père*, lui dit Théodose en l'embrassant, *& ne différez pas d'un moment la consolation que votre peuple recevra par votre retour, & par les assurances que vous lui donnerez de la grâce que je leur accorde. Je sais qu'il est encore dans la douleur & dans la crainte. Partez, & portez-lui pour la fête de pâque, l'abolition de son crime. Priez Dieu qu'il béniſſe mes armes ; & soyez assuré qu'après cette guerre j'irai moi-même consoler la ville d'Antioche.* Après cela il congédia ce saint vieillard, & lui envoya même des courriers, après qu'il eut passé la mer, pour l'exhorter de nouveau à se hâter.

XXXV. Zoz. l. 4. On peut voir, par le récit que je viens de faire, la malignité de l'historien Zozime, qui tâche d'excuser l'emportement de ceux d'Antioche, en rejetant la faute de leur révolte sur la dureté du gouvernement. Il ne dit rien du voyage de Flavien, attribuant tout le succès de cette négociation au sophiste Libanius, contre la foi de l'histoire, & contre le témoignage des auteurs contemporains, & particuliérement de saint Chrysostome, qui reprocha publiquement aux philosophes l'excès de leur lâcheté en cette ren-

Chrysost. Hom. 17. ad popul. Antioch.

contre. D'où l'on peut conjecturer que les deux discours que nous trouvons encore parmi les œuvres de ce sophiste, sur le sujet des statues, n'ont été composés qu'après sa mort, ou que s'il les a faits lui-même, ce n'a été qu'après coup par manière de déclamation. AN. 388.

L'affaire d'Antioche étant ainsi heureusement conclue, le retour de son archevêque fut comme un triomphe. On sema de fleurs la place publique ; on alluma des flambeaux ; on couvrit tous les chemins par où il devoit passer d'herbes odoriférantes ; & chacun, touché de la clémence de l'Empereur, fit des vœux & des prières pour lui & pour l'heureux succès de ses armes. *Baron. An. eccles. t. 4.*

LXXXVI. En ce même-temps Théodose, à la sollicitation d'un de ses parens, pressoit la veuve Olympias de se marier. Elle étoit fille du comte Seleuque, & petite-fille d'Ablave, grand-maître de l'empire sous Constantin. Elle avoit été mariée à un jeune seigneur nommé Nébride. Plusieurs évêques avoient assisté à ses noces, & saint Grégoire de Nazianze, qui n'avoit pu s'y trouver, lui avoit envoyé quelques vers en forme d'épithalame. Elle étoit demeurée veuve au bout de vingt mois, & ne prétendoit plus s'attacher qu'à Dieu seul. Elpide, Espagnol de nation, & cousin de l'Empereur, avoit une extrême passion de l'épouser ; car outre qu'elle étoit d'une illustre naissance, & d'une grande beauté, elle possédoit encore des richesses extraordinaires. Quoiqu'il eût cherché tous les moyens de s'en faire aimer, il n'avoit pu réussir en son entreprise. Il eut recours à l'Empereur, & le pria de l'assister de son crédit auprès d'Olympias. Théodose, très-sensible à tout ce qui regardoit sa parenté, & d'ailleurs persuadé que sa protection & l'honneur de son alliance toucheroit cette jeune veuve, lui fit proposer ce mariage ; mais il ne gagna rien sur son esprit. Elle répondit avec beaucoup de modestie & de générosité tout ensemble : *Greg. Naz. epist. 57.* *Pallad. in dial. de vit. Chrysost.*

Qu'elle recevroit toujours avec un très-profond respect tout ce que l'Empereur lui feroit l'honneur de lui proposer ; mais qu'elle le supplioit de lui permettre de vivre sans engagement : que si le ciel l'eût voulue dans l'état du mariage, il ne lui auroit pas ôté son mari ; & que Dieu ayant rompu ses liens, elle étoit résolue de ne se donner plus qu'à lui : & de ne vivre que pour lui plaire & pour le servir. *Pallad. ibid.*

LXXXVII. Théodose ne crut pas qu'il fût juste de la réduire par au-

AN. 388. torité à prendre le parti qu'il lui propoſoit. Mais comme c'eſt le malheur des ſouverains d'être ſujets non-ſeulement à leurs propres paſſions, mais encore à celle des autres, il ſe laiſſa prévenir contr'elle. Les parens qu'on avoit gagnés ſe plaignirent, qu'étant demeurée maîtreſſe de ſes biens avant l'âge porté par les lois, elle les diſſipoit en préſens & en aumônes indiſcrètes, par le conſeil de quelques eccléſiaſtiques intéreſſés qui la gouvernoient. Sur cette plainte, l'Empereur ordonna que le gouverneur de Conſtantinople auroit la garde & l'adminiſtration des biens d'Olympias, juſqu'à ce qu'elle eût atteint l'âge de trente ans. Elpide fit exécuter cet ordre avec une extrême rigueur. On ôta à cette vertueuſe dame la diſpoſition entière de ſes revenus; on ne lui laiſſa pas même la liberté d'avoir aucune communication avec les évêques, ni d'entrer dans l'égliſe, afin que reſſentant toutes les incommodités de la pauvreté & de la ſervitude, & n'ayant aucune conſolation, elle fût obligée de conſentir au mariage qu'elle refuſoit. Mais elle ne put être ébranlée par un traitement ſi injuſte & ſi violent. Elle le ſouffrit non-ſeulement avec patience, mais encore avec joie; & après en avoir rendu grâces à Dieu, elle écrivit à l'Empereur en ces termes: *Vous en avez uſé, Seigneur, envers votre très-humble ſervante, non-ſeulement en empereur, mais encore en évêque, lorſque vous m'avez délivrée du ſoin de mes biens temporels, & de la crainte où j'étois de n'en faire pas aſſez bon uſage. Me voilà déchargée d'un grand fardeau. La grâce ſeroit entière, ſi vous ordonniez qu'on les diſtribuât aux pauvres & à l'égliſe. Il y avoit déjà long-temps que je craignois que la vanité ne me fît perdre le fruit de mes aumônes, & que l'embarras des richeſſes temporelles ne me fît négliger les ſpirituelles.*

Pallad. Ibid.

LXXXVIII. Elle demeura en cet état juſqu'à ce que la guerre contre Maxime fût heureuſement terminée. Alors Théodoſe, connoiſſant qu'il avoit été ſurpris, & regrettant les maux qu'elle avoit ſoufferts ſi conſtamment, la remit dans ſes biens, & la laiſſa dans ſa liberté. Elle exerça depuis la charge de diaconiſſe dans l'égliſe de Conſtantinople, donnant de grands exemples de modeſtie, de prudence, de piété, & d'un parfait renoncement à tous les ſoins & à tous les plaiſirs du ſiècle.

LXXXIX. Dès que le printemps fut arrivé, Théodoſe qui tenoit encore

encore en ſuſpens les ambaſſadeurs de Maxime, déclara qu'il alloit lui faire la guerre, & partit de Conſtantinople, où il laiſſoit ſon fils Arcadius ſous la conduite de Tatien, homme ſage, fidelle & intelligent, qu'il avoit fait venir exprès d'Aquilée pour le faire préfet du prétoire, & du philoſophe Thémiſtius, qu'il lui donna pour précepteur. Ses ambaſſadeurs avoient renouvelé par ſon ordre les traités de paix avec tous les princes voiſins de l'empire. Il avoit pris à ſa ſolde les meilleurs ſoldats des Goths, des Huns, des Scythes & des Alains, tant pour renforcer ſon armée, que pour affoiblir les barbares qui pouvoient lui être ſuſpects. Arbogaſte lui avoit amené un corps conſidérable de François & de Saxons. Des généraux de grande réputation & de grande expérience qui devoient commander ſous lui, entretenoient la diſcipline parmi tant de troupes différentes. Enfin il avoit pourvu à tout ce qui pouvoit faire réuſſir une entrepriſe ſi importante à ſa gloire & au ſalut de l'empire.

AN. 388.

Thémiſt. Orat 6.

Mais ſon principal ſoin avoit été d'attirer les bénédictions de Dieu ſur ſon armée, & de ſe diſpoſer à la victoire par la piété. Il fit faire des dévotions ſolennelles, & il envoya prier les plus fameux ſolitaires d'Egypte, de recommander à Dieu, dans leurs oraiſons, le ſuccès de cette guerre, & de lever les mains au ciel tandis qu'il combattoit. Sur-tout il conſulta le ſaint abbé Jean, qui lui donna des aſſurances de la victoire qu'il devoit remporter. Cet homme admirable, qui étoit comme l'oracle de ſon ſiècle, lui prédit depuis les principaux événemens de ſon règne, ſes guerres, ſes victoires, les irruptions même des barbares, dont il marquoit juſqu'aux moindres circonſtances.

Auguſt. de civit. D. l. 5. c. 26.

Evagr. vit. SS. PP. c. 1.

Ce ne fut pas aſſez à l'Empereur d'implorer le ſecours du ciel par des vœux & par des prières, il eſſaya de le mériter par des actions; car avant que de ſortir de Theſſalonique, il renouvela ſes anciens édits, & en fit de nouveaux contre les hérétiques, leur défendant de tenir des aſſemblées, de faire des ordinations, de donner ou de prendre le nom d'évêques; ordonnant aux magiſtrats d'empêcher que ces religions profanes, qui ſembloient avoir conſpiré contre la véritable, ne célébraſſent en public ou en particulier leurs myſtères ſacriléges. Et parce que les ariens avoient ſuppoſé ou interprété quelques-uns de ſes édits

x c.

Leg. 14, 15. & 16. de Hæret. cod Theo.

AN. 388. passés en leur faveur, il déclara, par une loi expresse, que tout ce qu'ils pourroient tirer à leur avantage seroit tenu faux & contre son intention. Il tâchoit ainsi d'engager Dieu à le protéger, en prenant avec tant de zèle la protection de son église, & il alloit joindre ses troupes, animé d'une sainte confiance.

c. I. Maxime, de son côté, voyant qu'on n'avoit rendu aucune réponse positive à ses ambassadeurs, s'étoit mis en état, non-seulement de se défendre, mais encore d'attaquer, s'il le falloit. Pour s'assurer des Gaules en son absence, il y avoit laissé son fils Victor sous la conduite de Nannius & Quentin ses généraux. Une partie des peuples Germaniques qu'il avoit réduits à lui payer de grandes contributions, étoit accourue à son secours, & il avoit sujet d'être content du nombre & de la valeur de ses soldats. D'abord il divisa ses forces en trois corps d'armée. Il envoya le comte Andragatius, avec ordre de fortifier les Alpes Juliennes, & d'en garder tous les détroits. Il commanda à son frère Marcellin de se saisir des passages du Drave, avec une partie des troupes auxiliaires ; & lui, avec les légions Romaines, s'avança vers la Pannonie, & s'arrêta sur le Save. Après s'être ainsi rendu maître des montagnes & des rivières ; il crut avoir fermé toutes les entrées de l'Italie, & se posta en sorte qu'il pouvoit en peu de temps se joindre avec son frère quand il le jugeroit à propos.

XCII. Théodose étoit à peine parti de Constantinople, qu'il eut avis qu'il se tramoit quelque trahison dans son armée, où Maxime avoit déjà gagné quelques officiers, & qu'il falloit promptement arrêter les pratiques d'un ennemi plus accoutumé à corrompre des troupes qu'à combattre. Cet avis lui étoit donné par des gens qui paroissoient très-bien informés, & la conduite passée de Maxime ne le rendoit que trop vraisemblable. L'empereur s'avança donc en diligence vers son armée, & fit chercher très-soigneusement les agens de Maxime, & ceux qui avoient eu quelque correspondance avec eux.

Le bruit se répandit aussitôt, qu'il y avoit une trahison qui seroit bientôt découverte, & les traîtres jugèrent bien qu'ils n'éviteroient pas le châtiment qu'ils avoient mérité : s'ils ne *Zos. ibid.* se retiroient promptement. Ils concertèrent secrétement le temps & le lieu de leur fuite, & sortant à petites troupes

du camp, ils ſe raſſemblèrent la nuit, & coururent vers les bois & les marais de la Macédoine pour s'y cacher. Théodoſe, averti le matin qu'un bataillon de barbares avoit déſerté, fut bien aiſe d'être défait de ces ſoldats infidelles; mais craignant qu'ils n'attiraſſent des troupes de leur pays, & qu'ils ne troublaſſent, pendant ſon abſence, le repos de cette province, il détacha quelques eſcadrons qui les pourſuivirent, en tuèrent la plus grande partie avant qu'ils euſſent gagné les marais, & contraignirent le reſte de ſe jeter dans les bois & dans les montagnes. AN. 388.

Théodoſe, délivré de cette inquiétude, fit embarquer Valentinien & l'impératrice Juſtine, & les fit conduire ſurement dans Rome, ſoit que l'Italie les eût redemandés, ſoit qu'il crût que leur préſence raſſureroit ces peuples qui leur étoient encore affectionnés, & qui ne pouvoient ſouffrir la tyrannie de Maxime. Après cela il fit des règlemens très-ſévères touchant la diſcipline des troupes, & chargea tous les officiers d'y tenir la main, afin qu'on jugeât de la juſtice de ſa cauſe par la retenue de ſes ſoldats, & qu'on vît la différence qu'il y avoit entre l'armée d'un Empereur & celle d'un tyran. XCIII. *Zoz. ibid.*

Ces ordres furent ſi exactement obſervés, qu'il n'y eut ni confuſion, ni tumulte entre tant de nations accoutumées à vivre ſans règle & ſans contrainte. Les villes ni la campagne ne ſe reſſentirent pas de leur paſſage; & les vivres ayant manqué durant quelques jours, il n'y eut point de ſoldat qui n'aimât mieux ſouffrir la faim avec patience, que de faire aucun déſordre qui pût déplaire à l'Empereur. *Pacat. in Panegyr.*

Tout étant ainſi réglé, Théodoſe marcha à grandes journés, & crut que le bon ſuccès de cette expédition dépendoit en partie de la diligence de ſa marche. Promote commandoit la cavalerie, Timaſe étoit à la tête des légions, Arbogaſte & Ricomer conduiſoient la plupart des barbares auxiliaires, & l'Empereur avoit l'œil à tout. Il diviſa, comme Maxime, ſon armée en trois corps, pour lui cacher la route qu'il vouloit prendre, & ſur-tout pour cauſer moins d'incommodité dans le pays qu'il traverſoit, & pour tenir plus facilement ſes gens dans l'ordre. XCIV. *Philoſtorg. Oroſ. l. 7.*

Comme il s'avançoit en cet état du côté de la Pannonie, il eut avis que Maxime s'étoit arrêté, & qu'il avoit fait camper ſon armée aux environs * de Siſcia. C'étoit une ville * *Seiſſeg.*

AN. 388. qui n'étoit conſidérable ni par ſa grandeur, ni par ſes fortifications, mais par une ſituation très-avantageuſe. Elle étoit ſur le bord du Save, qui, ſe partageant en deux branches, forme une île vis-à-vis de cette place, lui ſert comme d'un double rempart, & la rend preſque inacceſſible. Le tyran Magnence s'en étoit autrefois ſaiſi comme d'un poſte très-important dans la guerre qu'il fit à l'Empereur Conſtantius.

Théodoſe raſſembla tout d'un coup toutes ſes troupes, & fit tant de diligence, qu'il fut camper entre le Drave & le Save, avant que les ennemis euſſent pu l'en empêcher, & leur coupa la communication de leurs deux armées. Alors jugeant que Maxime ſe tiendroit couvert, & qu'il ſeroit difficile de l'attirer à un combat général, il réſolut de paſſer le Save à quelque prix que ce fût, & de l'aller forcer dans ſon poſte. Il propoſa ſon deſſein à ſes généraux, qui en trouvèrent d'abord l'exécution haſardeuſe. Néanmoins la préſence de l'Empereur qui encourageoit ſes troupes, la valeur & la prudence des officiers, la gaieté & le courage des ſoldats, qui croyoient que l'ennemi n'avoit oſé ſe mettre en campagne, faiſoient croire que rien ne leur étoit impoſſible.

L'Empereur profita de cette ardeur & de cette confiance qu'il remarqua dans ſes troupes, & marchant à leur tête avec une diligence extraordinaire, il parut auprès de Siſcia, & fut auſſitôt prêt à paſſer le fleuve que les ennemis à le défendre. Il jeta la frayeur dans tout leur camp, & fit tenter en même temps le paſſage du fleuve en pluſieurs endroits. Maxime qui, par un aveuglement étrange, avoit cru Théodoſe encore bien loin, fut d'abord ſurpris. Il tâcha d'animer ſes légions, les fit avancer ſelon les beſoins, & crut que ſi elles ſoutenoient ces premiers efforts, il lui ſeroit facile après cela de les raſſurer. Cependant Théodoſe, qui s'étoit avancé ſur le rivage pour obſerver la contenance des ennemis, connoiſſant par leurs mouvemens & par leur confuſion qu'ils étoient ébranlés, eût bien voulu les aller charger, ſans leur donner le temps de ſe reconnoître; mais le Save étoit fort profond, & Maxime envoyoit toujours de nouvelles troupes, pour renforcer celles qui étoient déjà ſur le rivage. Alors voyant le moment fatal qui eût pu terminer cette guerre, & craignant de laiſſer échapper une

occaſion de vaincre, que la fortune ne lui renverroit peut-être plus, il faiſoit chercher des gués, & faire des ponts avec une diligence incroyable. AN. 388.

Comme il étoit dans cette inquiétude, Arbogaſte lui amena quelques officiers de ſa nation qui s'offroient de paſſer le fleuve. L'Empereur loua leur réſolution, leur fit eſpérer de grandes récompenſes, & les aſſura qu'il ſeroit le témoin de leur valeur, & qu'il les appuyeroit lui-même avec tout ce qu'il y avoit de braves gens dans ſon armée. Ces officiers allèrent joindre leurs eſcadrons, qu'ils animèrent plus par leur exemple que par leurs paroles. Arbogaſte lui-même ſe mit à leur tête, & ſe jetant tous enſemble dans le fleuve, encore tous poudreux & fatigués d'une longue marche, ils eſſuyèrent une infinité de traits, & paſſèrent à cheval à la nage, à la vue de l'Empereur qui les ſoutenoit en perſonne. XCV. *Pacat. in panegyr.*

Les ennemis, effrayés d'une réſolution ſi hardie, ſe retirèrent en déſordre, & donnèrent l'alarme à tout le reſte de l'armée. Pendant qu'Arbogaſte, après avoir gagné le rivage, tailloit en pièces tout ce qu'il rencontroit, les autres troupes que Théodoſe faiſoit paſſer inceſſamment, donnoient ſur les ennemis d'un autre côté, & en faiſoient un grand carnage. Pluſieurs ſe précipitèrent eux-mêmes dans le fleuve.

Pluſieurs furent foulés aux pieds des chevaux. La campagne étoit couverte de morts; les foſſés de Siſcia étoient remplis des corps de ceux qui s'y refugioient. Maxime, après avoir eſſayé pluſieurs fois en vain de rallier ſes troupes, ne penſa plus qu'à ſe ſauver lui-même, & ſe retira comme il put vers Aquilée, où il prétendoit recueillir les débris de ſon armée, pendant que ſon frère Marcellin défendroit l'entrée de l'Italie.

Théodoſe, après avoir remercié Dieu de ſa victoire, & récompenſé ſur le champ ceux qui s'étoient diſtingués en cette occaſion, tourna promptement à droite, & marcha vers Marcellin avec tant de diligence, qu'il ne lui donna pas le loiſir de gagner les détroits des Alpes, non pas même d'apprendre la défaite de ſon frère. Dès qu'il fut arrivé vers Pœtovium *, petite ville ſur le Drave, où Marcellin étoit campé, il réſolut de l'attaquer le jour même; mais il étoit tard, & les troupes étoient fatiguées: ce qui l'obligea XCVI. * *Petam.*

AN. 388. de remettre la bataille au lendemain. Chacun ſe prépara pendant la nuit ; & dès la pointe du jour l'Empereur fit attaquer l'ennemi qui ſembloit d'abord être réſolu de ſe bien défendre. Le combat commença avec beaucoup d'ardeur de part & d'autre. D'un côté, le déſir de vaincre, la gloire d'avoir déjà vaincu, & le plaiſir de ſervir un Prince qui reconnoiſſoit les ſervices qu'on lui rendoit ; de l'autre, l'eſpérance de piller toute l'Italie, & la crainte d'être puni, animoient les combattans. Mais Marcellin eut bientôt le même ſort que ſon frère. Après cette première réſiſtance, quelques-unes de ſes troupes furent miſes en déroute ; les autres baiſſèrent leurs drapeaux, & demandèrent quartier.

XCVII. Théodoſe, voyant cette guerre preſque achevée, détatacha incontinent Arbogaſte avec un corps de cavalerie, pour aller dans les Gaules arrêter le jeune Victor, à qui Maxime avoit donné le titre de Céſar. Après quoi il pourſuivit les fuyards avec un ardeur incroyable. Andragatius, qui s'étoit chargé de garder les Alpes, avoit eu ordre, au premier bruit de l'embarquement de Valentinien, de ſe mettre en mer avec tous les vaiſſeaux qu'il pourroit aſſembler, & de le prendre ſur ſa route. Mais il attendit en vain ſur les côtes d'Ionie Valentinien qui avoit déjà paſſé le trajet, & il abandonna les détroits des montagnes à Théodoſe.

Pacat. in panegyr. Ce Prince n'y trouva aucun obſtacle. La ville d'Hemone, & les autres qui ſe trouvèrent ſur ſon chemin, le reçurent avec des témoignages d'une joie extraordinaire, & fournirent à ſon armée victorieuſe tous les rafraîchiſſemens dont elle eut beſoin. Enfin il arriva aux environs d'Aquilée, & mit le ſiége devant cette place. Maxime qui, après pluſieurs détours s'y étoit renfermé, au lieu de ſe retirer dans les Gaules, connut alors qu'il ne pouvoit éviter un malheur qu'il avoit dû prévoir, & ſe ſouvint que ſaint Martin lui avoit prédit qu'il périroit malheureuſement en Italie, s'il y paſſoit. Il voulut faire quelque réſiſtance ; mais ſes ſoldats, voyant ſa perte aſſurée, ouvrirent les portes aux aſſiégeans, & tous enſemble ſe ſaiſirent de ſa perſonne, le renverſèrent de ſon trône où il diſtribuoit de l'argent à quelques cavaliers Maures qui l'avoient ſuivi ; & après l'avoir dépouillé de tous les ornemens de ſa dignité, le mirent entre les mains du vainqueur.

Théodoſe n'abuſa point de ſa victoire. Il parut plus touché du malheur de ce tyran, qu'irrité de ſes crimes. Il lui reprocha ſa perfidie, d'un air qui marquoit plus de compaſſion que de colère ; & faiſant réflexion ſur la juſtice des jugemens de Dieu, & ſur l'inconſtance des grandeurs humaines, il alloit couronner ſa victoire par un acte de généroſité chrétienne, en pardonnant à ſon priſonnier. Mais comme il tourna la tête pour cacher cette émotion de pitié qui paroiſſoit ſur ſon viſage, les ſoldats l'arrachèrent à ſa clémence, & l'ayant tiré hors de ſa tente, lui firent couper la tête à la vue de toute l'armée. Andragatius, apprenant peu de temps après cette nouvelle, & n'eſpérant pas que le meurtrier de Gratien pût obtenir grâce de Théodoſe, aima mieux ſe précipiter dans la mer, que de tomber entre ſes mains. AN. 388.

Un ſuccès ſi heureux & ſi prompt, qui regagnoit l'empire d'Occident, & aſſuroit celui d'Orient à Théodoſe & à ſes enfans, fut publié par tout le monde. Mais la bonté & la modération du vainqueur rendirent ſon triomphe plus illuſtre que n'avoient fait le gain de deux batailles, & la ruine entière du tyran. Car il ſe contenta de la mort de deux ou trois perſonnes indignes de pardon, & reçut tout le reſte du parti, non comme vainqueur, mais comme père. Il n'y eut ni biens confiſqués, ni charges perdues ni ſang répandu. Chacun eut la liberté de retourner dans ſa maiſon ; & ſous un Prince auſſi humain, aucun ne s'aperçut d'avoir été vaincu. Il donna même de grandes penſions à la femme de Maxime, dont il fit élever les filles avec beaucoup de ſoin, & n'oublia rien de ce qui pouvoit les conſoler de leur malheur, ou les entretenir ſelon leur condition. Il eût fait la même grâce à Victor leur frère, ſi contre ſon intention, Arbogaſte, pour s'aſſurer des Gaules, & pour y ôter tout ſujet de révolte, ne l'eût fait mourir. Ce qu'il y eut de plus grand & de plus héroïque en cette expédition, ce ne fut pas d'avoir conquis tout l'empire d'Occident ; ce fut de l'avoir rendu. Dès qu'il en fut le maître, il y rétablit le jeune Valentinien, ajoutant de nouvelles provinces à celles qu'on lui avoit uſurpées, & ne ſe réſervant pour prix de ſes travaux que la gloire d'une protection déſintéreſſée. XCVIII.

Oroſ. l. 7. c 35. Pacat. Ambroſ. ep. 29. ad Théod. Auguſt. de civit. Dei. l. 5. c. 25.

Le bruit de cette victoire étonna les ariens de Conſtan- XCIX.

AN. 388. tinople qui ne s'y étoient pas attendus, & qui ne l'avoient pas même ſouhaitée. Piqués des rigoureuſes ordonnances qu'on avoit publiées contr'eux, ils ſemoient malicieuſement de faux bruits dans la ville, & terminoient, ſelon leurs déſirs cette guerre, avant même qu'elle eût été commencée. Ils aſſuroient que Théodoſe avoit perdu la bataille, qu'il étoit à peine échappé, & qu'il fuyoit devant Maxime. Ils rendoient ce menſonge vraiſemblable par les circonſtances qu'ils ajoutoient, juſqu'à marquer le nombre des morts & des bleſſés de part & d'autre. On eût dit qu'ils avoient été les ſpectateurs de ce qui n'étoit pas encore arrivé. Ceux mêmes qui avoient d'abord ſemé ces faux bruits, les recueilloient après comme véritables, perſuadés par de nouvelles particularités qu'on leur avoit racontées, & croyoient la perte de l'Empereur aſſurée, parce qu'ils la ſouhaitoient. Comme il y a toujours des eſprits inquiets qui, par une légéreté naturelle, ou pour des intérêts particuliers, s'ennuyent du gouvernement préſent, tant de gens publioient cette nouvelle, que perſonne, n'en doutoit plus ou n'oſoit la contredire.

Socrat. l. 5. c. 13. Sozom. l. 7. c. 14.

c. Les ariens ſe ſervirent de cette occaſion, pour ſe venger de ce qu'on leur avoit ôté leurs égliſes. Ils ſortirent de leurs maiſons comme des furies, le flambeau à la main ; & portant par-tout le tumulte & le déſordre, ils allèrent brûler le palais du patriarche Nectaire. Ils ſe ſeroient emportés à de plus grands excès ; mais les nouvelles de la victoire de Théodoſe étant arrivées preſque en même temps, la crainte du châtiment arrêta le cours de cette ſédition, que l'eſpérance de l'impunité avoit excitée. Ces hérétiques s'allèrent jeter aux pieds d'Arcadius, & le ſupplièrent avec tant d'inſtance d'intercéder pour eux auprès de ſon père, que touché par leurs prières, par le repentir qu'ils faiſoient paroître de leur crime, & par les promeſſes qu'ils lui firent d'être plus ſoumis & plus retenus à l'avenir, il s'engagea à demander grâce pour eux. Théodoſe qui ne déſiroit rien tant que d'accoutumer ſon fils à la clémence, & de l'encouger à lui faire de ſemblables prières, lui accorda auſſitôt ce qu'il demandoit.

Après quelque ſéjour que cet Empereur fit dans Aquilée, afin de ſe délaſſer des travaux de la guerre, & de donner les ordres néceſſaires pour la ſureté & pour le repos de l'em-

pire, il paſſa à Milan, où il fit publier un édit par lequel il caſſoit toutes les ordonnances de Maxime, voulant en abolir entièrement la mémoire. Ce fut en ce temps que quelques évêques ſe plaignirent d'un jugement qu'il avoit rendu, & animèrent contre lui le zèle de ſaint Ambroiſe. AN. 388.

L. g. 7. de infirmand. his quæ ſub tyran.

C'étoit la coutume des égliſes d'Orient, de révérer tous les ans la mémoire des ſaints martyrs, de s'aſſembler le jour de leurs fêtes, & de faire des proceſſions, en chantant des pſeaumes & des hymnes. Le premier jour d'Août quelques ſolitaires qui s'étoient aſſemblés pour célébrer la fête des ſaints Maccabées, alloient en proceſſion par la campagne, ſuivis de quelques perſonnes dévotes de leur voiſinage. Ils paſſèrent devant un village nommé Callicin, où les juifs avoient une ſynagogue, & les hérétiques Valentiniens un temple. Soit que ce chant des pſeaumes les eût importunés, ſoit qu'ils euſſent pris cette cérémonie pour une inſulte qu'on faiſoit à leurs religions, ils ſortirent les uns & les autres, ſe jetèrent ſur les chrétiens, & les empêchèrent de paſſer outre, après les avoir outragés. Le bruit de cette violence ſe répandit d'abord : les ſolitaires s'en plaignirent ; le peuple en fut ému ; & l'évêque tranſporté de zèle, anima ſi bien les uns & les autres à venger l'injure faite à Dieu & à ſes martyrs, qu'ils allèrent brûler la ſynagogue des juifs & le temple des hérétiques. L'Empereur ayant été informé de l'affaire par le comte d'Orient, ordonna que le temple & la ſynagogue ſeroient rebâtis aux dépens de l'évêque, & que ceux qui les avoient brûlés ſeroient punis.

C I.

Paulin. invitâ D. Ambroſ.

Les évêques Orientaux trouvèrent l'ordonnance trop rude, en avertirent ſaint Ambroiſe, & le conjurèrent d'employer tout ſon crédit pour la faire révoquer. Ce ſaint archevêque étoit alors à Aquilée, pour faire élire un ſucceſſeur à Valerien, évêque de cette ville, qui étoit mort depuis peu. Ne pouvant donc aller trouver Théodoſe, il lui écrivit une lettre pleine de cette généroſité avec laquelle il avoit accoutumé de prêcher la vérité & la juſtice aux Empereurs. Il lui repréſenta, *Que s'il n'écoutoit les prières que les évêques lui font, Dieu n'écouteroit pas celles que les évêques faiſoient pour lui, qu'il y avoit cette différence entre les bons & les mauvais Princes, que les uns vouloient des ſujets libres, & les autres ne ſouffroient que des eſclaves; que pour lui, il aimoit mieux paſſer pour importun, que pour lâche & pour inu-*

C II.

Ambroſ. ep. 29.

AN. 388. *tile lorſqu'il s'agiſſoit de la gloire de Dieu, & du ſalut de ſon Empereur; qu'à la vérité il le reconnoiſſoit pour un Prince pieux & craignant Dieu; mais que les plus pieux ſe laiſſoient quelquefois prévenir par un zèle indiſcret, & par une fauſſe idée de la juſtice; qu'il étoit redevable à Sa Majeſté d'une infinité de grâces qu'il en avoit reçues, & que ce ſeroit une cruelle ingratitude de laiſſer faillir ſon bienfaiteur par une indigne complaiſance.*

Après cela il lui faiſoit voir les conſéquences de cette affaire; *Qu'il réduiſoit un évêque à lui déſobéir, ou à trahir ſon miniſtère; & qu'il alloit faire ou un prévaricateur ou un martyr, ce qui n'étoit pas d'un règne comme le ſien; que les ennemis de l'égliſe triompheroient dans ces édifices bâtis des dépouilles des chrétiens & du patrimoine de Jeſus-Chriſt; qu'il ſuffiſoit pour le détourner de rebâtir des ſynagogues, de lui dire, que Julien l'avoit voulu faire, & que le feu du ciel pouvoit tomber aujourd'hui comme il fit alors; que le palais du patriarche de Conſtantinople venoit d'être brûlé, & qu'une infinité d'égliſes réduites en cendres fumoient encore ſans qu'on les vengeât; qu'on ne ſe mettoit en peine que de relever des temples profanes; que Maxime, quelques jours avant que d'être abandonné de Dieu, avoit fait une pareille ordonnance.* Il le prioit enſuite de prendre ſa liberté pour une marque de ſon reſpect, & de croire que c'étoit une grande preuve du zèle & de la tendreſſe qu'on avoit pour lui, que d'oſer même le fâcher pour ſon ſalut. Il l'exhortoit enfin à changer d'avis & à n'avoir point de honte de ſe corriger, & lui faiſoit entendre qu'il tâchoit de le redreſſer en particulier, de peur d'être obligé de lui parler en public dans l'égliſe.

CIII. Cette lettre ſi forte & ſi preſſante n'eut pas encore le ſuccès qu'on en pouvoit eſpérer, & Théodoſe différoit toujours de répondre favorablement: ce qui fut cauſe que l'archevêque, étant de retour à Milan, lui en parla devant tout le peuple, comme il l'en avoit menacé. Car un jour que l'empereur étoit à l'égliſe pour aſſiſter au ſermon, le Saint choiſit un texte propre au ſujet qu'il vouloit traiter; & après s'être étendu ſur le profit qu'on devoit faire des corrections, comme les auditeurs étoient dans leur plus grande attention, il tomba ſur l'affaire de la ſynagogue brûlée. Il adreſſa ſon diſcours à l'empereur, & fit parler Dieu même en ces termes. *C'eſt de moi que tu tiens le diâ-*

Paulin. in vit. Ambroſ.

déme. Je t'ai fait empereur de ſimple particulier que tu étois. Je t'ai livré l'armée de ton ennemi. J'ai fait paſſer dans ton parti des troupes qu'il avoit levées contre toi. J'ai mis ſa perſonne même entre tes mains. Je t'ai donné des enfans qui régneront après leur père. Je t'ai fait triompher ſans peine ; & par une ordonnance que tu viens de faire , tu vas faire triompher mes ennemis. AN. 388.

Ces reproches touchèrent ſi ſenſiblement Théodoſe , qu'il s'approcha de l'archevêque , comme il deſcendoit de la chaire , & lui dit , comme en ſe plaignant de lui : *Vous avez bien parlé contre nous , mon père.* Le ſaint lui répondit que ſon intention avoit été de parler pour lui , & qu'il auroit le même zèle toutes les fois qu'il s'agiroit de ſon ſalut. Alors l'empereur avoua que l'ordre qu'il avoit donné contre l'évêque étoit trop rude , & qu'il falloit le révoquer. Quelques ſeigneurs qui étoient préſens , ſoutenoient , pour faire leur cour , qu'il falloit au moins châtier les ſolitaires qui avoient été les auteurs de cette émotion. *Je parle maintenant à l'empereur* , leur répondit le ſaint prélat , *& je ſais comme je dois parler à vous , quand il le faudra.* Il n'oſèrent plus répliquer à un homme dont ils connoiſſoient la fermeté. Ainſi il obtint la révocation de l'arrêt , & après en avoir eu par deux fois des aſſurances de la bouche de l'empereur , il alla offrir à Dieu le ſaint ſacrifice. CIV.

Dans le temps que Théodoſe fut à Milan , tous les corps conſidérables de l'empire lui envoyèrent des députés , pour lui témoigner la joie qu'ils avoient de ſa victoire. Le ſénat de Rome fut des premiers à s'acquitter de ce devoir. Symmaque , par ſon crédit & par ſes intrigues , fit nommer des députés payens comme lui , & leur recommanda de demander au nom du ſénat la conſervation de l'autel de la Victoire , que Maxime avoit rétabli.

Cet autel , depuis le règne du grand Conſtantin , avoit été une ſource de conteſtations. Il étoit élevé dans une chapelle qu'on avoit fait bâtir à l'entrée du ſénat. On y voyoit une ſtatue d'or qui repréſentoit la Victoire ſous la figure d'une jeune fille qui avoit des ailes , & qui tenoit en ſa main une couronne de laurier. Les payens , après avoir perdu la plus grande partie des temples conſacrés à leurs dieux , dont les noms mêmes étoient devenus inſupportables aux empereurs , avoient mis toute l'eſpérance de CV. *Hérodian. prudent. l. 2. in Symmach.*

AN. 388. leur religion en une déeſſe dont le nom étoit ſi agréable. On juroit ſur ſon autel ; on lui offroit des ſacrifices, & l'on faiſoit paſſer ce reſte de ſuperſtition & d'idolâtrie pour la religion de tout le ſénat. Il étoit fâcheux aux chrétiens qui ſe trouvoient au palais, de voir devant leurs yeux l'exercice d'un culte contraire au leur ; de ſentir, dans le ſénat même, l'odeur des ſacrifices ; & d'entendre les vœux qu'on faiſoit à une divinité profane.

Symmach. relat ad imp. D Amb. contra Symmach.

CVI. Les empereurs abattirent ou relevèrent cet autel, ſelon qu'ils agiſſoient par des principes de piété ou de politique. Conſtantin l'avoit ſouffert par prudence, jugeant cette condeſcendance néceſſaire dans le changement de la religion & de l'empire. Conſtans ſon fils le fit ruiner par un mouvement de religion. Le tyran Magnence le remit pour complaire à quelques ſénateurs payens qu'il vouloit attirer à ſon parti. Conſtantius le fit abattre par oſtentation, voulant donner bonne opinion de ſa foi aux Romains, à qui il avoit ôté le pape Libere. Julien, par l'inclination qu'il avoit pour l'idolâtrie, ou la haine pour les chrétiens, commanda qu'on le rétablît. Jovien, & le grand Valentinien le laiſſèrent en l'état où ils l'avoient trouvé, laiſſant vivre chacun dans la créance qu'il avoit. Gratien détruiſit l'autel avec toutes ſes dépendances, & crut l'avoir renverſé pour jamais. Mais Maxime, ſoit pour n'avoir rien de commun avec un prince qu'il avoit fait mourir, ſoit pour gagner l'amitié des payens contre celui qu'il vouloit chaſſer de ſes états, permit de rebâtir tout ce qu'on voulut.

Ambroſ ep. 31. Symmach. in relat. ad Valent. Socrat. l. 4. c. 1. Sozom. l. 6. c. 6.

CVII. On voyoit ainſi changer ſous chaque empereur la fortune de cette déeſſe. Les députés du ſénat étant donc arrivés à Milan, ſe réjouirent avec Théodoſe des proſpérités de ſes armes ; & après avoir fait tous leurs complimens, ils négocièrent ſecretèment avec ſes miniſtres l'affaire de leur religion. Ils avoient ſujet d'en bien eſpérer. La crainte de laiſſer un parti de mécontens dans Rome, l'uſage où l'on eſt d'accorder des grâces après une victoire, le peu de conſéquence qu'il y avoit à diſſimuler une choſe faite, ſembloient déterminer Théodoſe à leur laiſſer l'autel qu'ils demandoient. Mais ſaint Ambroiſe qui s'étoit oppoſé ſi vigoureuſement à Symmaque quelques années auparavant, s'oppoſa de même à ces députés, & remontra ſi

bien à l'empereur, qu'il ne falloit pas abandonner les intérêts de Dieu par des conſidérations politiques & de fauſſes craintes, que ce prince aima mieux déſobliger ces magiſtrats, que de manquer à ce qu'il devoit à l'égliſe, & leur refuſa ce qu'ils demandoient. AN. 389.

CVIII. Théodoſe, après avoir paſſé tout l'hiver & une partie du printemps à Milan, en partit pour aller à Rome y recevoir l'honneur du triomphe. Il y fit ſon entrée au mois de Juin, avec toute la magnificence que méritoient les grandes actions qu'il avoit faites. Le plus grand ornement de ce triomphe fut la modeſtie de celui qui triomphoit. Il voulut que Valentinien, qui l'étoit venu trouver après la défaite de Maxime, partageât avec lui la gloire de cette journée ; & il le fit monter ſur ſon char, avec le prince Honorius, qu'il avoit fait venir de Conſtantinople. On portoit devant lui les dépouilles & les repréſentations des provinces conquiſes. Il venoit enſuite entouré de tous les ſeigneurs de ſa cour, richement vêtus. Son char étoit traîné par des éléphans que le roi de Perſe lui avoit envoyés depuis peu. Le ſénat, la nobleſſe, & tout le peuple ſuivoit avec des acclamations & des applaudiſſemens extraordinaires. Quoique la pompe de cette entrée fût très-magnifique, on n'y regarda que le vainqueur pour qui on la faiſoit. Il parla au peuple ſur la tribune dans la grande place ; & au ſénat dans le Capitole avec beaucoup de grâce & de majeſté, & reçut très-favorablement les harangues qui lui furent faites par tous les corps, ſur-tout le panégyrique que Pacat, orateur Gaulois, prononça devant lui avec l'applaudiſſement du ſénat & de tous les ordres de la ville.

Sozom. l. 7. c. 14.

Claud. 3. honor. Conſ.

CIX. Durant le ſéjour que Théodoſe fit dans Rome, il gagna par ſa civilité & par ſa franchiſe le cœur de ces peuples, qui ſe piquoient encore de maintenir un reſte de leur ancienne liberté. Il alloit voir les ouvrages publics ; il rendoit des viſites à des particuliers, & marchoit ſans gardes & ſans faſte, plutôt en ſénateur qu'en empereur. Sur-tout il employoit tous ſes ſoins à abolir les reſtes de l'idolâtrie, que ſes prédéceſſeurs avoient tolérée. Il interdit les fêtes payennes & les ſacrifices : il fit dépouiller de leurs ornemens tous les temples qu'on avoit laiſſés dans le Capitole, & briſer toutes les idoles qu'on y avoit adorées. Il ſauva

Pacat. ibid.

Auguſt. de civit. D. l. 5. c. 26.

An. 389. *Prudent. adv. Symmach. l. 1. Hieron ep. 7.*

pourtant les ſtatues qui avoient été faites par d'excellens ouvriers, & les tirant des lieux où elles ſervoient à un culte profane, il voulut qu'elles fuſſent miſes dans des galeries, ou dans des places publiques pour ſervir d'ornement à la ville.

CX. Ces choſes ſe firent avec tant d'applaudiſſement, que l'empereur ne vit rien de ſi touchant dans tout ſon triomphe, que la joie qu'on fit paroître en cette occaſion. Chacun ſecondoit ſon zèle, & alloit louer Dieu & bénir Théodoſe dans ces temples qui avoient été ſi long-temps profanés. Il n'y eut que Symmaque qui s'attira ſa colère par des ſupplications & des remontrances importunes en faveur de ſes idoles. Cet homme qui avoit eu des liaiſons étroites avec Maxime, & qui avoit prononcé une harangue en ſon honneur remplie de flatteries indignes d'une perſonne de ſa réputation & de ſa qualité, craignit que Théodoſe n'en eût du reſſentiment. Accuſé par quelques-uns de crime de lèze-Majeſté, & preſſé des remords de ſa conſcience, il ſe réfugia dans une égliſe, ne croyant pas la protection de ſes dieux aſſez puiſſante pour le ſauver après tous les ſervices qu'il leur avoit rendus.

Socrat. l. 5. c. 14.

Symmach. l. 1. epiſt. 31.

Mais voyant que Théodoſe ne faiſoit pas grand cas de cette accuſation, il ſe raſſura ; & pour réparer la faute qu'il avoit faite, il compoſa un panégyrique en l'honneur de ce prince, qu'il récita dans le ſénat en ſa préſence. Mais comme les eſprits fortement prévenus reviennent toujours au ſujet de leur prévention, celui-ci, vers la fin de ſon diſcours, tomba adroitement ſur la religion & ſur l'autel de la Victoire. Théodoſe s'offenſa de cette ſollicitation opiniâtrée ; & après l'avoir remercié de ſes louanges, il lui commanda de ſe retirer, & de ne plus ſe préſenter devant lui. Il le rappela peu de temps après de ſon exil, & lui témoigna la même amitié qu'auparavant, voulant gagner par ſa douceur cet homme habile qu'il croyoit avoir aſſez corrigé par cette diſgrace.

CXI. *Leg. 18. de Hæret. cod. Théod.*

Il ne ſe contenta pas de ruiner l'idolâtrie, il voulut encore chaſſer tout ce qu'il trouva d'hérétiques dans cette ville, & ordonna ſur-tout au préfet Albin de n'y ſouffrir aucun manichéen. Il eut même pluſieurs conférences avec le pape Sirice, après leſquelles il remédia à pluſieurs abus dont il avoit été informé. Il fit des édits très-ſévères contre

les magiciens, & contre ceux qui entreprendroient de leur donner retraite, & de les ſouſtraire à la juſtice. Il purgea la ville de pluſieurs ſortes de déréglemens, faiſant démolir des lieux de débauche, & réprimant l'inſolence des voleurs, qui attiroient dans leurs piéges des bourgeois, & particuliérement des étrangers qu'ils dépouilloient, ou qu'ils tenoient ſouvent renfermés dans des lieux ſouterreins. Ainſi ce prince agiſſoit ſans relâche pour la juſtice & pour la piété, & ne croyoit pas qu'un empereur chrétien dût être quelque temps dans une ville ſans y laiſſer plus de ſureté, de religion & de continence.

AN. 389. *Prudent. adv. Symmac. l. 1.*

Théodoſe reçut en ce même-temps la nouvelle de la démolition du temple fameux de Serapis dans Alexandrie, qu'il avoit ordonnée pour punir les payens d'une ſédition qu'ils avoient faite. Il y avoit dans Alexandrie un vieux temple ruiné que l'empereur Conſtantius avoit autrefois donné aux ariens. Le nombre des catholiques croiſſant tous les jours, le patriarche Théophile pria l'empereur de lui accorder cette égliſe déſerte. Il l'obtint, il la viſita, & voulut y faire quelques réparations. En creuſant, on trouva des grottes ſombres, plus propres à cacher des crimes qu'à célébrer des cérémonies de religion. Les gentils qui ne vouloient pas qu'on révélât la honte de leurs myſtères, ni qu'on fouillât dans ces endroits ſecrets où l'on trouvoit des reſtes de corps humains découpés, qui avoient ſervi à leurs abominables ſacrifices, empêchoient les ouvriers de travailler. Les chrétiens s'y obſtinèrent; la choſe en vint à une ſédition ouverte. Quoique les chrétiens fuſſent en plus grand nombre, comme ils avoient plus de retenue que les autres, ils furent battus en quelques rencontres. Il y en eut même qui furent pris & cruellement maſſacrés, pour n'avoir pas voulu ſacrifier aux idoles.

CXII. *Ruffin. l. 2. c. 22.*

Les magiſtrats allèrent pluſieurs fois au temple de Serapis, où les ſéditieux s'étoient retranchés, & tâchèrent de les remettre en leur devoir; mais ne pouvant ni les forcer, ni les réduire par la raiſon & par les menaces, ils en donnèrent avis à l'empereur, qui leur répondit, *Que les martyrs qu'ils avoient faits, étoient plus à louer qu'à plaindre; mais que pour éviter à l'avenir de ſemblables déſordres, il en falloit retrancher la cauſe, c'eſt-à-dire détruire les temples.* La lettre étant lue publiquement, les chrétiens témoignèrent

leur joie par des cris extraordinaires ; les gentils, effrayés ;
AN. 389. ſe cachèrent, ou s'enfuirent. On commença à exécuter la ſentence par la démolition du temple de Serapis, & par le renverſement de cette fameuſe idole que le roi Seſoſtris avoit fait faire. On la fendit en pluſieurs pièces, & on la traîna par les rues.

CXIII. On fit le même traitement à toutes les autres divinités payennes. Leur foibleſſe parut, les fourberies des prêtres furent découvertes ; & pluſieurs ſe convertirent à Jeſus-Chriſt. Théodoſe apprenant ces heureuſes nouvelles, leva
Ruffin. l. 5. c. 28. les mains au ciel, & s'écria : *Je vous remercie, mon Dieu, de ce que vous avez détruit les erreurs de cette ville ſuperſtitieuſe, ſans que j'aie été obligé de répandre le ſang de mes ſujets.* Il écrivit auſſitôt au patriarche, pour ſe réjouir avec lui
Socrat. l. 9. c. 16. de la grâce que Dieu venoit de faire à ſon égliſe, lui envoya un ordre de ramaſſer toutes les idoles d'or ou d'argent qu'on avoit abattues, & d'en faire diſtribuer le prix aux pauvres de ſon diocèſe ; ajoutant qu'il falloit montrer aux gentils que le zèle des chrétiens n'étoit mêlé d'aucune avarice, & leur donner l'exemple d'une religion pure & déſintéreſſée. On vendit tous les morceaux de ces précieu-
Socr. ib. ſes ſtatues. On fit des vaſes de charité des autres métaux qui avoient ſervi à la ſuperſtition. Théophile réſerva ſeulement une idole, qu'il fit élever dans la place publique, afin que la poſtérité ſe moquât un jour des gentils, en voyant les reſtes de leur culte ridicule ; ce qui leur parut plus injurieux que tout le reſte. Ce patriarche fit bâtir une égliſe en l'honneur de ſaint Jean-Baptiſte, à la place du temple de Serapis. Tous les évêques d'Egypte ſuivirent cet exemple ; & peu de temps après, cette province ſi attachée à ſes ſuperſtitions, en fut délivrée.

CXIV. Théodoſe, plus ſatisfait des ſuccès heureux de la reli-
Sozom. l. 7. cap. 14. Ambroſ. epiſt. & orat. de obit. Théod. Ambroſ. in fun. Valent. gion que de ſes triomphes, partit de Rome le premier jour du mois de Septembre pour retourner à Milan, & delà à Conſtantinople. Il rendit l'empire à Valentinien, & lui imprima ſi bien dans l'eſprit la religion catholique, par ſes inſtructions réitérées, que ce jeune prince, qui étoit naturellement porté au bien, devint le défenſeur de la foi, & ſe mit entièrement ſous la diſcipline de ſaint Ambroiſe, qu'il honora juſqu'à ſa mort comme ſon père.

L'impératrice Juſtine, qui avoit pris tant de ſoin de lui inſpirer

inſpirer l'héréſie dont elle étoit infectée, n'eut pas la ſatiſfaction de voir ſon triomphe & ſon rétabliſſement. Dieu permit qu'elle mourut dans le temps de la guerre. Elle étoit fille de Juſt, gouverneur de la Marche, ſous l'empereur Conſtantius. Elle avoit épouſé en premières noces le tyran Magnence, qui, après avoir perdu la bataille de Murſe en Pannonie, ſe tua lui-même, pour éviter le ſupplice qu'avoit mérité ſa révolte. Le grand Valentinien en étoit devenu amoureux, & l'avoit épouſée après la mort de l'impératrice Sévéra, ſa première femme. C'étoit une princeſſe fière, impérieuſe, attachée à ſon ſens, & prévenue de toutes les impiétés des ariens. Le crédit qu'elle avoit eu ſur l'eſprit de ſon mari, & l'autorité qu'elle avoit priſe ſur ſon fils, avoient cauſé de grands troubles dans l'égliſe : & ſi Dieu ne lui eût oppoſé un évêque auſſi ferme qu'étoit ſaint Ambroiſe, les ariens fuſſent demeurés les maîtres dans Milan ; & l'on eût éprouvé ce que peut une princeſſe abuſée, qui eût joint à la foibleſſe de ſon ſexe l'emportement de ſa paſſion.

AN. 389.

Socrat. l. 4. c. 26.

Sulp. Sev. Dial. 2. c. 6.

SOMMAIRE

DU

LIVRE QUATRIEME.

I. *Sedition arrivée à Theſſalonique.* II. *Colère de Théodoſe apaiſée par ſaint Ambroiſe, & rallumée par Ruffin.* III. *Tempérament de Théodoſe.* IV. *Châtiment des ſéditieux de Theſſalonique.* V. *Remontrance de ſaint Ambroiſe à l'empereur.* VI. *Repentir de Théodoſe.* VII. *Saint Ambroiſe excommunie Théodoſe.* VIII. *Ruffin veut conſoler Théodoſe.* IX. *Ruffin négocie l'abſolution pour Théodoſe.* X. *Théodoſe ſe préſente à la porte de l'égliſe.* XI. *Théodoſe fait pénitence publiquement, & il eſt abſous.* XII. *Théodoſe ſe range avec les laïques.* XIII. *Héréſie de Jovinien; Théodoſe s'emploie pour la détruire.* XIV. *Théodoſe réforme divers abus.* XV. *Ordre de l'égliſe pour la pénitence.* XVI. *Déſordre arrivé dans l'égliſe de Conſtantinople.* XVII. *Etat & fonctions des diaconiſtes. Réglement de leur âge & de leurs teſtamens.* XVIII. *Mort de l'impératrice Galla.* XIX. *Théodoſe retourne en Orient.* XX. *Théodoſe chaſſe une troupe de barbares de la Macédoine.* XXI. *Théodoſe arrive à Conſtantinople. Sa piété.* XXII. *Origine, mœurs & fortune de Ruffin.* XXIII. *Jalouſie contre Ruffin.* XXIV. *Querelle de Promote & de Ruffin. Colère de Théodoſe.* XXV. *Ruffin abuſe de la faveur, perd ſes ennemis.* XXVI. *Nouvelles révolutions dans l'Occident.* XXVII. *Edits de Théodoſe contre les relaps.* XXVIII. *Valentinien fait enlever à Rome une comédienne.* XXIX. *Intrigue de Flavien.* XXX. *Révolte d'Arbogaſte. Ses emplois, ſes mœurs.*

XXXI. *Valentinien veut être baptisé par saint Ambroise.* XXXII. *Jalousie de Valentinien. Insolence d'Arbogaste.* XXXIII. *Valentinien implore le secours de Théodose ; il écrit à saint Ambroise.* XXXIV. *Mort de Valentinien ; ses grandes qualités.* XXXV. *Eugene est fait empereur.* XXXVI. *Théodose apprend la mort de Valentinien. Saint Ambroise fait son éloge à Milan.* XXXVII. *Eugene fait alliance avec les peuples du Rhin.* XXXVIII. *Eugene envoie des ambassadeurs à Théodose.* XXXIX. *Eugene accorde aux payens le rétablissement des temples.* XL. *Conduite de saint Ambroise à l'égard d'Eugene.* XLI. *Confiance d'Eugene. Edit de Théodose.* XLII. *Théodose se prépare à la guerre.* XLIII. *Il consulte l'abbé Jean.* XLIV. *Il diminue les impôts.* XLV. *Il règle les gens de guerre.* XLVI. *Edit de Théodose pour le pardon des injures.* XLVII. *Ordre de l'armée de Théodose.* XLVIII. *Armée d'Eugene : vues différentes des chefs ; leurs soins.* XLIX. *Théodose force le passage des Alpes.* L. *Bataille de Théodose contre Arbogaste.* LI. *Défaite des Goths. Piété de Théodose. Mort de Baccurius* LII. *Retraite & perte considérable de Théodose.* LIII. *Espérance d'Eugene. Théodose tient conseil de guerre.* LIV. *Théodose conclut de combattre. Apparition miraculeuse.* LV. *Seconde bataille de Théodose.* LVI. *Confiance d'Arbogaste.* LVII. *Résolution de Théodose.* LVIII. *Arbetion se rend à Théodose.* LIX. *Incertitude de la victoire.* LX. *Vent miraculeux. Victoire de Théodose.* LXI. *Mort d'Eugene & d'Arbogaste.* LXII. *Clémence de Théodose.* LXIII. *Affection de saint Ambroise pour Théodose,* LXIV. *Entrevue de saint Ambroise & de Théodose.* LXV. *Prédiction de la victoire de Théodose.* LXVI. *Orgueil de Ruffin.* LXVII. *Dédicace de l'église des apôtres à Calcédoine. Solennité du baptême de Ruffin.* LXVIII. *Synode tenu à Constantinople.* LXIX. *Théodose abolit l'idolâtrie.* LXX. *Théodose se dispose à la mort, s'abstient de la*

communion pour un temps. LXXI. *Les enfans de Théodoſe arrivent à Milan.* LXXII. *Théodoſe exhorte les ſénateurs payens à ſe convertir.* LXXIII. *Teſtament de Théodoſe.* LXXIV. *Théodoſe partage l'empire à ſes deux fils.* LXXV. *Stilicon eſt déclaré tuteur d'Honorius.* LXXVI. *Théodoſe ſe fait porter au cirque.* LXXVII. *Mort de Théodoſe.* LXXVIII. *Saint Ambroiſe fait l'éloge de Théodoſe en préſence d'Honorius.* LXXIX. *Le corps de Théodoſe eſt tranſporté à Conſtantinople.* LXXX. *Portrait de Théodoſe.*

HISTOIRE
DE
THÉODOSE
LE GRAND.

LIVRE QUATRIEME.

L'EMPIRE jouiſſoit d'une paix profonde depuis la défaite de Maxime, & Théodoſe rétabliſſoit à loiſir les affaires d'Occident avant que de repaſſer à Conſtantinople, lorſqu'il reçut les nouvelles de la ſédition arrivée à Theſſalonique. Le ſujet en avoit été peu conſidérable ; mais les ſuites en furent ſi grandes, qu'elles font une des principales parties de cette hiſtoire. AN. 390.

Botheric, gouverneur de l'Illyrie, & lieutenant général des armées de l'empereur, avoit eu ordre de demeurer dans ſon gouvernement avec des troupes qu'on lui avoit laiſſées, pour retenir les peuples dans le devoir, ou pour s'oppoſer aux barbares, s'ils entreprenoient de faire quelque irruption ſur les terres de l'empire de ce côté-là. Il ſe tenoit à Theſſalonique, ville très-riche & très-peuplée, capitale, non-ſeulement de la Macédoine où elle étoit ſituée, mais encore de pluſieurs provinces voiſines. De-là il obſervoit & régloit toutes choſes avec beaucoup de prudence & de probité, pendant que l'empereur étoit occupé à la guerre contre Maxime. Dès qu'il eut appris la victoire que Théodoſe avoit remportée, il ordonna des réjouiſſances publiques dans toutes les villes de ſon gouvernement. Les habitans de Theſſalonique affectionnés pour la gloire de leur prince, & naturellement portés à toutes ſortes de ſpecta- 1. *Sozom. l. 7. c. 15.* *Theodoret. l. 5. c. 17.*

cles, se signalèrent en cette occasion. Ils célébrèrent durant plusieurs jours des jeux publics avec une magnificence extraordinaire.

AN. 390.

Soz. ibid. Un cocher de Botheric y acquit beaucoup de réputation, & parut si adroit & si entendu à manier des chevaux, & à conduire des chariots dans le cirque, que le peuple ne pouvoit se lasser de le voir & de le louer. Il jouit peu de temps de cette faveur populaire; car ayant été accusé, & convaincu de quelques débauches infames, Botheric, homme sage & austère, le fit arrêter, & le tenoit dans une étroite prison pour le corriger, & pour retenir tous ses gens dans la modestie par cet exemple de sévérité & de justice.

Comme on préparoit encore des courses de chevaux à Thessalonique, le peuple prévenu de l'adresse & de la bonne grâce de cet homme, jugeant qu'il étoit lui seul capable de faire l'honneur de cette fête, résolut de demander sa liberté. Ceux qui s'étoient chargés de l'obtenir n'ayant pu toucher l'esprit du gouverneur par leurs très-humbles prières, le peuple courut en foule vers le palais, & fit de nouvelles instances; mais Botheric ne voulut rien relâcher dans une affaire où il y alloit non-seulement de la discipline de sa maison, mais encore de l'autorité de sa charge, pour laquelle il sembloit qu'on n'eût pas assez de respect. Alors les plus séditieux commencèrent à murmurer; & prenant ce refus pour une injustice qu'on leur faisoit, ils demandèrent la liberté du prisonnier, non plus comme une grâce, mais comme une nécessité. Toute la ville s'émut insensiblement. Les uns coururent aux portes des prisons pour les enfoncer; les autres chassèrent à coups de pierre les magistrats qui vouloient s'y opposer; & comme il n'y a rien dont une populace ne soit capable, quand elle est une fois échauffée, ils forcèrent les portes du palais, écartèrent les gardes qui s'y trouvoient, & tuèrent Botheric même, qui venoit au-devant d'eux pour tâcher de les apaiser.

Théod. l. 5. c. 17.

L'empereur ayant appris ce désordre, en fut tellement irrité qu'il résolut de perdre cette ville, & condamna cependant à la mort une partie de ses habitans. Saint Ambroise qui connoissoit l'humeur de ce prince, & qui s'intéressoit à sa véritable gloire, craignit qu'il ne s'abandonnât

§ 1.

à ſes premiers mouvemens, ou aux conſeils violens de quelques ſeigneurs de ſa cour. Il lui parla avec tant de force, il lui inſpira ſi à propos des ſentimens de douceur & de piété, qu'il lui fit révoquer l'arrêt qu'il avoit prononcé dans la première ardeur de ſa colère. Pluſieurs autres prélats joignirent leurs remontrances & leurs prières à celles de cet archevêque; & ils obtinrent de l'empereur qu'il ſauveroit la vie à tous ces coupables.

AN. 390. *Paulin in vit. Ambroſ.* *Auguſt. de civit. Dei. l. 5. c. 25.*

Mais ſes principaux officiers, & ſur-tout Ruffin, grand-maître du palais, qui avoit beaucoup de pouvoir ſur ſon eſprit, prirent leur temps pour lui remontrer, qu'il falloit enfin réprimer la licence des peuples, qui croiſſoit tous les jours par l'eſpérance de l'impunité; qu'il n'avoit déjà que trop pardonné, puiſqu'il ne reſtoit plus de reſpect pour les lois, ni de ſureté pour ſes plus fidelles ſerviteurs; qu'il ſe trouveroit lui-même expoſé à l'inſolence de ſes ſujets, s'il laiſſoit affoiblir ſon autorité, en diſſimulant leurs révoltes; qu'il y avoit de quoi s'étonner qu'un empereur, qui ſavoit ſi bien vaincre ſes ennemis, n'eût pas la force de punir quelques rebelles, que les évêques étoient obligés de prêcher toujours la douceur; mais que c'étoit aux princes à en uſer ſuivant la néceſſité de leurs affaires, parce qu'un empire ne ſe gouvernoit pas comme un diocèſe, & que l'égliſe & l'état avoient des règles & des maximes bien différentes; qu'il y avoit enfin de l'excès dans le pardon des crimes, comme il y en avoit dans le châtiment; & qu'il étoit temps d'arrêter les déſordres dont l'état étoit menacé, en puniſſant rigoureuſement celui qui venoit d'arriver.

Ils rappelèrent enſuite dans la mémoire de l'empereur les ſtatues de l'impératrice renverſées dans Antioche, le palais du patriarche brûlé par les ariens à Conſtantinople, & la ſynagogue de Callicin ruinée par le zèle indiſcret de quelques ſolitaires. Ils lui firent prévoir mille conſéquences fâcheuſes, & rallumèrent ſi bien ſa colère par ces nouvelles remontrances, qu'il oublia la parole qu'il avoit donnée, & réſolut d'abandonner Theſſalonique à la fureur des gens de guerre qu'il y envoyoit. Il ſortit même de Milan pour éviter les remontrances des évêques, & ſe plaignit dans ſon conſeil de ceux qui avoient ſoin d'informer ſaint Ambroiſe de toutes les réſolutions qu'on y prenoit.

Théodoſe étoit d'un tempérament prompt & ardent, & 111.

AN. 390. *Aurel. Vict. in Théod.* se laissoit aisément emporter à la colère contre ceux qui l'avoient offensé; mais après cette première émotion, dont il n'étoit pas toujours le maître, il revenoit tout d'un coup à lui-même, & pourvu qu'on ne détournât pas la bonté de son naturel par de mauvais conseils, il pardonnoit d'autant plus volontiers, qu'il s'étoit plus fort emporté. Il savoit *Ambros. in fun. Théod.* bon gré à ceux qui le redressoient en ces rencontres; & soit qu'il eût honte de s'être laissé aller à sa passion, soit qu'il voulût réparer sa faute, soit qu'il crût que la colère des princes étoit un supplice assez rude à supporter, souvent il faisoit grâce à des criminels, par la seule raison qu'il les avoit repris trop aigrement. Mais il avoit, comme la plupart même des bons princes, une confiance dangereuse en ceux qu'il croyoit être ses amis, & qui animoient ses passions, & couvroient les leurs sous des apparences du bien public. Ainsi il se laissoit quelquefois surprendre; & quoiqu'il eût les intentions bonnes, il étoit capable de faire de grandes fautes.

IV. La résolution étant donc prise de faire un exemple de sévérité sur cette ville, l'affaire fut proposée dans le conseil; il *Ambros. ep. 28.* fut résolu tout d'une voix, qu'il falloit envoyer des troupes à Thessalonique, & faire main-basse sur ce peuple séditieux. On tint la délibération secrète. On envoya les ordres nécessaires pour l'exécution, & l'on ne craignit, dans le crime qu'on alloit faire, sinon que saint Ambroise en fût averti. *Ruffin. l. 2. c. 18.* Les officiers qui avoient été chargés de cette sanglante commission, s'en acquittèrent avec toute l'adresse & toute la cruauté qu'on leur avoit recommandée. Ils amusèrent, par quelques préparatifs de courses & de jeux publics, ce peuple, qui devoit plutôt s'attendre à des supplices qu'à des spectacles; & en ayant attiré un très-grand nombre dans le cirque, ils se donnèrent le signal dont ils étoient convenus.

Sozom. l. 7. c. 24. Alors on vit courir de tous côtés des soldats qui se jetèrent, les armes à la main, dans les places, dans les rues, dans les maisons, & sur-tout dans le cirque, où le peuple étoit assemblé. Là ils passoient tout au fil de l'épée, sans aucune distinction d'âge, de sexe & de qualité. Le premier qui se rencontroit, étoit le premier immolé. Les innocens périssoient avec les coupables. Des étrangers qui n'avoient aucune part dans la faute, se trouvèrent enveloppés dans la punition; & les soldats échauffés au meurtre, ne cher-

choient plus à punir un crime, mais à assouvir leur brutale fureur. AN. 390.

Ce fut en cette occasion qu'un des plus riches marchands de la ville voyant sa famille prête à être cruellement égorgée, se jeta aux pieds de ces meurtriers, essaya vainement de les émouvoir par ses larmes & par ses prières, & les conjura de prendre son bien & sa propre vie, pour celle de deux enfans qui lui étoient également chers. Alors, comme s'ils eussent été touchés de quelque pitié, ils lui répondirent, que le nombre des morts, porté par leurs commissions, n'étoit pas encore rempli ; qu'ils ne pouvoient disposer que d'une seule grâce, & qu'il choisît promptement lequel de ses deux enfans il vouloit sauver. Mais ce misérable père réduit à la triste nécessité d'en livrer un pour sauver l'autre, & ne se déterminant pas assez promptement sur ce choix au gré des barbares, ils ne purent souffrir plus long-temps cette suspension, & tuèrent inhumainement les deux frères. La ville fut abandonnée à l'épée pendant trois heures, & il périt environ sept mille personnes.

Quoiqu'on eût pu croire que Théodose n'avoit pas ordonné de son mouvement cette vengeance sans bornes; néanmoins, comme les Princes doivent répondre de ce qui se fait en leur nom, & des excès qu'on commet dans l'exécution de leurs ordres, chacun en jeta la faute sur lui. Le bruit s'en répandit par tout l'Orient. La nouvelle en vint à Milan, où plusieurs évêques s'étoient rendus pour assister au concile qu'on y devoit tenir contre Jovinien & ses partisans. Ces Prélats eurent horreur d'une action si cruelle, & blâmèrent hautement celui qui en étoit l'auteur. *Paulin. in vitâ Ambros. Théodoret. l. 5. c. 17.* *Ambros. ep. 28.*

Saint Ambroise ayant appris que ce Prince avoit dessein de le venir trouver, lui écrivit d'abord une lettre pour lui marquer la grandeur de son crime, & l'exhorter d'en faire pénitence. Il s'excuse de ce qu'il n'a pas l'honneur d'aller au-devant de lui. Il lui déclare avec respect, *Qu'encore qu'il ait dans le cœur toute la reconnoissance qu'il doit avoir des témoignages de son amitié, & des grâces qu'il a reçues de lui, il ne ressent plus la même joie qu'il auroit eue autrefois de son arrivée ; & qu'il aime mieux le laisser en repos, & lui donner le temps de faire des réflexions sur sa conduite, que de l'importuner par ses corrections précipitées ; qu'il le reconnoît pour un grand Prince, craignant Dieu, zélé pour la foi, & plein de bonnes* V.

AN. 390.

intentions, mais prompt de ſon naturel, & ſuſceptible des impreſſions qu'on lui donne, ſoit pour le pardon, ſoit pour la vengeance.

Après avoit fait ainſi le portrait de l'Empereur à l'Empereur même, il vient à l'affaire de Theſſalonique, & lui repréſente, que c'eſt une manière de punition inouie; que ſon crime eſt d'autant plus grand, qu'on lui en avoit fait voir la grandeur avant qu'il l'entreprît; que les évêques aſſemblés en avoient gémi, & avoient jugé néceſſaire qu'il ſe réconciliât avec Dieu avant que d'être reçu à la participation des ſacrés myſtères; qu'il falloit pleurer & expier ſon péché par les larmes & par la pénitence, & n'avoir pas honte de faire ce que David avoit fait, lui qui étoit un grand Roi, de qui Jeſus-Chriſt étoit deſcendu ſelon la chair, & qui n'étoit coupable que de la mort d'un ſeul innocent; qu'il ne lui dit pas ces choſes pour le confondre, mais pour l'exciter par cet exemple à ſe reconnoître, & à s'humilier devant Dieu; que tout homme, quelque grand qu'il ſoit, eſt ſujet à manquer; qu'il lui conſeille, & le conjure comme ami, & qu'il l'exhorte & l'avertit, comme évêque, de réparer ſa faute; que ce ſeroit une choſe déplorable, ſi un Prince qui avoit donné de ſi grands exemples de piété & de clémence demeuroit endurci, & ſi, après avoir pardonné à tant de criminels, il faiſoit difficulté de ſe repentir d'avoir fait mourir tant d'innocens; que quelques grandes qualités qu'il eût pour régner, & quelques batailles qu'il eût gagnées, il avoit été plus eſtimable par ſa piété que par ſes victoires; mais qu'il avoit perdu par une ſeule action la gloire qu'il s'étoit acquiſe par tant d'autres.

Il lui déclare après cela que la reconnoiſſance, l'eſtime & le reſpect qu'il a dans le cœur pour lui, n'empêcheront pas qu'il ne ſuive les ordres de l'égliſe, & qu'il n'a garde d'offrir en ſa préſence le divin ſacrifice juſqu'à ce qu'il ait ſatisfait à Dieu; qu'au reſte il lui écrit ceci de ſa main, afin qu'il y faſſe réflexion en ſon particulier; qu'il aimeroit bien mieux gagner les bonnes grâces de ſon empereur par une complaiſance honnête, que de lui faire de la peine par des avertiſſemens rudes; mais que lorſqu'il s'agit de la cauſe de Dieu, il faut ſacrifier ſon inclination à ſon devoir.

Enfin il l'exhorte à accuſer & à condamner lui-même ſon péché, & finit par ces paroles, pleines d'une tendreſſe

de père : *Plût à Dieu, Seigneur, que j'euſſe plutôt cru mon propre inſtinct, que l'expérience que j'avois de votre bonté! Mais lorſque je m'imaginois que je vous avois vu ſi ſouvent pardonner, & revenir de votre colère, je me ſuis trop fié à votre coutume; vous avez été prévenu, & je n'ai point empêché ce que je devois craindre, & que je ne pouvois preſque pas prévoir. Dieu ſait la tendreſſe que j'ai pour vous, & la ferveur avec laquelle je lui demande votre ſalut. Si vous êtes perſuadé que je vous dis la vérité, ſuivez les avis que je vous donne; ſinon, excuſez mon zèle, & ne trouvez pas mauvais que je veuille plutôt plaire à Dieu qu'à vous.* AN. 390.

V I. L'Empereur ayant reçu cette lettre, ſe ſentit touché d'une ſi libre & ſi ſage remontrance. Les nuages de la prévention étant diſſipés, il regarda l'action qu'il venoit de faire, dépouillée des prétextes & des raiſonnemens d'une fauſſe politique. Son ame preſſée des remords de ſon crime, fut ſaiſie d'une crainte religieuſe des jugemens de Dieu, & des cenſures eccléſiaſtiques. Dans cet état, ne pouvant preſque ſe ſupporter lui-même, & n'eſpérant de ſolide conſolation que du ſaint archevêque dont il n'avoit pas aſſez révéré les conſeils, & dont il avoit éprouvé le zèle inflexible, il partit tout d'un coup pour Milan.

V I I. Auſſitôt qu'il y fut arrivé, il ne penſa qu'à donner des marques de ſa piété, pour ôter les mauvaiſes impreſſions qu'il avoit données de lui. Pour cela, il voulut aller à la cathédrale aſſiſter aux prières publiques, & participer aux ſacrés myſtères. L'archevêque en fut averti, & ſortant du chœur de l'égliſe où il étoit, il marcha juſqu'au-delà du veſtibule pour l'attendre. Dès qu'il le vit paroître, il s'avança quelques pas vers lui, & lui dit avec cette autorité que lui donnoit ſon caractère & la ſainteté de ſa vie:

Il eſt à croire, ô Empereur, que vous ne comprenez pas encore l'énormité de votre crime, puiſque vous oſez vous préſenter ici. Peut-être que prévenu de la grandeur de votre dignité, vous vous cachez à vous-même vos foibleſſes, & que votre orgueil aveugle votre raiſon. Songez que vous êtes d'une nature fragile, que vous avez été tiré d'un peu de pouſſière comme les autres hommes, & que vous retournerez en pouſſière comme eux. Ne vous laiſſez pas éblouir à l'éclat de cette pourpre, qui couvre un corps infirme & mortel. Ceux à qui vous commandez ſont de la même nature que vous, & vous ſervez avec eux le même Dieu qui eſt le *Théodoret. l. 5. c. 17.

AN. 390. *maître des ſujets & des ſouverains. Comment donc entreprenez-vous d'entrer dans ſon temple? Oſeriez-vous étendre vos mains encore teintes du ſang innocent que vous avez répandu, pour prendre le corps ſacré de Jeſus-Chriſt? Oſeriez-vous recevoir ſon ſang adorable en cette bouche, qui, dans l'excès de votre colère, a commandé tant de meurtres? Retirez-vous donc, & n'ajoutez pas un nouveau crime à celui que vous avez déjà commis: recevez plutôt avec ſoumiſſion la ſentence que je prononce ſur la terre, & que Jeſus-Chriſt approuve dans le ciel contre votre péché, puiſque c'eſt pour votre ſalut.*

Théodoſe, ſenſiblement touché de ce diſcours, demeura quelque temps les yeux baiſſés ſans rien dire: après quoi il répondit à l'archevêque qu'il reconnoiſſoit ſon crime, mais qu'il eſpéroit que Dieu auroit égard à ſa foibleſſe; & comme il alléguoit l'exemple de David, qui avoit commis un homicide & un adultère tout enſemble, l'archevêque lui répondit: *Vous l'avez imité en ſon péché, imitez-le donc en ſa pénitence.* Alors ce Prince qui étoit parfaitement inſtruit des maximes de la religion & du pouvoir de l'égliſe, au lieu de s'offenſer de cette réſiſtance, la regarda comme un remède ſalutaire d'un mal dont il n'avoit pas connu juſqu'alors toutes les conſéquences. Il ſe retira dans ſon palais les larmes aux yeux, & demeura huit mois entiers éloigné des ſacrés myſtères, vivant comme un pénitent, & ne s'apercevant preſque pas qu'il fût Empereur.

Paulin. in vit. Ambroſ.

VIII. *Théodoret. l. 5. c. 17.*

Cependant la fête de la naiſſance de Notre-Seigneur étant arrivée, Théodoſe, pénétré d'une vive douleur, ſe leva plus matin qu'il n'avoit accoutumé; & comme il ne pouvoit avoir aucune part à la ſolennité de ce jour, il ſe diſpoſoit à le paſſer dans une profonde triſteſſe. Ruffin, grand-maître du palais, qu'il honoroit de ſon amitié & de ſa confidence, étant entré dans ſa chambre, le trouva dans cet abattement, & lui en demanda la cauſe. L'ayant ſue, il eſſaya de le conſoler, en lui inſinuant adroitement, qu'il falloit ſe mettre au-deſſus de certaines craintes qu'on couvroit du nom de religion; qu'on devoit agir en maître quand on l'étoit; qu'il y avoit du danger à s'aſſujettir aux cenſures de gens qui n'avoient jamais gouverné d'états; que s'il avoit pourtant cette délicateſſe de conſcience, il pouvoit ſatisfaire ſa piété, ſans tomber dans l'abattement; que le mal n'étoit pas ſi grand qu'on le faiſoit; qu'après tout il

avoit eu ſujet de punir des criminels, & qu'il n'en avoit pas de s'affliger ſi cruellement. Ainſi ce favori, après avoir porté ſon maître à commettre une grande faute, tâchoit encore par ſes flatteries de lui en affoiblir le repentir. AN. 390.

Théodoſe, bien loin de recevoir ces conſolations, parut plus touché qu'il n'étoit auparavant, & après avoir demeuré quelque temps ſans pouvoir répondre : *Ceſſez, Ruffin*, lui dit-il avez indignation, *ceſſez de vous moquer de ma douleur ; je juge mieux que vous ne faites de l'état où je ſuis. N'ai-je pas ſujet d'être affligé, quand je penſe que les moindres de mes ſujets vont aujourd'hui faire leur prière aux pieds des autels, & que je ſuis le ſeul à qui l'on interdit non-ſeulement l'entrée de l'égliſe, mais encore celle du ciel, ſuivant cette parole de l'évangile : Tout ce que vous aurez lié ſur la terre, ſera lié de même dans les cieux !* Matt. 18.

Ruffin ne voyant plus d'apparence d'ôter de l'eſprit de ce Prince cette crainte religieuſe que ſaint Ambroiſe y avoit imprimée par ſes remontrances, s'offrit d'aller trouver ce prélât, & de l'obliger par ſes prières à lever la ſentence de l'excommunication. Théodoſe lui répondit : qu'il avoit affaire à un homme inflexible, qui n'avoit nul égard au rang, ni à la puiſſance des Empereurs, lorſqu'il s'agiſſoit des lois & de la diſcipline de l'égliſe ; qu'il reconnoiſſoit que le jugement de l'archevêque étoit juſte ; & qu'il valoit mieux achever d'expier ſon péché que de demander en vain la grâce d'une abſolution précipitée. IX.

La pratique ordinaire de l'égliſe, de ne recevoir publiquement les pénitens que vers les fêtes de Pâques, & de tenir les meurtriers volontaires pluſieurs années en pénitence, faiſoit croire à l'Empereur que cette tentative ſeroit inutile. Toutefois Ruffin le preſſa ſi fort de ſortir de l'accablement où il étoit, & lui donna de ſi belles eſpérances, que ce Prince lui permit d'aller trouver l'archevêque, & réſolut de le ſuivre lui-même peu de temps après. Ruffin s'acquitta de ſa commiſſion avec beaucoup d'adreſſe ; mais ſaint Ambroiſe voyant qu'il faiſoit une négociation d'état d'une réconciliation eccléſiaſtique, lui répondit avec ſa liberté ordinaire, *Que lui, qui étoit le premier auteur du crime, n'étoit pas propre pour être l'entremetteur de l'abſolution ; & que pour peu qu'il lui reſtât de honte & de crainte des jugemens de Dieu, il ne devoit penſer à l'affaire de Theſſalonique, que pour pleurer*

AN. 390.

les mauvais conſeils qu'il avoit donnés à ſon maître. Ruffin ne ſe rebuta point de ces reproches : il employa les ſollicitations & les prières les plus touchantes, & n'oublia rien de ce qui pouvoit gagner l'eſprit de l'archevêque. Comme il vit qu'il n'en pouvoit rien obtenir, il l'avertit que l'Empereur arriveroit bientôt à l'égliſe. Le ſaint lui répliqua, ſans s'étonner, *Qu'il alloit l'attendre à la porte, pour lui en défendre l'entrée ; que s'il venoit comme un Empereur chrétien, il ne violeroit pas les lois de ſa religion ; que s'il vouloit devenir tyran, il pourroit ajouter la mort d'un évêque à celle de tant d'innocens qu'il avoit déjà fait mourir.*

X. Ruffin ayant oui cette réponſe, manda promptement à Théodoſe que l'affaire n'avoit pas réuſſi comme il l'avoit eſpéré, & qu'il le ſupplioit de ne point venir. L'Empereur étoit déjà bien avancé quand il reçut cet avis. Il s'arrêta, & après avoir fait quelques réflexions, il paſſa outre, & réſolut de ſouffrir la confuſion qu'il croyoit avoir méritée. L'archevêque étoit dans une ſalle proche de l'égliſe où il donnoit ordinairement ſes audiences, lorſqu'on vint l'avertir que l'Empereur étoit à la porte. Il s'avança vers lui, & lui dit, qu'il ne faiſoit pas l'action d'un Empereur chrétien, s'il entreprenoit de forcer l'égliſe ; que c'étoit ſe révolter contre Dieu même, & fouler aux pieds les lois divines, que de vouloir aſſiſter aux ſacrés myſtères avant que d'avoir fait pénitence de ſon péché. Théodoſe lui répondit avec beaucoup de ſoumiſſion, que ſon deſſein n'étoit pas d'entrer par force dans la maiſon de Dieu, ni de violer les ordonnances eccléſiaſtiques ; mais qu'il venoit le conjurer de rompre ſes liens, & de lui ouvrir la porte du ſalut, au nom de Jeſus-Chriſt, qui a ouvert celle de ſa miſéricorde aux pécheurs qui ſe repentent ſincérement. S. Ambroiſe lui demanda quelle pénitence il avoit faite, & quels remèdes il avoit employés pour guérir une plaie ſi dangereuſe : *Je viens à vous comme au médecin*, répliqua l'Empereur ; *c'eſt à vous à ordonner ce que je dois faire.*

XI. Alors le ſaint archevêque lui repréſenta le malheur d'un Prince qui ne régloit pas ſes paſſions, & qui s'expoſoit à rendre des jugemens injuſtes, & à répandre un ſang innocent, & lui ordonna de faire une loi qui pût ſervir de frein à ſa colère & à celle de ſes ſucceſſeurs. Cette loi portoit, que ſi les Empereurs, contre leur coutume, étoient obligés

Théodor. ibid. Zoz. l. 7. c. 25.

d'uſer envers quelqu'un d'une extrême ſévérité, après avoir prononcé la ſentence de mort, ils en feroient différer l'exécution d'un mois entier, afin que les paſſions, étant rallenties, ils puſſent revoir leurs jugemens, & diſcerner, ſans préoccupation, l'innocent d'avec le coupable. Soit que cette ordonnance fût dreſſée alors, ſoit qu'elle eût été publiée huit ans auparavant, comme quelques hiſtoriens l'ont remarqué, Théodoſe la fit écrire ſur le champ, la ſigna & promit de l'obſerver. AN. 390. *Théodoret ibid.*

Cela fait, il fut abſous, & ayant été admis dans l'égliſe, il ſe proſterna, & commença ſa prière par ces paroles d'un roi pécheur & pénitent comme lui, *Mon ame eſt demeurée attachée en terre, Seigneur, rendez-moi la vie ſelon votre promeſſe.* *Pſal.* 118. Il ſe tenoit en cette poſture, frappant de temps en temps ſa poitrine, élevant ſa voix vers le ciel, pour demander grâce, & pleurant ſon péché à la vue de tout le peuple, qui en étoit attendri, & qui pleuroit avec lui. Lorſqu'il fallut aller à l'offrande, il ſe leva, s'avança vers l'autel, où il offrit ſes dons comme il avoit accoutumé, & vint ſe ranger dans le chœur parmi les prêtres auprès du baluſtre.

L'archevêque l'ayant aperçu, & voulant abolir une coutume que la complaiſance des évêques, & le relâchement de la diſcipline avoit introduit, envoya lui demander ce qu'il attendoit-là; & comme on lui rapporta de ſa part, qu'il attendoit le temps d'être admis à la communion des ſacrés myſtères, il lui manda par un de ſes diacres, *Qu'il s'étonnoit de le voir ainſi dans le ſanctuaire; que la pourpre le faiſoit Empereur, & non pas prêtre, & qu'il n'avoit de place dans l'égliſe que comme les autres laïques.* L'Empereur répondit: *Que ce n'étoit ni une entrepriſe contre l'ordre de l'égliſe; ni une affectation de ſe diſtinguer de perſonne; mais qu'il avoit cru que l'uſage étoit le même à Milan qu'à Conſtantinople, où il ſe plaçoit dans le chœur; & après avoir remercié l'archevêque de la bonté qu'il avoit de l'avertir de ſon devoir, il ſortit hors du baluſtre, & ſe rangea parmi le peuple.* XII. *Zoz. l. 4. c. 24.*

Cette leçon demeura ſi fort gravée dans ſon eſprit, qu'étant de retour à Conſtantinople, & ſe trouvant dans l'égliſe cathédrale le jour d'une grande fête: il ſortit du chœur après avoir fait ſon offrande, & comme le patriarche Nectaire l'envoyoit prier d'y rentrer, & de reprendre la place qui étoit deſtinée à Sa Majeſté, *Hélas*, dit-il en ſoupirant, *j'ai*

AN. 390. *été long-temps à ſavoir la différence qu'il y a entre un évêque & un empereur ! Je ſuis environné de gens qui me flattent ; je n'ai trouvé qu'un homme qui m'ait redreſſé, & qui m'ait dit la vérité ; & je ne connois au monde de véritable évêque qu'Ambroiſe.* Théodor. Depuis ce temps-là les empereurs ſe tinrent hors du baluſtre, un peu au-deſſus du peuple, mais au-deſſous des prêtres : tant la correction d'un prélat zélé & irréprochable fait d'impreſſion ſur un prince qui a quelque ſoin de ſon ſalut.

Toute l'égliſe eſt encore édifiée de la docilité & de la foi de cet empereur. Les ſaints pères, dans leurs écrits, ont conſacré la mémoire de ſa piété ; & par cet exemple ils ont averti tous les ſouverains de régler leur autorité par la juſtice, & non pas par leurs paſſions ; de diſcerner les bons conſeils d'avec les mauvais ; & d'avoir plus de honte des péchés qu'ils font, que de la pénitence qu'ils en devroient faire. *Auguſt. de civ. D. l. 5. c. 26. Ambroſ. in fun. Théod. Paulin. &c.*

XIII. Théodoſe, après s'être ſoumis lui-même aux lois de l'égliſe, employa ſon autorité pour les faire obſerver, & réprima l'inſolence de Jovinien & de ſes diſciples, que le concile de Milan venoit de condamner. Jovinien avoit été religieux dans un monaſtère du faubourg de Milan, que ſaint Ambroiſe entretenoit par ſes ſoins dans une exacte régularité. Cet homme volage & ſenſuel ſe laſſa bientôt de mener une vie auſtère & pénitente. Il la quitta, & entraîna avec lui quelques eſprits foibles, qu'il avoit infectés d'une doctrine contagieuſe. Il eut quelque deſſein de rentrer dans cette ſainte ſociété ; mais on jugea que ſon repentir n'étoit pas ſincère, & que ſa converſation ſeroit dangereuſe, & l'on refuſa de l'y recevoir. Il fut ſi piqué de ce refus, qu'il enſeigna publiquement, que le jeûne & les autres exercices de pénitence n'étoient d'aucun mérite ; que la virginité n'avoit aucun avantage ſur le mariage ; que ceux qui ſont baptiſés ne peuvent être abattus par les tentations ; qu'il n'y avoit qu'une même récompenſe pour tous les bienheureux ; & pluſieurs autres maximes qui tendoient au relâchement des mœurs & à l'affoibliſſement de la diſcipline. Outre que ſa cauſe étoit mauvaiſe, elle étoit encore mal ſoutenue, parce qu'il n'avoit ni netteté, ni éloquence dans ſes écrits : mais comme elle flattoit les inclinations ſenſuelles des hommes, elle étoit facile à perſuader. Ainſi en rabaiſſant la gloire de la virginité, il ſéduiſoit pluſieurs *Hieronym. contra Jovin. l. 2.* *Auguſt. de hæreſ. c. 82.*

vierges

vierges romaines ; & à force de déclamer contre le célibat, il portoit des gens de bien à la diſſolution. AN 390.

De ſaints & ſavans perſonnages écrivirent contre ſa doctrine & contre ſa vie, qui étoit très-conforme à ſes opinions, & lui reprochèrent même avec beaucoup d'aigreur ſes délicateſſes, ſon luxe & ſon incontinence. Le pape Sirice, après avoir condamné cet héréſiarque, envoya ſes légats à Milan pour y convoquer un ſynode, & pour étouffer ces nouvelles erreurs dans le lieu même où elles étoient nées. Ce ſynode, qui commençoit à s'aſſembler quand la nouvelle de l'affaire de Theſſalonique arriva, avoit jugé Jovinien & ſes compagnons, conformément à la ſentence de Rome ; il ne reſtoit plus qu'à l'exécuter ; Théodoſe s'en chargea lui-même ; & par un reſcrit donné à Véronne le deuxième jour de Septembre, il chaſſa de Rome ces hommes déréglés, qui retenoient encore le nom & l'habit de leur première profeſſion, & les rélégua dans des déſerts écartés, où ils euſſent vécu en une continence forcée, ſi les magiſtrats euſſent été plus exacts à faire exécuter l'ordre qu'ils avoient reçu.

Ambroſ. de Virgin. Hieronym. l. 2. contra Jovin. Auguſt. de bono conjug. Leg. de Monach. cod. Théod.

Le zèle de ce prince ne s'arrêta pas là ; car ayant appris que cette héréſie avoit introduit dans Rome d'étranges déſordres, il fit publier des ordonnances très-ſévères contre pluſieurs ſortes d'impuretés, & commanda très-expreſſément au lieutenant de la ville, d'arrêter cette corruption par des ſupplices proportionnés aux crimes, afin de remettre parmi les Romains l'honnêteté des mœurs où le grand Conſtantin avoit autrefois commencé de les réduire. Ce fut environ ce temps-là qu'il défendit, ſous des peines très-rigoureuſes, le mariage entre les couſins-germains, renouvelant les édits anciens, qu'une licence effrenée avoit entièrement abrogés. Il établit encore pluſieurs lois qui regardoient le repos de l'état & la police de l'égliſe. Le règlement qu'il fit ſur le ſujet des diaconiſtes, mérite d'être rapporté ici avec toutes ſes circonſtances, tant parce que l'occaſion qu'il eut de le faire, fit alors un grand éclat, que parce que les princes en peuvent tirer quelque inſtruction pour leur conduite.

XLVI.

Aurel. Vict. in Theod. Ambroſ. cap. 66.

L'égliſe a toujours exigé des pénitens une confeſſion publique ou particulière de leurs péchés, comme une humiliation néceſſaire, & une marque évidente de douleur & de

XLVII.

AN. 390. repentir. Des miniſtres commis pour la direction des conſciences, entendoient les accuſations que chacun faiſoit contre ſoi-même, & ordonnoient des peines & des ſatisfactions proportionnées aux péchés qu'on leur découvroit. L'évêque tenoit lui ſeul ce tribunal de pénitence, tant que les chrétiens vécurent dans la ferveur & dans la pureté des règles de l'évangile. Mais leur nombre s'étant augmenté, & la diſcipline s'étant relâchée dès que les perſécutions eurent ceſſé, les péchés devinrent ſi fréquens, & les évêques ſe trouvèrent chargés de tant de ſoins, qu'il fallut établir dans chaque égliſe un prêtre pénitencier. Celui-ci recevoit les confeſſions des pénitens, leur preſcrivoit le temps & la manière de la ſatisfaction; & après les avoir éprouvés ſelon leurs beſoins, par les pratiques de la pénitence, il les préſentoit à l'évêque pour être réconciliés.

Zoz. l. 7. c. 16.

Socrat. l. 5. c. 19.

XVI. *Zoz. ibid.* Cet office établi depuis long-temps dans Conſtantinople, y fut ſupprimé par le patriarche Nectaire, à l'occaſion d'un déſordre arrivé dans ſon égliſe. Une jeune veuve de qualité, qui, vraiſemblablement, par une dévotion peu ſolide, s'étoit élevée au rang de diaconiſſe, fit une confeſſion de toute ſa vie paſſée au pénitencier, qui lui impoſa, pour l'expiation de ſes fautes, des jeûnes & des prières extraordinaires. Comme elle étoit obligée d'être long-temps à l'égliſe pour s'acquitter des ſatisfactions qu'on lui avoit ordonnées, elle eut occaſion de voir & d'entretenir pluſieurs fois un jeune diacre, en qui elle eut trop de confiance. Ces entretiens fort ſérieux au commencement, dégénérèrent de part & d'autre en familiarités peu honnêtes, & ce commerce ſpirituel devint enſuite une paſſion criminelle. Cette veuve, preſſée enfin des remords de ſa conſcience, alla déclarer ſon péché, & nomma imprudemment celui qui l'avoit ſéduite.

Le pénitencier voulut examiner la vérité du fait; le patriarche en fut averti; le diacre fut dépoſé. Le ſoin qu'on eut de cacher le ſujet de cette dépoſition, fit que chacun s'en informa plus curieuſement. On découvrit bientôt le crime que quelques-uns avoient déjà ſoupçonné; le bruit s'en répandit dans toute la ville. Le peuple rejetant ſur tout le clergé la faute d'un ſeul eccléſiaſtique, fut ſur le point de ſe ſoulever. Le patriarche Nectaire, pour faire ceſſer cette émotion, & pour ôter à l'avenir toute occaſion de

pareils ſcandales, ſupprima l'office de pénitencier dans ſon égliſe, par le conſeil d'un de ſes prêtres nommé Eudémon. Soit qu'il n'eût fait qu'abolir cette charge, ſoit qu'il eût interrompu pour un temps la pratique de la pénitence publique, il fit un bréche notable à la diſcipline. AN. 390.

Quoi qu'il en ſoit, Théodoſe, touché du déſordre qui venoit d'arriver dans Conſtantinople, & voulant ôter aux payens tout ſujet de décrier les mœurs de l'égliſe, fit publier une ordonnance, par laquelle il régloit l'âge & les teſtamens des diaconiſſes. C'étoient des dames d'une piété reconnue, qui s'employoient à tout ce qui regardoit le ſoulagement, l'inſtruction, ou la diſcipline des perſonnes de leur ſexe. Elles diſtribuoient les charités des fidelles, enſeignoient les principes de la foi, & les cérémonies du baptême; prenoient tous les ſoins convenables à la pudeur & à la bienſéance, dans les immerſions, dans les onctions, dans les ſépultures; & quoique leur emploi ne fût pas un ordre dans la hiérarchie, c'étoit pourtant un miniſtère ancien & conſidérable. XVII. *Clément l. 3. & 8. Conſtit. Epiphan. hæreſ. 79. Bona Rer. Liturgic. c. 25.*

Il s'étoit gliſſé deux ſortes d'abus parmi elles. Les unes, dans leur jeuneſſe, par un déſir impatient de ſe diſtinguer par leur dévotion, ſe coupoient les cheveux, & s'introduiſoient dans l'égliſe: il en arrivoit quelquefois du ſcandale; il y avoit toujours du danger. Les autres, par une libéralité indiſcrète, ſe piquoient de donner leurs biens aux égliſes & aux hôpitaux, & ruinoient ſouvent leurs familles pour ſatisfaire l'avarice des eccléſiaſtiques. *Paul. epiſt. ad Rom. 16.*

Théodoſe, pour remédier à ces abus, ordonna qu'aucune veuve ne fût reçue au rang de diaconiſſe, qui n'eût ſoixante ans, ſuivant le précepte de ſaint Paul, & défendit à celles qu'on y recevroit, de donner, ſous des prétextes de religion, leur or, leur argent & leurs pierreries; leur laiſſant la diſpoſition entière des revenus de leurs terres, mais ne leur permettant pas d'en diſſiper, ou d'en aliéner les fonds au préjudice de leurs enfans, ou de leurs proches, ni de les laiſſer par teſtament aux clercs, aux pauvres, ni aux égliſes. *Leg. 27. de epiſcop. cod. Theod.*

La première partie de ſon ordonnance fut généralement approuvée: mais on lui remontra qu'il n'étoit pas juſte d'arrêter les bonnes intentions des veuves mourantes, & de tarir une des principales ſources de la charité; que c'étoit entreprendre ſur la liberté de l'égliſe, & ſur les droits mê-

AN. 390. mes des pauvres, que de les exclure des héritages ou des aumônes des fidelles; & que la religion n'étoit déjà que trop diminuée, & la charité trop refroidie, ſans les borner encore par des lois injurieuſes à l'une & à l'autre. L'empereur, qui n'eut jamais honte de ſe dédire quand on lui fit connoître qu'il s'étoit trompé, reçut ſi bien cette remontrance, que deux mois après il fit publier à Véronne une révocation de cette loi. Il commanda qu'on la tirât de tous les regiſtres, enſorte qu'aucun plaideur ne pût l'alléguer, ni aucun magiſtrat s'en ſervir dans les jugemens.

§ VIII. Pendant qu'il s'occupoit ainſi à Milan, il reçut la nouvelle de la mort de l'impératrice Galla, ſa ſeconde femme, qui étoit demeurée à Conſtantinople. Il fut très-ſenſiblement touché de la perte de cette princeſſe qu'il avoit aimée avec paſſion, & qu'il n'avoit poſſédée que peu de temps parmi les troubles de la guerre, & les ſoins du rétabliſſement de l'empire. Il l'avoit retirée des erreurs où l'impératrice Juſtine l'avoit engagée dans ſon enfance, & lui avoit fait part non-ſeulement de ſon trône, mais encore de ſa piété. Elle mourut dans la fleur de ſon âge, & ne laiſſa qu'une fille nommée Placidie, qui fut depuis ſi fameuſe par ſa beauté, par ſon eſprit, par les aventures extraordinaires qui lui arrivèrent, & par les marques qu'elle donna de ſa foi, & de ſon zèle pour la religion.

On lui fit de magnifiques funérailles. Arcadius, peu de temps après, fit élever dans la grande place de Conſtantinople, proche l'égliſe, une colonne, où il fit mettre la ſtatue d'argent de Théodoſe, avec des inſcriptions & des repréſentations de ſes dernières victoires, voulant que cet ouvrage fût un monument éternel & de la gloire du père & de la piété du fils.

§ IX. Enfin Théodoſe réſolut de retourner en Orient, & d'aller jouir lui-même parmi ſes peuples des douceurs de la paix qu'il venoit d'établir dans tout l'empire. Il avoit paſſé près de trois ans en Italie, & les avoit employés à remettre l'ordre dans ces provinces, & à inſtruire le jeune Valentinien, qu'il aimoit comme ſon fils propre. Sachant le crédit qu'avoit Symmaque dans le ſénat, il l'avoit honoré de la dignité de conſul, & n'avoit rien oublié de ce qui pouvoit gagner cet eſprit remuant qui donnoit le mouvement aux affaires, & qui étoit à la tête d'un parti. Il avoit fait en

même-temps des édits très-sévères contre le culte des faux dieux, montrant par cette conduite, qu'il ne faisoit point de tort au mérite des personnes dont il condamnoit la religion. Après cela il partit, laissant l'empire d'Occident paisible, & l'empereur bien instruit en l'art de régner. AN. 391.

Il avoit déjà fait marcher une partie de son armée, afin de châtier, en passant, des barbares ramassés qui troubloient le repos des peuples. Ils avoient été attirés dans les marais de la Macédoine par quelques-uns de ces déserteurs dont nous avons parlé, qui s'y étoient jetés, & qui s'étoient sauvés du supplice qu'avoit mérité leur trahison. Ce fut d'abord une troupe de voleurs plutôt qu'une milice réglée; mais le nombre s'en étant augmenté par la déroute de l'armée de Maxime, ils observèrent quelque ordre, & firent irruption dans la Thessalie & la Macédoine. Leur licence s'accrut par le peu de résistance qu'ils y trouvèrent, & en peu de temps ils ravagèrent toute la campagne. Dès qu'ils eurent appris que l'empereur revenoit avec son armée, ils se retirèrent dans les forêts qui étoient aux environs des étangs, & ne sortirent plus en corps : ils se contentoient de faire des courses pendant la nuit, & se cachoient avec leur butin dès que le jour paroissoit. L'on eût dit que c'étoient des spectres plutôt que des hommes, & chacun se plaignoit de leur brigandage, sans que personne pût les forcer dans leur retraite. XX. Soz. l. 4

Théodose étant arrivé à Thessalonique, fit avancer une partie de son infanterie vers les marais, sous la conduite de Timase, & s'avança lui-même peu de temps après. Il fit chercher les ennemis; & comme on étoit long-temps à lui en donner des nouvelles, il sortit sans bruit de son camp avec cinq officiers bien montés, pour aller reconnoître les lieux où ils pouvoient être cachés. Il découvrit heureusement ce qu'il vouloit savoir; car étant entré dans une petite maison de campagne, pour s'y délasser après une longue course, il y aperçut un homme dont le visage effaré & la contenance embarrassée, lui donnèrent quelque soupçon. Il s'informa secrètement qui il étoit, & d'où il venoit; mais ne pouvant rien apprendre de particulier de cet inconnu, il commanda à ses gens de s'en saisir. Il voulut lui-même l'interroger; mais il n'en put tirer aucune réponse, ni par menaces, ni par douceur, jusqu'à ce que, pressé par des tourmens qu'on lui fit Soz. l. 4

AN. 391. ſouffrir, il confeſſa qu'il étoit l'eſpion des barbares ; qu'il couroit tout le jour la campagne pour leur marquer le butin qu'ils pouvoient faire pendant la nuit ; ſur-tout, qu'il avoit ordre de les avertir du paſſage de l'empereur, & de la marche de ſon armée. Il déclara enſuite le nombre, les forces & la retraite de ces barbares.

Zoz. l. 4. L'empereur partit promptement pour aller joindre ſon camp, marcha le lendemain avec quelques troupes, & fit attaquer ſi vigoureuſement ce corps de barbares, que malgré la difficulté des lieux, & la réſiſtance qu'ils firent, il les força dans leurs marécages. Il y en eut un grand nombre de tués, quelques-uns furent pris & châtiés exemplairement ; on pourſuivit les autres le matin juſques vers le ſoir. Timaſe voyant les ſoldats fatigués, pria l'empereur de prendre un peu de repos, & d'en donner à ceux qui le ſuivoient. On ſonna la retraite ; on campa dans une plaine voiſine ; on permit à chacun de ſe réjouir comme après une victoire ; & dans la confiance où l'on étoit, on n'eut pas tout le ſoin qu'il falloit de la garde & de la diſcipline du camp.

Cependant les barbares s'étant ralliés, & ayant appris par quelques-uns des leurs qui s'étoient ſauvés du camp, l'état où étoient les troupes, vinrent à la faveur de la nuit, & firent un grand ravage avant qu'on s'en fût aperçu. Enfin ceux qui étoient les moins endormis, ayant donné l'alarme de tous côtés, chacun ſe mit en défenſe. On courut à la tente de l'empereur, qui s'étoit levé au premier bruit qu'il avoit oui. Il ſe fit un combat dans le camp même, dont le ſuccès eût été douteux, ſi ce prince n'eût animé ſes gens par ſon exemple, & ſi Promote, un de ſes lieutenans généraux, qui n'étoit pas loin de là, ne fût arrivé heureuſement avec quelques eſcadrons de cavalerie, qui achevèrent de mettre en fuite les ennemis.

Théodoſe avoit réſolu d'aller en perſonne les pourſuivre, pour délivrer ſes peuples des incommodités qu'ils en recevoient. Mais Promote lui repréſenta, que ce n'étoient pas des ennemis dignes d'arrêter un grand empereur ; qu'il devoit ſe réſerver pour les grandes expéditions, & laiſſer à quelqu'un de ſes lieutenans, le ſoin de terminer une affaire où il y avoit quelque fatigue à prendre, & nulle gloire à acquérir. Il ſe chargea lui-même de cette commiſſion, & s'en acquitta ſi fidellement, qu'il renferma ces barbares dans

leurs forêts, & en fit un si grand carnage, qu'il n'y en eut pas un seul qui échappât. AN. 391.

L'empereur cependant continuoit son voyage. Tous les peuples alloient au-devant de lui avec une affection extraordinaire, & chaque entrée qu'il faisoit dans les villes étoit un triomphe. Il arriva à Constantinople le neuvième jour de Novembre, plus glorieux des marques d'amitié qu'il recevoit de ses sujets, que des victoires qu'il avoit remportées sur ses ennemis. Son fils Arcadius le vint recevoir, & tous les corps de l'empire lui témoignèrent à l'envi la joie qu'ils avoient de son heureux retour.

XXI. Les premiers soins qu'il eut, furent de rendre à Dieu des actions de grâces pour toutes les prospérités de son règne, de visiter l'église magnifique qu'il avoit fait bâtir à l'honneur de saint Jean-Baptiste, & d'y faire apporter d'un bourg voisin de Calcédoine, les reliques du même saint avec beaucoup de solennité. Il s'informa de l'état des affaires de l'église; & ayant appris qu'Eunome avoit tenu des assemblées dans la ville, & publié quelques-unes de ses erreurs, il le fit chasser de Constantinople. Il ordonna qu'on chassât de même tous les hérétiques des villes voisines, afin de leur ôter les moyens d'étendre leurs sectes, & de corrompre les peuples par leur communication contagieuse. *Leg. 22. de hæret. cod. Theod.*

Après avoir ainsi réglé ce qui concernoit la religion, il s'appliqua à connoître les besoins de l'état, & à soulager les provinces qui avoient été chargées, voulant relâcher, dans la paix, les tributs que la seule nécessité de la guerre lui avoit fait imposer : il arrêta sur-tout les cabales qui s'étoient formées dans sa cour, tant par les intrigues de Ruffin, que par les jalousies qu'on avoit conçues contre ce favori. *Zos. l. 4.*

XXII. Ruffin étoit Gaulois, de la province d'Aquitaine, d'une condition médiocre, mais d'un esprit élevé, souple, insinuant, poli, propre à divertir un prince, & capable même de le servir. Il vint à la cour de Constantinople : il s'y fit des amis & des protecteurs ; il fut connu de Théodose, il lui plut. Il ménagea si bien ces commencemens de fortune, qu'il parvint en peu de temps à des emplois considérables. L'empereur lui donna la charge de grand-maître de son palais, le fit entrer dans tous ses conseils, l'honora de son *Zos. ib. Ambros. ep. 53.*

AN. 391. amitié & de sa confidence, & le fit enfin consul avec son fils Arcadius.

Cet homme se maintint comme il s'étoit avancé, par son adresse plutôt que par sa vertu. Son ambition croissoit avec sa fortune. Il cherchoit à s'enrichir des dépouilles de ceux qu'il opprimoit par ses calomnies. C'étoit assez, pour être son ennemi, d'avoir un mérite extraordinaire, & de pouvoir lui disputer le rang qu'il tenoit. Comme il craignoit néanmoins de perdre l'amitié du prince, s'il ne conservoit son estime, il paroissoit modeste & désintéressé. Il couvroit ses mauvais conseils de prétextes de justice ou de politique, & savoit si bien faire valoir ses bonnes qualités, & cacher les mauvaises, que l'empereur, tout éclairé & tout jaloux qu'il étoit de son autorité, étoit bien souvent trompé & gouverné sans s'en apercevoir.

Claudian. l. 1. contra Ruff.

XXIII. *Zos.* Les principaux seigneurs de la cour ne purent voir l'élévation de ce favori sans en être piqués. Timase & Promote, qui venoient de commander l'armée, & de rendre des services importans, avoient prétendu lui être préférés dans les occasions. Tatien, qui avoit gouverné tout l'Orient en l'absence de Théodose, ne pouvoit se résoudre de voir au dessus de lui un nouveau ministre, qui n'avoit rien de plus recommandable que le bonheur de plaire au prince. Procule, fils de Tatien, gouverneur de Constantinople, jeune homme hardi & entreprenant, résistoit à Ruffin en toute rencontre. Ils conspirèrent ensemble contre lui, & résolurent de le perdre. Ruffin, averti de tous leurs desseins, prévint l'esprit de l'empereur, & lui représenta, *Que les grâces qu'il recevoit tous les jours de Sa Majesté, le rendoient odieux à toute la cour; que, quelque soin qu'il eût d'arrêter par sa retenue, les murmures de ses envieux, il se formoit tous les jours des factions & des cabales contre lui; qu'il succomberoit infailliblement, si la main qui l'avoit élevé, ne le soutenoit; qu'il reconnoissoit son peu de mérite, & qu'il ne s'estimoit que par les bontés que Sa Majesté avoit pour lui, & par la reconnoissance qu'il en auroit toute sa vie.*

XXIV. Après avoir engagé l'empereur à le protéger, il songea non-seulement à se garder des surprises, mais encore à perdre ses ennemis. Ces haines, qui avoient été jusques-là secrètes, commencèrent à éclater peu de temps après; car s'étant trouvé dans le conseil avec Promote, ils y eurent

diverſes conteſtations. L'empereur en étant ſorti, leur diſpute ſe renouvela : l'un & l'autre vouloit ſoutenir ſes avis ; ils s'échauffèrent inſenſiblement. Ruffin en étant venu à des paroles offenſantes, Promote s'emporta, & lui donna un ſoufflet. Le bruit de cette action ſe répandit d'abord dans tout le palais. Chacun en jugea ſelon l'attachement qu'il avoit à l'un où à l'autre ; mais l'empereur, à qui Ruffin alla ſur le champ faire ſes plaintes, en fut extrêmement irrité. Il proteſta hautement, *Qu'il étoit las de ſouffrir ces diviſions & ces intrigues, & ceux qui en étoient les auteurs ; qu'il leur apprendroit à vivre en paix, & à conſidérer les perſonnes qu'il affectionnoit ; & que ſi ces jalouſies qu'on avoit contre Ruffin ne finiſſoient, il le mettroit ſi fort au deſſus de ſes envieux, qu'ils ſeroient forcés de le reſpecter, & peut-être de lui obéir.* AN. 392. *Zoz. l. 4.*

Ce prince, qui parloit en maître, & qui ſavoit ſe faire craindre quand il falloit, prononça ces paroles avec tant de chaleur, que perſonne n'oſa plus murmurer. Il chaſſa Promote de ſa cour, & donna preſque en même temps à Ruffin la charge de préfet du prétoire. La nouvelle dignité de ce favori, & la protection de l'empereur, dont il étoit aſſuré, lui donnèrent lieu de ſe venger plus facilement de ſes ennemis. Promote ne ſurvécut pas long-temps à cette diſgrace ; car ayant reçu ordre d'aller joindre l'armée, & de marcher contre les Baſtarnes qui pilloient la Thrace, il fut tué dans une embuſcade par un parti de ces barbares : pluſieurs accusèrent Ruffin de cette trahiſon. XXV. *Zoz. l. 4.*

La mort de Procule ne fut pas moins funeſte. Ce miniſtre le fit accuſer de pluſieurs crimes, corrompit les commiſſaires qu'on lui avoit donnés, les obligea ſous main de le condamner à mort, & fit en ſorte que la grâce que Théodoſe lui envoyoit n'arrivât qu'après l'exécution. Il avoit traverſé Tatien dans des affaires de famille ; & Timaſe n'eut pas été plus heureux que les autres, s'il n'eût recherché l'amitié de ce favori, & s'il ne ſe fût rendu complice de ſes crimes. Telle étoit la conduite de Ruffin, qui abuſoit de la bonté & de la confiance de ſon maître ; & qui, cinq ans après, n'étant plus retenu par la crainte de Théodoſe, & vivant ſous des empereurs foibles & peu habiles, fut une des principales cauſes de la déſolation de l'empire par ſon orgueil & par ſon ambition démeſurée. *Ambroſ. ibid.*

Les choſes étoient en cet état dans la cour de Conſtanti- XXVI.

AN. 391. nople, lorſqu'on y reçut les nouvelles de la trahiſon d'Arbogaſte, & de la mort de Valentinien. Quelques ſoins que Théodoſe eût pris de laiſſer à ce jeune prince un empire paiſible & bien policé, à peine fut-il retourné en Orient, qu'il ſe forma de nouveaux partis dans Rome & dans les Gaules. Les ſénateurs payens firent encore une députation ſolennelle, pour demander le rétabliſſement de leurs temples, & l'exercice libre de leur religion. L'affaire fut examinée dans le conſeil; & quoique tous les avis allaſſent à leur accorder ce qu'ils ſouhaitoient, Valentinien s'y oppoſa, & renvoya les députés du ſénat avec un refus qui ne leur laiſſoit plus d'eſpérance.

Ambroſ. in o·at. fun. de obit. Valent.

XXVII. Pluſieurs qui s'étoient faits chrétiens par politique, cherchoient alors les moyens de renoncer impunément à leur religion. Théodoſe avoit tâché de remédier à ce déſordre pendant qu'il fut en Occident; car ayant ſu que pluſieurs perſonnes de qualité, pour s'accommoder au temps, & pour parvenir aux charges, quittoient le culte des dieux, & ſe faiſoient baptiſer, il jugea que ceux-là ne ſeroient pas fermes dans la foi, qui s'y engageoient par des motifs ſi foibles & ſi humains. Pour leur ôter la liberté de changer de religion, il fit publier une loi très-ſévère contre les apoſtats. Il les déclara incapables de rendre témoignage public, inhabiles à ſuccéder, indignes d'être reçus dans la compagnie des gens de bien, privés du droit de ſuffrages, déchus de toute charge, nobleſſe ou dignité, ſans pouvoir jamais prétendre d'être rétablis, voulant que ceux qui avoient profané les ſacrés myſtères, fuſſent regardés non-ſeulement comme des gens égarés, mais encore comme des gens perdus, & qu'ils fuſſent abandonnés des hommes, puiſqu'ils avoient abandonné Dieu.

Leg. 4. de apoſt. cod Théodoſ.

Leg. 5. de apoſt. cod. Theod.

XXVIII. Ceux-ci, qui ſe trouvoient liés dans une créance qu'ils n'avoient embraſſée que pour un temps, ſongeoient à faire un empereur ſous lequel ils puſſent quitter leur religion ſans perdre leurs dignités. En ce même temps Valentinien ayant appris qu'il y avoit à Rome une comédienne d'une excellente beauté, qui débauchoit toute la jeuneſſe, il commanda qu'on la fît ſortir de la ville, & qu'on l'emmenât à la cour. Celui qui fut chargé d'exécuter cet ordre ſe laiſſa corrompre par argent, & revint ſans s'être acquitté de ſa commiſſion. Le prince dépêcha incontinent des gens plus fidèles qui en-

Ambroſ. orat fun. de obit. Valent.

levèrent cette courtiſanne, & la conduiſirent juſques dans les Gaules où il étoit. Il l'y retint quelque temps; mais il ne voulut pas la voir, de peur de tomber lui-même dans un déréglement dont il vouloit corriger les autres. Ceux à qui il venoit d'ôter unn occaſion de débauche, & de donner un exemple de continence, furent piqués de l'un & de l'autre, & ſe liguèrent contre lui, parce qu'il traverſoit leurs paſſions, & qu'ils ne pouvoient lui en reprocher de ſemblables. AN. 392

Flavien, préfet du prétoire, homme d'eſprit & de grande expérience dans les affaires, mais fort adonné aux ſuperſtitions payennes, entretenoit ſous main ces cabales. Il étoit à craindre, tant par le crédit qu'il s'étoit acquis, & par des prédictions étudiées qu'il faiſoit courir parmi les gens du parti, que par les liaiſons ſecrètes qu'il avoit avec le comte Arbogaſte, qui étant accoutumé à commander en maître dans les Gaules, prenoit des meſures pour conſerver, malgré les jalouſies de l'empereur, l'autorité qu'il s'étoit donnée. xxx. Zoz. c. 22.

Cet Arbogaſte étoit un capitaine François, qui s'étoit mis fort jeune au ſervice des Romains. Il ſuivit Gratien dans ſes guerres d'Allemagne, & s'y acquit beaucoup de réputation. Après la mort de ce prince il refuſa de reconnoître Maxime, & dans la révolte preſque générale des officiers de l'armée, il tint ferme pour le parti de Valentinien. Il parvint à tous les emplois que méritoit ſa fidélité, jointe à la grande opinion qu'on avoit de ſon courage & de ſa conduite. Il gagna l'amitié des gens de guerre, qui de leur autorité, lui déférèrent le commandement de l'armée ſans que la cour osât s'y oppoſer. Après la défaite de Maxime, dont il fut la principale cauſe, il fut envoyé dans les Gaules pour s'en ſaiſir, & pour y commander. Il y rétablit les affaires de l'empire, & gagna pluſieurs batailles contre les barbares, & même contre ceux de ſa nation, qu'il contraignit de lui demander la paix. xxx. Paulin. in vita Ambroſ. Sozom. l. 4. Suid. ver. Arbog. Zoz. l. 4. Paulin. in vit. Ambroſ.

Ces grands ſervices le rendirent ſi fier & ſi abſolu, qu'il prit de lui-même l'adminiſtration entière des guerres de l'empire. L'armée ſuivoit aveuglément ſes volontés; car outre qu'il étoit vaillant, heureux en toutes ſes entrepriſes, & très-entendu dans le métier de la guerre, il étoit ennemi du luxe, ne recevoit du bien de l'empereur que pour avoir le plaiſir d'en faire aux ſoldats, leur partageoit tout le butin

AN. 392. après ſes victoires, ne ſe réſervant que la gloire d'avoir vaincu, & menoit une vie ſi frugale, ſi modeſte & ſi agiſſante, qu'on eût dit qu'il n'étoit que le compagnon de ceux dont il étoit le général.

Théodoſe qui connoiſſoit ſes grandes qualités, & qui avoit eu deſſein de l'emmener avec lui, jugea plus à propos de le laiſſer en Occident, comme un homme d'une fidélité reconnue, qui par ſon crédit & par ſon exemple, pouvoit retenir la cour de Valentinien dans le devoir, & aſſiſter de ſes conſeils ce jeune empereur, qui avoit de très-bonnes inclinations, mais qui n'avoit pas aſſez d'expérience dans les affaires. Arbogaſte crut alors qu'on ne pouvoit aſſez reconnoître ſes grands ſervices, & devint d'autant plus inſolent, qu'il s'eſtima plus néceſſaire. Il diſpoſoit des charges de l'armée; il régloit les troupes, & leur donnoit de nouvelles formes de diſcipline: il faiſoit la guerre ou la paix, ſelon ſes caprices; mépriſant ou réformant les ordres de l'empereur, & ne voulant d'autres bornes de ſon pouvoir que celles de ſon orgueil & de ſon ambition.

Valentinien étant venu dans les Gaules, ne put ſouffrir qu'Arbogaſte y commandât en ſouverain: il entreprit de l'abattre ſans le perdre, & s'il pouvoit même ſans l'irriter. Pour cela il donnoit des ordres importans ſans ſa participation: il étoit ſouvent d'un avis contraire au ſien; quelquefois il rejetoit ſes conſeils, ou préféroit ceux des autres miniſtres, eſpérant par-là accoutumer inſenſiblement à la dépendance cet homme qui lui eût été très-agréable, s'il n'eût affecté de lui être égal. Arbogaſte, qui n'aimoit pas à être contredit, & qui ne vouloit rien perdre de l'autorité qu'on lui avoit laiſſé prendre, ſe ligua ſecrètement avec tous les mécontens, & réſolut de tout entreprendre ſi on le pouſſoit. Cependant il s'aſſuroit des officiers de l'armée, & s'oppoſoit aux volontés de l'empereur, lorſqu'il ne tomboit pas dans ſon ſens.

En ce même temps on eut avis qu'une armée de barbares s'avançoit vers les frontières de l'Italie. Valentinien, qui étoit alors à Vienne dans les Gaules, ſe diſpoſa à paſſer les Alpes, & à marcher contre les ennemis à la tête de ſes troupes. Mais avant que de s'engager à cette guerre, il voulut pourvoir à ſon ſalut en ſe faiſant baptiſer, & à ſon repos, en diſgraciant Arbogaſte, & lui ôtant le commandement de l'armée.

Pour le baptême, quoiqu'il y eût dans les Gaules des évêques d'une grande ſainteté, il ſouhaita de le recevoir de la main de ſaint Ambroiſe, qu'il appeloit ſon père & ſon maître. Comme il alloit lui envoyer un de ſes officiers, il apprit que le ſaint prélat venoit le trouver, dont il témoigna une joie extrême. Au premier bruit de la marche des ennemis, les gouverneurs, & les magiſtrats des villes les plus expoſées s'étoient adreſſés à cet archevêque, & l'avoient conjuré d'aller remontrer à l'empereur le danger où étoit l'Italie, ſi elle n'étoit promptement ſecourue. Il avoit accepté la députation, la jugeant néceſſaire pour le repos, & pour la ſureté de ſon pays. Il ſe préparoit même à partir le lendemain, lorſqu'on reçut des nouvelles à Milan que le prince preſſoit ſon voyage, que ſa route étoit marquée, que l'équipage étoit déjà bien avancé, & qu'on donnoit ordre de tous côtés aux logemens de la cour, & aux quartiers des gens de guerre. L'archevêque qui, par charité, ne manquoit jamais aux choſes néceſſaires, & qui par pudeur n'en entreprenoit point de ſuperflues, ſe crut alors déchargé de ſa commiſſion, & attendit l'empereur à Milan, pendant que l'empereur l'attendoit à Vienne.

AN. 392. XXXI. *Ambro. ep. 34. ad Theodoſ.*

Ambroſ. orat. in. fun. Valen.

Cependant Valentinien, tous les jours plus jaloux de ſon autorité, & plus piqué de l'arrogance inſupportable d'Arbogaſte, entreprit de le ruiner. Il prit ſon temps; & comme il étoit un jour ſur ſon trône, le voyant approcher, & le regardant avec indignation, il lui préſenta un billet dans lequel il lui ordonnoit de ſortir de ſa cour, & de quitter le commandement de ſes armées. Arbogaſte prit le billet de ſa main; après l'avoir lu, il le déchira en ſa préſence, & ſe tournant inſolemment vers lui, *Comme ce n'eſt pas vous*, lui dit-il, *qui m'avez donné ce commandement, ce ne ſera pas vous qui me l'ôterez*. Valentinien ne conſultant que ſon courage & ſon reſſentiment, ſe jeta ſur l'épée d'un de ſes gardes pour tuer Arbogaſte; mais le garde le retint, & on l'obligea de dire par-tout, que ce prince ennuyé de ne pouvoir faire tout ce qu'il vouloit, avoit eu deſſein de ſe tuer lui-même. Arbogaſte après cela, jugea bien qu'il n'y avoit plus de ſureté pour lui, & qu'il falloit achever le crime de peur d'être prévenu. Sous prétexte que des perſonnes puiſſantes avoient réſolu de le perdre, il aſſembla ſes amis; il gagna les eunuques de la chambre, & mit

XXXII.

Socrat. l. 5. c. 25.

Sozom. l. 7. c. 22.

AN. 392. des gens de guerre, dont il disposoit, jusqu'aux environs du palais.

XXXIII. L'empereur envoya ses ordres au camp; on n'en fit point de cas: il parla lui-même aux principaux officiers; ils n'osèrent lui obéir: & se trouvant ainsi tout d'un coup presque abandonné, & renfermé dans son propre palais; il envoya promptement un de ses secrétaires à Théodose, pour lui demander du secours. Il délibéra même quelque temps s'il iroit encore une fois chercher un asyle dans la cour de Constantinople; mais il crut que saint Ambroise pourroit le tirer de l'état malheureux où il étoit. Il lui écrivit aussitôt, pour le conjurer de venir promptement le baptiser, & terminer par quelque accommodement ses différents avec Arbogaste. Le saint qui avoit un grand ascendant sur l'esprit de l'un & de l'autre, partit sur le champ, résolu de les réconcilier, de répondre de la sincérité de leurs intentions, de se donner pour ôtage à l'un & à l'autre, ou de s'attacher auprès de l'empereur, & le défendre par ses vœux & par ses prières, si Arbogaste eût été inflexible.

Sulp. Alex. apud Greg. Turon. Philost-torg. l. 11.

Ambros. orat. in fun. Valen.

XXXIV. Il traversoit déjà les Alpes, lorsqu'il apprit, avec une douleur incroyable, la mort de Valentinien. Les historiens ont parlé différemment de la fin tragique de cet empereur. Les uns rapportent que se divertissant après son dîner sur les bords du Rhône, Arbogaste le surprit & le tua. Les autres ont cru qu'après l'avoir fait étrangler par des assassins, il le fit pendre à un arbre avec son mouchoir, pour faire croire qu'il s'étoit tué lui-même. Ce qu'il y a de plus vraisemblable, c'est qu'il fut trahi par les eunuques du palais, à la sollicitation d'Arbogaste, & qu'on le trouva étranglé dans son lit, la nuit du samedi quinzième de Mai, veille de la Pentecôte. Saint Ambroise retourna à Milan, ne cessant de pleurer le malheur de ce prince qu'il aimoit tendrement, & dont il connoissoit le mérite extraordinaire.

Zoz. l. 4. Philost-torg. lib. 11.

Socrat. l. 5. c. 25. Sozom. l. 7. c. 20. Epiph. l. de mens & pond. idat.

Car à peine avoit-il atteint l'âge de vingt-cinq ans, qu'il avoit déjà toutes les qualités qui pouvoient faire un grand empereur. Sa taille, son air, sa vigueur, son adresse en toute sorte d'exercices, & certaine grâce naturelle qui accompagnoit toutes ses actions, le faisoient aisément distinguer de tous ses courtisans. Il avoit l'esprit vif & pénétrant, & ses avis dans le conseil étoient si justes & si graves, que tout jeune qu'il étoit, on eût dit qu'il étoit consommé

Zoz. l. 5. c 22. Ambros. in fun. Valent.

dans les affaires. Il étoit chaſte, libéral, humain, ferme dans la mauvaiſe fortune, & modéré dans la bonne. Quoiqu'il eût trouvé ſes finances épuiſées par le malheur des guerres civiles, il ne voulut jamais charger les peuples, & répondit à ceux qui lui conſeilloient de créer de nouveaux impôts, *qu'il valoit mieux ſonger à ſupprimer les anciens.* AN. 392. *Ambroſ. ibid.*

On accuſa quelques perſonnes de qualité d'avoir eu deſſein de lui ôter l'empire; il fit ſi peu de cas de ces accuſations, qui ſont d'ordinaire très-délicates, que perſonne ſous ſon règne ne craignit l'envie, ni les calomnies. Il eut tant de conſidération pour ſes ſœurs, qu'il différoit de ſe marier, de peur que l'amour qu'il auroit pour ſa femme ne diminuât celui qu'il avoit pour elles; & lorſqu'il ſe ſentit attaqué par les meurtriers, il ne dit autre choſe, ſinon *Que deviendront mes pauvres ſœurs?* Cette tendreſſe pourtant ne fut pas capable de corrompre ſon jugement. Ces princeſſes jouiſſoient d'une terre que l'impératrice Juſtine leur mère leur avoit laiſſée, ſans autre titre que celui de la poſſeſſion. Ceux qu'elle en avoit dépouillés prétendirent rentrer en leurs droits, & ſe confiant en la juſtice de l'empereur, le prirent lui-même pour arbitre de ce différent. Il renvoya la cauſe aux juges ordinaires; mais en particulier il engagea les princeſſes à rendre généreuſement la terre qu'on leur diſputoit. *Ambroſ. ibid.*

Jamais prince ne fut plus docile, & plus prêt à ſe corriger de ſes défauts. On trouvoit d'abord qu'il ſe plaiſoit trop aux ſpectacles, & à tous les divertiſſemens du cirque. Il s'en abſtint, & permit à peine ces jeux publics aux naiſſances ſolennelles des empereurs, & aux grandes réjouiſſances de l'empire. Quelques-uns lui reprochoient que la paſſion qu'il avoit pour la chaſſe le détournoit du ſoin des affaires: il fit tuer incontinent toutes les bêtes qu'il faiſoit nourrir dans ſon parc, & s'appliqua entièrement à gouverner l'état par lui-même. Ses envieux n'eurent plus rien à dire ſur ſa conduite, ſinon qu'il avançoit quelquefois l'heure de ſon repas par intempérance. Il profita de cet avis, & devint ſi abſtinent; qu'il jeûnoit très-ſouvent, & mangeoit fort peu même dans ces feſtins magnifiques qu'il faiſoit à ſes courtiſans. *Ambroſ. in fun. Valen.*

Il ne perdit aucune occaſion de faire paroître ſa piété envers Dieu, & ſon zèle pour la vraie religion, ſoit contre les hérétiques, ſoit contre les payens. Il ſuivoit en tout les

AN. 392. avis & les instructions de saint Ambroise, l'honorant & l'aimant avec autant d'ardeur qu'il en avoit eu autrefois à le persécuter, & à le haïr. En quoi il montroit que ses fautes passées procédoient des impressions qu'on lui avoit données, & non pas de son naturel. Il régna environ dix-sept ans, & fut digne d'une vie & d'une mort plus heureuses.

Ambros. epist. 34.

Ruffin. l. 2. c. 31. Sozom. l. 7. c. 21.

Ceux qui étoient coupables de sa mort, publièrent qu'il s'étoit tué lui-même, & qu'ennuyé de ce qu'on s'opposoit à ses passions & à ses desseins injustes & déraisonnables, il avoit mieux aimé cesser de vivre, que d'être empereur, & n'être pas maître de ses actions. Ils laissèrent emporter son corps, & ne voulurent rien faire qui pût leur attirer la haine publique.

XXXV. Cependant il fallut pourvoir à l'empire. Arbogaste, par une modération affectée refusa cet honneur que personne ne lui eût disputé; & soit qu'il n'aimât pas le faste, & qu'il se contentât de gouverner l'empire sans être empereur; soit qu'il craignît de passer ouvertement pour le meurtier de Valentinien, s'il venoit à lui succéder; soit qu'il crût que les Romains n'obéiroient pas volontiers à un François, ni les chrétiens à un payen, il jeta les yeux sur un de ses amis nommé Eugene, & résolut de le charger du nom & du titre d'une dignité dont il vouloit se réserver toute la puissance. Eugene étoit un homme d'une naissance basse, qui, après avoir professé la rhétorique avec quelque réputation, avoit quitté les écoles, & s'étoit mis à la suite de la cour. Ricomer, général des armées de Gratien, l'avoit reçu chez lui en qualité de secrétaire, & partant pour Constantinople, l'avoit recommandé à Arbogaste, comme un homme d'esprit & de savoir, qui pouvoit le servir utilement. Arbogaste le choisit donc comme une de ses créatures, qui, ne pouvant prétendre au trône, ni s'y maintenir sans son assistance, seroit entièrement à lui par reconnoissance & par nécessité.

Zoz. l. 4.

Flavien, au nom des payens, consentit à cette élection, parce qu'il espéra que sous un empereur aussi foible, il auroit plus de part au gouvernement; & que d'ailleurs il savoit qu'Eugene, encore qu'il fût chrétien, avoit beaucoup de penchant pour le paganisme. On eut quelque peine à faire accepter l'empire à cet homme timide, & qui aimoit son repos: mais les uns lui promirent tant de secours,

Sozom. l. 7. c. 22.

les

les autres lui prédirent tant de bonheur, qu'il prit enfin la pourpre & le diadême, & se laissa proclamer empereur. AN. 392.

Les nouvelles de la mort de Valentinien surprirent extrêmement la cour de Constantinople. Théodose en fut très-sensiblement touché. Il écrivit incontinent aux princesses affligées, des lettres de consolation sur la perte de leur frère, & pria saint Ambroise d'avoir soin de sa sépulture & de ses funérailles. Ce Prélat, qui avoit déjà fait préparer un magnifique tombeau de porphire, le fit dresser dès qu'il en eut reçu l'ordre, & célébra solennellement les obséques de ce pieux empereur, dont il fit l'éloge funèbre. Il en parla comme d'un parfait fidelle, quoiqu'il ne fût que cathécumène. Il assura qu'il n'avoit pas manqué au baptême, quoique le baptême lui eût manqué; que la foi & la bonne volonté l'avoient purifié, & qu'on devoit lui imputer une grâce qu'il avoit souhaitée avec ardeur, qu'il avoit demandée instamment, & à laquelle il s'étoit disposé par une courageuse confession de sa foi, en refusant hautement aux payens le rétablissement de leurs autels. Il protesta néanmoins qu'il ne passeroit aucun jour sans se souvenir de lui dans ses oraisons & dans ses oblations, ni aucune nuit sans lui faire part d'une partie de ses prières (*a*). XXXVI. *Ambros. ep.* 53. *Ambros. orat. in fun. Valent.*

(*a*) Le discours que saint Ambroise prononça aux obsèques de Valentinien, en présence de Léta & Grata, sœurs de ce jeune Prince, n'est dans toute son étendue que l'expression vive & touchante de la douleur dont il étoit pénétré. Le saint Evêque ne trouve pas de termes assez forts, assez énergiques, pour peindre le déchirement de son ame, & l'idée affligeante qu'il se forme de la perte que la Religion & l'Empire venoient de faire. Il se plaît dans cette pensée, & comme s'il trouvoit du soulagement à s'apésantir sur les motifs de sa douleur, il parcourt toutes les raisons qu'il a de s'attrister; il s'y arrête avec une sorte de complaisance. Il regrette le jeune Empereur pour l'Eglise, pour l'humanité, pour ses sujets, & pour lui-même. C'est un Père qui déplore la fin prématurée & funeste d'un Fils moissonné par le crime, au commencement de la plus brillante carrière; c'est un ami qui se rapelle avec amertume tout ce qui l'attachoit à l'ami qui lui est enlevé; c'est un Ministre des Autels qui ne croit pas avoir trop de larmes à répandre sur le tombeau d'un Prince que l'Occident regardoit avec raison comme le défenseur de la foi & le protecteur de la piété. Valentinien se présente à lui avec toutes les grâces de la jeunesse qui le rendoient aimable, avec toutes les qualités solides qui lui avoient assuré l'estime des gens de bien, avec tout les talens & toutes les vertus qui présageoient un règne prospère & glorieux. Il le voit, ce Prince si intéressant par sa candeur, sa bonté, son courage, son amour pour les peuples, sa bienfaisance & la pureté de ses mœurs, tombant à l'âge de vingt ans, sous les coups d'un parricide qu'il avoit ho-

AN. 392. Tout le peuple, touché des vertus & des malheurs de ce prince, renouveloit la tendreſſe & l'eſtime qu'il avoit eues pour lui. Les princeſſes à qui l'archevêque adreſſa une partie de ce diſcours, fondoient en larmes. Elles avoient paſſé plus de deux mois à pleurer, & à prier dans la chapelle où l'on avoit mis en dépôt les cendres de leur frère. On ne pouvoit les empêcher d'y entrer ſouvent, & elles en ſortoient toujours preſque mortes. Elles voulurent aſſiſter à ſes funérailles; & depuis, elles s'éloignèrent du monde, où elles ne trouvoient plus rien d'agréable, pour aller pleurer tout le reſte de leur vie la perte qu'elles avoient faite, & pour chercher en Dieu ſeul les conſolations qu'elles ne pouvoient attendre des hommes.

XXXVII. Pendant qu'on rendoit ces devoirs funèbres à la mémoire de Valentinien, Eugene, aſſiſté des conſeils d'Arbogaſte & de Flavien, penſoit à s'affermir dans ſa nouvelle dignité.

noré de ſa confiance, & cette vue mêlant dans le cœur du ſaint Evêque l'horreur du crime à l'impreſſion du ſpectacle attendriſſant qu'il a ſous les yeux, met le comble à ſa douleur.

Mais une autre penſée vient tout à coup le frapper. Valentinien n'avoit pas reçu le Baptême lorſque le cruel Arbogaſte lui a ravi le jour. Il a donc paru devant Dieu, ſans avoir été régénéré dans les eaux ſalutaires, ſans être entré dans le ſein de l'Egliſe, ſans avoir obtenu la rémiſſion de ſes péchés par la vertu du ſacrement. Quel ſujet de craindre pour ſon ſalut? Plus les Princeſſes Grata & Léta ſes ſœurs avoient de piété, & plus elles étoient affligées, en penſant que ce Prince ſi juſtement chèri, ſi digne d'un meilleur ſort, étoit peut-être privé, malgré toutes ſes vertus, du bonheur éternel qu'on n'obtient pas ſans la foi. Ambroiſe les conſole & les raſſure, en ſe raſſurant lui-même, par le ſouvenir de l'extrême déſir que le jeune Prince avoit montré de recevoir le Baptême. Il étoit tout occupé de ce pieux deſſein, il attendoit l'arrivée du ſaint Evêque pour l'accomplir; il n'eût pas différé s'il eût pu prévoir qu'il fût ſi près du tombeau. Dans ces diſpoſitions, un traitre l'aſſaſſine, que lui a-t-il manqué pour être baptiſé? Le temps ſeul qui ne dépendoit pas de lui. Ici l'Orateur ne craint pas d'aſſurer, que Valentinien a reçu par la vivacité de ſa foi & la perſévérance de ſes deſirs, la grâce du ſacrement après lequel il ſoupiroit. Il le compare aux Cathécumènes, qui ſont mis à mort pour la Foi, & que l'Egliſe place au rang des martyrs, parce qu'ils ont été baptiſés dans leur ſang. Il finit par demander aux miniſtres qui le ſervoient à l'Autel, de lui apporter ce qui eſt néceſſaire pour célébrer les ſaints myſtères, afin de les offrir pour cette chère ame, & il proteſte qu'il n'oubliera jamais dans ſes ſacrifices, un Prince ſi digne de ſa tendreſſe & de ſes larmes. Ce diſcours de ſaint Ambroiſe reſpire d'un bout à l'autre l'éloquence du ſentiment. L'art n'y entre pour rien, c'eſt le cœur qui parle, & après tant de ſiècles, on ne peut le lire ſans éprouver cette émotion que porte ordinairement dans les ames ſenſibles, l'image d'une douleur vraie & puiſée dans la nature.

Il s'avança promptement vers le Rhin avec ſon armée, & fit faire des propoſitions ſi avantageuſes aux rois des François & des Allemands, qu'ils ſignèrent un traité de paix, & renouvelèrent leurs anciennes alliances avec l'empire. Arbogaſte ſe réconcilia avec ces princes, qu'il avoit traités avec trop de hauteur dans les guerres paſſées. On raconte que dans un feſtin qu'il leur fit, ils lui demandèrent s'il connoiſſoit l'évêque Ambroiſe, & qu'ayant ſu qu'il avoit eu l'honneur d'être au rang de ſes amis, & de manger ſouvent à ſa table, ils s'écrièrent qu'il ne falloit plus s'étonner s'il avoit remporté tant de victoires, puiſqu'il étoit aimé d'un homme qui pouvoit même arrêter le ſoleil s'il eût voulu. Cette alliance avec deux nations ſi aguerries, retint tous les autres barbares, & mit l'empire en ſureté.

AN. 392. *Sulpit. Alex. apud Greg. Turon. l. 2. hiſtor. Paulin. in vit. Ambroſ.*

Eugene envoya alors des ambaſſadeurs à Théodoſe, pour ſavoir de lui s'il vouloit le reconnoître pour collégue. Ruffin l'Athénien, chef de l'ambaſſade, eut ordre de ne faire aucune mention d'Arbogaſte. On ſe contenta d'envoyer des prêtres pour le juſtifier du meurtre dont on le chargeoit. Théodoſe écouta paiſiblement la propoſition que lui fit l'ambaſſadeur ; & comme il ne voyoit aucune lettre d'Arbogaſte, & qu'on affectoit même de n'en point parler, il ſe plaignit de lui, & l'accuſa de la mort de Valentinien. Les prêtres alors prirent la parole, & voulurent lui prouver qu'il en étoit innocent ; mais leur diſcours étudié ne fit qu'augmenter les ſoupçons qu'on avoit déjà de ſa trahiſon.

XXXVIII. *Zoz. l. 4. Ruffin.*

Quoique cet empereur eût ſujet de rebuter les députés d'un meurtrier & d'un tyran, néanmoins il leur parla avec beaucoup de modération. Il les retint quelque temps, afin de délibérer à loiſir ſur le parti qu'il avoit à prendre. Après quoi jugeant qu'on cherchoit à l'amuſer par des propoſitions de paix, & qu'il n'y avoit ni honneur, ni ſureté de traiter avec des traîtres, il renvoya ces ambaſſadeurs chargés de magnifiques préſens, ſans leur rendre aucune réponſe poſitive.

Cependant Eugene, après avoir réglé les affaires de l'état, conſentit à ruiner celles de la religion. Il fut réſolu dans ſon conſeil, que Flavien & Arbogaſte demanderoient le rétabliſſement des ſacrifices & de l'autel de la Victoire ; &

XXXIX.

AN. 392. qu'après quelque difficulté on leur accorderoit ce qu'ils ſouhaitoient, enſorte que les payens fuſſent contens, & que les chrétiens ne fuſſent pas offenſés. Ils préſentèrent donc leur requête. Eugene feignit d'abord de ne vouloir rien entreprendre contre les lois de ſes prédéceſſeurs, & contre ſa propre conſcience ; mais enfin il conſentit à tout ce qu'on voulut, proteſtant néanmoins que c'étoit à ſes amis, & non pas à leurs dieux, qu'il accordoit cette grâce, & que s'il permettoit de relever cet autel, & de rétablir ces ſacrifices, ce n'étoit pas pour faire honneur à des idoles dont il ſe moquoit, mais pour gratifier des perſonnes de mérite, à qui il ne pouvoit rien refuſer. Il crut avoir trouvé un tempérament plauſible, & ménagé par ces vaines diſtinctions une religion à laquelle il n'étoit pas fort attaché, & qu'il ne lui convenoit pas pourtant d'abandonner.

Paulin. in vit. Ambroſ.

XL. Saint Ambroiſe ayant appris peu de temps après qu'il venoit à Milan en diligence, ne voulut pas l'y attendre, non pas par aucune crainte qu'il eût de ſa puiſſance, mais pour l'horreur qu'il avoit de ſes ſacriléges. Il alla à Boulogne pour aſſiſter à la tranſlation des reliques de ſaint Agricole martyr, où il avoit été prié de ſe trouver. Il s'avança juſqu'à Fayance, où il ſéjourna quelques jours. De-là il deſcendit en Etrurie, pour ſatisfaire au déſir preſſant des habitans de Florence, qui vouloient l'entendre prêcher, & profiter de ſa doctrine. Le ſaint archevêque n'avoit pas ignoré quels étoient les deſſeins d'Eugene, & quelles devoient être les délibérations de ſon conſeil. Eugene, de ſon côté, ne doutoit pas que l'archevêque n'eût le courage de s'oppoſer à ſon impiété, ou pour le moins de la lui reprocher. Auſſi dès qu'il fut maître de l'empire, il lui écrivit des lettres très-obligeantes, pour rechercher ſon amitié, à deſſein de s'en prévaloir dans la ſuite. Le ſaint ne lui fit aucune réponſe préciſe, de peur d'autoriſer ſon uſurpation par des civilités qui pouvoient être mal interprétées. Il ne laiſſa pas pourtant de lui écrire en faveur de quelques malheureux qui avoient eu recours à lui, montrant par cette ſage conduite, qu'il ne ſavoit point flatter contre ſon honneur & ſa conſcience, & qu'il ne refuſoit pas d'honorer & de prier ceux ſur qui la providence de Dieu avoit fait tomber la puiſſance ſouveraine.

Paulin. ibid.

Mais auſſitôt qu'il eut avis que cet empereur étoit arrivé

à Milan, il lui écrivit une lettre pleine de zèle & de piété, où, ſans toucher à ſon élection, ni aux affaires d'état qu'il laiſſoit à Théodoſe à démêler, il lui dit entr'autres choſes : *C'eſt la crainte de Dieu, que je prends autant que je puis pour règle de toutes mes actions, qui m'a obligé de ſortir de Milan. J'ai accoutumé, Seigneur, de n'avoir égard qu'à Jeſus-Chriſt, & de faire plus de cas de ſa grâce que de la faveur des hommes. Perſonne ne doit s'offenſer que je mette la gloire de Dieu au-deſſus de la ſienne. Dans cette confiance, je prends la liberté de dire aux grands du monde ce que je penſe. Je n'ai pas flatté les autres empereurs, je ne vous flatterai pas auſſi. J'apprends que vous avez accordé aux payens ce que vos prédéceſſeurs leur avoient conſtamment refuſé. Bien que la puiſſance des empereurs ſoit grande, ſongez que Dieu eſt encore plus grand ; qu'il voit le fond de votre cœur, & qu'il pénètre les replis les plus cachés de votre conſcience. Vous ne pouvez ſouffrir qu'on vous trompe, & vous voulez cacher à Dieu, ſous des bienſéances humaines, l'injure que vous lui faites. N'y avez-vous pas fait de réflexion ? Ne deviez-vous pas avoir plus de fermeté pour refuſer aux Gentils un ſacrilége, qu'ils n'en avoient pour le demander ? Faites-leur toutes les autres grâces qu'il vous plaira, je ne ſuis point jaloux de leur fortune. Je ne fais pas le cenſeur de vos libéralités, mais je ſuis l'interprète de votre foi. Aurez-vous le courage de préſenter vos offrandes à Jeſus-Chriſt ? Peu de gens s'arrêteront aux apparences ; chacun jugera de vos intentions. Vous répondrez de tous les ſacriléges qui ſe vont faire, & il ne tient pas à vous que tout le monde n'en faſſe. Si vous êtes empereur, montrez-le par la ſoumiſſion que vous devez à Dieu & à ſon égliſe.* Enfin, après lui avoir témoigné qu'il a pour lui tout le reſpect qui eſt dû aux perſonnes de ſon rang, il ajoute ces paroles : *Mais, Seigneur, comme il eſt juſte que je vous honore, il eſt juſte que vous honoriez auſſi celui que vous voulez faire croire être l'auteur de votre empire.*

AN. 392.

Apud Paulin. in vit. Ambr.

Eugene, bien loin d'être touché de cette lettre, ſe flattoit des grandes eſpérances que lui donnoit Flavien, de la part des dieux, d'une protection infaillible. Il ſe diſpoſoit même à la guerre, ſur la prédiction d'une célèbre victoire qui devoit lui conquérir un empire, & ruiner la religion chrétienne. Théodoſe eut plus de regret d'apprendre que Rome avoit ouvert les temples des dieux, & que les ſacrifices qu'il y avoit abolis ſi heureuſement y fumoient de tous

côtés, que de la voir sous la puissance d'un usurpateur.

AN 392. *Leg. 12. de pag. cod. Theod.* Il fit publier un nouvel édit dans tout l'Orient, par lequel il défendoit à tous ses sujets d immoler des victimes, de consulter les entrailles des animaux, d'offrir de l'encens à des figures insensibles, & de faire aucun autre exercice d'idolâtrie, sous peine d'être traités comme des criminels de lèse-majesté ; voulant que les lieux où l'on auroit offert de l'encens aux Dieux, fussent confisqués, & condamna à une amende considérable les magistrats qui ne tiendroient pas exactement la main à l'exécution de cette ordonnance.

Leg. 21. de hæret. cod. Theod. Il fit encore une loi contre les hérétiques, & leur défendit de faire des ordinations, & de tenir des assemblées, condamnant pour la première fois à une amende de dix livres d'or les clercs & les évêques de chaque secte qui auroient manqué contre cette ordonnance. Par ces actions il attiroit sur lui les secours du ciel, pendant qu'Eugene se confioit en la force des hommes.

XLII. Après quoi il s'appliqua entièrement aux préparatifs de la guerre. Il déclara son fils Honorius empereur, & résolut de le laisser à Constantinople avec Arcadius, afin que leur présence entretînt la paix de l'Orient, pendant qu'il iroit en personne combattre ses ennemis. On leva des troupes dans les provinces. Ricomer, un des plus anciens généraux, en devoit avoir le commandement ; mais il mourut avant l'expédition. Ruffin eut ordre de demeurer auprès des jeunes princes, pour les assister de ses conseils. Tous les officiers généraux furent nommés, & partirent pour se rendre à la tête des corps qu'ils commandoient.

Soz. l. 4.

XLIII. Théodose étoit encore à Constantinople, & se préparoit à la guerre par ses jeûnes, par ses prières, & par les visites fréquentes des églises. Il avoit envoyé au solitaire Jean, qui lui avoit autrefois prédit la défaite de Maxime, pour le consulter sur l'événement de cette guerre. Le saint homme avoit répondu que cette entreprise seroit plus difficile que la première ; que la bataille seroit sanglante ; que Théodose remporteroit enfin une célèbre victoire, mais qu'il mourroit peu de temps après au milieu de sa gloire & de ses triomphes. L'empereur avoit reçu ces deux nouvelles, l'une avec beaucoup de joie, l'autre avec beaucoup de fermeté.

Zoz l. 7. c. 22.

Evagr. vit. SS. PP. c. 1. Théodor. l. 5. c. 24.

XLIV. Au lieu d'impoſer de nouveaux tributs pour fournir aux frais de cette guerre, comme il avoit fait autrefois,

il ſupprima entièrement ceux que Tatien, grand maître du palais avoit impoſés deux ans auparavant. Ainſi ces provinces eurent la joie de ſe voir ſoulagées, pendant que celles de l'uſurpateur étoient opprimées par des impoſitions nouvelles & exceſſives. Il ordonna même que tous les biens des proſcrits, qui avoient été confiſqués, & réunis au domaine impérial, durant la magiſtrature du même Tatien, ſeroient rendus, ſans aucune oppoſitiòn, ou aux coupables qui en avoient été dépouillés, ou à leurs plus proches parens.

AN. 393. *Auguſt. de civit. Dei,, l. 5. c. 26. Leg. 23. cod. Theod. de annon. & trib. Leg. 12. cod. Theod. de annon. de bon proſcript.* XLV. *Leg. 3. cod. Theod de Salgam. Leg. 18. 19. 20. de erog. mili annon. cod. Theod. Leg. 4. de Metator. cod. Theod.* XLVI. *Leg. 1. Si quis maled. imper. cod. Theod.* XLVII. *Soꝛom. l. 7. c. 24.*

Après cela craignant que les déſordres des gens de guerre n'attiraſſent ſur lui la haine des peuples & la vengeance de Dieu, il réſolut de réprimer la licence des troupes. Il envoya ordre à ſes généraux de faire publier dans le camp de très-expreſſes défenſes à tous les ſoldats de ne rien exiger de leurs hôtes, de ne leur demander aucun prix d'argent pour les eſpèces de pains qu'on leur fourniſſoit, ni de prendre d'autres logemens que ceux qui leur ſeroient marqués par les fourriers; enjoignant à tous les officiers de punir très-ſévérement ceux qui feroient la moindre exaction, ou la moindre violence, & leur recommandant ſur-tout d'avoir ſoin du repos & du bien des pauvres familles de la campagne, comme ſi c'étoit le leur propre.

Il ne ſe contenta pas d'avoir donné de ſi grandes marques de juſtice & de bonté, il voulut encore faire un acte héroïque de généroſité chrétienne, & pardonner quelque injure, comme il avoit pardonné, quelques années auparavant, la ſédition du peuple d'Antioche. Il fit dreſſer un reſcrit dans ces termes: *Si quelqu'un, contre toutes lois de la pudeur & de la modeſtie, a entrepris de diffamer notre nom, par quelque action ou par quelque médiſance, & s'eſt emporté juſqu'à décrier notre gouvernement & notre conduite, nous ne voulons point qu'il ſoit ſujet à la peine portée par les lois, ni qu'on lui faſſe aucun mauvais traitement: car ſi c'eſt par une légéreté indiſcrète qu'il a mal parlé de nous, nous le devons mépriſer; ſi c'eſt par folie, nous devons en avoir compaſſion; ſi c'eſt par une mauvaiſe volonté, nous voulons bien le pardonner.*

Après ces actions de clémence & de piété, Théodoſe partit de Conſtantinople. A ſept milles de-là il s'arrêta pour faire ſa prière dans une égliſe qu'il avoit fait bâtir en l'honneur de ſaint Jean-Baptiſte. Après quoi il continua ſon voya-

AN. 393. ge juſqu'à ce qu'il eût joint ſes troupes, & s'avança du côté des Alpes. Timaſe commandoit les légions Romaines, qui avoient combattu avec tant de gloire en Orient contre les barbares, & en Occident contre Maxime. Stilicon, prince Vandale, qui avoit épouſé la princeſſe Seréne, niéce de l'empereur, conduiſoit les troupes qu'on avoit tirées des frontières depuis les derniers traités. Gaïnas étoit à la tête des Goths, qui s'étoient donnés à l'empire depuis la mort du roi Athanaric. Après eux marchoient Saules & Alaric avec un corps de barbares, accourus des bords du Danube pour aſſiſter à cette guerre. Ils étoient ſuivis de quelques compagnies de vieux Ibériens, commandés par Bacurius, capitaine de leur nation, auſſi zélé pour la défenſe de la religion chrétienne, que pour le ſervice de l'Empereur. Gildon, gouverneur d'Afrique, avoit eu ordre d'emmener un puiſſant ſecours, mais il demeura armé, ſans prendre parti, attendant ſur qui tomberoit le ſort des armes, & ſongeant plutôt à ſe révolter lui-même qu'à punir la révolte d'Eugene, Théodoſe animoit ſon armée par ſa préſence; & faiſant porter devant lui le grand étendart de la croix, il eſpéroit, avec le ſecours du ciel, terminer heureuſement cette guerre, où il s'agiſſoit non-ſeulement de l'empire, mais encore de la religion.

Ruffin. liv. 1. c. 10. *Claud. de bel. Gildon.* *Théodoret l. 5. c. 14.* *Prudent. adverſ. Symmach. l. 1.*

Eugene, de ſon côté, avoit aſſemblé une puiſſante armée, compoſée des légions qui avoient ſervi ſous Valentinien; d'une milice nombreuſe que Flavien avoit ramaſſée en Italie, excitant les payens d'aller au ſecours de leurs dieux; & d'une infinité d'Allemands & de François, qu'Arbogaſte, leur compatriote, avoit engagés à ſon parti. Ces trois chefs avoient des vues différentes. Eugene cherchoit le repos, & croyoit pouvoir régner en paix après le gain d'une bataille. Arbogaſte ne demandoit que des occaſions d'acquérir de la gloire, & de ſe ſignaler dans les combats. Flavien ne vouloit que rétablir le culte des dieux, & ſe rendre conſidérable, en ſe faiſant le chef d'un parti. Ils convenoient pourtant tous en ce point, qu'il falloit vaincre Théodoſe, & abolir la religion chrétienne. Eugene, ſelon quelques hiſtoriens, y avoit déjà renoncé, piqué de la retraite & de la liberté de ſaint Ambroiſe, & plus encore de la fermeté des prêtres de Milan, qui, par ordre de cet archevêque, l'avoit traité de ſacrilége, & n'avoient jamais vou-

XLVIII.

Philoſtorg.

ki recevoir ſes offrandes. Ils ſortirent donc de la ville, & menacèrent d'exterminer les eccléſiaſtiques, & de faire de toutes les égliſes de Milan des écuries pour leurs chevaux, après la défaite de Théodoſe. AN. 394. *Paulin. in vit. Ambroſ.*

Arbogaſte, qui étoit chargé de tous les ſoins de cette guerre, s'avança avec toute l'armée, & de peur de l'affoiblir en la diviſant comme avoit fait Maxime, il marcha vers les Alpes avec toutes les forces d'Occident, réſolu d'attendre Théodoſe, & de lui fermer l'entrée de l'Italie. Il mit des troupes au pas des Alpes Juliennes, dont il donna la garde à Flavien ; il y fit conſtruire des forts ſur les hauteurs, & ſe campa dans une grande plaine, le long du fleuve Frigidus, qui prend ſa ſource dans ces montagnes. Flavien, de ſon côté, immoloit des victimes, produiſoit de nouveaux oracles, & faiſoit porter à la tête de l'armée, parmi les enſeignes, les ſtatues d'Hercule, & celles de Jupiter foudroyant. On ne laiſſoit à Eugene que le titre d'empereur, & le ſoin d'animer les troupes par ſes harangues. *Auguſt. de civit. Dei l. 5. c. 26.*

Cependant Théodoſe arriva vers les Alpes, alla reconnoître les ennemis, & fit donner ſi bruſquement ſur ceux qui gardoient les paſſages, que la terreur & le déſordre s'étant mis parmi eux, il ſe rendit maître de leurs retranchemens, & emporta après quelque réſiſtance ces forts qu'Arbogaſte avoit crus non-ſeulement imprenables, mais encore inacceſſibles. Flavien qui s'étoit promis d'arrêter l'armée ennemie, ou de la faire périr dans les détroits de ces montagnes, s'y voyant forcé, aima mieux mourir en combattant, que de ſurvivre à ſon malheur, & de ſouffrir la honte d'avoir donné de fauſſes eſpérances, & de s'être trompé dans ſes prédictions. Théodoſe paſſa promptement avec toute ſon armée par ce chemin qu'il s'étoit ouvert, & s'alla préſenter en bataille devant les ennemis. *Zoz. l. 4. Socrat. l 5. c. 24. Ruffin. l. 1. c. 33.*

En deſcendant des Alpes vers Aquilée, on découvre une grande plaine, capable de contenir pluſieurs armées, coupée d'un côté par le fleuve Frigidus, & bornée de l'autre par des montagnes, qui ſont comme de ſeconds remparts, que la nature ſemble avoir faits pour la ſureté de l'Italie. Ce fut-là qu'Arbogaſte attendit Théodoſe pour le combattre. Il apprit ſans s'émouvoir, que les paſſages étoient forcés, & raſſura ſes troupes qu'une action ſi réſolue avoit un peu ébranlées. Il étendit dans la plaine cette armée de bar- *Zoz. l. 4.*

AN. 394. bares qu'il avoit emmenés des Gaules, laiſſant Eugene ſur des hauteurs avec les légions romaines pour les ſoutenir. Après avoir donné ſes ordres par-tout, & repréſenté aux troupes la confiance qu'il avoit en leur valeur, la néceſſité de vaincre, l'importance de la victoire, & les récompenſes qu'elles devoient eſpérer, il ſe mit à la tête de quelques bataillons françois, auxquels il avoit donné l'avant-garde, & attendit quel mouvement feroit l'ennemi.

Sozom. l. 7. c. 24. Victor. Socrat. l. 5. c. 24. Oroſ. l. 7. c. 31.

1. Théodoſe ne perdit point de temps ; & pour garder le même ordre de bataille, il fit deſcendre dans la plaine, avec une diligence incroyable, toutes ſes troupes étrangères, & ſe réſerva avec le corps des ſoldats romains ſur les éminences voiſines. Quelque ardeur qu'on remarquât dans les deux armées, elles ſe donnèrent le temps de ſe mettre en ordre, & de prendre leurs avantages, juſqu'à ce que Théodoſe fit donner le ſignal pour marcher. Gaïnas fut le premier à la charge avec les Goths qu'il commandoit. Arbogaſte leur oppoſa des troupes françoiſes qui les reçurent avec beaucoup de courage & de fermeté. Le combat s'échauffa : les deux partis, aſſiſtés des corps qu'on avoit détachés pour les ſoutenir, diſputèrent long-temps la victoire ; mais enfin les Goths furent ébranlés, & ſe voyant affoiblis par la perte de leurs principaux officiers, & de leurs plus vaillans ſoldats, & accablés par le nombre de troupes qui leur tomboient à tous momens ſur les bras, ils commencèrent à plier, & ſe renverſant les uns ſur les autres, mirent toute l'armée en déſordre.

Zoz. l. 4.

Théodoret l. 5. c. 24.

Arbogaſte profitant de la confuſion où ils étoient, les pourſuivit avec quelques eſcadrons de réſerve, & en fit un horrible carnage. Dix mille Goths y furent tués ſur la place ; le reſte fut preſque mis hors de combat, & toute cette multitude de barbares alloit être entièrement défaite. Théodoſe, qui d'une hauteur découvroit la déroute de ſes gens, & voyoit ſa perte inévitable, ſi Eugene venoit fondre ſur lui avec ſes légions romaines, eut recours à Dieu en cette extrémité, & levant les mains au ciel, il fit cette prière :

Ruffin l. 2. c. 33. *Vous ſavez, mon Dieu, que j'ai entrepris cette guerre au nom de Jeſus-Chriſt votre fils. Si mes intentions ne ſont pas auſſi pures que je penſois, que je périſſe. Si vous approuvez la juſtice de ma cauſe, & la confiance que j'ai en vous, ſecourez-moi, &*

ne permettez pas que les gentils disent, où est le Dieu des chrétiens? AN. 394.

A peine eut-il achevé ces mots, qu'il descend dans la plaine avec les Romains, qu'il excitoit par sa piété & par son courage, & s'avance pour arracher aux ennemis une victoire qu'ils croyoient assurée. Cependant Bacurius donnoit des marques d'une fidélité & d'une valeur extraordinaire; car après avoir rallié les fuyards, & s'être mis à la tête avec les Ibériens, il soutenoit tout le poids du combat, essuyant tous les traits des ennemis qui le chargeoient de tous côtés, & arrêtant leur furie jusqu'à ce que Théodose fût arrivé. *Ruffin ibid.*

Alors le combat recommença. L'un & l'autre parti s'efforçoit de vaincre; les uns enflés de leurs premiers succès, les autres animés par la présence de l'empereur. On attaquoit, on résistoit sans craindre le péril, sans reculer de part ni d'autre. Mais quelque effort que pût faire Théodose, il ne put jamais remporter aucun avantage sur Arbogaste, qui se soutenoit par sa valeur, par sa conduite, par la multitude & par le courage de ses troupes. Enfin la nuit termina le combat, & chacun fut obligé de se retirer dans son camp. La perte ne fut pas considérable du côté d'Eugene, & Théodose perdit plusieurs officiers, & surtout le brave Bacurius, qui, après avoir écarté plusieurs fois les ennemis, & percé leurs escadrons l'épée à la main, fatigué du travail de cette journée, affoibli par les blessures qu'il avoit reçues, vint tomber enfin, à la vue de l'empereur, sur un tas de barbares qu'il avoit tués de sa propre main. *Zos. lib. 4. Ruffin. l 2. c. 33.*

Les deux empereurs passèrent la nuit bien différemment. Eugene fit allumer des feux par tout son camp, distribua des récompenses à ceux qui s'étoient distingués par quelque action éclatante, & crut avoir remporté une entière victoire. Il ne douta pas même que Théodose ne se sauvât à la faveur de la nuit avec les troupes qui lui restoient. Théodose de son côté, ayant regagné son camp sur la montagne, assembla les principaux chefs de son armée, & tint conseil de guerre. Timase & Stilicon furent d'avis de céder au temps, & de pourvoir promptement à la sureté de la retraite. Ils représentèrent, qu'après la perte qu'on venoit de faire, il ne falloit penser qu'aux soins de se *Theodoret, l. 5. c. 24.*

AN. 394. rétablir ; que c'étoit assez d'avoir été vaincus ; qu'il falloit se garder d'être entièrement défaits ; que ce seroit sacrifier les restes de l'armée, que de l'exposer au hasard d'un second combat ; & qu'il y auroit de la témérité à vouloir forcer, avec un petit nombre de soldats rebutés, des ennemis qui se confioient en leur multitude & en leur valeur, & qui venoient de remporter un avantage si considérable ; qu'il valoit mieux se renfermer dans les bonnes places de l'empire, afin d'assembler de nouvelles troupes pendant l'hyver, & de se remettre en campagne au commencement du printemps, pour recommencer la guerre à forces égales.

L'empereur rejeta leur conseil, & les regardant avec quelque indignation, *A Dieu ne plaise*, leur dit-il, *que la croix de Jesus-Christ qui paroît dans mes drapeaux fuye devant les statues d'Hercule & de Jupiter qu'on porte parmi les enseignes des ennemis !* Ces paroles, dites avec une grande confiance, inspirèrent à ses capitaines la constance qu'il leur souhaitoit. Il donna les ordres nécessaires pour le lendemain, & se retira dans une chapelle proche du lieu où il étoit campé, pour y passer le reste de la nuit en prière.

L IV. *Théod. l.* 5. *c.* 24. On rapporte que s'étant endormi vers le matin, il vit en songe deux cavaliers montés sur deux chevaux blancs qui l'encourageoient à combattre, & lui répondoient du succès de la bataille, assurant qu'ils étoient Jean l'évangéliste, & Philippe, apôtre de Jesus-Christ, envoyés de Dieu pour marcher devant ses enseignes, & pour marquer à ses soldats le chemin qui devoit les conduire à la victoire. Soit que ce songe ne fût qu'un effet de l'imagination de ce prince encore échauffée du dernier combat, & d'un nouveau désir de vaincre avec l'assistance du ciel ; soit que ce fût un témoignage sensible de la protection de Dieu sur lui ; il raconta, en s'éveillant, ce qu'il avoit vu, & sortit de la chapelle accompagné d'une partie de ses officiers, pour aller mettre son armée en bataille. On lui présenta dans ce même temps un soldat qui avoit eu la même nuit une vision semblable à la sienne. Il l'interrogea, lui fit redire plusieurs fois toutes les circonstances de ce songe, & prenant de-là occasion d'encourager son armée, il dit à ses capitaines, *Qu'ils ne pouvoient plus douter du succès de la bataille, après ce nouveau témoignage, qu'il l'avoit résolue contre*

Théod. ibid.

leurs avis, mais que c'étoit par un ordre ſecret de Dieu, qui leur envoyoit des chefs inviſibles pour les conduire; que toutes les forces humaines n'étoient plus à craindre, puiſque le ciel étoit pour eux; qu'ils combattiſſent vaillamment ſous de ſi puiſſans auſpices; & qu'ils regardaſſent leurs protecteurs, & ne comptaſſent point leurs ennemis. AN. 394.

Cette nouvelle s'étant répandue par toute l'armée, releva le courage des ſoldats; & comme il n'y a point de plus forte confiance que celle qui eſt fondée ſur la religion, ils ne demandèrent plus qu'à combattre. Ils croyoient voir tout le ciel armé pour leur défenſe, & s'attendoient, non pas à un combat douteux, mais à une victoire certaine. Théodoſe profita de cette ardeur, & les fit deſcendre promptement dans la plaine.

Comme il achevoit de donner ſes ordres, il reçut des LV. lettres de quelques officiers de l'armée ennemie qu'on avoit *Sozom. l.* poſtés ſur les montagnes, qui lui promettoient de ſe ran- *7. c. 24.* ger de ſon parti, s'il vouloit leur accorder les mêmes honneurs & le même rang qu'ils avoient ſous Eugene. L'empereur ayant pris des tablettes de quelqu'un de ceux qui étoient auprès de lui, leur marqua les emplois qu'il leur deſtinoit, s'ils s'acquittoient de leurs promeſſes; après quoi *Oroſ. l.* il marcha droit à l'ennemi, ſe muniſſant du ſigne de la *7. c. 35.* croix qui fut le ſignal de la bataille.

Cependant Arbogaſte ſe diſpoſoit à le recevoir, & ne LVI. ſachant d'où pouvoit venir cette aſſurance à des gens vaincus, à qui il ne reſtoit que peu de troupes, il détachoit à tous momens des eſcadrons pour ſe ſaiſir des poſtes avancés, & rangeoit ſon armée enſorte qu'il pût l'étendre dans la plaine pour envelopper l'ennemi. Eugene, du haut d'une colline, où l'on avoit dreſſé ſon pavillon, haranguoit ſes ſoldats, & leur remontroit qu'ils n'avoient plus que cette fatigue à eſſuyer; qu'il étoit aiſé de rompre ce gros de déſeſpérés, qui venoient plutôt pour mourir que pour combattre; qu'ils verroient plier à la première attaque ce reſte d'armée qu'ils avoient défait le jour précédent, s'ils vouloient le charger courageuſement, & achever une victoire qui étoit déjà bien avancée: il leur promit à tous des ré- *Théod.* compenſes, & donna ordre aux officiers de prendre Théo- *ibid.* doſe, & de le lui amener vif & chargé de fers.

Comme les armées furent en préſence, Théodoſe re- LVII.

AN. 394. *Ambroſ. orat. in fun. Théod.*

marqua que ſon avant-garde, à la vue d'une ſi grande multitude d'ennemis, marchoit un peu trop lentement; & craignant qu'Arbogaſte ne profitât de cette lenteur, il deſcendit de cheval, s'avança lui ſeul vers les premiers rangs, & s'écriant avec une ſainte confiance : *Où eſt le Dieu de Théodoſe* ? il ranima ſes troupes, & les mena lui-même au combat.

Il ſe déchargea d'abord de part & d'autre une grêle de flêches & de traits, qui obſcurcirent l'air. On ſe mêla peu de temps après. L'exemple du prince, & l'eſpérance du ſecours du ciel, excitoient les uns; la colère & l'indignation pouſſoient les autres à faire des efforts extraordinaires. L'ardeur étoit pareille dans les deux partis, & il n'y avoit encore aucun avantage conſidérable. Les choſes étoient en cet état dans l'aile droite où Théodoſe combattoit, lorſqu'on vint lui donner avis que ſes troupes auxiliaires, qui compoſoient l'aile gauche, étoient vigoureuſement attaquées par Arbogaſte, & qu'elles commençoient à s'ébranler, ſi elles n'étoient ſoutenues.

XVIII. Théodoſe monta promptement à cheval, & courut, ſuivi de quelques-uns des ſiens, vers ces barbares, pour ſe mettre à leur tête, & les encourager par ſa préſence. Mais il aperçut un gros de cavalerie ennemie, qui, s'étant avancé par les détroits des montagnes, s'étoit jeté dans la plaine, & venoit fondre par derrière ſur ſon armée. Il s'arrêta, & ſe mit en état de ſe défendre avec le peu de gens qui l'accompagnoient. Le comte Arbetion, qui commandoit ces eſcadrons ennemis, étoit prêt à tomber ſur Théodoſe, & l'auroit infailliblement accablé avant qu'il pût être ſecouru; mais ſoit que la contenance fière & majeſtueuſe de ce prince lui eût inſpiré du reſpect & de la vénération pour ſa perſonne; ſoit qu'il fût venu dans le deſſein de ſuivre le meilleur parti, il baiſſa les armes, & ſe rangea avec ſes troupes près de l'empereur, pour le ſuivre & pour lui obéir.

Oroſ. l. 7. c. 37.

Paul. dia. hiſt.

XIX. Théodoſe ſe voyant non-ſeulement délivré d'un grand danger, mais encore renforcé d'un ſecours conſidérable, tourna du côté de ſon aile gauche, qu'il raſſura par ſa préſence. Mais quelque effort qu'il fit dans ce combat ſanglant & opiniâtre, où la valeur étoit ſi grande dans les deux partis, & le nombre ſi inégal, le courage & la pru-

dence d'Arbogaſte, la vigueur & l'obſtination de ſes troupes, les reſſources qu'il trouvoit dans la multitude de ſes ſoldats, alloient ſans doute ruiner l'armée de Théodoſe. Elle s'affoibliſſoit inſenſiblement, & alloit être ſinon vaincue, du moins fatiguée par la longueur de la bataille, lorſque le ciel ſe déclara pour cet empereur, par une merveille que les payens mêmes n'ont pu diſſimuler. AN. 394.

Il ſe leva du ſommet des Alpes un vent impétueux entre l'Orient & le Septentrion, qui, ſoufflant tout-à-coup ſur les eſcadrons d'Eugene, les mit dans un étrange déſordre. Ils étoient ébranlés, quelque effort qu'ils fiſſent pour demeurer fermes. Leurs boucliers leur étoient comme arrachés des mains. Les flèches qu'ils tiroient, ou perdoient leur force en l'air, ou retournoient contre ceux qui les avoient tirées. Les flèches qu'on décochoit contr'eux, pouſſées par des tourbillons rapides, portoient dans leur ſein de profondes & mortelles bleſſures. Des nuées de pouſſière, que l'orage avoit élevées, donnoient dans le viſage des ſoldats, & leur ôtoient l'uſage de la vue & de la reſpiration même. Ainſi ils demeuroient comme immobiles, & comme liés par une puiſſance inviſible, ſans pouvoir ni attaquer, ni ſe défendre, expoſés aux dards & aux javelots qu'on leur lançoit de toutes parts. L. X. *Claudian. in in paneg. Conſt. Honor. Oroſ. ibid. Auguſt. l. 5. de civit. Dei. c. 26. Socrat. Theodor. Sozom.*

Alors les troupes de Théodoſe reconnoiſſant le ſecours du ciel qui combattoit ſi manifeſtement pour elles, enfoncent les ennemis l'épée à la main, & font un horrible carnage de ces barbares, qui, le jour précédent, avoient remporté tant d'avantages. Arbogaſte, après s'être roidi inutilement contre le ciel & contre la terre, ne voyoit plus de ſalut pour lui que dans la fuite. Les chefs des légions d'Occident demandoient quartier, & imploroient la clémence du vainqueur à qui Dieu les avoit ſoumis, & Théodoſe ſe voyoit pour la ſeconde fois dompteur des tyrans, & maître abſolu des deux empires. *Theod. ibid.*

Il fit ſur le champ ceſſer le carnage. Il accorda à tous les officiers la grâce qu'ils demandoient, & leur ordonna, pour preuve de leur fidélité, de lui amener Eugene. Les principaux d'entr'eux partirent d'abord pour exécuter cet ordre. Ils trouvèrent ſur une hauteur ce tyran, qui, ſe confiant aux premiers ſuccès de la bataille, & n'ayant pu diſcerner la défaite de ſes troupes parmi les orages & la

poussière qui les couvroit, attendoit à tous momens des
AN. 394. nouvelles d'une pleine victoire. Il aperçut ces hommes qui couroient vers lui à toute bride ; & commençant à triompher en lui-même, il leur demanda, dès qu'il put être entendu, s'ils lui amenoient Théodose, comme il leur avoit commandé. Toute la réponse qu'on lui fit, ce fut de l'enlever lui-même, de le dépouiller de ses habits impériaux, & de le traîner aux pieds du vainqueur.

LXI. Théodose le regardant avec un air de mépris, mêlé pourtant de quelque pitié, lui reprocha le meurtre de Valentinien, l'usurpation de l'empire, les désordres de la guerre civile, & sur-tout le renversement de la religion, & les honneurs rendus aux statues d'Hercule & de Jupiter ; & comme ce misérable, sans autre justification, demandoit lâchement la vie, l'empereur se tournant, l'abandonna aux soldats, qui lui tranchèrent la tête la troisième année de son règne, le sixième jour de Septembre. *Socrat. Sozom.* Le malheureux Arbogaste, après avoir erré deux jours par les montagnes, abandonné de Dieu & des hommes, & désespérant de pouvoir échapper à ceux qui le cherchoient pour le mener à Théodose, se chargea lui-même de son *Claudian. in cons.* supplice, & se passa deux épées l'une après l'autre au travers du corps.

LXII. L'empereur, satisfait de la mort de ces deux coupables, pardonna à tous ceux qui avoient suivi leur parti. Jamais prince ne fut plus modéré dans ses victoires. Il n'insultoit jamais aux vaincus, & souvent il les plaignoit. Sa fierté cessoit d'ordinaire avec la guerre. Il savoit pardonner, & ne savoit presque pas punir ; & oubliant qu'il eût eu des ennemis, dès qu'il avoit achevé de vaincre, il faisoit du bien à ceux-mêmes qui avoient porté les armes contre lui.

Il apprit que les enfans d'Eugene & de Flavien s'étoient réfugiés dans les églises d'Aquilée : il envoya promptement un tribun, avec ordre de leur sauver la vie. Il eut soin qu'on les élevât dans la religion chrétienne. Il leur laissa des biens & des charges, & les traita comme s'ils eussent été de sa famille. *August. de civit. D. l. 5. c. 20.* Après avoir mis ordre à la sureté de ses ennemis, il fit de grandes largesses aux troupes, & leur distribua tout le butin ; & comme il faisoit emporter ces statues de Jupiter, que les payens avoient dressées sur les montagnes, ayant oui quelques soldats qui disoient plai-
August. ibid.

samment

ſamment, qu'ils voudroient bien être foudroyés de ces foudres d'or, il les leur fit donner ſur le champ. Mais comme cette victoire étoit la victoire de Dieu plutôt que la ſienne, ſon principal ſoin fut d'en faire rendre par tout ſon empire de ſolennelles actions de grâce. Il dépêcha des courriers à Conſtantinople, pour donner avis aux jeunes princes qu'il y avoit laiſſés, de l'heureux ſuccès de ſes armes. Il en écrivit ſur-tout à ſaint Ambroiſe, pour le prier de remercier Dieu de ſa victoire. AN. 394. *Paulin. in vit. Ambroſ.*

LXIII. Ce ſaint archevêque étoit retourné à Milan auſſitôt qu'Eugene & Arbogaſte en furent ſortis; & quelque terreur qu'ils euſſent répandue dans l'Italie, il avoit toujours eſpéré que Dieu favoriſeroit le bon parti, & prendroit la protection de Théodoſe. Lorſqu'il apprit que ce Prince avoit gagné la bataille, & qu'il eut reçu ſes ordres, il offrit en ſon nom le ſaint ſacrifice, mettant ſa lettre ſur l'autel, & la préſentant à Dieu comme un gage de la foi de ce pieux Empereur. Après s'être acquitté de ce devoir, il lui envoya un de ſes diacres avec des lettres, par leſquelles, après s'être réjoui de la proſpérité de ſes armes, il lui repréſentoit, qu'il devoit en donner à Dieu toute la gloire; que ſa piété y avoit plus contribué que ſa valeur; & qu'il manquoit encore quelque choſe à ſa victoire, s'il n'avoit pardonné à ceux qui ſe trouvoient enveloppés dans le malheur plutôt que dans les crimes des tyrans. Peu de temps après il partit lui-même de Milan, pour aller trouver l'Empereur à Aquilée. *Paul. ib.*

LXIV. Leur entrevue fut pleine de joie & de tendreſſe. L'archevêque ſe proſterna devant ce Prince, que la piété & la protection viſible de Dieu ſur lui, avoient rendu plus vénérable que ſes victoires ni ſes couronnes, & lui ſouhaita que Dieu le comblât de toutes les proſpérités du ciel, comme il l'avoit comblé de toutes celles de la terre. L'Empereur, de ſon côté, ſe jeta aux pieds de l'archevêque, attribuant à ſes prières les grâces qu'il venoit de recevoir de Dieu, & le conjurant de faire des vœux pour ſon ſalut, comme il en avoit fait pour ſa victoire. Ils s'entretinrent enſuite des moyens de remettre la religion dans l'état où elle étoit avant cette guerre, & ne ſe quittèrent plus.

LXV. Cependant les courriers qu'on avoit dépêchés à Conſtantinople, y arrivèrent; & le bruit de la défaite d'Eugene

AN. 394. s'étant d'abord répandu dans toutes les provinces de l'empire, il s'y fit des réjouiſſances publiques. Quelques hiſtoriens racontent que cette nouvelle avoit été déjà annoncée par des voies extraordinaires : & qu'au moment que Théodoſe forçoit le paſſage des Alpes, un démon, qu'on exorciſoit dans l'égliſe de ſaint Jean-Baptiſte, que ce Prince avoit fait bâtir, s'écria pitoyablement : *Faut-il donc que je ſois vaincu, & que mon armée ſoit en déroute?* La prédiction du ſaint abbé Jean fut encore plus remarquable. Evagre & ſes compagnons, qui viſitoient alors les monaſtères de la Thébaïde, s'arrêtèrent quelque temps auprès de ce merveilleux ſolitaire ; & comme ils prenoient congé de lui, après avoir reçu ſes inſtructions, & admiré ſa ſainteté, il leur dit en les béniſſant : *Allez en paix, mes chers enfans, & ſachez qu'on apprend aujourd'hui dans Alexandrie que l'empereur Théodoſe a défait le tyran Eugene : mais ce Prince ne jouira pas long-temps du fruit de ſa victoire, & Dieu le retirera bientôt de ce monde.* La vérité de ces prédictions fut reconnue dans les temps que ce ſaint homme avoit marqués.

Soz̨om. l. 7. c. 24.

Evag. p. 1. c. 1.

Pallad. in Lauſiaq. c. 4.

Les jeunes Empereurs n'oublièrent rien de ce qui pouvoit rendre cette victoire plus célèbre. Ils firent de grandes largeſſes au peuple, donnèrent des ſpectacles magnifiques, & ſur-tout rendirent à Dieu des actions de grâces avec une pompe que leur préſence & celle des principaux évêques d'Orient, rendirent très-ſolennelles.

LXVI. Ruffin, qui gouvernoit abſolument l'empire en l'abſence de Théodoſe, avoit convoqué ces prélats à Conſtantinople pour une cérémonie eccléſiaſtique. Ce miniſtre avoit long-temps couvert ſa vanité & ſon ambition ſous les apparences d'une modeſtie affectée ; & ſoit pour donner bonne opinion de ſoi à l'empereur qui l'aimoit, ſoit pour donner moins d'ombrage aux courtiſans qui lui envioient ſa fortune, il devenoit tous les jours plus puiſſant, ſans paroître plus orgueilleux. Il cherchoit ſourdement les moyens de s'enrichir ; & quoiqu'il fût naturellement porté au faſte & au bruit, ſon avarice retenoit ſon orgueil. Mais lorſqu'il ſe vit aſſuré de la faveur de ſon maître, & comblé des biens qu'il en avoit reçus, ou qu'il avoit lui-même injuſtement acquis, il s'abandonna à ſon naturel, & devint inſolent dès qu'il crut pouvoir l'être impunément. Il ſe fit grand nombre de créatures, marcha avec un train plus ſuperbe qu'il n'étoit

séant à un particulier, & fit bâtir des maisons plus magnifiques que les palais même des Empereurs. AN. 394.

Un de ses principaux soins avoit été de faire bâtir près d'un faubourg de Calcédoine, appelé le faubourg du Chêne, une maison de plaisance si vaste qu'on l'eût prise pour une ville, & si riche en ornemens & en meubles précieux, qu'on avoit peine à croire qu'un particulier eût pu fournir à ces dépenses excessives. D'un côté s'élevoit une grande église en l'honneur des Apôtres saint Pierre & saint Paul; de l'autre paroissoit en perspective, sur une éminence voisine, un monastère qui devoit servir pour suppléer au défaut du clergé de cette église. Dès que ces bâtimens furent achevés, Ruffin résolut de se faire baptiser, & de célébrer en même temps avec tout l'appareil imaginable la dédicace de cette nouvelle église. LXVII. *Sozom. l. 8. c. 17.*

Les Empereurs avoient rendu cette sorte de cérémonie très-solennelle, en y appelant un grand nombre d'évêques, & formant ensuite, de ces assemblées de bienséance & de piété, des conciles réglés & des assemblées canoniques. Le grand Constantin en avoit usé ainsi pour la dédicace du temple du saint Sépulcre à Jérusalem, & son fils Constantius l'avoit imité dans la consécration qu'il fit faire du temple d'or à Antioche. *Euseb. lib. 4. de vitâ Const. c. 44. Socrat. Théodoret. c. 31.*

Ruffin se proposa ces grands exemples, & mêlant avec un peu de religion beaucoup d'ostentation & de faste, il convoqua les évêques de toutes les parties de l'Orient, sur-tout ceux qui occupoient les premiers siéges. Il supplia même, par des lettres réitérées, les plus fameux solitaires d'Egypte, de quitter leur solitude pour venir assister à cette célèbre cérémonie. Le rang qu'il tenoit dans l'empire, dont il avoit la principale direction sous le prince Arcadius, fit qu'un grand nombre d'évêques partirent au premier avis qu'ils reçurent, & emmenèrent avec eux les plus saints personnages de leurs provinces. L'assemblée fut très-nombreuse. Il s'y trouva trois patriarches, Nectaire de Constantinople, Théophile d'Alexandrie, & Flavien d'Antioche. Gregoire, évêque de Nysse, Amphiloque d'Icone, Paul d'Héraclée, Dioscore d'Hélénope, & plusieurs autres célèbres prélats s'y étoient rendus des premiers. Les principaux de la noblesse & du clergé, & une multitude infinie de peuples y accoururent, les uns pour honorer cette fête, les *Socrat. l. 2. c. 5. Pallad. in Lausiaq. c. 4.*

AN. 394. autres pour faire leur cour à ce favori, pluſieurs, pour ſatisfaire leur curioſité.

Ce fut dans le mois de Septembre que ſe fit cette cérémonie. L'égliſe étoit tendue de riches tapiſſeries, l'autel éclatoit d'or & de pierreries. La conſécration ſe fit avec tout l'ordre & toute la magnificence qu'on pouvoit ſouhaiter. Après que les offices furent achevés, on procéda avec la même pompe au baptême de Ruffin. Le patriarche Nectaire le lui adminiſtra, & le fameux Evagre de Pont, qu'on avoit fait venir d'Egypte avec le ſolitaire Ammone, reçut au ſortir des fonts cet homme régénéré, qui ne conſerva pas long-temps ſon innocence. Ainſi ſe termina cette ſolennité, qui auroit été des plus ſaintes comme elle fut des plus magnifiques de l'égliſe d'Orient, ſi elle n'eût été accompagnée d'un luxe profane, & ſi ce miniſtre, par ſes actions & par ſes injuſtices, n'eût voulu regagner ſur les peuples les ſommes exceſſives qu'il ſembloit avoir employées pour Dieu en cette occaſion.

Pallad. in Lauſiaq.

XXVIII. Les évêques repaſſèrent la mer avec lui, & ſe raſſemblèrent à Conſtantinople le vingt-huitième jour de Septembre, pour juger le différent d'Agapius & de Gebadius, touchant les prétentions qu'ils avoient l'un & l'autre ſur l'évêché de Boſtres. Ce fut dans ce même ſynode qu'il fut arrêté qu'un évêque ne devoit être dépoſé ni par un ſeul, ni par deux de ſes confrères; mais que pour une dépoſition dans les formes, il falloit une aſſemblée générale de tous les évêques de la province. Théophile d'Alexandrie avoit ouvert cet avis, & ce fut lui qui viola le premier cette règle, en dépoſant de ſa propre autorité Dioſcore, évêque d'Hélénope.

Zonar. Théod. Balſam.

Ces prélats qui ſe trouvoient alors à Conſtantinople, prirent part à la joie publique, & après avoir célébré en préſence d'Arcadius & de toute ſa cour les ſacrés myſtères en actions de grâce de la victoire que l'Empereur avoit gagnée ſur les tyrans, ils ſe retirèrent dans leurs diocèſes, pour annoncer à leurs peuples les merveilles de Dieu, & la protection qu'il venoit de donner à l'Empire.

XXIX. Cependant Théodoſe, par les avis de ſaint Ambroiſe, s'appliquoit à abolir les ſuperſtitions du paganiſme, défendant, ſous des peines très-ſévères, l'exercice de toutes les religions profanes, & montrant que s'il avoit vaincu par le ſecours de Dieu, il n'avoit auſſi vaincu que pour ſa gloire.

Il nomma conſuls les deux fils d'Anyce Probe, autrefois préfet du prétoire ſous le grand Valentinien, & ſi célèbre, non-ſeulement dans l'empire Romain, mais encore dans les royaumes étrangers, que deux des plus ſages & des plus puiſſans ſeigneurs de Perſe vinrent en Italie pour y voir comme deux miracles du monde, à Milan, ſaint Ambroiſe, fameux entre les évêques, & à Rome, Anyce Probe, illuſtre entre les ſénateurs romains. Cet homme avoit élevé ſes enfans dans la pureté de la foi, & dans tous les exercices de la piété chrétienne; & Théodoſe, qui, dans le choix des magiſtrats, avoit égard au mérite des perſonnes, & à l'honneur de la religion, paſſa par-deſſus les règles ordinaires, & mit tout le conſulat dans cette vertueuſe famille.

AN. 395. *Ambroſ. in fun. Théod. Paulin. in vit. Ambroſ.* *Claud. de Conſ. Olib. & Probi.*

Après avoir donné ordre aux affaires les plus preſſantes, ſoit qu'il ſe ſentît affoibli, ſoit qu'il eût fait de ſérieuſes réflexions ſur la prophétie du ſaint Abbé Jean, au milieu de ſes triomphes, il ſe diſpoſa à la mort. Quelque juſte que fût la guerre qu'il avoit entrepriſe contre des ennemis de Dieu & de l'état, toutefois, comme il s'y étoit répandu beaucoup de ſang, ce Prince voulut bien s'abſtenir durant quelque temps de l'uſage de l'Euchariſtie, ſe jugeant indigne, ſelon l'eſprit de la loi de Moyſe, & de quelques canons pénitentiaux, de participer à ces myſtères de paix, juſqu'à ce qu'il eût purifié ſon cœur & ſes mains, & qu'il eût effacé par ſa pénitence ces impreſſions groſſières, que donnent aux plus grandes ames les colères & les vengeances, même légitimes.

LXX. *Ambr. in fun. Théod. Num. c. 57. Baſil. ad Amphiloc. c. 13. canon. pœnit. 11.*

Il partit d'Aquilée avec ces diſpoſitions, & ſe rendit à Milan, pour penſer plus tranquillement à ſa conſcience ſous la direction de ſaint Ambroiſe, qui étoit parti ce jour avant lui, & pour recevoir le plus commodément Arcadius & Honorius ſes enfans, qu'il faiſoit venir de Conſtantinople. A peine y fut-il arrivé, qu'il ſe trouva plus foible & plus indiſpoſé qu'il n'avoit été auparavant. Il ne relâcha rien pourtant de ſes ſoins ordinaires, aſſiſtant à tous ſes conſeils, écoutant lui-même les plaintes des peuples, ſignant les grâces qu'il avoit accordées à ſes ennemis, travaillant à rétablir l'ordre qu'Eugene avoit troublé dans tout l'Occident, & ſe croyant obligé d'agir ainſi juſqu'à l'extrémité, & de ſacrifier encore ce peu de vie qui lui reſtoit, au bien & au repos de ſon empire.

Socrat. Sozom.

AN. 395. LXXI. *Paulin. in vit. Ambroſ.*

Les jeunes Empereurs le trouvèrent en cet état lorſqu'ils arrivèrent à Milan ; & la joie de revoir leur père fut bientôt modérée par la douleur qu'ils eurent de le ſavoir attaqué d'une hydropiſie mortelle. Théodoſe voulut les recevoir dans l'égliſe où il s'étoit fait porter pour participer aux ſacremens, qu'une délicateſſe de conſcience & un profond reſpect lui avoient fait différer de recevoir juſqu'alors. *Ambroſ. in fun. Théod.* Là il les embraſſa avec tendreſſe, & après avoir remercié Dieu de la conſolation qu'il lui donnoit de revoir ces deux Princes, il les prit par la main, & les préſenta à ſaint Ambroiſe, le conjurant devant les autels de prendre le ſoin de leur conſcience, d'entretenir dans leurs eſprits ces principes de religion & d'équité qu'on avoit tâché de leur inſpirer, & de leur ſervir de père après ſa mort.

LXXII. Au ſortir de l'égliſe, il fut obligé de ſe mettre au lit, & la fièvre étant augmentée, il ne penſa plus qu'à donner ordre pour la dernière fois aux affaires de l'égliſe, de l'empire & de ſa maiſon. *Soz. l. 4* Il fit aſſembler dans ſa chambre les députés du ſénat, & les ſeigneurs de ſa cour, qui étoient encore payens, & leur remontra, *qu'il ne lui reſtoit en mourant que le ſeul regret de les voir encore idolâtres ; qu'il s'étonnoit que des hommes ſi ſages & ſi éclairés ne reconnuſſent pas l'erreur où ils étoient, ou qu'ils aimaſſent mieux ſuivre la coutume que la vérité ; que la défaite d'Eugene étoit une preuve convaincante de la vanité de leurs oracles, & de l'impuiſſance* *Oroſ. l. 7. c. 36.* *de leurs dieux ; que ces dieux avoient été des hommes impurs & déréglés dans leur vie, & qu'il n'étoit pas juſte de les adorer, puiſque leur pouvoir n'étoit pas à craindre, ni leurs actions à imiter ; qu'ils devoient ſe laiſſer toucher par la force de la vérité, par l'exemple des premiers magiſtrats de l'empire, & même par les derniers ſentimens de leur Empereur mourant, qui interrompoit pour quelques momens la penſée de ſon ſalut, pour les avertir du leur ; qu'à la vérité ſa grande paſſion avoit été d'abolir pendant ſon règne toutes les fauſſes religions, & de faire de tous ſes ſujets de fidelles ſerviteurs de Jeſus-Chriſt ; que Dieu ne l'avoit pas jugé digne de cette grâce, mais qu'il eſpéroit que ſes enfans ſeroient plus heureux que lui, & qu'ils acheveroient ce qu'il avoit commencé.*

LXXIII. *Ambroſ. in fun. Théod.* Après avoir congédié les ſénateurs, il fit ſon teſtament, dans lequel il ordonna qu'on déchargeât les peuples des augmentations de tribut, que la néceſſité des affaires paſ-

fées avoit fait impoſer ; voulant que ſes ſujets jouiſſent du fruit de la victoire, à laquelle ils avoient contribué par leurs vœux ou par leurs travaux, & recommandant à ſes ſucceſſeurs de ſoulager les provinces, ſans groſſir leur épargne de la ſubſtance des pauvres, & ſans la diſſiper en dépenſes vaines & ſuperflues. Cet ordre, après ſa mort, fut ponctuellement exécuté. AN. 395. *Claud. in Conſ. Honor.*

Il joignit à cet acte de bonté un acte de généroſité & de clémence. Il avoit accordé un pardon général à tous les rebelles qui s'étoient remis dans l'obéiſſance. Il entendoit qu'ils fuſſent rétablis dans leurs biens & dans leurs dignités, & qu'ils repriſſent dans la cour le même rang qu'ils y tenoient avant leur révolte. Mais comme il n'avoit pas eu le temps d'exécuter toutes ſes intentions, il craignoit qu'après ſa mort, les nouveaux Empereurs, par le mauvais conſeil de leurs amis, n'arrêtaſſent le cours des réconciliations qui reſtoient à faire. Il confirma donc par une loi qu'il fit inſérer dans ſon teſtament, l'amniſtie qu'il avoit déjà fait publier, fondant ſes eſpérances en la miſéricorde de Dieu, ſur celle qu'il faiſoit lui-même à ſes ennemis. Il chargea ſes enfans d'obſerver religieuſement cet ordre qu'il leur donnoit, & leur laiſſa des exemples & des commandemens dignes d'un Empereur chrétien. *Ambroſ. in fun. Théod.*

Il partagea l'empire à ces deux Princes, donnant l'Orient à Arcadius, & l'Occident à Honorius. Il leur recommanda ſur toutes choſes la piété envers Dieu, & le zèle pour la religion. Il les fit reſſouvenir de ce qu'il leur avoit dit pluſieurs fois : *Qu'ils devoient ſe diſtinguer de leurs ſujets, plus par la ſageſſe & par la vertu, que par l'autorité ; que c'étoit un grand aveuglement de prétendre donner des lois à tout le monde, ſi l'on ne ſavoit s'en donner à ſoi-même ; qu'on ne méritoit pas de commander aux hommes, ſi l'on n'avoit appris à obéir à Dieu ; qu'ils devoient fonder la félicité de leurs règnes, non pas ſur la prudence de leurs conſeils, ni ſur la force de leurs armes, mais ſur la fidélité qu'ils garderoient à Dieu, & ſur le ſoin qu'ils prendroient de ſon égliſe ; que c'étoit la ſource des victoires, du repos, & de tout le bonheur des Souverains.* LXXIV. *Ambroſ. in fun. Théod.*

Alors ſe tournant vers ſaint Ambroiſe, qui étoit préſent : *Ce ſont-là*, lui dit-il, *des vérités que vous m'avez appriſes, & que j'ai moi-même éprouvées ; c'eſt à vous à les faire paſſer dans ma famille, & à inſtruire, comme vous avez accoutumé, ces*

AN. 395. *jeunes Empereurs que je vous laisse.* Le saint Archevêque lui répondit, qu'il auroit soin de leur salut, & qu'il espéroit que Dieu donneroit aux enfans ce cœur docile, & cet esprit droit qu'il avoit donné au père.

LXXV. Après cela Théodose déclara Stilicon, tuteur de son fils Honorius, & lieutenant général des armées des deux empires, & lui recommanda même ses deux enfans. Il crut devoir témoigner cette confiance à un homme qui l'avoit servi très-fidellement dans les plus importantes affaires de son règne, & qui avoit eu l'honneur d'épouser la princesse Sérene sa nièce. Stilicon étoit grand homme de guerre & grand politique ; sage dans le conseil, hardi dans l'exécution ; adroit à ménager les esprits ; propre à découvrir les momens heureux, & à s'en servir, soit dans les traités, soit dans les combats ; habile à démêler les intérêts des grands de l'empire, & à pénétrer les desseins des nations étrangères ; aimé des troupes ; capable de soutenir le poids des affaires, de former un jeune Empereur dans les exercices de la paix & de la guerre, & de détourner les troubles par sa prudence, ou de les arrêter par son courage & par sa valeur.

Claudian.

Ces grandes qualités le rendirent digne du choix que Théodose avoit fait de lui, jusqu'à ce qu'engagé par les jalousies de Ruffin & par sa propre ambition, enflé de son crédit & du succès de plusieurs batailles gagnées, réduisant toutes les affaires publiques à ses desseins & à ses intérêts particuliers, rallumant lui-même les guerres qu'il avoit étouffées, & rappelant les ennemis qu'il avoit chassés, afin de s'en servir dans l'occasion, il s'ennuya de n'être que le tuteur, le beau-père, le favori, & le maître même de l'Empereur, & entreprit de mettre l'empire dans sa maison.

LXXVI. Depuis que l'Empereur étoit à Milan, cette ville se disposoit à lui dresser un magnifique triomphe, & à célébrer par toute sorte de réjouissances une victoire qui l'avoit rendu maître absolu des deux empires. Sa maladie avoit retardé les jeux publics, qui faisoient la principale partie de cette fête. Mais enfin, après avoir mis ordre à ses affaires, il se sentit beaucoup soulagé ; & soit qu'il ne voulût pas que la ville eût fait en vain une dépense considérable, soit qu'il eût dessein de consoler le peuple, en se montrant encore

Sozom. l. 7. c. ult.

une fois en public, il fit avertir les magiſtrats qu'il ſe trouveroit le lendemain au cirque, pour y recevoir l'honneur qu'ils lui vouloient faire. Il s'y fit porter le matin, & aſſiſta quelque temps à une courſe de chevaux; après quoi il ſe retira, plus rempli des preſſentimens de ſa mort, que des images de ſon triomphe. AN. 395.

A peine fut-il arrivé au palais, qu'il ſe trouva plus mal qu'auparavant. Il commanda à ſon fils Honorius d'aller tenir ſa place au cirque. Pour lui, il paſſa le reſte du jour à s'entretenir avec ſaint Ambroiſe de la vanité des grandeurs humaines, ou à donner à ſon fils Arcadius les avis qu'il crut les plus importans pour ſa conduite & pour celle de ſon empire. Cette même nuit ſon mal s'étant notablement augmenté, il ſentit que ſes forces diminuoient, & quelques heures après il rendit doucement l'eſprit le dix-ſeptième de Janvier de l'année trois cent quatre-vingt quinze, l'an ſeizième de ſon empire, & la cinquantième de ſon âge. LXXVII. *Proſper. Marcellin. Socrat. l. 5: c. 25.*

Cette mort fut pleurée de tous les peuples de l'empire & des nations même les plus barbares. Arcadius retourna promptement à Conſtantinople, pour prévenir les déſordres qui pouvoient arriver dans ces changemens. Ruffin, alors préfet du prétoire, l'y accompagna, piqué de dépit & de jalouſie contre Stilicon qu'on venoit d'élever au-deſſus de lui, & roulant déjà dans ſon eſprit le deſſein d'abuſer de la foibleſſe de ſon maître, de perdre tout ce qui feroit obſtacle à ſa puiſſance, de brouiller les empires & les Empereurs par ſes intelligences ſecrètes avec les Huns, les Goths & les Alains, & de ſe rendre ſouverain, ou pour le moins indépendant & de ſes maîtres & de ſes ennemis. *Soz. liv. 5.*

Honorius demeura auprès du corps de ſon père, pour lui rendre les derniers devoirs de la piété chrétienne. Il aſſiſta aux magnifiques funérailles qu'on lui fit à Milan quarante jours après ſa mort. Saint Ambroiſe y prononça l'oraiſon funèbre, dans laquelle il repréſente à ſes auditeurs, LXXVIII.

qu'ils viennent de perdre un Empereur, mais que Dieu l'ayant retiré dans ſes tabernacles éternels, on pouvoit dire qu'il n'avoit fait que changer d'empire; que ſa piété vivoit encore; qu'il avoit par la fermeté de ſa foi, aboli toutes les ſuperſtitions des gentils; que n'ayant plus rien à donner à ſes enfans qu'il avoit fait Empereurs, il n'avoit penſé en mourant qu'à laiſſer la paix & *Ambroſ. in fun. Theod.*

AN. 395. *l'abondance à ſes ſujets, en remettant les injures qu'on lui avoit faites, ou les tributs qu'on leur avoit impoſés; que ſes dernières volontés avoient été des règles de charité & de miſéricorde, & que c'étoient plutôt des lois que des articles d'un teſtament.*

Il proteſte enſuite, qu'il conſervera toujours dans ſon cœur toute la tendreſſe qu'il avoit eue pour ce Prince, qui, dans ſes guerres avoit toujours eſpéré le ſecours du ciel, & n'avoit jamais préſumé de ſes propres forces; qui avoit plus aimé ceux qui l'avoient repris que ceux qui l'avoient flatté; & qui étant preſque à l'agonie, étoit plus en peine de l'état où il laiſſoit l'égliſe, que de celui où ſeroit ſa maiſon après ſa mort.

Il ne put ſe laſſer ſur-tout de louer ſa clémence. *Que c'eſt un grand & rare bonheur*, diſoit-il, *de trouver un Prince pieux & fidelle, qui, étant porté par ſa puiſſance à ſe venger de ſes ennemis, ſoit retenu par ſa bonté! Théodoſe, d'auguſte mémoire, croyoit recevoir une faveur, lorſqu'on le prioit de pardonner quelque offenſe qu'on avoit commiſe contre lui. Plus il avoit fait paroître d'émotion, plus il étoit diſpoſé à accorder le pardon qu'on lui demandoit. La chaleur de ſon indignation étoit un préjugé qu'il pardonneroit. Au lieu qu'on craint dans les autres Princes, qu'ils ne ſe mettent en colère, on ſouhaitoit au contraire qu'il s'y mît. Nous avons vu des gens convaincus par lui de leur crime, effrayés & abattus des reproches qu'il leur faiſoit, obtenir tout d'un coup leur grâce. Il les vouloit vaincre, & non pas les punir. Il ſe rendoit arbitre d'équité, & non pas juge de rigueur. Il n'a jamais refuſé de pardonner à ceux qui confeſſoient leur faute. Pour ceux qui lui cachoient quelque choſe qu'ils retenoient dans le fond de leur conſcience, il leur diſoit qu'il en laiſſoit le jugement à Dieu. On appréhendoit plus cette parole de lui que le châtiment, parce qu'on voyoit cet Empereur ſi modéré & ſi retenu, qu'il aimoit mieux attacher les hommes à ſon ſervice par la religion que par la crainte.*

Enfin ce ſaint archevêque s'adreſſe au jeune Empereur qui l'écoutoit, & qui fondoit en larmes. Il le loue de ſa tendreſſe, & de ſa piété, & du regret ſenſible qu'il avoit de ne pouvoir conduire lui-même le corps de ſon père juſqu'à Conſtantinople. Il le conſole, en lui repréſentant les honneurs qu'on rendra à la mémoire de ce Prince dans toutes les villes de l'empire; & après lui avoir donné une vive idée de la gloire dont jouiſſoit le grand Théodo-

se, il l'encourage à imiter ses vertus, & à profiter de ses exemples (e). AN. 395.

Le corps de cet Empereur fut porté cette même année à Constantinople ; & soit dans l'Italie qu'il venoit de délivrer des tyrans, soit dans l'Orient qu'il avoit gouverné avec beaucoup de sagesse & de bonté, on lui rendit des honneurs qui ressembloient plutôt à des triomphes qu'à des pompes funèbres. Arcadius, son fils aîné, le reçut le huitième de Novembre, & le fit mettre, avec une magnificence digne d'un si grand Empereur, dans le sépulcre de Constantin. LXXIX.

Les auteurs ecclésiastiques, & les payens même, demeurèrent d'accord que ce fut un Prince très-accompli. Ceux qui avoient lu les histoires, ou vu les portraits des anciens LXXX. *August. Ambros. Socrat. Sozom.*

(e) Personne ne connoissoit mieux que le saint Evêque de Milan toutes les qualités vraiment royales qui formoient le caractère de Théodose, sa foi, sa piété, sa grandeur d'ame, son application & son zèle à s'acquitter de ses devoirs, sa bonté, sa clémence, son amour pour la vertu, son horreur pour le vice, son courage infatigable, sa fermeté dans les dangers, l'élévation de ses sentimens, & sa modération dans l'usage du pouvoir suprême ; personne n'étoit plus en état de donner à ce Prince les justes éloges qu'il méritoit, & personne aussi n'en étoit plus digne : c'est à celui qui a constamment pratiqué la justice & la vertu, qu'il appartient de louer l'homme juste & vertueux. Saint Ambroise rendit ce devoir à la mémoire de Théodose, au nom de la Religion & de l'Empire, en présence de l'armée, le jour qu'Honorius son fils, qui étoit venu à Milan sur le bruit de sa maladie, fit célébrer ses funérailles, avec un appareil & une magnificence conforme au rang de celui qui en étoit l'objet.

L'idée que Monsieur Fléchier donne ici de cet éloquent discours, nous paroît suffisante, & les morceaux qu'il en rapporte sont bien propres à faire connoître le ton de noblesse & de sensibilité dont l'heureux mélange le caractérise. L'Orateur plein de son sujet, s'attache principalement aux vertus chrétiennes & morales qu'il avoit admirées dans Théodose, qui n'eût rien de caché pour lui, & dont il fut constamment le conseil & l'ami. Après avoir rapporté les plus beaux traits de sa vie & les plus dignes de louanges dans les principes de la Religion, il apostrophe d'une manière vive & touchante, & le jeune Empereur Honorius qui partageoit avec son frère Arcadius, l'héritage de ce grand homme, & les soldats qui avoient remporté tant de victoires sous la conduite du Héros qu'ils pleuroient. Théodose, dit-il, n'a fait que changer d'Empire, il règne dans le Ciel avec Gratien son fils, avec le grand Constantin, & plus puissant qu'il ne le fut jamais sur la terre, il obtiendra, par ses prières, aux Princes ses fils, la sagesse nécessaire pour régner avec gloire, & aux armées, le courage de combattre avec succès les ennemis de l'état. Cette façon de s'exprimer, marque la haute estime dont saint Ambroise étoit rempli pour Théodose, & la confiance où il étoit, que Dieu l'avoit reçu dans sa miséricorde.

AN. 395. *Themist. Symmach. Aurel. Victor. &c.*

Empereurs, trouvoient qu'il reſſembloit à Trajan, de qui il tiroit ſon origine. Il avoit, comme lui, la taille haute, la tête belle, l'air grand & noble, le tour & les traits du viſage réguliers, & tout le corps bien proportionné.

Pour les qualités de l'ame, il poſſéda toutes les perfections de cet Empereur, & n'eut aucun de ſes défauts. Il étoit, comme lui, bienfaiſant, juſte, magnifique, humain, & toujours prêt à aſſiſter les malheureux. Il ſe communiquoit à ſes courtiſans, & ne ſe diſtinguoit d'eux que par la pourpre dont il étoit revêtu. Sa civilité pour les grands de ſa cour, & ſon eſtime pour les gens de mérite & de vertu, lui acquirent l'amitié des uns & des autres. Il aimoit les eſprits francs & ſincères, & il admiroit de plus tous ceux qui excelloient dans les lettres ou dans les beaux arts, pourvu qu'il n'y remarquât ni de l'orgueil, ni de la malignité. Tous ceux qui méritèrent d'avoir part à ſes libéralités, en reſſentirent les effets. Il faiſoit de grands préſens, & les faiſoit avec grandeur. Il ſe plaiſoit à publier juſqu'aux moindres offices qu'il avoit reçus des particuliers dans ſa première fortune, & n'épargnoit rien pour leur témoigner ſa reconnoiſſance. L'ambition ne lui fit pas entreprendre de conquérir les provinces de ſes voiſins; mais il ſut châtier ceux qui uſurpoient les ſiennes, ou celles de ſes collègues. Auſſi ne ſe fit il point d'ennemis durant ſon règne, mais il vainquit ceux qui le devinrent. Il avoit aſſez de connoiſſance des belles-lettres, & s'en ſervoit ſans affectation. La lecture des hiſtoires ne lui fut pas inutile, & il s'appliqua à former ſes mœurs ſur les vertus des grands Princes qui l'avoient précédé. Il déteſtoit ſouvent en public l'orgueil, la cruauté, l'ambition & la tyrannie de Cinna, de Marius, de Sylla & de leurs ſemblables, afin de s'impoſer une heureuſe néceſſité de ſuivre une conduite oppoſée à celle qu'il blâmoit; ſur-tout il étoit ennemi déclaré des traîtres & des ingrats.

On peut lui reprocher qu'il ſe laiſſoit emporter quelquefois à la colère, mais il falloit qu'il en eût de grands ſujets, encore étoit-il bientôt apaiſé. Son abord étoit agréable & facile; & ce qui eſt rare parmi les grands, ſes proſpérités & ſes victoires, au lieu de l'enfler & de le corrompre, ne firent que le rendre plus doux & plus obligeant. Il eut ſoin qu'on fournît des vivres en abondance aux provinces que la guerre avoit ruinées, & il reſtitua de ſon argent des ſommes

consídérables, que les tyrans avoient enlevées à des particuliers. Dans la guerre, il marchoit toujours à la tête de ses armées, s'exposant au péril, & partageant toutes les fatigues avec les moindres soldats. AN. 395.

Il étoit chaste, & par des lois sévères il abolit les coutumes qui étoient contraires à la bienséance & à la pudeur. Quoiqu'il fût d'une complexion assez délicate, il entretenoit sa santé par un exercice modéré & par la diète. C'étoit pourtant un de ses plaisirs de donner à manger à ses amis, & de cultiver l'amitié par toute sorte d'honnêtes réjouissances. Dans ces festins particuliers, où il vouloit plus de propreté & de politesse, que de luxe & de profusion, il jouissoit des douceurs de la société, & se communiquoit avec une familiarité raisonnable, qui donnoit de la confiance, & qui ne diminuoit pas le respect qu'on avoit pour lui. Ses principaux divertissemens étoient la conversation & la promenade, lorsqu'il vouloit se délasser des soins qu'il prenoit des affaires.

Jamais Prince ne vécut si bien dans son domestique. Il honora son oncle comme son père. Après la mort de son frère, il eut autant de soin de ses enfans que des siens propres. Il avança dans les charges ceux qui s'attachoient à son service, & servit de père à tous ses parens. Ainsi, après avoir réglé pendant le jour les affaires de l'empire, & donné des lois à tout le monde, il se renfermoit avec joie dans sa famille, où par ses soins, ses tendresses & ses bontés, il montroit aux siens qu'il étoit aussi bon ami, aussi bon parent, aussi bon maître, aussi bon mari, & aussi bon père, que sage & puissant Empereur.

C'est-là le portrait que nous ont laissé, du grand Théodose, des auteurs payens qui ont vécu de son temps, quoique prévenus contre lui pour l'intérêt de leur religion. Le philosophe Thémistius, & Symmaque même, ce grand défenseur du paganisme, avouent de bonne foi, que les vertus de ce Prince sont au-dessus de toutes les louanges qu'on lui a données. Il n'y a que l'historien Zozime, qui, par des fausſetés étudiées, cherche à décrier les Empereurs chrétiens qui ont ruiné le culte des idoles. Il déguise la vérité selon son caprice & sa passion, & s'efforce à faire des vices de toutes les vertus de cet Empereur. Il nomme ses libéralités des profusions, sa modération fainéantise, ses festins d'a-

Themist. orat. 5. Symmach. l. 2. epist. 13.

AN. 395. mitié des diſſolutions, & cette vie agréable & douce qu'il menoit durant la paix, une vie molle & voluptueuſe. Il eſt pourtant contraint par la force de la vérité, d'avouer que durant la guerre il ſe faiſoit en lui un renverſement de mœurs extraordinaires; qu'il oublioit tout d'un coup ſes
Soz. l. 4. amuſemens & ſes plaiſirs, pour prendre les ſoins & les vertus néceſſaires à la ſureté de l'empire, & que d'un Prince foible & voluptueux, il s'en formoit un Prince vaillant & laborieux, par une eſpèce de prodige.

Ce n'eſt pas que Théodoſe n'ait eu des défauts. Ses emportemens de colère, ſa facilité à croire ceux en qui il avoit quelque confiance, & ſa prévention en faveur de ceux qu'il avoit choiſis pour ſes principaux amis, ſont des taches qui terniroient un peu la vie de cet Empereur, ſi elles n'étoient confondues dans une infinité d'actions éclatantes, ou effacées par une pénitence très-ſincère.

Les ſaints pères qui l'ont mieux connu, ne peuvent ſe laſſer de louer ſa piété. Saint Ambroiſe & ſaint Auguſtin en ont laiſſé des éloges en pluſieurs endroits de leurs écrits; & ſaint Paulin s'étant retiré à Nole, fit, en l'honneur de ce Prince, une éloquente & docte apologie, que ſaint Jérôme
Hieron. appelle un excellent panégyrique, dont on ne ſauroit aſſez
13. regretter la perte.

FIN de la première Partie du Tome premier.

Bayerische Staatsbibliothek München

TABLE

DES PIECES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

PREMIERE PARTIE.

PREFACE Générale de cette Collection complète des Œuvres de M. Fléchier, page v

Discours sur la Personne & les Ecrits de M. Fléchier, xviij

Avertissement sur le Portrait de M. Fléchier écrit par lui-même, lxv

Portrait ou Caractère de M. Fléchier écrit par lui-même, lxix

Eloges de M. Fléchier recueillis de divers Auteurs, lxxviij

N. I°. *Extrait d'une Lettre écrite par M. l'abbé Bégault, Chanoine & Archidiacre de Nîmes, à M. de Lamoignon de Basville, Intendant de Languedoc, à l'occasion de la mort de M. Fléchier*, ibid.

N°. II. *Extrait des Mémoires de Trévoux pour le mois de Novembre 1711, article CLXI*, lxxxj

N°. III. *Extrait du Discours prononcé par M. de Nesmond, Archevêque d'Alby, le 30 Juin 1710, lorsqu'il vint prendre séance à l'Académie Françoise à la place de M. Fléchier*, lxxxix

N°. IV. *Extrait du Discours prononcé par l'abbé M. Mongin, En réponse à celui de M. de Nesmond*, xcj

Nº. V. *Extrait de la Préface de M. l'abbé du Jarry pour les Sermons de Morale de M. Fléchier*, xciv

Nº. VI. *Extrait de la Préface des Sermons du P. de la Rue*, xcvij

Nº. VII. *Extrait des Opuscules de M. Fréron, tom.* I, *p.* 29 & 30, xcix

Avertissement de l'Editeur sur l'Histoire de Théodose le Grand, cj

Avertissement de l'Auteur sur la même Histoire, cvij

Histoire de Théodose le Grand, 1

FIN de la Table des Pièces de cette première Partie.

TABLE
DES MATIERES
CONTENUES DANS CE VOLUME.

Afrique. Une partie de l'Afrique révoltée, 10, 11
Agapius. Son différent avec Gebadius pour l'évêché de Boſtres, 244
Alatée, excellent capitaine des Grotungues, 35, 36, 160, 161. Les Allemands domptés par l'empereur Valentinien, 8
S. Ambroiſe, ſon élection à l'archevêché de Milan, & ſa conduite depuis ſon élection, 25, *& ſuiv.* Sa réſiſtance aux entrepriſes de l'impératrice Juſtine, 85. Il va trouver le tyran Maxime de la part de cette impératrice, 132. Il arrête ce tyran au-delà des Alpes, *ibid.* Sa lettre à Valentinien, ſur le ſujet de la requête de Symmaque, 143, 144. Sa réponſe à la même requête, *ibid. & ſuiv.* Il eſt provoqué à la diſpute devant l'empereur, & refuſe de s'y trouver, 154, 155. Il refuſe d'abandonner la Cathédrale de Milan aux Ariens, 156, *& ſuiv.* Son courage à réſiſter aux efforts de l'impératrice Juſtine, 157, *& ſuiv.* Sa ſeconde ambaſſade vers Maxime, 165, *& ſuiv.* Il découvre les deſſeins de Maxime, mais on ne l'en croit pas, 166, 167. Remontrance de S. Ambroiſe à l'empereur Théodoſe, 185, *& ſuiv.* Il le reprend publiquement dans un ſermon, 186, *& ſuiv.* S. Ambroiſe apaiſe la colère de Théodoſe contre les habitans de Theſſalonique, 199, *& ſuiv.* La remontrance de S. Ambroiſe à cet empereur, ſur le châtiment des habitans de Theſſalonique, 201, *& ſuiv.* S. Ambroiſe excommunie Théodoſe, 202, 203, *& ſuiv.* Il eſt député par les villes d'Italie vers l'empereur Valentinien, 222, 223. Il fait l'éloge funèbre de l'empereur Valentinien, 225, 226. Conduite de S. Ambroiſe à l'égard de l'empereur Eugène, 228, 229. Son affection pour Théodoſe, 240, 241. Leur entrevue, 241. Il fait l'éloge de Théodoſe en préſence d'Honorius, 249, *& ſuiv.*
Amphiloque, prélat vénérable, & ſa ſainte ſimplicité, 140, 141
Anaſtaſie, égliſe des catholiques dans Conſtantinople, 81, 82
Anatole, précepteur de Théodoſe, 3, 4
Andrinople aſſiégée par les Goths, 37
L'*Angleterre* ravagée par les barbares, 8, 9, *& ſuiv.*
La ville d'*Antioche* déſolée, & pourquoi, 30, *& ſuiv.* L'origine & les progrès du ſchiſme d'Antioche, 100, 101, *& ſuiv.* Grande ſédition dans la ville d'Antioche, 168, juſqu'à 176
Aquilée. Concile d'Aquilée, & députation de ce concile vers l'empereur Théodoſe, 117
Arbogaſte, François de nation, & capitaine de grande réputation, 77. Sa révolte, ſes emplois, & ſes mœurs, 219, *& ſuiv.* Sa mort, 246
Arcadius, fils de l'empereur Théo-

doſe, aſſocié à l'empire, 132. Son éducation, 133. Sa conduite cauſe des révolutions dans l'empire romain, 135. Il implore la clémence de ſon père en faveur des Ariens, 184. Sa piété envers ſon père, 212. Il demeure à Conſtantinople pendant l'expédition de Théodoſe contre Eugène, 230. Il devient empereur d'Orient, 247.
Ariens. L'origine & les progrès de la ſecte des Ariens, 64, *& ſuiv.* Edit contre les Ariens, 69. Leur reſſentiment à l'égard de cet édit, 78. Leur inſolence, *ibid.* Leur conſternation, 83, 84. Leur conſpiration contre S. Grégoire de Nazianze, 87, *& ſuiv.* Edit nouveau de Théodoſe contre les Ariens, 88. Voyez *Juſtine. Milan.* Les Ariens ſement de faux bruits après la défaite de Maxime, 183, 184
Arius. Voyez *Ariens.*
Armée. Bel ordre dans l'armée de Théodoſe contre Maxime, 179
L'*Arménie* envahie par les Perſes, 112
Arſace, roi d'Arménie, & ſa fin funeſte, 113
Arſene, précepteur d'Arcadius, fils de l'empereur Théodoſe : ſes qualités, 133. Sa conduite à l'égard de ce jeune prince, 134. Réflexions ſur ſon état, & ſa retraite, 135
Aſcole, évêque de Theſſalonique, 50, 51, 68. Sa ſainteté, *ibid.*
Athanaric, roi des Oſtrogoths, 33, 34. Son orgueil, 89. Il eſt chaſſé de ſes états, & implore la protection de Théodoſe, 90, *& ſuiv.* Sa mort, 93
Auſone, précepteur de l'empereur Gratien, eſt fait Conſul, 54, *& ſ.*
Autel. Deſcription de l'Autel de la Victoire dans Rome du temps de Théodoſe, 187, 188. Divers états de cet Autel ſous les empereurs précédens, 188. L'on demande à Théodoſe que cet autel ſoit relevé, ce qu'il refuſe, *ibid.*

B

BAUDON, François d'origine, & capitaine de grande réputation, 77
Bataille remarquable entre les Romains & les Goths, où les Romains furent défaits, 46, 47, *& ſuiv.*
Benevole, ſecrétaire d'état de Valentinien le jeune, ſa fermeté pour la Foi catholique, 154
Bothéric, gouverneur de l'Illyrie, & lieutenant général des armées de Théodoſe, 197. Tué dans une ſédition arrivée à Theſſalonique, 198

C

CALCÉDOINE. Dédicace de l'égliſe des apôtres à Calcédoine, 243
Les *Carpodaques* vaincus par Théodoſe, 111
Concile tenu à Conſtantinople, & convoqué par Théodoſe, 94, 95. Projet de la convocation d'un Concile général à Rome, 117, *& ſ.* Nouvelles inſtances des évêques d'Italie, pour la convocation de ce Concile, 121, *& ſuiv.*
Conſtantie, fille de l'empereur Conſtantius ; le grand danger qu'elle courut, 18, 19
Conſtantius & *Conſtans*, frères & fils de Conſtantin, 3, 4. Leur mort, 4. Perſécution de Conſtantius contre l'égliſe, 7
Conſtantin. Eloge de Conſtantin, 3
Conſtantinople. L'indignation de l'empereur Valens contre cette ville, 42, 43, 69, 80. Origine & grandeur de cette ville, 91, *& ſuiv.* Concile de Conſtantinople convoqué par Théodoſe, 94. Les hérétiques Macédoniens y ſont appelés, 95. Nombre des évêques du concile, & leurs différentes vues, *ibid. & ſuiv.* Election d'un archevêque de Conſtantinople, 97. Règlemens du concile de Conſtantinople, 98. Lettre ſynodale de ce concile, adreſſée à l'empereur Théodoſe, 99. Les évêques d'Egypte ſont appelés à ce concile, 104, 105. Ordre donné pour l'élection d'un nouvel archevêque de Conſtantinople, 108. Concluſion de ce concile, 110, 111. Déſordre arrivé a l'égliſe de Conſtanti-

nople, 210, 211. Synode tenu à Conſtantinople, 242, 243

D

DÉMOPHILE, évêque de Conſtantinople, Arien, 81, *&* ſ. & 83, *&* ſuiv.
Diaconiſſes. Leurs fonctions, leur âge, & leurs teſtamens réglés par Théodoſe, 211, *&* ſuiv.
Différent. Moyen facile pour terminer tous les différents eccléſiaſtiques, 136
Dominica, femme de l'empereur Valens, 50
Domnin, nouvel ambaſſadeur de l'empereur Valentinien, vers le tyran Maxime, 166, 167

E

ECCLÉSIASTIQUE. Cauſe eccléſiaſtique, portée au tribunal ſéculier, 148, 149
Edits. Edit de Théodoſe, publié dans Conſtantinople, & quels en furent les effets, 78, 79, 88, 89. Autres édits de cet empereur contre les hérétiques, 88, 89, 146. Edit contre les catholiques, forgé par l'impératrice Juſtine, 153, 154
Egliſes de Conſtantinople rendues aux catholiques, 83. Saiſies par des ſoldats, 155, 156, 157, 158, 159, *&* ſuiv. Coutume remarquable des égliſes d'Orient, 185
Empereurs. Traité de trois empepereurs, 47. Parole remarquable d'un empereur payen, 151
Empire. Changemens arrivés dans l'empire, 4, 32, *&* ſuiv L'Empire en un état déplorable, 6, 7. Etat de l'empire d'orient du temps de l'empereur Théodoſe, 127. Etat de l'empire d'occident, *ibid.* L'empire partagé entre les enfans de Théodoſe, 247
Eriulphe Voyez *Fravitas*.
Evêque. Rétabliſſement d'évêques exilés, 48
Eugène, de profeſſeur de rhétorique, devenu empereur, 224 Il fait alliance avec les peuples du Rhin, 226, 227. Il envoie ſes ambaſſadeurs à Théodoſe, & comment ils en furent reçus, 227. Il accorde aux payens le rétabliſſement des temples, 228. Son armée contre Théodoſe, 232, 233. Son eſpérance, 235. Sa mort, 246, 247
Eunome, héréſiarque, chaſſé de Conſtantinople, 215

F

FAMINE extraordinaire dans l'Italie, 141
Filimer, Roi des Goths, 33
Flaccille, femme de l'empereur Théodoſe; ſes vertus, & ſa mort, 151, *&* ſuiv.
Flavien, archevêque d'Antioche, implore la clémence de Théodoſe pour cette ville, 172. Le ſuccès de la harangue qu'il lui fit, 174.
Flavien, préfet du prétoire; ſes intrigues, 224, 226, 232, 233, 240
Fravitas & *Eriulphe*, deux des principaux capitaines des Goths, 85. Leur différent, 86
Firme, l'un des principaux ſeigneurs de l'Afrique; l'hiſtoire de ſa révolte, 10, *&* ſuiv. 19, *&* ſ. Sa priſon & ſa mort, 21, 22
Fritigerne, Roi des Viſigoths, 32, 34, *&* ſ. Sa prudence, 43. Ses propoſitions de paix à l'empereur Valens, 44, 45, 61, *&* ſuiv Il s'unit avec les Grotungues, 89, 90. Il recherche l'alliance de Théodoſe, 120, 121, *&* ſuiv.

G

GABINIUS, Roi des Quades malheureuſement aſſaſſiné, 17, 18
Galla, femme de l'empereur Théodoſe, 169. Mort de l'impératrice Galla, 212
Geronce, gouverneur de la ville de Tomes, dans la petite Scythie; ſa témérité, 163. Il eſt cité à la Cour, & arrêté, 164
Goths. Origine, progrès, diviſion, & religion des Goths, 33, *&* ſ. Les Goths chaſſés par les Huns,

35. Ils demandent retraite dans la Thrace, *ibid.* Ils y ſont reçus, 36. Le camp des Goths mutiné, 37. Bataille des Goths contre les Romains, 46, *& ſuiv.* Diverſes entrepriſes des Goths, 50. Ils ſont battus par les Sarraſins devant Conſtantinople, *ibid.* Horrible maſſacre des Goths en Orient, 51, 52, *& ſuiv.* Les Goths battus par l'empereur Théodoſe, 62, 63, *& ſuiv.* Perfidie des Goths, 72, 73, 75. Epouvante des Goths, 76, 77. Ils repaſſent le Danube, 79. Les Goths de la ſuite d'Athanaric louent la grandeur & la bonté de Théodoſe, 120

Gratien, père de l'empereur Valentinien ; ſa force, & ſa fortune, 4, 5

Gratien, fils de Valentinien, 10. Il eſt aſſocié à l'empire par ſon père, 15. Proclamé Auguſte, 16. Sa conduite avec ſon frère Valentinien élu empereur en ſon abſence, 26, 27. Son impatience pour ſecourir l'empereur Valens, 40, 41. Célèbre victoire qu'il remporta ſur les Allemands, 41. Réflexions de Gratien ſur la mort de ſon oncle Valens, 48. Il rappelle Théodoſe, 49. Il le fait ſon général d'armée, 52. Gratien réſolu de choiſir un collègue, 54. Gratien partage l'empire avec Théodoſe, 60. Il dompte & chaſſe les Allemands hors des Gaules, 64. Il envoie un ſecours conſidérable à l'empereur Théodoſe, 76. Vertus & défauts de l'empereur Gratien, 128. Il eſt abandonné de l'armée & des peuples, 130. Il tombe dans les piéges de ſes ennemis, & eſt inhumainement maſſacré, 131

S. *Grégoire* de Nazianze déçu par un impoſteur, 71, *& ſuiv.* 78, 81, *& ſuiv.* Conſpiration des Ariens contre lui, 87. La douceur de ce ſaint Prélat, *ibid.* Il refuſe la dignité d'archevêque de Conſtantinople, & on l'oblige de l'accepter, 97. Proteſtation contre ſon élection, 105. Sa harangue au concile de Conſtantinople, *ibid.* & 106. Il demande ſon congé à Théodoſe, 106. Son dernier ſermon, & ſa retraite, 107

Grotungues, peuple inquiet & farouche. Leur irruption & leurs efforts pour paſſer le Danube, 160. Ils ſont défaits, 161, *& ſ.*

Guerre. Avis différens touchant la guerre ou la paix, 77

H

HÉRÉTIQUES (les) déconcertés par Théodoſe, 136, 137. Nouveaux efforts des hérétiques, 145, 146

Honorius. Naiſſance d'Honorius, ſecond fils de Théodoſe, 147, *& ſ.* Il accompagne Théodoſe à Rome dans ſon triomphe, 189. Honorius déclaré empereur d'Orient, 247

Huns, peuples barbares. Le lieu de leur origine, & leur irruption, 34, 35, 89. Les Huns vaincus par Théodoſe, 111

I

IDOLE. Défenſes de ſacrifier aux Idoles, 150. Idoles d'or briſées, 191, 192. L'Abbé Jean, l'oracle de ſon ſiècle, 177. Il eſt conſulté par Théodoſe, 230

Igmazen, Roi des Iſafliens, & ſon combat avec Théodoſe le père, 20, 21

Jovien, prince vaillant & religieux, 4. Sa mort, *ibid.* Sa grande religion, 7

Jovien, empereur, & ſon traité avec les Perſes, 112

Jovinien, & ſon héréſie, 208, *& ſ.*

Iſafliens. Voyez *Igmazen.*

Juifs. Défenſes faites aux Juifs d'avoir des eſclaves chrétiens, 146, 147

Julien, ſucceſſeur de Conſtantius, 4. Son apoſtaſie, 7. Sa perſécution contre l'égliſe, *ibid.* & 8. Sa défaite par les Perſes, 112

Juſtine, ſeconde femme de l'empereur Valentinien, 24, 127, 128, 130. Ses ſollicitations en faveur des Ariens, 84. Elle envoie S. Ambroiſe au tyran Maxime, 132, *& ſuiv.* Son aſcendant ſur l'eſprit

de Valentinien ſon fils, & quels étoient ſes deſſeins, 147. Son averſion contre S. Ambroiſe, 153, *& ſuiv.* Ses vains efforts pour reduire S. Ambroiſe, 156, *& ſuiv.* Sa mort, 192, 193

L

Lupicin, gouverneur de Thrace, y reçoit les Goths par ordre de l'Empereur Valens, 35, 36. Suite de cette affaire, 37

M

Macédoine [la] expoſée à l'inſulte & au pillage des barbares, 75

Macédoine, ſolitaire d'une vie admirable, & ſa harangue aux Juges envoyés à Antioche, 171

Macédoniens. Les hérétiques *Macédoniens* appelés au Concile de Conſtantinople, convoqué par Théodoſe, 95 *& ſuiv.* Procédure contre les Macédoniens, 98, 99

Magie. Voyez *Philoſophes*.

Magnence le tyran, 4, 5

Marcellin, frère du tyran Maxime, défait par Théodoſe, 181, 182

S. Martin. Son entrevue avec le tyran Maxime, 148. Sage remontrance de S. Martin à des Evêques qui agiſſoient contre l'ordre de l'Egliſe, 149

Mauvia, Reine des Sarraſins, & ſes dégâts dans des pays ſujets aux Romains, 38, 39, 50 *& ſuiv.*

Maxime, Anglois de nation, contemporain de Théodoſe le Grand, & en quoi ils différoient l'un de l'autre, 9

Maxime, philoſophe cynique. Son uſurpation du ſiége de Conſtantinople, & ſes fourberies, 69, 70 *& ſuiv.* 97. Nouvelles intrigues de Maxime le Cynique, 118 *& ſuiv.*

Maxime, général de l'armée Romaine en Angleterre, ſe fait proclamer Empereur, 128, 129. Il paſſe la mer, & ſe rend maître des Gaules, 129. Il envoie des Ambaſſadeurs à Théodoſe, 131. Saint Ambroiſe le va trouver de la part de l'Impératrice Juſtine, 136. Il s'arrête au-delà des Alpes, *ibid.* Il établit à Trèves le ſiége de l'Empire, & prend le titre d'Auguſte, du conſentement des deux Empereurs, *ibid.* Ses deſſeins & ſes cruautés, 147, 148. Comment il ſe comporta envers ſaint Martin, qui lui demandoit la grâce de deux criminels, *ibid. & ſuiv.* Son prétexte pour entrer dans l'Italie, 160. L'embarras de ſon eſprit en l'audience qu'il avoit accordée à S. Ambroiſe, 166. Son entrée dans l'Italie, 167. Sa politique, *ibid. &* 168. Théodoſe lui déclare la guerre, 177. Il s'y diſpoſe de ſa part, 178. Il eſt ſurpris dans la Pannonie, 179. Il eſt défait & prend la fuite, 181. Sa mort, 183

Maximin, & ſa cruauté contre Gabinius, Roi des Quades, 17, 18

Modaire, Prince du ſang royal des Scythes; ſervices qu'il rend à Théodoſe, Empereur, 62, *& ſuiv.*

S. Melèce, Evêque d'Antioche, 53. Il préſide au Concile de Conſtantinople, convoqué par l'Empereur Théodoſe, 96, *& ſuiv.* Sa mort, & les honneurs qui lui furent rendus après ſa mort, 99, 100

Milan. Grands déſordres cauſés dans la ville de Milan, par l'Impératrice Juſtine, en faveur des Ariens, 156, 157, *& ſuiv.*

Mœurs. Réformation des *mœurs*, 150, 151

N

Nectaire, & ſon élection au Patriarchat de Conſtantinople, 108. L'on s'y oppoſe, & l'on fait des remontrances à Théodoſe pour l'empêcher, 109. Son ordination, *ibid.* Il prie Théodoſe de reprendre ſa place dans le chœur de la Cathédrale de Conſtantinople. Réponſe de l'Empereur, 207, 208. Il baptiſe Ruffin, grand-maître du palais, 244

O

Occident. Etat de l'Empire d'Occident du temps de l'Empereur Théodoſe, 127, 128. Nou-

velles révolutions dans l'Occident, 218
Odetée, Roi des Grotungues, 160
Olympias, jeune veuve fort riche, & fort pieuſe, elle refuſe d'épouſer Elpide, parent de l'Empereur, 175, *& ſuiv.*
Orient. Etat de l'Empire d'Orient du temps de l'Empereur Théodoſe, 127, 128
Oſtrogoths. Voyez *Goths*.

P

PAIX. Avis différens touchant la paix ou la guerre, 77
Pallade, Magicien, & ſa dépoſition dans les tourmens de la queſtion, 28, *& ſuiv.*
Para, fils d'Arſace, Roi d'Arménie, ſe jette entre les bras des Romains, 113. Il eſt aſſaſſiné, 115
Paſſion. Grandes paſſions, non-ſeulement criminelles, mais encore ridicules, 31
S. Paul, Archevêque de Conſtantinople, martyriſé par les Ariens, & tranſlation de ſes reliques à Conſtantinople, 110
Pauvreté punie de l'exil, 141
Payens (les) tâchent de ſe relever en Occident, *ibid.* Ils perdent leur cauſe, 150
Pénitence. Ordre de l'Egliſe pour la pénitence, 209, 210
Pénitencier. L'origine des Pénitenciers dans les Diocèſes, *ibid.* Cet office eſt ſupprimé à Conſtantinople, 211
Perſes. Etat des affaires des Perſes, du temps de Théodoſe, 111, *& ſuiv.*
Philoſophes Magiciens, & leur conſultation magique, 28, 29. Leur mort, 30
Police. La poïice de l'Empire réglée par l'Empeteur Théodoſe, 86
Princes. Les meilleurs Princes ſouvent auſſi dangereux que les méchans, 32
Priſcillien & *Priſciillaniſtes*, leurs erreurs, 148, 149. Priſcillien condamné & exécuté à mort; ſuite de cette exécution, 150, *& ſuiv.*
Priſonniers. Loi de grâce & de pardon pour les priſonniers aux fêtes de Pâques, 151
Procule. Voyez *Ruffin*.
Promote, général de l'armée de Thrace, s'oppoſe aux Grotungues qui vouloient paſſer le Danube, 161. Son adreſſe pour les ſurprendre, *ibid. & ſuiv.*
Pulcherie, fille de l'Empereur Théodoſe, & ſa mort, 151

Q

QUADES. L'irruption des Quades fournit occaſion de ſe ſignaler au grand Théodoſe, 17. Quel fut le ſujet & l'iſſue de cette irruption, *ibid. & ſuiv.* Ambaſſadeurs des Quades auprès de l'Empereur Valentinien, 22, 23

R

RELAPS. Edit de Théodoſe contre les Relaps, 218
Religion. Les affaires de la Religion brouillées, de même que celles de l'Empire, 7. Etat de la Religion dans Conſtantinople, 80
Ricomer, Prince François, & général d'armée pour l'Empereur Valens contre les Goths, 40, 41, 43, 48
Rome réduite à toutes les extrémités de la famine, 141
Ruffin, grand-maître du palais, rallume la colère de Théodoſe, apaiſée par ſaint Ambroiſe, 199, 204, *& ſuiv.* Origine, mœurs & fortune de Ruffin, 215. Jalouſie de Ruffin, 216. Querelle entre Ruffin & Promote, l'un des généraux d'armée de l'Empereur Théodoſe, 217. Ruffin abuſe de la faveur du Prince, & perd ſes ennemis, *ibid.* Son orgueil, 142. Solennité de ſon baptême, 243, *& ſuiv.*
Ruſtice, envoyé de l'Empereur Gratien vers l'Empereur Théodoſe, 76

S

SAPRAX, excellent Capitaine des Grotungues, 35, 160, 161
Sapor, Roi des Perſes, & ſon

ambaſſade vers l'Empereur Théodoſe, 111, 116, *& ſuiv.*
Sarraſins. Guerre des Sarraſins contre les Romains, 38, 39. Contre les Goths, 50
Schiſme d'Antioche qui diviſoit l'Orient d'avec l'Occident, 100, 101, *& ſuiv.*
Scyriens (les) vaincus par Théodoſe, 111
Sébaſtien, grand Capitaine venu des Cours d'Occident, & ſa conduite, 44, *& ſuiv.*
Secte. Théodoſe aſſemble les chefs des Sectes différentes, 135, 136, *& ſuiv.*
Severa, première femme de l'Empereur Valentinien, 26
Soldat Sarraſin, & ſon action tout à fait extraordinaire, 50
Solitaire. Deſcente des Solitaires des environs d'Antioche pour conſoler cette ville déſolée, 170, 171, *& ſuiv.*
Stilicon déclaré tuteur d'Honorius, fils de Théodoſe, 248
Symmaque, Sénateur Romain, chef des Payens qui ſe veulent relever dans Rome, 141, 187. Son eſprit, & ſa requête pour l'Autel de la Victoire, 142. Effet de cette requête, 143. Symmaque prononce un panégyrique en l'honneur de Théodoſe. Il eſt diſgracié, & rappelé peu de temps après, 190

T

TATIEN. Voyez *Ruffin.*
Thémiſtius, philoſophe payen, & ſa harangue à l'empereur Valens, 38
Théodore, l'un des ſecrétaires de l'empereur Valens, 28, 29. Accuſé, & condamné à mort, 30
Théodoſe, père du grand Théodoſe, eſt envoyé en Angleterre contre les barbares, y mène ſon fils, & défait les ennemis, 8, 9. Sa valeur & ſa prudence, *ibid.* Il découvre une conjuration, & mène ſon fils à la cour de Valentinien, 10. Il eſt envoyé en Afrique avec ſon fils contre les rebelles, 11 *& ſuiv.* Il traite avec Firme, chef des révoltés, *ibid.* Il défait les ennemis en deux batailles, 12. Son entrevue avec Firme, *ibid.* Il rétablit la ville de Céſarée, 13. Il fait punir les déſerteurs, *ibid.* Il ſe trouve engagé dans les montagnes, & s'en retire heureuſement, *ibid.* & 14. Il envoie ſon fils à la cour, 14. Il pourſuit Firme qui s'étoit retiré dans les montagnes, 19, 20. Il déclare la guerre aux Iſafliens, 20. Il combat Igmazen, roi des Iſafliens, *ibid.* Il fait la paix avec ces peuples, 21. Sa diſgrace, 31. Il eſt condamné à mort, 32. Il ſe fait baptiſer, *ibid.* Son éloge remarquable, 3, 4
Théodoſe le Grand. Sa naiſſance, & ſon éducation, *ibid.* Théodoſe deſcendu de la race de Trajan, *ibid.* Il ſe ſignale dans l'Angleterre, où ſon père l'avoit mené, 9. Il revient à la cour, & il y eſt honorablement reçu par l'empereur Valentinien, 10. Son voyage en Afrique avec ſon père qui y alloit pour dompter les rebelles, 11. L'empereur Valentinien lui ordonne de le ſuivre en ſon expédition contre les Allemands, 17. Il eſt fait gouverneur de la Mœſie, 19. Sa diſgrace, par qui, & comment cauſée, 27. Son exil, 32. Son ſéjour en Eſpagne, *ibid.* Rappelé par Gratien, 49. Ses occupations pendant ſon exil, *ibid.* Il eſt fait général de l'armée de l'empereur Gratien, 52. Il défait les Goths, *ibid.* Songe remarquable de Théodoſe, 53. Théodoſe deſtiné empereur, 54. L'empire eſt partagé entre Gratien & Théodoſe, 60. Voyage de Théodoſe à Theſſalonique, où il commence à faire les fonctions d'un grand empereur, *ibid.* Il entreprend la guerre contre les Goths, *ibid.* Il entre dans la Thrace & y défait entièrement les Goths, 61. Il leur accorde la paix, 63, 64. Il fait deſſein d'abattre les Ariens, 64. Il tombe malade, & ſe fait baptiſer par Aſcole, évêque de Theſſalonique, 68, 69. Il fait publier un édit con-

tre les Ariens, 69, 78. Ses soins pour l'avancement de la religion, 72, 73. Il est attaqué par les Goths jusques dans son camp, 74. Sa retraite, 75. Lettre qu'il reçut de la part du pape Damase & de l'empereur Gratien, 76. Condition de la paix qu'il accorde aux Goths, 78. Son voyage à Constantinople, 79. Il y reçoit les civilités des Ariens, & les catholiques en murmurent, 80. Son entretien avec S. Grégoire de Nazianze, 82. Il opprime les Ariens, & installe S. Grégoire de Nazianze dans le siége de Constantinople, 84. Politique de Théodose, 85. Son nouvel édit contre les Ariens, 88. Théodose donne retraite à Athanaric dans sa Cour, 90, 91. Il lui fait voir Constantinople, 91. Effets de la bonté de Théodose, 94. *& suiv.* Il convoque le concile de Constantinople, *ibid.* Il appelle les hérétiques *M*acédoniens, 95. Respect de Théodose pour Melèce, évêque d'Antioche, & Préfident du concile de Constantinople, 96, *& suiv.* Théodose répond aux évêques du concile de Constantinople, & en confirme les ordonnances, 100. Il y appelle les évêques d'Egypte, 105. Sa plainte aux évêques sur leurs contestations, 107. Victoire de Théodose sur les Huns, les Scyriens & les Carpodaques, 111. Célèbre ambassade qu'il reçoit de la part de Sapor, Roi des Perses, 115. Il fait alliance avec ce Roi, *ibid.* Il reçoit une députation de la part du concile d'Aquilée, 117. Il refuse de consentir à la convocation d'un Concile général à Rome, *ibid.* Il rassemble les évêques d'Orient à Constantinople, qui refusent d'aller à Rome, 119. Il est loué par les Goths de la suite d'Athanaric, 120. Son alliance est recherchée par Fritigerne, 121. Sa réponse aux Ambassadeurs que le tyran Maxime lui avoit envoyés, 131. Théodose associe son fils Arcadius à l'Empire, 132. Sa conduite pour l'éducation de son fils, 133. Il assemble les chefs des sectes différentes, 135, 136. Il déconcerte les hérétiques, *ibid. & suiv.* Sa douceur, 140. Il défend aux Juifs d'avoir des esclaves chrétiens, 147. Son Ordonnance touchant les jugemens Ecclésiastiques, 150. Il s'oppose à la fureur de l'Impératrice Justine, 160. Il arrive au camp proche le Danube, & remporte une signalée victoire sur les Grotungues, 161, *& suiv.* Son dessein de déclarer la guerre au tyran Maxime, 162, 163. Théodose écrit à Maxime & à l'Impératrice Justine sur le sujet de S. Ambroise, 165. Sa remontrance à Valentinien & Justine, chassés par Maxime, 168. Il conclut la guerre, & épouse la Princesse Galla, 169. Sa grande indignation contre la ville d'Antioche, *ibid. & suiv.* Il lui pardonne, 174. Théodose fait la guerre à Maxime, 177, *& suiv.* Il renouvelle ses Édits contre les hérétiques, *ibid*, & 178. Il surprend Maxime dans la Pannonie, 179, 180. Il remporte la victoire, *ibid. &* 181. Il marche contre Marcellin, frère de Maxime, & gagne une bataille, *ibid. &* 182. Sa clémence envers ses plus grands ennemis, 183. Son ordonnance contre un Evêque d'Orient, 185. Il la révoque après en avoir été sollicité par S. Ambroise, 187. Son voyage à Rome pour y recevoir l'honneur du triomphe, 189. Réglemens que Théodose fit dans Rome, *ibid.* Son départ de Rome, 192. La colère de Théodose contre les séditieux de Thessalonique, apaisée par S. Ambroise, & rallumée par Ruffin, grand maître du Palais, 199, *& suiv.* Tempérament de Théodose, 200, 201. Le portrait de cet Empereur fait à lui-même par S. Ambroise, 201, 202. Son repentir, & son départ pour Milan, 203. Il est excommunié par S. Ambroise, *ibid.* Il demeure huit mois entiers éloigné des sacrés mystères, 204. Il fait publiquement pénitence, & est absous, 206, 207. *& suiv.* Il se range dans l'Église avec les lai-

ques, 207. Il s'emploie pour détruire l'héréſie de Jovinien, 208. Il réforme divers abus, 209. Sa douleur à lanouvelle de la mort de l'Impératrice ſa ſeconde femme, 212. Il retourne en Orient, *ibid.* Il chaſſe une troupe de barbares de la Macédoine, 213. Son arrivée à Conſtantinople, 215. Sa piété, *ibid.* Il protège Ruffin ſon favori, 216, 217. Théodoſe apprend la mort de Valentinien, 225. Ses Édits contre les payens & les hérétiques, 230. Il ſe diſpoſe à la guerre contre Eugene qui avoit envahi l'Empire d'Occident, *ibid.* Il diminue les impôts, & règle les gens de guerre, 231. Son Édit pour le pardon des injures, *ibid.* Ordre de l'armée de Théodoſe contre Eugene, 232, *& ſuiv.* Il force le paſſage des Alpes, *ibid.* Bataille de Théodoſe contre Arbogaſte, 233, *& ſuiv.* Il tient conſeil de guerre, 235. Il donne une ſeconde bataille, 237. *& ſuiv.* Il remporte la victoire, 239. Sa clémence, 240. L'affection que S. Ambroiſe avoit pour Théodoſe, 241. Leur entrevue, *ibid.* Théodoſe abolit l'idolâtrie, 244, 245. Il ſe diſpoſe à la mort, & s'abſtient de la communion pour un temps, 245, 246. Enfans de Théodoſe arrivés à Milan, *ibid.* Il exhorte les ſénateurs payens à ſe convertir, 246. Teſtament admirable de Théodoſe, 247. Théodoſe ſe fait porter au cirque, 248, 249. Sa mort, *ibid.* Son Éloge par S. Ambroiſe, en préſence d'Honorius, 249. *& ſuiv.* Son corps tranſporté à Conſtantinople, 251. Son portrait, 252 *& ſuiv.*

La *Theſſalie* expoſée à l'inſulte & & au pillage des barbares, 75

Theſſalonique Cette ville défendue par S. Aſcole ſon Évêque, 50, 51. Sédition arrivée à Theſſalonique, 197, *& ſuiv.* Châtiment des ſéditieux de Theſſalonique, 200

La *Thrace* pillée par les Goths, 37. Elle eſt menacée d'une nouvelle inondation de barbares, *ibid*, & 38

Trahiſon découverte dans l'armée de Théodoſe, 178, 179

Trajan, général d'armée pour l'Empereur Valens contre les Goths, & ſa conduite, 40, 41. Sa réponſe à l'Empereur Valens, 42

Triomphe de Théodoſe dans la ville de Rome. Sa deſcription, & quel en fut le plus grand ornement, 189

V

VALENS aſſocié à l'Empire, 5, 6. Ses bonnes & ſes mauvaiſes qualités, 27. Entrepriſe contre l'Empereur Valens, 28. Il fait mourir pluſieurs perſonnes de qualité, 31, *& ſuiv.* Il ſaiſit l'occaſion d'avancer la ſecte des Ariens, 34. Il permet aux Goths de ſe retirer dans la Thrace, 35. Il perſécute les Catholiques, mais il s'adoucit, 38. Ses guerres contre les Goths, les Sarraſins & les Perſes, *ibid. & ſuiv.* Il eſt réduit à l'extrêmité, 39. On murmure contre lui à Conſtantinople, 42. Sa précipitation, 43, *& ſuiv.* Il perd une célèbre bataille contre les Goths. Il y eſt bleſſé, prend la fuite, & eſt brûlé tout vif dans une maiſon, 47. La conduite de l'Empereur Valens envers les Perſes, 114

Valentinien, élu Empereur, 4. Il eſt proclamé, & on lui veut donner un collègue, 5. Son diſcours pour apaiſer ce tumulte, *ibid.* Il aſſocie ſon frère Valens à l'Empire, 6. Il ſe relâche, & ne protège pas la Religion comme on eſpéroit, 8. Il dompte les Allemands, *ibid.* Son humeur, 10. Sa maladie, qui cauſe diverſes brigues pour lui donner un ſucceſſeur, 15. Il aſſocie ſon fils Gratien à l'Empire, 16. Son expédition contre les Allemands, *ibid.* Son amour pour la gloire, 17. Son expédition contre les Quades, 22. Sa mort, 23 Divers raiſonnemens ſur la mort & ſur les mœurs de cet Empereur, *ibid.* La part qu'il eut en l'élection de ſaint Ambroiſe, 24

Valentinien le jeune eſt fait Empereur, 26, 27, 49. Requête préſentée à Valentinien II pour rétablir l'idolâtrie dans Rome, 141, 142, 143. Fuite de Valentinien & de Juſtine pour éviter les inſultes de Maxime, 167. Ils arrivent à Theſſalonique, & la remontrance que leur fit Théodoſe, 168. Ils retournent à Rome, 179. Valentinien accompagne Théodoſe dans ſon triomphe à Rome, 189 Nouvelle de la mort de Valentinien, 218, 222. Sa piété, ſa juſtice & ſa modération, 223, 224. Son déſir d'être baptiſé par ſaint Ambroiſe, 221, 222. Sa jalouſie contre Arbogaſte, *ibid.* Portrait de l'Empereur Valentinien, 222, 223

Victor, Ambaſſadeur de l'Empereur Valens auprès des Perſes & des Sarraſins, 39, 40, 43

Videric Roi des Grotungues, 35

Viſigoths Voyez *Goths*.

Ulphilas Evêque, & premier inventeur des lettres Gothiques, 34

Z

ZOZIME; malignité de l'Hiſtorien Zozime, 86. Faux rapports de l'Hiſtorien Zozime, 174, 175

FIN de la Table du premier Volume.

AVIS AU RELIEUR

Pour les dix volumes de la Collection des Œuvres de M. FLÉCHIER.

TOme premier, ſupprimez le Frontiſpice, & mettez à la place celui qui ſe trouve joint à la fin du Tome VI. *A la feuille* g, *les deux pages qui contiennent l'ancienne Approbation de l'Hiſtoire de Théodoſe, avec le Privilége, & mettez à la place le carton* j. *page* cix, *juſqu'à* cxij, *contenant l'Approbation générale, le Privilége & la Table des Pièces; & collez à la ſuite de ce carton, les deux pages qui reſtent de la feuille* g, *contenant le ſommaire du premier Livre, pages* cxj & cxij. *Supprimez à la feuille* Q *les deux dernières pages, contenant la Table des Pièces, & mettez à la ſuite la feuille* R, *contenant la Table Alphabétique des Matières, page* 255 *& ſuivantes, faiſant la fin dudit volume.*

Au Tome II, ſupprimez le Frontiſpice, & mettez celui qui ſe trouve joint à la fin du Tome VI. *Supprimez auſſi le carton* X, *de deux pages, qui ſe trouve joint à la feuille* O *du Tome* IV, *& mettez la feuille* X, *contenant la Table Alphabétique des Matières, au commencement de laquelle les deux pages ſupprimées ſont répétées, faiſant la fin de ce volume.*

Au Tome III, ſupprimez le Frontiſpice, & mettez celui qui ſe trouve joint à la fin du Tome VI, *& ſupprimez le carton* Dd *de deux pages, joint à la même feuille* O *du Tome* IV, *& mettez la feuille* Dd, *contenant la Table Alphabétique des Matières, au commencement de laquelle les deux pages ſupprimées ſe trouvent jointes, faiſant la fin de ce volume.*

Au Tome IV, ſupprimez le Frontiſpice, & mettez celui qui ſe trouve joint à la fin du Tome VI.

Au Tome VII, ſupprimez les deux dernières pages de la feuille Dd, *contenant la Table des Pièces,* folio 427 & 428, *& mettez à la ſuite la feuille* Ee, *& le carton* Ff, *que vous trouverez dans le Tome* IX, *où la Table des Pièces eſt répétée d'une manière plus complète. Cette feuille* Ee *& le carton* Ff *terminent ce volume.*

Au Tome IX, *supprimez les pages* N2, 195 & 196, *où il manque un Vers, & mettez à la place le même carton* N 2, *pages* 195 & 196, *que vous trouverez joint à la feuille* Dd, *Tome* III, *à la fin. Au même volume, à la feuille* Aa, *vers la fin, supprimez les pages* 381, *jusques & inclus* 398, *contenant ensemble l'Art de se choisir un Patron, Pièce faussement attribuée au Cardinal Commendon, que M. Fléchier n'a jamais traduite, qui est indigne d'entrer dans les Œuvres de ce Prélat célèbre, que l'Editeur y avoit mal-à-propos insérée, & dont le Censeur a exigé la suppression. Mettez à la suite de la page* 380 *de la feuille* Aa, *les deux premières pages du carton* Bb, *que vous trouverez jointes à la dernière feuille du Tome dixième, & qui réclamera le premier mot de la page* 399 (le loue) *sans avoir égard à la lacune des folio du titre de chaque page, qui devient indispensable, à cause de la suppression indiquée. A la feuille* Dd *du même volume, supprimez encore les deux dernières pages de la Table des Pièces, & mettez à la place les deux autres pages jointes au carton* Bb, *lesquelles deux pages remplaceront les deux de la Table des Pièces, dont la suppression devient indispensable, à cause de l'Art de se choisir un Patron, supprimé dans la matière.*

Nota. Le même Avis servira pour les Exemplaires dont les premiers volumes ont été livrés à MM. les Souscripteurs, pour lesquels nous avons été obligés de joindre les Tables, & autres Pièces qui leur manquent à la fin du Tome dixième & dernier, *où le Relieur les trouvera, pour les mettre à leur place, indiquée dans le présent Avis, en reliant l'Exemplaire.*

Le Relieur aura soin lui-même de supprimer le présent Avis, après s'en être servi pour mettre chaque Pièce à sa place, parce qu'il ne doit pas être relié avec la Collection. Il fera attention de s'y bien conformer pour éviter toute mépriſe.

BSB Bayerische StaatsBibliothek
MDZ Münchener DigitalisierungsZentrum Digitale Bibliothek

Fléchier, Esprit, 1632-1710

Oeuvres complettes

Bd.: 1 = T. 1, P. 1, L'histoire de Théodose. - 1782. - CXII, 264 S., 1 Portr.

Nismes 1782

Opp. 660 m-1
urn:nbn:de:bvb:12-bsb10605763-6